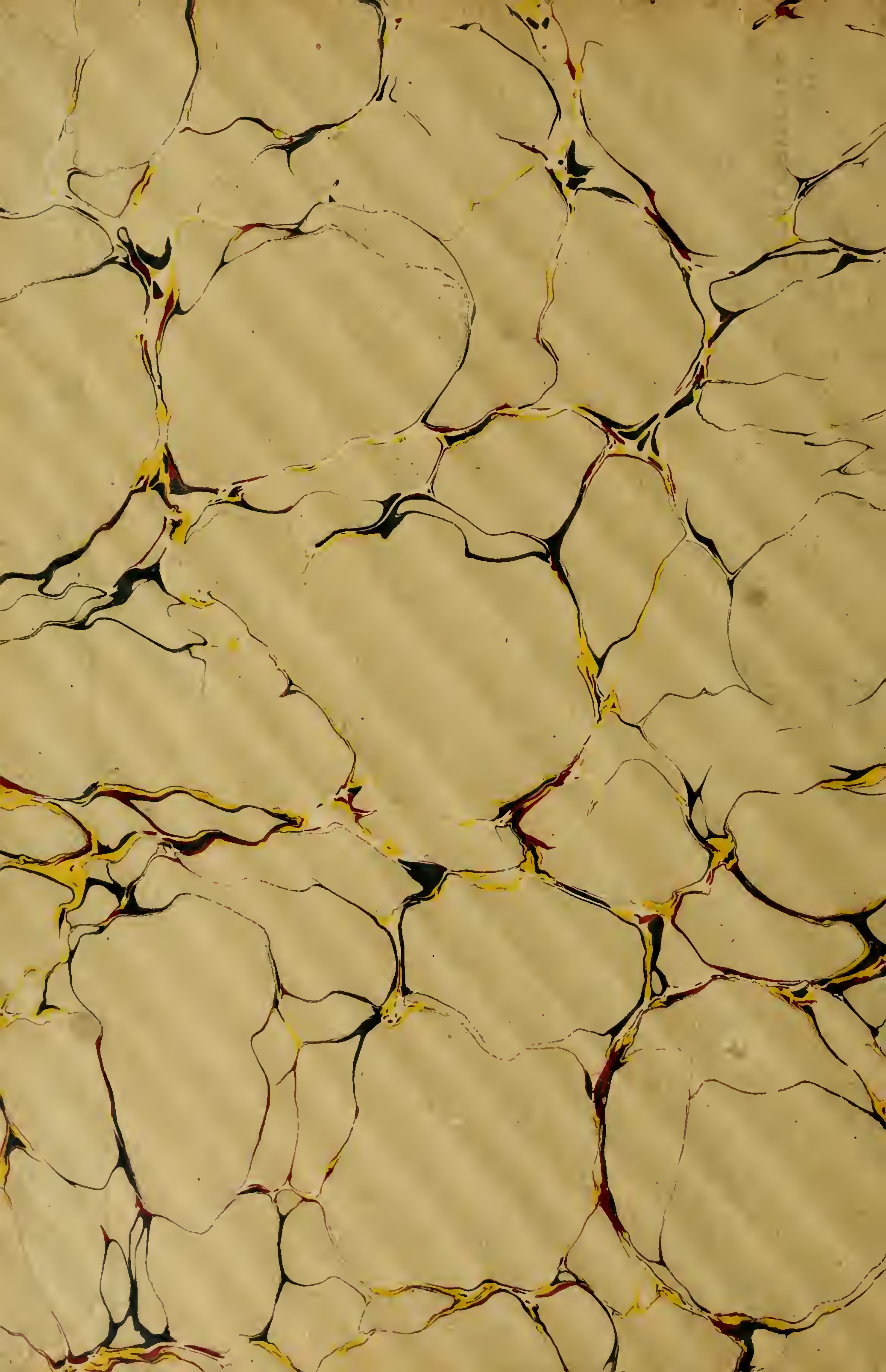
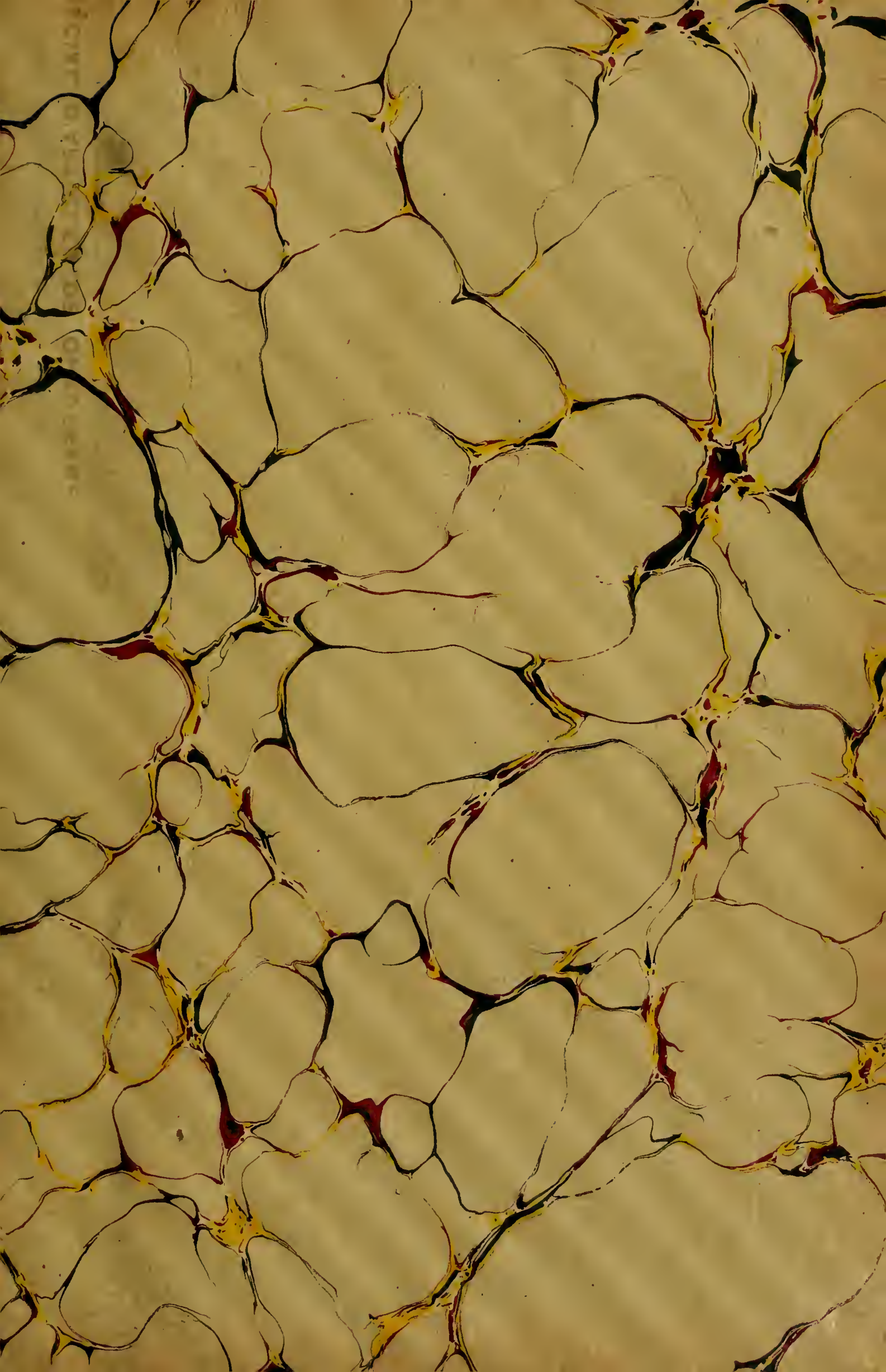







N° 64
4 Janvier 1903
Paris 15 Centimes
Départements 20 Centimes
E. CHATENAY Éditeur
51, Rue de Clichy, Paris
LA VIE EN ROSE

A DADA SUR MON BIDET

Το Ιππάριον, ὁ ἵππος του Ερωτος.
LUCIEN.

II

FOSCA. — Ce qu'on s'est amusé !

CLORISE. — Crois-tu ! Pour un Réveillon !...

FOSCA. — Voila qui peut s'appeler un Réveillon ! J'en suis malade !

CLORISE. — Et moi vannée, crevée ! On a tant ri !

FOSCA. — Tant ri, et si peu dormi !

CLORISE. — Si peu dormi que je ne pensais pas te trouver levée.

FOSCA. — Oh ! moi, si, toujours, à neuf heures tocant. Et le téléphone de Vénus : A l'eau ! à l'eau ! L'hygiène, il n'y a que ça ! Sans une vie régulière, on n'y résisterait pas. Et puis on se doit à sa profession. Nous autres, vois-tu, faut être comme le soldat.

CLORISE. — Vive l'armée !

FOSCA. — Toujours debout !

CLORISE. — Toujours ?... toujours ?...

FOSCA. — Oh ! mais, la bataille, c'est nos entr'actes.

CLORISE. — Quel Réveillon, mon empereur !

FOSCA. — C'est ce grand fou de Bitarel qui a eu l'idée.

CLORISE. — Du concours de Boudins ! Roulant !

FOSCA. — A qui apporterait le plus long ou le plus gros.

CLORISE. — Ou le plus cocasse ou le plus pimenté.

FOSCA. — Ou le plus grassouillet ou le plus dur.

CLORISE. — Enfin, le plus chouette, le plus épatant, le plus mirobolant !

FOSCA. — Le fait est que nous avons eu des boudins de tous les pays, de toutes les latitudes et de toutes les longitudes !

CLORISE. — Des boudins cosmopolit s !

FOSCA. — Une exposition universelle ! On n'avait jamais vu ça !

CLORISE. — Russe.

FOSCA. — Vénézuelien.

CLORISE. — Suisse.

FOSCA. — Italien.

CLORISE. — Moldave.

FOSCA. — Anglais.

CLORISE. — Grec.

FOSCA. — Belge.

CLORISE. — Espagnol.

FOSCA. — Sans compter les boudins de France ! Vive la nation !

CLORISE. — Boudin de Normandie !

FOSCA. — Boudin du Périgord !

CLORISE. — Boudin de Gascogne !

FOSCA. — Boudin d'Auvergne !

CLORISE. — Boudin de Bretagne !

FOSCA. — Boudin de Provence !

CLORISE. — Boudin de Troyes !

FOSCA. — Boudin Cularosien !

CLORISE. — Les mille et un boudins ! Y en avait des bruns !

FOSCA. — Y en avait des noirs !

CLORISE. — Y en avait des blonds !

FOSCA. — Y en avait des roux !

CLORISE. — Y en a des blancs !

FOSCA. — Y en avait des roses !

CLORISE. — Y en avait des bleuâtres !

FOSCA. — Des verdâtres ! des panachés ! De toutes les couleurs, de toutes les rondeurs, de toutes les longueurs, de toutes les odeurs !

CORISE. — Y en avait de fumés, ma chère !... Et le concours, donc !

FOSCA. — Oh ! le concours ! j'en poufferai toute ma vie ! Chacun de ces messieurs, gravement, vantant sa marchandise, qualité, quantité, goût, saveur !...

CLORISE. — Et l'histoire de Naddarah !

FOSCA. — Le boudin de Bouddah ! M'en parle pas ! Crois-tu qu'il en a, dans son sac !

CLORISE. — Je pensais bien qu'il aurait le prix.

FOSCA. — Le prix ! Ah ! Tais-toi !

CLORISE. — Tout le monde a été renverse.

FOSCA. — Dame ! Y avait bien de quoi.

CCORISE. — On balançait entre cinq ou six...

FOSCA. — Oui, le boudin de Jacques.

CLORISE. — Le boudin d'Anatole.

FOSCA. — Le boudin d'Eugène.

CLORISE. — Et le boudin de Pascal, je crois que c'est tout.

FOSCA. — Tu oublies le boudin d'Adolphe.

CLORISE. — C'est vrai, celui d'Adolphe, qui n'était ni ordinaire ni dans un sac.

FOSCA. — Quand tout à coup... !

CLORISE. — La porte s'ouvre. Et Méganer apparaît !

FOSCA. — Les mains vides !

CLORISE. — Il est hué, bafoué, conspué, sifflé !

FOSCA. — Dame ? Chose promise, chose due. Puisque chacun de ces messieurs apportait le sien ?

CLORISE. — Et mon Méganer de rire, et de blaguer, et de ne pas se démonter.

FOSCA. — Et d'inspecter placidement le boudin de chacun.

CLORISE. — Avec une tranquillité !

FOSCA. — Inquiétante. Je me disais, pour être sûr de lui à ce point-là...

CLORISE. — Faut qu'il ait une bonne raison ; c'est ce que je pensais aussi.

FOSCA. — Et il l'avait, sa raison !

CLORISE. — Crois-tu, ma chère !

FOSCA. — Oh ! Effrayant !

CLORISE. — L'Obélisque !

FOSCA. — La colonne Vendôme ! la tour Eiffel !

CLORISE. — On lui croyait les mains vides, on le croyait venu tout seul...

FOSCA. On le croyait blackboulé...

CLORISE. — Il n'avait fait que cacher son jeu, le malin !

FOSCA. — Et c'est lui qui a eu le prix !

CLORISE. — Aussi, je viens de lui écrire pour le féliciter.

FOSCA. — Tiens, moi aussi.

ROSE HÉCART.



par Auguste Germain.

Illustrations de Lourdey.

Au concert du Court-Vêtu.
Un jour d'auditions.

Sur la scène défilent, à tour de rôle, de jeunes ou déjà mûres personnes, en toilette de ville. Chacune d'elles, accompagnée par l'orchestre, fait entendre un ou deux morceaux de son répertoire.

Dans la salle, le DIRECTEUR et quelques assistants. Auprès du directeur, est assis M. TONY, un homme entre deux âges, très correct, et un peu teint, l'Ami de la Maison, le fameux Ami, aimable et décoratif, que l'on voit dans tous les théâtres et concerts. Décoré des palmes académiques, ainsi qu'il convient.

Le Régisseur, *appelant.* — Mademoiselle Zozo !

Entre, sur scène, une fillette de dix-huit ans, très mince, très souple, au visage dans lequel étincellent deux grands yeux, formidablement noirs.

Zozo, *au chef d'orchestre.* — Ça y est ?... Je peux chanter ?

Le chef d'orchestre. — Auparavant, je voudrais savoir par quelle chanson vous désirez commencer?... Est-ce *Rose Voluptueuse* ou *Le Gigolo de ma sœur ?*

Zozo. — Oh ! moi !... J'ai pas de préférence... Je les sais toutes les deux.

Le chef d'orchestre. — Je m'en doute bien... Mais si vous aviez eu une préférence...

Zozo. — Non... Non... J'auditionne... c'pas ?... Pourquoi?... Afin d'être engagée... Eh bien! pour être engagée, faut que je débite mes deux chansons... Alors, que ce soit l'une... que ce soit l'autre... Vous vous en moquez... et puis, moi aussi... L'important, c'est qu'à la fin, on me dise : « Vous faites partie maintenant du concert du Court-Vêtu. Venez signer ».

M. Tony, *se penchant vers le directeur.* — Elle est drôle, cette petite...

Le Directeur. — Oui... Si l'on veut...

M. Tony. — Elle a du chien... puis une taille... Et des yeux !...

Le Directeur. — Ah ! ça, oui, les yeux !

M. Tony. — Ils flambent comme des becs de gaz...

Le directeur. — Ne vous allumez pas...

M. Tony, *les pommettes un peu rouges.* — Ah ! mon cher, ces quinquets-là vous donnent chaud...

Le Directeur. — Ecoutez chanter la jeune personne... Ça va vous refroidir... très probablement. (*A ce moment, Mlle Zozo attaque* Le Gigolo de ma Sœur *d'une voix tellement perçante qu'on entend grincer des dents dans la salle*).

Le Directeur. — Oh ! oh !... Aïe ! Aïe !

M. Tony. — Passez-moi la marinade...

Le Directeur. — Croyez-vous qu'elle en a avalé, du vinaigre, la jeune enfant?

M. Tony. — Et elle le rend...

Le Directeur. — En veux-tu, en voilà !...

M. Tony. — C'est dommage... C'est une jolie créature...

Le Directeur. — Oui... mince... fine... souple... et avec ses sacrés nom de chien de quinquets !...

M. Tony. — Grâce à eux, vous auriez pu supprimer la rampe.

Le Directeur. — Hélas ! je crois que je ne romprai pas encore cette fois mon contrat avec la Compagnie d'électricité... Vous l'entendez?... Elle ne chante pas... Elle a l'air de siffler...

(*Zozo s'arrête enfin, ayant terminé de massacrer* le Gigolo de ma Sœur).

Zozo. — En v'là une !... C'est-y la peine que je vous gazouille *Rose Voluptueuse* ?

Le Directeur. — Non... Non...

Zozo. — Alors, vous m'engagez ?

Le directeur. — On vous écrira.

**



Enfin, M'sieur, dites-moi quand vous m'écriiez?

II

Un quart d'heure après dans les coulisses.

Mlle Zozo, *au régisseur.* — Enfin, M'sieur, dites-moi quand vous m'écrirez?

Le Régisseur, *très affairé et très important comme tous les régisseurs.* — Mais, ma petite, nous verrons... J'ignore quand je pourrai vous écrire. Plus tard. Vous voyez bien qu'il y a là beaucoup d'autres femmes qui sont dans votre cas... Elles attendent leur tour.

Zozo. — Enfin, suis-je engagée ou non?

Le Régisseur. — Je n'en sais rien. Il faut que je cause avec le directeur.

Zozo. — C'est que je voudrais savoir, être fixée...

Le Régisseur, *disparaissant.* — Plus tard... plus tard.

Zozo. — Ah, ben vrai! on n'est pas pressé dans cette boite-là!

Elle reste là, morne, atterrée, les yeux fixés sur le plancher, quand, tout à coup, survient M. Tony.

M. Tony, *à Zozo.* — Eh bien! jeune fille, qu'est-ce que vous faites donc là?

Zozo. — Moi? je suis comme les condamnés à



Moi? J'attends le verdict...

mort. J'attends le verdict... Je viens de passer une audition... Je croyais qu'on me rendrait réponse tout de suite... Et va te faire lan laire!... On m'écrira!... Quand? La semaine des quatre jeudis?

M. Tony. — Il ne faut pas vous désoler.

Zozo. — Vous êtes gai, vous!... Je voudrais vous voir à ma place... *Regardant M. Tony.* Vous faites partie de la boîte?

M. Tony. — C'est-à-dire que je ne suis pas un artiste... Je ne suis pas non plus employé... Mais enfin, je suis très bien vu ici... *Souriant.* Je suis un ami de la maison.

Zozo. — Alors je peux vous expliquer mon cas?

M. Tony, *avec empressement.* — Je crois bien... Allez-y... Et vivement...

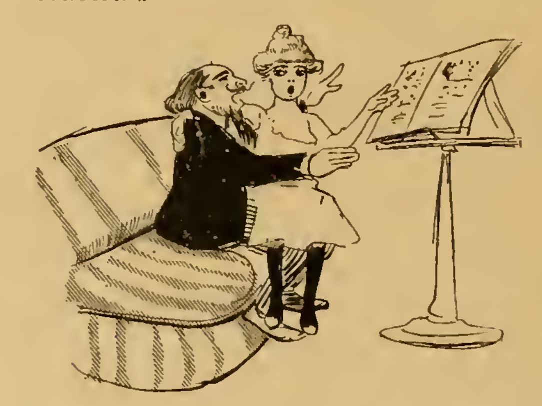
Zozo. — Vous allez me comprendre en deux mots... J'étais dans une maison de couture... C'est pas déshonorant, hein?

M. Tony. — Au contraire...

Zozo. — Alors, à l'atelier j'chantais comme ça... des chansons que j'avais entendues au concert... ou bien dans des soirées, dans des petites soirées de familles...

M. Tony. — Oui, je vois cela d'ici...

Zozo. — Alors, les camarades me disaient tout le temps : « T'as de la voix, toi, Zozo... Tu chantes bien. T'as aussi du sentiment. Tu devrais entrer au café-concert. »



Alors, je suis allée chez un professeur de chant...

M. Tony. — Et vous avez suivi leurs conseils?

Zozo. — Vous le voyez... Seulement, malgré ce que me disaient mes camarades, je n'étais pas très sûre de moi... Alors, je suis allée chez un professeur de chant... Il m'a donné des leçons... Mais vous comprenez bien aussi que, pour aller chez lui, j'ai été obligée de quitter l'atelier?

M. Tony. — On ne peut pas tout faire à la fois...

Zozo. — Et voilà ma situation : Je viens de me faire entendre... Je ne sais pas si j'ai plu... Or, d'une part, j'ai quitté l'atelier, d'autre part, je n'ai plus d'argent pour payer mon professeur... Si on ne m'accepte pas ici, qu'est-ce que je vais faire?

M. Tony. — Ce que vous tenez à connaître avant tout, c'est de savoir si vous serez engagée ou non au Court-Vêtu?

Zozo. — C'est cela...! Vous qui êtes un ami de la maison, vous pouvez peut-être me renseigner?

M. Tony. — Vous désirez que je sois franc?

Zozo. — Je vous en supplie.

M. Tony. — Je vais vous faire certainement de la peine .. Mais je peux vous dire que vous ne serez pas engagée.

Zozo. — Ah ! les chameaux !

M. Tony. — Ne vous mettez pas en colère pour cela !

Zozo.— Vous êtes bon, vous... J'ai quitté l'atelier... Quand toutes mes camarades vont savoir que je ne suis pas engagée, ce qu'elle vont se tordre et se payer ma tête !... Et puis, y a maman... Elle était persuadée que je serais reçue !... Quand elle apprendra le contraire, ce qu'elle va m'engueuler...



Quand elle apprendra que je ne suis pas reçue, ce qu'elle va m'engueuler !

M. Tony. — Voyons, voyons Il ne faut pas vous frapper.

Zozo. — C'est commode à dire !... mais si vous étiez dans ma peau... Ce que je vais entendre ce soir !

M. Tony. — Si vous diniez avec moi? Ce serait une façon comme une autre de ne pas entendre Madame votre mère?

Zozo. — Diner avec vous ?... Ma foi, je marche... Vous avez l'air d'un bon type, vous !

M. Tony. — Je crois qu'on s'embêtera pas

Zozo. — J'y mettrai du mien, d'ailleurs.

III

Onze heures du soir chez M. Tony.

Une salle à manger élégante, tout à fait anglaise avec les meubles en acajou, les chaises profondes et le buffet léger.

Zozo. *Vidant un dernier verre de Kummel.* — Ah! c'qu'on est bien, chez toi!



Ah! ce qu'on est bien, chez toi!

M. Tony. — Tu es contente?

Zozo. — Tu parles! J'ai jamais si bien diné de ma vie! Et puis t'es gentil, toi! J'ai de beaux yeux... Mais t'en as de superbes aussi... Et puis t'as des dents...! Et c'est rare, les belles dents chez un homme!

M. Tony. — Tu me flattes!

Zozo. — Non, je ne dis que la vérité, rien que la vérité : comme je la dirais devant un juge.

M.Tony. — Alors tu ne regrettes pas d'être venue?

Zozo. — Au contraire, chéri, au contraire!

M. Tony. — Et tu ne regrettes pas non plus de ne pas avoir été engagée?

Zozo. — Non. Tu vas saisir! Si j'avais été engagée, tu ne serais peut-être pas venu dans les coulisses... Tu ne m'aurais pas vue triste. Tu ne m'aurais pas consolée. Et je ne t'aurais peut-être jamais connu !.

M. Tony. — Et tu es contente de m'avoir connu ?

Zozo. — J't'écoute... Laisse-moi t'embrasser.

M. Tony, *tendant la joue.* — Voilà, voilà... (*approchant à son tour ses lèvres près de la joue de Zozo*). Et moi, ai-je le droit ?

Zozo. — Certainement, chéri, tant que tu voudras! (*M. Tony use, avec une certaine indiscrétion, de la permission que l'on vient de lui donner*).



..... tu désires avoir une audition?

Zozo, *câline.* — T'es bel homme, toi! Seulement, c'est malheureux! Quand je pense que je viens seulement ici pour un soir...

M. Tony. — Pourquoi dis-tu pour un soir ?

Zozo. — Ben! parce que tu as certainement une maîtresse.

M. Tony. — Qu'en sais-tu?

Zozo. — J'm'en doute. Etant données tes relations ta fortune...

M. Tony. — C'est ce qui te trompe...

Zozo. — Tu blagues...

M. Tony. — Je ne dis que la vérité, rien que la vérité, comme toi, devant le Juge.

Zozo, *avec un cri d'étonnement.* — C'est pas possible!



— Eh bien, chéri, que penses-tu de l'audition?

M. Tony. — Les choses les plus invraisemblables sont toujours les plus vraies. Et veux-tu que je te dise toute ma pensée... C'est que, en te voyant, je me disais que tu ferais une maitresse adorable!

Zozo. — C'est à ton tour de me flatter.

M. Tony. — Non, mais... tu vas comprendre...

Zozo, *l'arrêtant.* — J'ai saisi...

M. Tony. — Quoi?

Zozo. — T'es comme le directeur du Café-concert. toi. Avant de savoir si je pourrai être définitivement ta maitresse, tu désires avoir une audition?

M. Tony, *l'embrassant.* — Il est délicieux de vivre à Paris... Toutes les femmes sont intelligentes!

IV

Le lendemain matin.

Côte à côte, dans le même lit, M. Tony et Mlle Zozo viennent de se livrer aux délices du chocolat réparateur.

Mlle Zozo, *avec un peu d'inquiétude.* — Eh bien, chéri, que penses-tu de l'audition?

M. Tony. — Emerveillé, je suis émerveillé!

Zozo. — Alors, on restera longtemps ensemble?

M. Tony. — Six mois, au moins!

Zozo, *saisissant Tony par le cou et l'embrassant à l'étouffer.* — Six mois! Tu dis six mois! Eh bien, mon loup, c'que tu me rends heureuse! D'abord c'est mes camarades de l'atelier qui en feront des têtes quand elles sauront que je suis avec toi! Ensuite, c'est maman qui sera contente, quand elle apprendra que je ne suis plus à sa charge! (*Avec un soupir de bonheur*)! Je ne demande plus qu'une chose.

M. Tony. — Dis...?

Zozo. — A auditionner encore...

Auguste Germain.

TENTATION

Dessin de Radiguet.

— Monsieur aurait tort de ne pas louer ce logement, il aura une si jolie vue!

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (8)

par WILLY

(*Suite*).

V

PREMIÈRE NUIT D'AMOUR *(Suite)*

— Elle ne l'a pas envoyée à l'ours... Quoi fiche? Ah! tonnerre de sort! quoi fiche pour tuer le temps?

Faute de distraction plus relevée, il commença à délacer ses souliers. Quand il les eut délacés, il les ôta. Cette distraction fut courte. Alors, il remit ses souliers, les relaça, puis recommença à les délacer. Cela le calma un instant, puis l'attendrit, et (c'était un tic chez lui quand il avait un peu mal aux nerfs) il se dit que la vie ne valait pas grand'chose, axiome que, cette fois, il formula ainsi :



Faute de distraction plus relevée, il commença à délacer ses souliers.

— L'existence humaine ne vaut pas un pet de lapin.

Il eut pitié, d'abord de soi-même, comme de juste, ensuite de tous les mortels :

— Tous les mortels sont infortunés. Même dans les aventures qui, à vue de nez, paraissent les plus heureuses, il s'intercale une kyrielle d'incidents désagréables, une foultitude de farces tristes. Pour m'aider à jouir d'une créature princière, mon ami Jim s'est délesté de cinquante francs. Il en a souffert. Et Lucienne-aux-longs-cheveux a aussi souffert, ayant dû passer tout un après-midi à m'aller acheter des dessous sortables et à me les apporter Hôtel de Fontenoy. Quant à Mlle Girard malgré qu'elle ait ri tout à l'heure, pourquoi ne pas être persuadé qu'elle souffre, elle aussi? Évidemment, elle préférerait se trouver dans mes bras qu'aux mains d'une femme de chambre. Évidemment, itou, au lieu de flanquer à poil sa maîtresse, cette femme de chambre aimerait mieux roupiller. Pauvres gens! Or, ces pauvres gens se résignent. Qu'est-ce que tu veux, mon brave Maurice, il te faut les imiter. Ote pour la dixième fois tes souliers avec patience, et remets-les avec philosophie.



.. et, en même temps qu'elle, une clarté gracieuse...

Il en était de là de sa méditation, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Gaëtane entra dans la chambre et, en même temps qu'elle, une clarté gracieuse et une adorable senteur.

— Chérubin, voilà votre femme.

Et Chérubin, les yeux agrandis de concupiscence, cessa de se divertir avec ses souliers.

VI

SUITE DE LA PREMIÈRE NUIT D'AMOUR

Il s'était ostensiblement dépouillé de son caleçon vierge et de ses deux chaussettes radieuses. De tous ses fameux dessous, il n'avait gardé que sa flanelle immaculée, et il allait se précipiter vers le lit où s'allongeait la comédienne, nue, les pieds croisés, la nuque appuyée sur ses mains ouvertes, attitude qui avantageait ses seins, d'ailleurs restés fermes et beaux.

... et de ses deux chaussettes radieuses...

— Vous y tenez beaucoup? interrogea-t-elle.

— Comment, si j'y tiens!...

— Sans ça, je vous aurais prié de l'enlever?

— Qui? Quoi?

— Eh! bien, votre flanelle. Le contact de la laine m'est insupportable.

— Je vais l'ôter.

Il l'ôta. Puis, moitié railleur, moitié ingénu :

— Et si vous voulez, mon amour, je vais remettre mon caleçon, il est en soie.

— Ta peau! fit-elle.

Alors, il se précipita.

Ce fut une étreinte importante. Jamais, même aux heures déjà lointaines où il se mesurait à coups de poing avec ses meilleurs compagnons d'études, Lauban n'apporta plus de gravité dans l'attaque et plus de puissance dans la riposte. Et sinon jamais, du moins pas souvent, Gaëtane ne se montra aussi sérieusement fougueuse. Pour s'embrasser de cette sorte à la fois solennelle et farouche, il faut des raisons, et qui sait? sans qu'ils s'en rendissent compte ni l'un ni l'autre, ces deux êtres qui se connaissaient à peine, s'entre-devinaient assez pour s'entre-haïr. (Inutile, ô lecteur, de nous faire remarquer que, sous

une apparence de vérité profonde, cette hypothèse psychologique ne signifie rien du tout : elle nous plaît ainsi, et à cause de cela...)

Rien ne dure, pas même les étreintes importantes. Un dernier baiser convulsif et sonore, puis quelques secondes d'immobilité torpide et de silence hébété. Peu à peu les lèvres de la comédienne se détendirent dans un léger sourire convalescent.

— Eh bien?

Le poète ébaucha à son tour un convalescent sourire :

— Eh! bien, ça ne va pas mal, merci.

Elle posa l'éternelle question :

— Tu m'aimeras?

Il répondit d'un signe de tête qu'elle ne vit point. Nerveuse, elle lui pétrit la main.

— Tu m'aimeras? répéta-t-elle.

— Pardi.

— Toujours?

— Oui... Attends pourtant cinq minutes.

— Alors, dans cinq minutes...

Tu m'aimeras? répéta-t-elle.

— Parbleu!

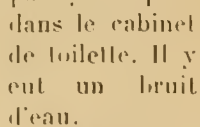
— Toutes les cinq minutes?

— Si tu veux.

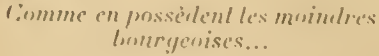
— Mais, tu es effrayant!

Maintenant, elle lui pétrissait l'épaule. En bon garçon pas contrariant, il se laissait tripoter, il fixait le ciel de lit, le constatait d'une étoffe bleue sans ornements, et regrettait cette simplicité : il eût souhaité voir là quelques attributs princiers, une couronne brodée, par exemple, ou, tout au moins, un semis de fleurs de lys d'or.

Soudain, Gaëtane, s'étira, se leva ; et, spontanément, après elle, il sauta à bas du lit. Chaste ou — plus probablement — frileuse, elle s'enveloppa d'un frêle peignoir vermeil. Lui, faute de peignoir vermeil, il croisa ses mains devant lui. Ainsi pudiquement voilés, ils se transportèrent à pas rythmiques dans le cabinet de toilette. Il y eut un bruit d'eau.







Comme en possèdent les moindres bourgeoises...

Plaisante antithèse, l'un des petits chevaux-toilette consistait en une modeste cuvette d'émail posée sur un pied de fer pliant : un de ces bidets à huit quatre-vingt-dix, comme en possèdent, depuis quelques années, les moindres bourgeoises françaises devenues pratiques (et praticables) qui vont aux eaux. Mais, l'autre, en argent massif, se bosselait de ciselures mythologiques : et comme c'était ce dernier — vraisemblablement le célèbre Turenne — qu'avait enfourché le poète, le poète sentait les mythologies s'imprimer sur la peau de ses cuisses, sensation qui le remplissait d'orgueil, orgueil qui devint incommensurable, quand il songea que, sans aucun doute le prince Jean. .

Trois fois sacré par Dieu, l'amour et la victoire,

le prince Jean s'était assis là, dans la même attitude, dans le même costume, et pour les mêmes raisons. Le prince Jean parlait-il en se baignotant? De quoi pouvait-il bien parler? De la ville ou du théâtre? De la guerre ou de l'amour? Lauban eût voulu que le hasard lui inspirât des paroles semblables à celles que le prince prononçait en ces occurrences. Pensif, il chercha une phrase digne, par sa tournure, de prendre place dans les histoires, quelque chose comme : « Il n'y a rien de changé en France... » ou bien « la séance continue », et ne trouva rien qui le satisfît ; enfin, dardant ses regards vers le plafond peinturluré de nuages blonds et roses, il articula, faute de mieux, d'un ton qui s'appliquait à être royal :

— Ah!... ça fait du bien!

Mon Dieu, cette petite phrase n'avait pas l'air de grand'chose. Et cependant, il est certain — tant sont bornées les impressions et les éloquences humaines — que le vieux prince, descendant des rois de France et de Navarre, l'avait dite un soir ou l'autre, que, même, il l'avait dite plusieurs fois. Mais, alors, s'il l'avait dite plusieurs fois, il fallait suivre son exemple. En s'octroyant une ultime intime ablution, le poète rouvrit donc royalement la bouche et réitéra :

— Ah!... ça fait du bien.

— Attrape! invita Gaëtane en lui jetant une serviette-éponge.

Il savait ce que l'on doit aux dames, et, secouant négativement la tête, il rendit le linge avec une grâce, une élégance de grand seigneur.

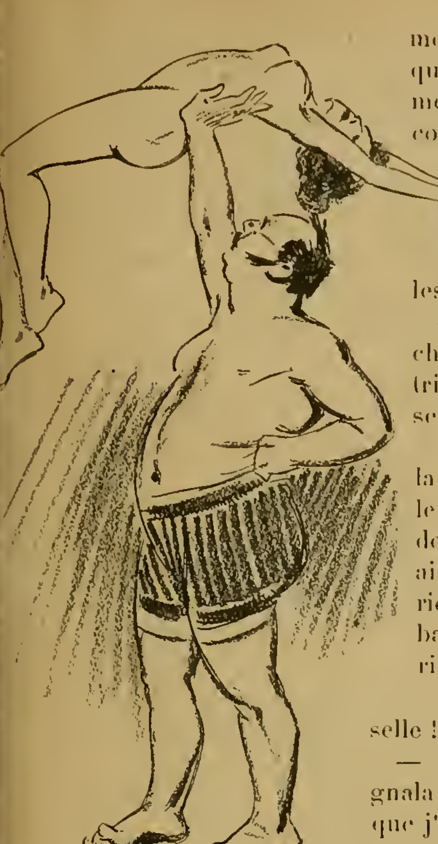
— Après vous.

En de pareilles conjonctures, le prince Jean, qui passait pour l'homme le plus galant de notre époque de goujats, devait se comporter ainsi...

Finies les ablutions, le poète, congrument, entreprit de louer tels frag-



Après vous...


yant passé l'âge où l'on fait 'es poids avec le corps de la bien-aimée.

ments de Mlle Girard que le peignoir vermeil, en s'agitant comme il convient, accusait l'un après l'autre plutôt qu'il ne les voilait.

— Oh! cette hanche!... cette poitrine!... cette aisselle.

Il s'extasiait de la forme, de la couleur, des frissons et des frisons de cette aisselle, nid mystérieux, sachet embaumé, gousset féerique.

— Oh! cette aisselle!

— Sans compter, signala gaiement Gaëtane, que j'en ai deux comme ça.

Il pouvait constater. Généreuse, elle haussa les deux bras à la fois.

— Deux?... c'est vrai, c'est... c'est évident! proclama-t-il. Ah! mon amie!...

Au comble de l'exaltation et, d'ailleurs, à bout d'éloges, il la saisit sans plus rien dire, la souleva éperdument. Un peu petite, soit! mais grassouillette de long en large, potelée de haut en bas, elle pesait, peignoir vermeil et serviette-éponge à part, elle pesait net cent trente-quatre demi kilos ce qui, même à deux heures de la nuit, constitue une charge appréciable pour un simple mortel habitué à ne porter qu'une lyre. Une seconde, il demeura perplexe, se demandant s'il allait laisser seulement tomber la belle comédienne ou bien s'il allait tomber avec elle. Comment eût agi l'homme le plus galant de notre époque de goujats? Comment eût agi le prince Jean?... Mon Dieu! le prince Jean, ayant passé l'âge où l'on fait des poids avec le corps de la bien-aimée, se fût inévitablement flanqué par terre. Hé bien! il voulut, lui, Lauban, dégoter le descendant de nos rois, et ce désir lui conféra une force insoupçonnée. Sans accident, il parvint jusqu'à la chambre, atteignit le lit aux coussins luxueux et bouleversés, sur quoi il déposa Mlle Girard épanouie, inconsciente du danger qu'elle avait couru. Elle lui passa la serviette-éponge... et il s'en essuya le front!

— Tu es vigoureux, et cela me plaît, dit-elle.

Puisque cela lui plaisait, il n'y avait pas à se gêner.

Et il ne se gêna pas. En avant deux! Ce fut une seconde étreinte importante.

Le temps moral qu'il faut à deux chrétiens pour fabriquer un enfant bien torché, et, de nouveau, ils sortirent du lit. Dans la pompeuse cuvette d'argent comme dans l'humble récipient d'émail, l'eau clapota de nouveau, acidulée de van Swieten et parfumée d'héliotrope.

— Et maintenant? interrogea Gaëtane d'une voix dont la langueur s'enrouait.

— Maintenant, ma foi, répondit Maurice, on pourrait varier un peu...

— Le plaisir?

— Oui. Par exemple, on pourrait...

Il s'interrompit. Mais, s'appliquant à suppléer à la parole, par les gestes, il dessina des deux mains, en l'air, des académies véhémentes.

— C'est ça, souffla-t-elle, j'avais raison de le supposer tout à l'heure, c'est bien ça! tu es effrayant!

— Au contraire, protesta-t-il en gambillant sur les mythologies dont s'illustrait *Turenne.* Ce qui serait effrayant, c'est que, quand on s'aime...

— On ne se démolisse pas.

Elle dit cela d'un ton presque triste, et de petites rides se froncèrent une à une aux commissures de ses paupières alourdies. Elle parut souffrir d'une névralgie subite. Ce malaise se dissipa-t-il instantanément, ou bien en eut-elle honte, ou bien encore son penchant excessif à la luxure sut-il dompter sa douleur? Ses yeux s'animèrent; elle se passa la langue sur les lèvres, et, d'une voix qui, maintenant, badinait, elle reprit:

— Avoue-le, que tu as l'intention de nous démolir Et comme si, pour y arriver, il ne suffisait pas du seul bon vieux système, voilà, Chérubin, qu'il te faut des... des je ne sais quoi... des complications.

— Nécessairement. Il faut ce qu'il faut, exprima Lauban envahi par une conviction extraordinaire.

Mais, vite, il rit de sa conviction même. Il en rit aux éclats et avec une telle effervescence qu'il perdit l'équilibre et faillit renverser les mythologies. La comédienne, blessée dans son attachement pour cette argenterie historique, grinça de peur. L'autre avait eu peur aussi. Ils achevèrent de s'ondoyer en silence. On entendait un réveil-matin tic-taquer sur une étagère et les bottes de deux sergots résonner au dehors, en mesure, dans la nuit, sur le trottoir sec. Gaëtane se dressa:

— Eh bien, est-ce que tu y renonces?

— A quoi?

— A ces je ne sais quoi... à ces complications... à ces arabesques?

Mais Lauban, très ferré en architecture, connaissait à fond les ornements de tous les âges, et il rectifia, en une moue de professeur:

— Pas des arabesques, des grecques!

Sans doute, à ce dernier mot, des bacchanales s'évoquèrent sous les paupières mi-closes de Mlle Girard. Son visage s'illumina, et, jouant les jeunes ménades, s'échevelant et simulant des mouvements de volupté, elle s'élança, fit le tour du cabinet de toilette, puis s'engouffra dans la chambre.

— Evohé! io! viens-t'en nous démolir!

Il bondit à sa poursuite, l'atteignit juste au moment où elle enjambait le lit. Le peignoir vermeil eut un frémissement de peau de panthère. Des complications! Des Grecques! Et se démolir! Le programme était fixé. C'est pourquoi, pendant une heure environ, ils se démolirent de toutes sortes de manières, en ayant soin d'employer les plus helléniques qui, à tort ou à raison, sont celles que, d'ordinaire, les médecins déconseillent le plus, même aux personnes mariées et de sexe différent. Et quand ils furent bien démolis, incontestablement et définitivement démolis, le poète d'un geste rassasié ramena le lascif désordre des couvertures sur tout son organisme vanné, jusqu'à ses tempes à la fois vides et bourdonnantes, et il sembla vouloir se reposer dans le sommeil.

— Tes yeux se ferment, insinua d'un accent brisé Gaëtane.

— Mes yeux? balbutia-t-il.

— Ils se ferment.

— Dame, je le crois bien, qu'ils se ferment.

— Imprudent!

— Comment, imprudent?

— Hé! oui, mon petit.

Presque coup sur coup, elle demanda :

— Te doutes-tu qu'il est plus de trois heures?

— C'est pour ça que mes yeux se ferment, expliqua-t-il avec innocence, uniquement pour ça, mon amour. Tu devrais te figurer...

— Je me figure, interrompit-elle, non sans quelque sécheresse, que tu risques de t'assoupir.

— M'assoupir? Ah! non, par exemple. Y a pas de risque. Aie pas peur, je vas pioncer dur, aussi dur que si je lisais la prose roumaine de Jean de Mitty.

— Tu veux dormir ici?

— Un peu.

— Dis donc, tu deviens fou!

Ne comprenant point, pressentant du moins quelque chose de funeste, Maurice, avec un sursaut de chagrin, de dépit, d'alarme, se mit sur son séant.



Tes yeux se ferment, insinua d'un accent brisé Gaëtane.

— Ah! ça, mon ange, qu'est-ce qu'il y a encore?

— « Encore? » Je m'étonne de cet « encore », dit Mlle Girard avec un regard de doux reproche.

— Soit! Je retire mon « encore ». Qu'y a-t-il tout court?

— Il y a, mon pauvre petit chéri, que tu ne peux pas dormir ici, qu'il te faut partir.

Afin de s'assurer qu'il ne rêvait point, le pauvre petit chéri se frotta le front, puis les joues, puis le nez, et gémit :

— Faut me cavaler?

— Tout de suite.

C'était net. Cette netteté parut terrifier Lauban. Il croisa les bras et les décroisa, il écarquilla les yeux, écarquilla les lèvres et bredouilla :

— Pas possible!

— Hélas! crut devoir soupirer Gaëtane, en même temps qu'elle esquissait un geste affirmatif.

— Mais alors... alors, tu me chasses?

— Non, je me sépare de toi.

Il ricana :

— Belle différence! et qui, par cette froide nuit (car elle est froide, entends-tu? elle est glaciale), va me tenir chaud aux pieds!... Ah! tu me chasses?

Il sauta à bas du lit, disparut en coup de vent dans



Non, je me sépare de toi.

le cabinet de toilette. Allait-il « se cavaler » comme ça? Pour la seconde fois, en cette séance mémorable, il se rappela être nu. A grands pas affolés, il revint dans la chambre, et, s'arrêtant devant la comédienne qui, l'égoïste, la sal... (il pensa, tout entier, un mot qui ne devait point appartenir au vocabulaire du prince Jean) était restée tranquillement étendue sur le plumard tiède :

— Je viens reprendre ma flanelle, mon caleçon, mes chaussettes... mes habits, annonça-t-il d'un ton qui tremblait, bien qu'il s'efforcât vers une dignité dédaigneuse.

Elle réprima une envie de rire et, si lasse qu'elle fût, elle se souleva avec grâce et indiqua d'un signe de tête enjoué le joli siège Louis XV sur lequel il s'était tout à l'heure dévêtu. Furieux, crispé, taciturne, il commença à s'habiller. Comme il accomplissait aussi maladroitement que possible cet acte pourtant banal, mettant sa chemise avant sa flanelle puis enfilant sa culotte avant son caleçon, Mlle Girard offrit avec affabilité :

— Veux-tu que je t'aide?

(A suivre).

Voir *La Vie en Rose* depuis le N° 57.



Salut, Royer Collard !

T'as pas mis assez de colle
mon vieux



hein, sont ils assez gentils !

Tiens ! Tiens !
J'ne peux plus me relever..
J'ai pourtant pas bu ..

J'n'ai pas l'rond...
hé ! ben .. me v'la collé
itou !



Ou la la, ou la la !

... Et ne vous frottez plus à
leur colle, mossieur Pierrot

A. Willette

Dessin de Willette.

ÉRUDITION PROFESSIONNELLE



Dessin de Gosé.

— Vrai, quelle nuit! Ce gommeux-là est tout aussi vicieux qu'un senateur!

BOITES A MUSIQUE (3)

Texte de Jacques Yvel. **Illustré par F. Fau.**

A L'ELDORADO[1]



Mistinguette.

Au promenoir débordant de spectateurs à vingt sous, les battoirs acclament Mlle Gaudet qui vient d'énumérer, de sa voix de gorge très canaille, les désagréments de l'état de cocu.

Succès! succès! succès! Gaudet *for ever!*

Pitchoun me déclara tout de go :

— Voilà une petite femme qui ira loin !

— Si les petits co...quins ne la mangent pas en route.

A présent, c'est Mlle Mistinguette qui occupe la scène. Elle a des gestes épileptiformes, et, tout en serinant une porcherie à faire rougir un nègre, elle envoie des baisers aux Romains du poulailler ou esquisse des pied-de-nez à l'adresse du chef d'orchestre, le mélodieux et mélancolieux Gustave Goublier — Tatave pour ces dames.

Pitchoun s'exclame encore :

— Elle en a un toupet, cette Mistinguette!

— Tu parles de sa chevelure ?

— Dame !

— C'est qu'elle en a un autre, celui de vouloir chanter sans voix, mais, comme elle dit elle-même : Qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'on rigole !

— Je t'assure qu'elle ne fait pas vibrer outre mesure ma corde rigolatoire.

— Tu es trop difficile: le Grand-Théâtre de Marseille t'a gâté!

— Non! ce n'est pas ça, je pense aux anciens du café chantant. Car dans cet « Eldorado » dévoué maintenant à la poésie érotique, j'ai entendu jadis les spirituels couplets de Judic et de Théo, les cocasseries de Bonnaire, j'y ai même vu un Paulus première manière, très nature dans les idylles champêtres :

« *Jons marié Thérèse*
« *Avec le gros Blaise*
« *Et j'en sons ben aise...* »

1. Voir les nos 61 et 62.

Dans ce temps-là, on vantait les « appas de sa belle », non les « nichons pour vieux cochons » ; on se contentait de dauber sur les pipelets et les belles-mères, sans songer même à défier les courtisanes, et le public trouvait encore moyen de se dilater honnêtement la rate.

Aujourd'hui, les chansonniers, enfermés dans une esthétique étique, en tics et en toc, ne savent plus qu'éveiller les bas sentiments des vieillards et des éphèbes, les chanteurs eux-mêmes ont perdu la tradition du bon gros comique.

Holà! maître Pitchoun, on voit que tu ne connais pas Dranem. Le voici justement, et je ne doute pas qu'il ne te fasse pas changer d'opinion vis-à-vis des comiques.

Un coup de tam-tam de l'orchestre. Dranem s'avance dans son stupéfiant vêtement à carreaux, le chef coiffé d'un melon ridiculement minuscule. Il marche comme s'il avait des œufs sous les pieds, salue les spectateurs, s'incline devant le chef d'orchestre, tend la main au souffleur, et, sans qu'il ait énoncé un son, la salle est déjà prise d hilarité.

Cette fois, mon sceptique Marseillais ne boude plus :

— A la bonne heure! en voilà un qui n'engendre pas la mélancolie... ah ! mais, il n'est pas banal, celui-là !

Dranem chante une stupidité quelconque, après avoir déclaré au préalable que la chose n'était pas signée Victor Hugo.

On applaudit de bon cœur. Lui, dégoise sa petite affaire : le « gnaf qui fait des ribouis, » ou « les petits pois » Ce n'est pas de la joie, c'est du délire, presque du délirium... et pas *très mince*.

Tout le répertoire passe comme une lettre à la poste : ovations, rappels, toute la lyre... Pitchoun trépigne; son ventre se livre à des soubresauts inquiétants. Je le pousse du coude.

— Tiens-toi ! tu te fais remarquer.

— Je m'en fous ! me répond-il.

Et, aussitô :

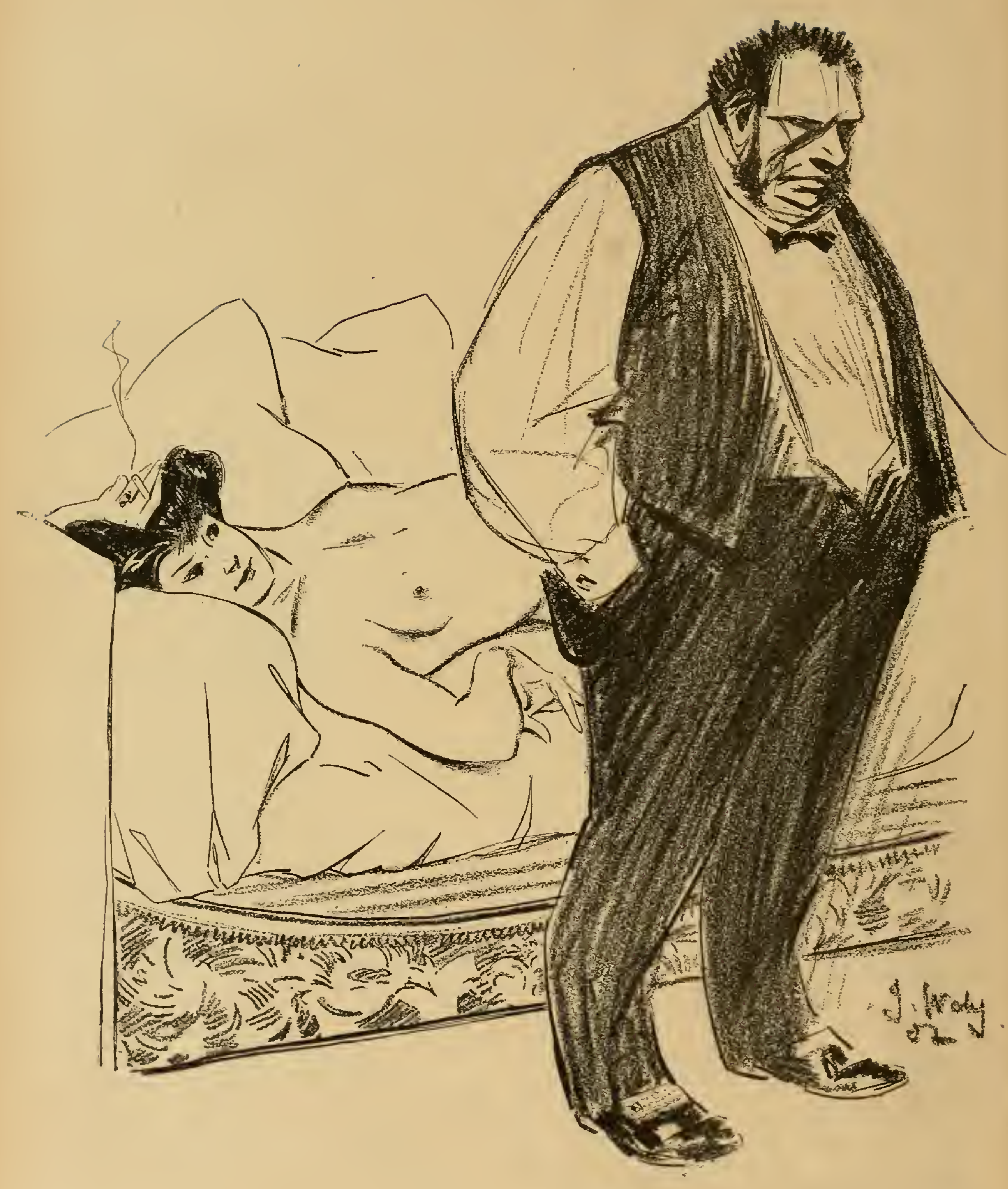
— Ah! ce sacré Dranem ! quel artiste! Il m'a guéri décidément de l'ancien café-chantant!

— C'était fatal... aussi fatal qu'un coup de couteau dans un drame de l'Ambigu.

(*A suivre.*)



A COURT D'ARGUMENTS



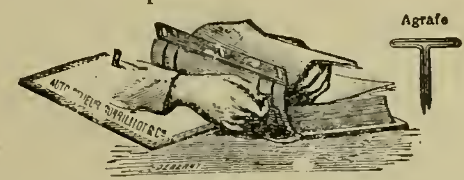
Dessin de J. Wely.

Tiens, tiens! Si tu veux devenir bâtonnier, tu risques rien d'le dépêcher!

A NOS LECTEURS

Nous mettons à la disposition de nos lecteurs une reliure à la fois élégante et simple qui leur permettra de relier, eux-mêmes, leur collection.

La collection de la *Vie en Rose*, ainsi reliée, pourra prendre place dans toutes les bibliothèques.



Prix : En carton fort et toile 2 25
Imitation crocodile . . . . 4 »

RENDU FRANCO A DOMICILE

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret. *Le Gérant :* L. DAVID.

L'AME DES MORALISTES !



Dessin de Sancha.

— Surtout de la discrétion ! Je suis rédacteur à « l'Echo de Lutèce » et ami personnel du sénateur Bérenger.

N° 65.
11 Janvier 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
E. CHATENAY Éditeur.
5, Rue de Clichy, Paris.

LA VIE EN ROSE



— Regarde donc... Ce que j'en ai une bobine dans ton armoire à glace !

DANS LE MONDE

II

Celui de la Vicomtesse

Cercle étroit ne comptant que vingt-cinq membres, tous, partis aux premiers jours de septembre, sont revenus vers la fin octobre, tous également ravis de l'accueil exceptionnel qui, au domaine de Lhétau, avait été fait à chacun d'eux, tous se pourléchant encore les lèvres du fin gibier qu'il leur avait eté donné d'y trouver, tous — un seul excepté — ayant, cas singulier, le médium de la main droite en tel état qu'ils avaient dû, momentanément, le préserver par un doigtier.

Cela avait comme un air de signe de ralliement.

Au cercle, sur le boulevard, on n'appelait plus les Vingt-Cinq que « les Chevaliers du doigt majeur ».

Vers 1820, on n'eût pas manqué de les inquiéter.

Cette sorte de mystère ne leur déplut pas et, bien que la raison de leur meurtrissure fût tout à fait avouable, flatteuse même, ils prirent un soin jaloux d'en voiler l'origine et la cause. Peut-être, d'ailleurs, un raffinement de galante délicatesse n'était-il pas étranger à cette dissimulation.

La vicomtesse Anaïs Valserre de Lhétau est une beauté énigmatique, singulière et charmante. Très élancée sans être trop grande, très mince sans être maigre, fine, musclée, nerveuse, elle est proportionnée à merveille.

— C'est un Praxitèle modernisé par Carpeaux, a dit A...

— C'est un roseau de fer, a dit B...

Ah ! c'est qu'elle n'est point ordinaire ni banale, la vicomtesse de Lhétau, avec son opulente chevelure blond fauve, ses deux grands yeux de velours, noirs, ardents et naïfs, et sa bouche, surtout, son adorable bouche — « si formidablement petite », a dit C...

Elle a tout à la fois l'air doux et fatal, indolent et passionné.

— C'est une gazelle qui cache une panthère, a dit D...

Passionnée, elle l'est, en tout, toujours et partout, ne faisant rien qu'avec une ardeur dévorante d'autant plus attractive qu'elle demeure contenue.

— C'est une vestale qui a avalé le feu sacré, a dit E...

De même, en effet, qu'elle a les cheveux blonds et les yeux noirs, de même, au moral, elle semble l'antithèse d'elle-même, nature double chez qui la frenésie est tranquille, le paroxysme durable et normal.

— C'est un lac sur un volcan, a dit F...

Ainsi, sans avoir l'air d'y toucher, elle a beaucoup, beaucoup d'esprit, et, de sa petite bouche mignonne tombent sans cesse la moquerie la plus aiguë, les mots les plus mordants.

— C'est toujours en riant qu'elle enlève le morceau, a dit G...

— Oui, c'est une colombe enragée, a dit H...

Aussi, que d'adorateurs !

On ne la peut voir sans être ensorcelé.

Et que de victimes !

Ainsi, elle aime les noisettes et, comme *Rien à demi* est sa devise, dire qu'elle les aime est faible et plat, dire qu'elle les adore, insuffisant et pâle. Elle en raffole à tel point que jadis, au temps évanoui où son trop heureux époux pensait encore à lui faire de petits cadeaux, il lui avait donné un casse-noisette d'or.

— Offrande d'un cœur vraiment pincé, a dit R...

Le casse-noisette de la vicomtesse ! Dieu sait si on le connait !

On eût plutôt vu un coq sans crête, un poisson sans nageoires, un chêne sans glands, un rosier sans épines, que la blonde et gente dame de Léthau sans son casse-noisette. Elle ne s'en pouvait séparer, l'emportant partout, en ville ou en chasse. Il faisait, en un mot, partie d'elle-même.

— Il a beau être en or; pour elle, ce n'est pas un objet de luxe, a dit S...

Sa main délicate était-elle lassée de s'en être trop servie, aussitôt elle chargeait quelque galant cavalier de lui venir en aide, et tout le jour, et quelquefois la nuit, elle grignotait son fruit favori.

— Ça doit bien lui fatiguer l'estomac, a dit T...

— Un homme n'y résisterait pas, a dit U...

Ce qu'il y a de malaisé pour les chevaliers servants de la belle jeune femme, quand elle leur met aux mains son petit joujou d'or, c'est que le petit objet, proportionné à ses doigts en fuseau, par son exiguité même, devient pour eux un instrument de torture.

— On ne nous a pas pris mesure pour fabriquer le casse-noisette de la vicomtesse, a dit V..., qui a du nez et la main très forte.

Nul, en effet, si adroit qu'il fût, n'est encore parvenu à en sortir sans meurtrissure.

— Rude labeur, mais cela lui fait tant plaisir, a dit X...

Cela la ravit d'aise, en effet, et, nature reconnaissante, elle se plaît à le laisser voir, elle aime à le montrer, pleine toute du plus candide et du plus souriant abandon.

— Rare femme que celle-là pour qui les sentiments d'un homme vont toujours grandissants dans l'intimité la plus étroite, a dit Y...

Et voilà comment et pourquoi vingt-quatre membres du cercle revinrent avec le médium de la dextre en tel état qu'ils durent momentanément le préserver par un doigtier.

Seul, le vingt-cinquième avait été épargné.

Ses compagnons s'en etant étonnés et lui ayant demandé la raison de cette loi d'exception :

— C'est que, ce jour-là, pour varier l'exercice, la vicomtesse a préféré casser la noisette avec ses dents, a repondu Z...

JULES DE MARTHOLD.

L'HEUREUX PAUVRE

Dessin de Radiguet.

— *Vraiment, vous n'avez plus de domicile?... Que je vous envie, mon brave homme! N'avoir pas de loyer à payer, n'avoir qu'à songer à sa nourriture : le rêve, quoi!*

DÉTOURNEMENT DE MINEURE

Par FRANC-NOHAIN.

I



Démodé le Champagne!

Au 8, — mais au 8 d'un notoire cabaret de nuit : ne pas prendre la partie pour le tout, — le 8, c'est le cabinet n° 8 : — il y a une nuance. Deux Messieurs discutent des dernières dispositions d'un souper ; ils sont tous les deux en habit, tous les deux glabres : mais l'un, c'est parce qu'il n'a pas encore de barbe, tandis que l'autre, c'est parce qu'il la rase, — il y a une nuance ; il y a d'ailleurs également cette nuance que l'un est le client, l'autre le maître d'hôtel.

Adolphe *(c'est le maître d'hôtel)*... et de l'Asti?...

Maurice *(c'est le bon jeune homme).* — Bien entendu : le champagne, démodé le champagne! De l'Asti spumante!...

Adolphe comme dans *Claudine*...

Maurice, comme dans *Claudine*. — Tiens, vous avez de la lecture!...

Adolphe. — Ce n'est pas ce que j'appellerais avoir de la lecture : avoir lu *Claudine* : tout le monde l'a lue. Mais je pourrais aussi vous citer, et par ordre alphabétique, les personnages des divers romans de J.-H. Rosny : ça, c'est avoir de la lecture.

Maurice. — Fichtre! vous m'avez l'air rudement savant!

Adolphe. — Le meilleur de ma science, ce n'est pas encore ce que j'ai pris dans les livres. Il n'y a rien comme de regarder autour de soi.

Maurice. — Surtout quand on est à votre place : le fait est que vous devez en voir!...

***

ADOLPHE. — Tu parles!... c'est-à-dire, vous parlez, je vous demande pardon...

MAURICE. — Mais faites donc, puisque nous parlons...

ADOLPHE. — Ah! Monsieur!... Mais c'est à un point que ça n'en est même plus amusant; les premiers temps, on regarde pour s'instruire, n'est-ce pas? Mais maintenant, qu'est-ce que vous voulez que le monde m'apprenne? J'ai fait le tour de tout. C'est pour cela que je me suis mis à bouquiner dans les livres.



Sans doute Monsieur m'intéresse.

MAURICE. — Alors, moi, par exemple, je ne vous intéresse pas?

ADOLPHE. — Sans doute Monsieur m'intéresse en ce sens que Monsieur m'est sympathique; seulement, vous n'allez pas vous formaliser, Monsieur? Je devine tellement tout ce que va faire Monsieur, comme si je l'avais fait moi-même...

MAURICE. — Vous connaissez la personne que j'attends?

ADOLPHE. — Je ne dis pas que je la connaisse: mais je vous ferais son portrait!

MAURICE! Ah! par exemple!...

ADOLPHE. — Monsieur ne va pas se formaliser? Vous êtes tout jeune, monsieur, je puis bien vous dire ça, moi qui ai un garçon de votre âge; c'est peut-être votre premier souper: j'ai senti cela, rien qu'à la façon dont vous le commandiez; en tout cas, c'est votre première aventure: Monsieur ne va pas se formaliser?



Et quelles épaules!

MAURICE. — Allez donc, je m'instruis en m'amusant.

ADOLPHE. — Eh bien! alors: nous disons homme jeune...

MAURICE. — Vous pouvez dire: jeune homme...

ADOLPHE. — Bon jeune homme, première aventure: cette aventure-là doit avoir, — Monsieur ne va pas se formaliser? — dans les trente-sept, trente-huit ans, des cheveux blonds avec insistance, des bijoux magnifiques, scintillants, et quelles épaules, hein, monsieur, quelles épaules! mais surtout quels dessous, n'est-ce pas, monsieur, quels dessous!... *(la porte s'ouvre).* D'ailleurs, la voici!

Et madame de Balassis entre, telle en effet que le subtil Adolphe vient de la dépeindre.

MAURICE, *bas à Adolphe, qui triomphait modestement.* — Eh! bien, mon vieux, c'est ce qui te trompe: celle-là, c'est sa mère.

II

Et, en effet, derrière l'opulente madame de Balassis, et si mince, si souris, si fluette, qu'on la dirait sortie de sa poche, voici Yvonne de Balassis. Fort à propos, d'ailleurs, et dès les premiers « bonjour, vous! », madame de Balassis a demandé à Adolphe de la conduire au lavabo, ce qui facilite singulièrement notre tâche, et nous permettra de situer exactement Maurice et Yvonne, en quelques brèves répliques d'exposition.

MAURICE. — Comme c'est gentil à vous d'être venue!

YVONNE. — Oh! vous savez, c'est maman qu'il faut remercier; parce que, moi toute seule, je n'aurais jamais accepté.

MAURICE. — Méchante! Vous êtes si désolée que cela de me faire un gros plaisir? Yvonne, vous ne m'aimez pas.



Vous lui devez beaucoup de reconnaissance, sans elle...

YVONNE. — Vous savez bien que je vous aime; mais je n'aime pas me compromettre.

MAURICE. — Vous compromettre? Je suis reçu chez vous, votre mère m'a invité dix fois à dîner, à danser, à prendre le thé: je ne fais que me conduire en garçon poli, pour qui politesse vaut politesse; et comme je n'ai pas de chez moi, je vous invite au cabaret: c'est très bien admis. Ce sont les mœurs américaines.

YVONNE. — Mais je ne suis pas Américaine.

MAURICE. — Mais est-ce que Mme de Balassis ne descend pas du grand Lafayette? Voilà une femme charmante, votre mère, et qui comprend la vie.

YVONNE. — Ne vous moquez pas, vous lui devez beaucoup de reconnaissance: sans elle...

MAURICE. — Sans elle, vous ne seriez pas ici ; mais vous êtes ici, Yvonne, et vous aurez beau faire, vous ne me gâterez pas cette minute exquise...

YVONNE. — Mais nous n'allons pas dîner en tête-à-tête, mon cher ami, en exquis tête-à-tête...

MAURICE. — Bah ! votre mère est si intelligente, elle comprend la vie, votre bonne mère ; je veux lui faire ma cour, je veux être aux petits soins pour elle...

YVONNE, *à Madame de Balassis qui rentre.* — Mère, voilà M. Maurice qui veut être aux petits soins pour toi !

MADAME DE BALASSIS. — Bon jeune homme ! Eh ! bien, bon jeune homme, commencez vos petits soins, je meurs de faim !

III

Madame de Balassis ne meurt pas seulement que de faim : elle a également très soif. Stylé par Maurice, Adolphe lui verse l'Asti à pleins bords. Et madame de Balassis boit, mange, parle, raconte des histoires de son mari le colonel, et ses voyages dans le Tyrol, — le tout avec d'autant plus de liberté et d'abondance que Maurice et Yvonne, tout à la muette contemplation l'un de l'autre, ne lui prêtent aucune attention.

MADAME DE BALASSIS —... le pâtre tyrolien vous ressemblait : oh ! mais c'est positif qu'il vous ressemblait, Maurice ; ah ! par exemple ! depuis que je vous ai vu pour la première fois, je me torturais l'esprit : ce jeune homme ressemble à quelqu'un que je connais ; eh ! c'est cela : vous ressemblez au pâtre tyrolien ! Approchez un peu...

YVONNE, *bas à Maurice.* — Vous voyez, mère vous appelle ; elle vous trouve trop près de moi : elle se doute de quelque chose...

MADAME DE BALASSIS. — Approchez donc, vous vous tenez à l'autre bout de la table, c'est à peine si je peux vous voir...

MAURICE. — Mais certainement, madame...

MADAME DE BALASSIS. — Madame... appelez-moi donc Hélène ; je pourrais être votre sœur ; nous ne sommes pas ici pour faire des cérémonies. — Tout à



Veux-tu que nous fassions sortir la petite ?

fait le pâtre tyrolien ! — Dites-moi, Maurice, le maître d'hôtel qui tourne là constamment autour de nous, cela manque bien d'intimité ; nous sommes en famille : Retirez-vous, maître d'hôtel, on vous appellera.

(*Sortie d'Adolphe. Madame de Balassis s'est rapprochée de Maurice.*)

MADAME DE BALASSIS. — Je disais donc que ce pâtre tyrolien... Ah ! ces souvenirs... (*Elle se verse un grand verre d'Asti*) Est-il gentil, ce Maurice, et si jeunet, avec, cependant, l'air si raisonnable !... le pâtre tyrolien... (*Elle s'écroule à demi, — et la moitié de sa gorge, c'est déjà quelque chose, — sur l'épaule de Maurice.*)

YVONNE. — Mère !...

MAURICE. — Vous avez mal ?...

Mme DE BALASSIS. — Non, non, au contraire (*elle boit le verre d'Asti*). Maurice...

MAURICE. — Madame ?

Mme DE BALASSIS. — Appelez-moi Hélène ?

MAURICE. — Hélène ?

Mme DE BALASSIS. — Ecoutez !

MAURICE. — J'écoute, j'écoute, Hélène...

Mme DE BALASSIS. — Là, plus près ! Maurice... (*lui prenant la tête, et comme dans un souffle*). Veux-tu que nous fassions sortir la petite ?

FRANC-NOHAIN.



Dessin de Lempereur.

— Blanche est devenue la maîtresse d'un attaché à l'ambassade de Chine.
— Alors, elle est sûre d'avoir le magot.

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (9)

par WILLY

(Suite).

VI

SUITE DE LA PREMIÈRE NUIT D'AMOUR (*Suite*)



Il endossa son veston.

— Merci. Je n'ai pas besoin de ça, moi, refusa-t-il sombrement. Je ne suis pas habitué à une femme de chambre, moi! Et, pour bien démontrer la valeur de cet argument *ad feminam* il endossa son veston avant son gilet. Quelques secondes s'écoulèrent.

— Tu boudes? questionna Gaëtane.

Il ne répondit pas. Quelquessecondes s'écoulèrent encore. Après quoi, elle prononça d'une voix lente :

— Je te croyais intelligent.

— Ça veut dire que je suis un imbécile ? s'indigna-t-il.

— Ça veut dire ça. Ne t'en étonne pas trop. On peut être un grand poète (et je sais que tu en es un), on peut avoir de grandes qualités (et je sais que tu en as), et être, malgré ça, avec ça, un grand imbécile. Tu en es un grand, très grand, un immense.

En vain, il voulut la faire taire. C'est elle qui lui dit, lui imposa :

— Tais-toi. Je te parle avec calme, dans ton intérêt. Tu es un immense imbécile. Comment! je t'ouvre mes bras, ma maison — et elle sourit — enfin, tout ce que je peux ouvrir, et, pour me remercier, tu te fâches ? Pensais-tu élire domicile ici ?

— J'espérais, cria-t-il, n'être point chassé au milieu de la nuit !

— Est-ce parce que, quand tu es entré chez moi, je t'ai prié de ne pas faire de tapage, que tu cries si fort? reprit-elle. Je t'en supplie, sois digne de toi : conduis-toi comme un galant homme... et viens me demander pardon. Allons, approche-toi. Embrasse-moi. Signons la paix.

Irrésolu, il murmura :

— Qui a provoqué la guerre?

— Dame ! il me semble que c'est toi. Si je t'ai invité...

— ... A me cavaler...

— ... C'est que j'y étais obligée. Je te l'ai dit, il me faut me plier à un décorum qui ne m'a jamais, peut-être, tant pesé que cette nuit. Je te l'ai dit, ma vie est faite, et j'avais supposé que tu avais compris. Du reste, nous en causerons posément quand tu voudras... pas ce soir. Tu sauras tout.

Repentant, il baissa la tête: mentalement, il se traita de « vilain bougre ». Bien sûr, elle avait un décorum à garder, la pauvre petite! et un entreteneur sérieux à garder itou! Elle était l'amie du prince Jean. L'amie du prince Jean ne devait pas être soupçonnée. Et lui, égoïste, après s'être copieusement conjoué avec cette femme divine, voulait lui faire perdre sa « situation »! Comment des sentiments d'une muflerie si intense se pouvaient-ils loger dans son âme délicate de poète? il se sentait devenir bleu d'étonnement, et rouge de confusion.

Gaëtane continuait :

— Tu sauras tout... Pour l'instant, contente-toi de savoir que je t'aime et qu'en te recevant ici, je t'ai donné la plus grande preuve d'amour qu'une femme puisse donner. S'il t'est désagréable de partir, il ne m'est pas moins désagréable de me séparer de toi. Avec quelle joie j'aurais dormi dans tes bras! Joie défendue; je ne puis, Chérubin, courir le risque d'un réveil trop tardif qui révèlerait ta présence, à mes gens d'abord, aux voisins ensuite. Comprends-tu?

Convaincu par ce prétentieux mais raisonnable verbiage ils s'embrassèrent avec un manifeste plaisir. Même, s'ils n'avaient pas été l'un et l'autre aussi radicalement démolis... Mais, inutile d'insister : démolition sur toute la ligne. La comédienne se leva.

— Allons, bon ! toi aussi, tu te lèves ? interrogea le poète redevenu pacifique et courtois.

— Il faut bien que je t'accompagne, modula-t-elle languissamment.

— Mais, non, je t'en dispense. Entre nous, mon amour...

Elle sourit.

— Retrouverais-tu le chemin? Et puis, vois-tu, je tiens à fermer moi-même ma porte.

Prévenant, il lui tendit le peignoir vermeil.

— Non, mon petit chéri, remercia-t-elle, je vais en prendre un plus chaud.

Dans sa collection (un grenat, un prune, un marine, un ciel, un fauve un gris-perle), elle choisit

un écossais, s'arma d'un bougeoir, et ils descendirent lents et furtifs. Au bas de l'escalier, il leva les yeux sur les tambours de basque.

— Il faudrait les voir de plus près, souffla-t-elle. Il y en a qui t'intéresseront. Viens donc un après-midi.

— Quand?

— Demain, si tu veux... quand il te plaira. Ma maison, vois-tu, est maintenant la tienne.

— Seulement, je dois me cacher, balbutia-t-il avec un rien d'amertume.

— Te cacher? Mon Dieu, oui et non. Tu peux venir ici ouvertement. Suppose que je suis mariée et que mon mari, qui s'absente constamment, est un de tes amis les plus loyaux, les plus confiants, les plus bénévoles.

— Et alors?

— Toute liberté, avec cette unique restriction que la plus élémentaire pudeur nous oblige à tenir secret l'adultère.

Ils s'étaient glissés dans le vestibule où Lauban avait failli s'assommer en arrivant. Il considéra le porte-parapluie un instant, sans trop de rancune, et il releva le collet de son pardessus. Avant d'ouvrir la porte de la rue, Gaëtane le baisa sur les paupières, puis sur la bouche, et murmura presque attendrie :



Gaëtane le baisa sur les paupières, puis sur la bouche.

— Adieu, Chérubin, à bientôt. N'oublie pas que si tu veux bien être juste et raisonnable, nous pouvons nous communiquer beaucoup de bonheur. Je t'aime. Longtemps, sans m'endormir, je vais penser à toi, aux baisers que nous avons échangés, à tous ceux que nous échangerons encore. J'espère que tu trouveras une voiture, et, qu'avant une demi-heure, tu seras chez toi.

L'idée vint à Maurice de se donner un petit air fêtard, et rebroussant les minimes poils noirs qui lui servaient de moustache :

— Dans une demi-heure, suggéra-t-il, c'est tout au plus si je serai aux Halles.

Mlle Girard tressaillit. Ses narines se crispèrent :

— Aux Halles, grand Dieu! et que vas-tu faire dans ce lieu malpropre?

— Un tour.

— Comment, un tour! Qu'appelles-tu un tour?

— Absorber une soupe au fromage.

— Tu as donc faim?

Nouveau rebroussement des minimes poils noirs.

— Sans avoir précisément faim, je mangerais volontiers. Ce petit exercice m'a « creusé ».

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

Elle le saisit par la main, comme un gosse que l'on conduit chez le pâtissier, et ils revinrent silencieusement sur leurs pas. Ils entrèrent dans la salle à manger qui ouvrait sur la galerie aux tambours de basque.

— Assieds-toi, fit la comédienne, en indiquant la table que couvrait un tapis bleu clair, soutaché à la façon d'un dolman de chasseurs d'Afrique. Je vais te servir.

— Mais, hésita-t-il, ça va t'occasionner bien des dérangements... Tu es toute pâle, tu grelottes...

— Je ne veux pas que tu aies faim. Je veux encore moins que tu ailles aux Halles. C'est un cloaque de voyous et, qui pis est, de filles. Si stupide que cela soit, je suis jalouse et je l'avoue... jalouse de ces filles... Tiens, je t'aime plus que je ne croyais !

Elle avait entrebâillé le buffet haut et large, d'aspect promettant, et, sans hésiter davantage, Lauban alléché s'assit, s'informa :

— Qu'é qu'tu vas m'envoyer de bon ?

Elle lui apporta du pain d'épices, une boîte de gâteaux secs, des raisins de Corinthe, une corbeille exquise où trois bananes chevauchaient sur une orange de Java. Il ne parut pas enchanté. Vite, elle plaça sur la table une terrine de foie gras en même temps qu'une carafe à la monture d'argent.

— C'est de la bière ? demanda-t-il, craintif.

— Non, du Zucco.

— Ah ! je préfère.

Il se versa un plein verre de Zucco.

— Tapé ! se délecta-t-il. Oh ! pour tapé, il est tapé !... Eh bien, et toi, tu ne bois pas?

Elle secoua négativement la tête. Il comprit qu'insister serait puéril, et, cependant, il s'étonna :

— Tu ne manges pas non plus?... Et... et avec quoi vais-je avaler mon foie gras? Avec du pain d'épices?

Elle avait posé le bougeoir sur la boîte de gâteaux secs (ça donnait un petit éclairage à la Gérard Dow pas cochon) et, assise à côté de lui, elle le regardait paître. Très à son aise maintenant, il ne se dépêchait pas plus que dans un restaurant accou-



Elle avait posé le bougeoir sur la boîte de gâteaux secs.

tumé, à une heure normale; et, à un geste qu'il fit pour déboutonner son pardessus, elle craignit qu'il ne tirât le *Temps* de l'une de ses poches, en vue de lire, — tout en mastiquant — quelque article de fond (secret) sur les mérites du Ministère. Ce qui la rassurait, c'est qu'il avait gardé son chapeau sur la tête: s'il avait dû manger longtemps, s'pas? il se serait découvert. De temps en temps il se grattait d'une manière vulgaire, et, comme ce poète brun, hâve, avec une bouche en tomate fendue, portait sous les yeux des stigmates de débauche, elle lui trouvait une mine de lazarone bestial. Elle, elle se sentait une physionomie ravagée, délabrée, caduque; ses paupières lui pesaient, la picotaient de telle façon qu'elle pouvait se demander si, par inadvertance, elle n'y avait pas accroché ses boucles d'oreilles. A peine oserait-elle s'envisager dans un miroir quand (quand?) ce soupeur distrait, ou indolent, ou effronté, aurait enfin tiré ce qui lui tenait lieu de grègues. « Comme je l'aimerai, lorsqu'elle sera morte! » dit Shakespeare. « Comme je l'aimerai lorsqu'il sera parti! » pensait-elle. En attendant, de peur qu'il ne la vît laide et vieille, elle se détournait chaque fois qu'il se mouvait de son côté.

Gracieux côte à côte, joli motif amoureux pour paravent ou éventail destiné à jeune personne sentimentale. (C'est ça les premieres nuits d'ivresses? — Quelquefois, Mademoiselle. — Où donc, que j'y coure, Monsieur? ») Du reste, dans le bougeoir, la chandelle de paraffine subsistait encore longue: l'éclairage pas cochon continuait.

En revanche, depuis un instant. Maurice s'apercevait avec mélancolie que la carafe ne continuait pas, (Quoique montée sur argent, pensait-il, je la trouve nickelée). Méditatif, inconsciemment pareil à tel satyre du Musée de Naples, il broutait avec lenteur une banane à demi pelée, en promenant autour de lui, sur les murs, au-dessus de lui, vers le plafond, un regard d'espèce morne et rêveuse.

— Tu fais un sonnet? lui jeta Mlle Girard avec la voix de quelqu'un qui aurait un citron sur la langue. Tu cherches des rimes?

— Non, répondit-il avec un archangélique sourire, je cherche si tu n'aurais pas encore un peu de Zucco.

VII

SOLILOQUE

Imaginez l'humeur d'un tigre à la suite d'un entretien avec une cartomancienne lui ayant prédit qu'il serait promu, dans un avenir prochain, à la dignité de descente de lit...

Telle, au sortir de chez la comédienne, fut tout de suite, l'humeur de Maurice Lauban. A cause? A cause que, tout simplement, se vérifiait en lui l'exactitude de l'antique constatation selon laquelle tout animal devient triste *post coïtum*. A cause aussi, subsidiairement, qu'il lui fallait rentrer à pied : il était maintenant quatre heures du matin et, à cette heure antévertueuse, on ne trouve guère plus de fiacres dans les rues de Paris que d'établissements de bains au sommet du mont Gaurisankar (8.837 mètres). Au surplus, si quelque véhicule, par grand hasard, se fût montré à portée de voix, Lauban ne l'eût point hélé parce que, même en cherchant bien, il ne se trouvait pas assez de capital pour faire de fausses dépenses.

Comme il y a loin de la rue des Belles-Feuilles à la rue Saint-André-des-Arts, il prit la route la plus longue : il passa par l'Etoile; comparé à l'Arc-de-Triomphe, il se reconnut petit.

L'avenue des Champs-Elysées lui apparut lugubre. Incontestablement, elle manquait d'animation : pas un seul attelage — on n'allait donc plus au Bois? les lauriers étaient-ils coupés, ou les pur-sang? — et, hormis deux gardiens de la paix déambulant avec la gravité solennelle de gens qui s'en iraient noblement vers les étoiles, *Hic itur ad astra*, hormis ces deux sergots majestueux, nul partisan du *footing*, non plus! C'est étonnant comme depuis quelque temps, les beaux quartiers de Paris se désertent et s'assombrissent, surtout dans la seconde moitié de la nuit...

Maurice se convainquit qu'il ne découvrirait dans ces parages nul bipède avec lequel il pût deviser en marchant. Il alluma une cigarette, allongea les lèvres en ventouse : l'odeur sacrée du scaferlati à dix sous les quarante grammes lui inspira l'idée de jaboter tout seul et tout haut. Quelle histoire allait-il se raconter? Peau d'Ane ou Peau-de-Zébie? Non son histoire à lui serait infiniment plus intéressante. (Sans compter que, pour nous, romancier — si l'on nous permet de nous réjouir entre parenthèse —



Il alluma une cigarette

elle va fournir une documentation bougrement idoine à l'établissement de la psychologie laubanesque).

Donc, Lauban décida de se narrer à soi-même, dans la nuit, sa propre histoire. Il se moucha et, scrupuleux, commença par le commencement :

— Je ne suis fichtre plus un marmouset : j'ai vu le jour, voilà une pièce de vingt-quatre ans, à Neuilly-sur-Seine. Assurément, je ne sors pas de la cuisse de Zeus, ni du front de ce fécond Olympien ; mais, si ma naissance fut plus conforme aux enseignements de l'obstétrique moderne, l'auteur de mes jours n'était cependant point quiconque. Parfaitement ! mon père, normalien remarquable, avait, m'a-t-on raconté, failli être choisi pour précepteur du prince Impérial ; il paraît qu'au dernier moment on lui préféra Je-ne-sais-trop-qui (vraisemblablement un Polonais) : sans quoi ma sœur Maria, qui a huit ans de plus que son frère unique, serait née aux Tuileries, sous les combles. Comme moi, elle est venue au monde dans un pensionnat, propriété paternelle, demeure vaste, dont le fenêtrage vert perroquet ouvrait sur un grand jardin peuplé de moineaux, d'escargots et de haricots rouges. Ainsi que l'abbé Bournisien j'ai toujours été porté sur ma bouche, et aussi longtemps qu'on me donna le sein, je tétai tant que je pus. A l'âge de trois cent soixante-six jours (cette année-là était bissextile), je pesais neuf kilos et demi, et on me sevra. Comme j'avais une tendance à la constipation on me mit à la bouillie de pommes de terre. Ce régime est une des rares choses qui m'aient réussi dans la vie : je poussai mes dents de bonne heure, et, à trois ans, je possédais déjà des jambes d'acier.



Je tétai tant que je pus.

Le poète se pencha et, avec de gros yeux moitié attendris, moitié furibards, contempla ses chers membres inférieurs :

— C'est utile pour un pauvre aède tel que moi, toujours obligé de regarder à quarante sous. Pourrait-on croire, à me voir ainsi abonné du train onze, que je sors... je ne dis plus de la cuisse de Zeus... mais du lit où fornique un prince !... Dérision lugubre !

D'un geste de dépit, Maurice jeta loin sur le pavé de l'avenue à travers les ténèbres que les réverbères bleutaient imbécilement, sa cigarette inspiratrice. Il en incendia une autre, leva la tête vers le ciel, d'un noir immense, profond. Ce noir-là consolait de bien des déboires.

— Dérision lugubre, disais-je. A trois ans, j'avais encore des mœurs chastes, et on pouvait, sans rien craindre pour mon honneur, me confier à une adolescente souillon, appelée Savonnette, qui m'emmenait bredibreda (dahin !) vers le Pré-Catelan. Fréquemment elle y rencontrait un vieux monsieur cossu, décoré, à l'air respectable, aux favoris blancs et diplomatiques. Et, tandis que, vautré sur les pelouses, j'ingurgitais béatement de l'herbe, des feuilles mortes, de la terre et tous autres comestibles de ce genre, Savonnette, assise derrière quelque arbuste discret, roulait des yeux de pouliche heureuse et fringuait des lombes, en dévorant des sucreries que le vieux monsieur décoré lui refilait généreusement. Cinq années passèrent ainsi : le vieux monsieur devenait un peu plus vieux, mais il demeurait décoré et décoratif ; Savonnette conservait son air de souillon jeunette expédiée la veille d'une province lointaine ; moi, je continuais à manger de la terre, des feuilles mortes et de l'herbe, avec ce raffinement, pourtant, que je transformais préalablement la terre en « pâtés » à l'aide d'un seau de fer et d'une pelle de bois, et que je n'ingurgitais l'herbe et les feuilles mortes qu'après leur avoir quelque temps fait jouer le rôle d' « arbres » dans de minuscules jardins construits par mes mains puériles. Et, toujours, le vieux monsieur refilait des sucreries à Savonnette : je ne faisais même plus attention à leur manège quand, un jour, je m'aperçus, par hasard, que ce birbe égarait ses mains poissées de dragées sous les jupes de Savonnette ! (Est-ce pour des motifs analogues que l'on désigne les bonbons, dans le populaire, sous le nom de « chatteries » ?) Dire qu'il m'avait fallu cinq ans pour constater une chose si simple ! Ah ! qu'on est bête quand on est gosse !

Savonnette m'emmenait vers le Pré-Catelan.

(*A suivre*).

Voir la *Vie en Rose* depuis le N° 57.

PENDANT L'ENTR'ACTE



Dessin de Lourdey.

MADAME CARDINAL. — *Je ne sais vraiment pas comment tu t'en tirerais si je n'étais pas là!*

DÉVOUEMENT



Dessin de Cadel.

— Mais puisque c'est en toutes lettres dans vot' livre de cuisine : « Faites tremper votre derrière dans du bon vin blanc chaud avec des petits oignons...

AVIS AUX AMATEURS



— Approchez, Messieurs... Vous pouvez tâter : ce n'est pas de la chair, c'est du fer!



A. Willy-Polaire.

BALLADE

I

Cols de gavroche impertinent
Que cravatte une lavallière,
Par quelle mode cavalière
Faites-vous fureur maintenant?
Cols blancs d'allure garçonnière,
Où papillonne le satin,
Que la vendeuse et le trottin
Arborent aux bals de barrière
Comme à ceux du quartier latin;
Cols portés jusqu'en Cannebière,
(Je vous y vis l'autre matin),
Par quelle mode cavalière
Faites-vous fureur, cré-mâtin?
N'est-ce donc que petite bière,
Et bon pour le menu-fretin
D'être collet monté, ma chère?
Mais je raisonne en pauvre hère,
Et mes étonnements sont fols :
Si cette mode a l'heur de plaire,
C'est bien depuis que de Polaire
Claudine a les cols!

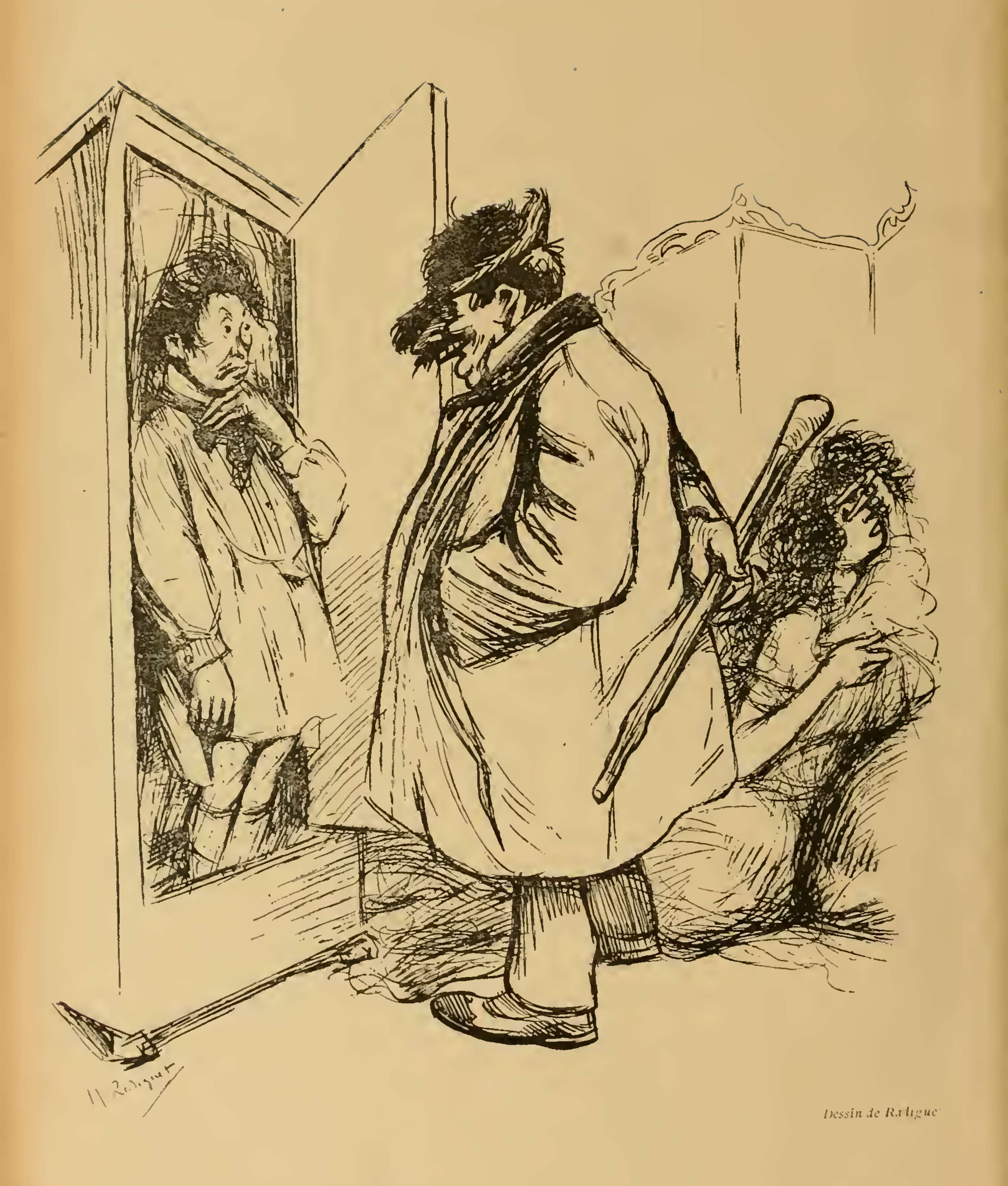
II

Ces cols de gamins de Paris,
Dont s'encarcanent tant de nuques
Tirebouchonnant de perruques,
Qu'en pensent amants et maris?
Ne sont-ils pas un peu marris
Et ne font-ils pas grise mine
Quand ils voient l'allure gamine
Que prennent les minois chéris
Encadrés des cols à Claudine?
Gageons qu'ils craignent indécis
Que pour être vraiment Claudine,
Leur gobette ne s'embéguine
D'une pléïade de Rézis.
Vous redoutez, je le devine,
Pauvres amants, pauvres maris,
Que Lesbos soit près de Paris!
Gageons-le, Polaire divine
Aux yeux jalousés des houris,
Et ce pari ne doit surprendre,
Puisque vous êtes, à tout prendre,
Claudine à Paris.

III

Mais qu'apprends-je! Le tout-Midi,
Arlésiennes, Toulonnaises,
Biterroises et Marseillaises,
Toutes s'enclaudinent aussi:
Fichus, collerettes ou fraises,
Colliers, cols droits ou bien collets
Qui paraient les cous rondelets
De nos gentes filles françaises,
Disparus comme feux follets!
Blanchisseuses à l'œil de braise,
Dont Lorrain chérit les mollets,
Cigarrières dont le palais
Fleure l'ail et la bouillabaise,
Vos cous bruns qu'on baise et rebaise
S'échappent tous du blanc cornet!
« Vous savez la raison, je gage?
Polaire est à Marseille « zou! — »
Et je confesse que j'enrage
De voir ce col à chaque cou
Dans toutes les provinces où
Claudine emménage.

CLAUDINE.



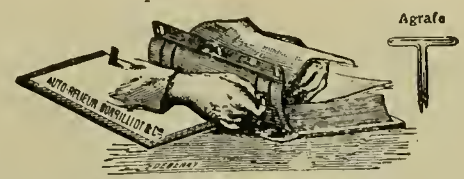
Dessin de Radiguet

— *Si vous vous mariez, jeune homme, faites comme moi : prenez une femme ordonnée. La mienne est épatante, sitôt qu'elle s'est servie d'une chose, elle la range dans son armoire.*

A NOS LECTEURS

Nous mettons à la disposition de nos lecteurs une reliure à la fois élégante et simple qui leur permettra de relier, eux-mêmes, leur collection.

La collection de la *Vie en Rose*, ainsi reliée, pourra prendre place dans toutes les bibliothèques.



Prix : En carton fort et toile 2 25
Imitation crocodile . . . . 4 »

RENDU FRANCO A DOMICILE

Imp. Wellhoff et [illegible]oche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret. *Le Gérant :* L. DAVID.

POURQUOI NINETTE MONTE-T-ELLE A BICYCLETTE ?



Dessin de SANCHA.

Parce qu'elle a : des billes pour l'amuser, un guidon pour le conduire, une selle pour l'asseoir, une chaîne pour le retenir, un cadre pour l'aimer, et surtout une fourche... et des pneus gonflés.



Avec moi, Messieurs, c'est toujours au choix, et jamais à l'ancienneté.

LES REMPLAÇANTES

Achille Desrozeaux, modeste et pacifique rentier, — célibataire de Balagny-les-Tomates, terminait à petites lampées béates sa tasse quotidienne de chocolat... pas de réclame ! lorsque le frais museau et la silhouette agréablement capitonnée de Fannette s'encadrèrent dans le chambranle :

— Monsieur, c'est le commis de la mairie.

— Le commis de la mairie ? Encore une sale farce de Cafardin ! murmura le maître du logis. Fais-le entrer !

L'émissaire parut, roulant sa casquette.

— Un pli pour vous, m'sieu Desrozeaux. C'est de m'sieu l'Maire : Y m'a dit qu'y avait une réponse ?

M. Desrozeaux prit connaissance de l'épisode et, la figure de travers :

— C'est bien ! On fera le nécessaire...

La porte fermée, le rentier froissa ignominieusement la missive et, rageur :

— Chameau ! proféra-t-il. Enfant de !... Plus souvent que je les logerais, tes dragons de malheur ! Chameau ! Pas de danger qu'il en colle à Pinchard, à Beaudru... même à Garnier ! Parbleu ! Ses partenaires à la « manille », ses élèves, qui ont bassement adopté sa stupide façon d'ouvrir le jeu, tandis que moi......... Chameau, va !

Et il s'abîma dans un océan de pensées amères.

Soudain son visage s'éclaira :

— Ça me coûtera ce que ça me coûtera, oh ! quoi ? Cent sous par tête, un billet de dix francs, puisqu'il m'en annonce deux ! Et j'aurai fait le nécessaire ! Je les aurai logés... même nourris, et qui sait, pour cent sous ils auront peut-être « le reste » là-bas ! En tout cas, ils n'auront pas ma « Fannette », et c'est le principal ! »

Il était de notoriété publique que Fannette représentait pour Achille Desrozeaux « le principal », durant les longues nuits d'hiver et les courtes nuits d'été.

S'il était le maître de céans, elle était incontestament la maîtresse du maître de céans.

Nul doute, d'autre part, qu'un aussi joli brin de fille, à la mine si délurée, au corsage et aux « arrière-scène » si copieusement rembourrés, n'incitât aux plus extrêmes galanteries les deux « flandrins » casqués et pleins de sève dont voulait le gratifier pour vingt-quatre heures la rivalité « manilleuse » du maire Cafardin.

Ah ! mais, pas de ça, Lisette !

Aussi bien Fannette n'aurait qu'à établir des comparaisons fâcheuses...... à son endroit !

. . . .

Donc, vers les trois heures du tantôt, M. Desrozeaux entendit retentir le timbre de la grille sans nulle émotion et Fannette introduisit avec un sourire — qui, sans la prévoyance du sage Achille, eût certainement été de mauvais augure — deux superbes gaillards, martialement crottés.

— Bonjour, mes amis, bonjour ! Je vous attendais. Fannette, des rafraichissements !

— Asseyez-vous, mes enfants, vous devez être las ?

— C'est pas de refus !

— Vous êtes bien honnête !

— Figurez-vous, jeunes gens, qu'une dame de mes amies, très mortifiée de ne pas avoir de vaillants défenseurs de la Patrie à héberger, me sollicite depuis ce matin de lui céder les miens ? Vous, comprenez-vous ? Et ma foi, comme elle est charmante, et raffole des dragons, vous trouverez, certes, chez elle une hospitalité des plus larges, bien supérieure, n'en doutez pas, à la mienne ; aussi, je ne saurais trop vous conseiller — à moins que cela ne vous contrarie — de lui accorder cette immense satisfaction...

— Dame, v'savez, fit l'un, nous autres, pourvu qu'on soye bien......

— Sûr, opina l'autre, pourvu qu'on aye une bonne croûte et qu'on rigole !......

— Allons ! s'enthousiasma le perfide Achille, vous êtes de braves garçons ! A la vôtre !

Et l'on trinqua.

— Dommage ! regretta le premier cavalier, en reluquant les appas de Fannette.

— Gironde, la petite !

Mais M. Desrozeaux, avec vivacité :

— Oh ! vous ne perdrez rien au change ! Vous verrez !

Et il fit claquer sa langue.

— En ce cas, en route ! Et oùsque c'est, ce Paradis ?

— 96, rue du Petit-Bras, Mme Doublier. Une grande belle maison de trois étages, assez fermée d'extérieur mais si ouverte à l'intérieur !

Sur le seuil, il leur glissa à chacun une pièce de cent sous toute neuve.

— Oh ! m'sieu, pourquoi faire ?

— Non, vraiment, on n'est pas des mendiants...

— Laissez donc, laissez-donc ! Je sais ce que c'est, allez ! Et puis, c'est pour le service, pour les .. bonnes de Mme Doublier. Service remarquable, vous verrez, enchanteur !

Adieu, amusez-vous bien... et bonne nuit !

Ravis de l'aubaine, les dragons se mirent en quête de leur nouveau billet de logement.

— Pardon, excuse, mon brave homme. La rue du Petit-Bras, s'il vous plaît ?

— Suivez la grande rue jusqu'au bout, et tout de suite à gauche avant le Tour de Ville. Ben de l'agrément !

— Il est rigolo, le bonhomme ! Ben de l'agrément ?

— Attention ! La v'là, la rue du Petit-Bras. Par files à gauche... arche !

— Soixante-douze, quatorze, seize... Quatre-vingt, deux, quatre, huit...

— On brûle ! Pas trop tôt, j'ai l'estomac dans les talons !

— Ah ! mon colon !

— Quoi qu' t'as ?

— Ah ! mon poteau ! !

— T'es pas marteau ?

— Tu n'vois donc pas c'te lanterne ?

— Si. Et puis ?... Ah ! m... alors ! C'est ça le 96 !

— Y a pas d'erreur, le numéro est assez gros !

— Tu parles ! Dis donc, n'avait pas tort de nous annoncer une « large » hospitalité, le frère !

Comme dit notre sous-lieutenant, une hospitalité, « aux p'tits pois ».

— Aux p'tits pois ?

— Bien sûr, « écossaise » !... Et alors... on entre ?

— Si qu'on entre ??? Plutôt deux fois qu'une, on est assez riche pour ça !

GEORGES BARROU.



— *N. de D. de N. de D. de bon Dieu !*
— *Mille milliasses de N. de D. ! ! Sommes aussi fameux que les anciens.*
— *A preuve, mon salaud, que nous allons enfoncer les* PORTES DE FER, *N. de D. !*

Deux billets de logement

(Souvenirs de 1870)

— ... Ah! certes, grognonna le commandant Barca, les doigts fébrilement crispés dans les poils blancs de son « impériale » qu'il tortillait d'un geste machinal, certes les désastres de l'Année Terrible m'ont douloureusement surpris!... D'autant plus douloureusement que jamais campagne ne s'ouvrit, pour moi du moins, sous de plus heureux auspices. Je me souviendrai longtemps de mon premier « billet de logement »...

Pressentant l'anecdote galante, le petit cercle des retraités du *Café du Centre* se resserra autour du conteur.

Le docteur Pécat, ancien médecin-major aux Guides, interrogea :

— Une histoire d'amour, commandant?

— Et pas ordinaire, je vous en fiche mon billet... de logement, c'est le cas de le dire. Aussi bien, puisque vous y tenez, je puis vous narrer la chose sans risquer de passer pour indiscret... depuis tant et tant d'années... !

« Dès la déclaration de guerre, vous savez que toute la cavalerie disponible fut égrenée le long de la frontière. Sous-lieutenant frais émoulu de Saint-Cyr, je fus dépêché, avec quelques hommes de mon escadron, dans la petite ville de X... en Alsace. J'y arrivai au milieu de la nuit.

« Les autorités civiles de ce patelin, affolées, ne savaient déjà plus où donner de la tête.

« Quand je lui demandai de me désigner des locaux disponibles, pour mes lascars et pour moi, le maire, un gros blond aux yeux de faïence, me répondit avec un accent de terroir où flottaient des relents de houblon et de choucroute :

« — Dous mes atminisdrés se galveudrent chez eux. Che beux bas les réfeiller bour les vorcer à fous recefoir!

« — Je me refuse à considérer l'ensemble de vos concitoyens comme réfractaire au désir d'accueillir des soldats français armés pour leur défense, protestai-je, dans le style un peu déclamatoire fort en honneur alors... Il y a bien ici une maison hospitalière...

J'avais lancé cela fort innocemment, je vous le jure... Mais le magistrat municipal me regarda et, soudain, se frappant le crâne:

« — C'est frai!... Che n'y zoncheais bas... Le **26** est oufert doude la nuit : fous y zerez drès bien!

« Comment eussiez-vous agi, à ma place? Faire comprendre au brave homme qu'il avait mal interprété ma locution à double entente... Il était tard... j'avais sommeil... je n'affectais en outre aucune prétention à l'austérité... Ma foi, à la guerre comme à la guerre! J'acceptai, sans mot dire, le billet de logement collectif pour hommes et chevaux, et m'étant renseigné sur la situation topographique de l'immeuble à notable numéro, je m'y présentai, un quart d'heure plus tard, avec mon escorte au complet.

Je m'y présentai...

« Ah! les bonnes filles... comme elles nous firent fête! Ce fut une réception à bras... et à draps ouverts. La patronne ne voulut entendre parler d'aucune rémunération...

« — C'est pour la patrie, mes enfants! criait-elle à tue-tête. Il ne sera pas dit que nous n'avons pas aussi sacrifié quelque chose pour elle!

« Par *faveur* spéciale, je fus, quant à moi, gratifié de *celles* de la sous-maîtresse, une brune superbe... et d'un tempérament...! Quand je la quittai, à l'aube, *lassata, non satiata*, je lui promis de faire tous mes efforts pour repasser par là, le lendemain...

« Hélas! le lendemain, ce fut Wissembourg!... »

Le commandant se tut, le front assombri...

— Pardon, reprit l'ex-médecin major, la maison dont vous parlez, mon cher, n'était-elle pas située dans la rue des Brasseurs?

— En effet... Docteur. Vous la connaissiez?

— J'y ai logé, à la même époque, quelques jours après vous.

— Heureux collègue!

— Oh! la situation n'était plus la même... Toutes ces dames avaient pris la poudre d'escampette, à l'approche des Prussiens, peu soucieuses de servir de jouets aux vainqueurs. L'établissement avait été transformé en ambulance. Ce fut là qu'on m'amena certain capitaine de hussards noirs, dont un obus avait perforé l'abdomen.

« Ah! le bougre!.. M'en a-t-il donné, du mal, pour le recoudre! Quelle nuit!... Je ne me souviens pas d'avoir sué plus longtemps sur un ventre...

Le commandant Barca releva la tête.

Un indéfinissable sourire erra jusqu'aux pointes effilées de ses moustaches d'argent...

Et, la voix lointaine :

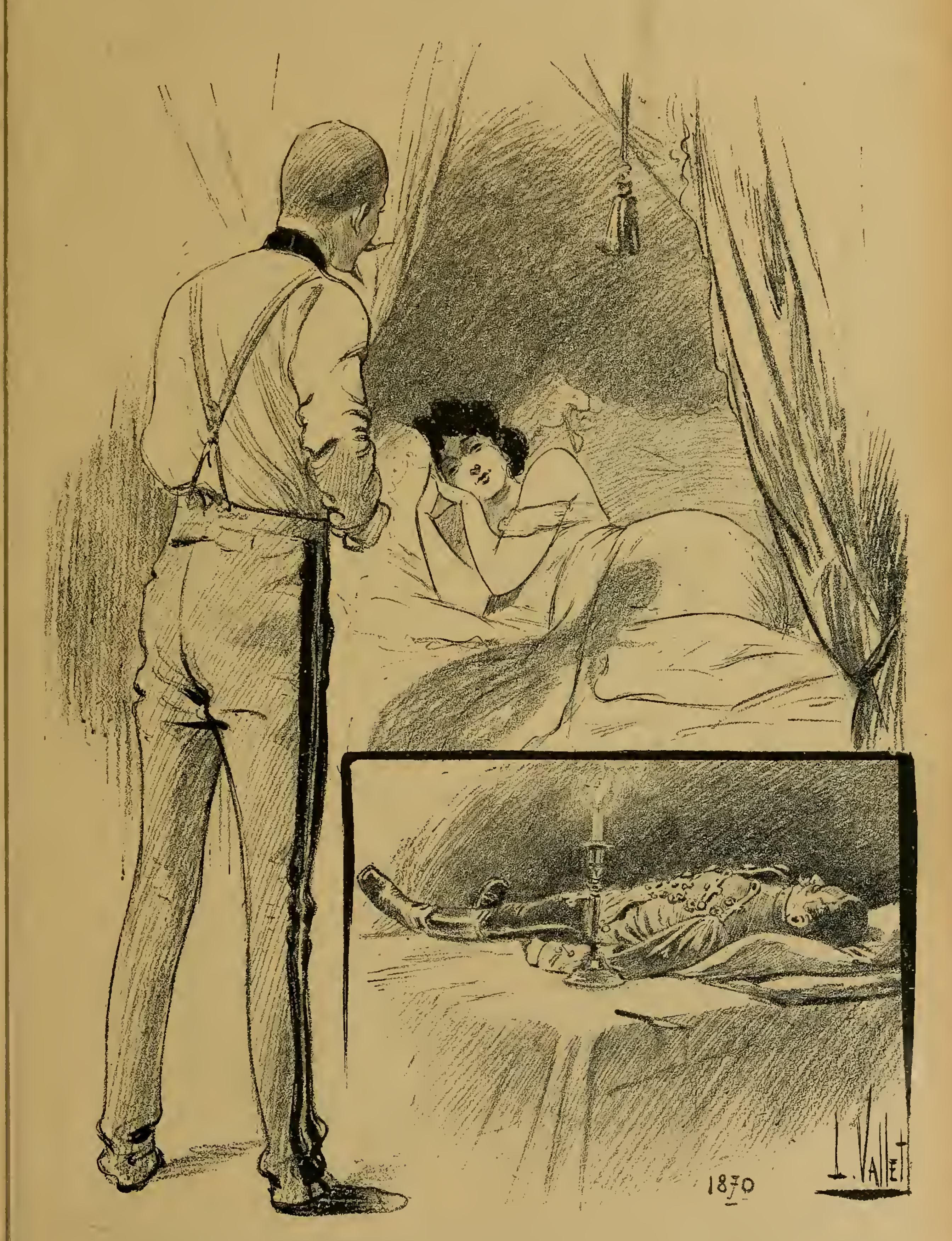
— Il doit y avoir des logements prédestinés aux nuits exceptionnelles, conclut-il.



Par faveur spéciale.....

Léon Valbert.

EN 1870



Je fus, quant à moi, gratifié de celles *de la sous-maîtresse, une brune superbe... et d'un tempérament...*

EN 1830



— Hélas ! mon Dieu ! Jamais tout ça ne pourra rentrer !

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (10)

par WILLY

(*Suite*).

VII

SOLILOQUE (*Suite*).

Ce disant, Maurice frappa du talon le sol sonore, et l'ongle du pouce dans le nez, parut se recueillir quelques instants; puis il poursuivit :

— Ce fut une révélation extraordinaire ! et fameusement grosse de conséquences! Je changeai de caractère : je devins à la fois effervescent et soupçonneux. Dans la même minute, j'éclatais de rire et j'avais envie de pleurer. J'aurais voulu étrangler Savonnette, et pourtant j'aurais bien voulu... pardi! j'aurais bien voulu lui offrir des pralines à la mode du vieux monsieur! Cramponnons-nous : v'la le malheur qui s'aboule!

Lauban prit l'avenue Montaigne.

— Le temps coula. J'eus douze ans, et une chambre pour moi tout seul, comme un homme, une chambre où, le dimanche matin, Savonnette m'apportait mon chocolat au lit. Une fois, je la pinçai au bras, une autre fois à l'épaule : elle ne sourcilla pas. Enhardi, la troisième fois je me levai et, avec une décision au-dessus de mon âge — je le dis avec une juste fierté — je glissai ma main, ma petite main d'enfant, sous ses cottes : elle sourcilla, sembla prête à s'enfuir. Alors, j'ouvris le tiroir de la table de nuit où, depuis des semaines, je thésaurisais des pralines, des dragées et des bonbons anglais — Savonnette sourit, visiblement séduite — et je signifiai, d'une voix à la fois suppliante et impérieuse : « Savonnette, je veux faire comme le vieux! » Alors, elle se résigna, et non seulement ce jour-là, mais tous les dimanches. Oh! je n'abusais pas de sa résignation. Simplement, je passais ma main droite sous ses jupes, et agenouillé devant elle, je lui tapotais doucement le postérieur, en la contemplant bouche bée. Un matin, la porte s'ouvrit tout à coup. Quelqu'un entra vivement... J'en tremble encore... Mon père... Vlan! une mornifle formidable me coucha sur le parquet. Je n'ai plus revu Savonnette. L'intention me vint de mourir. Mais ce ne fut qu'une intention, et, chez moi, les intentions... Eh bien? Eh bien! elles se succèdent. Je suis un mufle.



Vlan ! une mornifle formidable me coucha sur le parquet.

Et, jusqu'à la place de la Concorde, Maurice resta silencieux. Il traversa le pont, s'enfonça dans le boulevard Saint-Germain, eut l'air, en passant, de demander à une pissotière :

— Mon pauvre père s'est-il douté de l'inanité de sa mornifle? A l'office, à la cave, ailleurs, a-t-il continué de surveiller mes mains (il ne s'est longtemps agi que de mes mains). Je le crois ; car, après avoir congédié l'une après l'autre, une douzaine de servantes, il me sacrifia, moi. Un soir que je m'esquivais de la cuisine, les doigts encore tout émus, je le heurtai dans le corridor. « Demain, bouclé », m'annonça-t-il avec un laconisme froid. C'était un homme de parole. Il m'interna au lycée Janson, sans pressentir que j'y pouvais changer de sexe. Parfaitement. Je devais être beau, et il se trouva plusieurs grands garçons qui manifestèrent des velléités de me traiter comme une Savonnette. Seulement je me défendis mieux qu'elle, à coups de poings. Les grands garçons se sont lassés avant moi. D'ailleurs, pas vrai? peu à peu, je devenais, moi aussi, grand garçon. Même, je devins bachelier, comme ça, sans y attacher la moindre importance. Pour ce à quoi ça devait me servir!... Mais ça procura du plaisir à mon père. De même à ma sœur Maria, Maria qui se maria, et je fus à ses noces. Superbes noces! Elle a épousé un pharmacien qui gagne ce qu'il veut (il a de la chance!) et, qui, à temps perdu, fabrique des harpes. Roulant, ce potard facteur de harpes! Je le prierai de m'en offrir une, pour m'accompagner quand je chante mes calamités. Il me la donnera tout de suite, parce qu'il m'admire. Et je m'achèterai une coiffure de pifferraro. Avec des pendants d'oreilles (qu'au besoin j'emprunterai à Gaëtane Girard) ça m'ira bien... Je suis un mufle sinistre.

Il grinça des dents. La vue d'un coin de ciel, qui se nuançait d'azur pâle, le rasséréna un peu. Il joignit les mains en arrière, sur son croupion saillant, et, le nez en l'air, il lança au firmament sans étoiles :

— Qu'est-ce que tu veux? Je ne suis pas un pétrusquin ordinaire, et, quand je dis ça, ce n'est pas pour me flatter. Il semble que je doive toujours devancer tout le monde et, en définitive, je me trouve sans cesse en retard. A treize ans, je manipulais déjà des fessiers de servantes ; n'empêche qu'à dix-sept, je conservais encore ce que les filles de ferme étiquettent : « ma vertu ». J'en souffrais

comme d'une lancinante, comme d'une abominable odontalgie. Un jour que ma sœur (*agimus tibi gratias, Maria!*) m'avait pitoyablement remis deux écus pour aller chez le dentiste, je me trompai d'étage, voire de maison, et ce n'est pas à la mâchoire que je me fis opérer. Soulagement immédiat, mais si peu durable qu'il me fallut, à partir du lendemain, imaginer une queue leu-leu de mensonges afin de retourner souvent chez l'opérateur, qui était brune avec de la couperose, maigriote avec des varices, puait l'ail, le basilic, le vin noir et aimait dire au moment pathétique de l'adieu : « Eh bé, mon pétit homme, tu mé donnes pas mes gants? » Et l'opérateur (oh! oh! c'est une opératrice) mettait ses gants dans ses bas. Geste extraordinaire que je devais pourtant, dans la suite, constater professionnel. Car, je l'avoue, j'ai fréquenté pas mal (pas mal... et vous?) chez les prostituées, et, si l'on additionnait les gros numéros où j'ai fait commerce, on obtiendrait un fameux total. Loin de m'esquinter le tempérament, ça le renforçait plutôt, et, entre temps, je me préparais à entrer à Normale. Mon père, dégoûté de son pensionnat aspirait à me le flanquer sur le dos. Je paraissais en prendre mon parti. L'avenir s'annonçait beau... Mais voici qu'une espèce de grand journal ouvrit un grand concours pour un grand prix de poésie. Amorcé par tant de grandeurs, j'élucubrai un ramas de quinze quatrains, bien solennels, bien gras, Victor Hugrotesques... Ah! les cochons! ils m'ont collé le grand prix : mille balles! Je les apportai à mon père, en ayant soin de lui déclarer : « Voilà cinquante louis. Alors, tu comprends, je lâche Normale. » Bien entendu, mon père n'a pas compris, ni ce jour-là, ni un autre, jamais. Il a bazardé sa maison de Neuilly, avec les potaches qu'elle contenait, avec son jardin et ses escargots et ses haricots rouges, et il partit, se fixer dans la Brie, y entraînant ma mère. A la Noël, il m'adresse un fromage, et, à part ça, cent francs par mois. C'est réglé comme ne le fut pas souvent la prolifique mère Gigogne. Si un fromage surérogatoire, si un supplément de cent sous devaient m'empêcher de crever, papa, héroïque à la façon du vieil Horace, aurait ce cri du cœur: « Qu'il crève! » C'est agréable. Oui, ça offre cet agrément que je sais à quoi m'en tenir.


Bien entendu mon père n'a pas compris.

Ici, le poète eut un sourire pénible. En silence, il embouqua la rue de l'Eperon. Soudain, un bras allongé, la main plate, il fendit horizontalement l'air frais.

— Coupons court. J'approche de mon habitacle, et je ne me soucie guère que Mme Péruwelz m'entende monologuer. Tiens parbleu, elle serait capable de se mobiliser, en pantalon rouge, et alors... Alors, pétard de sort! je lui dois quatre mois de chambre à quarante francs, cent soixante. Cinquante à Jimmy, deux cent dix. Et je ne compte pas Mlle Girard à qui il faudra pourtant que je rende son foie gras et son Zucco. Deux cent dix de passif. Actif : sept francs dans mon gousset et trente dans ma bourse. Passons maintenant à mes revenus mensuels : cent francs de mon père, cinquante environ de carottes à ma sœur, cinquante environ de nouvelles à la main au *Figaro*, et un article de cinq louis, tous les deux mois, pour l'Angleterre. Ni plus ni moins. Et j'ai envie de tout ce que je vois, j'ai des fringales inouïes de breuvages rares, d'orchidées, de parfums, de femmes nues. Avec mes convoitises, avec mes goûts, que dis-je? avec mes besoins, il me faudrait mille, deux mille, dix mille francs par mois. Nom de nom de nom! oui, dix mille!

Il était arrivé devant l'hôtel de Fontenoy. Il haussa les deux bras, les laissa retomber sur ses cuisses.

— Et j'en ai deux cent cinquante, voilà!

VIII

EN FAMILLE

M. Beigdebez de la Harnie (joli nom à inscrire, plus tard, sur la façade d'un magasin d'apothicaire), M. l'élève Beigdebez de la Harnie roule patiemment des pilules.

Comme la petite horloge Empire, enchassée dans la boiserie Henri II, marque dix heures trente-cinq, Maurice Lauban entre, désinvolte, promène dans la pharmacie un bref regard, aperçoit l'élève.

— Vous dérangez pas, monsieur Beigdebez.

Et il s'approche, applique, en manière de salut, une chiquenaude sur le bord de son huit-reflets, cueille gracieusement une pilule et l'avale.

— Vous vous portez bien, monsieur Beigdebez? Mon beau-frère est là?

— Oui, monsieur Lauban... dans l'officine.

— Bien.


Vous vous portez bien, Monsieur Beigdebez?

Maurice cueille une seconde pilule. Il va la gober, comme la première. Vite l'élève l'en empêche d'un geste drôlement épouvanté :

— Une, je vous ai laissé faire. Mais deux, faut pas, monsieur Lauban. Y a de la strychine. Ça pourrait vous être contre-indiqué.

-- Pourquoi, voulez-vous, monsieur Beigdebez, que ça me soit contre-indiqué? Vous avez de ces idées!... dit le poète en haussant imperceptiblement les épaules.

Et il gobe la seconde pilule, tourne le dos à l'élève, fait deux ou trois pas dans la boutique, saisit un bocal de verre, coiffé de fer-blanc doré, le décoiffe, et ingurgite une pincée d'anis. Puis il agrippe un autre bocal et porte à ses lèvres une boule de gomme ou deux. M. Beigdebez ne le quitte pas des prunelles et pousse un soupir de soulagement en le voyant enfin soulever la tenture sombre qui masque l'entrée de l'officine.

Quelconque, cette officine : des fioles vides, des cylindres vides, des microscopes, un tas de bêtises, quoi! Rien qui se mange, rien qui se boive, rien pour s'asseoir. Le poète, un instant immobile, considère avec dédain toute cette apothicairerie si vaine, si inconfortable. Son beau-frère ne l'a pas entendu entrer.

— Bonjour, monsieur Eloi Renard. Comment vas-tu?

D'un mouvement de bon pantin joyeux Renard se retourne. C'est un blond — pas brun, par conséquent — pas chevelu non plus, pas imberbe, pas grand, pas maigre. Il a quelque chose d'Henry Maugis. Seulement, Maugis est distingué, même quand il ne veut pas (stupéfiant, le chic qu'il a pour lancer le mot de cinq lettres dans quoi Cambronne ramassa de la gloire!) et c'est surtout lorsqu'il veut se hausser à la distinction que Renard a l'air vulgaire. Tous deux écarquillent deux yeux riboulants et bleus, mais il luit du goguenard dans ceux de Maugis, tandis que dans ceux de Renard il ne vacille que du sous-mystique.

— Comment, c'est toi, Maurice?

Embrassade ardente.

-- Assieds-toi.

— Où?

— C'est vrai, il n'y a pas de sièges. Et alors, ta santé est bonne? Tu es content? La poésie marche?

— Pas mal.

Le poète demande des nouvelles de sa sœur.

— Oh! elle, reprend Renard, elle se porte toujours comme le Pont-Neuf. Toujours sa satanée migraine, par exemple. Et puis, un peu de dyspepsie. A part ça, le Pont-Neuf.

— Et les harpes?

— Ah! ça, c'est une autre affaire. Les harpes ne vont pas du tout.

Il faut voir la physionomie de Renard quand il formule ce diagnostic: son œil mystique qui meurt, son nez qui s'allonge, sa moustache qui se détire-bouchonne comme la queue d'un cochon indisposé. Il ouvre un tiroir, éparpille des cordes.

— Que de cordes! souffle Maurice.

— Pour les violons, peuh! il n'en faut que quatre, mais pour les harpes, il en faut quarante-cinq, au minimum.

— Au minimum? Foutre!

— Voui. Gustave Lyon a même inventé une harpe qui a soixante-dix-huit cordes.

— Par les tripes du roi David, elle doit coûter gros, cette bougresse-là!

— Mille francs de moins que les autres!

— Alors, j'attendrai que ton Gustave nous confectionne des harpes à deux cents cordes; peut-être qu'il donnera de l'argent à ceux qui viendront lui acheter un de ses instruments polyboyaudiers.

— Ça m'étonnerait, car...

— Ferme! Tu sais qu'il va être onze heures?

Le pharmacien secoue la tête, comme pour avouer qu'il ne sait pas. Puis, d'un double geste dolent, il agite un morceau de palissandre qui ressemble à un bras de fauteuil et un autre morceau de palissandre qui ressemble à un pied de billard.

— Et, quand on voit le pied, la harpe se devine, baille ostensiblement Maurice. Il est onze heures une, au moins.

Cependant, dédaigneux de la fuite du temps, Renard, dans un macabre retroussis de babouines, fricasse un salmigondis d'accessoires qu'il assaisonne avec cet apophtegme poivré :

— Une harpe, ça ne s'exécute pas, malheureusement, comme une lotion pour le trou de balle.


Une harpe, ça ne s'exécute pas comme une lotion pour le trou de balle.

Le poète se décide à se fâcher :

— Onze heures deux. C'est tout c'que t'offres?

Et il volte sur un talon. Ça réussit. Le beau-frère lâche le bras du fauteuil, le pied du billard; sa figure exprime un prodigieux effarement :

— Mais tu ne fais que d'arriver!

— Tu crois ça, trou-de-balle?

Autant Lauban secrète le respect à l'égard des prostituées en puissance de prince, autant il suinte de mépris à l'égard des apothicaires, même quand il les tient en affection: aussi, depuis toujours, inflige-t-il à son beau-frère, sans aucune acrimonie d'ailleurs, le sobriquet inélégant de « Trou-de-balle ». Plus gentiment, Troudeballe-Renard dénomme Lauban « Poésie ».

Il sourit, Renard, bonnement:

— Voyons, Poésie, tu restes déjeuner avec nous, je pense. Tu ne viens déjà pas si souvent. Et, est-ce que t'es toujours fin bec?

— J'aime c'qui est bon.

Le potard, de nouveau, sourit, ramasse ses cor-

des, les renferme dans le tiroir, soupire, se frotte les mains, s'approche de la tenture sombre et l'écarte avec une heureuse énergie :

— Monsieur Beigdebez, le garçon est là ?

— Non, monsieur Renard... il livre.

— Ah ! cent mille excréments ! Et où ça ?

— Pas loin, monsieur Renard. . Rue des Bauches.

— Eh bien, quand il rentrera, vous l'enverrez chez Machin acheter quelque chose... un... une...

— Galantine de poularde, flûte Maurice.

— Vous entendez, monsieur Beigdebez, une poularde en galantine...

— Et, suggère Maurice, une bombe aux marrons.

— ... et une bombe aux marrons, qu'il montera à l'appartement et remettra à Madame en la prévenant que M. Maurice déjeune.

— A midi, fait le poète.

Et la tenture retombe.

— Maintenant, annonce Renard en reprenant le pied de billard, nous allons...

— Nous allons aller au café.

— Tu supposes que...

— J'en suis sûr, Trou-de-balle. Mets ton pétase.

Trou-de-balle a-t-il compris ? Il coule des regards attendris sur les morceaux de palissandre, ensuite sur le tiroir où il a placé ses cordes Oui, c'est indubitable, il y a placé ses cordes. Mais son pétase ?... (Il a tout de même compris).



Il coule des regards attendris sur le tiroir.

— Où est mon casque ?

Il appelle :

— Monsieur Beigdebez, mon chapeau !

On cherche, on fouille. Renard retourne ses poches. Impossible de trouver le couvre-chef de Renard.

— Que de temps perdu ! s'énerve Maurice. Tu crains le coryza ?

Trou-de-balle signifie qu'il détient, en sa boutique, des remèdes contre tous maux (qu'est-ce qu'il ne prendrait pas pour son rhume ?) que, conséquemment, il n'a rien à redouter.

— Eh bien, alors, viens, tête à poil.

— C'est une idée.

Et Renard, impétueux, agrippe le bras de son beau-frère. Naturellement, en quittant le trottoir, il met le pied dans le ruisseau. Flac ! Ça fait : Flac ! Et voilà tout. Rien de plus simple. Et pourtant...

— Fichtre ! glapit Maurice. Cent mille excréments ! comme tu dis, fais donc un peu attention, Trou-de-balle ! Je n'exerce pas la profession de potard, moi. Je ne gagne pas des ors. Je ne possède que cette culotte.

Et (il est monté comme un tourne-broche) il grince jusqu'au café.

— Moi, ce sera une gentiane, lance Renard.

— T'en as des goûts !

— Je vas t'expliquer. Une gentiane, c'est...

— M'en fiche... Garçon, donnez-moi glace pilée, siphon, chalumeau... un kummel à la framboise. Avec des cigarettes bastos ?

Sans attendre les bastos de son beau-frère (qu'il paiera, comme de juste) Renard atteint un mégot qui sèche derrière son oreille. Il le rallume en arrondissant ses yeux tant qu'il peut.

— On va faire un domino ?

— Quelle huître ! Pourquoi pas un loto ? ricane Maurice. Tu devrais pourtant supposer que lorsque je me transbahute de la rue Saint-André-des-Arts ici (que ça) ! ce n'est pas pour faire un loto, pétard de sort !

Le potard (de sort) se frappe le front :

— En effet.

— C'est pour faire du théâtre.

Maurice a (bonap)-artistement mis ses pouces aux entournures de son gilet (qui est semé d'abeilles dorées). Il renverse les épaules, la tête, il renverse tout. Il est renversant. Son beau-frère, abruti d'admiration, le comtemple.

— Ah ! Poésie, qué chouette gilet !... Du théâtre ! Cent mille excréments ! répète-le. Tu viens ici ..

— T'annoncer que j'écris un drame.

— Bientôt ?

— Mais tout de suite. J'ai déjà commencé.

— Tu as commencé... en vers ?

— Bédame.

— Et tu le finiras...

— En vers aussi. Oui, Trou-de-balle.

Trou-de-balle se frictionne les joues, de joie.

— Un acte ?

— Cinq.

Trou-de-balle s'arrache les cheveux, de joie.

— Cent bigres !

Puis, plus calme :

— Expose-moi ça.

Un auguste silence. Devant eux, des banquettes, des chaises, des tables inoccupées, un long balai sur un monceau de sciure (« de mouches ? » demanderait Maugis), la glabre gloutonnerie d'un garçon qui dévore un journal de courses, l'hébétude de la dame de comptoir dont les doigts boyaudeux nombrent des parallélipipèdes de sucre.



La glabre gloutonnerie d'un garçon qui dévore un journal de courses.

(A suivre).

Voir *La Vie en Rose* depuis le N° 57.

L'EAU & LE FEU



A la brillante phalange des carabiniers.

Il neigeait !

Quand, le soir, à Pontamour, le très séduisant et jeune vicomte Géodésic de La Prensille, ayant l'honneur d'apàartenir à l'Armée et de plus c la brillante phalange des darabiniers, sonna à la porte pe la non moins séduisante et jeune marquise Ildevine de St-Thoréol, celle-ci, croyant ouvrir à quelque servante attardée, se présenta presque dans le simple appareil d'une femme qui va se livrer au sommeil.

Ce furent, tout d'abord, de petits cris de pudeur effarouchée, onomatopées éplorées, vivement réprimées devant la belle prestance du militaire.

— Je passe un peignoir, monsieur, et je suis à vous.

— Madame, j'en accepte l'augure !

Trois minutes après ce dialogue, court mais substantiel, tous deux étaient face à face dans la salle à manger où la marquise, en hâte, dressait de sa blanche main un en-cas, moins court mais non moins substantiel que le dialogue de la porte, ses gens, vu l'heure avancée, étant congédiés.

Tandis que le beau cavalier se réconforte, on cause.

Etant donnée l'exceptionnelle tempête de neige, la nuit a bloqué le détachement qui doit quitter Pontamour avant l'aube. L'hospitalité requise n'est donc que pour la nuit.

Pour la marquise, son époux, chassant à l'autre bout de la France, elle est seule depuis trois semaines déjà.

Seule !

Dans la spacieuse salle à manger, le froid se fait sentir. Comme la dame frissonne, un instant après, elle introduit le très élégant traineur de sabre dans la seule chambre où il y ait encore du feu, et cette chambre est sa chambre à coucher.

— Alors, m'avez-vous dit, vous repartez... ?

— A cinq heures, c'est-à-dire dans six heures puisqu'il en est onze.

— Installez-vous devant le brasier et mettez-vous à votre aise pendant que, moi...

Et, pudique, vive, légère, adroite, leste, preste, spirituelle et comme l'impératrice Joséphine, gracieuse même en se mettant au lit, la marquise de se blottir sous la courtine.

Géodésic ne fut pas longtemps debout.

Les places fortes ne s'obtiennent pas, elles se prennent.

Et ce fut une fête rare, un élan, un branlebas, un assaut, un pillage, une énergie, une véhémence, une impétuosité, une ardeur, une vigueur, une fureur, une flamme, une fièvre, un tourbillonnement, une voltige, un vertige, une saltation, une sarabande, un train d'enfer — ou, pour dire plus juste, un train d'Olympe auquel la délicieuse et sémillante marquise était si peu habituée sous le ciel de lit de Pontamour que, brisée par tant d'émotions aussi ininterrompues que successives, elle s'endormit, la pauvre petite souriant en son rêve à la tangible réalité dont Eros venait de réchauffer sa solitude.

De part et d'autre, les combattants avaient largement fait leur devoir.

Géodésic, qui venait de justifier une fois de plus son nom si français de La Prensille, allait s'endormir aussi quand, tout à coup...

— C'est l'eau du pays, pensa-t-il.

Et il essaya de réagir.

— J'ignore les êtres de la maison, elle dort, et, vraiment, ce n'est pas l'instant de la réveiller pour l'entretenir de pareille matière. Patientons, sachons nous contenir.

Impossible ! L'eau du pays, implacable, continuait ses ravages.

Que devenir ? Que faire ? Que faire, surtout !

Il est des efforts contre lesquels tout vouloir se brise ; les armes trop chargées éclatent.

Avisant un récipient qui n'avait rien d'étrusque, le malheureux vicomte dut donner libre cours à la violence de ses intérieurs sentiments. Aveux complets ?

Dieu des amours ! ô ! providence ! rien, rien n'avait troublé le sommeil de la belle, si jolie en son abandon.

Mais maintenant, comment se débarrasser de la cassolette fatale ?

Par la fenêtre ? C'était la réveiller, sans nul doute, et la compromettre, peut-être !

Un trait de génie secourut Géodésic. Le feu, un de ces joyeux feux de bois comme on n'en connait que dans les châteaux, le feu s'était éteint. Avec mille précautions pour qu'elle n'entendit pas, dans les cendres, il déposa l'objet et doucement, doucement doucement, baissa la trappe.

— On ne découvrira le pot-aux-roses qu'après mon départ, tout est sauvé !

Sur quoi, mon cavalier de reprendre la position horizontale et de s'endormir à son tour.

Hélas ! pas pour longtemps !

Un bruit insolite, inconnu, singulier, tout à coup l'émeut. Il ouvre les yeux.

Horreur ! la trappe baissée, le feu s'était ranimé — et ça bouillait !

Jules de Marthold.



Rien n'avait troublé le sommeil de la belle.

La Rose et le Bouton



Le sergent Cassius.... déambulait.

Les tambours roulèrent, les fifres piquèrent leurs notes criardes, et la 32e demi-brigade fit son entrée triomphale dans le village de Planton-les-dames.

Les faisceaux dressés sur la grand'place, les fusiliers s'égaillèrent par les rues, en quête de leurs billets de logement. De belles filles, bras nus, se montraient sur le pas des portes, toutes roses sous le soleil de messidor, et souriant de leurs dents blanches de jeunes louves affamées de chair fraîche.

Les fusiliers frisèrent leurs moustaches conquérantes, certains à présent de trouver bon souper, bon gîte et... le reste.

Seul, le sergent Cassius, un don Juan doublé d'un poète, déambulait, rêveur. Il dépassa les chaumines où Phébus se jouait en prismes éclatants. La plaine lui apparut avec sa mer d'épis blonds. Et dans ce blond presque blanc, des bleuets d'azur se mariaient aux coquelicots de pourpre. Cassius reconnut les trois couleurs aimées, et quelque chose de très doux lui chatouilla le cœur.

— Bonjour, monsieur le militaire!

Il se retourne, et ses yeux se posent, amoureux, sur une jeune campagnarde, aguichante comme une marquise poudrée, dans sa robe légère entr'ouverte au col où se lutinent deux globes de marbre.

— Bonjour, la belle ! dit Cassius.

Elle tient à la main un mignon bouton de rose qu'elle tourne et retourne entre ses doigts.

Le sergent s'approche, et, la bouche fleurie d'un sourire :

— Donne-moi ton bouton, la belle!

— Que nenni, monsieur le militaire! j'en retrouverais point d'autre et ma mère me gronderait.

Cassius la prend à la taille, lui murmure des mots jolis. Elle, séduite, se laisse mener, brebis inexperte, par le loup cajoleur.

Cassius abat des épis en tas, et sur ce siège qui craque sous leur poids, ils s'asseoient tous deux.

Et il répète, avec des intonations flûtées :

— Donne-moi ton bouton, la belle! Donne-moi ton bouton!

Lentement, la nuit est venue, mystérieuse et troublante.

Le sergent et la paysanne, après maints jeux d'amour, s'endorment. Et Diane, très chaste, se voile au-dessus de leur couche.....

Le lendemain, à l'aube, Cassius s'éveilla.

Il baisa au front la belle fille. Elle ouvrit les yeux sous la furtive caresse, vit le sergent qui s'en retournait, une fleur aux lèvres. Elle implora :

— Rendez-moi mon bouton, beau militaire!

Et Cassius répondit, dans un dernier sourire :

— Il est trop tard, la belle, le bouton s'est changé en rose!

Jacques Yvel.



... ils s'asseoient tous les deux.

En 1810



— *Rendez-moi mon bouton, beau militaire !*
— *Il est trop tard, la belle, le bouton s'est changé en rose.*

SCRUPULES

Quand son régiment partit à la guerre contre l'Autriche, le chevalier de Fridolin, capitaine au Royal-Champagne, se réjouit en son cœur.

L'inaction lui pesait ; il brûlait de se pousser aux armées, et le meilleur moyen est encore de faire la guerre. Paris commençait à l'ennuyer ; il y laissait sans regret trois ou quatre maîtresses dont les jalousies l'avaient persécuté, et des créanciers qui, malgré qu'il les eût fait, à maintes reprises, rosser par son valet Bourgogne, s'acharnaient à lui réclamer quelques misérables centaines de pistoles.

Partout où elle passait, l'armée faisait chère lie, mettait les filles à mal et les tonneaux à sec.

De tous les officiers du Royal-Champagne, qui s'est acquis, sous Louis le Bien-Aimé, une réputation cent fois méritée d'extrême bravoure aux combats de Mars et de Vénus, M. de Fridolin était peut-être le plus galant et le plus téméraire. Nul ne sut vider mieux que lui un nombre respectable de flacons de vin de Touraine, ne sut mieux apaiser les fringales amoureuses des belles, et mieux charger, le sourire aux lèvres, les manchettes de dentelles au vent, les ennemis des fleurs de lys.

Et dans chaque ville où l'armée s'arrêtait, le chevalier s'illustrait par de galants exploits et d'héroïques beuveries. Il soutint victorieusement la gageure, une nuit, de boire douze bouteilles de Vouvray et de rendre, douze fois, à des dames de bonne volonté, des soins ardents et empressés.

Cependant, le chevalier faillit rencontrer à Nancy une inhumaine.

C'était la femme d'un drapier chez qui il était logé. Quand il lui représenta galamment qu'il serait le plus heureux des hommes si elle daignait ne pas demeurer insensible à la loi d'Eros, qui conseille aux êtres jeunes et sains de n'hésiter jamais à échanger de savoureuses politesses, son hôtesse répondit avec indignation :

— Que dites-vous là, monsieur le Capitaine ? Mais songez donc que mon mari est à quatre lieues d'ici, chez son père, et que ce serait une noire et lâche trahison...

M. de Fridolin, à la guerre comme à l'amour, n'avait pas accoutumé d'aller par quatre chemins. Il se dit que la drapière était jolie, et que de tels discours, dans une bouche jeune et gracieuse, constituaient un sacrilège qu'un honnête homme ne devait pas,

souffrir. Il entreprit donc de faire taire aussitôt les scrupules de son interlocutrice en lui fermant les lèvres avec des baisers. Puis, pour pousser à fond sa démonstration, il jeta la jeune femme sur un canapé qui se trouvait placé fort à propos.

Mais, à son grand étonnement, la belle se rebiffa, et montra les griffes.

M. de Fridolin professait que les femmes ne sont jamais plus aguichantes que lorsque la colère allume leur visage et agite leur gorge. Il remercia *in-petto* la jolie drapière de son incartade, se promettant des joies d'un ragoût inédit à la pensée qu'il allait être obligé de forcer ses pudeurs. Mais il demeurait si surpris en réfléchissant qu'il avait peut-être rencontré une épouse vertueuse, qu'il en suspendit son attaque.

Son ennemie profita de cette trève pour jeter ces paroles rapides :

— Non, monsieur, je ne veux pas tromper un mari absent !

— C'est là une coupable hérésie !

— Enfin, monsieur le Capitaine, si votre Colonel vous ordonnait d'aller prendre une demi-lune défendue seulement par deux Espagnols, trouveriez-vous cette expédition digne de votre valeur ?

— Il ne s'agit pas ici de demi-lune, Dieu soit loué ! Mais où voulez-vous en venir avec cette comparaison irrévérencieuse ?

— Oui ou non, consentiriez-vous à vous emparer d'une demi-lune défendue seulement par deux Espagnols ?

— J'y enverrais mon valet ! Et je ne crois pas que mon colonel oserait jamais me proposer une action d'un aussi terne éclat, bonne tout au plus pour contenter la fierté d'un conscrit.

— Eh bien, monsieur le Capitaine, chacun a sa fierté ! Et si je me refuse à tromper mon époux en son absence, c'est tout simplement parce que ma fierté est offensée par la banalité d'un tel projet ! Ah ! si mon mari couchait ce soir dans son lit, je ne dis pas, beau Capitaine, que je différerais longtemps de vous accorder quelques tendres marques de ma bienveillance..! Tromper un absent, fi ! Cela est bon pour une maritorne ! Mais tromper un jaloux sous ses yeux, déjouer une surveillance inquisitoriale, voilà qui peut tenter une âme éprise de périls, un cœur ami des nobles témérités, voilà qui peut donner à l'amour un lustre imprévu. »

M. de Fridolin ne put s'empêcher de constater que ces scrupules étaient respectables, et que la jolie drapière était une amoureuse d'une rare qualité.

Il eut alors une inspiration de génie : il fit porter au drapier un billet où sa femme le priait de revenir dans le plus prompt délai, afin de la défendre contre les entreprises d'une soldatesque avinée.



— *Tromper un absent, fi, cela est bon pour une maritorne.*

Mais derrière la chaise qui ramenait l'époux à Nancy, au trot de quatre chevaux fougueux, une autre chaise brûlait la chaussée : elle servait d'alcôve à M. de Fridolin et à son hôtesse.

Gaston Derys.

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret. *Le Gérant :* L. DAVID.



N° 67.

24 Janvier 1903.

Paris. . . . . 15 Centimes

Départements 20 Centimes

E. CHATENAY Éditeur.

51, Rue de Clichy, Paris.

LA VIE EN ROSE



Dessin de E. Cadel.

— *Voyons, Eusèbe, finis, tu t'amuses. .*

— *Enormément !!!*

A DADA SUR MON BIDET

Το ἱππάριον, ὁ ἵππος του Ἐρωτος.
LUCIEN.

IV

FOSCA. — Enfin, nous sommes en 1903 !

CLORISE. — Pas trop tôt !

FOSCA. — Sale année la 1902 ! Pas fâchée qu'elle soit finie.

CLORISE. — Pour moi, elle restera l'année du mont Pelé. Quels pingres, et quelle dèche ! Pas pu mettre un sou de côté.

FOSCA. — Ah ! tu mets... ?

CLORISE. — Faut bien, pour ma fille. Au moins, qu'elle profite de l'héritage de ses pères, cette gosse.

FOSCA. — Le cheveu, c'est que ça nous fait une année de plus.

CLORISE. — Et que les années, ce n'est pas comme les radis, ça ne revient pas.

FOSCA. — Je me dis toujours : Si on pouvait économiser l'âge !

CLORISE. — En attendant, vendangeons, vendangeons ! Les hommes, autant de grappes.

FOSCA. — A nous de ne pas leur laisser un grain.

CLORISE. — Amour *is money*, comme disent les Anglais.

FOSCA. — Ah ! ça n'a pas été comme en 89 ! Parlez-moi des années d'Exposition !

CLORISE. — Elles comptent double.

FOSCA. — Comme les campagnes.

CLORISE. — En 89, j'étais encore dans la mienne, à la ferme.

FOSCA. — Ah ! moi, j'étais déjà dans le commerce. Au commencement, ça ne marchait pas fort, j'étais trop jeune, et si bête ! Enfin, un jour, il me prend l'idée de changer de nom et, crac ! tout me réussit ; voilà que je me vends comme du pain.

CLORISE. — Veinarde !

FOSCA. — Oh ! voyons, tu n'as pas à te plaindre.

CLORISE. — Non, mais ça pourrait être meilleur.

FOSCA. — Les hommes sont si rosses !

CLORISE. — Pour ça... !

FOSCA. — As-tu vu, le premier, comme ils se sont défilés, les roublards !

CLORISE. — Oui, ce jour-là, nous autres, on ne voit personne.

FOSCA. — Le coup des étrennes, ce que ça éparpille ces messieurs ! Ils se mettent tous à avoir de la famille !

CLORISE. — Des tas de marquis à la bourse plate !

FOSCA. — Qui font leurs orgies chez Duval !

CLORISE. — Duval ? C'est un peu comme chez nous...

FOSCA. — Excepté qu'au bouillon, on ne paye qu'après.

CLORISE. — Et qu'on rend la monnaie.

FOSCA. — La monnaie ! La voilà, la question ! Si nous étions pour rien, ce que nous aurions de clients !

CLORISE. — Tais-toi ! On serait sur les dents.

FOSCA. — Ce qui les défrise, c'est de passer au guichet. Figure-toi, une fois, tout au commencement, du temps que je ne savais pas, il y en a un qui m'a payée... devine en quoi ?

CLORISE. — En fausse monnaie ?

FOSCA. — Pis que ça ! une mauvaise pièce, on peut toujours finir par la faire passer.

CLORISE. — Alors, je ne vois pas.

FOSCA. — En vers, ma chère !

CLORISE. — En vers ! Quelle horreur ! En voilà un cadeau de gueux !

FOSCA. — Du papier blanc, merci, je n'aime que le papier bleu. Les rimes et le roi de Prusse, c'est kifkif.

CLORISE. — Travailler pour rien ! Des emblèmes !

FOSCA. — Oh ! mais, sois tranquille, on ne me roule plus maintenant !

CLORISE. — En vers ? Faut-il qu'un homme soit canaille !

FOSCA. — En fait d'étrennes, il n'y a eu qu'Eugène... de chic !

CLORISE. — Beaupréal ?

FOSCA. — Non, Charougner, son cocher. Ils s'appellent tous les deux Eugène.

CLORISE. — Alors, ça ne te change pas ?

FOSCA. — Non, mais ça me gêne — des fois, je crois toujours que je me trompe. Je ne sais jamais avec lequel je suis en train d'être.

CLORISE. — Tu ne m'avais pas dit ça.

FOSCA. — C'est juste, tu n'es pas au courant. Eh bien ! voilà. J'avais mon projet, bien arrêté, et nous étions d'accord, moi et lui. Même que s'il m'a fait un cadeau, entre nous, c'est parce qu'il savait bien que ça lui reviendrait, on connaît les hommes.

CLORISE. — Ils sont tous les mêmes.

FOSCA. — Il y a six mois, Beaupréal, pris au dépourvu, pour un payement, a besoin d'argent et donne à Eugène deux actions de la Ville de Paris pour les négocier. Au lieu de les vendre, il a eu le nez creux, ce jour-là, au lieu de les vendre, mon Eugène en paye le montant à Beaupréal, mais les garde. Six semaines plus tard, une des actions gagne vingt-cinq mille francs.

CLORISE. — Oh ! quand on pense... !

FOSCA. — Avec ce qu'il a déjà, avec ce qu'il se fera encore, il est si intelligent, si à la coule, et le petit magot que j'engraisse, nous aurons la popote, largement.

CLORISE. — Malin !

FOSCA. — Je le gobe, il me gobe, on s'entend bien, ça fait l'affaire. Et un beau matin, quand la poire sera tout à fait à point, on se marie, lé-gi-ti-me-ment ! Et nous nous retirons dans son patelin, dans son patelin à lui, pas dans le mien, parce que lui, dans son pays, il est très considéré.

CLORISE. — Chouette ! Epatant !

FOSCA. — Je ne te dis que ça ! Alors, je ne serai plus seule au jour de l'an et les anciens que je pourrai retrouver seront les premiers à me la souhaiter, la bonne année, mais je n'aurai plus besoin qu'on me la souhaite, je l'aurai !

CLORISE. — Et Beaupréal ?

FOSCA. — Qu'elle est bête ! Il sera ruiné, ma chère ! Est-ce que nous ne sommes pas là, tous les deux ? Et je serai Madame Eugène Charougner.

JULES DE MARTHOLD.

Ténor, Forte Chanteuse

Nouvelle inédite d'Auguste Germain.
Illustrations de Lourdey.

I

A l'Opera, un jour d'abonnement. Dans une loge entre colonnes, la comtesse de Schwarbach, une admirable Autrichienne de trente ans, aux yeux langoureux, à la peau neigeuse qui, dans le décolleté du corsage, se patine, sous les clartés électriques, de reflets dorés.

A côté d'elle, le comte, un vieux Parisien de soixante ans, quoiqu'il soit né en Allemagne. Des cheveux rares, un teint blafard d'homme fatigué, des favoris coupés à l'autrichienne.

C'est ce soir la première représentation de la Nuit Fatale, *drame lyrique en trois actes, d'un jeune compositeur de cinquante ans.*

Dans ce drame, débute le ténor Von den Kampf, un ténor allemand, célèbre dans toute l'Europe et dans toutes les Amériques, pas encore applaudi à Paris.

Le premier acte vient de finir.

A ce moment pénètre dans la loge M. Stanislas Rivière, un gentleman de vingt-cinq ans, coiffé à l'américaine, habillé à Londres, chaussé en Russie, mais qui a dans les yeux toute la vivacité et tout l'esprit d'un jeune fêtard rompu à la grande vie et autres bagatelles.

La comtesse, *radieuse.* — Oh! cher! Quel plaisir j'ai à vous voir.

Le comte, *tendant la main à Stanislas.* — Et moi aussi.

Stanislas, *s'inclinant et baisant la main de Mme de Schwarbach.* — Je suis ravi, comtesse (*la regardant fixement*). J'avais crains que vous ne fussiez pas là, ce soir. On m'a dit que vous étiez un peu souffrante.

La comtesse. — En effet! J'ai eu une légère grippe...

Stanislas. — Aussi mon premier soin a-t-il été, en pénétrant dans la salle, de jeter un coup d'œil sur votre loge.

La comtesse, *avec un doux sourire.* — J'ai remarqué...

Stanislas, *satisfait.* — Vraiment?

Le comte, *saluant Stanislas.* — Vous me permettez de vous laisser un instant avec la comtesse?

La comtesse, *au comte.* — Mais oui, mon ami. M. Stanislas permet. (*A Stanislas, avec un sourire.*) Le ballet est au commencement du second acte... et mon mari ne saurait manquer cet entr'acte qui est toujours pour lui une grande joie... Contempler de près les danseuses..! Causer avec elles..!

Le comte (*bredouillant un peu*). — Oui...

(*Il sort*).

La comtesse et Stanislas restent un instant à se regarder. Coup d'œil rapide, mots qui montent aux lèvres et qu'on ne murmure pas. Enfin, d'un geste, la comtesse indique à Stanislas de s'asseoir auprès d'elle, à la place laissée vide par le comte.

La comtesse. — Et que pensez-vous, cher monsieur, de cette pièce?



— Oh! que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi.

**

Stanislas. — Ce premier acte me semble très intéressant... Quant au ténor, M. Von den Kampf, il est tout simplement admirable.

La comtesse, *dans un élan de joie.* — N'est-ce pas? Il est superbe!

Stanislas. — Oui. Il a beau être Allemand, il a du chic, de l'élégance, une façon de marcher en scène pleine de désinvolture.

La comtesse. — Et il chante!

Stanislas. — A merveille... Sa voix est d'une pureté...

La comtesse, *s'emparant d'une main de Stanislas.* Oh! que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi... Je le trouve admirable, idéal! En l'entendant, il me donne une émotion... des sensations extraordinaires.

Stanislas. — Je comprends.

La comtesse. — J'avais craint un instant que vous ne l'aimassiez pas! (*Avec un air très doucement triste*) Et cela m'eût fait beaucoup de peine.

Stanislas. — Pourquoi?

La comtesse. — Parce que je trouve que, physiquement, vous lui ressemblez.

Stanislas. — Allons donc.

La comtesse, *serrant de plus en plus fort la main de Stanislas qu'elle a gardée dans la sienne.* — Et quand vous chantez — car je vous ai entendu chanter l'autre jour chez la duchesse des Andelys — votre voix a des inflexions semblables à celles de ce ténor.

Stanislas, *très allumé.* — Vraiment?

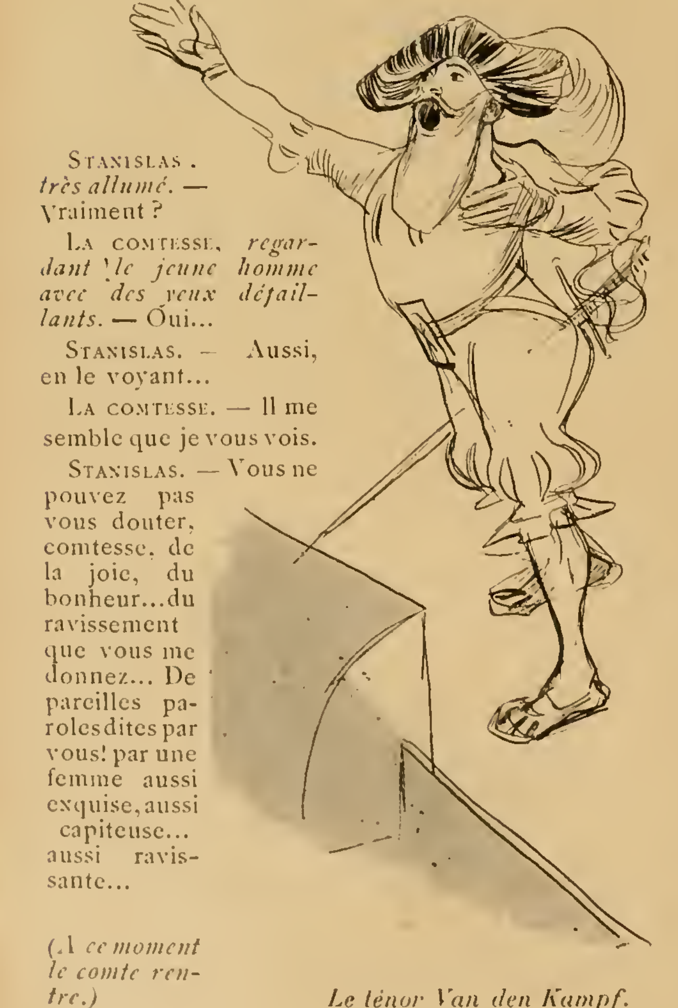
La comtesse, *regardant le jeune homme avec des yeux défaillants.* — Oui...

Stanislas. — Aussi, en le voyant...

La comtesse. — Il me semble que je vous vois.

Stanislas. — Vous ne pouvez pas vous douter, comtesse, de la joie, du bonheur...du ravissement que vous me donnez... De pareilles paroles dites par vous! par une femme aussi exquise, aussi capiteuse... aussi ravissante...

(*A ce moment le comte rentre.*)



Le ténor Van den Kampf.

Quinze jours après.

Dans la même loge.

La comtesse et Stanislas sont seuls, le comte n'ayant pu venir, retenu par un gros rhume qui le cloue à la chambre.

C'est le second acte de la Nuit Fatale.

Après le ballet, dans lequel ont volté des ballerines représentant des fées, on en est au grand duo d'amour, le duo dans lequel le ténor Von den Kampf adjure celle qu'il aime, — et qui est mariée, — de succomber. Car l'Amour l'emporte, et on ne saurait résister à l'Amour!

La salle est plongée dans une demi-obscurité. Grâce à ce manque de lumière, la comtesse et Stanislas se tiennent cette fois les deux mains. Leurs genoux sont tellement rapprochés que, si on laissait tomber une épingle, on la retrouverait.



— Donnez-moi vos lèvres.

La comtesse, *d'une voix tremblante.* — Ah! ce duo! Comme il est passionnant!

Stanislas, *d'un ton sourd.* — Voui!

La comtesse. — Le musicien qui a fait cela est un homme de génie!... Vous entendez, Stanislas, à l'orchestre, ces chants de violons?

Stanislas. — Et les gambades de la petite flûte.

La comtesse. — Oh! voui! cette petite flûte qui gambade!

Stanislas. — Et les trilles sur le triangle!

La comtesse. — Ah! les trilles! Et puis, comme c'est chanté!

Stanislas, *serrant les mains de la comtesse à les broyer.* — Quel chant d'amour! Vous voyez... Cette femme qui est là, sur la scène, elle est mariée... comme vous...

La comtesse, *avec un soupir.* — Oui, elle est mariée!

Stanislas. — Et cependant, tout à l'heure, dans deux minutes, elle ne résistera pas à celui qui lui dit: « Je vous aime! »

La comtesse, *soupirant de plus en plus.* — C'est vrai!

Stanislas. — Eh bien! notre situation est identique... Vous êtes mariée, je vous aime... Je ne suis pas le beau ténor.

La comtesse, *à mi-voix.* — Si, si!

Stanislas. — Alors, pourquoi ne voulez-vous pas me céder?

La comtesse. — Pensez au comte, Stanislas... Pensez-y, je vous en supplie.

Stanislas. — Je me moque éperdument du comte, en ce moment-ci; je m'en moque comme jamais quelqu'un s'est moqué de personne... Donnez-moi vos lèvres.

La comtesse, *essayant de se dérober vainement.* — Stanislas !

Stanislas. — Dans cinq minutes, le ténor aura



Il se laissa aller à un bâillement formidable.

conquis sa bien-aimée, et moi, je suis comme lui, je brûle d'amour... je vous veux, comtesse. Savez-vous ce que ce mot veut dire?

La comtesse, *à part.* — Trop, peut-être!

Stanislas, *saisissant la comtesse et la forçant à se lever.* — Venez, venez. Je veux que tout à l'heure, quand le duo s'achèvera dans un triomphe de passion folle, nous achevions le nôtre à l'unisson !

La comtesse, *défaillant.* — Oh ! mon ténor ! oh ! mon ténor !

Et, docile, elle suit Stanislas qui l'entraîne...

Murmures, soupirs, dans le salon qui se trouve dans le fond de la loge.

A l'orchestre, mêmes murmures et mêmes soupirs.

Apothéose finale sur la scène comme dans la loge.

III

Deux mois après.

Toujours dans la même loge, toujours le même spectacle. Les mêmes personnages. Mais cette fois le comte est revenu. La comtesse bâille. Stanislas, assis sur un fauteuil, essaie de lutter contre l'ennui. Hélas! l'exemple de la comtesse le gagne, et, à son tour, il se laisse aller à un bâillement formidable.

La comtesse, *à Stanislas.* — Vous ne semblez pas vous amuser beaucoup ce soir en notre compagnie, cher Monsieur.

Stanislas, *essayant vainement d'être poli.* — Pardon, pardon... Seulement je me suis couché un peu tard.

La comtesse, *très raide.* — Un peu tard... Vous voulez dire très tard, sans doute !

Stanislas. — Pourquoi ?

La comtesse. — Est-ce que vous ne deviez pas venir au Bois, ce matin, à onze heures ?

Stanislas. — En effet. Maintenant je me rappelle.

La comtesse. — Et vous n'êtes pas venu ?

Stanislas, *se frappant le front.* — Non. (*Avec l'air de se moquer éperdument d'avoir raté ce rendez-vous.*) Je suis désolé... pas seulement désolé... désespéré.

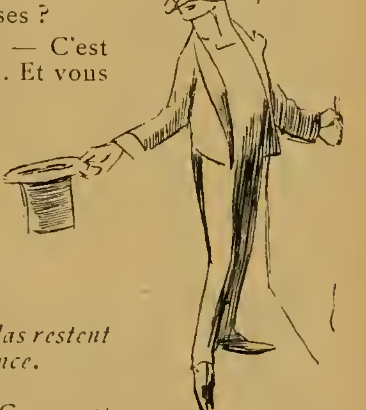
La comtesse. — Vous avez tort... Je ne suis pas allée au rendez-vous, non plus.

A ce moment, le comte sent que sa présence devient gênante. Il se lève, prend discrètement son chapeau et file doucement afin de sortir plus discrètement encore.

Stanislas, *au comte.* — Vous allez dans les coulisses ?

Le comte, *souriant.* — C'est le moment du ballet. Et vous savez que j'ai certaines faiblesses.

Stanislas, *le suivant du regard, avec un accent plein de regrets.* — Allez donc, cher; allez donc.



A ce moment le comte file discrètement.

La comtesse et Stanislas restent seuls. Un long silence.

La comtesse. — Comment avez-vous trouvé Van den Kampf ce soir ?

Stanislas. — Bien. Comme à l'ordinaire.

La comtesse — Ne dites pas cela... Il a été très mauvais.

Stanislas. — Ah bah !

La comtesse. — Oui. Il est fini... usé... exécrable. .

Stanislas. — Vous allez bien loin...

La Comtesse. — Vous n'êtes pas de mon avis ?

Stanislas. — Mon Dieu !

La comtesse. — Je trouve que lorsque l'on a entendu un ténor pendant trois mois, il finit par devenir fatigant.

Stanislas, *regardant la comtesse* — Ah!

La comtesse, *regardant à son tour fixement Stanislas.* — Hé oui... mon cher ami : quand, pendant des semaines, on a écouté toujours le même air, les mêmes paroles, la même musique, cela devient fastidieux..

Stanislas, *avec un léger sourire.* — Je suis presque de votre avis.

La comtesse. - - Toujours le même duo entre les mêmes personnes... cela manque d'imprévu...

Stanislas. — Et de charme.

La comtesse. — Comme vous le dites. Ce ténor, à l'heure actuelle, ne m'intéresse plus...

Stanislas. — Je comprends. Vous aimez que les ténors changent souvent ?

La comtesse. — Oui.

Stanislas. — Vous avez absolument raison... Si les femmes sont ainsi, il en va de même pour les hommes... Eux aussi, à force de chanter un duo avec la même chanteuse, se lassent.

La comtesse. — Je m'en suis aperçue.

Stanislas, *se levant.* — Vous me permettez de prendre congé de vous, comtesse?...

La comtesse. — Faites donc comme il vous plaira, mon cher.

Stanislas. — Un dernier avis, cependant... Il ne faut pas croire que les ténors sont fourbus parce qu'on ne les aime plus... Qu'ils changent de partenaire... et leur voix revient...

La comtesse. — Ceci veut dire ?

Stanislas. — Que je vais de ce pas rejoindre, sur scène, votre mari... Il y a par là une petite danseuse... la jeune Yvonne II... elle est toute mignonne... toute gracieuse... Elle me plait infiniment... je ne lui suis pas désagréable... et ce soir même, je lui prouverai...

La comtesse. — Quoi ?...

Stanislas. — Que petit ténor vit encore...

La comtesse. — Cela tombe à merveille... J'ai rendez-vous demain avec un de vos amis, pour chanter avec lui un duo chez la duchesse des Andelys... et je lui prouverai, à votre ami, que, moi aussi, je reste une forte chanteuse ..

Stanislas, *sortant.* — Il n'est rien de tel que de changer de scène pour avoir de nouveaux succès!

Auguste Germain.



Elle est toute mignonne... toute gracieuse.

Dessin de Tild.

— *Tu peux bien le remercier de t'être toujours fidèle.*

— *Oh! ne m'en parle pas, il me dégoûte. Il n'est seulement pas fichu de me tromper avec une femme du monde!...*

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (11)

par WILLY

(*Suite*).

VIII

EN FAMILLE (*Suite*).

Charmant décor, milieu exquis. Soudain, suçant son kummel framboisé, tétant sa bastos, plastronnant ainsi que Louise Abbéma, plafonnant ainsi que Sarah (ça rime autant que du Molière), le poète prend la parole. Il ment. Ment-il? Lui-même n'en sait trop rien. Si éloquent, il se convainc presque. Trou-de-balle lui a dit d'exposer: il expose. Quoi? Quelque chose d'immense; d'abord, sa lassitude. Il est esquinté. Voilà quatre ou cinq ans qu'il enfante des sonnets, et, en outre qu'elle ne donne aucun profit, la parturition d'un sonnet vous aplatit, vous broie le système:

— Vois Hérédia, qui en a pondu plus de cent. Il y a mis un tiers de siècle, et où ça l'a-t-il conduit? A la croix, à l'Académie, à l'Arsenal! Oui, parce qu'il possédait, le conquistador, en sus du talent, de la rente. Mais moi, je n'ai que du talent; allais-je crever, accroupi, en excrétant mon sonnet suprême? Trou-de-balle, j'ai réfléchi. Des sonnets, n'en faut plus. En avant, le théâtre! Un drame. Quatre mille vers. Ça, c'est du travail anodin, reposant. Ça marche tout seul: une scène remorque l'autre. Et ça rapporte de l'argent, en tas, et aussi une prompte gloire... à condition qu'on soit joué.

— C'est vrai, je n'avais pas songé à cette condition, s'alarme brusquement Renard.

Il lui semble qu'un objet frêle et précieux (une corde de harpe, par exemple) se brise en lui. Toutefois, il croit devoir affecter des dehors optimistes.

— Te tracasses pas, Poésie! Tu seras joué, tu verras.

— Si je le verrai! Je le pense un peu que je le verrai, claironne Maurice. Aussitôt ma pièce terminée, pan! elle entre en répétitions.

Pétrifié de béatitude, l'apothicaire a tout juste la force de prononcer à son tour:

— Pan!

Et, avec un certain déhanchement et un certain battement de cils, le poète, penché, révèle en un doux murmure:



Je connais Gaëtane.

— Je connais Gaëtane.

Après quoi, *motus*. Renard ébouriffe sa moustache, prend à poignée ses grosses joues, puis a l'air de vouloir absolument se déraciner les oreilles. C'est pour se dépétrifier. Redevenu à peu près normal, il ouvre petit à petit la bouche:

— Celle de l'Odéon? fait-il.

— Celle-là.

— La maitresse du prince Jean?

— Parbleu!

— Tu la connais?

— Puisque je te l'dis.

— Et elle t'a promis...

Lauban bat la mesure avec son index:

— Tout ce que je veux.

— Tu vas chez elle?

— Probable.

Le potard ferme les yeux, signe qu'il médite; et, quand il a congrûment médité:

— Poésie, proclame-t-il, tu ne sais pas ce qu'i faut faire... il faut lui apporter des fleurs.

— Tu me la fiches belle. C'est bien sûr qu'il faudrait. Mais des fleurs, ça se cueille pas au bord de la Seine: ça coûte... et, en ce moment...

Poésie frappe sur son gousset, puis passe le revers de sa main sous son menton.

— ... de la peau.

Et il attend, immobile, raidi. C'est la minute fatidique.

Renard s'est accoudé. Il élève, en dessous, ses yeux jusqu'aux yeux de son beau-frère.

— Eh bien, et moi? éclate-t-il. Je suis là pour un coup, qu'y me semble. T'auras les bouquets dont t'as besoin.

Lauban ingénu:

— Y a pas que les roses.

— Je m'en doute. Y a les bonbons. Faut aussi les bonbons. Les actrices, ça aime ça. T'auras l'argent pour les bonbons. T'auras aussi l'argent pour l'imprévu, car y a l'imprévu, je le sais.

— Même, suggère le poète, c'est ce qui se vend le plus cher.

Renard souffle:

— C'est bien possible. Mais ne t'inquiète pas de ça: je te dis que t'auras l'argent.. Seulement...

— Quoi? tremble Maurice.

— Sans avoir vécu comme toi dans le monde intellectuel, j'ai tout de même (te fâche pas!) plus d'expérience que toi, attendu que je suis de dix ans ton aîné. Du reste, dans la pharmacie, crois-le, on voit bien des gens, bien des choses.

— Ah! y en a qui te les montrent?

— Des fois.

— Et alors, Trou-de-balle?

— Alors, Poésie, tu me laisseras bien te conseiller un peu.

— Ça dépend.

— Du conseil? Le mien sera bon. Écoute : il te faut agir carrément. Tu connais Gaëtane Girard. Elle te promet tout ce que tu veux. Il faut en profiter tout de suite et te l'attacher d'une manière solide... et, pour ça, n'y a qu'un moyen. Tu es jeune, tu es bien conformé. Dépêche-toi de...

(Geste à la Karagheuz).

— Prr! Prr!

Maurice jette sa bastos, en prend une autre, hausse les épaules et sourit :

— Oh! tu as beau sourire, dit Renard, c'est comme ça. Tu as la fortune dans la main. Ne la lâche pas, Poésie. Hâte-toi de...

(Nouveau geste à la Karagheuz).

— Prr! Prr!

Et nouveau haussement d'épaules de Maurice.

— Pauvre Trou-de-balle! Si tu crois que j'ai attendu ton conseil!

— Tu...

— Mais, voui, c'est fait.

— Déjà!

Trou-de-balle se lève automatiquement, se courbe par-dessus la table et, pour embrasser son beau-frère, tombe sur lui comme une masse.



Tu as la fortune dans la main. Ne la lâche pas.

— Ah! mon bougre! Ah! Ah! mon bon bougre! Tu peux être tranquille. Je te crois que je vas t'en ficher de l'argent... et tu ne l'auras pas volé! Répète-le, je t'en prie, que... prr! prr!

Dernier geste à la Karagheuz. Et Lauban, étouffé, écrasé par Renard, se débat (en vain) et soupire :

— Oui, j'ai fait cocu le prince Jean... T'es lourd.

IX

UN APRÈS-MIDI

Smiley s'habille : même il a déjà boutonné une bretelle.

Lucienne-aux-longs-cheveux se lave à la bergamotte, — à quoi ça rime-t-il?

Et la maman Grenier chante éperdument qu'elle plumera l'alouette : nonobstant, le ciel se montre d'une sérénité rassurante. Même la fenêtre est ouverte de façon à bien laisser entrer la poussière des paillasses qu'on secoue aux balcons supérieurs.

Coup de sonnette. C'est Lauban! Lauban vient restituer à Smiley les cinquante francs que celui-ci lui prêta pour être transformés en dessous capiteux. En outre, à dessein de célébrer ce fait mémorable, il emmène Jimmy et Lucienne — après, néanmoins, que ceux-ci ont achevé leurs toilettes respectives — dans un cabaret avoisinant la Madeleine, plutôt chic.

Lauban, lui aussi, est plutôt chic; le cou ceint d'une cravate pistache, il inédite des gants neufs, et il sent bon : un mélange de jasmin et de vernis. Il explique à Smiley que son karagheuz de beau-frère lui a — prr! prr! — donné « plusieurs centaines de francs ».

— Pourvu que ça doure! dit Smiley en imitant — à s'y méprendre — l'accent de Mme Bonaparte mère.

Mais « ça ne durera pas », si l'on en juge par le petit déjeuner que dégusta, en compagnie du ménage Smiley, ce poète accoutumé à se repaître abondamment pour 115 centimes : huîtres, poupeton de cervelle, pintade, aspic de homard, du champagne, et, aujourd'hui, tout est réellement cher :

— Garçon, une autre bouteille de champagne.

Au dessert, à propos d'un fruit (une poire, croyons-nous), de guingois comme le visage d'Anatole France, ils se mettent à bêcher congrûment le *Lys rouge*.

— Du mauvais Bourget.

— Dis une indigestion de Maupassant, avec, par-ci, par-là, un renvoi d'Homère.

— Sans compter que, pour Verlaine, ce France est d'un irrespectueux...

— De bouvier d'Anatolie.

— Et, d'ailleurs, interroge Maurice, est-ce qu'il y en a?

— Des pâtres d'Anatolie?

— Ta bouche!... S'il y en a, des lys rouges?

Lucienne, qui n'est pas complètement pompette, fait (tout habillée, s'entend) son geste à la Vénus de Médicis, si chaste :

— Crois pas.

— Bien dommage. Je dois aller, tout à l'heure, chez Mlle Girard, et, s'il y avait eu des lys rouges, je lui en aurais apporté.

Ce disant, le poète a déboutonné sa jaquette, en a



A propos d'un fruit de guingois.

extirpé un pli mauve qu'il tend à Smiley non sans une œillade de vanité.

— Lis. Tu verras qu'il faut que j'y aille.

Complaisant, Smiley lit :

« Cher,

« J'ai passé l'autre nuit à rêver de vous tout « éveillée. Vos regards profonds m'ont pénétrée « et resteront en moi. Pourquoi n'êtes-vous pas « venu hier, dans l'après-midi? J'étais si sûre que « vous viendriez, que j'avais donné des ordres pour « que vous seul fussiez reçu.

« Est-ce parce que je suis toute malade que le « jour me parut si lent à s'écouler sans vous voir?

« Quoi qu'il en soit, si vous recevez ma lettre à « temps, venez cejourd'hui, vers 4 heures. — Sinon, « demain, même heure.

« Etes-vous très... raisonnable?

« Mes mains à vos baisers.

« GAETANE. »

Ayant lu, Smiley rend le pli mauve à Maurice, et, simplement pour dire quelque chose, lui demande :

— Eh bien, est-ce que tu es très... raisonnable?

Nécessairement, Lauban répond, scandalisé :

— Après du champagne! voyons Jimmy, tu ne voudrais pas.

Il mande le garçon, répand des espèces dans une assiette, réclame des khédives et une voiture dans laquelle il enfourne Lucienne, puis Smiley, puis lui. *All right*! Ces messieurs fument avec conviction, l'Urbaine cahote agréablement, et le temps, comme la gorge de Gaëtane Girard, « se maintient ». Lucienne-aux-cheveux-longs gazouille que, comme ça, on irait jusqu'à Suresnes. D'ailleurs, ils n'y vont pas. Lauban, d'une canne distinguée, heurte l'épaule du cocher : arrêt brusque chez une bouquetière. Deux ou trois thyrses de lilas pour Lucienne et quelques roses pour Mlle Girard. Coût : cinquante francs ; c'est la saison qui veut ça.

— Sapristi! trois heures dix! s'écrie Maurice. Mon pauv' Jim, tu as lu la lettre. « Vers quatre heures ». Je vais être obligé de vous quitter.

Il a du moins la bienséance de reconduire ses invités jusqu'à leur porte :

— Au r'voir.

— R'oir.

Lucienne secoue avec une vive reconnaissance son petit plumeau de lilas, tandis que Lauban, à la portière, agite, sans se douter qu'il les effeuille, les roses pour lesquelles il déboursa deux louis et demi, fastueux. Et, à Dieu, vat!

Seul. Il ôte son chapeau. Il a chaud. L'atmosphère de fin février ne manifeste pourtant pas une ardeur extraordinaire. Alors, d'où vient? Et d'où vient que les tempes lui chantent une romance sans paroles? Tiens, tiens, une cuisson d'un genre connu lui chatouille le visage.

— Le champagne! Est-ce que, par hasard, je serais paf?

Un instant inquiet, il fait des expériences d'équilibre immédiatement couronnées d'insuccès. En



R'oir.

vain, le coude sur le genou, il essaie de fixer son pouce sur l'extrémité de son appendice nasal. Toutefois il se rassure : il se tient très bien assis. Voilà l'essentiel. Du reste, il a le temps de téter une dernière khédive (rien de tel pour vous remettre d'aplomb!) et, de minute en minute, il renifle énergiquement les roses. Ç'aura au moins cet avantage qu'elles sentiront la fumée.

— Ma montre?

Quatre heures deux. Un gendarme, un croque-mort, un huissier (la gradation y est) ne montrent pas plus d'exactitude. Ma parole, il est arrivé. D'une main, il porte ses fleurs, comme un saint ciboire, et de l'autre... De l'autre, il sonne. Il est épatant, cet hôtel! Epatant à tous égards. Un exemple : on ne traîne pas sur le seuil. A gauche de la porte, tout de suite ouverte, s'érige un grand larbin, en noir Sans phrases, le poète montre son bouquet. Le grand larbin dit :

— C'est pour Madame?

Et il veut escogriffer les fleurs.

— Y a rien d'fait, regimbe Lauban. Je les remettrai bien moi-même.

— Madame est souffrante.

— Je sais.

— ...et ne reçoit pas.

— C'te bonne paire de choses! Allez donc lui dire que j'suis là.

Comme l'escogriffe n'a pas l'air d'obtempérer, comme, en outre, il semble sourire :

— Et dépêche-toi, insiste Maurice, où j'vas te botter le...

Exit le larbin, sans entendre le final monosyllabe interjecté par Lauban. Il parle fort, ce poète.

Sa voix doit porter loin, et la femme de chambre rapplique. Pourvue d'un nez considérable, cette femme, qui a beaucoup déshabillé sa maîtresse, ne manque ni de flair ni de doigté.

— Monsieur Lauban? fait-elle.

— Eh! voui. Je...

— Si monsieur veut bien me suivre.

Monsieur suit. Il titube, mais si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Dans la galerie aux tambours de basque, il reconnaît l'escalier et gravit trois marches. La caméristc le rappelle d'un ton gentil :

— Non, par ici, Monsieur.

Monsieur redescend les trois marches, et, sans savoir comment ce phénomène s'est produit, constate tout à coup qu'il est enfermé dans un vaste hall. Ameublement d'atelier très chic. « Ça doit être comme ça chez Carolus Duran! » Tous les styles y coopèrent à un encombrement déplorable, ridicule, magnifique. Il y a un clavecin, un harmonium et (sans blague) un orgue de Barbarie qui, à la vérité, s'affirme Empire avec ses quatre sphinx de cuivre et ses panneaux de satin cinabre. Encore de la musique : une cornemuse sur une console, des castagnettes sur un rouet et, au trumeau de droite, en panoplie, un chapeau chinois, entre une arquebuse et un tromblon, au-dessous d'une honorable hallebarde, à moins que ce ne soit une pertuisane estimable. Et, avec ça? Avec ça, il y a un quart d'heure que Maurice attend. Pas mal énervé, il s'est successivement assis sur un thronos en métal (c'était un peu froid), sur un canapé Louis XIV, très matelassé (un peu chaud), puis sur une chaise curule (trop pompier), ensuite sur un de ces fauteuils fin Louis XV, dits « de commodité », dont le dossier s'incline au moyen d'une crémaillère (et il s'était cru chez le coiffeur).

— Ah! zut!

Tâtera-t-il à présent d'un escabeau égyptien, d'un tabouret d'Assyrie orné de têtes de mouton, ou d'une chaise gothique? Fatigué de tenir ses roses, il les jette sur l'orgue dont il cherche instinctivement la manivelle. Et il tourne. Le vieux cylindre, le soufflet et les claviers s'exécutent de parfaite grâce. Légèrement enroués tout de même. Torlou, torlou totou...

— C'est du Méhul... Maugis dirait que c'est *Méhulodieux*... Cette bonne brute de Maugis!

Lauban, comme presque tous les violents, est plutôt bon : il ne cultive contre Méhul aucune animosité spéciale, et il continue de tourner. Sur un chevalet emmailloté de peluche incarnat, un portrait de Gaëtane Girard (par Stevens, naturellement), ovale empâté, éclatant, semble vibrer d'indignation, mais, contre les murs, des tapisseries, censées du XVIIe, se trémoussent, apparemment amusées.

Torlou, torlou totou... Dans tout l'hôtel, c'est un va-et-vient pas ordinaire; des portes s'ouvrent et se ferment. Un dernier tour de manivelle, et la maîtresse du prince Jean apparaît, avec une brusquerie indignée de patricienne tragique. D'ailleurs, très en beauté, ce jour-là. Elle porte une grande tunique droite, blanche et rayée de bandes jaunes — la régille romaine! — et un serpent d'or cercle ses cheveux en casque.

— Ah! ça, Monsieur, quelle absurde lubie vous prend?

L'organiste de Barbarie pivote du torse, lance un geste blanc et répond d'un accent humecté :

— Enfin, toi! Comme tu m'as fait attendre!

— Vous n'avez donc aucun bon sens? Qu'est-ce que c'est que cette musique?

— C'est du Méhul.

— Mes gens eux-mêmes en sont scandalisés. Voyons, Monsieur...

Lauban interrompt d'une voix de plus en plus mouillée :

— Oh? tu es admirable!

Sur ce, il saisit ses roses, étend son bras droit en arrière, allonge l'autre jusqu'à son genou; et, dans cette attitude de discobole, il marche sur Gaëtane. Il ramène violemment son bras droit. Son zèle l'étrangle. Il balbutie, la langue tout à fait noyée de salive :

— Je t'apporte ces quelques légères fleurs.

— C'est charmant à vous, remercie brièvement la comédienne. Donnez.

Et, d'un mouvement de semeuse, elle envoie le bouquet se promener dans un véhicule, d'ailleurs distingué : une chaise à porteur. Maurice projette autour de lui un regard de cerf ahuri.

— Diantre! brame-t-il, je m'aperçois que tu n'aimes pas beaucoup les roses.

— Mais si.

— Alors, pourquoi... les as-tu... là-dedans?

— Parce que...

— ...que quoi?

— Je ne sais pas, explique Gaëtane sèchement. La vérité est que je suis aujourd'hui très souffrante... et aussi très contrariée. Je vous en veux de votre incongrue sérénade, et je m'en veux, sans que ce soit pourtant ma faute, de ne pouvoir vous recevoir. Une visite ino...

— ...pinée. Le prince Jean...

— Oui, mon ami, il est là-haut. Et je me félicite que vous l'ayez nommé. Je n'aurai rien à vous apprendre.

Lauban se tâte, se retâte et se constate... d'énormes besoins de tendresse, d'épanchement. (Champagne à répandre). Il interroge avec une inquiétude proportionnée à ces besoins :

— Dis-moi, mon amour, pas de blague, est-ce qu'il va séjourner longtemps?

— Monseigneur?

— Voui, s'il va traîner?

Gaëtane hausse la tête et vibre, très second théâtre-français :

(A suivre).

Voir la *Vie en Rose* depuis le N° 57.

LES ARRIVISTES



— *Vraiment, tu espères emballer le jury?*
— *Evidemment! N'es-tu pas déjà dans la manche du président!!!*

LES PANMUFLES



— C'qu'est embêtant, dans ces histoires-là, c'est qu'ça fait des genoux aux pantalons!

BOITES A MUSIQUE (4)

Texte de Jacques Yvel. **Illustré par F. Fau.**

A L'ELDORADO (Suite)[1]

DRANEM, le Comique comique.



Pitchoun, décidément emballé sur l'Etoile de l'Eldorado, se montrait insatiable de renseigneme ts artistiques. Il voulait des détails, encore des détails, toujours des détails :

— Té! ce Dranem, d'où sort-il?

— Oh! d'aucune boite à musique officielle. L'établissement national élevé rue Bergère, à la plus grande gloire de nos filles de concierges, ne l'a jamais compté parmi ses élèves ni parmi ses auditeurs. Il ignore même le conservatoire de Montmartre.

— Alors, c'est un enfant de la balle, comme Judic?

— *Judic*... comme toi, mais je n'affirme rien. Je sais seulement que Dranem a commencé très jeune, sans doute en quelque concert excentrique des Ternes ou des Gobelins. Son succès date de ses débuts au Concert-Parisien où, il n'y a guère que cinq ou six ans, il était encore en vedette.

Un jour, Mme Marchand, la très active directrice de la Scala et de l'Eldorado, l'entendit. Elle lui trouva du talent, paya son dédit et l'engagea à l'Eldorado qui marchait cahin-caha, comme le fiacre de Xanrof. Depuis, ce concert est devenu le premier de Paris...

— En venant de la gare de l'Est?

— Très joli, mais le mot n'est pas de toi : il est de Clovis.

— Le roi des Francs?

— Non pas... le Comique Clovis, un artiste aussi, celui-là, et, de plus, un garçon très spirituel. C'est lui qui, pour se moquer des fats qui se gonflent de titres et de sous-titres ridicules, se commanda jadis un cent de cartes ainsi libellées :

CLOVIS

abonné au chemin de fer de l'Est,
Ligne de Vincennes à Brie-Comte-Robert.

Station de Joinvil.e-le-Pont.

— Pour en revenir à Dranem, il doit gagner la forte somme à l'E dorado?

— Je ne l'affirmerai pas. Il y a cinq ans, lors de ses débuts, il touchait un cachet d'un louis par soirée. Aujourd'hui il reçoit peut-être 50 francs. Tu vois, nous sommes loin des cinquante louis attribués autrefois à Yvette Guilbert.

— Comme homme, est-il sympathique?

— Très! Pas cabotin pour un sou, ni « m'as-tu vu », ni « m'as-tu ouï ». Excellent pensionnaire et excellent camarade.

— A-t-il des chansonniers attitrés, comme Polin?

— Oui! il est très éclectique. Ainsi, après avoir chanté du Briollet, un des maitres de la chanson de café-concert, il dit indifféremment des œuvres de jeunes, comme *Essai littéraire*, de M. Siroide.

— Est-il demandé dans les salons?

— Pas souvent. Et puis, l'habit noir ne l'avantage pas, ce qui prouve surabondamment que si l'habit ne fait pas le moine, il fait du moins le chanteur. En somme, Dranem est un bon bourgeois qui paie régulièrement ses contributions, ne s'alcoolise pas et place sans doute ses économies à la Caisse d'épargne.

— Pourrait-on le reconnaitre à un signe particulier?

— Si on peut!... je le crois!... *il n'a pas les palmes.*

(*A suivre.*)



Dranem.

1 Voir la *Vie en Rose*, n°s 61, 62, 64.



(Voir en regard la légende). *Le Tir au Pigeon.* Dessin de F. Bac.

Le tir au pigeon

Dans un savant demi-jour de bain mauresque aux violents parfums flottants sur la tiédeur sensuelle du petit temple, la Belle aux fausses bagues d'émeraude, renversée parmi des coussins plus doux que la chair de femme, entreprend le puissant industriel du Nord que précède une fâcheuse réputation de forte tête.

Avec une douceur exquise, dosée d'une pointe de mélancolique langueur, elle avoue son horreur de l'argent, son secret désir d'affection simple et pure pour un galant homme; elle s'attendrit à la mémoire de sa mère, et lui met sous les yeux son portrait en première communiante, un cierge à la main. Elle joue du passé, des revers de fortune, de sa rigide éducation comme d'une guitare, elle y met comme un rien de regret : au fond elle n'aime pas les plaisirs, elle ne sort jamais, elle a eu de gros chagrins... Et pendant cette confession, ses cheveux se dénouent, ses seins se gonflent, ses bras frôlent le menton bien nourri de l'homme pratique qui commande avec fermeté ses trois mille ouvriers, là-bas dans la cité usine! Les dernières manœuvres de son regard de velours qui, tour à tour, flambe et meurt, achèvent un état d'âme bien préparé. Il tombe à genoux, rendu, tel un gros bœuf au seuil de l'extermination, et laissant glisser sa tête de vierge ivre sur sa joue, elle lui murmure des vers d'amour, des vers de Montmartre...

Ils ferment les yeux et paraissent s'endormir dans le rêve paradisiaque des extases quasi-finales...

— Je vous *estime* beaucoup, dit-elle, et d'une main experte plonge dans une poche et retire le gros portefeuille.

Puis, rassurée à présent sur son avenir immédiat, elle arrête les frais de la poésie lyrique, et reprend, subitement calmée, le ton badin qui convient à une déesse dont la conquête définitive, après tout, exige des successions d'efforts... Cela durera ce que cela pourra.

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret

Le Gérant : VAURIGAUD.

BLANCHISSEUSE ET MISÉREUX



Dessin de Lourdey.

— *Si elle me parle de mon linge, je dirai que j'l'ai envoyé blanchir à Londres!*



CHACUN SON TOUR!
N° 68. — 31 Janvier 1903
Paris. . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
CHATENAY Édi
51, rue de Clichy, P
Dessins de
F. BAC
Texte de
Auguste GERMAIN
RF
F. Bac
Numéro spécial de la
VIE EN ROSE

CHACUN SON TOUR

Dessins de F. BAC

Texte d'AUGUSTE GERMAIN

Avant-hier, l'excellent maître ès-dessins, Bac, débarquait chez moi.

Onze coups de marteau venaient de tinter à l'horloge du *Figaro*, 26, rue Drouot, en face de mes fenêtres.

Quand Bac pénétra dans mon cabinet de travail, il était rose, comme la *Vie* du même nom.

— Mon cher Germain, s'écria-t-il, je viens d'avoir une série de songes plus extraordinaires les uns que les autres, des songes, tout à fait couleur de rose... Je viens de les fixer sur le papier... Vous plairait-il d'en prendre connaissance ?

Selon une détestable habitude consacrée dès l'enfance — ma nourrice devait être noctambule — je m'étais couché tard ; et c'est en entr'ouvrant péniblement les yeux, en bâillant même légèrement, que je répondis à Bac :

— Mon cher ami, montrez-moi vos dessins. Mais ce matin, je ne suis pas très en train... Vous feriez peut-être mieux de revenir plus tard.

— Non, non, rugit Bac. Si vous n'êtes pas très bien disposé, mes dessins vont, je l'espère, vous rendre plus joyeux.

— Allons-y ! dis-je, sinistre.

Bac me tendit la couverture qui orne ce fascicule, couverture rutilante et truculente. Dès que je l'eus vue, je me sentis très en verve et très dispos.

Je regardai les autres dessins. Et je me mis à rire.

— Mon cher Bac, vous avez réussi là une admirable synthèse. Tous, depuis les rois, jusqu'aux derniers des Apaches, n'avons-nous pas fait des rêves pendant lesquels nos désirs prennent corps et deviennent des réalités ?

Et voilà que d'un coup, je voyais tous ces rêves fixés devant moi...

— Allons-y ! dis-je de nouveau à Bac,... et maintenant laissez-moi m'arrêter sur chaque dessin.

Au premier :

C'est la semaine du Droit Divin. Je reconnais notre bon roi Philippe VII, celui qui attend toujours et ne règne jamais. Lui aussi, il est comme les camarades : il se voit gouvernant sa chère France — qui doit lui être d'autant plus chère qu'elle lui a coûté pas mal d'argent en manifestes et journaux politiques et que cet argent ne lui a jamais rien rapporté.

Au lieu de la berline d'autrefois qui emportait les émigrés ou les ramenait (cela dépendait du moment), Philippe passe maintenant sur une automobile aux lanternes fleurdelisées, mais, — berline ou automobile, — le véhicule écrase, quand même, le pauvre prolétaire dont la seule fonction, semble-t-il, est d'être écrasé.

Selon la tradition ancestrale, Philippe tient sur ses genoux deux favorites : la première rondouillarde réservée probablement aux jours gras, l'autre, plus maigre, aux jours de jeûne. Même en amour, les rois doivent songer au Protocole.

Et voici un autre prétendant, qui rêve aussi d'avoir sa semaine, la *Semaine Plébiscitaire* : C'est Victor, aux lourdes et longues moustaches, Victor (t'as tort !) qui rêve de revenir en ballon, afin de pouvoir planer aussi haut que son grand aïeul Napoléon Ier, toujours juché sur sa colonne, le seul de la famille qui puisse rester fier, car il est en bronze !

Cette « Semaine Plébiscitaire » sera-t-elle joyeuse ? Il faut l'espérer. Car elle nous promet le retour aux crinolines. Et il paraît que cette mode n'avait rien de désagréable (pour les messieurs, s'entend) ; pour certaines dames non plus, celles qui aiment à montrer ces ballons plus ou moins dirigeables, sur lesquels on s'asseoit.

On raconte en effet que les « Visuels » du Second Empire, devenus (tout se corrompt) des Voyeurs par la suite, ne s'embêtaient pas.

Quand un coup de vent arrivait, la crinoline se relevait et des paysages étranges ou charmants s'évoquaient devant les yeux de ceux qui se trouvaient à quelque distance.

C'est cela sans doute qui a fait baptiser Napoléon III du nom de « Politique à courte vue ».

« Evohé ! Evohé ! » comme on chante dans les vieilles opérettes, passons à un autre tableau : celui de la Semaine Cléricale.

Il prouve bien que Bac a fixé des Chimères ! Nous voici, en effet, en présence de moines aux figures béates, de sœurs aux yeux ravis et aux sourires aguichants. Les lois sur les congrégations ont dû être rapportées; et moines et sœurs rivalisent de gaîté et d'entrain, en voyant de braves ouvriers leur apporter des barriques de vin, des volailles appétissantes, tandis qu'un gentleman, à figure de banquier parvenu, met des louis dans l'aumônière de la sœur. Dans le lointain des bosquets. Ce sera la joyeuse semaine où Dieu le Père sera oublié pour les saintes ripailles, la semaine abracadabrante où le quadrille échevelé, le can-can, le chahut, la gigue et le cake-walk seront expulsés de l'Élysée-Montmartre et autres Jardins de Paris, pour trouver un asile dans des couvents frénétiquement habités.

Et après cela, qu'adviendra-t-il ? A une semaine aussi joyeuse, il en faut une autre non moins gaie : ce sera la Semaine Féminine.

Toutes ces dames déserteront les salons, les grands, les petits et les moyens, ceux de l'avenue Kléber comme ceux où l'on fait du chabanais, pour se ruer dans les salons officiels communément dénommés Mairies.

LA SEMAINE DU DROIT DIVIN



En présence de matrones aux profils césariens, elles viendront, les pauvrettes, pour le mariage d'office. Plus de vertus légères, des vertus pesant au moins cinq louis! Aux ceintures dorées, on substituera de force les couronnes d'oranger : Que le mari soit jeune ou vieux, peu importe. Ce qu'il faudra, ce sera, tou-

***



ours et quand même, régulariser les situations. Mariages d'office où certaines iront ainsi qu'à la guillotine. Regardez, en effet, la mariée que Bac nous présente, Elle a passé l'âge du conjungo, elle est de celles qui feraient de très bonnes vieilles filles, mais (*dura lex sed lex!*), autrement dit, il faut se soumettre


f. Bac



quand on ne peut pas faire autrement. Celle-ci est obligée d'épouser un avocat d'une fraîcheur relative et légèrement prétentieux, ce qui arrive quelquefois à des avocats. Ainsi, s'il n'y a plus de vertus légères, il y aura encore moins de vertus renfrognées. Toutes les femmes devront connaître les joies du mariage. Leur

(Le Mariage d'office).



avenir n'est peut-être pas plus gai pour cela. Mais il en est parmi elles qui seront enchantées de ce résultat. Ce sont les petites filles aux cheveux abondants et aux croupes opulentes qui, au lieu de tirer l'aiguille dans des magasins de modistes, exerceront les professions de greffières, en attendant que l'âge étant



venu, elles arrivent à détenir les fonctions de Mairesses.

Changement de tableau : Voici le général qui passe. le général au bicorne vainqueur, à la tunique barrée du large cordon de la Légion d'honneur, au pantalon blanc enfoui dans des hautes bottes vernies et



éperonnées. Le populo est là qui l'admire. Marchandes d'oranges ou de légumes, nourrices, hommes de peine et cochers, tous, la main à la joue, esquissent plus ou moins imparfaitement le salut militaire, ravis de voir un homme qui n'est peut-être pas d'une beauté suave, mais qui porte un si bel habit, un bicorne si


RS
SAMEDI BOUDIN AU
LA SOUPE GRATUITE ET OBLIGATOIRE
J. Bac

admirable, et chausse des bottes si bien vernies.

C'est la *Semaine de la Dictature*, celle qu'ont rêvée maints généraux, qu'ils soient espagnols ou français. C'est le beau rêve militaire, celui des guerriers désireux de rendre aux populations qui les acclament, plus de prestige, plus de panache et aussi plus de soumissions à l'autorité. Il est vrai que ces dévorés de dictature ont quelques raisons de faire de pareils songes.

Leur excuse, nous la trouvons, dans la *Semaine Parlementaire.*

Nos aimables députés sont dans la Chambre où ils doivent élaborer les lois. Leur seul désir devrait être de rester à leurs places bien sages, bien tranquilles, très attentifs aux débats engagés. Nul d'entre eux ne devrait interrompre l'orateur parlant à la tribune. Ils devraient tous, au contraire, écouter religieusement les paroles de l'orateur, essayer d'acquérir les connaissances qu'ils n'ont pas, de façon à se faire une opinion sur la question.

Mais ceci serait trop sage et trop sensé ! Leur rêve à tous, c'est de soulever des questions irritantes, de passionner le débat par des interruptions jusqu'au moment où l'on se livre à un pugilat général.

Oh! la joie de hurler, d'invectiver, de gueuler ! Oh ! le ravissement de se donner des coups de poings et d'arriver au corps à corps, tandis que le président agite désespérément son crâne, ses bras et sa sonnette !

Au lendemain de ces pugilats mémorables, les plus solides boxeurs et les plus redoutables lutteurs de la Chambre verront leurs noms imprimés dans les journaux. Non seulement la France entière, mais tout l'Univers les connaîtra. Richelieu, Mazarin, Colbert furent de fins politiques, leurs noms sont restés dans l'histoire parce qu'ils surent user de diplomatie. A présent, une telle compréhension de la politique est encore admise chez des enfants en bas âge ; mais, un député, jouissant de quelque raison, ne saurait pratiquer avec avantage cette façon d'arriver à la postérité. C'est, par les coups de poings qu'il aura donnés, combinés avec des coups de savate ingénieux, qu'il arrivera à se créer une véritable popularité. « *Tout au chahut et par le chahut* ! » Telle doit être la devise de tout bon parlementaire qui se respecte et qui désire devenir vivement populaire. Et c'est pourquoi la *Semaine Parlementaire* doit évoquer pour nous des souvenirs de bataille et c'est pourquoi aussi, le règne du pugilat à la Chambre est le songe le plus heureux que puisse faire un élu du peuple.

Mais le peuple n'aura-t-il pas son tour? Attendez. Nous entrons, à présent, dans la grand semaine, celle qui remplacerait avantageusement celle du Grand-Prix pour les faméliques, les va-nu-pieds et les couche-tout-nus. la *Semaine Collectiviste.*

Ah! celle-là, c'est la plus belle, c'est celle dont rêvent le plus de gens ! La soupe gratuite et obligatoire ! A la poule au pot du dimanche succède l'abondance quotidienne. Marianne, devenue cuisinière, prépare des déjeuners et des dîners pour tout le monde. Les fêtards, aux cheveux plats et aux lèvres rases, aux huit-reflets victorieux et aux habits impeccables, doivent partager la soupe avec tous les parias et tous les vagabonds de l'existence. Les duchesses et les marquises, aux perruques frisées et aux doubles mentons, dégringolant sur la poitrine, aux corsages toujours trop ouverts et aux mains trop chargées de bagues, sont obligées de trinquer avec les malheureux à la mine hâve et au corps décharné, jusqu'au moment où elles devront céder à d'autres exigences. Car la bonne chère met le cœur (si j'ose m'exprimer ainsi) en joie ; et pour être malheureux, on n'en est pas moins homme. Un peu d'amour après un bon dîner, cela ne fait jamais de mal. Après tout, parmi ces va-nu-pieds il en est de robustes et de solides au poste. Et certaines duchesses ou marquises, qui aiment aller en voyage avec leur valet de pied ou leur cocher, autrement qu'en wagon ou dans leur voiture, ne se plaindraient pas trop d'un excès de violence. Quant aux besoigneux, ainsi satisfaits, ils iraient moins souvent en prison sous l'inculpation de viol ou d'attentat aux mœurs.

Mais ce n'est encore là qu'un rêve : « Le ôte-toi de là que je m'y mette ! » a été et sera toujours la devise des sociétés. Seulement, comme il y a pour un siège cinquante postulants, il est bien difficile que cinquante individus posent en même temps, à la même place, l'opposé de leur abdomen.

Néanmoins, Bac nous aura rendu ce service ! — à moi de me réveiller de bonne heure et de me mettre en belle humeur, — à vous, grâce à son crayon magique, de préciser les différents rêves de l'humanité.

« A chacun son tour ! » Mais le tour le plus sûr, c'est encore celui que décrit la terre autour du soleil, et ce que fait la terre, une foule d'êtres le font autour des différents soleils qui brillent dans l'humanité.

Et cela continuera probabl ment ainsi pendant des siècles. *Amen !*

AUGUSTE GERMAIN.

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret *Le Gérant :* VAURIGAUD.


LE PROLETARIAT
INTELLECTUEL
LIBRE
ECHANGE
Protectionniste

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (12)

par WILLY

(*Suite*).

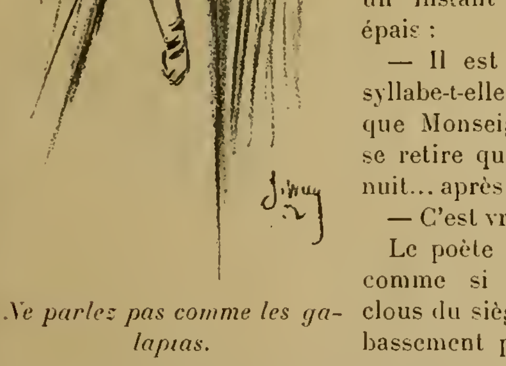
IX

UN APRÈS-MIDI (*Suite*).

— Traîner? Allons, Monsieur, ne parlez pas comme les galapias que nous avons vus chez Lernould. Est-ce qu'un fils de France traîne?

— Il ne traînera pas? Tant mieux!

Disant cela, Maurice s'assied, croise les bras, *item* les jambes. Que le prince Jean soit là-haut (dans le cabinet de toilette, sans doute), ça ne le dégoûte nullement. Au contraire. Un sourire de faune au coin de la bouche, il annonce qu'il attendra que le fils de France ait « calté ».



Ne parlez pas comme les galapias.

La comédienne est chaussée de soles (on en mangerait, même sans gratin) qui laissent tout l'avant-pied à découvert, et, du talon de l'une de ses sandales, elle martelle un instant le tapis épais :

— Il est possible, syllabe-t-elle soudain, que Monseigneur ne se retire que dans la nuit... après dîner.

— C'est vrai?

Le poète se dresse comme si l'un des clous du siège lui eût bassement perforé le sacrum.

— C'est vrai? réitère-t-il en empoignant la main de Mlle Girard. Alors, qué qu'tu veux? tant pis... je n'attendrai pas.

Et le voilà qui manifeste des velléités authentiques, ardentes et agenouillées. Car il s'est agenouillé. Tête baissée, il soulève la régille qui, effarouchée, s'envole un peu en arrière avec ce qu'il y a dedans.

— Ah! çà, c'est insensé! Je vous ai dit que Monseigneur est là-haut. Vous savez que je suis malade... et...

— Je t'adore, murmure Maurice. Qué qu'ça me fait, tout le reste?

Il rattrape la régille. Cent contre un qu'il ne la lâchera plus.

— Mais vilain enfant! proteste inutilement Gaëtane, j'ai mal au foie. Vous... vous!... Au foie, vous entendez! Laissez. Allez-vous-en.



La comédienne est chaussée de soles.

— Hé, fichtre! s'acharne Lauban, ce n'est pas ton foie que je cherche.

Or, il a trouvé, il a découvert ce qu'il cherche.

— Qué qu'ça d'commun avec ton foie?

— Le fait est...

Mlle Girard incline le front et se résigne, comme Savonnette jadis. Mieux, c'est elle qui, tout à coup, montre d'un geste fébrile le canapé matelassé Louis-quatorzement idoine. La voici devenue aussi blanche que sa robe et ses yeux, sous le serpent d'or, se cernent pour ainsi dire tout seuls. Une armure à l'écu de Xantrailles, la visière haute, devine ce qui va se passer : elle en rigole. Un gorille, terre cuite de Frémiet, s'en amuse, — il doit se prénommer Charlot, cet anthropoïde, — et, dans son lotus, un bouddha coule vers son propre bas-ventre des regards tranquilles qui s'as-



Brigand!... Si quelqu'un entrait?

surent que cela ne l'émeut pas, lui, pas du tout.

Cependant, Gaëtane s'est renversée. Les genoux écartés, les orteils nus, crispés sur les sandales, elle hoquette :

— Brigand!... Si quelqu'un entrait?

— Il n'entrerait qu'après moi, se targue le poète, vibrant.

Et, comme on porte un toast, il lève haut la régille.

— A la santé du prince Jean!

X

EN SAPIN

Encore? Toujours, alors, en sapin?

Oui, c'est comme ça. Depuis trois jours que son potard de Karagheuz de beau-frère lui a remis « plusieurs centaines de francs » Maurice Lauban ne sort pas autrement qu'en fiacre. Il faut savoir faire courir l'argent.

Il revient du Bois (le Pré-Catelan lui a, en passant, rappelé sa drôle d'enfance). Cinq heures du soir, et il ne doit guère plus de trois heures et demie de voiture, soit la bagatelle d'environ huit francs. Ce n'est pas un compte. Pour parfaire la pistole, où pourrait-il bien se véhiculer?

Chez Gaëtane Girard? Il y a bu à la santé de monseigneur jusqu'à l'éclosion de l'aurore (et jusqu'à plus soif), et tout porte à croire qu'en ce moment la comédienne, couchée sur le flanc, couve son foie surabondamment ébranlé :

Au café? Il a déjà absorbé : 1° dans un bar, un *brandy and honey*: 2°, dans un autre bar, un *mint julep*, et 3° au Pavillon Chinois, un *japanese cocktail* (deux traits d'angostura, trois traits de crème de noyaux, trois traits de curaçao pas assez de sirop d'orgeat et trop de cognac). Ça suffit. Pas d'alcoolisme. Donc point au café.



Où aller? Voir des filles?

Alors, où?

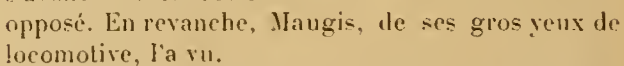
On a parfois, dans l'existence, de ces minutes d'indécision poignantes. Où aller? Voir des filles? Pour les comparer avec Gaëtane? Oui, mais il fait encore bien jour, et heurter en plein jour à l'huis d'une maison close, c'est un peu ridicule : on a l'air d'un affamé. Reste le pantalon rouge de Mme Péruwelz. Hé! hé!... Lauban se gratte le menton. Hé! hé!... Eh bien, décidément? Pouah!

Subitement, il se remémore qu'il a quelque chose. là, dans cette poche. Un manuscrit? c'est peut-être un grand mot. N'exagérons rien : il s'agit de deux ou trois nouvelles à la main. Pas davantage. N'importe, c'est toujours ça. Une quinzaine de lignes à six sous, si elles passent, ça produira tout de suite presque cinq francs. S'il faut savoir faire courir l'argent, il faut aussi savoir en gagner :



— Cocher, 26, rue Drouot.

La voiture roule, puis ne roule plus. Qu'est-ce qu'il y a? Maurice inspecte. Il se trouve à la porte du *Figaro*. Il palpe le nœud de sa cravate, aujourd'hui fleur-de-lysée, passe sa langue sur ses lèvres, lisse ses sourcils, saute sur le trottoir et entre avec un dandinement de m'as-tu-lu qui apporte un chef-d'œuvre. Il n'a pas aperçu Maugis qui s'avance sur le trottoir opposé. En revanche, Maugis, de ses gros yeux de locomotive, l'a vu.



Très chargé, Maugis : d'abord de son vaste et illustre bords-plats, ensuite d'un ulster formidablement étoffé, enfin d'un portefeuille énorme, bourré de livres, de journaux, de lettres et de quatre ou cinq romans inédits. Où fourrer tout ça? Dame! il cherche un fiacre. Celui de Lauban tombe bien, et il s'y installe. Il allume une cigarette, mais, vite, il la débecque, se rappelant qu'il ne fume plus. Bientôt, il s'impatiente :

— Est-ce que, des fois, ce jeune cerf, qui ne sait pas que je suis céans, me ferait poser tout de même? C'que j'vas t'lui corner l'hallali :

Il appointit sa copieuse moustache, en tiquant un peu de la joue gauche, ce qui lui confère un rictus idiot. Il s'en doute. Y a du bon. Et il tripote sa panse. Y a encore du bon. Depuis le matin, il n'a presque pas engraissé. Quant à son derrière, il ne tient pas trop de place, juste de quoi remplir la main d'un honnête homme — de Brobdingnag. La vie est

assez belle. Elle le serait souverainement si Lauban revenait bientôt. Et c'est ce qu'il fait, le jeune cerf; il revient, et, allongeant le cou, jette en beuglement de surprise :

— Comment! toi, là, mon vieux Maugis!... Et bonjour.

— B'zzour.

— Du diable si je m'attendais à celle-là.

— Celui-là. Respecte mon sexe.

— Par quel miracle es-tu monté dans ma...

— Pas p'r un miracle.

— Ah?

— Par la portière.

— Comme tu dis ça!... Tu as l'air d'un crin.

— L'seul qui m'reste.

Et, Maugis tire son bords-plats. L'autre tire son porte-monnaie :

— J'ai de la galette. Veux-tu qu'on dîne ensemble?

— Avec cette serviette? gouaille Maugis en ostendant son portefeuille. Tu m'as pas z'yeuté. J'turbine... Rue de Courcelles, 177 *bis*, dare dare. J'vas t'juger sur ton canasson.

Hue! le fiacre part. C'est déjà quelque chose. L'embêtant, c'est qu'il parte au pas. Même, de temps en temps, il s'arrête sous des prétextes mystérieux.

— V'là tout à fait c'que j'craignais, geint Maugis. N'n'avançons pas. Mire-moi ça: jusqu'aux p'tits télégraphistes qui nous dépassent! Tu l'as donc choisi nickelé, ton canard?

Et il tique.

— T'as mal aux dents? s'enquiert Maurice.

Maugis prend à poignées les deux régions latérales de son visage, et il les allonge :

— Ces fluxions? Non. Sont naturelles. Tu l'savais pas? Tu n'sais donc rien? Tiens! un conseil: tâcher à l'avenir de ne plus confondre ma réplétion avec une odontalgie. Ne pas confondre davantage le Traité des fluxions de Newton ou de Maclaurin, avec un livre de médecine... T'as saisi?

— ?...

— Second conseil : ne pas prendre le *Traité de la roulette*, du sympathique Pascal, pour une étude sur le jeu de même nom; il s'agit de la courbe appelée aussi cycloïde.

Maurice Lauban, pourtant habitué à la tournure d'esprit de Maugis, s'ébouriffe. Même il commence un tantinet à se vexer ;

— La tienne de courbe!

— Troisième conseil, bon cerf : mieux soigner l'élection de tes solipèdes. Du train où n's allons, arriverais chez moi après minuit. Tu t'y connais en canasson... comme en gonzesses.

— En gonzesses!!!

Du coup, Maurice se sent franchement vexé, et il redit en croisant les bras :

— En gonzesses!... Non, mais, si c'est par hasard, à Mlle Girard que tu allusionnes, tu t'illusionnes! Elle est...

— All' fut.

— Elle est... fichtre! j'en puis parler : j'en sors... elle est épatante.

— Peuh! Comme dit cet amour de Claudine Polaire. « Y a pas de quoi se les rouler dans la farine. »

Rage sourde de Lauban.

— Je suppose...

— ... que Gaëtane est pucelle?

— ... que tu es jaloux!

Maugis pouffe :

— T'as mis dans le mille. C't'effrayant, c'que j't'envie. J'en dors pas. j'en ai des crises. Faudra qu'j'achète un revolver. Pan! En route pour l'éternité. Tu t'planteras sur ma tombe, hein? Suis un type dans le genre de Musset ; i'm'faut un saule; comme je suis critique musical, tu me donneras un saule dièze...

Un petit silence ; Maugis rit d'un œil, s'attriste de l'autre, pose une main sur l'épaule du poète et reprend d'un ton patelin :

— Tu vois, moi, j'ai l'courage d'mes passions. Voyons si t'auras l'courage des tiennes. Avoue, bon cerf, qu't'aimes c'te vieille daine.

Le bon cerf se retient pour ne pas bondir.

— Vieille daine!... C'est si peu une vieille daine que... eh bien, oui, tu entends, je la gobe, — na!

— Bien. T'es courageux. Et voyons, maintenant, si t'es psycholo. Pourquoi l'aimes-tu?

— Ça...

— M'en doutais; tu l'sais pas. Comment pourrais-tu t'connaître toi-même, quand tu t'connais seulement pas en canasson. Hé ben! moi, j'vas te l'dire, éphèbe, pourquoi tu l'aimes : tu l'aimes, parce qu'on t'a dit qu'all' marche avec un prince. On t'a fichu dedans. Son prince, i's'est barré.

Lauban ne s'attendait pas non plus à « celle-là » ; il pâlit, se soulève, se rassied, vrille sur Maugis des yeux qui clignotent d'inquiétude.

— Barré? mâchouille-t-il.

— Il l'a planchée, si tu préfères.

— Et depuis quand?

— D'puis plus d'un an.

— Ce n'est pas à moi, proteste Lauban, qu'il faut raconter ça : ça ne prend pas. Avant-hier encore...

— Qué qu'y a eu, avant-hier? Un' comète?

— Y a eu que je l'ai cocufié presque sous ses propres yeux.

— La comète? Avec sa queue?

— Oh! tu peux rigoler, c'est pas tes foutaises qui changeront les... les faits.

— Les fêt's galantes?

— Avant-hier, voui... j'étais en bas, dans le hall, avec Gaëtane, et nous avons... elle et moi... sur un canapé Roi-Soleil... toute la cithare!... tandis que le prince était...

— ... ailleurs.

— ... en haut; à l'étage au-dessus.

— Tu l'as pas vu?

— Oh! là! là! élude Maurice.

Maugis arque la bouche et décoche un sourire de caraïbe qui fait l'aimable :

— Tu peux pas l'avoir vu. J'vas doucement t'expliquer ça.

Et, ô douceur! il explique, en effet, que quelqu'un (qui est lié avec un autre quelqu'un, lequel n'ignore rien de ce qui se passe chez la comédienne) lui a, aujourd'hui même, affirmé, de la façon la plus formelle, que, depuis douze ou treize mois, le prince Jean n'a plus posé ses augustes pieds sur les carpettes de l'hôtel sis rue des Belles-Feuilles.

— J'veux bien croire, concède-t-il à Lauban qui verdit, j'veux bien croire qu'avant-hier tu forniquais dans l'grand salon de c't hôtel et qu'la cabote t'a dit qu'l'altesse poireautait en haut. Mais all' s'a payé ton citron. Personne en haut... à moins...



J'veux bien croire que tu forniquais.

— A moins? interroge l'anxieux Lauban se cramponnant à cette restriction avec l'énergie du noyé qui saisit une gaffe.

— A moins qu'il n'y eût en effet, sinon quelqu'un, du moins quelqu'une... Car, tu sais qu'elle en pince aussi pour les femmes?

C'en est trop. Maurice, s'il s'écoutait, tordrait le cou à Maugis. Heureusement, il ne s'écoute pas, mais il éclate :

— Espèce de .. boufti! Espèce de... de saligaud! Espèce...

Maugis est aux anges. Les mains jointes, il prie :

— Continue. Faut pas t'gêner : j'suis pas ton père. Et puis avec ton canasson, c'est franc, s'pas? on a du loisir.

— Espèce de...

Lauban est si ému qu'il se trouve à court d'invectives. Quoi dire, alors? Faute de mieux, il se décide à mentir, et, les dents serrées :

— C'est pas moi, vieux, qu'on a berné, fait-il.

— C'est peut-êt' moi?

— Pardi... La preuve que le prince Jean n'a pas lâché Mlle Girard, c'est que...

— ... tu aimes c'te demoiselle?

— C'est que j'ai vu le prince...

— En photo?

— Vivant!

— Chez elle?

— Comme je te vois.

— Dis pas ça!

— Si, je le dis.

— Mais non.

— Alors, je mens?

— Mettons que t'as eu la berlue. Ce sont des choses qui arrivent, car tout arrive. Même nous : me v'là chez moi.

En effet, le sapin stoppe. Maugis empoigne son portefeuille ventru et serre la main de Lauban qui réitère :

— Je l'ai vu!

— Au revoir, bon cerf, et merci.

Maugis descend calmement de voiture. Maurice, furieux, le suit, bredouillant :

— Ne sois pas si pressé. Je ne t'ai pas tout dit. Il y a mieux. Non seulement je l'ai vu, mais encore...

Impavide, Maugis a déjà traversé le vestibule. Sans daigner se retourner, il ouvre la porte de l'ascenseur.

— Ah! çà, par exemple! implore Lauban, tu m'écouteras!

L'ascenseur s'élève. Un hurlement de colère le suit :

— Je lui ai parlé, au prince!

— Fff... (C'est la réponse du *Lift*).

— Voui! tu entends! Vous entendez, monsieur Henry Maugis! Le prince Jean et moi, nous avons causé plus d'une heure.

— Fff...

Et puis, plus rien. Maugis est arrivé. Le *Lift* vide va redescendre.

Alors, décontenancé un instant, époumonné aussi Maurice palpe et regarde sa cravate. Elle est toujours fleurdelysée. Ça le console et, le torse raidi, le visage impérieux, il affronte le grave concierge attiré par ses vociférations insolites :



Vous avez de drôles de locataires.

— Vous avez de drôles de locataires.

Une pirouette lutine. Six enjambées, et, v'lan! en sapin de nouveau.

(*A suivre*).

Voir la *Vie en Rose* depuis le n° 57.

N° 69.
7 Février 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
E. CHATENAY, Éditeur
51, Rue de Clichy, Paris.

LA VIE EN ROSE



Dessin de Cadel.

— *Moi, j'ai été enlevée à 16 ans.*
— *Combien qu'ils étaient ?*

A DADA SUR MON BIDET

Το ἱππάριον, ὁ ἵππος του Ερωτος.

LUCIEN.

V

CLORISE. — Ma petite Fosca...

FOSCA. — Ma petite Clorise...

CLORISE. — Une bonne bise.

FOSCA. — Et voilà ! — Tout ce que tu peux souhaiter.

CLORISE. Oh ! je ne souhaite qu'une chose, de la galette.

FOSCA. — Pas de la galette des rois.

CLORISE. — Non, non, de la vraie monnaie, sonnante et trébuchante, comme dit Provitet, le premier clerc de mon huissier, de la braise liquide. — Eh ! bien, tes étrennes ?

FOSCA. — Mieux que je n'espérais. Beaupréol, très chic, un chèque, et Eugène... oh ! ma chère ! une boîte d'argenterie... tout ce qu'il y a de plus urf ! Du Louis XV, qu'il m'a dit ; d'où peut-il savoir tout ça, cet être-là ? Il est esbrouffant ! Et toi ?

CLORISE. — Heu... ! pas brillant, mais enfin... ! Cet imbécile...

FOSCA. — Lequel ?

CLORISE. — Moliguard m'a envoyé des fleurs. Des fleurs, c'est se foutre du monde ! Un cadeau sentimental ! Idiot ! et Rolevoise, un lustre en verre de Venise, un cadeau qui se casse.

FOSCA. — Eh ! dis donc, mignonne, ça se revend.

CLORISE. — Je sais bien, à perte. Ils ont la rage des bibelots qui se payent plus cher qu'ils ne valent ; j'ai horreur des objets d'art, à cause de ça. Ils feraient bien mieux de nous donner l'argent tout de suite. Un chèque, comme le tien, à la bonne heure. Ce qu'on nous offre, c'est jamais ce que nous aurions désiré, au lieu que la monnaie...

FOSCA. — Des couverts tout ciselés, beaux comme tout ! Je les paie, et je les ai cachés, comme tu penses ; l'autre m'aurait demandé d'où ils me venaient ; mais je te les montrerai tout à l'heure. Nous gardons ça pour plus tard.

CLORISE. — Pour quand vous serez mariés... ?

FOSCA. — Pour recevoir les autorités et monsieur le curé, parce qu'Eugène, lui, veut être du conseil municipal, pour devenir maire et que moi, je veux être dame de charité, ah ! mais !

CLORISE. — C'est loin, ce pays-là ?

FOSCA. — Non, Seine-Inférieure.

CLORISE. — Et... on pourra y aller ?

FOSCA. — Toi, tant que tu voudras, mais pas d'autres, par exemple. A un moment donné, qui est-ce qui n'est pas obligé de rompre avec son passé ? — Allons, zut ! le téléphone ! — Voilà, voilà ! — Qu'est-ce que j'ai fait de mon peignoir ?

CLORISE. — Tiens.

FOSCA. — Merci. Il ne fait pas chaud. — Allô, allô. — Hein ? Je n'entends pas ? — Vous dites, Monsieur... — Laissez-nous donc, mademoiselle ! — Monsieur... Ah ! bien, bien, j'y suis. — Non. — Si. — C'est possible. — Oui. — Oui. — Oui, oui, et je lui ai envoyé un mot, pour l'en remercier. — Bien. — Ah ! non, non, non ; désolée, mais pas possible, — Laissez-nous donc, mademoiselle ! — Je dîne en famille. — Bon. — Quand il voudra. — Vous n'aurez qu'à me prévenir. — Merci. — Au revoir. — Serviteur ! un mufle qui m'a envoyé un sac de chocolat de six francs ! J'aime mieux me reposer.

CLORISE. — Oh ! Dieu, oui ! Tu as bien raison. Il y a des hommes, vraiment, si pingres, que le jeu n'en vaut pas la chandelle !

FOSCA. — D'autant qu'un ami d'Eugène m'a expédié un chevreuil et qu'on va se régaler ! Bien entendu, tu en es... — Encore ! C'est bien commode, ce téléphone, et ça rapporte largement ce que ça coûte, mais il y a des jours où c'est agaçant. Repasse-moi mon peignoir, Je n'en finirai pas, ce matin ! — Drrrrrr ! Drrrrrr ! Drrrrrr ! c'est bon, c'est bon, on n'est pas sourde, on y va ! — Allô ! Allô. — Ah ! c'est vous, bien gentil. — Merci. — Moi aussi. — A votre bon plaisir, vous savez bien que c'est ma devise. — Tout de suite si vous voulez. — C'est pour rire. — Bien. — Bien. — Oui. — Ah ! non, non ; désolée, mais pas possible. — Mais laissez-nous donc, mademoiselle! Insupportables ces employées ! — J'ai une première à l'Athénée. — Vous n'avez qu'à me faire signe. — A bientôt. — Très gentil, mais... trop ennuyeux, celui-là ! — Au moins, tu aimes ça, le chevreuil ?

CLORISE. — Moi, j'aime tout ce qui se mange.

FOSCA. — Moi aussi, à commencer par la fortune. La fortune des autres, s'entend. — Oh ! Encore ! Drrrrrr ! Et de trois ! Ils me rasent à la fin ! — Allô ! allô ! — Ah ! oui, oui, oui ! — Oh ! que vous êtes gentil, vous ! — Si je veux? — Mais je ne veux que ça ! — Non. — Si. — Peut-être bien. — Vous savez ça mieux que moi. — Ingrat ! — On vous adore. — Entendu, après-demain, à mardi, à mardi. — On tâchera. — L'un ou l'autre. — L'un et l'autre. — Dommage qu'on ne puisse pas s'embrasser par le téléphone. — Oh ! voulez-vous vous taire ! le téléphone, employé à... ! C'est pour le coup que M. Bérenger le ferait supprimer ! — A mardi. — Je suis ravie, enchantée ! Le chevreuil sera pour mercredi, voilà tout.

CLORISE. — C'est.. ?

FOSCA. — Rholpheinhem.

CLORISE. — Lequel ? Abel ou Isaac.. ?

FOSCA. — Les deux.

CLORISE. — Tu ne te refuses rien. C'est du cumul !

FOSCA. — Dame ! pour le jour de la Circoncision.

JULES DE MARTHOLD.

Tous Coiffés

Nouvelle inédite d'Auguste **GERMAIN**

Illustrations de **LOURDEY**

I

Un cabinet de toilette très élégant.

Énormes pots à eau et non moins énormes cuvettes en cristal. Psyché, coiffeuse, chaise longue, etc., etc.

Mlle Ninette de Lamballe, une brune aux grands yeux langoureux, fendus en amande, cause avec un Chambellan du royaume de La Playta, un quinquagénaire fort correct, admirablement vêtu.

LE CHAMBELLAN. — Ainsi, vous avez bien compris, mademoiselle Ninette ?

NINETTE. — Très bien ! Le grand duc de La Playta dont vous êtes le chambellan m'a rencontrée au Bois hier... Je lui ai plu...

LE CHAMBELLAN. — Énormément.

NINETTE. — Et son Altesse désire faire ma connaissance ?

LE CHAMBELLAN. — Le plus tôt possible. Dans une heure, elle sera ici... Mais songez bien à ma recommandation...

NINETTE. — Oui... Le grand duc désire que je sois coiffée d'une manière spéciale ?...

LE CHAMBELLAN. — Je ne saurais trop vous le recommander. Son Altesse n'aime actuellement que les femmes dont les cheveux sont séparés par une raie au milieu du front...

NINETTE. — Et ondulés et bouffants sur les côtés.

LE CHAMBELLAN. — Puis, dans les cheveux, sur chaque tempe, vous piquez une grosse fleur...

NINETTE. — Et vous obtenez ainsi une coiffure à la Gismonda... Je connais... On n'est pas né d'hier... (*Tendant la main au chambellan*). Je vous promets que votre maître sera content... Je viens de faire téléphoner chez mon coiffeur... Il va accourir... Je serai à la hauteur, je vous en réponds !

LE CHAMBELLAN. — Je vous rends mille grâces...De cette façon, mon auguste maître aura tout ce qu'il désire.

NINETTE. — Et moi aussi ?

LE CHAMBELLAN. — Je n'en doute pas une minute... Vous devez connaître, de réputation, la générosité du grand duc de La Playta?

NINETTE. — J'ai déjà entendu jaboter sur son compte... On le dit très chic...

LE CHAMBELLAN. — Plus encore ! Et je suis persuadé que vous n'aurez pas à regretter de lui avoir accordé l'audience qu'il sollicite.

NINETTE. — C'est bien mon opinion... Autre-



Cinq minutes après, une camériste introduit l'artiste capillaire.



Tous mes compliments. Vous me semblez très adroit.

ment !... Vous savez, moi, la noblesse ne m'intimide pas... Je suis jeune, mais j'en ai déjà connu dans la vie... des gens titrés! Et si je devais me faire onduler ou coiffer simplement pour le plaisir de causer et de voir de près un grand duc, eh bien, j'aimerais mieux aller, même par un temps froid, prendre un bain dans la Seine...

Le chambellan. — Je comprends... Je comprends très bien. Mais n'ayez aucune crainte. Son Altesse saura reconnaître, comme il le mérite, l'accueil gracieux que vous voudrez bien lui faire *(s'en allant)*. Seulement, soignez bien la coiffure.

II

Cinq minutes après, une caméristc introduit dans le cabinet de toilette M. Paul, artiste capillaire.

M. Paul a des cheveux très noirs et des dents très blanches; il est mince, sec, nerveux. Un très beau jeune homme de vingt-huit ans.



Vous avez dû en provoquer, des béguins.

Ninette. — Ah! vous voilà! *(regardant Paul)* Mais ce n'est pas vous que j'attendais... C'était votre patron.

Paul. — Il m'a chargé de l'excuser... il ne pouvait quitter le salon de coiffure.

Ninette. — Et pourquoi?

Paul. — Parce qu'il était en train de servir une ambassadrice.

Ninette, *furieuse.* — Une ambassadrice! Mais je m'en moque, moi!... Je lui ai dit de se déranger.., Il devait le faire... Je paie aussi bien que les ambassadrices... et même mieux.

Paul. — Le patron ne l'ignore pas... Mais comme il savait que vous étiez pressée, il m'a envoyé de suite à sa place... Il n'aurait pu venir que dans deux heures.

Ninette. — C'est idiot! c'est imbécile! C'est un crétin, votre patron. Vous le lui direz de ma part...

Paul. — Mais enfin, madame, je vous affirme que je saurai le remplacer.

Ninette. — Espérons-le !... Seulement réfléchissez un peu à toute la responsabilité que vous allez encourir... Il me faut une coiffure à la Gismonda...

Paul. — Je les réussis très bien.

Ninette. — Mais une coiffure épatante, extraordinaire, phénoménale... Un chef-d'œuvre enfin... Tout à l'heure, je vais recevoir le grand duc de la Playta...

Paul, *souriant.* — Je m'en doutais presque.

Ninette. — Hein! Quoi? Qu'est-ce que vous chantez?... Comment pouviez-vous deviner que?...

Paul. — Il y a huit jours j'ai coiffé M[lle] Liane des Trois-Rivières pour le même motif... C'est sa manie à ce grand duc.

Ninette. — Ah! Vous étiez déjà au courant?...

Paul. — Oui... Et je vous affirme que M[lle] Liane n'a pas eu à regretter d'avoir été coiffée par moi... Le grand duc lui a donné un collier de perles...

Ninette. — Capable de faire loucher un sphinx! Je l'ai vu... Ça vaut trente mille francs comme un sou.

Paul. — Trente-cinq mille!

Ninette. — Alors, puisque vous réussissez avec tant de chic les coiffures à la Gismonda... ne perdons plus de temps... Allons-y!... Mais attendez un peu que je me mette à l'aise...

Elle enlève son corsage et apparaît en simple jupon, bras et gorge nus. Puis elle s'asseoit. M. Paul commence à se livrer à ses travaux. Pendant ce temps, Ninette regarde avec intérêt le visage de l'artiste qui se reflète dans la psyché placée en face d'elle.

Ninette, *au bout de quelques instants.* — Tous mes compliments, mon ami... Vous me semblez très adroit.

Paul. — Il le faut bien, madame, dans notre métier!...

Ninette. — Dans votre métier, il y a tellement de gourdes...



Viens, il faut que je t'embrasse!



Je crois que nous serons très bien là pour causer.

PAUL. — Quelquefois, certains tirent trop fort sur les cheveux...

NINETTE. — Quand ils ne les arrachent pas !

PAUL. — Dame, vous savez, on trouve des savetiers partout !

NINETTE. — Ça c'est bien vrai ! Je me rappelle... Il y en a un, qui, une fois, m'a brûlé une touffe de cheveux... mais vous savez, pas une petite touffe, une grosse... Ce que je lui ai flanqué une gifle !

PAUL. — Je vais me méfier...

NINETTE. — Non... Vous... vous m'inspirez confiance... Vos mouvements sont doux, lents, presque caressants... Vous êtes habile...

PAUL. — Madame est vraiment trop bonne !

NINETTE. — Je ne dis que ce que je pense... Vous êtes de Paris, vous ?

— PAUL. — Non... Je suis du Midi.

NINETTE. — Je m'en doutais... Il n'y a que les coiffeurs du Midi qui aient autant de souplesse, autant de finesse, dans le doigté...

PAUL. — Nous sommes tous ainsi, à Bordeaux.

NINETTE, *avec un petit cri de joie.* — Hein ? quoi? Qu'est-ce que vous soupirez?... Vous êtes de Bordeaux...

PAUL. — Est-ce que Madame en serait aussi?

NINETTE, *de plus en plus joyeuse.* — Tu l'as dit, bouffi ! Je suis née cours de l'Intendance.

PAUL. — Un bien bel endroit.

NINETTE. — Ah ! sûr. Le cours vaut bien des rues de Paris... J'aurais dû m'en douter que vous étiez de là-bas... Rien qu'à voir vos cheveux si noirs, vos yeux éclatants...

PAUL. — Et puis, j'ai encore un peu l'accent.

NINETTE. — Pas beaucoup. Mais ce que vous avez de belles dents blanches !

PAUL, *la bouche en cœur.* — Comme vous, Madame.

NINETTE. — Oui, les miennes ne sont pas mal, c'pas?

PAUL. — Et vous aussi, vous avez des cheveux noirs et des yeux éclatants!

NINETTE. — Il n'y a pas à dire... C'est encore dans le Midi qu'on trouve les plus beaux hommes...

PAUL. — Et les jolies femmes !

Un silence. Paul oublie pendant un instant d'onduler Ninette qui continue de le regarder dans la glace.

Puis, il se remet fébrilement à l'ouvrage.

NINETTE, *avec un léger rire.* Ah! ah ! faites attention ! Vous m'avez tiré un peu trop les cheveux.

PAUL. — Vraiment? Je vous demande pardon.

NINETTE. — Je vous excuse... vous me regardiez *(riant toujours)* et cela vous a troublé?...

PAUL. — Mon Dieu, je vous avoue, qu'en effet, quand on vous regarde... quand on vous contemple... (*changeant de ton*). Mais je ne saurais insister davantage.

NINETTE. — Insistez... qu'est-ce que vous alliez me dire ?

PAUL. — Dame! Je coiffe beaucoup de personnes.

NINETTE. — Oui, vous devez n voir défiler pas mal entre vos mains.

PAUL. — De toutes les formes et de toutes les façons. Des bourgeoises comme des comtesses. Mais, il m'arrive rarement de coiffer des dames, qui soient aussi jolies que vous !

NINETTE. — Alors, vous me trouvez bien ?

PAUL, *avec un soupir.* — Certes. Et je comprends que Madame ait son hôtel, sa voiture et ses chevaux. Avec tant de charmes!...

NINETTE. — C'est vrai... J'ai un joli visage, pas ? Et puis, je suis bien faite, hein?

PAUL. — Une statue... Vous êtes moulée comme une statue.

NINETTE, *regardant Paul dans la glace.* — Ecoutez mon petit, si à Bordeaux les femmes sont bien faites, les hommes le sont aussi... Et vous, avec votre tête, vos yeux, étant donné votre métier, vous avez dû en provoquer, des béguins !



Madame, c'est le grand duc.

Paul, *se redressant.* — Mon Dieu! On en a eu, en effet, quelquefois.

Ninette. — Je le comprends.

Encore un long silence!

Paul continue de travailler fiévreusement, tandis que son œil cherche, de temps en temps, celui de Ninette dans la glace.

Ninette. — Vous coiffez vraiment très bien.

Paul. — Une seconde encore. Et j'ai terminé.

Deux minutes après, Paul a achevé son ouvrage. Il le parachève, en plantant deux grosses touffes de fleurs dans les cheveux de Mlle Ninette.

Ninette, *se levant.* — Voyons, maintenant, comment j suis?

(*Elle se plante toute droite devant la glace.*)

Ninette, *battant des mains.* — Ah! ce que je suis bath! ce que je suis chic! J'ai l'air d'une nymphe!

Paul. — Madame est contente?

Ninette. — Ravie. Je suis ravie! Aux anges! Vrai, je ne sais comment vous remercier.

Paul. — Que Madame ne me remercie pas. Je n'ai fait que mon métier.

Ninette. — Non, tu as fait mieux! Quand le grand duc va me voir, il est capable de se flanquer par terre... d'émotion... d'admiration!... (*se précipitant vers Paul*) Viens... Je suis trop contente. Il faut que je t'embrasse!

Paul. — Entre gens du même pays!

Il embrasse à son tour Ninette, qui se garde bien de le repousser.

Paul. — Ah! ce que vous sentez bon!

Ninette. — Tu trouves?

Paul. — Oui, laissez-moi respirer encore!

Ninette, *regardant la pendule.* — Vas-y bébé... nous avons encore vingt minutes avant l'arrivée du grand duc.

Paul, *entraînant Ninette vers la chaise longue.* Je crois que, là, nous serons très bien pour causer.

III

Vingt minutes après.

Ninette est sous les armes, dans un déshabillé des plus somptueux et des plus aguichants.

Une caméristе entre.

La caméristе. — Madame, c'est le grand duc.

Ninette, *serrant contre son cœur Paul qui l'embrasse une dernière fois.* — Au revoir, mon chéri, au revoir!

Paul, *s'en allant.* — A bientôt, j'espère?

Ninette. — Oui... On recommencera... (*A la caméristе*) Faites entrer le grand duc. (*avec un sourire*) Si je suis coiffée... Il l'est aussi... avant la lettre!

Auguste Germain.

(Dessin de F. Gottlob.

Hum! Encore un banquier qui cherche un asile inviolable!

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (13)

par WILLY

(Suite).

XI

PORTE DE BOIS

Un jeudi, et, plaisir jovidical, festival au Trocadéro.

On y célébrait Saint-Saëns qui revenait des Canaries, avec le troisième acte de *Proserpine.* Il y avait là du beau monde et aussi (ne négligeons pas ces mammifères rongeurs : on peut en avoir besoin) toute une bande de castors. Lauban s'y épanouissait cravate rouge à pois jaunes (Maugis, installé non loin de lui, lui envoya : « Tu vaux ton besant d'or! ») et bleuets à la boutonnière. Il ne se refusait plus rien.

A la sortie, il esquiva Maugis, et le hasard de la cohue le plaqua un instant derrière un *dito* féminin dont il reconnut le fumet. Pas d'erreur. C'était l'odeur de Gaëtane. En dépit du proverbe : « Pas de fumet sans feu », ce n'était que son odeur, et rien de plus. Si la personne, dont Maurice frôla (très peu, très poliment) les hanches, apparaissait, côté verso, presque aussi grassouillette que Mlle Girard, elle était à coup sûr plus petite encore que la maîtresse du prince Jean. Du reste, extrêmement brune : un poil plume de corbeau. Quand on fait tant que d'avoir du poil de cette couleur-là, on exubère : on en a partout. Personnellement, ça me dégoûte, cette luxuriance pilaire, mais on doit lui reconnaître des avantages : elle adoucit les frottements, tient chaud en hiver (en été aussi), et enfin il est de jeunes mâles qu'elle ne rebute pas

— Moi, par exemple, se dit sincèrement Maurice en redoublant de politesse frôleuse.

L'inconnue se retourna, l'air indigné, aperçut son vis-à-vis, ou, pour mieux dire, son vis-à-dos, et sourit. Elle avait l'indignation moins drue que le poil et très courte, comme la taille. D'ailleurs, de fort jolies dents qu'elle tenait à montrer peut-être. Et, pour témoigner qu'il les avait vues, le vis-à-dos luisit des yeux et salua. Le tout ne dura pas une demi-minute. L'odeur de Gaëtane s'éloigna comme si de rien n'avait été. Maurice avait espéré probablement qu'elle allait passer la nuit sur la place, car il serra les poings d'étonnement et de dépit.

— La rosse! la v'là qui fiche le camp!

D'un ongle méditatif, il râcla l'un des coins de sa bouche humide et lascive.

— Ce nez gentiment crochu, cette lippe en auvent, ce teint de cuir sur quoi Astaroth se serait oublié... c'est une youpine. Je n'ai jamais marché avec une youpine. Si je la suivais?

Il la suivit.



— Si je la suivais? Il la suivit...

Moulée dans la soie noire, une grande plume noire sur son chapeau à la Rubens (c'est un Rubens, ce qu'on appelle une boulotte), la youpine soignait son allure. Elle balançait la croupe, branlait la tête et la plume noire flottait. De temps en temps elle découvrait assez ses demi-bottes pour qu'on remarquât qu'elle avait le pied abondant. Du 39 ou du 40.

— Dommage qu'il ne pleuve pas, pensait Lauban. Elle m'exhiberait ses jambes. Si elles sont en proportion...

Les gigots bien copieux, le poète, à de certains jours, aimait assez ça. Affriolé, il hâta le pas, et, comme l'inconnue atteignait l'avenue d'Eylau, il l'accosta.

— Madame!

D'une main il soulevait son chapeau, de l'autre il tâtait sa cravate. Et il attendit.

— Monsieur! dit avec simplicité la youpine.

Et elle attendit aussi. Un rien embarrassé, le poète chatouilla ses bleuets.

— Il fait, énonça-t-il, une journée superbe. Permettez-moi...

— ... de vous offrir un déjeuner sur l'herbe, interrompit l'inconnue. Non, merci.

— La vérité est que je vous trouve...

— ... délicieuse.

— Oui... et que...

Maurice cherchait une formule pudique pour exprimer qu'il souhaitait des impudicités. Mais, comme par un fait exprès, il ne trouvait que des assemblages de mots honteux, qu'il lui parut préférable de réserver pour une autre fois. Cependant, il suppléait à son silence par des regards effrontément fixes et par de petits gestes déshabilleurs. La youpine ne sem-



La youpine ne semblait pas s'en offusquer.

blait pas s'en offusquer. Ça devait même l'amuser, et, riant, elle émit cette supposition :

— Vous êtes peintre?

L'autre saisit la palette au bond :

— Vous l'avez deviné!

— Et, comme je suis délicieuse...

— Je désirerais vous peindre.

— En pied ?

— Ma foi!

— Vous faites surtout le nu, peut-être ?

— En effet, je,..

— Eh bien, non! Je répugne au portrait comme au déjeuner sur l'herbe. Tous mes regrets, monsieur.

Un petit salut ironique. La plume noire voltigea.

— Du moins, implora Lauban, vous me permettrez de vous admirer de loin... de vous suivre?

— Tant que ça vous fera plaisir. Mais je vous préviens charitablement que si vous comptez découvrir ainsi mon adresse, vous allez vous..

—... Taper ?

— C'est comme vous dites. Je ne rentre pas chez moi.

Or, furieux au fond que la youpine n'eût pas instantanément chuté dans ses bras, il s'attacha à ses pas, moins par concupiscence que par colère.

De plus en plus balancée sur ses demi-bottes de plus en plus dévoilées (du 40 ou du 41), elle foula le Rond Point de Longchamp et — quel culot ! — et s'aventura dans la rue des Belles-Feuilles.

— Voilà bien ma veine ordinaire ! ragea Lauban *in petto*. Mlle Girard m'a prévenu qu'elle s'absentait aujourd'hui. Je ne dois aller chez elle que demain, et je ne me soucie pas de passer devant sa porte. Le grand escogriffe ou la femme de chambre pourraient me reconnaître, et croire que j'espionne. Demi tour!

Il exécuta le demi-tour. Ensuite, il changea d'avis et haussant les épaules, il se remit à marcher derrière la youpine. Bientôt celle-ci s'arrêta. Elle étendit la main. Pourquoi ? Pour sonner. Où ? A l'hôtel de Gaëtane !

Stupéfié, le poète se sentit une envie folle de lui crier :

— Vous faites erreur. Il ne se peut pas que vous alliez là. Là, c'est chez ma maîtresse... pour ainsi dire chez moi.

Où? A l'hôtel de Gaëtane!

Mais il ne cria rien du tout. Les lèvres pincées, il passa devant la grande plume noire et vit soudain les demi-bottes s'enfourner dans le vestibule. (Du 41 ou du 42).

— Nom de nom! pensa-t-il, ça, c'est un comble !

Puis il entendit la porte se refermer. Il fit quatre ou cinq pas sur l'avenue Victor-Hugo, s'adossa contre un platane, tira son mouchoir, s'épongea le front, piaffa quelques minutes, alluma une cigarette dont il chiqua la moitié. Il songea.

—Cette juive doit être une cabotine, et, en somme, rien d'extraordinaire à ce qu'elle fréquente Mlle Girard dont elle a justement l'odeur. Elle doit lui chiper ses flacons d'essences, je comprends ça. Ce que je ne comprends pas, c'est que, Gaëtane absente, cette youpine ne se retire pas. Est-ce que, par hasard, elle ne serait pas absente, Gaëtane? On peut projeter une partie, et puis, crac ! une conjecture quelconque vous oblige à rester chez vous. Ça arrive ces choses-là. Nom de nom, je vais en avoir le cœur net.

Il piqua droit à l'hôtel.

— Drr...

(Apparition du grand escogriffe),

— Madame Ga...

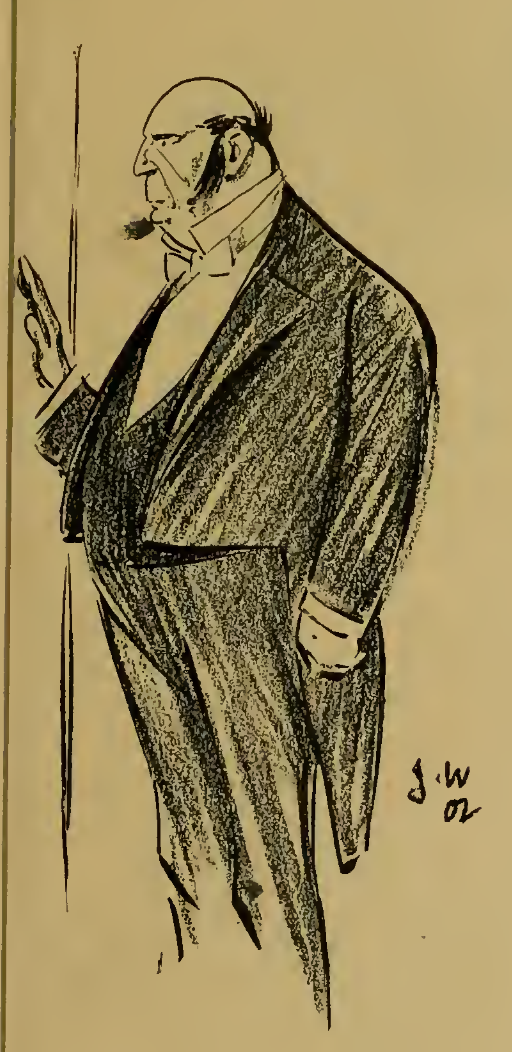
— Madame n'est pas là, monsieur.

— Vous en êtes sûr?

Geste à la fois affirmatif et narquois du domestique.

—Je sais, en effet, qu'elle avait l'intention de sortir, murmura Lauban. Toutefois...

Le domestique osa l'interrompre.



Apparition du grand escogriffe.

— Madame aura donné suite à ses intentions.

Maurice, crispé, eût donné volontiers vingt-cinq francs pour voir tomber raide mort un esclave aussi sinistre.

— Veuillez, lui enjoignit-il durement, me conduire dans le hall. J'attendrai que ma... que votre... maîtresse rentre.

Mais le larbin, goguenard :

— Impossible, monsieur. Madame n'a pas laissé d'ordres pour ça.

Et, proférant cet irrespectueux refus, il commençait à clore lentement la porte au nez du poète qui, furibond, lui expectora :

— Abruti !

La porte continua de se clore. Ainsi aux trois quarts expulsé, Lauban eut un haut-le-corps menaçant :

— Vous!... vous aurez de mes nouvelles.

En silence, la porte acheva de l'expulser.

XII

DE LA DIFFICULTÉ DE SE CRÉER UNE OPINION POLITIQUE

Smiley, seul en son home, monologue :

— Deux heures et demie, si j'en crois la pendule qui, depuis que j'ai dissipé trente-neuf francs pour l'acquérir, s'obstine à me signaler avec un tic-tac déplorable la fuite fatale du temps. Aussi joli que fugitif, le temps. C'est le 2 avril, et le soleil est, cette année, tellement en avance qu'on pourrait carrément se figurer que c'est le 3. Séduite (est-ce bien le mot pour une femme si Vénus de Médicis? enfin, mettons : séduite, par cette solaire précocité, Lucienne-aux-cheveux longs est allée se balader sous les naissants ombrages du jardin du Luxembourg, côté de la fontaine (de Médicis elle aussi). Elle a de la chance, Lucienne. Moi, non. Elle n'est pas électeur, elle. Moi, oui. Je suis électeur ou, plutôt, je veux l'être. Voilà environ quinze ans que je jouis, pour ainsi parler, de mes droits politiques, et je ne les ai pas encore exercés. J'ai eu tort : mon médecin me recommande l'exercice. Dans quelques jours, on doit élire des députés, ou des conseillers municipaux, ou des sénateurs, je ne sais pas bien. Mais ça n'a aucune importance. L'important est que, pour la première fois de ma vie, je donne ma voix dans une élection.



— L'important, c'est que, pour la première fois de ma vie, je donne ma voix dans une élection.

A qui la donnerai-je? C'est pour en décider que je suis resté seul chez moi, devant ce tas de prospectus, de brochures, de professions de foi. Il y en a de toutes les couleurs : « noisette, amande, figue et raisins secs », ainsi que jaspine Anatole France qui se connait comme personne en nuances de « mendiants ». Et je vais avaler tout ça, consciencieusement. Ah! mais... sapristi! voilà qu'on carillonne. Un créancier, peut-être? J'en ai des flottes. Je n'ouvre pas. On carillonne encore. Un débiteur, peut-être? Je n'en ai pas. Zut! J'ouvre tout de même.

Porte ouverte; deux mains tendues; derrière elles : Lauban.

— Ah! mon cher Jimmy, quel bonheur de te trouver là! Tu ne peux pas t'imaginer comme ça m'enchante, car je suis terriblement embêté :

— Moi aussi, dit Smiley. Je me prépare à faire acte d'électeur. Il urge que je me forme une opinion politique, et ça m'embête. Mais je voterai, et je suis content.

— Ah! souffle Maurice, interloqué.

— Remets-toi.

Lauban se « remet », dans un fauteuil que Smiley, astucieux, lui désigne près de la cheminée, sous la pendule, espérant qu'elle signalera, au visiteur, aussi, la fugacité funeste du temps.

— Tu ne peux pas t'imaginer! reprend Maurice.

S'il répète toujours la même chose, pense Smiley, ce n'est pas aujourd'hui que j'aurai le loisir de déterminer mon orientation politique! et, poliment, il concède :

— Non, je ne m'imagine pas.

— Eh bien! c'est épouvantable à dire, Mlle Girard m'a menti.

— Ça t'étonne? fait Smiley, visiblement étonné de cet étonnement.

— Dame!

— Ça t'étonne qu'elle t'ait trompé?

— Ah! pardon! rectifie Lauban, je suppose encore qu'elle ne m'a pas trompé.

— Alors?

— Elle m'a menti. Entre mentir et tromper, il y a, en amour, une nuance.

— En amour aussi! Noisette, amande, figue et raisins secs.

Smiley ne peut s'empêcher de sourire doucement.

— Ne souris pas comme ça, Jimmy, supplie Maurice.

— Pourquoi?

— Parce que, mon enfant, quand ton hideux sourire voltige — quelle horreur! — sur tes traits décharnés, tu ressembles au valet de pied de Gaëtane, et si tu savais...

— Soit. Et, alors, en amour, elle t'a menti souvent?

— Une fois, hier.

— Et tu te plains!

Maurice pousse un soupir véritablement bien long; il ne tiendra aucun compte de la pendule. La voix lente :

— Je sortais du Trocadéro, fait-il.

— Sors en vite, conseille Smiley : il y a là des courants d'air meurtriers.

— Je remarque une grosse youpine assez plaisante, ma foi, malgré son épaisseur. Pas tout à fait un pot à tabac.

— Une outre?

— Une amphore. Je la suis, et...

Alors, patati, patata, Maurice révèle à Jimmy que la youpine, entrée chez Gaëtane, y est restée; que lui y est entré mêmement, mais qu'on l'a fourré dehors. Il tient à préciser : on l'a expulsé « comme un pet de lapin ».



Comme un pet de lapin, parfaitement!

— Comme un pet de lapin! parfaitement! Or, ça se passait avant-hier. Hier, je vais coucher avec Mlle Girard et entre deux engagements, je lui parle de sa visiteuse. Elle me répond : « Connais pas ». J'insiste : « Une grande plume noire, de grands pieds son odeur. — Connais pas. »

Une pause. Puis :

— Et toi, mon vieux Jim, est-ce que tu connais?

— Connais pas non plus, déclara Smiley.

— Dans ce cas, ton opinion?

— J'attends que tu sois parti pour m'en créer une, explique le votant.

— Ne plaisante pas, vieux, j'ai du chagrin. Tu ne sais pas ce que m'a suggéré ce saligaud de Maugis? Que Gaëtane était aussi pour femmes. C'est pourquoi, par moments, je me demande si cette juive... Tu me comprends?

— Sans peine.

— Ton opinion là-dessus?

— Mon coco, en ça comme en politique, je veux bien essayer de m'en créer une. Pour l'instant, j'en manque.

— Alors, il faudra que je revienne?

— Oui, un de ces jours, en passant.

(*A suivre*).

Voir la *Vie en Rose* depuis le nº 57.

AIMABLE RAPPROCHEMENT



— C'est encore dans notre corporation que les femmes ressemblent le plus aux hommes ! Ce sont des sauteurs..... et nous des danseuses.

BOITES A MUSIQUE (4)

Texte de Jacques Yvel. — Illustré par F. Fau.

A PARISIANA

— Tu remarqueras, dis-je à Pitchoun, que MM. Latargue et Mougel, les auteurs de la revue : *Y'a des surprises*, n'ont pas abusé de la licence accordée par la censure aux ordinaires fournisseurs de ces sortes de productions dont Théophile Gautier disait qu'elles ne « tombent pas sous l'analyse » : ni petite marcheuse symbolisant le Métro, lequel n'en finit pas de se faire percer, ni matrone personnifiant l'allumette suédoise qui ne s'enflamme que sur le côté...

— Mais je n'ai pas trouvé cela si ridicule !

— Vieux paillard, va ! Tu peux quand même te rincer l'œil, car les jolies personnes ne manquent pas ici... je te recommande surtout les demoiselles qui incarnent les aphrodisiaques, regarde-les arpenter la scène, aussi dévêtues que les inconvenances le permettent, très en chair et même en voix.

— Sapristi ! que la commère est donc jolie !... Quelle gorge ! Quelles épaules ! Elle s'appelle ?

— Marcelle Yrven... une perle découverte par l'intelligent directeur de Parisiana.

Mais que penses-tu de Vilbert ?

— Je le trouve étourdissant de gaîté. Ce garçon-là doit être adoré du public ?

— Tu ne te trompes pas. Bien des amateurs, dont je suis, le préfèrent à Polin ; il a surtout un entrain endiablé que l'autre n'aura jamais.



Mlle Yrven



Un lapin

— J'aime aussi ce grand dégingandé qui ressemble à Millevoye, moins la moustache.

— C'est Jacquet, une étoile du music-hall, et pas filante, très attaché à Parisiana, le théâtre de ses grands succès.

— Quelle est cette grosse femme solidement musclée et grassement hanchée dont la corpulence me rappelle Elise Faure, vivandière d'antan ?

— C'est l'ange Gabriel... Je veux dire Gabrielle Lange... une bonne fille pas bégueule, comédienne très adroite et chanteuse expérimentée.

— Elle me plait beaucoup. Si je lui envoyais un bouquet ?

— Elle s'asseoirait dessus, comme Lucrèce s'assit sur le bouquet de Tarquin.

— Tu dis ça pour me *tarquiner*.

— Essaie donc de lui gazouiller le trio de *Faust :*

Lange pure...

Ce n'est pas ton âme qu'elle portera dans les cieux, mais ton ballon.

— Alors, cavalons ! (*A suivre*).

ENTRE AMIES



— Moi, je ne dis pas de mal de Clara... Je dis seulement que c'est une trop bonne fille...
— Tu dis cela parce qu'elle t'a chipé ton amant.

LA COURTISANE XVIII



(Dessin de F. Bac.) « Qui sème le vent récolte la tempête » (Voir en regard la légende)

“ Qui sème le vent récolte la tempête ”

L'ennui souvent se penche morose sur les longues heures des existences désœuvrées. On prend un cabot de Concert pour l'après-midi. Ce n'est pas qu'elle l'aime, ma foi non! Ce n'est pas qu'il est généreux! Grand Dieu, vous ne savez pas tout... Ce n'est pas qu'il est joli joli, oh là là... ni bien spirituel... Non, non. Ce n'est pas qu'il soit bon... regardez-moi ces bleus. Mais il n'est pas fier et un peu crapuleux. On détend ses nerfs, on parle à cœur ouvert. Il n'y a pas l'ombre de pose.

Ce bonheur cependant est fragile, Mademoiselle. On va trouver la pie au nid. La femme de chambre a envoyé une lettre anonyme... Le cocher a reçu la pièce...

Le protecteur monte quatre à quatre, impatient de voir ce qu'il ne voudrait contempler jamais, expliquez cela. Un coup de pied à la porte qui craque, bâille, puis cède et devant cette irruption soudaine, fuit, éperdu et ridicule, la chemise en bannière et tombant sur ses bretelles lâchées, le fol amant. La femme, elle, prenant posture pour la bravade classique, se drape avec des gestes maladroits dans un pan de son peignoir rose dont elle ne peut trouver la manche.

Et alors, à cette heure fébrile, remplie de crises et de violences, chassant loin le mensonge qui est un sacerdoce, sous ce toit la vérité, enfin, paraît. Et les aveux sortent de ses lèvres, blessants, ivres d'une basse et animale vengeance, comme des coups de couteaux : Et vous avez cru qu'on vous aimait, pauvre imbécile! Mais regardez-vous donc, mon cher. On s'est moqué de vous, on a joué la comédie pour la galette, et vous avez toujours été, avant, pendant et après, le plus risible des cocus!

Les cheveux croulant sur ses épaules nues, la poitrine haletante sous la mousseline déchirée, le nez insolent les narines en défi, elle voit la partie perdue, le luxe envolé, la ruine prochaine, et vocifère, vengeresse, cassant les vitres en une dernière rafale : « Oui! Tout Paris m'a eue, tu entends, tout Paris! Et tu n'en savais rien ! C'est à se tordre !... »

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret

Le Gérant : VAURIGAUD.

PENSEUR



Dessin de Kupka.

— *Ne me trouble point, futile créature, laisse en paix se développer ma pensée.*
— *Bien sûr, mon p'tit père, on développe c'qu'on peut, s'pas.*

N° 70.
14 Février 1903.

Paris . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

E. CHATENAY, Éditeur.
51, Rue de Clichy. PARIS

LA VIE EN ROSE

NOS GALANTS BONNETEURS



Dessin de Cadel.

— *Voyons, chère madame, une petite partie d'écarté?*



Il y a quelqu'un

I

Au vieux château de Craon-le-Château; les nouveaux propriétaires, le baron Tronche et la baronne Tronche, font, après dîner, les honneurs du hall, à M. Hector Sauze, le jeune et talentueux avocat, qui est leur hôte; inutile d'ajouter que si Sauze est là, il y a une demoiselle Tronche.

Hector. — Féodal!... véritablement féodal!... *(à part)* Qu'est-ce que ces cochons m'ont bien fait manger pour me mettre le ventre dans un tel état? *(haut)* C'est féodal!...

Henriette Tronche. — Oh! je savais bien que cela plairait à M. Hector! N'est-ce pas, monsieur Hector, il semble qu'on se trouve transporté aux temps de la chevalerie...

Tronche. — D'estoc et de taille...

Madame Tronche. — Les troubadours...

Hector, *à part.* — Si la conversation prend ce ton-là, je ne peux pourtant pas leur demander où sont les cabinets?

Madame Tronche. — L'heure est exquise...

Henriette. — C'est l'heure des sylphes et des fadets...

Tronche. — Voulez-vous que nous allions faire un tour dans le parc?

Madame Tronche. — Non, n'est-ce pas? Mieux vaut rester ainsi, immobiles, à sentir cette poésie du passé qui se dégage des choses et des êtres, et, lentement, doucement, vous pénètre, monte en soi, et vous remue jusqu'aux entrailles...

Hector. — Oui, jusqu'aux entrailles...

Henriette. — Sans rien dire...

Tronche. — Sans rien faire...

Hector, *à part.* — Non, décidément je ne peux pas rester sans rien faire!... *(haut)* Il va pourtant falloir que je songe à m'arracher à ce charme...

Henriette. — Déjà?

Madame Tronche. — C'est vrai que vous devez être fatigué... le voyage...

Tronche. — Voulez-vous un journal?

Hector. — Hein?

Tronche. — Pour vous endormir?

Hector. — Merci, cher Monsieur, j'ai quelques lettres à écrire: et puis, dans ce cadre admirable, je veux relire une ou deux pages de la *Légende des Siècles... (adieux, bougeoirs).*

Madame Tronche. — Ce jeune homme est très distingué!...

Tronche. — Oui, c'est quelqu'un!...

Henriette. — Et quelle nature fine et poétique!...

Tronche. — Par exemple, je ne sais pas ce que la cuisinière avait fourré ce soir dans les plats...

Madame Tronche. — Oui, n'est-ce pas?

Henriette, *vivement.* — Bonsoir, père!

Tronche. — Va, va, mon enfant!

Et Henriette, tel un sylphe ou un fadet, se précipite dans la tourelle: et l'on sait ce qu'a fait, des tourelles, la pratique ingéniosité de nos architectes modernes.

Hector. — N. de D.! j'étais si pressé que j'ai oublié de pousser la targette!... *(sépulcral)* Il y a quelqu'un!...

II

Chez Clara Tambour.

La petite bonne joufflue. — Monsieur Hector!...

Hector. — Eh bien, quoi, on ne m'attendait pas? *(et il ne croyait pas si bien dire).*

La petite bonne. — C'est-à-dire qu'on ne vous attendait pas si tôt; Monsieur avait dit à Madame qu'il resterait au moins quatre jours; même que j'ai encore tantôt porté une lettre que Madame adressait à Monsieur au château de Craon...

Hector. — Ah! oui, j'en ai soupé de la vie de château; d'abord tu comprends bien que je ne pouvais pas revoir la jeune fille après nous être rencontrés, nez à nez, dans cet endroit-là...

La petite bonne, *qui ne peut pas comprendre.* — Oui, Monsieur!...

Hector. — J'étais ridicule; c'est l'histoire de la Montespan, lui faisant surprendre Mlle de Lavallière sur la chaise percée, pour en dégoûter Louis XIV...

La petite bonne, *qui comprend de moins en moins.* — Oui, monsieur!...

Hector. — Alors je n'avais plus qu'à filer, ce que j'ai fait dès patron-minette...

La petite bonne, *qui, à ce dernier mot, croit enfin*





Le gigolo, d'une voix éteinte : Il y a quelqu'un !...

comprendre quelque chose.— Oh ! monsieur Hector !...

Hector. — Allons, tiens, prends mon pardessus...

La petite bonne. — C'est que madame...

Hector. — Quoi, madame ? Elle n'est pas sortie, j'imagine ? la concierge, en bas, m'a dit qu'elle était là.

Clara, *paraissant au seuil de la chambre.* — Quelle bonne surprise ! Mais qu'est-ce que tu faisais là, à causer avec cette sotte, au lieu de voler dans mes bras ?

Effusions.

La petite bonne, *épatée et en aparté.* — Par exemple, je voudrais bien savoir par où le gigolo de madame s'est trotté ?

Hector. — Ah ! ça fait plaisir de se retrouver dans ce bon petit appartement confortable, loin de leurs saloperies moyenageuses, où l'on est forcé de se guinder, et qui vous font froid dans le dos ; je ne suis pas un chevalier, moi, que diable ! Tu permets que je mette mes pantoufles ?

Clara. — Sans doute, mon ami ; veux-tu que je dise à la bonne ?

Hector. — Mais non, je sais où elles sont : là, dans le placard, je vais les prendre.

Clara. — Dans ce placard ? jamais !

Hector. — Comment, jamais ? toujours, au contraire : je suis un homme très désordonné, mais pour certaines choses j'ai beaucoup d'ordre ; mes pantoufles je les mets toujours dans ce placard ; tiens, tu vas voir (*et il ouvre le placard*).

Le gigolo, *d'une voix éteinte.* — Il y a quelqu'un !...

III

Salon bourgeois, avec des tentatives de ripolin, et des essais de modern-style, qui montrent que la dame du logis a des aspirations ; elle en a même trop, et c'est pour cela qu'après un flirt en règle, et des rendez-vous au Parc Monceau et au Musée de marine du Louvre, Hector l'avait insensiblement lâchée ; mais il y revient.

La dame. — Vous !... c'est vous... après tant de mois !...

Hector. — Tant de mois, c'est vrai !... Vous voyez bien que le temps est impuissant à vous faire oublier !...

La dame. — On m'avait dit que vous alliez vous marier ?...

Hector. — Qui vous a raconté ? Potins !...

La dame. — Alors vous ne pouviez vous décider à quitter cette demoiselle Tambour ?

Hector. — Qui a pu vous dire ?... Calomnies !... Mais parlons de vous... de vous... qu'êtes-vous devenue ? Comme on a dû vous faire la cour !...

La dame. — Mais, mon ami, j'ai mon mari...

Hector. — Allons donc !

La dame. — Mon mari qui m'aime, et qui mérite qu'on l'aime, et que j'aime.

Hector. — C'est à moi que vous dites cela ? Jolie comme vous êtes, est-ce qu'on peut aimer son mari ?

La dame. — Mais je vous assure...

Hector. — Car vous êtes plus jolie que jamais, plus jolie encore qu'autrefois, s'il était possible... Vous avez un je ne sais quoi de fatigué, de languide, une pâleur... Ah ! vous êtes amoureuse ! Un autre a pris ma place, un autre fut plus heureux que moi !...

La dame. — Hector !...

Hector. — Mais me voici revenu, et je réclame mes droits ! Hélène, rappelez-vous... Hélène ! Au nom de la statue de Guy de Maupassant qui est au parc Monceau, au nom du *Naufrage de la Méduse*, qui est au Louvre...

La dame. — Vous êtes fou.... j'aime mon mari...

Hector. — Je vous veux !... je vous veux... (*il lui prend la taille*).

La dame, *se dégageant, et portant la main à sa ceinture, avec un geste de dignité et tout l'orgueil des maternités futures.* — Trop tard ! Il y a quelqu'un !

Franc-Nohain.



— Trop tard ! Il y a quelqu'un !

FÉMINISME



— *Oui, ma chère, je me battrai en duel avec elle ; nous engagerons le fer !*

— *A repasser?*

LEUR PHILOSOPHIE



— Oh! la vie, allez, ma chère, ce n'est qu'un passage...

— A niveau!...

L'INFORTUNÉ CÉLIBATAIRE



Dessin de Radiguet.

— *Si encore, Justine, vous attendiez qu'il n'y ait personne pour me faire de ces sorties-là!*

— *Ben quoi... tout le monde sait que Monsieur m'accorde deux sorties par mois...*

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (14)

par WILLY

(*Suite*).

XII

DE LA DIFFICULTÉ DE SE CRÉER UNE OPINION POLITIQUE

(*Suite*).

Et Smiley se lève pour raccompagner son ami, mais l'autre ne bouge pas : il recommence à seriner la rencontre de la juive, la plume noire de la juive, l'odeur de la juive. Pour s'en dépêtrer, Smiley se voit obligé de lui dire :

— V'lan ! ça y est ! j'ai une opinion : Elles marchent.

— La' youpine et Mlle Gi..... ?

— Faitement.

Cette fois, Lauban se dresse. Contre toute prévision, il n'étale aucun désespoir. Sa physionomie ne s'affirme pas déconfite. Même — ces poètes naïfs sont si compliqués ! — on pourrait présumer que...

— Merci, Jimmy, sourit-il sataniquement. A présent que j'ai ton avis, je sais ce qu'il me reste à faire.

— Tu vas rompre ?... Pour ça ? Espèce de moule !

— V'lan ! ça y est ! j'ai une opinion ; elles marchent.

Mais Lauban se cambre, les pouces aux entournures du gilet. Sur sa cravate et ses cheveux, passe comme un souffle de gloire.

— Ah ! non, que je ne suis pas moule ! Ah ! fichtre non, que je ne romprai pas ! Maintenant moins que jamais, mon vieux Jim. Je vais m'arranger pour (puisque Gaëtane et la juive marchent) les induire à marcher...

— Devant toi ?

— Tout juste. Et avec le prince Jean, encore.

— Une partie carrée, quoi ?

— Royale ! Ah, Claudine ! ah, Rézi ! Ah ! *Youpine en ménage !*

— Bonne idée ! approuve Smiley. Mais tout ça ne m'apprend pas pour qui je dois voter.

XIII

LA CAROTTE

— Alors, ça marche, Poésie ? (geste à la Karagheuz). Prr ! prr... ?

— Tout le temps.

— Ah ! sacré bougre ! sacré bon bougre ! On dirait das ça à te voir. T'as l'air frais, luisant. Tout de même, je te donnerai un peu d'arsenic. C'est ça qui vous... ! prr !... s'agit pas de s'arrêter en chemin. Faut lui en servir q. s. et longtemps, à notre particulière, jusqu'à ce qu'elle joue ton drame... et aussi pendant qu'elle le jouera. Si on le représente seulement quatre ou cinq cents fois de suite, t'auras de quoi turbiner.

Le pharmacien Renard s'interrompt, lance un gros rire de guignol turc, tape sur le ventre de son beau-frère, s'arme de solennité et reprend :

— Crains rien, Poésie. Le cas échéant, tu pourrais y aller de mille représentations. Je ne suis pas là pour des nèfles, et, si l'arsenic ne suffisait pas, je te mettrais une ceinture.

— A moi ? Tu me la mettrais... à moi ? s'écarquille Maurice.

— Hé ! bien entendu. Une bonne ceinture électrique, avec suspensoir électrique.

— Electricité à tous les étages.

— Attends, tu vas l'examiner, et tu essayeras le courant... monsieur Beigdebez !

— Monsieur Renard ? répond l'élève, du fin fond de la pharmacie.



Une bonne ceinture électrique, avec suspensoir électrique.

— Voulez-vous m'apporter une ceinture d'homme faible ?

— Non! Inutile! Ne vous dérangez pas! crie Maurice. Ah! mais, par exemple! Est-ce que j'ai besoin de ces cochonneries-là ?

Néanmoins, M. Beigdebez apparaît avec la ceinture. Le pharmacien la prend, la dégrafe et s'approche du poète :

— Sans en avoir précisément besoin, tu peux bien tout de même te rendre compte. Tu parles de « cochonnerie », tu divagues, c'est un appareil médical. Allons! déboutonne ton grimpant : tu vas voir.

— Le fait est, monsieur Lauban... exhorte M. Beigdebez.

Maurice gronde de colère, tellement furieux qu'il n'ose pas ouvrir la bouche. S'il l'ouvrait, un geyser d'invectives en giclerait certainement, et il ne veut pas injurier Trou-de-balle à qui il vient soutirer des argents. Rageant à froid, il baisse la tête.

— T'as l'air d'avoir peur qu'on te fasse une opération, insiste Renard en agitant la ceinture. Regarde-le donc, l'appareil : il n'a pas l'aspect bien terrible, Hé, il est commode, agréable à porter... et, avec ça, prr! prr!.., tant qu'on veut. Je ne te le cache pas... eh bien, moi... eh bien, oui... deux fois par semaine. Même, je te dirais d'en demander des nouvelles à ma femme, si elle n'était pas ta sœur.

— Quant à ça... atteste M. Beigdebez.

(Un petit silence).

— Tu le rabats, ton grimpant? invite encore Trou-de-balle.

Tout d'un coup le geyser éclate :

— Zut!... Ah çà!... Je... En voilà deux salopiauds! Il ne manque ici que Maugis. Il me raconterait peut-être que... que le prince Jean en porte, de... de ces trucs-là.



... Et le jette violemment au nez de M. Beigdebez.

Sur ce, il saisit le « truc » que lui tend toujours son beau-frère, et le jette violemment au nez de M. Beigdebez.

— Clac!

L'élève exhibe d'abord un bâillement stupéfait. Pourtant, assez vite rasséréné, il ramasse la ceinture qui l'a si rudement mouché et, d'un ton apostolique, il prononce :

— Pour un auteur dramatique, vous n'êtes guère raisonnable, monsieur Lauban. La pile est délicate et fragile. Vous pouviez la détraquer.

Et il quitte l'officine.

— Dis donc, Poésie, fait doucement Renard, tu ne l'as pas manqué.

— Fallait pas qu'il m'embête!

— C't'évident. Je te comprends parfaitement bien. Je t'approuve. Que nous deux, en famille, nous parlions d'appareils... de trucs spéciaux... c'est notre droit, presque notre devoir. Mais que les étrangers s'en mêlent...

— Voui, aboule-moi de l'argent,

— De l'argent? T'en as déjà plus?

Lauban riposte, digne et péremptoire :

— Probable que si j'en avais encore, je ne t'en demanderais pas. Ce n'est pas pour le plaisir de faire le mendiant. Tu devrais t'en douter.

— Oh! çà, grimace Trou-de-balle, je m'en doute : tu as tout dépensé?

— En choses utiles.

— Je sais. Avec ces femmes-là, les premiers frais sont épouvantables. Il s'agit de se bien poser. Mais, à présent que t'es bien posé, tu pourrais réduire.

Et Renard tripote une à une toutes ses poches. Il en tire tantôt une pièce de cent sous, tantôt un louis, et il fait à demi-voix des calculs bégayants et vagues :

— Voyons... Une voiture... Un bouquet de temps en temps... Un paquet de cigarettes chic... Est-ce qu'elle fume?

Maurice allonge une moue écœurée et hausse ostensiblement les épaules.

— Mettons qu'elle fume, s'intimide le pharmacien.

D'un geste embarrassé, il présente l'argent et l'or à son beau-frère. Peuh! une centaine de francs en tout. Le poète les repousse :

— Qu'est-ce que tu veux que je fiche de ça ?

— Fichtre! ça, c'est toujours ça.

Alors, l'autre, très sec, très méprisant :

— Soit. Tu m'as berné. A la revoyure.

Lauban pivote sur les talons.

— J't'ai berné? mâchouille Renard.

— Rien qu'un peu.

— Et en quoi faisant?

— Tu m'as dit : « Marche ». J'ai marché. Tu me laisses en plan. C'est ma faute. Fallait pas que j'oublie que t'étais qu'un potard.

Trou-de-balle roule des yeux à la fois ahuris et attendris d'aveugle qui apercevrait subitement un flot immense de lumière.



— Attends! clame-t-il. Tu as raison! Et, les jambes écartées, les bras joints, le crâne incliné :

— Où en est ton drame?

— Il va tout seul. (Le fait est que s'il attendait Maurice pour marcher!...)

— Tu en es à quel acte ?

Maurice hésite un instant :

— Mon Dieu... j'ai commencé le troisième.

— Tu me liras les deux premiers?

— Un de ces jours... Tu y tiens vraiment?

— Comment, si j'y tiens ! Mais j'y tiens encore plus qu'à mes harpes. Je vas te casquer cinq cents francs.

— Sept cents? croit avoir entendu le poète.

— Cinq, Poésie. Rien que cinq. Si tu savais comme, en ce moment, les rentrées sont difficultueuses !

— Et moi qui, justement, devais, un de ces prochains soirs, faire la fête avec le prince Jean...

— Tu blagues ?

— Fi !

— Avec le prince ?... Tu...

— Mais, naturellement...

Renard se tire la moustache pour s'assurer qu'il ne dort pas. Il vire convulsivement comme un mouton atteint du tournis, et, s'arrêtant soudain, il bêle, tout extasié :

— Je vas t'allonger mille balles.

XIV

EN BONNE VOIE

— Pan, pan.

— Entrez.

Lauban pénétra dans la loge de Mlle Girard. Il avait une belle canne ébène et argent, une large cravate neige qui lui floconnait jusqu'au nombril et une orchidée au-dessus du cœur, laquelle ressemblait à un ténia enroulé. Molières vernis et gilet blanc, bien entendu. Enfin, épigone de Sagan, il inaugurait un monocle avec large ruban noir. Désinvolte d'être si cossu, il garda son huit-reflets sur son sinciput, et il allait, du verbe et de la main, tutoyer la comédienne, en ce moment demi-nue, lorsqu'il entrevit, carrée dans un fauteuil, la jambe gauche chevauchant le genou droit, une créature dont il reconnut le pied important : la youpine à poil plume de corbeau !

— Oh ! oh ! oh!

Cette brusque reconnaissance induisit spontanément Maurice à différer ses privautés et à ôter son haute-forme.

— Ma chère Gaëtane, s'inclina-t-il en lâchant son monocle, vous avez été merveilleuse et je n'ai pu résister au désir de venir vous féliciter.

— Ah! fit Mlle Girard, visiblement contrariée, vous êtes dans la salle ?

— J'y suis... c'est-à-dire... j'y étais.

—Retournez-y vite. J'ai juste le temps, Monsieur, de me costumer pour le « trois».

De peur d'en dire trop (ou pas assez), le poète se tut. Mais, constatant encore un fauteuil vacant dans la loge, il s'approcha de ce meuble, s'assit et remit son monocle. La youpine eut un sourire subreptice.





Ma chère Gaëtane, s'inclina-t-il.

— Je vous en prie, monsieur, murmura Gaëtane. J'ai des apprêts spéciaux de toilette à faire et...

— Je m'engage, interrompit galamment Maurice, à ne pas regarder les spécialités.

— ... et... vous ne pouvez rester là.

— Mais si...

— Mais non...

— Mais si !

Une seconde, les deux amants s'envisagèrent, et la comédienne comprit que le poète ne céderait pas. Furieuse, elle feignit de badiner :

— Vous avez un bien joli ver à l'habit. C'est un solitaire ?

— Non, répondit Lauban avec une tranquillité anormale, c'est un distique.

Et, retirant l'orchidée de sa boutonnière, il la coupa en deux :



... Non, répondit Lauban, c'est un dystique.

— Voyez.

Les deux tronçons de la fleur-tænia tombèrent près de la youpine qui continuait à sourire en dessous. Mais, si furtif que fût ce sourire, Gaëtane, en se crayonnant les yeux, l'aperçut dans la glace.

— Mary, interpella-t-elle d'un ton très sec, je n'en sors pas. Aidez-moi donc.

— Si ce sont les spécialités qui commencent, insinua Maurice, avertissez-moi, mesdames, pour que je ferme les yeux.

Mlle Girard hocha ses superbes épaules émaillées au blanc de perle et que la juive s'empressa de charger d'abondants joyaux. D'autres joyaux dans les cheveux. D'autres aux bras. Un voile diaphane, et pas grand'chose de plus. La comédienne était prête.

— Allons, merci, ma chère Mary, dit-elle (elle aurait aussi bien pu dire : « mon cher mari »). A demain.

Et elle indiquait nettement la porte.

— Non pas, je vous attends, résista en douceur la youpine qui, épanouie, alla se rasseoir.

Gaëtane fronça ses sourcils grossis et allongés au crayon gras, et, se tournant vers Maurice immobile :

— Au revoir, monsieur, l'invita-t-elle à déguerpir. Passez donc me voir chez moi, un de ces prochains après-midi.

— Mais, moi aussi, je vous attends, s'épanouit-il à son tour.

Les sourcils de Mlle Girard se froncèrent davantage. L'idée de laisser en tête-à-tête le monocle et le poil plume de corbeau la tourmentait évidemment. Or, elle n'osait pas, elle ne pouvait pas risquer une scène. Par force, elle se résigna :

— Soit, à tout à l'heure, mademoiselle et monsieur mes gardes du corps.

Vite, elle se contempla de pied en cap dans la glace.

— Ah ! aucun de vous deux ne m'aurait prévenue...

Elle avait oublié son rouge sous les narines, pour dissimuler la noirceur des trous du nez.

Elle mit le rouge, fit : hum, hum ! rrr, rrr ! afin d'être bien sûre que maintenant elle n'oublierait pas sa voix.

— Brrrr !

Les vibrations étaient bonnes. Elle avança le cou en retirant la tête en arrière, mouvement d'une exécution assez difficile, et, ainsi rengorgée, elle disparut.

Les gardes du corps parurent se rappeler soudain qu'ils se connaissaient un peu. Sans quitter leurs fauteuils respectifs, ils se saluèrent avec une suffisante cérémonie. Après quoi, ils échangèrent des regards tout de suite obscènes. L'atmosphère de la loge était si chaude, saturée de parfums si exaltants ! Et puis, vous parlez de complexions facilement comburantes !

— Eh bien, monsieur ? débuta la youpine en balançant sa jambe gauche sur son genou droit, de telle sorte que Maurice pouvait, sans se pencher trop, considérer (déjà !) des choses.

— Eh bien, madame ?

(Il se pencha juste assez.)

— Pas madame. Je ne suis que demoiselle : Mlle Mary Crémieux, acteuse à l'Odéon, où je ne joue jamais.

— Vous avez pourtant l'air d'avoir... du talent, suggéra l'aëde lascif en se penchant un peu plus.

— J'en ai beaucoup.

— Alors ?

— Directeur et auteurs s'obstinent à m'empêcher de le montrer.

— Montrez-le moi, pria Lauban, et moi je vous donne...

— ... Un fils ?

— ... Un beau rôle.

— Vous ?

— Dame ! c'est mon métier. Je suis poète et dramaturge.

— Ça aussi ?

— Comment, ça aussi !

— Vous vous êtes déjà présenté à moi comme peintre.



Eh ! bien, Monsieur ?

Maurice, en ce moment, très bien monté, ne se démonta nullement.

(A suivre).

Voir *La Vie en Rose* depuis le N° 57.



Dessin de J. Wely.

— *Habille-toi donc, tu vas attraper froid!*

— *Sois tranquille, maman s'charge de m'faire prendre quelque chose pour mon rhume.*

ON NE PEUT PLUS SE FAIRE SERVIR



Dessin de Cardona.

— *Julie, ma petite Julie, si vous vouliez...*

— *Merci! J'ai bien assez de paquets comme cela!*

BOITES A MUSIQUE [5]

(Suite.)

Texte par Jacques Yvel. — **Illustré par F. Fau.**

A LA CIGALE

— Le directeur de ce music-hall ultra-select, dis-je à Pitchoun, a réalisé le principe du mouvement perpétuel; son établissement ne ferme jamais, et, hiver comme été, la cigale chante en mesure, devant le bâton de Monteux-Brisac, le plus aimable de nos chefs d'orchestre... un garçon tout rond.

Tandis que se déroule mon boniment d'introduction, les artistes défilent : Maader, le dernier pochard, auteur et compositeur à ses heures perdues, digne continuateur des Bourgès, des Armand et des Clovis, le chou-chou de messieurs les gentlemen de l'amphithéâtre qui le suppléent au besoin dans ses refrains rigolos; Gabin, l'éternel jeune premier, le Le Bargy du boulevard Rochechouart, blond et rose, la jambe nerveuse et le regard malicieux. Avec cela, une voix de caresse qui sait aller au cœur de l'ingénue; Allems, la pétillante montmartroise, un petit bout de femme de rien du tout, mais qui a le diable au corps et de l'esprit jusqu'au bout de ses ongles roses.

Pitchoun, d'abord enchanté, fronce maintenant les sourcils; enfin, sa méchante humeur s'exhale :

— Il n'y a donc pas de grosses femmes ici! Rien que des maigrichons qui doivent peser dans les quarante kilos, pelure comprise.

Je lui donne une tape sur l'épaule, et, narquois :

— Ah! ah! tu penses toujours à Gabrielle Lange!. . Tiens! voici la célèbre Jeanne Bloch qui va te faire oublier sa concurrente.

Pitchoun ouvre des yeux de porte cochère; je lui passe ma jumelle, et il peut contempler à son aise l'étoile de la Cigale qui roule et houle, sphérique, étalant des appas dont elle est fière et qu'elle ne cherche pas à dissimuler. Elle porte un costume d'officier très collant qui souligne encore ses avantages physiques.

Pitchoun exulte :

— Nom d'une bouillabaisse! Quelle carrure!

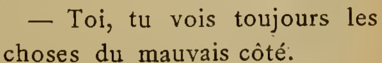
— Tu veux dire : quelle rondeur!

— En a-t-elle, des calots!... Et quel bagout endiablé!

— Hein! elle t'en bouche un coin!

— Elle m'en boucherait même plusieurs. Té, mon bon, si nous avions une femme comme ça, à Marseille!...

— Vous ririez trop, vous vous en feriez claquer.



— Toi, tu vois toujours les choses du mauvais côté.

— Je t'assure qu'en ce moment, je les vois de tous les côtés à la fois.

— Sacré Parisien, va!

(A suivre.)



JEANNE BLOCH



Dessin de F. Bac.

Les corbeaux volent en croassant

(Voir en regard la légende)

Les Corbeaux volent en croassant...

Les roues de son char doré qui porte sa fortune tournent vertigineusement. Elles glissent, glissent sur la pente raide des justes abîmes, gouffre réparateur rempli de débris de mauvaises richesses, de triomphes honteux de défi qui massacrèrent l'humble droiture.

Toc! toc! Voilà les hommes noirs, aux vêtements noirs, aux ongles noirs... Calmes et sans hâte, ils psalmodient les airs connus, quoique barbares, et disent en un français de Louis-le-Hutin des choses que nul ne comprend, mais que les intéressés devinent. Ils éventrent les placards, violent — acte singulier en ces lieux, où de si bonne grâce tout s'est offert — les secrets du petit bureau. Ne cherchez pas des fleurs séchées, la croix de sa mère, la boucle de cheveux! Cherchez les bijoux, souvenirs aux cœurs de pierres de tant de baisers lucratifs!

Et la litanie des clercs faméliques remue des choses, défuntes en un âge tendre, — si cela n'est pas trop dire, — amours de cinq minutes, fleuris le soir, fanés le matin.

La fille, saisie « au saut du lit, s'abandonne, impuissante au mauvais tournant de la route qui tient parole, ayant promise d'être courte et bonne. » Mais où sont donc ces messieurs? Ces beaux messieurs? Ces vieux messieurs? Dans les pièces à moitié vides leur odeur flotte partout, diverse et subtile, parfums du Cercle, de bons cigares... Le canapé, leur vieil ami, a du coton dans les jambes, las de les avoir trop portés aux heures des digestions. La cheminée est vide. Où sont les louis d'antan! Des cendres traînent au fond d'une soucoupe. Des cendres...

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret. Le Gérant : VAURIGAUD.



Dessin de J. Wely.

— *S'il y avait vraiment danger à laisser les serins en liberté, vous ne seriez pas là !*

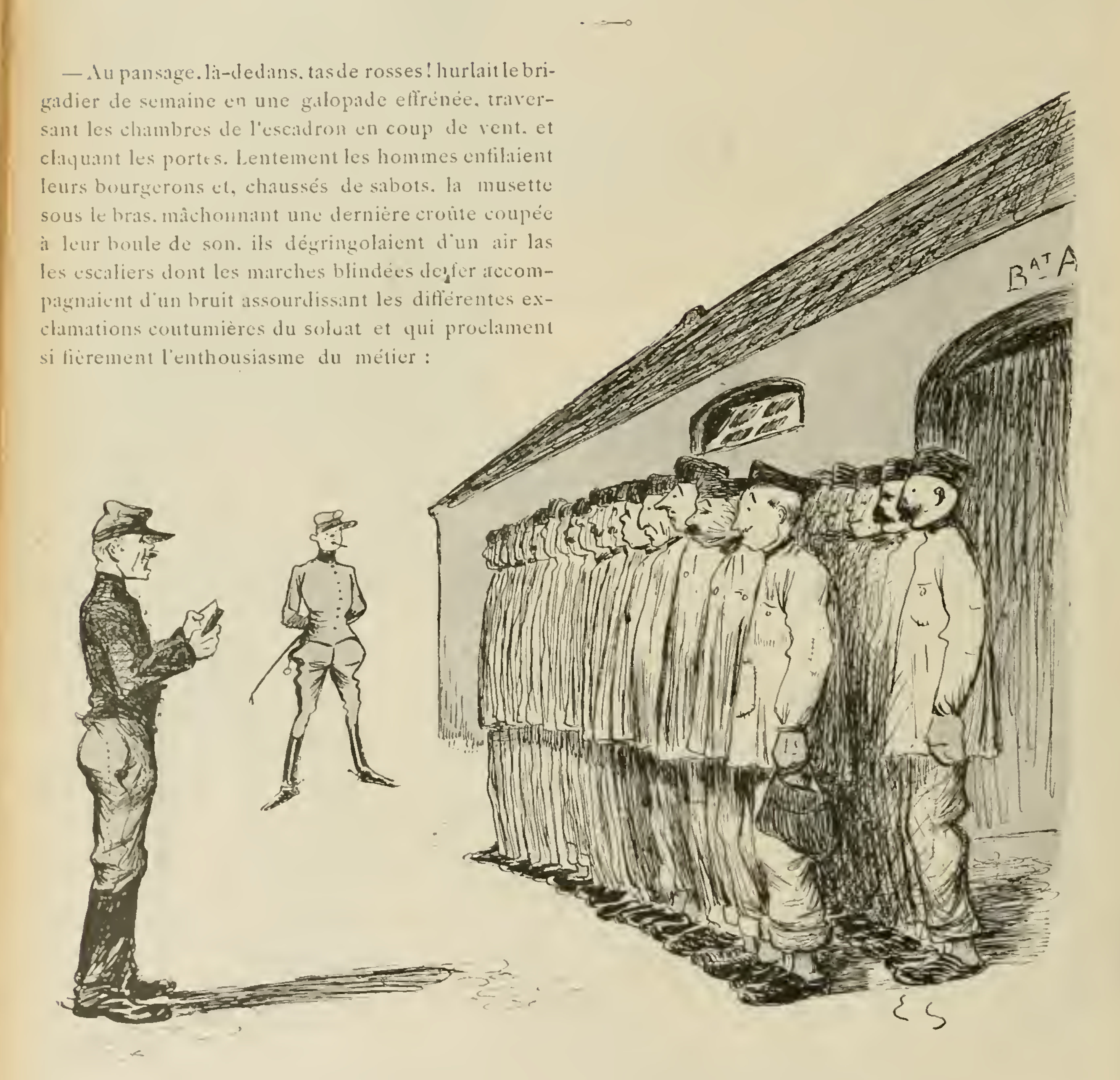


Et ce fut, vautrés dans la crotte, dans l'état lamentable de deux barbets roulés dans la vase, que, deux heures plus tard, la maréchaussée les cueillait avec des pincettes.

Bidoire et la Mascotte

par E. CADEL

— Au pansage, là-dedans, tas de rosses ! hurlait le brigadier de semaine en une galopade effrénée, traversant les chambres de l'escadron en coup de vent, et claquant les portes. Lentement les hommes enfilaient leurs bourgerons et, chaussés de sabots, la musette sous le bras, mâchonnant une dernière croûte coupée à leur boule de son, ils dégringolaient d'un air las les escaliers dont les marches blindées de fer accompagnaient d'un bruit assourdissant les différentes exclamations coutumières du soldat et qui proclament si fièrement l'enthousiasme du métier :



— Bidoire ? hurla le brigadier pour la seconde fois.

« La classe ! 223 demain matin ! La paire dans 3 mois », etc., etc.

Vaguement alignés devant leurs respectives écuries, les cavaliers répondaient à l'appel : Azan, Bardon, Bergot, Bidoire...

— Bidoire ? hurla le brigadier pour la seconde fois.

Mais ce fut en vain, pas plus de Bidoire que sur ma main.

— Ben vrai, qu'est-ce qu'il va prendre, le frère ? commenta le bon gradé devant le sourire jubilant du peloton et, *l'appel étant faite*, il s'en fut, de l'air d'un monsieur qui ne veut rien avoir de commun avec un poivrot, rendre compte à son chef hiérarchique et direct, le maréchal des logis Poil-de-Brique, que Bidoire, cavalier de deuxième classe permissionnaire, n'était toujours pas rentré, quand il eût déjà dû, depuis 24 heures, compter de nouveau à l'effectif.

Ah ! non, il n'était pas rentré, le cavalier Bidoire, et sa permission de quarante-huit heures prenait les proportions d'un congé de convalescence, au mépris



Un bienveillant homme d'équipe s'interposa et leur soumit l'idée d'un train, partant dans deux minutes.
Seulement fallait s'presser !

de tous les règlements militaires. elle se prolongeait indéfiniment; aussi déjà se silhouettaient dans un horizon chargé d'orage, la prison, les cellules, le conseil, Biribi, fusillé, dégradation et autres distributions de récompenses prévues pour son cas et impartialement distribuées par le Code.

Parti pour Paris en permission, à l'occasion du mariage d'une sœur qu'il n'avait jamais eue d'ailleurs, le brave militaire ne se décidait pas à réintégrer le sein de sa famille adoptive, à croire qu'il en avait définitivement soupé et que dorénavant le pays s'arrangerait sans lui et qu'il arriverait n'importe quoi. Eh bien, pas du tout. Revenu bien sage et très saoûl à la gare d'Orléans, accompagné par sa bonne amie, Mascotte, il avait tout simplement vu le train de 8 h. 49 lui filer sous le nez pendant qu'il s'attardait à bécoter celui de sa bien-aimée, dans un suprême adieu émaillé de quelques hoquets.

Ce fut tragique, et malgré qu'ils eussent tous deux un bon vent dans les voiles, et qu'il soufflât une forte brise du nord-ouest, la détresse de la situation leur apparut clairement. Car ce bon Dieu de train, c'était le seul, le dernier pour rentrer ric à rac au quartier, juste pour l'appel du matin. Et maintenant pour rentrer à Châteaudun, port d'attache du 200e, c'était midi !

Aussi l'ange gardien n'y coupa pas. Ce fut sa faute et les deux amoureux échangèrent quelques aménités sans résultat, d'ailleurs, comme des balles : Chameau, poivrot, sac à crotte, fils de garce, etc. Le dictionnaire tirant à sa fin, ils passaient aux gnons, quand un bienveillant homme d'équipe s'interposa et, distinguant de façon imprécise l'aventure au milieu de leur duo explicatif, il leur soumit l'idée d'un train partant dans deux minutes, qui, il est vrai, n'allait que jusqu'à Voves (c'est-à-dire plus d'à moitié chemin) mais



Ce fut un éclair, la perche, le coin de ciel bleu après la rincée diluvienne.



Sauvés !

qui, dame ! les rapprocherait toujours. On faisait ce qu'on pouvait, pas vrai, et lui c'est tout ce qu'il pouvait faire, le train aussi. Seulement fallait s' presser. Ce fut un éclair, la perche, le coin de ciel bleu après la rincée diluvienne; aussi ça leur parut très bien. Le temps de se pincer les doigts dans la portière d'un wagon de 3e, et ils voguaient vers des cieux plus cléments. Et tous les deux, oui, parfaitement, allons, est-ce qu'elle pouvait quitter son petit homme comme cela ?

Sauvés ! Ils s'étreignirent dans des larmes de joie, des cris, des chansons, du pelotage, des exercices divers et d'été,.. enfin, vint le sommeil réparateur.

— Dites donc, vous ne comptez pas coucher là-dedans, les artistes ! Allez ! Voves ! Tout le monde descend !

Minuit quarante et une sonnait au beffroi de la gare qui, d'ailleurs, avait l'air de les regarder avec une certaine ironie quand Bidoire et la Mascotte issirent d'icelle. Il neigeait comme dans un four. Vaguement orientés par un employé mort de sommeil, ils se lancèrent dans le noir vers les rivages où à cette heure devait probablement et rudement ronfler le 200e chasseurs.

Et ils allèrent, ils allèrent au bras l'un de l'autre, d'une allure légèrement serpentine, mais compensatrice, les écarts de l'un rectifiant ceux de l'autre, et au



Et, cette fois dans la neige jusqu'au ventre, ils nagèrent vers le port.

total, parcourant une direction très relativement droite; d'ailleurs, les deux bords de la route les canalisaient suffisamment. Bidoire empêtrait de son sabre baladeur les jambes de sa douce amie qui le lui rendait avec usure par l'immixtion continuelle, bien qu'imprévue, de ses jupes et autres frusques dans les pattes empaquetées de cuir de son vaillant compagnon.

Ils peinaient réellement et ça n'avait pas l'air de se tirer du tout. Au demeurant, déjà d'une saleté repoussante, vu les flaques et mares de boues dans lesquelles ils barbotaient comme deux canetons rigoleurs.

— Bon Dieu! qu'y fait soif, déclara Bidoire. Y a au moins deux heures qu'on trotte, gémit la tendre enfant, j'en ai ma claque !

— Te frappe pas, bébé, on arrive.

Et de fait ils arrivaient.

Une lumière, au ras du sol, orangeait la neige et bientôt, dans le noir intense où ils naviguaient, un toit émergea de la nappe blanche, dessina sa silhouette vague, tel un rocher émergeant de la banquise.

Ils coupèrent au plus court et, cette fois dans la neige jusqu'au ventre, ils nagèrent vers le port.

Comme ils frappaient à la porte de cette demeure bénie, un gémissement parti de l'intérieur les invita à entrer. Malheureusement le vent s'engouffra par la porte ouverte et éteignit l'unique camoufle qui éclairait la situation. Mais des plaintes se firent entendre plus distinctement et comme, bien entendu, ils renversaient une table, son contenu et divers accessoires l'environnant sans doute, ils distinguèrent dans une obscurité parfaite une pitoyable voix de femme qui geignait :

— Qui qu'est là ? C'est-y vous la chasse-femme ? Oh! là là, mon ventre, Jean-Pierre, réponds-moi ! Oh ! là là, que j'souffre ! C'est donc pas toi, Jean-Pierre ? Eh! là mon Dieu, qu'c'est-y qu'est là? C'est des voleurs? A moi ! Au secours ! A l'assassin !

Et dame ! la malheureuse en gésine se mit à hurler si fort que nos deux pochards ne pensèrent plus qu'à gagner la sortie. Malheureusement cela n'allait pas tout seul, et quand ils parvinrent à retrouver la porte traitreusement refermée, c'était un beau gâchis derrière eux. Courant dans cette turne comme des rats empoisonnés et aveugles, ils avaient eu le temps, pendant les cinq minutes de leur séjour, de couvrir le sol des débris du mobilier. La chute finale d'un ouflet plein de vaisselle, que la ferraille de Bidoir entraîna, fut comme le bouquet de cette petite fête de famille. La propriétaire gueulait encore qu'ils dévalaient au grand galop dans la plaine.

Tout était bien sans une saleté de fil de fer qui répandit Bidoire à plat ventre dans la neige, un moulage, quoi, dans la couche épaisse qui ouatait le sol.

M....! vociférait l'homme de cheval quand, au même moment, sa muse, happée aux jambes par le sabre qu'il tenait en laisse, vint s'affaler sur son râble.

Décidément, ça allait mal !

Comme ils rassemblaient leurs abatis, non sans se couvrir mutuellement des épithètes les plus tendres, la Mascotte trouva que c'était insuffisant comme vêtement et déversa des pleurs déclarant qu'elle était gelée, qu'on n'avait pas idée d'une balade pareille, qu'il n'y avait qu'un poivrot pour avoir des idées semblables... et patati et patata. Ça n'en finissait plus.

Alors Bidoire lui allongea une paire de gifles et son dolman. La Mascotte l'enfila sans honte, laissant son saint Martin risquer la fluxion de poitrine dans cette promenade un peu fraîche.



— Eh! là, mon Dieu, qu'c'est-y qu'est là? C'est des voleurs ? A moi! au secours! A l'assassin !

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (15)

par WILLY

(*Suite*).

XIV

EN BONNE VOIE (*Suite*)

— C'est vrai, fit-il, ou plutôt, c'est faux. Je vous ai dit, l'autre jour, en sortant du Trocadéro, que... volontiers votre portrait... Que voulez-vous? c'était une blague. Il y a des hommes de poil... des femmes *item*... moi, je suis un homme de plume. Pas fichu de dessiner un nez, mais je sais peindre des âmes. Ah! les passions! Vous ne vous imaginez pas comme j'ai le sens des passions! Je prépare pour ce théâtre une pièce en cinq actes, pleine de vie, pleine d'amour, et où Mlle Gi...

— Votre maîtresse? interrompit Mary Crémieux.

— Ma maîtresse? hé! hé! un instant. Aveu pour aveu. Est-ce qu'elle est la vôtre?

La youpine feignit de s'indigner. Elle ne déjoignit pas les jambes mais elle joignit les mains.

— Quelle horreur!

— Quoi! vous trouvez ça une horreur? Je le regrette.

— Enfin, monsieur, je ne puis pourtant pas...

— Très bien. Réserve pour réserve. Je n'ai jamais eu avec Gaëtane que des rapports au nénuphar. Ça n'empêche pas que j'ai l'intention d'écrire cinq actes pour elle.

— Et pour moi, s'pas?

— Ça dépend de vous.

— De mon talent?

— Je vous le répète, montrez-le moi.



Pas fichu de dessiner un nez.

— Eh! Monsieur, sourit la youpine, en agitant plus haut sa jambe, ne soyez pas trop exigeant. Reconnaissez que, depuis cinq minutes, je montre tout ce que je puis. Si vous avez du tact...

— J'en ai.

Et, pour prouver qu'il en avait, le poète quitta brusquement son fauteuil, s'approcha de l'acteuse, ôta son monocle, s'agenouilla comme un cireur et tendit les mains. En avant, le tact!

— Ah! les passions! s'amusa d'abord la juive. Croyez que je m'imagine que vous l'avez, le sens des passions!

Cependant, elle s'avisa bientôt que le dramaturge allait un peu trop loin — et un peu trop haut — et elle se dressa en serrant ses jupes.

— Rideau.

— Par exemple! Vous plaisantez! roucoula Maurice, le bec en l'air.

— Non, le premier acte est joué. On doit, pour le deux, changer de décor.

— Alors, changement à vue.

Il lui prit les poignets et leva vers elle de sombres regards suppliants. Elle rit (ces acteuses, ça n'a point de pitié), et, dégageant ses mains, elle les croisa froidement sur son giron.

— Entendons-nous. Vous voulez juger de mon talent, s'pas, mon petit?

Et elle se dressa en serrant ses jupes

— Oh! oui, implora-t-il encore.

— Eh bien, pas moyen, ici. Je suis maniaque : il me faut mes aises.

— Et des préparatifs?

— Qui sait?

— Alors (il se remit debout, l'air un peu bête, rien qu'un peu)... Alors, chez vous?

— Si ça vous plaît.

— Demain?...

— Ça me va.

— Donc, demain. Et c'est, chez vous?

— 69, rue de la Pompe.

XV

TU N'AS PAS UN SUJET DE DRAME?

Elle s'est posée...

La maman Grenier prononce : *pozzéeu.* Elle aime avoir son compte en tout, même en syllabes, et l'on serait mal venu de le lui reprocher. Du reste, *pozzéeu* n'empêche pas Lucienne aux longs cheveux de dormir. *Pozzéeu* ne perturbe pas les méditations politiques de Jim Smiley.

Il va et vient, Smiley, de dextre à senestre, dans son atelier-salon-cabinet de travail. Effrayante, la pendule ne cesse pas une seconde de l'informer que, comme le café de Louis XV, le temps « f... le camp ». Dix heures dix-sept.

— Demain, songe-t-il, demain, à pareille heure, j'accomplirai un acte pompeux : je mettrai, sur ma calvitie, un cylindre noir appelé chapeau et, dans une boîte appelée urne, un parallélogramme de papier blanc, absolument blanc. De cette façon, je ne voterai pour personne (tous ces candidats polychromes me dégoûtent), et cependant j'aurai voté. Faut remplir ses devoirs civiques. Faut... Ah! terrifiante pendule! Déjà dix heures dix-huit.

Elle s'est pozzéeu dessur la girouette.
Passe, passe, passant, et passe, compagnon,
Nous la plumerons, l'alouette, l'alouette,
Nous la plumerons, l'a...

Et, patatras! la femme de ménage s'interrompt. Qu'est-ce qui arrive? C'est Maurice. Et Smiley qui avait tant à faire! Smiley qui s'était levé tôt (ainsi que l'alouette) pour préparer son bulletin blanc! S'il s'abandonnait à ses seuls instincts d'électeur, comme il l'enverrait au diable ce poète jeune et fâcheux! mais, quelque fâcheux qu'il soit, c'est un camarade et, pour lui sourire, Jim allonge une moue funèbre.

— Entre, mon bon.

Grave, Lauban s'assied. Radieux, il allume une sultana. Convaincu, il décoche à Smiley une œillade affectueuse.

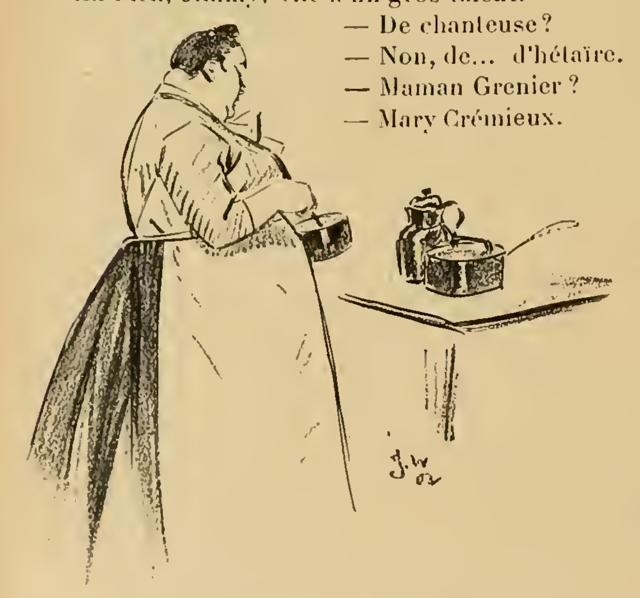
— Eh bien, Jimmy, elle a un gros talent.

— De chanteuse?

— Non, de... d'hétaïre.

— Maman Grenier?

— Mary Crémieux.



Elle s'est pozzéeu dessur la girouette.

— Qui ça?

— Pardi, la youpine.

— Ah! oui... la partie carrée avec le prince Jean! formule Smiley, après s'être un instant taquiné le front de l'index. Ça a biché?

— Pas encore. Mais c'est en bonne voie. Je... je prends des alignements, je jalonne. Tiens, hier, j'en ai planté un fameux, de jalon.

— Combien de fois?

— Trois ou quatre. Tu comprends, quand on prend du jalon...

—Animal! Tu m'humilies.

Et, d'un ton modeste, Smiley se renseigne :

— Avec la youtresse?

— Evidemment. Rendez-vous chez elle, rue de la Pompe.



Et j'ai craché cinq napoléons.

— Bien!

— 69.

— Très bien!

— Dans la chambre...

— A un lit, s'pas?

— Oui, du papier d'Arménie qui brûle. Une canette de bière. Tu vois, rien de négligé. Y avait même des fleurs sur la table de nuit.

— Tu les as comptées?

— Oui. Cinq. J'ai compris leur invitant symbole, et j'ai craché cinq napoléons.

— Cinq napo... ! Non! tu ne crois pas que cinq écus de cinq francs... ?

— Non, Jimmy, ce n'aurait pas été suffisant, Mlle Crémieux m'a avoué qu'elle était dans une passe pénible.

— Fichtre! elle appelle cela « une passe pénible »! Pas flatteur pour toi. Dommage qu'elle ne t'ait pas dit qu'elle ne pouvait joindre les deux bouts. Ç'aurait été encore plus drôle.

— Plaisante pas sur ça, sans cœur! Lit, eau, fleurs et plumes (de corbeau) à part, c'est la purée chez cette juive. Et, en outre que je voulais récompenser un gros talent, je désirais des confidences.

— Enfin, je saisis! Cinq écus pour le gros talent, le reste pour les confidences.

— Elles sont intéressantes, mon vieux. En la pressant un peu...

— Au bon endroit, je gage?

— ... la youpine m'a tout dit.

Et comme s'il désirait à son tour tout dire, mais *sotto voce*, Maurice, se penche vers l'oreille de Smiley :

— Jimmy...

— Eh ! bien, je t'écoute.

— C'est absolument ce que nous pensions.

— Quoi ? Explique. Donne des détails.

— Inutile. Mary Crémieux et Gaëtane Gi... Tout à fait comme nous pensions.

— Et alors ?

— Alors, j'ai dans la Juive une complice : elle m'aidera à fourrer Gaëtane dans une bonne petite partie triple, d'abord.

— Tu t'es déjà, pour ça, acheté un monocle.

— Et, de la partie triple à la partie carrée...

— ... royale !

— Il n'y aura pas loin, mon vieux Jimmy.

Smiley n'est pas de ceux qui se plaisent à désillusionner le prochain, et il énonce d'un ton plutôt encourageant :

— Probable. Même tu devrais te munir d'un second monocle pour le cas où Monseigneur aurait oublié le sien.

— Sacré type ! lance Maurice en riant.

Mais il s'enduit tout à coup d'une couche épaisse de morose solennité. Et, dans un brouillard de nicotine, il semble un jeune Jupiter assis sur ses ordinaires nuages.

— Malheureusement, c'est pas tout ça, manifeste-t-il en crispant les lèvres. Il va y avoir des dépenses tout de même... et il me faudrait de l'argent.



Il semble un jeune Jupiter assis sur ses nuages.

— Ça, c'est bien possible, dit Smiley. Pour peu que, la prochaine fois, la youtresse orne sa table de nuit d'une cinquantaine de fleurs...

— Il me faudrait beaucoup d'argent.

— Grâce à Allah, tu as Karagheuz.

— Mon beau-frère ? Parlons-en de mon admirable beau-frère ! Il m'a donné mille francs, il y a trois jours, et...

— Ecoute, mon petit Lauban, c'est déjà gentil. Quelque reconnaissance à l'égard de cet apothicaire somptueux ne messiérait point, je trouve.



Comme si moi je le priais de m'exhiber ses seringues !

— Jamdelav ! Figure-toi que, pour lui extirper es cinquante louis, j'ai été forcé de lui garantir que mon drame avançait à vue d'œil, que j'en avais déjà écrit je ne sais combien d'actes. Alors, tu ne te figures pas ce qu'il a fait, le potard ?

— Il t'a demandé de les lui lire, peut-être ?

— Justement. Comme si ça le regardait ! Comme si, moi, je le priais de m'exhiber ses seringues ! Il peut bien se les mettre où il veut, ses clysopompes, je...

— Tu ne le canules pas.

— En revanche, lui me canule, à s'occuper ainsi de mon drame, et ce qui me turlupine surtout, c'est que je sens qu'il ne casquera plus guère, tant qu'il n'aura pas au moins vu deux ou trois, trois ou quatre scènes.

— Eh bien, montre-les lui, ces scènes.

— Que je... ! tonne le jeune Jupiter en se dressant parmi ses nuées.

Et en se rasseyant :

— Ah ça ! tu es magnifique !

— N'est-ce pas ? Cette robe de chambre à brandebourgs caca d'oie ne sied pas mal à mon genre de beauté.

— Ne fais pas le malin ! Tu t'en doutes un peu

que je n'en ai seulement pas écrit un hémistiche de mon drame! Or, maintenant, y a pas, je suis acculé : faut s'y mettre et je vais m'y mettre et tout de suite. Aie pas peur, ça va ronfler.

— Excellente intention, complimente Smiley. Tu as l'alexandrin facile; tu auras vite rattrapé le temps perdu. Allons, au revoir, mon bon. Que je ne te retienne pas.

— Mais tu ne me retiens pas. Au contraire. C'est moi qui... Ecoute, vieux Jim, je te confesse que ma visite est intéressée. Je venais te demander si, par hasard, tu n'aurais pas un sujet de drame.

— Tu dis?

— Parbleu, je dis, que pour commencer mon drame, il me faut un sujet, et què... Tu n'en as pas un, de sujet?

— Tu peux me fouiller, tu n'en trouveras pas la queue d'un.

— C'est comme moi, j'ai beau chercher... Rien, mon vieux, je ne trouve rien! Il me semble, pourtant qu'à nous deux... oui, si nous cherchions ensemble... Voyons, dans l'histoire d'Angleterre, il doit y avoir... Ou dans l'histoire d'Espagne... Est-ce que tu les connais à fond, les histoires d'Espagne et d'Angleterre? Et l'Assyrie? Ninive! Il est certain que l'Assyrie...

Ah! la voilà bien, la scierie! et à mécanique encore! Smiley comprend que s'il n'imagine pas, séance tenante, un moyen d'éconduire ce Jupiter, il va demeurer là tout le jour, parmi ses nuages accrus, à passer en revue les princes, les courtisanes et les criminels les plus fameux de l'histoire universelle. Lors collant ses poings sur ses hanches et arquant son dos en forme de voûte, Smiley déclare :

— Oh! moi, tu sais, en histoire, j'ai appris que Babylone n'était pas un ancien nom de Paris. C'est Maugis qui m'a tuyauté là-dessus.

— Cette espèce de... de saligaud?

— Ah! on peut dire qu'il compète en la matière, celui-là. Ce qu'il doit en détenir des sujets de drame!

— Tu crois, vraiment?

— Et puis, des beaux. Seulement, si tu veux avoir, aujourd'hui même, ton sujet, tu ferais pas mal de te dépêcher. J'ai soiffé hier avec Maugis, et il m'a annoncé que, ce tantôt, il s'embarquait vers des Belgiques. Faut le pincer, rue de Courcelles, avant midi, sans quoi t'es flambé. Et aspice un peu la pendule.

— Onze heures moins vingt! bondit Jupiter. Tu n'avances pas?

— Non; plutôt, je retar...

— Vite, pétard de sort! mon chapeau! mes gants!

— Ta canne!

— Un autre jour, ma canne.

Lauban est déjà dans l'escalier.

Ouf! Smiley se dévoûte. Il ouvre la fenêtre toute grande, afin de chasser les nuages. Comme on respire mieux tout seul!

— *Elle s'est pozzéeu...* réplique la grosse maman Grenier. La maison redevient normale. Même on entend ronfler Lucienne, si Vénus de Médicis, si chaste! Jimmy regarde avec attendrissement sa table de travail, son papier, (comme il est doux et virginal, ce papier! et comme il est important, sans en avoir l'air!) et il soupire, de soulagement : enfin! il va pouvoir, tout à son aise, confectionner son bulletin blanc.

XVI

LES AMBITIONS DE GAETANE

Une lampe à abat-jour rose éclairait sur le mur un tableautin de Boucher: Diane sortant du bain, avec quelques nymphes rondelettes. (La déesse n'est pas tout à fait nue : sa tête s'orne d'un croissant et ses doigts tiennent un collier de perles. Sa jambe croisée sur la droite, le bout de son pied trempe dans l'eau d'un petit ruisseau. Beaucoup de tableautins comme ça, et ça ferait une grande rivière. En un angle de la toile il y a un lapin. N'insistons pas.)

La lampe illuminait aussi un crapaud de reps évêque sur quoi étaient superposés un caleçon de soie, une flanelle, une chaussette sang de bœuf, un chapeau melon, un monocle. Elle rosait surtout le lit somptueux.

Gaëtane Girard, ayant rempli pour la seconde fois en quarante-quatre minutes ses devoirs d'hôtesse amoureuse, emboucha à la dérobée une pastille de senteur, se mit sur le flanc droit (côté des coliques hépatiques) et, accoudée, pensive, contempla un instant Maurice également pensif.

— Où donc, demanda-t-elle d'une haleine rajeunie (par les pastilles) mais sévère, avez-vous passé la soirée d'hier avec Maugis?

— Oh! sursauta le poète, parlons pas de ça, siouplaît.

Malgré lui, il soupira, et, croyant gratter son genou, gratta celui de Gaëtane. Elle se recula un peu et reprit:

— Désillusion?

Maurice gratta le vide.

— M'en parle pas, te dis, gémit-il.

— Si je n'attrape rien avec vous, souffla la pastille en fondant, j'aurai de la chance. Car, naturellement, c'est à Notre-Dame de Cœur que vous avez pèleriné.

— Ah! dieux, non!

— Pourquoi mentir?

Et les yeux gonflés, cernés de la comédienne lancèrent un double éclair. Vite, Lauban leva un bras, comme pour s'en faire un paratonnerre, et, afin d'écarter l'orage, il avoua d'un ton sincère et piteux :

— Je ne mens pas: c'est à Notre-Dame de Pique.

(A suivre)

Voir la *Vie en Rose* depuis le numéro 57.

Tout était bien sans une saleté de fil de fer qui répandit Bidoire à plat ventre, dans la neige, un moulage, quoi !

— V'là un bois, découvrit tout à coup le cavalier, on va faire du feu, ça nous réchauffera.

Le couple fonça dans le fourré vers la clairière prochaine.

Malheureusement la robe de la douce enfant, étoffe à 95 centimes le mètre, ne put lutter victorieusement contre les ronces, épines et autres sales trucs mis là évidemment exprès. Elle y resta. Son petit pantalon rose, égayé de pâles rubans verts (d'espérance), profita lâchement de l'abandon de son supérieur pour s'amuser, lui aussi, aux branches, laissant voir son contenu bleu de froid, mais encore imposant, marqué des stries nombreuses d'un dessin à l'encre rouge.

— S'asseoir et pleurer, glapissait la Mascotte.

— C'est p't'être pas l'instant, observa l'intrépide guerrier qui essayait vainement d'allumer un tas de feuilles mortes, elles aussi, de froid. Enfin une flamme jaillit et révéla la détresse de leur situation.

Bidoire, sans veste, couvert de boue et sa chemise en loques, considéra sa dame de compagnie revenue à l'âge de pierre jusqu'au ventre. « C'est pas gai, clamait-elle. Si j'avais su ! »

Lui larmoyait :



Ah ! mourir si jeune !



..... où un naturel à face de singe et fou de terreur leur proposa des coups de fusil.

« Quelle bon dieu de guigne ! Qu'est-ce qu'on va faire ? Si on s'coucherait. » Ah ! mourir si jeune !

— La classe !

Mais etranglés par la fumée, de plus en plus gelés d'ailleurs et les yeux saignants, ils durent prendre un parti.

— La séance continue, proclama Bidoire, et ramenant son sabre pour remorquer l'infante, ils allongèrent de nouveau dans la plaine.

— Y a pas d'erreur, v'là un sapin ! s'écria la malheureuse Mascotte percevant un lointain bruit de grelots.

Telle la voile signalée du radeau de la *Méduse*, une carriole s'amenait vers eux, sa lanterne sautillant sur la neige avec l'air d'un œil qui se fout du monde. Elle les joignit. « Arrêtez, cria Bidoire, vous... »

Le bidet, pris de peur, fit un écart, et, patinant du derrière, déjà se cabrait, quand un vigoureux coup de fouet lui enveloppa le ventre : il repartit au triple galop, chambardant la guimbarde, tandis qu'un flot d'injures partait de la voiture à l'adresse de nos deux naufragés stupides : Canailles !... andits !!... evenir !!!.. darmerie !!!!

Et au loin, sur les flots blancs, la voile disparut tandis qu'une raie rouge annonçait le jour sinistre.

Alors ils virent la route et interminablement la kilométrèrent. Le jour les dénonçait immondes. Deux déguisés tombés dans les latrines, après une nuit de folle chienlit ! Ayant carrément renoncé à jamais voir finir leur martyr et à arriver n'importe où, ils traînaient dans le dégel des pieds couverts de fumier, ne devant les mener nulle part. Par acquit de conscience ils implorèrent un gîte en une masure

rencontrée par hasard où un naturel à face de singe et fou de terreur leur proposa des coups de fusil. Alors, abdiquant tout espoir, ils se couchèrent pour mourir.

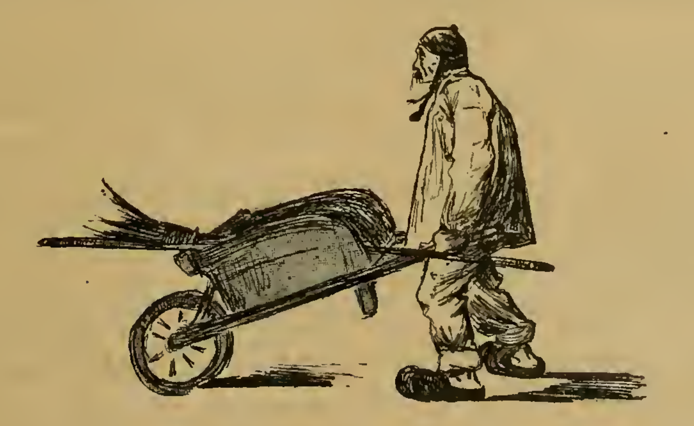
Et ce fut, vautrés dans la crotte, dans l'état lamentable de deux barbets roulés dans la vase, que, deux heures plus tard, la maréchaussée, prévenue par l'homme à la charrette, les cueillait avec des pincettes.

48 heures après, Bidoire, en cellule, gémissait sur la paille humide, sans illusions sur les suites fatales de son équipée quand la porte de son cachot s'ouvrit. Le régiment en bataille était rangé dans la cour, les trompettes sonnaient aux champs et, pendant que notre brave cavalier s'avançait ahuri, le Colonel descendant de cheval lui apportait sur un plat d'argent les galons de cavalier de 1re classe.

— Arrêtez ! cria Bidoire ! vous... »
Le bidet, pris de peur, fit un écart.

La Mascotte avait payé pour deux.

E. Cadel.



DE MONTMARTRE A LA BASTILLE

Le lendemain soir. nous allions au hasard, moi toujours fidèle à mon rôle de cicérone.

Premier arrêt devant la Gaîté-Rochechouart :

— Salue. mon ami! C'est d'ici que Gavault prit son essor vers les succès boulevardiers.

— Gavault! le facteur de pianos?

— Mais non! l'auteur dramatique... le collaborateur de Berr...

— De Turrique?

Et moi, en aparté :

— Quelle bourrique!

Nous voici sur le boulevard.-Rue de la Lune, Pitchoun m'arrête; à son tour, il devient anecdotier :

— Au numéro cinq de ladite rue se trouvait jadis le café Moka, d'où sortit Michot, premier ténor d'Opéra. Le patron de l'établissement, un certain Mollard...

— Oui, je sais, un *Crozier* personnage.

— Au contraire, un homme très aimable. Il se tenait sur le pas de la porte et bonimentait :

— « Venez voir Mlle Quicangrognom, de la Montagne-Noire, qui arrive directement de la *Calijournie*. Six cents places sur le devant!... Allons, « Charles, bichonnez-moi Monsieur et Madame!... « On n'aura jamais vu chose pareille! »

Boulevard Saint-Martin, Pitchoun interroge :

— *Cabaret Bruvant?*... Tu connais ça, toi?

— Oui, c'est un cabaret tenu par Alexandre, un ex-salarié d'Aristide Bruant.

— Qu'est-ce qu'on fait là-dedans?

— On y gueule et on y engueule... c'est le dernier salon où l'on cause... argot.

— On doit y chanter aussi!... Quel genre?

— Oh! un genre très gai... *la guillotine, la veuve du guillotiné, sous le couperet*... etc...

— Brr! ça donne froid dans le dos!... Fuyons ces rives maudites!

Boulevard Voltaire, Pitchoun se retrouve en pays de connaissance :

— Cet antique Ba-ta-clan!... toujours à la même place!

— Dame! ce n'est pas un chalet démontable, comme celui d'un journal du matin.

— Un chalet démontable? Quès aco?

— C'est un chalet qui sert à monter... le cou aux trops naïfs lecteurs.

— Toi qu'es malin, sais-tu que Fugère, le Fugère de l'Opéra-Comique, a débuté à Ba-ta-clan?

Dans ce temps-là, ce café-chantant était dirigé par le petit père Pâris, un type s'il en fut... Tour à tour garçon limonadier, ouvrier bijoutier, voir cabotin, il se targuait d'avoir donné la réplique, un soir, à l'illustre Rachel; mais, ajoutait-il, pas à la Comédie-Française.

— Où était-ce alors?

— Au restaurant, à l'époque où Pâris avait une serviette sur l'épaule. Rachel lui commandait une côtelette, il n'en restait plus : Eh bien! dit la grande tragédienne, donnez-moi une omelette au pis-aller. Et le petit Pâris de répondre :

— Au pis-aller? je vais voir s'il en reste.

« Mais ce n'est pas pour te conter des histoires de l'autre monde que je suis venu de Marseille. Si nous allions entendre Bruant dans son café-concert!

— Hélas! Bruant ne chante plus, Alexandre l'a dégoûté du métier.

— Alors, allons visiter les cabarets de la Butte, applaudir les chansonniers de Montmartre.

— Les chansonniers de Montmartre! Mais, mon pauvre vieux, ça n'existe plus, les chansonniers de Montmartre! Ils sont morts le jour où M. Chauvin a eu la malencontreuse idée de les parquer comme des moutons dans son music-hall.

— Ah! oui!... « Nous sommes tous à Trianon! » J'ai lu ça dans les journaux phocéens, mon bon.

« Et maintenant, où sont-ils?

— Ils ont suspendu leurs harpes aux saules du Sacré-Cœur et ont déboulé sur Paris. D'aucuns se sont replacés dans des cabarets de la rive gauche, tels autres sont entrés au théâtre; on en cite même un qui s'est fourré dans l'industrie des cuirs et y réussit parfaitement.

— Alors, à Montmartre même, il n'y en a plus?

— Si, il y a toujours Fursy, Bonneau, Hyspa, Ferny... ils disent toujours leurs « œuvres » — une chanson nouvelle tous les six mois — mais voilà, le prestige n'y est plus.

— Ils le retrouveront peut-être?

— Oui, à Pâques ou à la Trinité. Sur ce, mon brave Pitchoun, commandons de larges hanaps et buvons le liquide allemand à la santé de la chanson française... mais gentiment, sans nous saouler.

— Pourquoi donc ça?

— Parce que... à bas la culotte!

(A suivre.)

JACQUES YVEL.

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret

Le Gérant : VAURIGAUD.



N° 72

Paris : 15 centimes
Départements : 20 centimes

Numéro spécial de la ***VIE EN ROSE*** vendu au BÉNÉFICE DES BRETONS



Emus de la grande infortune des Pêcheurs Bretons, nous avons voulu, nous aussi, apporter notre obole proportionnelle aux malheureux affamés.

Nous leur offrons le bénéfice de ce numéro spécial, entièrement consacré à la Bretagne.

Les crayons des meilleurs artistes modernes, nos collaborateurs d'ailleurs, nous sont puissamment venus en aide et nous tenons, avant tout, à remercier tout spécialement de leur concours gracieux :

MM. BAC, BALLURIAU, BERTRAND, F. FAU, GALLENIS, GOSÉ, LOURDEY, Louis MORIN, RADIGUET et WÉLY, ainsi que **M. Jean RICHEPIN et M. Théodore BOTREL** qui nous ont autorisés à les reproduire ici.

LA VIE EN ROSE

LES SARDINIÈRES

PAR JEAN RICHEPIN

La sardine est jolie en arrivant à l'air
Comme un couteau d'argent où s'allume un éclair ;
Et de cet argent-là faisant des sous de cuivre,
Les pauvres gens auront quelque temps de quoi vivre.
Mais pour aller la prendre il faut avoir le nez
Bougrement plein de poils, et de poils goudronnés ;
Car la gueldre et la rogue avec quoi l'on arrose
Les seines qu'on lui tend, ne fleurent point la rose.
Gueldre, lisez mortier de crevettes, pas frais,
Mais confit dans son jus et pourri tout exprès.
Rogue, lisez boyaux de morue en compote,
Salés, mais corrompus. Et l'on s'en galipote,
Quand on veut bien parer l'amorce de rigueur,
Les dix doigts jusqu'au coude et le nez jusqu'au cœur.
N'empêche que la pêche en juin ne soit plaisante !
Rien de plus *fin* que la sardine agonisante
Qui frétille et qui meurt avec de petits cris
Comme si le canot était plein de souris.
Et puis quoi ! Faut-il pas faire manger le monde ?
Et sans la gueldre infecte, et sans la rogue immonde,
Bonsoir à la sardine, et vous ne l'auriez pas,
Riches, pour vos hors-d'œuvre, et gueux, pour vos repas.
Non plus que les pêcheurs, dame, les sardinières
Ne hument en bouquet des odeurs printanières.
A passer tout le jour les sardines en main,
Elles n'embaument pas le lis ni le jasmin ;

Et leurs doigts, leurs cheveux, leur linge, leur peau même,
Tout ça sent le poisson. Mais bah ! j'aime qui m'aime !
Et les gas sont plus d'un qui les aiment ainsi.
C'est qu'avec leur bonnet comme on les porte ici,
Dont les coins envolés semblent des ailes blanches,
Avec leur corselet qui fait saillir les hanches
Et dont, à l'entre-deux, le fichu reste ouvert,
Avec leur jupon court qui montre à découvert
Les mollets arrondis et les fines chevilles,
On dira ce qu'on veut, ce sont de belles filles.
Sans compter qu'après tout le parfum le plus cher
Ne vaut pas celui-là qui leur reste à la chair,
Ce bon parfum salé, fort, montant, où se mêle
L'effluve de la mer à ceux de la femelle,
Parfum voluptueux aux appels réchauffants,
Qui met en appétit de faire des enfants.
Et pas de ces enfants marmiteux et débiles,
Avortons alanguis de fièvres et de biles,
Pauvres anges pâlots, mal venus, mal plantés,
Comme ceux de hasard qu'on fait dans les cités !
Mais de robustes gas qui n'ont rien d'éphémère,
Plantés pour reverdir, forts comme père et mère.
Rétus avant de naître et poilus en naissant,
Ayant déjà dans leur regard phosphorescent
La couleur de la mer que boiront leurs prunelles
Et le vague infini qu'ont les vagues en elles ;
Car, fille et sardinière, ou fils et matelot,
Tous auront la même âme, et c'est l'âme du flot.
Chantez en y pensant, chantez vos cantilènes,
Sardinières ! Chantez, et que par vos haleines
La mer féconde fasse entrer dans vos poumons
Le suc de sa marée et de ses goëmons !
Chantez, et respirez aux relents de la salle
Toute la vie en fleurs, tout l'amour qu'elle exhale !
Chantez ! Imprégnez-vous de sa maternité !
Et que ce soir, après votre ouvrage quitté,
Les galants qui viendront vous chercher à la porte
Se grisent de l'odeur que votre jupe emporte,
Et, tout enveloppés aussi de ce même air,
Baisent dans vos baisers les baisers de la mer !
Aimez-vous et croissez, bonnes races marines
Aux cœurs jeunes toujours dans vos larges poitrines !
Le monde est vieux, et les mâles y sont perclus.
Faites donc des enfants pour ceux qui n'en font plus !
Les temps ne sont pas loin où la disette d'hommes
Eteindra toutes nos Lesbos et nos Sodomes
Qui s'anéantiront dans leur stérilité.
Mais le flambeau sur qui souffle un vent irrité,
Vous le sauverez, vous, de nos morts ténébreuses,
Braves gens, pauvres gens aux familles nombreuses,
Et vous le transmettrez ainsi de main en main,
Ce flambeau de la vie, aux vivants de demain.
Et quand l'humanité, le front couvert de rides,
Verra sur ses flancs creux pendre ses seins arides,
Vous seuls saurez encore les secrets abolis,
Et c'est près de la mer, c'est dans un de vos lits,
Que naîtra, d'un pêcheur et d'une sardinière,
Le dernier né des fils de la race dernière.

Jean Richepin.

ON NE SE REFAIT PAS



Dessin de P. Balluriau.

— *J'ai la tête trop dure pour apprendre jamais à tendre la main.*

LA LETTRE DU GABIER

par Théodore BOTREL



I

« Hier matin, notre commandant
Nous a dit que le bâtiment
S'en allait partir à la guerre :
Par la présente, votre fieu
S'en vient vous dire son adieu,
Bonne grand'mère !

II

J'aurais bien voulu, core un peu,
Mettre mes bras à votre cou,
Tout comme au temps de mon enfance
Mais, l'un et l'autre, oublions pas
Qu'à présent votre petit gâs
Est à la France !

III

Les camarades du pays,
A leurs parents, à leurs amis,
Font aussi leurs adieux, bien vite.
Espérant que la lettre-ci
Vous trouvera vaillants, ainsi
Qu'elle nous quitte.

IV (*ad lib.*)

Parait qu'on va voir les Chinois ;
J'espère bien qu'avant un mois
Ils seront battus par les nôtres !
Si l'on débarque, faudra voir :
Je saurai faire mon devoir...
Comme les autres !

V

Je veux être le mieux noté
Pour m'en revenir breveté
Peut-être même quartier-maître !
Avec mes galons frais cousus...
Je rirais si vous n'alliez plus
Me reconnaître.

VI

Si je meurs — Dam ! faut tout prévoir —
Vous prierez pour moi, chaque soir,
Madame la Vierge Marie :
Dites-vous, dans votre chagrin,
Que je suis mort en bon marin,
Pour la Patrie !

VII

Voici qu'on sonne le départ !...
Embrassez, tout doux, de ma part,
Celle..., à qui chaque jour, je pense,
Qu'elle me conserve son cœur :
Il sera, — si je suis vainqueur !
Ma récompense.

VIII

Adieu ! pour de bon cette fois...
D'autant que vraiment je ne vois
Plus rien autre chose à vous mettre,
Votre Yvon, élève gabier,
Qui, sans finir de vous aimer,
Finit sa lettre ! »

PRIVILEGE!



Dessin de F. Bac.

— *A Paris, ma petite, nous avons du poisson toute l'année...*

POUR LES BRETONS, S. V. P.



Dessin de Lourdey.

— *Barden tan mec Bine Bar, ma pliche.*
(Donnez-nous un peu de pain, s'il vous plaît.)

PAUVRE FIANCÉE !



Dessin de Gosé.

— Hé là ! Quand reviendras-tu, mon Yves ?... Les ramèneras-tu, ces sardines déserteuses, ou te garderont-elles ?

DÉVOUÉE QUAND MÊME



C'EST DE SA FAUTE



Dessin de Louis Morin.

— Probabe que c'est tous vos boniments qu'ont dégoûté la sardine, puisqu'à s'en va frayer ailleurs!

CARGUEZ TOUT !



Dessin de Galenis.

— *Des cuirassés... encor' des cuirassés... et pis toujours des cuirasses qui leur s'y coût' des milliasses! C'est pas ces bateaux-là qui ramèneront la sardine!*

LARGUE

Par Jean RICHEPIN

I

Cric ! crac ! sabot ! Cuiller à pot !... Et je commence.
Je m'en vas vous filer les nœuds de ma romance
En parler mathurin comme un gabier luron
Qui s'est suivé le bec à même un boujaron.
Attention, pourtant ! Je ne me pose en maître,
Ni ne veux jusqu'à fond de cale vous en mettre.
Je ne suis pas de ces vieux frères premier brin
Qui devant qu'être nés parlaient jà mathurin.
Au ventre de leur mère apprenant ce langage.
Roulant à son roulis, tanguant à son tangage.
Et je n'ai pas non plus mon brevet paraphé.
Ni les larges fauberts en garçon de café.
Ces nageoires de la marine militaire.
Je ne suis qu'un terrien, un terrien de la terre.
Et n'eus pas même, fils d'ancêtres paysans,
L'honneur d'être embarqué comme mousse à dix ans.
Si j'avais fait au moins un congé sur la flotte !
Mais non ! — Comment sais-tu la langue matelote
Alors, et de quel droit prends-tu ces airs nouveaux,
N'ayant jamais foulé que le plancher des veaux ?
— Pardon, j'ai mis le pied sur le plancher des vagues.
Et non comme ceux-là, piteux, aux regards vagues,
Qu'on voit déboutonner leur col dans un hoquet,
Réclamer d'une voix mourante le baquet,
Et tomber dans tes bras, ô *steward* qui déplores
Ton frac fleuri soudain d'ordres multicolores.
Non, moi, j'ai navigué pour de vrai, pour de bon.
A la voile, mes gas, et non pas au charbon.
A bord de caboteurs, de pêcheurs, en novice
Qui mange à la gamelle et qui fait son service.
J'ai connu les fayots, la manœuvre, le grain,
Tout ce qui donne un cœur solide, un pied marin.
J'ai connu les ohisse ! en halant la poulie,
Et le flot en douceur et le flot en folie.
Et les contes contés à la poulaine, en tas
Autour de quelque ancien, négrier, pelletas.
N'importe, mais ayant cinquante ans de marée,
J'ai connu les paquets, la barre débarrée,
Et ce sinistre cri : Pare ! un homme à la mer !
J'ai connu naviguer, son doux et son amer.
La caresse et les coups des brises dans les toiles,
Et les grands quarts de nuit tout seul sous les étoiles.
Puis c'était le retour, le débardage à quai.
Comme les frères, j'ai sué, sacré, chiqué,
En portant des ballots et des cages à poules,
Le dos sale et meurtri, les mains pleines d'ampoules,
Et la bouche fusant de longs jets d'un jus noir.
Puis les bamboches chez l'hôtesse : *A l'Entonnoir*,
Au Repos des gabiers, *Au Calfat en goguette*.
C'est parfois un caveau, parfois une guinguette :
Mais sous terre ou dessus, on y boit bougrement,
Et j'y fus à la côte avec tout mon gréement
Plus souvent qu'à mon tour, raide comme un cadavre.
On y chantait aussi. Des musicos du Havre
A ceux de Saint-Nazaire en passant par Bordeaux,
Avant l'heure où l'on sombre affalé sur le dos,
Vous ne vous doutez pas combien de matelotes
Je gueulai, en guinchant, les poings dans mes culottes.
J'en composai le texte et la musique aussi,
Sans les écrire ; et, sauf huit ou dix que voici,
Tout ça s'est égrené de ma mémoire. Certe,
Ça ne valait pas mieux, et ce n'est pas grand'perte.
Vers de bric et de broc ! De broc surtout. Pourtant,
J'en ai fait de meilleurs dont je suis moins content.
Car ces couplets boiteux et brochés sur le pouce
A la six-quatre-deux, va comme je te pousse,
Mal rimés, bien rythmés, n'étaient pas sans douceurs
Pour moi qui les vivais et pour les connaisseurs.
Fins connaisseurs, allez ! C'étaient mes camarades,
Non pas vous, écrivains ; mais les pochards des rades,
Gens du métier, experts en ces musiques-là,
Dont le rude gosier m'avait donné le *la*.
Et c'est au souvenir des heures en allées
Avec eux, que je tiens à ces rimes salées ;
C'est en l'honneur des vieux compagnons de hasard,
Que je recueille ces cantilènes sans art,
Car ils les aimaient, eux, en savouraient le charme,
Y découvraient matière ou de rire ou de larme,
En chœur et de plein cœur reprenaient au refrain,
Trouvaient qu'elles étaient *grand'largue* et *vrai marin*
Que ma mélancolie ou ma gaieté d'ivrogne
Avait du poil... (où çà ? Bien sûr, pas à la trogne).
Et qu'en somme, sans être un loup de mer, c'est clair,
J'en avais la chanson, si je n'en ai pas l'air.

ON FAIT CE QUE L'ON PEUT



Dessin de Fernand Fau.

— *En attendant les sardines, braves Bretons, voici toujours du pain avec un peu de beurre.*

CONCLUSION !



Dessin de J. Weir

La famine passera, mais l'amour restera — car tout passe, sauf l'amour!

CHANSONS BRETONNES

DORS, MON GAS !

BERCEUSE

A Séverine.

1er COUPLET

A côté de ta mère,
Fais ton petit dodo,
Sans savoir que ton père
S'est en allé sur l'eau !
La Vague est en colère
Et murmure là-bas...
A côté de ta mère,
Fais dodo, mon p'tit gas !

2

Pour te bercer je chante,
Fais bien vite dodo,
Car dans ma voix tremblante
J'étouffe un long sanglot.
Quand la Mer est méchante
Mon cœur sonne le glas...
Mais il faut que je chante :
Fais dodo, mon p'tit gas!

3

Si la douleur m'agite
Lorsque tu fais dodo,
C'est qu'un jour on se quitte :
Tu seras matelot;
Sur la Vague maudite
Bien loin tu t'en iras...
Ne grandis pas trop vite !
Fais dodo, mon p'tit gas !

Reproduit avec l'autorisation de G. ONDET, *Éditeur des Œuvres*
83, faubourg Saint-Denis, PARIS

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret *Le Gérant :* VA



Dessin de SANCHA

Gueuses de sardines ! Elles vous ont emporté votre pain, mes pauv' fieux !

N° 73. — 7 Mars 1903.

Paris. . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

E. CHATE
43, Rue de



UNE MAISON BIEN TENUE

Impossible, Monsieur l'Administrateur, nous ne recevons que des chapeaux à claque...



L'amour..... *Dessin de Sancha.*

La Baronne

L'ex-princesse de Saxe pourra conserver
le titre de baronne.
(*Protocole Saxo-Weimarien*)

I

Si la baronne avait voulu,
Lanturelu,
Pauvre petite Marjolaine
Du pays de la porcelaine,
Tromper son époux avec art,
Qui donc eût blâmé cet écart ?
Dissimulant avec bassesse,
Si la Baronne avait voulu,
Lanturelu,
Elle serait encor princesse.

II

Si la baronne avait voulu,
Lanturelu,
Prendre un amant dans la noblesse,
Chacun louait sa gentillesse.
C'était même un prince du sang
Vilain comme un orang-outang,
Qu'importe ! elle restait dans l'axe.
Si la baronne avait voulu,
Lanturelu,
Elle serait encore en Saxe !

III

La Baronne n'a pas voulu,
Lanturelu.
Imiter certaines princesses
Qui se conduisent en gonzesses.
Dédaignant les seigneurs huppés
Aimant cailles sur canapés,
Elle alla cueillir la noisette.
La Baronne n'a pas voulu,
Lanturelu,
Qu'un fier grand-duc la trouvât chouette.

JACQUES YVEL.

....est aveugle. *Dessin de Sancha.*

INUTILE D'INSISTER

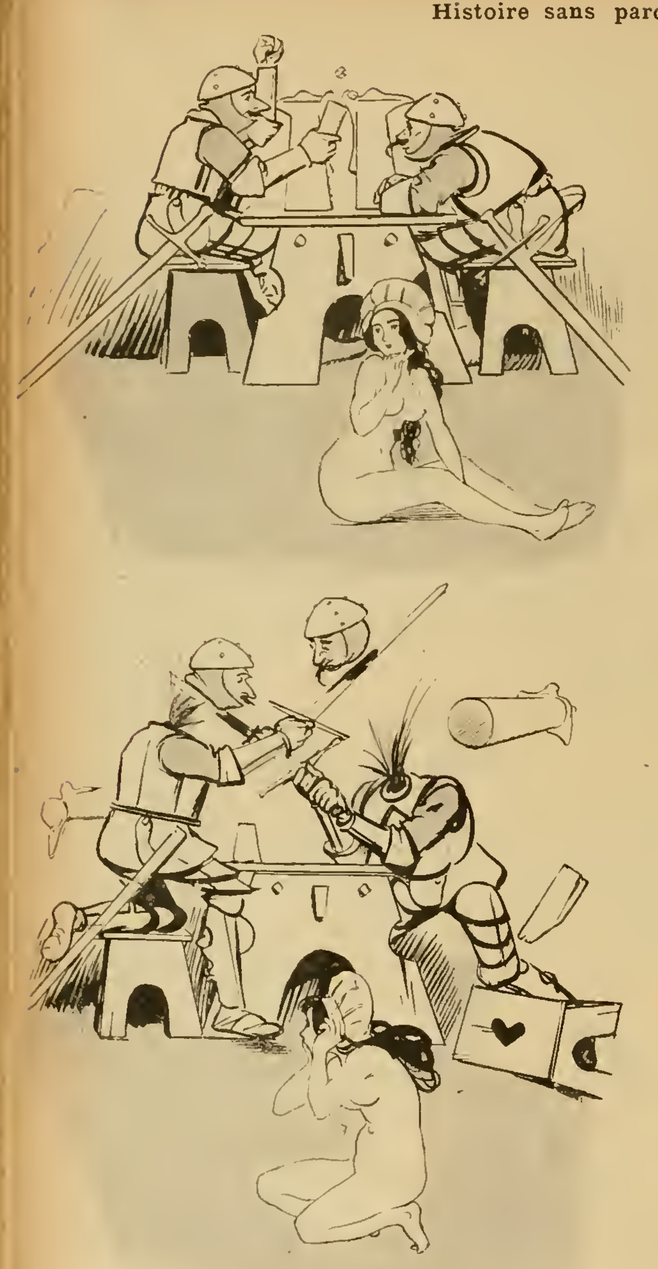


Dessin de Gosé.

— *Je ne suis plus très jeune, chère Madame, mais je puis vous affirmer que mon cœur bat encore.....*
— *En ce cas, cher Monsieur, nous ne pouvons nous entendre ; j'abhorre les brutalités !*

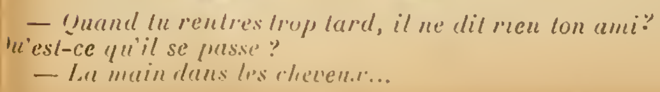
COMMENT FUT SAUVÉE LA VERTU DE MARIE-ANNE

Histoire sans paroles par GUYDO









— Quand tu rentres trop tard, il ne dit rien ton ami? Qu'est-ce qu'il se passe ?
— La main dans les cheveux...



— Mais je suis un désillusionné, moi, ma chère! J'ai tellement usé de la vie...
— Qu'elle vous a usé !

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (16)

par WILLY

(*Suite*).

XVI

LES AMBITIONS DE GAETANE

(*Suite*)

Gaëtane ferma les yeux. Une minute, elle parut se recueillir. Puis la pastille en achevant de fondre eut une exhalaison bizarre, sarcastique :



— *Je ne mens pas : c'est à Notre-Dame de Pique.*

— Vous avez perdu?

— Oui.

— Quoi?

— Parbleu, mon argent.

— Ça vous embête?

— Un peu. Toi aussi, tu m'embêtes. Je t'avais priée de ne pas parler de ça. Seulement, maintenant, voilà, il me faut rendre des comptes. Je ne puis pas faire pipi sans que tu...

Il tordit le nez et sembla tendre des deux mains un vase de nuit, un amys, un thomas, un bourdalou, un urinal, un pot de chambre. Geste plutôt rigolo, mais dont Mlle Girard n'apprécia pas toute la grâce bouffonne. Elle secoua son menton gras, le déposa au milieu de ses paumes jointes.

— Ah ça! fit-elle, monsieur, vous avez donc tous les défauts? Paillard, gourmand, vaniteux, violent, joueur, c'est complet.

— Pas tout à fait complet : il y a encore une place sur l'impériale. Ivrogne. Tu oublies ivrogne, mon amour.

— Oui. Vous êtes paré de tous les vices, et, pourtant, je vous en souhaite un de plus. Devenez ambitieux, mon ami chéri, et vous serez une merveille.

Maurice se souleva à demi, croisa les bras et dit avec quelque indignation :

— Ah! elle est bonne! Alors, tu te figures que je ne suis pas ambitieux? Tu n'es guère physionomiste. Mire-moi bien, comme on mire un œuf, en regardant à travers, tu verras que fermente en moi un désir effréné de gloire, de fortune, et cœtera...

— De luxe et d'élégance?

— Et cœtera...

Moqueuse, elle le considéra un instant avec, au coin de la lèvre, un petit sourire tendre et méprisant, puis elle prononça :

— Figue molle, va!

— Moi?... Tu...

— J'ai beau vous mirer comme un œuf, et pardessus le marché vous gober, je n'aperçois rien de ce que vous dites. Gloire, fortune, luxe, élégance! Figue molle! Si vous aviez de tels désirs, vous contenteriez-vous, comme un calicot ou un bohème, d'une pauvre chambre garnie?

Lui, vexé :

— Hé, là! ne me pousse pas! D'aucunes ont tâté le pieu qui l'ont trouvé bon. Si, toi, tu ne l'as pas tâté...

— Je le regrette d'autant moins, que vous livrez à domicile.

— Ne me pousse donc pas! tremblota Lauban, les poings clos.

Câline, railleuse, peut-être troublée, Gaëtane attira vers sa bouche, où une pastille neuve se dissolvait, le bec humide du bel aède, et, d'une voix mate, en un baiser pénétrant (*penitus intrare*) :

— O figue molle! répéta-t-elle, figue molle! Si tu étais ambitieux, est-ce que tu courrais les tripots avec un plein de soupe comme Maugis? et les tavernes en compagnie d'un plein d'alcool comme Smiley?

(S'il avait été là, Smiley!... Saperlotte! ce qu'il aurait protesté vivement! et, quant à Maugis, on n'imagine pas sans frémir ce qu'il eût fait prendre à Gaëtane, pour le rhume d'icelle! Mais Lauban... Ah! bien oui, Lauban! Il tétait le baiser de Mlle Gi... et sa pastille, et il trouvait ça délicieux. Dans ces moments-là, c'est effrayant ce qu'il est poule mouillée, ce jeune zèbre. Autre zoologique image : sur de la peau, on l'écraserait comme une punaise. A peine eut-il la force et le courage de murmurer) :

— Oh! oh! oh! oh!

— Je t'aime, reprit Gaëtane, et te souhaiterais des fréquentations quelque peu plus hautes. Tu connais Hérédia. Pourquoi ne vas-tu pas chez lui? Pourquoi ne te fais-tu pas ouvrir les salons de Mme Toupin des Mares, de Mme Barman...

Le baiser s'interrompit.

— ...Et de Mme de Bécassamen? sembla se réveiller Maurice. Ils me sont triplement ouverts. Et à Maugis de même, et de même à Smiley. Faut pas que ça t'épate, chatte.

— Entrez-y donc.

— Nous y entrons. Mais nous en sortons aussi, grâce à Dieu.

— Soit! Et le monde politique?

— Lequel? Celui de Lernould? Je l'ai suffisamment hanté pour t'y rencontrer, si tu te souviens. Celui du duc de Broglie? C'est une idée. J'vas dépêcher un sonnet au duc pour le taper d'un bout de table à son prochain gueuleton prié.

En attendant, et tout à coup, Lauban s'avisa de taper la comédienne, non pas d'un bout de table, mais... Certes, un tapage discret : un simple mouvement, une cadence, un rythme. Elle n'était pas en goût de musique, et elle se déroba avec une brusquerie de haquenée capricieuse.

— Enfant! laissez... pour tout à l'heure. Encore un moment d'entretien. Ne boudez pas. Ne me faites faites pas croire que vous ne venez ici que par hygiène. Je veux bien être le mauvais lieu, mais à condition que vous montiez chez moi pour y récompenser votre vertu. Etre votre maîtresse, cette joie ne me suffit plus. J'aspire à être aussi...

— Mon Egérie?

— Oui, Numa, et je te conseille d'être sérieux, de travailler. Tu as des talents, c'est bien. Tu as du talent, c'est mieux.

— Comme dit le petit fumiste de Victor qu'il y a dans Hugo.

— Numa!... non, Victor... Zut! je veux dire : Maurice... Je ne sais plus... tu m'égares... ne m'interromps pas. Ecoute, écoute-moi bien : tu peux arriver très vite, et très haut, et je puis t'aider.

— Et moi, puis-je t'aider?

— Je l'espère.

Lauban sourit, flatté dans son orgueil de jeune mâle.

— Alors, dis, mon amour.

Voici.

Et ce fut un monologue fort long. Il y était question de Porel et de Claretie, du ministre de l'instruction publique et du directeur des beaux-arts, de Sarah Bernhardt et de Brandès, d'un bouquet envoyé et d'une bonbonnière reçue, de beaucoup de lettres écrites et d'un tas d'autres que, nécessairement, on recevrait, à moins que ce ne fût le contraire.

— Parbleu, fit strictement Maurice.

Et le monologue continua, ou plutôt, recommença, avec des variantes légères. Il était, cette fois, question de Jules Lemaître et de Richepin, du prince Jean et de Lernould, d'une robe en velours grenat et d'un manchon en caracul, de beaucoup de lettres reçues et d'un tas d'autres que, naturellement, il faudrait écrire, à moins que...

Et elle récapitula.

— Porel, Claretie, le ministre, le directeur...

— ... des Quat'z'Arts! Zut! fit Lauban, je sais ça par cœur, et je... Il y a un fichu moment que je n'existe guère, moi, dans tout ça!

— Sarah Bernhardt, Brandès, nomma-t-elle encore.

Mais elle se sentit enlacée d'une grande étreinte assez douce, quoique brutale. Ses yeux blanchirent, et elle se tut.

. . . .

Ensuite, tout nu et tranquille, le poète s'approcha du crapaud de reps évêque. Debout (il se targuait de pouvoir s'habiller sur le pouce), il enfila la chaussette sang de bœuf.

— Où ai-je fourré l'autre?

Il la trouva sous le crapaud et il l'enfila, comme une perle.

— Ma flanelle.

Mlle Girard modula d'un ton spécialement langoureux :

— C'est donc convenu? Tu as compris?

— Ce serait malheureux, maugréa-t-il, si, avec tant d'explications...

— Porel, Claretie...

— Ah! non, rebiffe pas au truc. Tout au plus, je vais résumer, si tu y tiens. V'lan! v'lan! trois phrases, et ça y sera.

— Voire!

— Voire? T'as soupé de l'Odéon, t'as faim de la Comédie-Française. T'as pour toi Porel...

— Claretie.

— Et tout le monde. Tu vas donner une soirée pour réunir cet univers.

— Et je compte sur tes amis. Tu me les amènes tous. Hérédia...

— Pas certain qu'il marche.

— Maugis.

— Ce plein de soupe? Hé, hé!

— Il a l'*Echo de Paris*. Et Smiley.

— Ce plein d'alcool?

— Il a les jeunes revues.

— Moi, paillard, gourmand, vaniteux...



— *Trois heures. Il va falloir t'en aller.*

— Tu as ton drame. Dépêche-toi de le finir, pour que nous débutions ensemble.

— Aux Français?

La comédienne tendit ses bras.

— Tu l'as dit, petit.

(A suivre)

Voir la *Vie en Rose* depuis le N° 57.

A CHACUN SON MÉTIER



Dessin de F. Gottlob.

— Alors, t'es inspecteur des mœurs ? Ben vrai, en v'là un truc que je n'voudrais pas faire
— Ma chère, à chacun son métier, et les vaches seront bien gardées !

CAS CURIEUX



Dessin de Radiguet.

LE DOCTEUR. — *Etrange!... Je sens remuer là-dedans ..*
LE PATIENT. — *Pardi!... Sûr que j'ai quéque chose dans le ven're, j'vas être maire pour la troisième fois!...*

FLATTEUR



Dessin de E. Cadel.

— *Et vous ajouterez : ancien vétérinaire...*

SIMPLE PLAISANTERIE

— Mais entrez donc, Monsieur Boireau... nous sommes en famille et c'est l'heure du lunch..
— Oh! oh !... dois-je vous aider à nettoyer votre lunch *en famille?*



— Vous demandez un protecteur?... Je puis toujours vous protéger... sous mon parapluie.



« Les bons maîtres font les bons domestiques » dit le dicton. C'est sans doute pour cela qu'un autre ajoute :
« On n'est jamais si bien servi que par soi-même »



Côté des hommes

Les Guignols Parisiens

Le Cake-Walk aux Bouffes-Parisiens

Le « cake-walk » — les gens pressés prononcent : *cacouette* — est le triomphateur du jour.

Au Nouveau-Cirque, les Elkes en inculquent les beautés rythmiques aux potaches en rupture de bancs — je veux dire les potaches du jeudi. Aux Bouffes, c'est Mlle Berthe-Nanon qui électrise un public de Yankees entichés de cette nouvelle danse nationale, sorte de course au clocher avec des obstacles imaginaires. Une course d'où toute grâce est bannie, sinon tout ressort.

Braves Yankees ! je les admirais l'autre soir, leurs yeux écarquillés et leur bouche grande ouverte, comme pour entonner le vieil hymne :

« Courir pour la patrie,
« C'est le r'ssort le plus beau... »

On m'a dit aussi que Mlle Balthy singeait ce divertissement d'épileptique en la coquette bonbonnière de l'Athénée. Je ne vois pas bien comment on peut parodier une parodie. Mais Mlle Balthy est si talentueuse que, d'elle, aucune innovation ne m'étonne. Ça ne fait rien, j'aimais mieux notre valse classique, sur un air de Strauss ou de Métra.

Le « cake-walk » nous vient d'Amérique, comme le porc trichiné et la fiancée milliardaire pour marquis décavé.

M. Owen-Hall, lord — n'écrivez pas : *O veine alors* — l'a introduit dans son opérette *Florodora*, qui se gigote actuellement sur les planches de l'ancien théâtre Comte.

Vous n'attendez pas de moi que je vous décrive par le menu l'intrigue, d'ailleurs très simplette, de *Florodora*, opérette musiquée par M. Leslié-Stuart, et adaptée par ce veinard d'Adrien Vély, un accapa-



Quadrille

reur qui s'est juré de ne plus lâcher la colonne... Morris.

Aussi bien la pièce, qui est montée avec un certain luxe, mais qui gagnerait à une interprétation plus talentueuse, n'a-t-elle été conçue qu'en vue du troisième tableau, où se place le fameux « cake-walk ». Je mentionnerai seulement que M. Simon-Max était bien amusant dans les *Cloches de Corneville* : que M. Piccaluga eut beaucoup de succès dans *Miss Helyett*; enfin, que Mlle Paulette Darty rossignolise toujours avec un charme sans pareil. Evidemment, comme comédienne, je ne la vois pas remplaçant, même au pied levé — car elle le lève d'une façon charmante — Mlle Brandès, ex co-associée de la maison Claretie and Co.

Donc, le « cake-walk » est dansé aux Bouffes à la fin du troisième tableau de *Florodora*.

C'est Mlle Berthe Nanon qui est chargée de cette chorégraphie burlesque.

Mlle Nanon n'est pas une inconnue. M. Couyba, le poète-député, lui a consacré jadis une chanson célèbre : les *Stances à Nanon*.

C'est une grande personne blonde, vêtue d'une robe pailletée, qui s'irise aux feux de la lumière électrique.

Dans les pièces historiques, les personnages d'importance sont précédés de hérauts d'armes; dans *Florodora* Mlle Nanon est précédée de quatre sous-ballerines, parmi lesquelles j'ai distingué Mlle Edith Denton — sans doute une descendante du célèbre conventionnel.

Ces dames s'exercent à des pas glissés et à des grands écarts inachevés — dame ! il y a la censure qui veille. Enfin Mlle Nanon apparaît.

Une claque, qui ne vole pas son argent, salue son entrée et souligne tous ses déhanchements. Et Dieu sait s'il y en a, de ces déhanchements !

Quatre nègres désarticulés, assez semblables à des pantins automatiques, l'accompagnent en grimaçant. Ces quatre moricauds lancent les pieds à droite, à gauche, rejettent le buste en avant et la tête en arrière, tandis que Mlle Nanon se livre à une gymnastique des reins si mouvementée, qu'il semble parfois que son tronc va se séparer de son corps. J'espère qu'il ne nous sera jamais donné d'assister à cette issue dramatique.

Pendant dix bonnes minutes, Mlle Nanon se contorsionne et se désosse de manière à désespérer Valentin le désossé lui-même.

Dans la fièvre de cette danse des ours, sa chevelure se dénoue et tombe, ondoyante, sur ses épaules ; elle n'en a cure et continue son chahut.

Sa robe elle-même se dégraferait et choirait sur le parquet, qu'elle ne s'en soucierait pas davantage : on est cake-walkeuse ou on ne l'est pas.

Je vous dis : elle est épatante, cette petite femme-là. Messieurs les Yankees en étaient babas. Moi pas. J'avais déjà vu ça... hein ! vous me demandez où ?... Parbleu ! dans le service du Dr Charcot, à la Salpêtrière.

JACQUES YVEL.




Vis-à-vis

LA COURSE AU NID

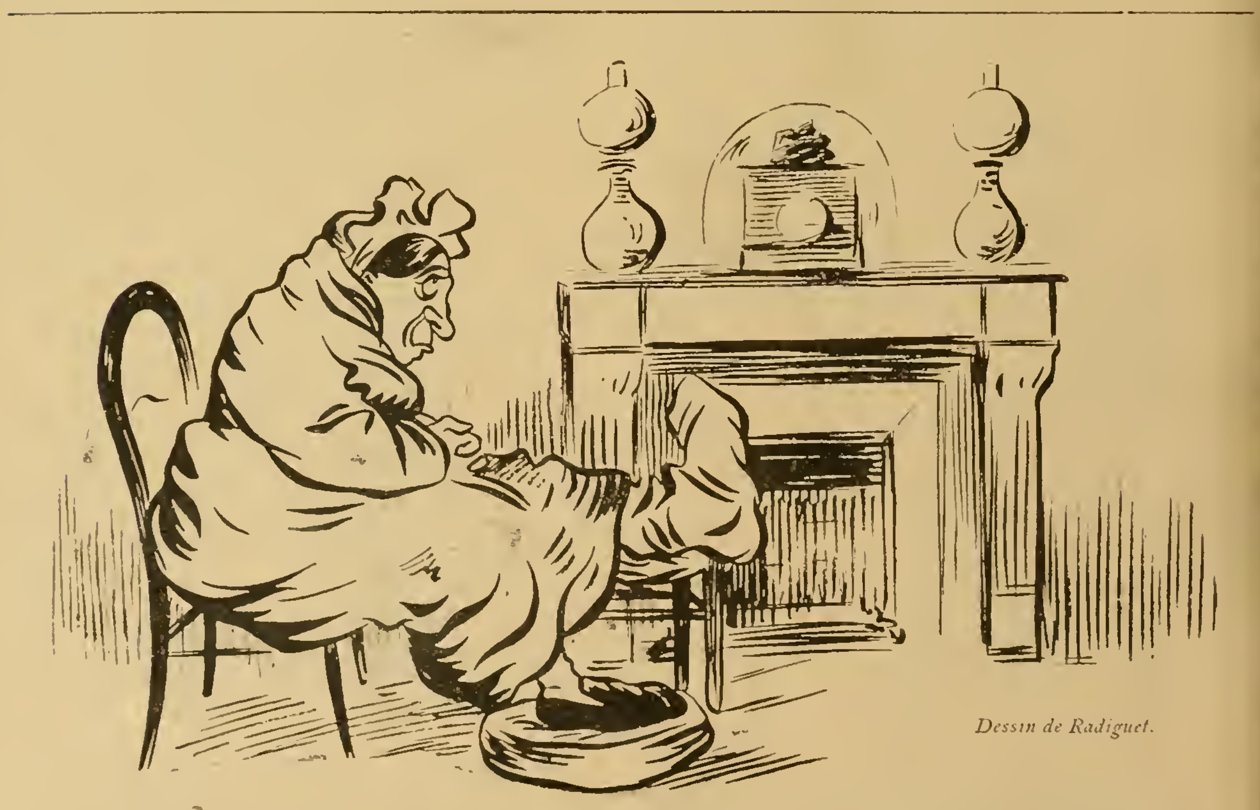


— *Avez-vous quelque chose à louer, Mademoiselle?*
— *Oui, Monsieur, deux petits rez-de-chaussée : 1000 francs sur le devant, et 500 sur le derrière. C'est libre.*
— *N'avez-vous rien, entre les deux... comme prix?...*

SAGE RECOMMANDATION

Dessin de Galanis.

— *Glissez, mortelles, mais n'appuyez pas!*



Dessin de Radiguet.

... Devenue impotente, la pauvre Victoire ne put rattraper ses gages qui couraient toujours.....

Numéros spéciaux de " La Vie en Rose " déjà pa

	PRIX
1° Messieurs les Cochers, par Louis MALTESTE	0.15
2° Les Marchandes d'amour, par Jack ABEILLÉ	0.15
3° Faubouriennes Amours, par F. GOTTLOB	0.15
4° Noël, par WILLETTE	0.30
5° Quelques prédictions, par J. WELY	0.15
6° Les Rois, par Paul BALLUREAU	0.15
7° Chair à canon, par HEIDBRINCK	0.15
8° Les Soupers, par F. BAC	0.30
9° Au Japon, par BIGOT	0.15
10° Les Masques, par Georges MEUNIER	0.15
11° De Montélimar à Pétersbourg, par J. WELY	0.15
12° Les Femmes dans les grands prix, par GIL BAER	0.15
13° La Succession Craquefort, par RADIGUET	0.15
14° La Sainte Marianne, par J. WELY	0.15
15° L'Erotisme Pornographique, par LÉANDRE, WILLETTE, Louis MORIN, Abel FAIVRE, JEANNIOT, MALTESTE, etc.	0.25
16° A la Mer, par Louis MORIN	0.30
17° Les Souverains en vacances, par CADEL	0.15
18° En Chasse, par J. WELY	0.15
19° La Rentrée, par Louis MALTESTE	0.15
20° Soleils couchants, par BAC	0.15
21° De Claudine à Gaëtane, par J. WELY, Louis MORIN, LOURDEY, F. BAC, F. GOTTLOB, F. FAU, J. VILLON	0.15
22° Le train de 8 h. 48, par LOURDEY	0.15
23° Le Billet de logement, par VALLET	0.15
24° Chacun son tour, par BAC	0.15
25° Bidoire et la Mascotte, par CADEL	0.15
26° Le Nu d'après l'antique, par IBELS	0.50

Ces numéros seront envoyés à tous ceux de nos Lecteurs qui en feront la demande accompagnée du montant du pri *uméros en mandat ou bon de poste à notre librairie, 5, rue du Croissant.* (Joindre 0 fr. 05 pour frais de poste par numé

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret

Le Gérant : VAURIGAU



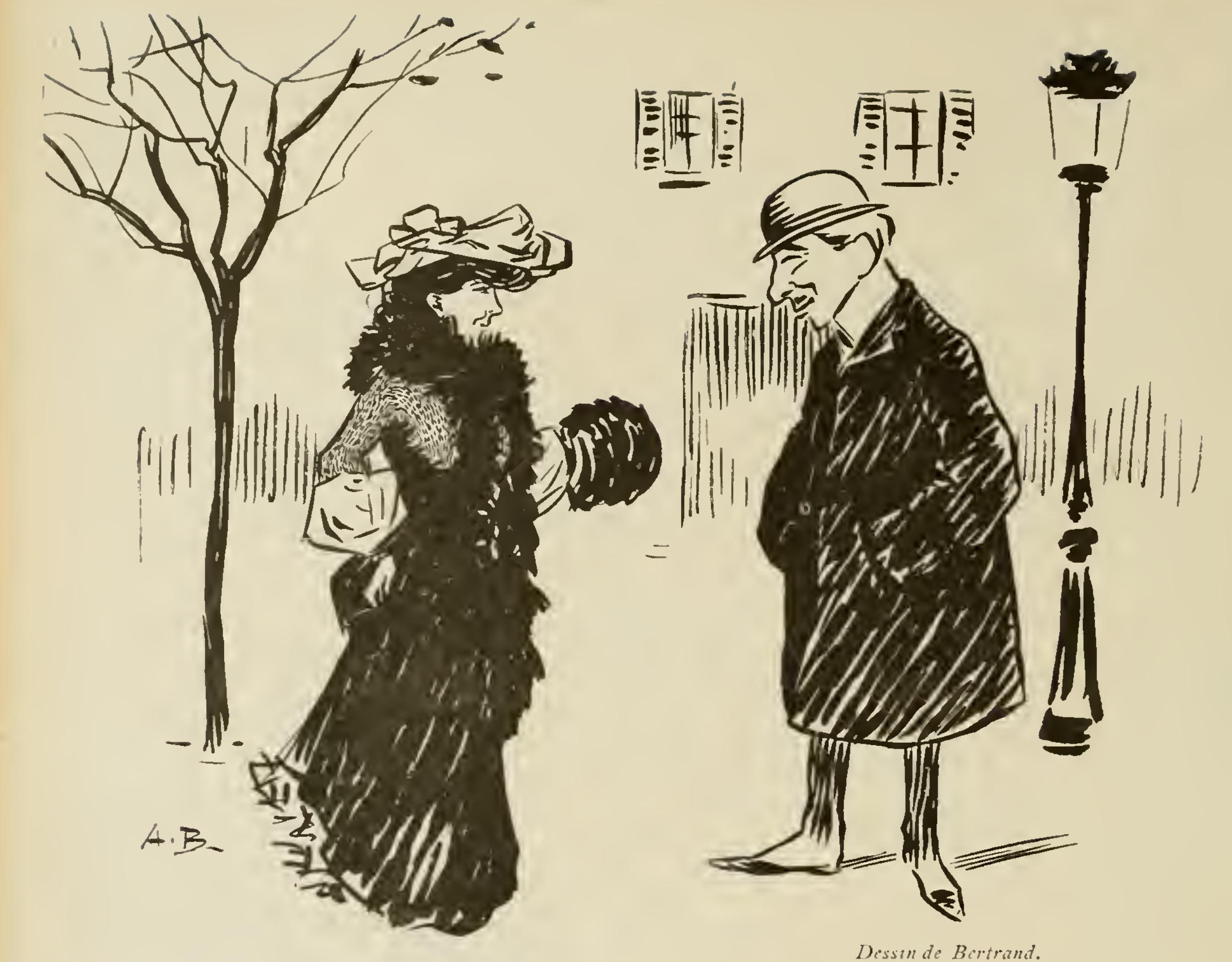
Dessin de Sancha.

— *Dis donc, papa, j'pourrais pas t'aider dans ta peinture?*
— *Veux-tu me fiche la paix ou j't'enlève le ballon!!!*

N° 74
21 Mars 1903
Départements 20 Centimes
La Vie en Ros
43, Rue de Berlin, PARI



— *Vous ne craignez donc pas la contravention ?*
— *?...*
— *Vous savez bien qu'il est défendu de badigeonner les monuments publics.*



Dessin de Bertrand.

— *C'est entendu, je t'écrirai sans faute.*
— *Pourquoi sans fautes? Ne te gêne pas, écris-moi comme à l'ordinaire.*

CETTE SACRÉE EUPHÉMIE

Vous connaissez Euphémie, n'est-ce pas? Inutile de vous la dépeindre. C'est une femme comme toutes les femmes, avec cette différence cependant, que, mariée à un grand imbécile de mâle, elle ne prend pas de gants pour le *ridicoculiser*.

D'ailleurs, voici la dernière farce qu'elle vient de jouer à Joseph (son mari). Vous pouvez me donner votre entière confiance, je la tiens (pas la confiance, — la farce), d'Euphémie elle-même!

Vendredi dernier, jour de jeûne par conséquent, elle attendait son amant, le brun Kram-Oisi, un Américain de la plus belle eau, et riche à rembourser trois fois les créanciers de la famille Humbert... Il devait venir à quatre heures de l'après-midi; il en était déjà trois, et Joseph ne partait pas au cercle. Euphémie se rongeait les poings, si bien qu'elle en avait attrapé *un de côté*... Quatre heures moins cinq... et toujours Joseph sur ses talons! Elle résolut de risquer un grand coup, et, brusquement, dit à son mari :

— Tu connais Kram-Oisi, le milliardaire de passage à Paris?

— Oui! Très bien même! Je l'ai rencontré l'autre jour au cercle. Il m'a beaucoup amusé avec ses histoires de petites femmes. Il en sait jusqu'au noir des ongles... et non des moins salées!...

— Ah! Eh bien, imagine-toi qu'il me fait une cour assidue, mais très assidue! Avant-hier, il m'a suivie plus d'une heure, dans tous les magasins, chez la modiste, la couturière, la fleuriste, le pédicure, enfin partout! Et qui plus est, en passant près de moi, en me frôlant même, il m'a soufflé tout bas à l'oreille : « Je serai demain chez vous à quatre heures! » Toute confuse, je me suis sauvée...

— Alors, tu crois qu'il va venir?

— Oh! j'en suis certaine! Il sait ma demeure, mais il ignore que tu es mon mari!

— Ah! ah! nous allons rire!...

— Si tu voulais, on pourrait le recevoir dignement... Voilà : tu le laisseras entrer... moi, j'irai chez le commissaire... tu lui sauteras à la gorge, il te répondra... vous vous battrez... Au moment le plus chaud de la lutte, j'entrerai avec l'homme de loi... et la comédie sera jouée!... Dernier tableau : « Arrestation d'un inconnu qui vient en plein jour troubler un paisible ménage. » C'est entendu?

— Mais, tu es folle! Quel esprit inventif que le tien! Pauvre petite écervelée! Tu ne penses pas aux conséquences... Si ton coup ratait? nous serions ridicules aux yeux des locataires, du Cerbère et du public, qui serait ameuté par le bruit.....

— Laisse-moi faire, mon petit poulet! C'est pour débarrasser ta femme d'une obsession...

Euphémie entre dans sa chambre, s'habille promptement — il est quatre heures — et sort après avoir embrassé dans les moustaches son gentil petit mari. Dans les escaliers, elle rencontre Kram-Oisi, fidèle au rendez-vous :

— Entrez chez moi, lui dit-elle, mon mari vous recevra... il est quelque peu en colère... mais la colère est bénigne, ne perdez pas votre sang-froid... soyez calme... et surtout mettez-vous immédiatement en bras de chemise!

Puis, elle se sauve, légère, les joues doucement rosées.

Elle arrive au commissariat. Elle explique son cas : un monsieur est entré chez elle — un Apache sans doute — sans motif, il se dispute avec Joseph (son mari), il met tout le quartier en émoi, il faut y remédier!

Le commissaire se ceint de son écharpe et suit Euphémie, non sans jeter un coup d'œil inquisiteur sur sa jolie gorge ronde et sa poitrine qui halète...

On arrive, on ouvre la porte. Deux hommes se regardent en chiens de faïence... Kram-Oisi est en bras de chemise, selon la saine recommandation.

Le commissaire interroge : personne ne l'écoute.

Euphémie va dans un coin pleurer à chaudes larmes, pour n'avoir pas d'explications à donner.

Le mari (ce pauvre Joseph!) crie à tue-tête, et secoue très fort le commissaire pour le mettre au courant de sa pénible situation...

Kram-Oisi est de plus en plus calme... il feint de consoler la petite femme...

Le commissaire s'empare de Joseph, qu'il prend pour le trouble-fête, et lui ordonne de venir jusqu'au commissariat; Kram-Oisi reste à la maison.

La porte se referme sur le mari et sur le commissaire. Euphémie sèche les larmes qui n'avaient pas encore mouillé ses yeux et s'élance dans les bras de Kram-Oisi.

— Enfin seuls! dit-elle.

— Oui, pas pour longtemps, dépêchons-nous!

Et le riche Américain sganarellisa de noble façon ce pauvre Joseph qui essayait d'expliquer au secrétaire du commissariat ce qu'il ne s'expliquait pas lui-même...

EUGÈNE CRUCK.

LE THÉATRE ROSE

La Comtesse Diogène

I

Au pays de « comme il vous plaira ». Le petit lever de la comtesse : la comtesse en chemise, la soubrette



— *Je me fais l'effet de Diogène.*

accorte, bref, tout ce qu'il faut pour composer une gravure très XVIII[e] siècle.

LA COMTESSE. — Lison, Lison, comme je m'ennuie !...

LA SOUBRETTE ACCORTE. — Un mois déjà que le chevalier est parti, vous laissant seule dans cette gentilhommière déserte, loin du monde, autant dire un couvent... Ingrat chevalier !

LA COMTESSE. — Imprudent chevalier ! Lison, tu connais l'histoire de ce Diogène, ce philosophe grec qui cherchait un homme, la lanterne en main...

LA SOUBRETTE. — Sans doute, Madame ; madame la comtesse sait bien que j'ai mon brevet supérieur.

LA COMTESSE. — Je me fais l'effet de Diogène.

LA SOUBRETTE. — Seulement vous n'avez pas de lanterne.

LA COMTESSE. — Et trouver un homme, dans ce pays perdu !... Ouvre les croisées, Lison, que du moins, à défaut de galant, le Printemps entre par la fenêtre.

LA SOUBRETTE. — C'est que, Madame, le jardinier est là, appuyé sur sa bêche, et madame la comtesse est en chemise...

LA COMTESSE. — Un jardinier, ce n'est pas un homme. Mais vois donc, Lisette, qui gratte à la porte ?

LA SOUBRETTE. — Pas un homme, bien sûr, pas un homme non plus : c'est Ajax, le singe favori que monsieur le chevalier fit venir des Indes pour madame la comtesse...

LA COMTESSE. — Pauvre Ajax ! En ce temps-là, le chevalier m'aimait. Va le chercher, Lisette !

LA SOUBRETTE. — Madame, c'est monsieur le docteur... Vous donnerai-je votre saut-de-lit amaranthe, ou de vieille berthe?

LA COMTESSE. — Laisse, Lisette, et fais entrer : un docteur, helas ! ce n'est pas un homme !

II

Et voici le docteur, très médecin de Molière, pour ne point déparer l'harmonie du tableau, en robe noire, et en perruque, avec un grand chapeau pointu, et peut-être, sous le bras, le clystère des bonnes traditions comiques.



Sur le rebord du lit.

LA COMTESSE. — Docteur, docteur, je ne me sens pas bien ; j'ai des vapeurs, et du vague à l'âme ; pou-

vez-vous ausculter mon âme? Voilà ma langue, docteur. Et mon pouls? Pourquoi le prendre, timidement, si près de la main, quand vous avez tout mon bras nu? Est-ce que le pouls ne se prend pas mieux à la jambe? Tenez, je m'assieds sur le rebord du lit, avancez ce pouf, essayez!...

(*Un temps. — Comme le docteur a chaud sous sa perruque de travers! Le chapeau a roulé à terre, et, de clystère, plus question...*)

La comtesse (*après le temps*). — Tiens!...

III

Le docteur est parti. La comtesse est venue s'accouder au rebord de la fenêtre; — ai-je dit que la fenêtre est au rez-de-chaussée, et la comtesse toujours en chemise. Le jardinier, en costume Watteau, bien entendu, taille fébrilement les rosiers.

La comtesse. — Jardinier, jardinier, apportez-moi donc une rose? Non, pas celle-ci, elle est trop rouge. Celle-ci. Je la mettrai à mes lèvres; c'est une rose, blanche et rose, car je la veux piquer entre mes deux seins: voyez-vous pas qu'ils sont blancs et roses, jardinier? Regardez-les bien, mes deux seins, et me trouvez la fleur dont les pétales blancs et roses se marient, — je veux qu'ils se marient exactement, — avec mes seins, avec ma peau, du même blanc et du même rose... Voyez, voyez donc, jardinier!...

(*Un temps. — Le jardinier regarde...*)

La comtesse (*après le temps*). — Tiens, tiens!...



— *Regardez-les bien!*

III

Maintenant la comtesse est seule dans sa chambre, étendue sur sa chaise longue, devant la psyché. Le singe Ajax joue avec les rubans de sa chemise: car vous pensez bien que la comtesse est toujours en chemise.

La comtesse. — Je vous aime, Ajax, vous êtes un singe intelligent; je vous aime, encore que vous m'ayez été donné par ce chevalier que je déteste: mais justement, vous me le ferez détester plus encore.



— *Je vous aime, Ajax!*

l'ingrat, le perfide: votre vue entretient contre lui mon ressentiment, et à vous voir longuement je le prends en grippe; le chevalier m'a quitté, rappelé par sa mère, et, Dieu juste! vous ressemblez à sa mère!... Çà, venez, Ajax!... faites le beau!...

(*Un temps.*)

La comtesse (*après le temps*). — Tiens, tiens, tiens!...

Franc-Nohain.

L'EMPEREUR-SOLEIL

Sur l'ordre de l'empereur Guillaume, tous les bals de la cour qui vont avoir lieu cet hiver seront organisés à la mode de Louis XIV. Les dames auront à paraître en costumes de l'époque du Roi-Soleil.

Etre poète, être orateur,
Dessiner, peindre avec adresse,
Etre historien, compositeur,
Chimiste, amiral, ne serait-ce

Pas assez? *Quo non ascendam?*
Inapaisable faim de gloire!
A Versaille émigre Postdam!
Drapez-vous, Sire, en notre histoire!

Encore un nouvel avatar
Dont s'émerveille ma surprise!
Le fier *Nec pluribus impar*
Est devenu votre devise.

Vous allez donc, sans nul émoi,
Porter et perruque et rhingrave,
Et proclamer: « L'Etat, c'est moi! »
En prenant un air noble et grave.

Plus de casques pour vos lanciers:
Un feutre dont la plume ondoie,
Et nous verrons vos officiers
En fin jabot, en bas de soie.

Vous trouverez, place Favart,
La Vallière promue étoile,
Et chaque soir, le boulevard
Sanglote à sa prise de voile.

Paris est riche en Montespans,
De Fontange les grâces nettes,
Les cheveux blonds, les dix-sept ans,
Revivent chez nos midinettes,

Et que vous faut-il, au surplus?
Sire, voulez-vous un Turenne?
Pour Molière, prenez Capus,
Que Renard soit un La Fontaine.

Et pour votre ami Coquelin,
Rostand-Boileau, qui sait l'histoire,
Va faire un *Passage du Rhin*
Avec des rimes de victoire...

Gaston Derys.

TROP DE MÉMOIRE!



Dessin de F. Gottlob.

— *Tu as vraiment trop de mémoire, ma pauvre fille. Tu retiens tout!*

L'AGENT A DE L'ESPRIT

Dessin de Radiguet.

— *Pot à tabac ! Il ose me traiter de pot à tabac ! Je vais te faire voir, espèce de particulier, ce que j'appelle, moi, une peau à tabac !!!*

PSYCHOLOGIE FÉMININE

— *L'amour, l'amour ! Quelle drôle d'histoire ! Ça va, ça vient... on n'est jamais fixé !*

PRÉCISONS



Dessin de Pal.

— *Si ton père vivait encore, il te maudirait !*

— *Lequel maman ?*

LA MATIÈRE & L'ESPRIT



Dessin de Kupka.

— Toi, vois-tu, tu es une femme pratique, tandis que moi, je suis au-dessus des trivialités de la vie, je plane...
— Oui, tu planes... Il est incontestable que tu n'es pas envahie par la matière, toi !

LA CIGARETTE



Dessin de Bac.

ECONOMIE



Dessin de Jean Tild.

— Les femmes honnêtes ont du moins sur nous cet avantage énorme qu'elles n'ont guère besoin de changer de linge plus d'une fois par mois.

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (17)

par WILLY

(Suite).

XVI

LES AMBITIONS DE GAÉTANE

(Suite)

Une hésitation. Un silence. Lauban, ému, saisit Gaëtane, et baisa les lèvres de l'aspirante-sociétaire. Davantage ému, il mit son caleçon à l'envers. Ça ne faisait rien : un caleçon de soie, c'est en soie d'un côté comme de l'autre, n'est-ce pas ? L'embêtant, c'est que, dehors, il pleuvait. Oui, justement, depuis quelques minutes, il tombait de l'eau. Beaucoup. Et pas de fiacre. Pas de parapluie non plus.



Un caleçon de soie, c'est en soie d'un côté comme de l'autre, n'est-ce pas?

— ... Mais la Comédie-Française!

XVII

« MUCH ADO EDMOND ABOUT NOTHING » COMME ON DISAIT SOUS L'EMPIRE.

Le grand soir : le soir de la soirée chez Mlle Gaëtane Girard.

Un quatuor, bien sympathique, y opéra une entrée sensationnelle : d'abord Maugis, gilet blanc à boutons d'or, puis Smiley, quelconque, puis Lauban, verni, luisant du haut en bas, chapeau, bottines, gants et visage à huit reflets, enfin le potard Renard, tout ahuri et radieux, sanglé dans un habit que, vraisemblablement, il n'avait pas mis depuis son mariage. Parfums assortis : Maugis-lilas blanc et Renard-iodoforme.

Ayant traversé une véritable allée de verdures et de fleurs, ils grimpèrent au premier, dans la bibliothèque transformée en vestiaire.

— Cent bigres! C'est rudement chocnosoff! dit le potard en résignant son pardessus aux bras du grand escogriffe.

Maurice fronça les sourcils, et, tandis qu'ils redescendaient l'escalier :

— Quéqu't'avais besoin de lui parler, à ce sale larbin ? instilla-t-il dans l'oreille de son beau-frère. Je t'ai pourtant bien recommandé de pas mouffeter. Garde tes réflexions pour toi.

— T'as raison, souffla Trou-de-balle.

Aux sons d'une musique de bastringue et de chahut, qui avait bien son charme, ils entrèrent dans le hall resplendissant de clarté. Beaucoup de monde déjà. Les femmes en minorité « (Minorité, soit. Mais attendons, y a ballottage » fit Maugis) et cependant des quantités de cheveux longs. Ce qui induisit Smiley à songer à Lucienne, si seule en ce moment rue Jacob, ronflant sans doute, une main ici, l'autre là, si chaste! Et il exhala un petit soupir en essuyant



Enfin, le potard Renard tout ahuri et radieux.

sa moustache sur le bout des doigts que, glorieuse, Mlle Girard lui tendait. Lauban présenta :

— M. Eloi Renard, un grand artiste... trop modeste.

— Sculpteur?

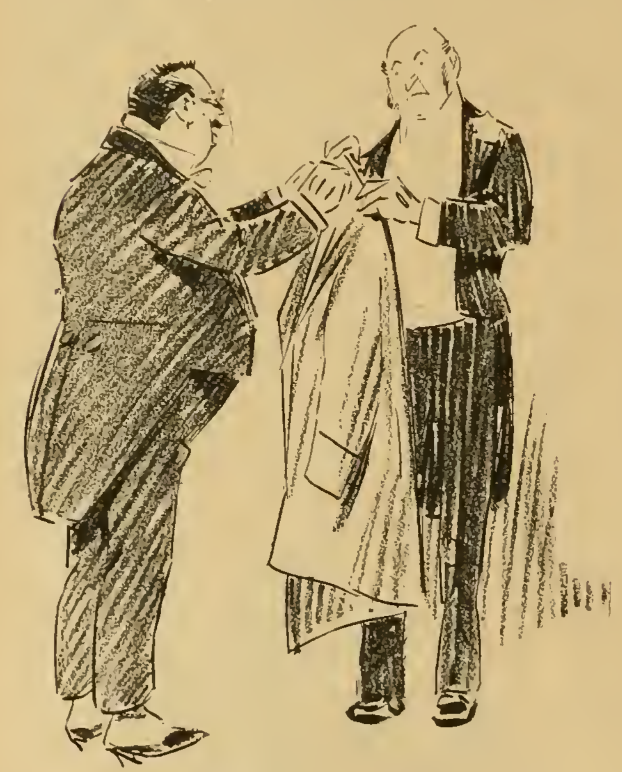
— Non, harpiste, madame. Je..., ânonna le potard avec des inclinaisons multiples de tête et des déclanchements d'épaules tout à fait originaux. Puis il agita son index et son médius contre son pouce avec l'aisance d'un individu accoutumé à rouler des pilules.

— Vous avez apporté votre harpe?

— Ma harpe!

Renard fit une espèce de signe qui ressemblait à celui de la croix.

— J'aurais bien voulu. Seulement, M. Beigdebez de la Harnie... Je vais vous dire...



Cent bigres, c'est rudement chocnosoff!

Il prit l'attitude de quelqu'un qui se dispose à discourir longuement. Mais, canardé par un regard de Maurice, il vacilla et coupa court :

— Non... je l'ai laissée à la phar...

— Marci beaucoup, glapit Maugis.

Et coup sur coup :

— Tiens, v'là Lernould.

Manifestement enchantée de cette apparition mongole, Gaëtane leur conféra, des yeux, une prompte bénédiction circulaire, et les plaqua. Maurice en profita pour lancer encore une fois son beau-frère.

— Tu ne peux donc pas te taire un peu? Tu as de nouveau failli fiche des gaffes. Si tu te figures que ça serait flatteur pour moi qu'on sût que tu opères dans les irrigateurs!

— Comment qu'on le saurait? Va, crains rien, Poésie, bredouilla Trou-de-balle... Alors, c'est celui-là, Lernould?

— Oui.

— Il ressemble à Clémenceau.

— Y a des chances

—Et celui-là, près du piano, c'est-y le prince Jean?

— Ta truffe!

— C'est pas le prince?

— C'est Porel.

Tu me rases.

« Viens boire.



En essuyant sa moustache sur le bout des doigts...

— Et les deux beaux-frères s'orientèrent vers le buffet. Aucun lustre ne s'éteignit de cette éclipse. A pas égaux, Maugis et Smiley s'approchèrent de Lernould qui s'était adossé à un guéridon central. De cette façon, il était facile de faire cercle autour de lui et, environné de femmes plutôt tarifées, il s'amu-



Et les deux beaux-frères s'orientèrent vers le buffet.

sait à rompre une lance en l'honneur de l'amour vénal. On sentait qu'il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait, et cela conférait un agrément incontestable à ses paroles. (*A suivre.*)

Voir la *Vie en Rose* depuis le n° 57.

NE PAS SE FIER AUX APPARENCES!



Dessin de Sancha.

Une à qui on donnerait le bon vieux *sans confession.*

L'AVIS DES BÊTES

Dessin de Galanis.

— Minet, qu'est-ce que vous pensez de mon nouvel ami Jack ?... Oh! oh! Vous faites le gros dos ! Mauvais symptôme !

FAITES DONC DES CADEAUX

Dessin de Radiguet.

— Voilà qui tombe à merveille !... J'avais besoin de quelque chose pour nettoyer les verres de lampes... je ne pouvais trouver mieux.

LES GUIGNOLS PARISIENS

“ L'Enfant du miracle ”

A L'ATHÉNÉE

M. Brieux nous donna jadis, chez Molière. un **Berceau** qui pouvait être dénommé : **le Miracle de l'Enfant.** MM. Gavault et Charvay, sans doute pour jouer un tour de leur façon à l'auteur favori d'Antoine, viennent de nous offrir un **Enfant du miracle** qui n'est pas précisément dans une layette.

Ah ! l'amusante comédie ! la déconcertante bouffonnerie ! Et comme on conçoit le succès de l'œuvre, succès triomphal de répétition générale que le public élégant de l'Athénée ratifie tous les soirs de ses enthousiastes bravos.

L'histoire est originale en diable, de cette Elise, veuve facilement consolable, qui, pour entrer en possession de l'héritage du défunt Mouluret, se voit dans la nécessité de mettre au monde, dans les dix mois, un poupon dûment constitué. Vous pensez bien qu'il ne manque pas de candidats à cet emploi de papa. Et, personnellement, si les auteurs avaient bien voulu penser à moi !... Mais soyons correct, et rendons à César ce qui appartient à Georges Durieu.

Car c'est Georges Durieu que la charmante Elise choisira parmi tant d'amoureux empressés à lui plaire et à... recueillir la succession Mouluret.

Mais la ville de Guéret, patrie dudit Mouluret, a l'œil ouvert, et elle a envoyé, pour surveiller les flirts d'Elise, ce qu'en termes juridiques on appelle galamment un « curateur au ventre ». C'est un certain Lescalopier, qui est bien le type le plus cocasse qui se puisse imaginer.

L'aventure, comme bien on pense, se termine, sans accrocher la morale, par la découverte d'un testament qui institue l'adorable Elise légataire universelle.

Le sujet était scabreux et mal commode à mettre en scène. Les deux auteurs l'ont traité avec infiniment de tact et d'esprit.

Je l'ai déjà dit, la pièce est très divertissante, et, pour être équitable, il m'en faudrait citer toutes les scènes. car toutes ont leur pittoresque.

L'Enfant du miracle, qui est joué dans un excellent mouvement par la troupe supérieure de M. Deval, m'a tout l'air de vouloir suivre les traces de **Madame Flirt**, et je l'en félicite.

JACQUES YVEL.

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret

Le Gérant : VAURIGAUD.

REMORDS



Dessin de J. Wely.

— Tu as l'air bien soucieux, tu as des tracas?
— Des remords plutôt..... j'ai eu tort de faire condamner ce malheureux pour des faux de mémoire.

La Vie en Rose
N° 75.
21 Mars 1903.
E. CHATENAY, Editeur
43, Rue de Berlin, Paris.
Paris. . . . . 15 Centim
Départements 20 Centim



Dessin de Gosé.

LES VIERGES DU BOULEVARD

— *Pas, m'man, qu'on ne dirait jamais que c'est un professeur de langues vivantes !*



Dessin de Galanis.

LUI. — *Eh bien, chère amie, êtes-vous prête? Nous rentrons,*
ELLE (*à part*). — *Ouf!... C'est à mon tour de payer!*

LA COMÉDIE PARISIENNE

Bonne pâte

Premier tableau. — Le cabinet de toilette classique, laqué blanc et marbre. — Madame Durand, à califourchon sur un petit meuble très bas, se rafraîchit les idées.

MADAME DURAND, *28 ans, toutes ses dents.* — Qu'est-ce que tu rumines encore?

MONSIEUR DURAND, 50 *ans, plus un cheveu.* — Moi, je rumine?

MADAME DURAND. — Non, c'est le chat de Perse!

MONSIEUR DURAND. — Je t'assure, coco, que je ne rumine pas.

MADAME DURAND. — Voilà une heure que tu mâches et remâches de vagues consonances... est-ce que tu crois que je suis sourde?

MONSIEUR DURAND. — Mais, mon amie, je répète le monologue que je vais déclamer tout à l'heure chez les Moutardier-Dupape. Je compte sur un gros effet.

MADAME DURAND, *ironique.* — Si tu as le même succès que l'autre soir, chez les Esbrouffeur, quand tu as récité la *Grève des Forgerons!*... Ah! mes enfants, quelle tape!

MONSIEUR DURAND. — Je vais te dire, coco, les Esbrouffeur sont des républicains avancés!... Alors, tu comprends, ils ne peuvent voir Coppée en peinture!... mais aujourd'hui, sois tranquille, je suis sûr de mon affaire... J'ai appris deux poésies délicieuses de M. André Theuriet... un neutre... tu connais?

MADAME DURAND, *dédaigneuse.* — Ah! oui, Theuriet...l'herboriste!...Et ça s'appelle ces deux machines?

MONSIEUR DURAND. — La *Chanson du Vannier* et les *Confitures de groseilles*... Cette dernière surtout est exquise.

MADAME DURAND. — Oui, sur du pain.

MONSIEUR DURAND. — Tiens! écoute-moi ça:

« *A la Saint-Jean d'été, les groseilles sont mûres...* »

MADAME DURAND. — Ah! non, la barbe! comme dit Mlle Suzanne Després... Au surplus, nous n'avons que le temps de partir... on doit nous attendre avec impatience... (*à part*) moi, du moins.

MONSIEUR DURAND. — Sûrement, coco!

Exeunt

Deuxième tableau. — Le salon des Moutardier-Dupape.

MADAME MOUTARDIER-DUPAPE. — Mesdames, Messieurs, un peu de silence, s'il vous plaît!... ma fille va vous jouer la *Marche funèbre.*

Le petit Léon, *enfant terrible.* — En v'là un chopin!

Madame Moutardier-Dupape. — Et ensuite. M. Durand voudra bien se dévouer pour nous dire des vers... Et vous savez qu'il les dit dans la perfection.

Un jeune homme blond, *à Mme Durand.* — Je crois que le moment est venu de filer vers le salon jaune... je vous y gazouillerai un monologue de ma composition, paroles et gestes : *Enfin seuls!*

Madame Durand. — Un monologue où vous êtes, d'ailleurs, remarquable. *(Ils disparaissent).*

Mlle Moutardier-Dupape, une gamine de douze ans, s'escrime pendant trois quarts d'heure sur les touches qui n'en peuvent mais. On applaudit d'une façon décente.

Madame Moutardier-Dupape. — *(à M. Durand)* A votre tour, mon cher monsieur Durand. Qu'est-ce que vous nous direz ?

Monsieur Durand. — Une poésie d'André Theuriet : *les confitures de groseilles.*

Le petit Léon. — Moi, j'aime mieux la compote de poires.

Tandis que M. Durand plastronne et prend des poses, Mme Durand réapparaît, très rouge, les cheveux dérangés de leur symétrie.

Monsieur Durand. — « *A la saint Jean d'été les groseilles sont mûres!...* »

Le petit Léon. — Hé, m'sieu ! et les poires, quand est-ce qu'elles sont mûres?

Jacques Yvel.

IDYLLE MACABRE



Dessin de Gosé.

— *Prendrai-je un second bock?..*
Décidément mon médecin avait raison quand il m'a prédit que cette femme me mènerait à la bière !..

INTERNATIONALISME

Dessin de Galanis.

— *Ne trouvez-vous pas, comtesse, que la Pavane avait du bon?*
— *Si, mais, mon pauvre ami, ce n'était qu'une danse française!*

Dessin de Bertrand.

Ah!... — Autre chose : tu sais que je compte absolument sur toi pour être mon témoin à mon mariage.
(L'ami, célibataire endurci). — Comment donc : je n'ai jamais abandonné un ami dans le malheur.

EVIDENT



Dessin de Cadel.

— *Une montre en or? Pourquoi faire? On ne sait jamais l'heure, elle ne sort pas du clou.*

CONCOURS D'ENSEIGNES



Dessin de Sancha.

Reflet de lune

Au travers de l'espace impalpable et limpide
La lune suit son cours éternellement lent
Et des pleurs de cristal de sa face livide
Tombent sur un chaos de nuages d'argent.

Les clochers hérissés des vieilles cathédrales
Sur le ciel infiltré d'une pâle lueur
Redressent leurs sommets en poses magistrales
Et baignent de clarté leur mystique grandeur,

Cependant que plus bas, dans l'horreur des ténèbres
Un peuple grimaçant de démons se débat
Dans l'épouvantement de ses danses funèbres
Et machine sans bruit son infernal sabbat.

Au-dessous de ce monde effroyable qui grouille,
La lune indifférente étale sa pâleur
De dragon en dragon, de gargouille en gargouille,
Et va, semant partout sa divine lueur

Ainsi va le poète : en le vice et la fange
Il passe, immaculé, le front pur et serein,
Laissant derrière lui, comme un sillage étrange,
Un reflet d'idéal dans la nuit du destin.

PIERREUSE

Elle était rousse et laide, on l'appelait Phémie.
Son langage, imagé, n'avait rien de mondain.
Fille de joie en proie à l'incertain demain,
Créature en naissant vendue à l'infamie,

Ayant eu plus de mille époux sans bigamie,
Elle montait toujours. Ni dégoût, ni dédain.
Il faut vivre d'abord. Pas de gain, pas de pain.
Elle est morte à la fois d'absinthe et d'anémie.

On ne la verra plus arpenter le trottoir,
Au passant murmurant : *Viens-tu chez moi ce soir?*
Fini. Dernier relais. Sa bière est sous la porte.

Deux tréteaux, un drap noir. Pas de fleurs, pas de croix.
Le corbillard honteux hâtivement l'emporte.
On la salue — alors ! — pour la première fois.

JULES DE MARTHOLD.

DEVANT L'OBJECTIF



Préférez vous, Monsieur l'opérateur, mettre au point comme ceci...



Dessins de Vallet.

.. ou comme cela?...

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS

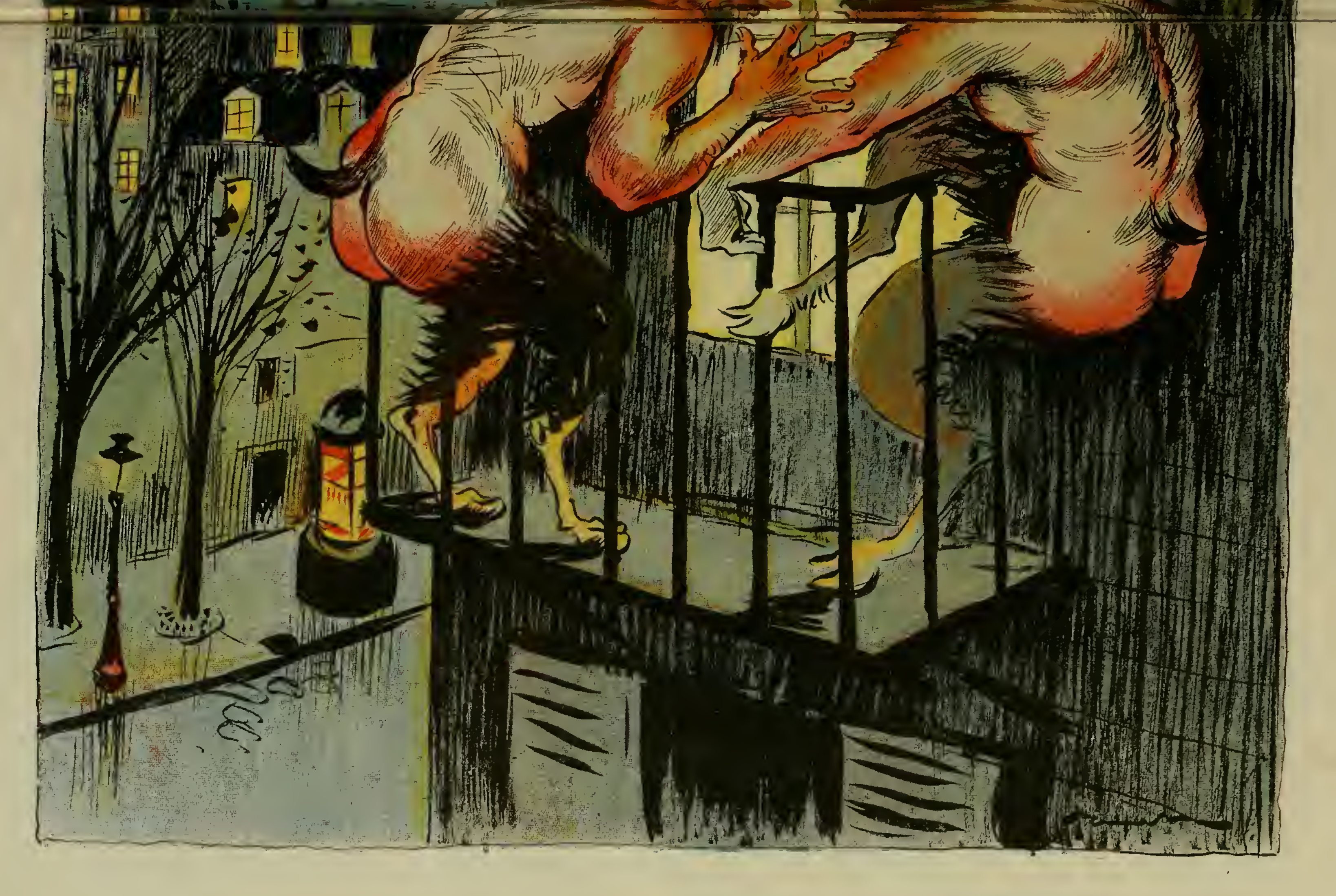


Dessin de Gottlob.

— Si tu avais payé la douloureuse avant, ça t'aurait fait moins mal au cœur

CHACUN PREND SON PLAISIR OU IL LE TROUVE





Composition originale de Sancha.

C'EST L'ÇAS DE L'DIRE



Dessin de Jacques Villon.

— *Dis donc, Irène, regarde donc la princesse; elle prend quelque chose pour son rhume.*
— *Une vraie planche à pins, quoi!*

Dessin de Bertrand.

— Cette bonne madame de X... Je la trouve moins laide que d'habitude.
— Taisez-vous donc. Elle est quelquefois plus laide... jamais moins.

Dessin de Galanis.

— C'est un original, sais-tu quel est le mot de son coffre-fort?
— ???
— Humbert!!!

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (18)

par WILLY

(*Suite*).

XVII

« MUCH ADO EDMOND ABOUT NOTHING » COMME ON DISAIT SOUS L'EMPIRE

(*Suite*)

— Fi ! quelle horreur ! feignit de s'indigner Gaëtane.

Une autre grue, moins notoire, attesta :

— L'argent gâte tout.

— Ce sont les femmes du monde qui le proclament, intervint Lernould.

— Les femmes du monde qu'on a drôlement baptisées les cocottes du pauvre, sombra Maugis.

— Titre trompeur ! s'écria le Mongol. Méfiez-vous d'elles. J'ai reçu trop de confidences et vous avez dû en recevoir assez, vous aussi, mon cher Maugis, pour savoir que la note du couturier finit par arriver de toutes manières aux mains de celui qui tire vanité de la prétendue gratuité des caresses qu'on lui donne. Avec la courtisane, l'accident se trouve mathématiquement régularisé ; voilà toute la différence.



Pourtant, quoi ? fit Lernould qui, décidement, s'amusait.

— Oh ! protesta la grue moins notoire, les femmes du monde, pourtant, ont une éducation...

— Prenez garde, interrompit Maugis, vous allez perdre une occasion de vous taire que vous ne retrouverez peut-être jamais.

— Qui donc, reprit Lernould, je vous prie, fait l'éducation des courtisanes ? Les hommes du monde apparemment. Eh bien, les hommes du monde se tiennent beaucoup mieux, dans le demi-monde, que dans leur monde, croyez-le. Et la raison en est simple. La courtisane, étant supposée « le vice », doit s'efforcer de sauver ce qu'il se peut d'apparences par le moyen d'un décor de vertu. Elle ne tolérera pas une inconvenance qui la ferait déchoir à ses propres yeux. Loin de s'en plaindre, ses amis lui en savent gré, car le ton de la bonne compagnie rehausse et pimente le vagabondage de leurs plaisirs. En revanche, que trouvent-ils chez leurs égales, au pays dit de la vertu ? Interrogez ces messieurs, ô mesdames ! Interrogez George Vanor qui disserta là-dessus à la Bodinière. Il n'est pas là, Vanor ? Non. Eh bien ! interrogez Maugis. Il reconnaîtra que la curiosité du « vice » hante déplorablement la plupart des âmes vertueuses dont il a sondé le fond.

Maugis prit une posture abracadabrante pour exprimer que le secret professionnel le liait étroitement.

— Le secret du sondeur ! Et il est insondable. Mais je ne suis pas qu'un sondeur. Je suis aussi un fureteur. Et si vous voulez que le fureteur...

Quelques femmes eurent un certain mouvement de pruderie.

— Ayez donc pas peur, leur cria Maugis. C'est sur les quais que je furette. Or, hier, j'ai découvert ceci.

Il eut l'air de chercher un peu partout dans son pantalon. Finalement, il tira d'une poche un petit livre jauni.

— Edité à Paris chez Barba, libraire, palais Egalité, galerie derrière le théâtre de la République, 1800.

— On vous connaît, dit Gaëtane. Ce doit être une obscénité. Cachez vite ça.

— Jamais de la vie, regimba Maugis. C'est quelque chose d'adorable. Une affiche de chirurgien-barbier d'il y a cent ans. Anatole France, qui tient le développement comme personne, délayerait ça en trois volumes.

Un silence (le temps de changer de voix), et il lut :

— « Isaac Macaire, barbier-perruquier, chirurgien, clerc de la paroisse, mestre d'école, maréchal et accoucheur. Rase pour un sout, coupe les cheveux pour deux sous et poudre pommade, par-dessus le marché, les jeunes demoiselles joliment élevées...

— Les futures femmes du monde, dit Lernould.

Maugis poursuivit :

« Il enseigne les droits de l'homme aux jeunes filles, pin les ansaignes de boutike et les épitafes de maison national républiquaines à vendre, fait et raccommode aussi les bottes et les souliers, enseigne le haubois et la guimbarde, coupe les cors... »

— Si nous dansions ? essaya d'interrompre Mlle Girard, estimant peut-être que sa soirée prenait un aspect de champ de foire.

— Plus que deux lignes, pria Maugis.

Et avec des gestes idoines, il termina :

« Il repace les rasoirs, purge, retint les chapots et donne des lavements à un sou la piesse. »

— Qui a dit ça ? rugit Renard, retour du buffet.



— Qui a dit ça ? rugit Renard.

Lauban, à la fois menaçant et craintif, fut obligé de fermer du poing les lèvres de son beau-frère. De l'autre main, il faisait signe à Smiley de le rejoindre.

— Mon pauvre Jim, annonça-t-il tout bas, je... je suis bien malheureux. J'ai suivi ton conseil : j'ai mené boire ce.. cet animal, et, vois, il est soûl comme un âne. Il va braire, il va me déshonorer. Y a pas, Jimmy, faut que tu me sauves.

— Et comment ça ?

— Ramène-le.

— Au buffet ?

— Blague pas ! Chez lui.

Smiley, d'un balancement de tête, refusa.

— Aide-moi au moins, implora le poète, à le piloter jusqu'au vestibule Regarde-moi ça ; il ne tient plus debout.

En effet, ployé sur les jarrets, les mains aux genoux, le menton au col, Renard avait l'air d'un pochard qui choit. Ah ! n'insultez jamais un ivrogne qui tombe ! Smiley le saisit par un bras, Maurice par l'autre, et doucement ils l'évacuèrent. Dans le vestibule, ils l'assirent sur une banquette, derrière deux palmiers. Un larbin s'offrit pour aller chercher une voiture.

— Oui, tout de suite, accepta Smiley.

— Alors, c'est vrai, dit Lauban, tu ne veux pas reconduire ce saligaud ? Ce ne sont pas les vivantes splendeurs de cette soirée qui te retiennent, peut-être ! Elle est totalement ratée, cette soirée. A part Lernould, Porel et nous, rien que des pannes. *Much ado about...*

— *Nothing*, approuva Smiley. Pourquoi donc veux-tu rester ?

L'égoïsme de Maurice se révéla dans sa plénitude suave :

— Moi, ce n'est pas la même chose. Au contraire. Tu sais, cette partie carrée avec le prince Jean ? Eh bien, c'est cette nuit, je crois, que je vais la rendre fatale. Mlle Girard a beau jouer la femme radieuse,



je la connais : j'ai vu les frémissements de son nez, et je t'assure qu'elle comprend l'insuccès de sa grande fête. Tout à l'heure, ces gens partis, elle aura une défaillance, et, de même que nous étions deux à étançonner ce saligaud, nous serons deux pour la soutenir : moi et la youpine. Le reste ira tout seul. Saisis-tu ?

— Oui, répondit Smiley et tu me dégoûtes. C'est pourquoi je vais quérir mon chapeau, et je me tire.

— Avec Renard, s'pas, mon bon Jim ?

— Faut bien !

(A suivre.)

Voir la *Vie en Rose* depuis le n° 57.

NUANCE



Dessin de Dola.

— Décidément, c'est bien moins fatigant de peindre l'amour que de se le laisser dépeindre.

Numéros spéciaux de " La Vie en Rose " déjà par

		PRIX
1°	Messieurs les Cochers, par Louis MALTESTE	0.15
2°	Les Marchandes d'amour, par Jack ABEILLÉ	0.15
3°	Faubouriennes Amours, par F. GOTTLOB	0.15
4°	Noël, par WILLETTE	0.30
5°	Quelques prédictions, par J. WELY	0.15
6°	Les Rois, par Paul BALLUREAU	0.15
7°	Chair à canon, par HEIDBRINCK	0.15
8°	Les Soupers, par F. BAC	0.30
9°	Au Japon, par BIGOT	0.15
10°	Les Masques, par Georges MEUNIER	0.15
11°	De Montélimar à Pétersbourg, par J. WELY	0.15
12°	Les Femmes dans les grands prix, par GIL BAER	0.15
13°	La Succession Craquefort, par RADIGUET	0.15
14°	La Sainte Marianne, par J. WELY	0.15
15	L'Erotisme Pornographique, par LÉANDRE, WILLETTE, Louis MORIN, Abel FAIVRE, JEANNIOT, MALTESTE, etc.	0.25
16°	A la Mer, par Louis MORIN	0.30
17°	Les Souverains en vacances, par CADEL	0.15
18°	En Chasse, par J. WELY	0.15
19°	La Rentrée, par Louis MALTESTE	0.15
20°	Soleils couchants, par BAC	0.15
21°	De Claudine à Gaëtane, par J. WELY, Louis MORIN, LOURDEY, F. BAC, F. GOTTLOB, F. FAU, J. VILLON	0.15
22°	Le train de 8 h. 48, par LOURDEY	0.15
23°	Le Billet de logement, par VALLET	0.15
24°	Chacun son tour, par BAC	0.15
25°	Bidoire et la Mascotte, par CADEL	0.15
26°	Le Nu d'après l'antique, par IBELS	0.50

Ces numéros seront envoyés à tous ceux de nos Lecteurs qui en feront la demande accompagnée du montant du prix de *méros en mandat ou bon de poste à notre librairie, 5, rue du Croissant.* (Joindre 0 fr. 05 pour frais de poste par numéro).

DEMANDEZ PARTOUT

Les deux premiers fascicules de la

Maîtresse du Prince Jean

Grand roman inédit de WILLY.

Illustrations de WÉLY.

Chaque fascicule comprend cinq numéros de la "VIE EN ROSE"

QUI PUBLIE LA

Maîtresse du Prince Jean

Le fascicule 0.60 — Franco contre 0.85

Librairie du FRISSON, 5, rue du Croissant.

A titre de PRIME tous les Lecteurs de Numéro pourront se procurer à notre LIBRAIR 5, rue du Croissant, *la collection complète de*

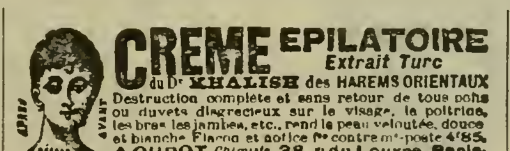
LA VIE EN ROSE

brochée en 3 volumes avec couvertures en coule au prix de 2 francs le volume.

Chaque volume contient 20 numéros.

POUR LA PROVINCE

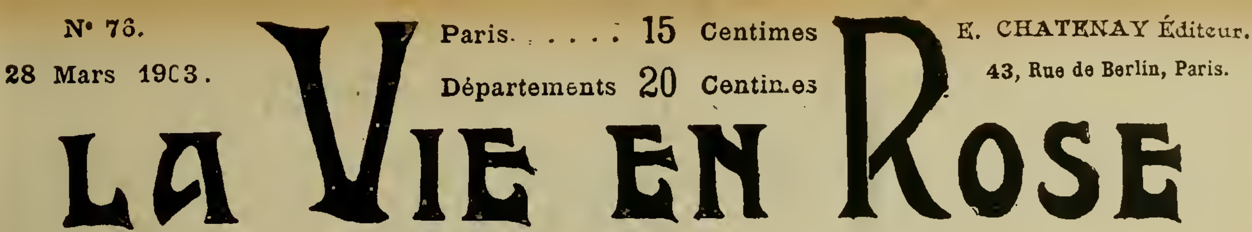
joindre 75 centimes pour le port.



Imp. Wellhoff et Roche, 55 rue Fromont, Levallois-Perret.

Le Gérant : VAURIGAUD





N° 76.
28 Mars 1903.
Paris . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
E. CHATENAY Éditeur.
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

A. Willette

HISTOIRE SANS PAROLES par A. WILLETTE

CHAQUE PAYS A SES INCONVÉNIENTS



Dessin de Bertrand.

— Il faisait si chaud que le secret lui-même transpira...

Extrait d'un roman de Willy en préparation " Claudine s'évade "

Ma douce Annie,

Je ne verrai donc plus, de longtemps, les yeux uniques que vous cachez si souvent sous vos cils, comme un jardin derrière une grille. Car il me semble que vous voilà partie pour un grand voyage. Et quelle idée avez-vous de me demander un itinéraire? Je ne suis ni l'Agence Cook, ni Paul Bourget.

Embarrassante petite créature, si lente à se connaître elle-même, si prompte, le jour venu, à s'enfuir, silencieuse et coiffée de noir, comme une hirondelle qui émigre.

Vous partez, et votre fuite et votre lettre est comme un reproche pour moi. Que je vous regrette. Annie-à-l'odeur-de rose! Il ne faut pas m'en vouloir. Je ne suis qu'une pauvre bête, amoureuse de la beauté, de la faiblesse, de la confiance, et j'ai bien du mal à comprendre que lorsqu'une petite âme, comme la vôtre, s'appuie sur la mienne, qu'une bouche entr'ouverte, comme la vôtre, Annie, défaille vers la mienne, — je ne dois pas les embellir encore, l'une et l'autre d'un baiser. Je ne le comprends pas très bien, vous dis-je, quoiqu'on me l'ait expliqué.

On a dû, Annie, vous parler de moi, et d'une amie que j'aimai trop simplement, trop entièrement. C'était une Rézi méchante et séduisante, qui voulut mettre entre Renaud et moi sa grâce blonde et dévêtue, et se donner le littéraire plaisir de nous trahir tous les deux. A cause d'elle, j'ai promis à Renaud — et à Claudine aussi — d'oublier qu'il y a de jolies créatures faibles et tentantes, qu'un geste de moi pourrait enchanter et asservir.

Vous partez, et je vous devine toute en désordre. J'espère pour vous et pour lui, que votre mari ne va pas revenir tout de suite. Vous n'êtes encore ni assez clairvoyante, ni assez résignée. Que vous n'aimiez pas... c'est un malheur, un malheur calme et gris, oui, un malheur ordinaire. Mais songez que vous pourriez aimer et être trompée! C'est le seul *grand* malheur, pour lequel on tue, on brûle, on anéantit, et on a rudement raison! Ainsi moi, si jamais... Pardonnez-moi, Annie, j'allais oublier qu'il s'agit ici uniquement de vous. Une amoureuse a bien de la peine à cacher son égoïsme.

« Conseillez-moi », suppliez-vous. Comme c'est commode! Je vous sens prête à diverses sottises, que vous accomplirez doucement, avec une mollesse entêtée, avec cette grâce jeune-fille qui donne tant d'incertitude et de charme à tous vos gestes.

Je ne peux pourtant pas, bon sang, vous dire tout à trac: « On ne vit pas avec un homme qu'on n'aime pas, c'est de la cochonnerie! » bien que cette opinion ne diffère pas sensiblement de ma vraie pensée. Mais je puis du moins vous raconter ce que j'ai fait.

Munie d'un gros chagrin, et d'un petit bagage, je suis rentrée dans mon terrier natal, — pour y mourir? pour y guérir? je n'en savais rien en partant. La divine solitude, la nuit bleue et conseillère, la paix des animaux sauvages m'ont détournée d'un dessein irréparable, m'ont reconduite doucement au pays d'où je venais, — au bonheur...

Ma chère Annie, vous pouvez toujours essayer. Adieu. Ne m'écrivez pas, si ce n'est pour m'annoncer que le traitement opère, car j'aurais trop de regret de n'en pas connaître un autre.

Je baise, des cils au menton, tout votre visage qui a la forme fuselée, et la nuance presque d'une aveline mûre. De si loin, les baisers perdent leur poison.

CLAUDINE.

CRUELLE MÉPRISE

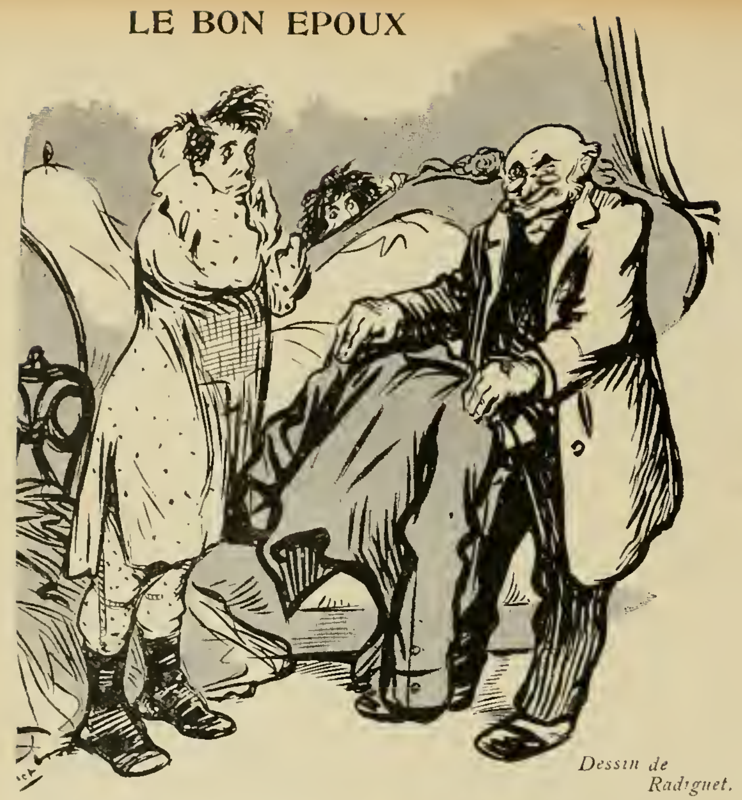


Dessin de Wely.

— *Mais c'est ton ami Javenet flanqué de son epouse modèle.*

— *Le malheureux! Sa femme est modèle! C'est donc ça qu'il gagne ce qu'il veut au cercle!*

LE BON EPOUX



Dessin de Radiguet.

Je vous en prie, prenez ce vêtement... Je tiens à ce que tout le monde sache que vous avez remporté une veste.

EXTRAIT

«...Or, nous étions cachés dans les fourrés ombreux
du bois. D'épais rameaux agitaient avec grâce
le clair-obscur pailleté d'or des ténébreux
asiles. Et nous étions deux corps qu'enlace
la passion, loin des yeux indiscrets. Dans le bois,
on entendait le bruit saccadé de nos voix.

Tous deux nous reposions sur un tapis de mousse
fraîche et belle, et jamais couche ne fut plus douce.
Elle ne voulait pas quitter ses derniers plis
et restait hésitante et le regard farouche,
mais avec deux baisers appliqués sur sa bouche,
je la vis belle, et pure, et blanche comme un lis!

GEORGES GALMOT.



Dessin de Galanis

— Pourquoi prends-tu de l'alcool? ... Pour digérer?
— Oui, mon dernier lapin!

LEURS APPRÉCIATIONS

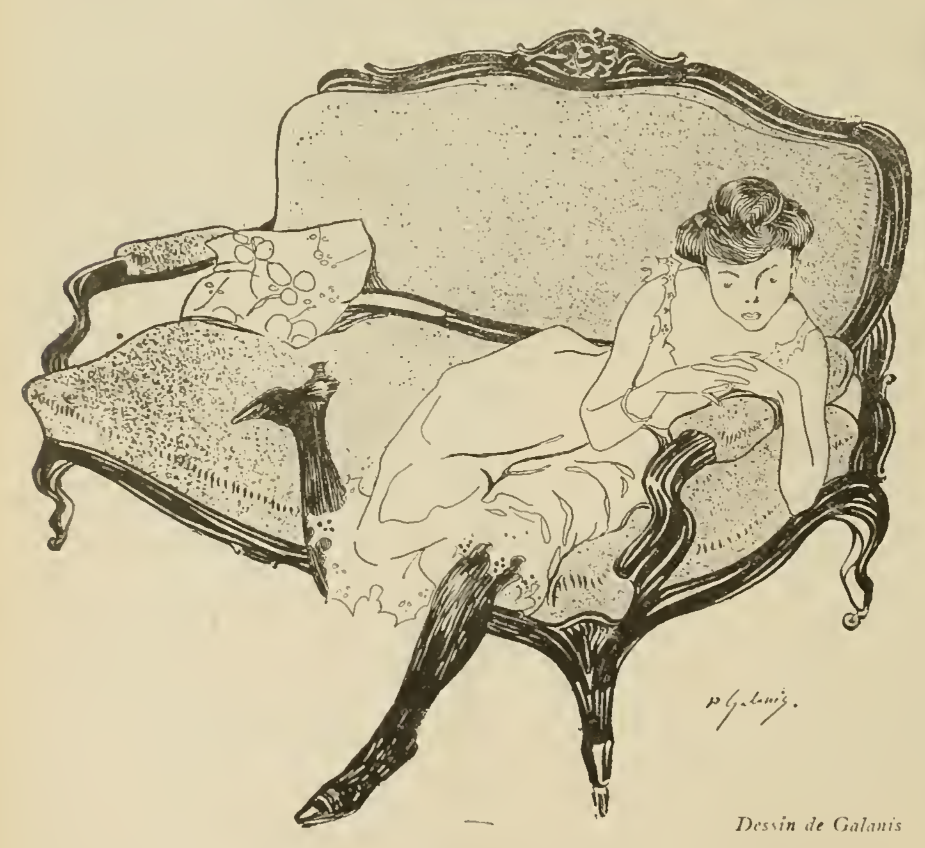


Dessin de Radiguet.

— *T'as vu le préfet de police, comment l'as-tu trouvé?*
— *Très raide, mais aussi très juste.*

Dessin de A. Bertrand.

— Enfin, vous ne pouvez nier l'intention de vol ; on vous a pris la main dans la poche du plaignant.
— C'était simplement pour me réchauffer... j'avais des engelures.



Dessin de Galanis

— C'est curieux!..... Quand il est là, il m'ennuie... et quand il n'est plus là, c'est moi qui m'ennuie!

QUI A BU BOIRA...

I

Au calice ardent de vos lèvres,
J'ai dit que je ne boirai plus
Le vin d'amour, le vin de fièvre,
A longs traits rageurs et goulus...
Ah ! le beau serment que voilà !
Qui a bu boira...

II

Au lac changeant de vos prunelles,
J'ai dit que je ne boirai plus
L'alcool des ruses éternelles
Et des mensonges superflus.
Ah ! le beau serment que voilà !
Qui a bu boira...

III

Au sombre océan de votre âme
J'ai dit que je ne boirai plus
Le poison plus sûr qu'une lame
Et tous les philtres inconnus...
Ah ! le beau serment que voilà !
Qui a bu boira...

IV

Mais je bois encore à vos bouches,
A vos yeux, à votre âme aussi...
Ivre d'amour, lâche et farouche,
Je bois sans trêve et sans merci...
Ah ! le beau serment que voilà !
Qui a bu boira...

GASTON DERYS.

INSTRUCTION PRIMAIRE



Dessin de G. Dola.

— Tournons le dos, ma fille, à ces dessins décolletés, admirons plutôt la chaste décence de ces nobles statues.

LE TRIOMPHE DE L'ALCOOL



Dessin de Lango.

— *Depuis que* Duclaux *a proclamé le triomphe de l'alcool et du vin, le peuple chante les louanges* du clos.

PERPLEXITE



Dessin de Sancha.

— Madame me désapprouve tout le temps, Monsieur m'approuve sans cesse... Qu'est-ce que cela prouve bien ???

Les Miroton reçoivent

La classique salle à manger bourgeoise : buffet Henri II à petits vitraux derrière lequel se cache — c'est ce qu'elle a de mieux à faire — une argenterie mastoc ; dressoir en forme d'autel, très garni — un vrai autel meublé — chaises sans style, en cuir repoussé... de partout ; table recouverte d'un tapis de peluche avec application de broderie ; le reste à Lavedan... pardon ! à l'avenant. Les Miroton, mâle et femelle — un siècle à eux deux — sont assis autour de la table : Monsieur chique un « densoutados ». Madame est plongée dans son « répertoire » ; dans un fauteuil bas, Mlle Yvonne Miroton — personnage muet — vingt ans aux oranges — achève fébrilement une cravate au crochet pour son paternel.

MIROTON, *avec une grimace.* — Impossible de trouver un bon cigare dans ce quartier. C'est dégoûtant !... Dis donc, cocotte, si je fumais une pipe ?

Mme MIROTON. — Ah ! non, je le défends !... Pour abimer mes tentures !... Tu ferais bien mieux de m'aider... Je ne sors pas de tous ces noms-là... Il y en a bien trois cents... Et tu n'imagines pas que je vais inviter trois cents personne à ma soirée, comme un ministre.

MIROTON. — Si encore nous étions subventionnés !

Mme MIROTON. — Tiens ! prends le répertoire et lis tout haut ; moi j'inscrirai au fur et à mesure.

MIROTON. — Si tu veux, cocotte ! *(Il prend le répertoire et lit) :* M. et Mme Poiremol *(parlé)*. Qu'est-ce que c'est que ces Poiremol ?

Mme MIROTON, *bas.* — Ce sont les gros fabricants en baudruche.

MIROTON, *avec une moue.* — Peuh ! la baudruche...

Mme MIROTON. — Eh bien ! quoi, la baudruche ? Les Poiremol sont très riches, et ils ont un fils de trente ans *(bas)*, qui a dansé trois fois avec Yvonne au dernier bal de l'Hôtel de Ville. Je vais l'inscrire, pas ?

MIROTON. — Si tu veux, cocotte *(lisant)* M. Monseigneur *(parlé)*. Quel charmant homme que ce Monseigneur !

Mme MIROTON — Un peu trop sans gêne, surtout avec les dames.

MIROTON. — C'est vrai, il pince, Monseigneur.

Mme MIROTON. — Je le biffe. A un autre !

MIROTON, *lisant.* — M. Tronche *(parlé)*. Comment peut-on s'appeler Tronche ?

Mme MIROTON. — Je t'en prie, tu m'agaces avec tes réflexions stupides. M. Tronche est un homme d'âge, très respectable, qui vit avec son frère et sa nièce, Suzanne.

MIROTON, *à part.* — « Suzanne et les deux vieillards ».

Mme MIROTON. — J'inscris M. Tronche ?

MIROTON. — Si tu veux, cocotte.

Mme MIROTON. — Continue !

MIROTON, *lisant.* — M. Joseph Cornu. *(Parlé.)* A propos, qu'est devenue sa femme ?

Mme MIROTON, *confidentielle.* — Il paraît qu'elle fait la noce.

MIROTON. — En voilà un que je ne plains pas, ce Joseph Cornu ! Il avait bien une tête à ça... tu ne trouves pas ?

Mme MIROTON. — Mais non ! il ressemble à Napoléon.

MIROTON. — Justement. *(Lisant.)* Mlle Virginie Candeur. *(Parlé.)* Virginie Candeur ?... Ah ! oui, la corsetière, celle qui a fait graver une paire de lunettes sur ses cartes de visite.

Mme MIROTON. — Une paire de lunettes ?... Mais grosse bête, ce sont des... appas féminins.

MIROTON. — Ah ! tu crois. Biffe-la tout de même.

Mme MIROTON. — Jamais de la vie ! Elle a trois neveux en âge de se marier.

MIROTON. — Belles situations ?

Mme MIROTON. — Tu parles ! ils sont bookmakers au pesage.

MIROTON. — Oh ! alors... *(Lisant.)* M. et Mme Poulot. *(Parlé.)* En voilà que j'ai dans le nez !

Mme MIROTON. — Moi, ils me portent sur le système.

MIROTON. — Des parvenus, prétentieux comme des paons...

Mme MIROTON. — Bêtes comme des oies...

MIROTON. — Avec ça, phraseurs et raseurs...

Mme MIROTON. — Et rapiats ! ils rendraient des points à Harpagon.

MIROTON. — Des malappris qui trouvent tout mauvais et mettent des petits fours dans leurs poches.

Mme MIROTON. — Du vilain monde, décidément.

MIROTON. — Des mufles.

LA BONNE, *annonçant.* — M. et Mme Poulot.

Mme POULOT, *la main tendue.* — Bonsoir, chère amie. Nous sommes venus vous surprendre en passant... c'est sur notre chemin.

POULOT. — Il ne faut pas vous déranger, vous savez, nous prendrons une tasse de thé et rien de plus.

MIROTON. — Ce vieux Poulot ! nous parlions de vous il n'y a qu'un instant, n'est-ce pas, cocotte ?

Mme MIROTON. — Oui, je disais précisément à mon mari : il y a bien longtemps qu'on n'a vu M. et Mme Poulot. Quels charmants amis !

MIROTON, *gaffant.* — Même, je conseillais à ma femme de biffer.

POULOT. — Vous dites ?

MIROTON, *se rattrapant.* — De rebiffer... de vous inviter à nouveau... pour notre prochaine soirée.

Mme POULOT. — Trop aimable !

Mme MIROTON, *avec un culot monstre.* — On n'est jamais trop aimable avec des amis si distingués.

JACQUES YVEL.

CES HOMMES !!!



Dessin de J. Tild.

— Mon mari ne cesse de me répéter qu'il est bon d'adopter une ligne dans la vie et d'observer des formes !.... Alors, pour quoi me quitte-t-il si souvent ?

ON N'EST PAS PLUS AIMABLE !



— Seule?... Mais je ne suis pas seule, cher monsieur, et je vous affirme que cette société vaut bien la vôtre!!!

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (19)

par WILLY

(*Suite*).

XVII

« MUCH ADO EDMOND ABOUT NOTHING » COMME ON DISAIT SOUS L'EMPIRE.

(*Suite*)

La voiture était arrivée. Ils y enfournèrent l'ivrogne. Dans une explosion de reconnaissance, Lauban embrassa Smiley et rentra. Sur le seuil, il s'arrêta devant Gaëtane qui, ayant remarqué sans doute la façon insolite dont ils avaient quitté le hall, venait aux informations.

— Ma parole, mon cher poète, prononça-t-elle sèchement, vous avez de jolis amis ! Où aviez-vous pêché ce harpiste?

La voiture s'ébranla, et, néanmoins, le dévoué Smiley eut la joie de percevoir assez nettement la réponse du cher poète qui, lâchement, reniait son beau-frère :

— Ce harpiste, un ami à moi? fi ! c'est un parent de Smiley.

XVIII

LA PARTIE TRIPLE

Avec son instinct de poète très ingénu et très vicieux, Maurice n'avait pas trop mal conjecturé. A deux heures du matin, il restait seul dans le hall, entre Gaëtane et Mary Crémieux. Tous trois se taisaient, également immobiles et pâles, mais diversement pensifs. On entendait seulement des cliquetis de cristaux, que des mains esclaves rangeaient dans la salle à manger, dans la cuisine et dans l'office. Une bobèche éclata soudain avec un petit bruit stupide et funèbre. On avait dansé et il flottait une poussière bizarre et mélancolique : poudre de riz, menue boue apportée par les escarpins et fumée. Sur le tapis traînaient un miroir de poche, un mouchoir (de poche aussi), quelques roses écrasées, deux ou trois épingles à cheveux, une jarretelle et un cigare bagué d'or.

— Je reconnais ce cigare, dit Lauban. Il provient de Maugis.

Mme Girard ferma les yeux, les rouvrit.

— Oui, les lavements à un sou la pièce, sourit-elle.

Sourire sombre, et qui s'acheva dans un long soupir.

— Ah?

La double présence de la youpine et du poète l'étonnait. Sans doute, elle eût trouvé normal, même agréable, que l'un de ces deux êtres fût demeuré. Les deux, c'était trop. Pourquoi tous les deux? Et, certes, elle eût désiré en éconduire un. Lequel? Subitement, elle craignit leur départ simultané, et, de nouveau, elle sourit en soupirant.

— Ça été ainsi chaque fois que j'ai donné une



Je reconnais ce cigare

fête, murmura-t-elle. Je ne sais ce que j'ai. Je me sens à la fois énervée et lasse. J'ai envie de rire et de pleurer. Et vous aussi, mon cher Lauban, vous avez une mine étrange et ambiguë. Vous aussi, Mary. Avez-vous trop bu?

Le poète et la youpine secouèrent négativement le menton.

— Pas assez, alors? Si vous le voulez, nous allons, dans l'intimité, nous abandonner à l'alcoolisme.

Elle se leva, passa dans la salle à manger où les deux autres la suivirent. Le grand escogriffe allait, venait, ses longs bras chargés de vaisselle. Mlle Crémieux suggéra :

— Ne serions-nous pas mieux là-haut, dans le cabinet de toilette?

Un instant, Gaëtane feignit de s'offusquer. Mais, vite, elle parut se résigner.

— Soit.

Ils montèrent. Le grand escogriffe marcha derrière eux avec un plateau. Patibulaire, il déboucha une bouteille et remplit des coupes.

— Vous pouvez aller vous coucher, lui jeta Gaëtane.

Ensuite, elle s'allongea sur la chaise-longue. Maurice lui tendit assez gracieusement une coupe qu'elle considéra d'abord avec angoisse, puis qu'elle vida d'un trait.

— Tant pis pour mon foie !

Elle se leva, écarquilla les yeux devant la glace.



Le grand escogriffe allait, venait, ses longs bras chargés de vaisselle.

— Je me fais peur. Comme je suis laide!

Et elle s'étendit de nouveau. La youpine s'assit auprès d'elle, et, précieusement, comme un caissier qui vérifie sur un billet de banque, d'un toucher exercé l'authenticité du papier précieux, elle lui palpa la main, puis le poignet, puis l'avant-bras.

— Vous êtes glacée.

Elle lui palpa le coude.

— Vous êtes glacée jusqu'à l'os.

— Voyons, s'empressa Lauban.

Mlle Girard dut supposer qu'ils se moquaient d'elle, car elle retira coléreusement sa main et, par la même occasion, son poignet, son avant-bras et son coude.

—Les deux augures! Fichez-moi la paix, je vous prie.

— Diable! protesta la youpine.

Le poète fit écho : Diable!

Et ils présentèrent une physionomie si désappointée, si quinaude, que Gaëtane comprit qu'en ce moment ce n'était pas vers la raillerie qu'obliquaient leurs pensées profondes. Très probablement elle jugea, dès cette minute, qu'ils étaient « deux cochons » et ce juste jugement ne fut point pour eux bien sévère. L'insuccès de sa soirée la rendait indulgente à ces deux amis, obscurs sans doute, mais de qui l'ingénieuse immoralité s'offrait, complaisante, à distraire sa maussaderie. Elle savait, d'ailleurs, par le simple examen de soi-même, que les plus nobles natures ont un double fond, voire un triple fond, tissu de dépravation et de turpitude, et, énervée, endolorie dans sa chair et dans son âme, désireuse de consolation et d'oubli, elle se décida peut-être tout de suite à exhiber, suivant les circonstances, son fond double ou bien son fond triple. Ah! le ministre, ah! Roujon, ah! Claretie n'étaient pas venus! Pour se dédommager, elle accueillerait les pires ivresses. Jouir de ce qu'on a,



Le poète prit la bouteille...

comme on peut! Or, portant la dextre à son côté gauche comme une amazone qui va dégainer :

— C'est là que j'ai mal, soupira-t-elle toute palpitante de souffrance et de désir. Hé, non, je me trompe!

Elle posa un index sur son côté droit.

— C'est ici.

Ensuite, d'un accent aqueux :

— Maurice, versez-moi encore un peu de Champagne. Vous, Mary, pleine de grâce, faites-moi...

— Une petite piqûre?

— Ainsi soit-il.

Le poète prit la bouteille, et il observait curieusement la youpine qui, ayant ouvert un coffret, en tirait une seringue d'or qu'elle plongea bientôt dans un flacon d'argent. De la morphine! En toute autre occurrence, il se fût élevé, jusqu'aux extrêmes sommets de l'indignation, contre un vice abrutissant et, par surcroît, mortifère. Mais, sagement, il estima l'instant mal choisi pour reprocher à Gaëtane une perversité, quelle qu'elle fût. Loin de la contrarier, il convenait de la flatter plutôt, et il lui sourit.

(A suivre).

Voir la *Vie en Rose* depuis le N° 57.



Dessin de Gosé.

— Ben, tu sais, ton ami... vrai ! C'est un drôle de pistolet !
— Oui, il y a des moments... où il ne veut pas partir.

Numéros spéciaux de " La Vie en Rose " déjà parus

	PRIX
1° Messieurs les Cochers, par Louis MALTESTE	0.15
2° Les Marchandes d'amour, par Jack ABEILLÉ	0.15
3° Faubouriennes Amours, par F. GOTTLOB	0.15
4° Noël, par WILLETTE	0.30
5° Quelques prédictions, par J. WELY	0.15
6° Les Rois, par Paul BALLUREAU	0.15
7° Chair à canon, par HEIDBRINCK	0.15
8° Les Soupers, par F. BAC	0.15
9° Au Japon, par BIGOT	0.30
10° Les Masques, par Georges MEUNIER	0.15
11° De Montélimar à Pétersbourg, par J. WELY	0.15
12° Les Femmes dans les grands prix, par GIL BAER	0.15
13° La Succession Craquefort, par RADIGUET	0.15
14° La Sainte Marianne, par J. WELY	0.15
15° L'Erotisme Pornographique, par LÉANDRE, WILLETTE, Louis MORIN, Abel FAIVRE, JEANNIOT, MALTESTE, etc.	0.25
16° A la Mer, par Louis MORIN	0.30
17° Les Souverains en vacances, par CADEL	0.15
18° En Chasse, par J. WELY	0.15
19° La Rentrée, par Louis MALTESTE	0.15
20° Soleils couchants, par BAC	0.15
21° De Claudine à Gaëtane, par J. WELY, Louis MORIN, LOURDEY, F. BAC, F. GOTTLOB, F. FAU, J. VILLON	0.15
22° Le train de 8 h. 48, par LOURDEY	0.15
23° Le Billet de logement, par VALLET	0.15
24° Chacun son tour, par BAC	0.15
25° Bidoire et la Mascotte, par CADEL	0.15
26° Le Nu d'après l'antique, par IBELS	0.50

es numéros seront envoyés à tous ceux de nos Lecteurs qui en feront la demande accompagnée du montant du prix de ce ros en mandat ou bon de poste à notre librairie, 5, rue du Croissant. (Joindre 0 fr. 05 pour frais de poste par numéro).

I... Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret

Le Gérant : VAURIGAUD.



Dessin de Lango.

— *Viens chez nous, mon petit Anglais, tu trouveras des compatriotes à toi.*

N° 77. — 4 Avril 1903. Paris . . . . 15 Cent. Départements 20 Cent. E. CHATENAY, Éditeur, 43, Rue de Berlin, P

Loubet chez les Arbis

NUMÉRO SPÉCIAL

de la

"VIE EN ROSE"



La véritable cause du voyage du Président Loubet en Algérie.

J'emmène André dans un petit caboulot du port : nous nous enfilons chacun un vulnéraire... suisse, bien entendu : on est amiral ou on ne l'est pas !

LA TRAVERSÉE

Deux heures après nous voguons en pleine Méditerranée.

Que d'eau !

Quand on pense qu'on est exposé à aller prendre un bain là-dedans, c'est à frémir!

Surtout quand on n'en a pas l'habitude.

Ah ! cette bonne Berthe avait bien raison de le dire :

« Rien ne vaut le plancher des vaches ! »

Dès les premiers tours d'hélice...

Au fait il faudra que je fasse supprimer ce rouage des navires de l'Etat : *l'hélice*, c'est un fâcheux souvenir des anciens régimes... N'en faut plus !

Dès les premiers tours d'hécidevantlice, nous commençons tous à payer notre tribut au vomitorium du père Neptune.

C'est Mollard qui succombe le premier... Mais ce n'est pas le dernier (Mollard) qui tombe !

Après lui, le citoyen-général-ministre y va de sa romance :

« Ah ! les petits pois, les petits pois, les petits pois! »

Les mines s'allongent de proche en proche.

« La pâleur communicative des baquets ! » comme dirait ce bougre de vieux Combes.

Femmes à barbe... alors



— Ce farceur de Delcassé qui m'affirmait que toutes les femmes arabes se rasent... C'est tout de même malheureux de voir un ministre des Affaires étrangères propager d'aussi absurdes légendes !



— Ah! Sidi... ne pars pas sans voir notre délicieuse Bougie (1)...

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse de votre Bougie, puisque je vous dis que je m'éclaire à l'électricité !

ALGER-LA-BLANCHE

Heureusement que tout arrive : nous faisons comme le reste.

Le Gouverneur nous reçoit au débarcadère : MARSEILLAISE. discours... ça manque de vin d'honneur. J'emmène André au Café des officiers : faut bien faire quelque chose pour l'armée.

Nous asséchons trois purées. Le brave général tient absolument à régler les soucoupes.

— C'est ma tournée... présidentielle, proclame-t-il.

Et. comme il a des humanités, il ajoute, en regardant mes ongles :

— *Hodie mihi*, crasse *tibi !*

Pourquoi crasse ?

Mais le cortège officiel défile : nous n'avons que le temps de le rallier, au moment où le Président refuse de serrer la main à trois ou quatre cheiks qu'on vient de lui présenter.

— J'ai eu assez d'embêtements pour les autres avec le Panama ! s'excuse-t-il. Ce n'est pas moi qui m'exposerai jamais à toucher un cheik.

Par bonheur, la musique des tirailleurs, qu'on rencontre, jette une diversion opportune. Revoil explique :

— Ici, on lui donne le nom de *nouba*.

— *Nouba*... de Montélimar ! Comme on se retrouve ! fait Loubet, enchanté.

Et il décore la grosse caisse.

(1) Bougie : *v. forte et port d'Algérie* (*Constantine*), *arr. de Sétif*, 3.700 *h.*

(*Note pour M. Bérenger*).

Un cabinet particulier au désert



LOUBET. — *Sale idée que j'ai eue d'emmener les Présidents de Chambre... les questions de cabinet... particulier ne sont pourtant pas de leur ressort!*

PREMIÈRE RÉCEPTION.

On s'arrête enfin à Mustapha...

Ouf! Ce n'est pas trop tôt... quelle chaleur! Mes chaussettes se liquéfient. Sûr que je vais être forcé d'en changer... C'est désastreux! Je ne les ai pourtant que depuis trois semaines.

On passe des rafraîchissements... Enfin!

C'est de l'eau pure!!!

Sale pays!

André me fait un signe. Il a sa gourde: elle ne le quitte jamais. Nous nous la partageons.

On veut montrer à Loubet les anciens appartements du Dey d'Alger. Il s'y oppose énergiquement.

— L'incident est clos. Messieurs. Ne revenons pas sur l'histoire de *cette canaille de Dey*!

CHEZ LES OULED-NAÏL

Après quelques instants de repos, on décide de se rendre dans le quartier Maure.

Mais, pour ne pas exciter la défiance des indigènes, tout le monde se déguise en Arabe.

Drapé dans son burnous, Emile a une vague tournure de Benédictin.

Fallières le lui fait remarquer.

— Qu'importe? riposte l'Exécutif avec un gros rire. Vous savez bien que l'*Arbi* ne fait pas le moine!

Quant à moi, j'ai l'air tellement Maure qu'André m'accuse de sentir le cadavre.

— Tant mieux, répliquai-je. Quand on est Maure, c'est pour longtemps. On ne peut pas toujours en dire autant, quand on n'est que ministre!

André soupire et, pour nous consoler, nous filons en sondeurs lamper un trois-six chez le bistro du coin, un Corse aux cheveux plats qui refuse de nous servir, parce qu'il prétend que nous transgressons la loi du Prophète!

André commence à jouer de la savate (toujours «les pieds devant», cet animal-là)... Je m'interpose et je reçois son talon dans le coccyx! c'est ma faute: entre l'Arabe et le Corse, il ne faut jamais placer le doigt.

Sur ces entrefesses, si j'ose m'exprimer ainsi, Loubet qui venait d'entrer chez les Ouled-Naïl en murmurant, d'un petit air de Sainte-Nitouche: « *O tempora*, ô Mauresques! » Loubet nous convie de loin à venir nous rincer l'œil d'une séance de danse du ventre

« Vive l'Almée!!! » hurlons-nous de concert comme un quarteron de ligueurs assortis.

Et nous nous précipitons dans l'antre obscur, où nous trouvons Emile en train d'accompagner les odalisques sur le tambourin et l'air connu:

Trabadja, la mouquére,
Trabadja Bono!

Ce spectacle nous échauffe au point que nous sommes obligés de changer de coiffures : nous lâchons les turbans et nous mettons les fez à l'air.

Puis ces dames nous offrent le café, par petites tasses. Le président accompagne une grosse brune qui tient absolument à lui montrer ses œufs d'autruche.

— Pas de contestations diplomatiques avec l'autruche ! murmure le chef de l'Etat, en recouvrant le sien (de chef) du cachet rouge obligatoire.

Chez le Juif algérien



— J'ai tant d'amis !... faut bien leur rapporter des souvenirs de mon voyage... Vous devriez me donner par-dessus le marché votre photographie : c'est extraordinaire comme vous ressemblez à mon vieux camarade Drumont !

La Casbah (Alger)



— *Étrange! on se croirait dans une rue du vieux Montmartre, un soir de Carnaval! Ah! ma jeunesse!*

La Fantasia



— *A mon prochain voyage en Russie, ce que j'en boucherai un coin à mon cousin Nicolas!*

Les surprises du désert



— *Allons, bon ! la Goulue est par ici... Peut donc pas mieux fermer ses cages*

Et, pour reconnaître les services exceptionnels de sa compagne momentanée (c'est bien le cas de le dire), il lui confère la grande plaque du Nichon Iftikar.

— Une façon de *plaquer* les femmes pas à la portée de tout un chacun. remarque judicieusement Bourgeois qui cherche à se donner des airs de gentilhomme, pour embêter feu Molière.

LA FANTASIA

Mais il est l'heure de monter à cheval (ces petits chevaux arabes sur lesquels les Maures vont vite, s'il en faut croire les *Pensées d'un Paveur en chambre*).

La revue des spahis nous réclame : c'est leur manie. dans *spahi-ci* !

André et moi, nous nous dirigeons au trot vers la cantine.

Emile fait des galipettes sur son coursier blanc. A cet âge d'aïeul c'est de la douce démence. Enfin !... qu'il se casse l'aïeul si tel est son bon plaisir : je m'en lave les mains... une fois n'est pas coutume !

Des députations des principaux douars de la province d'Alger viennent saluer le Président.

— Voici les enfants des douars. lui souffle Revoil à l'oreille.

— Tiens, je ne savais pas que l'ex-prince de Galles était venu chahnter jusqu'ici...

Delcassé a bien fait de ne pas nous accompagner !

La cérémonie terminée, on amène des chameaux.

Encore !

A DOS DE CHAMEAUX

C'est juchés sur la bosse de ces méharis que nous allons nous enfoncer dans l'intérieur.

Méhari... verons-nous ?

That is the question !

Pour moi, je n'ai pas confiance.

Il paraît que ces animaux-là peuvent rester trois semaines sans boire !

Ce n'est pas naturel !

Il doit y avoir du jésuitisme, là-dessous.

André est de mon avis.

Je parle de nous éclaircir les idées...

André continue à être de mon avis.

Nous prenons un bitter...

André aurait été plutôt d'avis de prendre une biture.

Nous enfourchons nos gibbeuses montures !

En route pour le grand Sahara !

— La grande Sarah m'aurait suffi, ronchonne Fallières qui regrette le voisinage de l'Odéon.

Dame, quand on est habitué aux ours, on hésite à fréquenter les lions.

DANS L'OASIS

— Voici des femmes Kabyles ! s'écrie Revoil en désignant quelques maigres créatures remorquant des marmots plus ou moins nus.

— *Kabyle*... pas beaucoup leur progéniture, en tout cas, gémit à nouveau Fallières décidément grincheux.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le Président, dont la tenue s'est reprotocolarisée pour le voyage, est entouré d'une nuée de moricauds dépenaillés qui lui demandent l'aumône.

Il se laisse taper sans trop rechigner... et s'aperçoit, un quart d'heure plus tard, que ses solliciteurs lui ont subtilisé sa montre et son mouchoir.

Et, spirituel, il philosophe :

— Cette population n'est pas *Kabyle*... elle est même légèrement ficelle.

EN TUNISIE

Mais nous brûlons les étapes.

Comme dit André :

L'étape, ça me connaît... j'en ai assez ramassé dans mon existence.

Nous gagnons rapidement la Tunisie.

Pour ma part, je crois même que j'ai gagné la gale par-dessus le marché.

Ça me démange... ça me démange.

Vérification faite, le mal est moins grave que je ne le pensais.

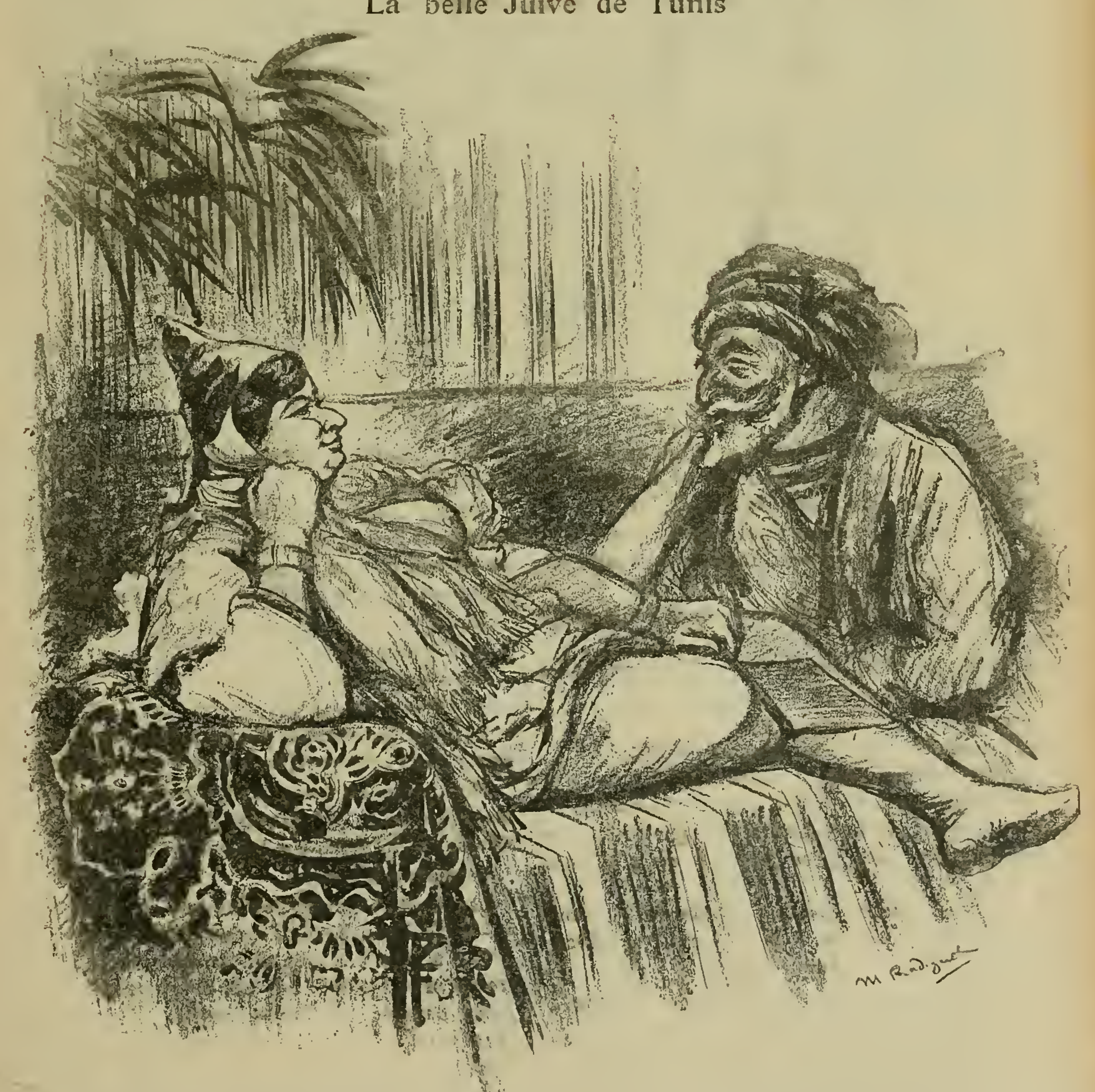
C'est seulement la vermine de mon chameau qui a émigré.

Elle a dû trouver que j'avais plus de goût.

AU BAZAR

Loubet a cru bon de se travestir en Tartarin. Il a

La belle Juive de Tunis



— Sapristi ! j'donnerais bien quatre sous pour être à la place de votre Bey !... et puis que je ne serais pas un bey rangé encore !



Pour se rendre populaire, Loubet mange avec les Arabes une fricassée de sauterelles... le grand mets national après le couscous.

tout à fait le physique de l'emploi. C'est qu'il a l'intention de s'acheter des babouches et il espère les payer moins cher en conservant l'incognito.

De bon matin. il se dirige seul vers le bazar.

Dans une boutique sombre, un marchand juif semble attendre la pratique.

— Je désirerais des babouches. susurre Emile *mezzo voce*.

— Babouche, bébé! ricane l'autre dans un ignoble rictus.

Horreur!

Le marchand juif... c'était Edouard Drumont!

Dégoûté du truc, Emile a repris l'habit turc.

Il lui a valu — mais ceci tout à fait entre nous — de nombreuses bonnes fortunes dans le ghetto (tout le monde n'est pas assez *giron* pour en avoir dans le Gotha!)

Comme ces petites frasques présidentielles nous créaient des loisirs, j'en ai profité pour me documenter sur les vins de Tunisie et...

LE CITOYEN GÉNÉRAL RAMASSE LA PLUME DE L'AMIRAL

Et, scrongnongneu, si j'm'étais pas trouvé là pour à seule fin de terminer ce travail de mon sac, les aucuns dont auxquels il est destiné auraient pu se taper. tendez-vous, c'que j'vous parle?

Donc, pour lors, que voilà la chose du compte rendu et autres.

Un matin qu'nous finissions d'rincer un champoreau avec Pelletan qui ronflait déjà comme la chose de toupie, tout ça et puis... enfin, je m'comprends, j'rencontre Emile qui r'venait de... Parfaitement.

J'lui dis:

— C'pas tout ça.

Il m'répond :

— J'suis bien l'vôtre.

Et nous r'partons du pied gauche pour aller inaugurer j'sais plus quoi; mais ça n'a pas d'importance.

M'rappelle seul'ment qu'il est v'nu une espèce de macaque qu'a dû danser l'*macaque-walk* et que l'Président lui a flanqué les palmes en lui disant :

— *Macaque bono*!

Là-d'ssus qu'Revoil s'est aboulé en criant :

— V'là l'bon Bey!... Faut v'nir au Bardo.

— Tu m'barbes avec ton Bardo, qu'a réfuté Loubet très occupé à conter des tas de c'que vous savez et même davantage à deux petites houris voilées jusqu'à la racine des quiconque.

Les deux mouquères se défendaient, sans se défendre, tout en se défendant.

— Pouvons pas... f'sons partie du harem du shah

de Perse... sommes venues ici en permission dans nos familles.

— Raison de plus, que rétorque ce farceur d'Emile. Quand le shah n'est pas là... les houris dansent!

Mais Revoil rappliquait à la rescousse.

— M'sieur l'Président... l'Bey nous regarde... Votre conduite va le scandaliser... C'est un Bey très vertueux... un Bey rangé...

— Un Bérenger!... On va plus pouvoir rigoler ici non plus... Alors, tant qu'à faire, j'aime mieux rentrer en France.

Et v'là comme quoi qu'nous sommes revenus, scrongnongnongneu!!!

Pour double relation conforme :

LÉON VALBERT.

Le pays des dattes



— Ma parole, il ne me reste plus un rotin... mais adressez-vous au gouverneur, vous aurez des dattes...

La danse du ventre présidentielle

Tout l'être exacerbé, le Président pénètre dans la casbah.

Rêve-t-il ? N'est-il point plutôt sous le coup d'un coup de foudre ou d'un coup de soleil ? Quel ravissement des yeux, que d'adorables sinuosités, que de suaves renflements ! Ah ! mes enfants.

Et voici que soudain, lentes, altières, les merveilleuses créatures évoluent à ses côtés des bras, du torse, cependant que leurs reins ondulent puissamment, que leurs hanches tanguent et que leurs poitrines tressautent... où là là, c'est ça qui est zoli, môssieu !

Enthousiaste, Loubet s'empare d'un tambourin.

— Olle ! Ollole !!! s'emballe-t-il.

— Vous vous trompez, sire, insinue doucement M. Mollard, nous ne sommes pas en Espagne...

— Videmment ! Videmment !... c'est-à-dire que... l'émotion...

... Trabadja... la moukère... Trabadja... sens devant, sens derrière... Iou, iou, iou !...

— A la bonne heure !

Et les riches croupes se tendent, se détendent, se retendent ; les ventres houlent et roulent, le chant et l'accompagnement présidentiels redoublent de vigueur. Loubet gesticule, tel un fakir, tantôt ses doigts exécutent de fantastiques battements, tantôt il claque des paumes avec frénésie...

Pan, pan, pan !... Pan, pan, pan ! Trabadja... la Moukère... Allah ! Allah ! Allah !... Sens devant, sens derrière... Bono, bono, bono... Iou, iou, iou... C'est la joie, la folie, le paradis et l'enfer !

Hallucinées, pâmées, les danseuses enivrantes et enivrées se contorsionnent selon les rythmes les plus aphrodisiaques. Ce ne sont plus des femmes, ce sont des tire-bouchons, et le Président s'en réjouit singulièrement. Des afflux montent à son cerveau, des effluves envahissent son odorat, affermissent ses intentions.

— A moi, tonitrue-t-il, à moi !

D'un revers de main, il accroupit ses suggestives compagnes. Puis, inspiré, almée à son tour, le voici qui boule de ci, qui chavire de là. Il y a de tout dans son pas, de la gigue, du cake-walk, de la pavane, beaucoup de démence et peu de danse du ventre, encore moins du protocole.

Ruisselant de sueur, Loubet ne désarme pas. Il se disloque, sa mâture craque, toutes voiles dehors.

— Assez ! implore celle qui semble avoir la direction du ballet — la concierge probablement — assez ! Tu te tues et tu me tues, tu es trop beau ! Tu m'affoles !

Passons à d'autres exercices, dis, veux-tu ?

— Si je veux ?...

Et cependant qu'hôtesse, aimable et réconfortante, elle lui verse un généreux breuvage, Loubet courbaturé, Loubet le vaillant, démoli, essoufflé, en compote, Loubet escompte un peu moins fougueusement qu'à l'arrivée la suite de l'aventure.

Que va-t-il se produire ? par Mahomet !... Va-t-il même se produire la moindre des choses ? ..

Tirons les rideaux, ton taine,
Tirons les rideaux, ton ton.....

GEORGES BARROU.

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret

Le Gérant : VAURIGAUD

12 Mois de Crédit

12 Mois de Crédit

INVENTION SENSATIONNELLE !!

BREVETÉE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

AVEC L'APPAREIL PHOTO-STÉRÉOSCOPIQUE

Pliant, à combinaisons multiples

96 FRANCS | **"VIALLIS"** | 8 FR. par MOIS

Le Meilleur, le plus Merveilleux, le plus Réduit, le plus Léger

LA PHOTOGRAPHIE EN RELIEF

à la portée de toutes les bourses

Avec le relief des images, la reproduction de la nature telle que nous la voyons ; les scènes animées de la vie humaine prises sur le vif ; l'illusion de la réalité ; la réalité elle-même !!

Le "Viallis" à la main.

Tout le monde sait aujourd'hui quel est l'attrait de la Photographie dite "**Stéréoscopique**" et personne ne conteste qu'elle présente un intérêt qui dépasse de cent coudées celui de la photographie ordinaire.

Les personnes les plus sceptiques, les plus difficiles à contenter, celles-là même qui se lassaient vite de l'ancienne photographie, la trouvant au bout de quelque temps fastidieuse, se déclarent émerveillées et comme éblouies des résultats qu'elles obtiennent, dès leurs premiers essais, de la "**Photographie Stéréoscopique**"

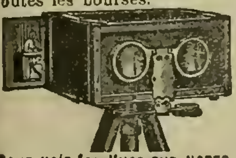
Amateurs de clichés instantanés, et partisans de clichés à la pose, s'accordent avec le même ensemble à reconnaître la captivante séduction de la reproduction de l'image en relief ; cela se comprend, car le relief c'est la sensation de la vie, l'illusion de la réalité, la réalité elle-même !



Le "Viallis" sur pied.

Et si, malgré son incontestable supériorité, la "**Photographie Stéréoscopique**" est restée jusqu'à ce jour, si nous pouvons nous exprimer ainsi, comme l'apanage d'une classe de privilégiés, cela tient essentiellement à ce que les appareils stéréoscopiques actuellement existants coûtent les uns et les autres des prix très élevés et presque inabordables.

Pour vulgariser la "**Photographie Stéréoscopique**", pour la répandre dans le public, il était nécessaire de créer un appareil pratique, ingénieux, d'une précision rigoureuse, et en même temps d'un prix qui fût à la portée de toutes les bourses.



Pour voir les Vues sur verre.

Nous avons travaillé pendant plusieurs années à la solution de ce problème, et nous sommes aujourd'hui heureux de vous faire constater que nos efforts l'ont enfin résolu.

L'Appareil "Stéréoscopique" que nous vous présentons : le "**VIALLIS**", réunit toutes les qualités des meilleurs appareils stéréoscopiques de prix trois ou quatre fois plus élevé ; il est d'une précision rigoureuse et d'une ingéniosité remarquable, ainsi que vous pourrez vous en rendre compte par la description que nous en donnons ci-après. Il bénéficie en outre des derniers perfectionnements de la science.

Construit par nous, de toutes pièces, dans nos ateliers, nous le livrons nous-mêmes directement au public, *sans aucun intermédiaire*, et conséquemment **sans aucune majoration de prix**. Le "**VIALLIS**" se plie et peut se mettre dans la poche. Il est d'un poids et d'un volume insignifiants.

Le "**VIALLIS**" est un appareil à transformations multiples, formant et constituant, par une ingénieuse combinaison absolument nouvelle :

3 Appareils distincts

EN UN SEUL

Parfaits sous tous les rapports.

1° L'Appareil Photographique

donnant les **Vues stéréoscopiques EN RELIEF**, au format courant 6×13.

2° Le Stéréoscope à mise au point,

mieux fait que ce qui se fait de mieux.

3° La Célèbre "JUMELLE MARS"

pliante, dont l'éloge n'est plus à faire, qui se plie et se met dans un porte-cartes :

Elle a 7 millimètres d'épaisseur étant fermée. Ses *OBJECTIFS* achromatiques, en verre d'*IENA FLINT & CROWN*, sont de tout premier ordre et présentent une égale supériorité, tant comme *Objectifs de JUMELLE* que comme *Objectifs PHOTOGRAPHIQUES*.

Pureté, Finesse, Rapidité

La **JUMELLE PLIANTE MARS** s'adapte à la chambre du "**VIALLIS**" par une simple pression.

JAMAIS de VOILE ni coups de jour si fréquents dans tous les Appareils.

POSE ET INSTANTANÉ

Grande, moyenne, petite vitesse.

VISEUR commode et très simple.

Mise au point automatique pour groupes, paysages, portraits, intérieurs.

Le "**VIALLIS**" complet est livré dans un *MAGNIFIQUE ETUI CUIR DUR* à courroie. Il est accompagné de *6 Châssis* métalliques à rideau, un *Châssis-Presse* spécial permettant de tirer des diapositifs sur verre, des vues sur papier et des cartes postales illustrées.

Le "**VIALLIS**" peut se monter sur n'impor[illegible]uel pied. Le *"Stéréoscope"* comme *"l'Appareil"* peu[t] se monter sur pied ou s'employer à la main.

L'appareil complet est, en un mot, une véritable petite merveille scientifique que nous vous offrons au prix absolument extraordinaire de

96 FRANCS

PRIX DE FABRIQUE

c'est-à-dire moins cher que la plupart des appareils ordinaires que vous pouvez déjà avoir entre les mains et dont vous ne voudrez plus à aucun prix, lorsque vous aurez essayé le nôtre.

Ce n'est pas tout : nous voulons encore que votre acquisition ne vous gêne en quoi que ce soit, aussi nous vous offrons de confiance

un Crédit de 12 Mois



Pour voir les Vues sur papier.

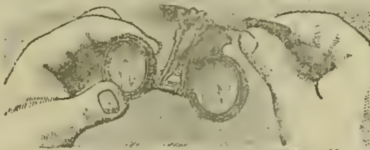
Vous nous paierez en douze mois, à raison de la modique somme de **8 Francs** par mois.

Vous serez servis en *toute confiance*, sans que vous ayez absolument **rien à payer d'avance**.

L'emballage et le port sont gratuits ; les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur.

La Jumelle "Mars" fermée.

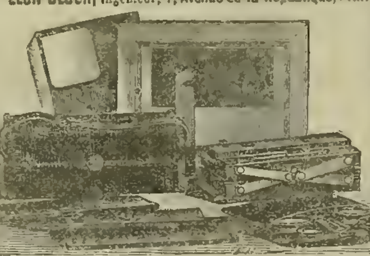
Chaque appareil expédié est accompagné d'une *notice explicative* donnant sur la manière de faire fonctionner l'appareil et celle de se servir de la jumelle, des renseignements tellement précis, qu'un enfant de 4 ou 5 ans pourrait opérer lui-même sans le secours d'aucune autre personne.



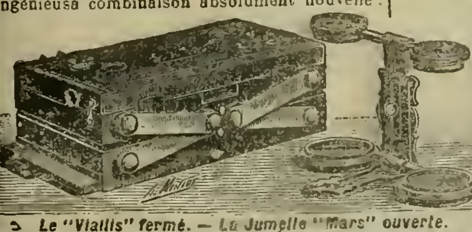
Comment s'ouvre la Jumelle "Mars".

Nous vous garantissons l'appareil et ses accessoires tels qu'ils sont annoncés.

LÉON BLOCH, Ingénieur, 1, Avenue de la République, PARIS.



Le "Viallis" complet, avec ses Accessoires.



Le "Viallis" fermé. — La Jumelle "Mars" ouverte.

BULLETIN DE SOUSC[RIPTI]ON

J 1.

Je soussigné, déclare acheter à l'[illegible] [Lé]on **BLOCH**, *à Paris*, l'Appareil S[téréosc]opique le **"VIALLIS" complet**, *tel qu'il est annoncé ci-dessus, aux conditions ci-dessus mentionnées, c'est-à-dire moyennant le paiement de* **8 francs par mois**, *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **96 francs**, *prix total*

S'il n'y a pas de station de chemin de fer, indiquer la plus proche.

Fait à ...., *le* ....

Nom ....

Prénoms ....

Profon ou qualité ....

Département ....

SIGNATURE

Prière de bien indiquer la profession ou qualité.

Prière de remplir ce Bulletin et de l'adresser à :

L'Ingénieur **LÉON BLOCH**, 1, Avenue de la République, PARIS.



— *Sidi Émile, le ministre de la Marine devait cette visite aux vaisseaux du désert.*
— *Sidi Pelletan, ce chameau si noblement monté représente assez bien le Char de l'État !*

N° 78
11 Avril 1903.

Paris. . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

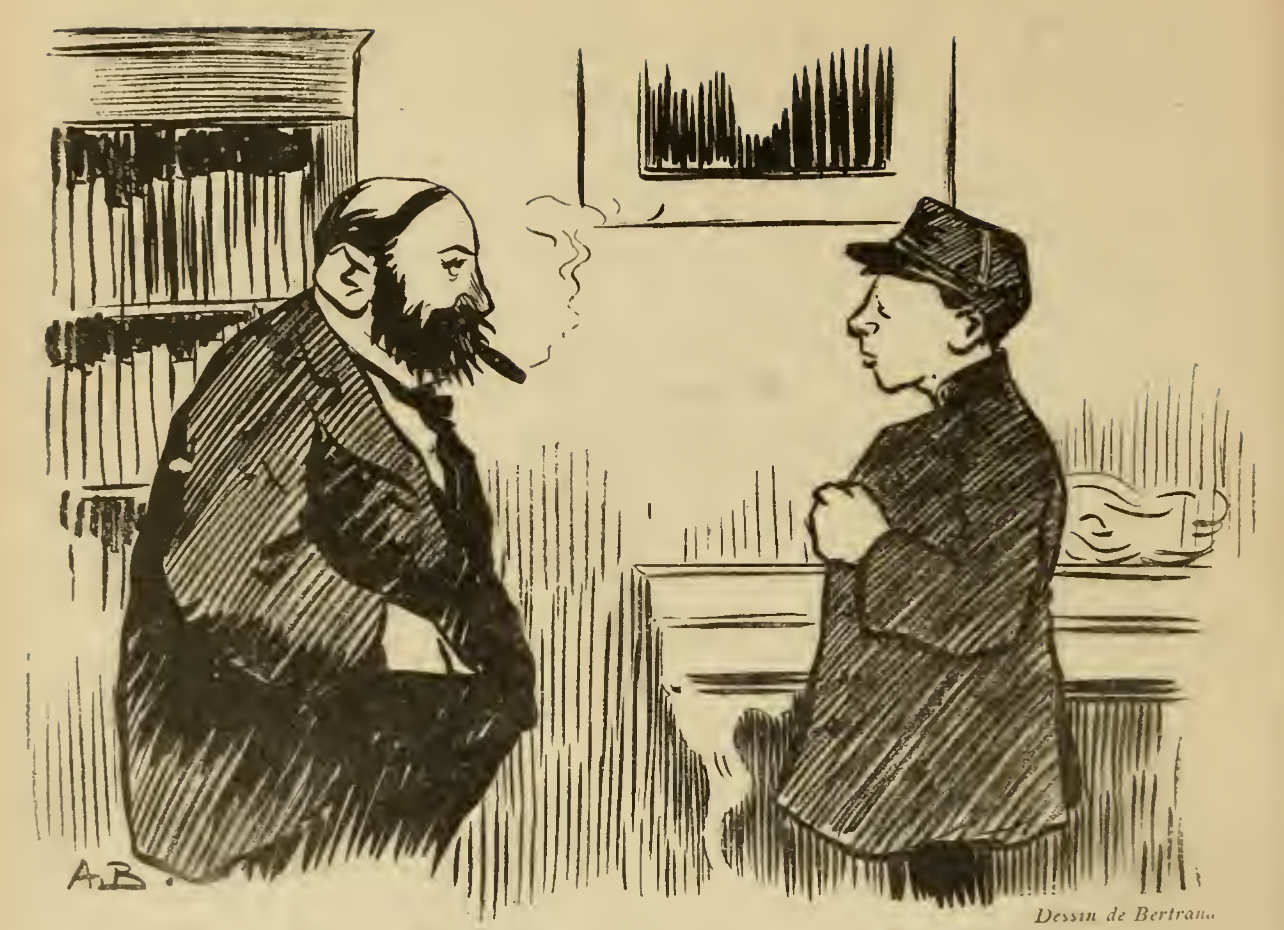
E. CHATENAY Éditeur.
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE



Dessin de Louraey.

— Ne le montre pas, maman, tu vas tout faire rater !



Dessin de Bertran.

— Moi, voyez-vous, mon oncle, je voudrais être violoniste.
— Si tu veux. Mais ne viens jamais jouer dans ma cour !

PICALUG

Aristide Picalug habite en pleine Provence une délicieuse bastide panachée rose et bleu. De ses fenêtres il voit la mer, des champs d'oliviers et les remparts de la ville. Picalug est un sage. Il s'est réfugié là, à l'abri des importuns, des tracas de la société, pour y bien vivre, étant d'une nature très voluptueuse. Il se compare souvent à un gros rat bon enfant qui se serait réfugié dans un fromage bien gras, fin de goût et très appétissant à l'œil; mais lui sort de son fromage, il va dans ses champs, chasse, pêche et fait la causette avec l'un, avec l'autre, toujours content, toujours radieux : Picalug a bonne tête et bon estomac.

Picalug, pour le surplus, est marié. Il a trouvé, le coquin, une savoureuse femme bien plantureuse, qu'il caresse le plus commodément du monde, car la bougresse aime son Aristide. Tous les deux, ils ne s'ennuient pas dans la bastide. Qu'il pleuve, qu'il vente, ou que le soleil rissole les arbres, ils sont toujours à se bécotter, à se pourlécher, à se faire mille mignardises. Quand le crépuscule tombe, on les voit rôder autour de la bastide, et quand ils sont rentrés la lumière luit longtemps, interminablement, dans la chambre à coucher.

Picalug a des idées d'artiste. Il veut que sa femme soit toujours ornée, parée, et de différentes façons aux diverses heures de la journée et des saisons. A l'avril, il la veut blanche comme les aubepines en fleurs; à la mi-août, dorée comme les moissons. On connaît bien les goûts de Picalug. Quand il y a une belle écharpe en vente dans les foires, on la réserve pour Picalug ; on sait qu'il l'achètera pour sa femme. Les belles robes, les beaux fichus, tout est pour ce coquin de Picalug. En voilà une qui est heureuse, madame Picalug ! Toujours parée comme une châsse, la coquette se laisse aimer, se laisse adorner. Quelquefois elle ressemble à une oie de Noël, d'autres fois à une poule qui « fait » son dimanche. Et Picalug est heureux; il bat des mains, il a toutes les peines du monde à se retenir de ch[if]fonner Mme Picalug.

Hier, il a fait beaucoup d'emplettes. Il est allé à la grand' foire annuelle, et il en est revenu chargé de brillants atti[fe]ments. Echarpes, fichus, belle robe fracassante, collier d'..., souliers fins, chapeau qui est tout un verger, tout y est. Il en avait les mains pleines. On a vu passer avec un gr[and] regard d'envie ce sacré Picalug. Vrai, il n'est pas permis d[e] se moquer ainsi du monde !

Picalug s'est levé ce matin avec la pensée de parer de toutes ses emplettes à la fois Mme Picalug. Il lui a fait part de son désir, et, sitôt le café dégusté, la coquette a dû com-plaire à son Aristide.

Elle a donc mis la robe, les souliers fins, passé autour de son cou le collier neuf, jeté sur ses épaules le fichu, coiffé le chapeau — cerises et fraises mêlées — et la voilà maintenant un peu embarrassée, mais reluisante, jolie à ravir. Picalug ne connait plus sa joie. Il tourne autour de Mme Picalug, la considère, et, à force de l'admirer, voilà que soudainement il veut apprécier de plus près Mme Picalug. Mais il chiffonnerait tout; cette fois-ci, bien plus encore que les autres fois; et ce serait dommage, Picalug a dépensé tant d'argent !

Heureusement, il se reprend, fait quelques tours en sifflant, comme détaché; mais voilà, le sacré désir ne le quitte pas ! Mme Picalug se met en marche, fait elle aussi quelques tours, se rengorge, fait craquer sa robe, ses souliers fins, agite son collier. Comme elle est belle ! s'écrie Picalug.

Il sent comme une morsure derrière la nuque. Il se redresse et sifflote plus fort. S'il allait dans les champs tirer un lapin ou voir si ses olives embellissent; il essaye, mais il ne peut pas : la coquette est si belle !

Picalug perd l'esprit. Il trépigne, sent ses paumes moites, bave de convoitise. Et Mme Picalug, toute frivole, ne s'émeut, elle, de rien ; la voilà qui tourne, qui se penche, qui offre un bécot à Picalug. Le sang d'Aristide bout, monte à sa tête, il est tout rouge, congestionné, prêt à éclater.

Une tempête se déchaine sous le crâne de Picalug. Dégustera-t-il, degustera-t-il pas Mme Picalug?... Une lueur!...

Picalug — c'est affreux! — a songé à la servante. Il bondit, se précipite vers la cuisine, ne trouve personne, galope dans les champs, éperdu, fou furieux.

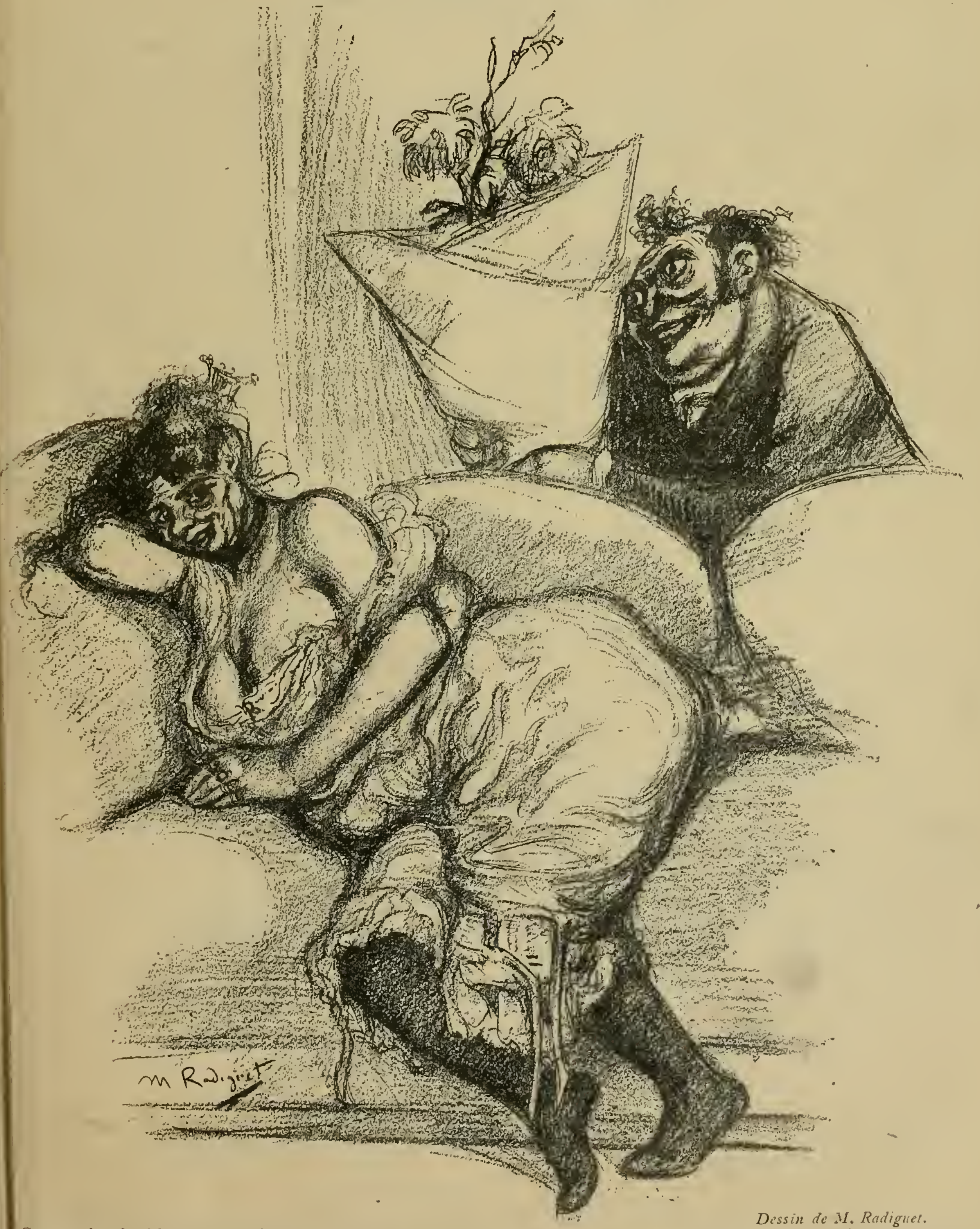
Mme Picalug le suit, un peu gênée par ses attifements, trotte moins vite, arrive tout de même sur Aristide au moment où, ayant joint la servante, il l'étreint brutalement.

Alors elle cogne sur son Aristide, l'égratigne, lui griffe le nez, les oreilles, les joues, lui fait lâcher prise; et, devenue folle à son tour, ravage son costume, arrache les clinquantes emplettes de Picalug, profère des cris, brame tant qu'elle peut, coiffe de son chapeau l'infortuné, le ramène enfin pantelant, geignant, sanglant, dans la bastide, où elle rentre n'ayant plus que son pantalon, sa chemisette et son corset.

Ah! ce veinard de Picalug!

GUSTAVE COQUIOT

LES PAUVRES PÊCHEURS



Dessin de M. Radiguet.

Soyez charitable... Organisons ici une petite fête de bienfaisance au profit d'un pauvre vieux pécheur, adorable pécheresse...

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (20)

par WILLY

(Suite).

XVIII

LA PARTIE TRIPLE (*suite*)

— Mon... mon amour.

— Toujours au même endroit? interrogea Mary, pleine de grâce.

Geste d'assentiment de Gaëtane qui, se couchant sur le flanc droit, ferma à demi ses yeux où vacillait une lueur aiguë d'angoisse, de fièvre et de gourmandise. Alors, la juive, agenouillée, souleva dévotement, rituellement, la jupe longue, le jupon clair, fit glisser le pantalon léger, et la cuisse blanche, comme pâmée d'émotion, apparut. Sous le moyen fessier, près du tenseur du fascia lata, à l'endroit où se creuse une fossette, bleuissait un amas de minuscules cicatrices, pléiade de piqûres toutes récentes. L'aiguille de la Pravaz s'enfonça. Gaëtane crispa les narines, puis ferma tout à fait les yeux. Elle était devenue si pâle qu'elle semblait morte (à peine quelques minces lignes de couperose s'apercevaient sur ses pommettes et quelques veinules violettes sur ses paupières), et Maurice, resté debout auprès d'elle, s'aperçut soudainement qu'il tenait toujours à la main la bouteille de champagne. Imaginatif, il pensa à des opérations sanglantes et solennelles, à des scènes de chirurgie :

— Y a pas, j'ai l'air de celui qui donne le chloroforme.

Cet air lui parut ridicule, et, s'éloignant sur la pointe des pieds, il alla cacher dans quelque recoin sa bouteille, non sans avoir toutefois bu à même la bonne gorgée de vin pétillant qu'elle contenait encore. Du bout des ongles, il essuya les onze poils de sa moustache ; ensuite il revint vers la chaise longue, inséra ses pouces aux entournures de son gilet et échangea avec la youpine une série d'ardentes œillades complices.

— Bien..... Très bien..... Cela va extrêmement bien.

De nouveau, il s'écarta à pas silencieux et baissa la lampe. Son cœur battait vite, délicieusement vite. Il se sentait un excès de force, un débordement de santé, et une sorte de joie vésanique lui martelait la nuque et les tempes...

XIX

LE DRAME

Ils étaient (au moins) une demi-douzaine de poètes tout jeunes ou séniles (ça s'équivaut), complètement nuls et absurdes, qui avaient, le premier voilà dix ans, le dernier voilà dix mois, apporté à Mlle Girard des manuscrits denses, enrubannés de couleurs joyeuses auxquelles le temps (un fameux farceur et intelligent quelquefois) avait donné des tons moroses de vespasiennes. (Vues à l'intérieur, les vespasiennes). Quant aux manuscrits, c'étaient presque tous des drames, — en cinq actes évidemment — et évidemment aussi, Gaëtane s'était soigneusement gardée de les lire. D'avance, elle savait à quoi s'en tenir ; *Jour* rimait avec *amour* — fatalement, et *délice* avec *Alice*. La seule trombine des porteurs d'ours l'avait surabondamment renseignée. D'une manière charitable, malgré que vague, elle leur avait pourtant promis à tous — de les faire jouer un soir ou l'autre, — plutôt l'autre. Et, avec une confiance inlassable, ils attendaient — tous ! — de pied ferme et même de douze pieds.

Or, un de ces pisseux manuscrits, exhumé d'on ignore quel fantastique tiroir, calait depuis une semaine environ, le lit superbe de la comédienne auquel une roulette avait tout à coup manqué. Le lit n'allait donc plus que sur trois roulettes et un ours. Gaëtane en avait, une nuit, en riant, informé Maurice, et, une autre nuit (celle de la partie triple), Maurice s'étant prosterné sournoisement devant le lit, aveignit l'ours et le vola. Comme il était copieux — l'ours ! — il eut quelque peine à le dissimuler dans la poche de son pardessus. Il le boutonna — son pardessus ; — vain stratagème ! L'ours lui dessina une subite dilatation d'estomac. Heureusement, à force d'avoir



— *C'est aux environs de sept heures dix.*

fermé les yeux, Gaëtane était incapable de les rouvrir autrement qu'à moitié. Ah! la pauvre femme! quelle figure! quel masque de pierrot caduc! quelle pâte de farine. C'est très gentil d'imiter les composées : seulement ça vous décompose.

— Bonsoir.

— Bonjour plutôt, corrigea la youpine.

— C'est vrai, il fait jour.

Raison de plus pour se défiler. Laissant donc là les deux acteuses, Lauban, les mains encorbellées sur l'épigastre, se hâta de gagner la rue.

Du soleil. Beaucoup de soleil, et beaucoup de passants, dont un sergot patibulaire, un égoutier magnifique et un marchand de mouron... pour les petits oiseaux.

— Quelle heure ?

L'égoutier toucha noblement son grand feutre, montra ses hautes bottes et répondit d'un ton mousquetaire :

— C'est aux environs de sept heures dix.

7 heures 10 + 1 franc 20 que Maurice recélait en son gousset = 8.30. Avec une pareille somme on pouvait s'offrir un tramway. N'importe lequel. Taitbout-Muette, par exemple, avec correspondance pour Gare-de-Passy-Montrouge.

— Bonne idée.

A sept heures quarante-quatre, le voleur de l'ours descendait devant la pharmacie Renard. Il entra.

— Et bonjour, monsieur Beigdebez.

— Bonjour, monsieur Maurice.

— Mon beau-frère?

— Il n'est pas encore arrivé.

— Ah? Et est-ce que vous savez s'il se porte bien?

— Mais, sans doute.

Renard, en effet, n'allait pas trop mal. Il apparut bientôt, tête nue, chaussé de pantoufles, un des boutons de son gilet arrêté dans l'une des boutonnières de son veston. La présence de Lauban sembla de prime-abord lui causer quelque malaise. Cependant, il ne tarda pas à réaliser une binette bienheureuse.

— Toi, Poésie? Pas huit heures. Cent bigres! qué qu'tu viens fiche ici ?

— Se voir.

— On se verra mieux dans l'officine.

Et, étant l'un et l'autre entrés dans ladite officine, le porte-lyre et le porte-clysoir s'envisagèrent un moment.

— T'as l'air rien grillé, Poésie.

— Toi, t'as l'air rien frit, Trou-de-balle.

— Moi? Parbleu, moi! Faut pas que mon air frit t'épate. Après tout ce que tu m'as fait boire... et qu'il m'a fallu débecquer.

— Tu vas dire que c'est ma faute!

— Si je le dis! Et puis, pas moi seul. Ta sœur aussi le dit. Et puis elle dit qu'il faut que tu soies rudement dégoûtant pour nous avoir comme ça lâchés avec ce monsieur Smiley, moi et ma cuite.

Maurice battit des cils et ses épaules eurent un balancement, un tangage de compassion infinie.



— T'as l'air rien grillé, Poésie!

— Ma sœur a beau être mon aînée, articula-t-il, c'est une enfant. Elle ne sait rien des choses profondes.

Renard saisit à deux poings sa moustache, la souleva, parut se soulever tout entier avec. En même temps, il roulait des yeux effarés, curieux, admiratifs et imbéciles.

— Y a des choses profondes?

— S'il y en a!

Le porte-clysoir joignit les doigts, érigea la tête, en une attitude d'illuminé, et d'une voix d'extase il implora :

— Lesquelles?

— Il y en a beaucoup, repondit Lauban.

— Dis-en une : la plus profonde.

Et, sans aucun doute, Renard attendait une révélation immense, quelque chose comme l'annonce d'un nouveau Messie.

— C'est que je n'ai plus le sou, fit Maurice.

Patatras! l'autre tomba des étoiles, et, d'abord navré, puis furieux de cette formidable chute, il gronda :

— Ah çà! par hasard, est-ce que tu te foutrais de moi?

— Fais pas d'esbrouffes, sourit Poésie. Je t'apporte mon drame.

— Ton drame?

— Fini.

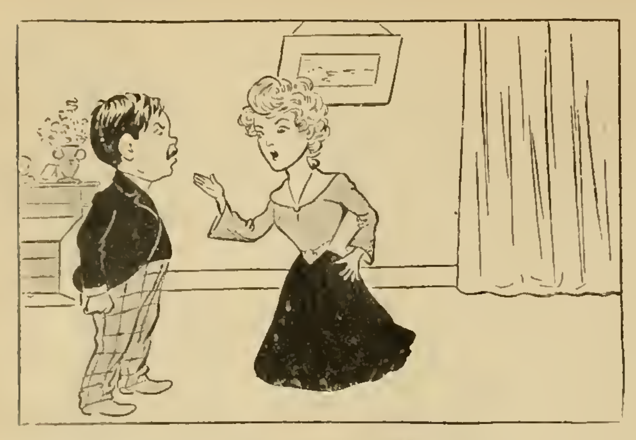
— En cinq actes?

— Oui, en cinq secs.

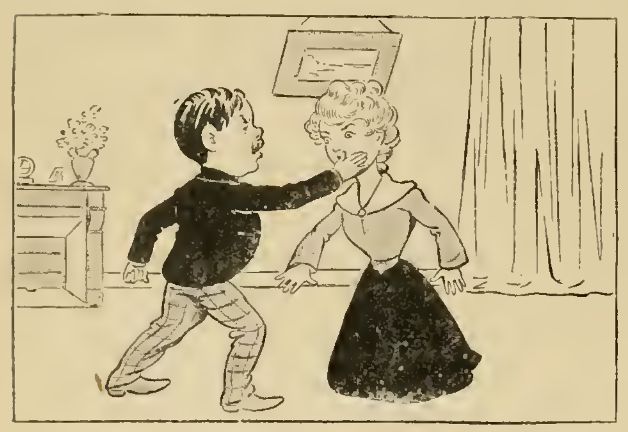
(A suivre).

Voir la *Vie en Rose* depuis le N° 57.

Les femmes ne sont jamais contentes



Toi, mon pauvre vieux !... Mais tu n'es qu'un lâche !. . Me gifler ! Mais tu n'oserais pas,... tu es bien trop lâche ! ... trop lâche !!!



— *Ah ! Je n'oserais pas !... Eh bien ! attrape !!!*



Oh le lâche ! battre une femme !!! lâche !!! lâche !!!

PETITES FÊLURES

ORIGINE D'UNE LOCUTION ASSEZ OBSCURE

Je ne sais pas si vous êtes comme moi ; mais je me passionne pour les recherches philologiques.

De savoir par exemple que *loufoc* n'est qu'une variante du mot *fou* dénaturé par l'argot des louchébems (bouchers)... d'apprendre que : « Ça fait la rue Michel ! » signifie tout simplement : « Ça fait le compte ! » à cause de la rue Michel-Lecomte... de découvrir que la rue des Jeûneurs devrait s'appeler la rue des Jeux-Neufs, la rue de la Jussienne : rue de l'Égyptienne et la rue du Petit-Musc : rue de Putey-Musse... je me sens l'âme inondée d'une joie pure.

Après tout, cela ne fait de mal à personne et coûte moins cher que d'aller au café.

Mais je ne me contente point de recueillir les étymologies déjà déduites par des chercheurs ingénieux.

Je me livre moi-même à ces passionnantes investigations et, récemment, j'ai eu l'heureuse fortune d'établir, sans conteste, l'origine de cette locution jusqu'à présent assez obscure : « C'est comme les cheveux à Léonore : quand y en a plus, y en a encore ! »

Bien entendu, il s'agit, comme toujours en l'espèce, d'une corruption plus ou moins baroque du texte primitif.

C'est une légende bretonne qui me l'a fourni.

Eléonore était la fille d'un des premiers souverains de la péninsule armoricaine.

C'était une demoiselle extrêmement vertueuse, mais d'un entêtement, d'un orgueil proverbiaux.

En vain son excellent père lui avait présenté plus de vingt prétendants jeunes et beaux, choisis parmi la fine fleur de la noblesse environnante.

Elle les avait blackboulés avec une désinvolture de fonctionnaire de l'Assistance Publique répondant à une demande de secours urgent.

Enfin, un jour, le prince Yann parut.

Dès qu'elle eut jeté les yeux sur le mâle visage de l'adolescent, la princesse Eléonore déclara sans ambages :

— C'est celui-ci que je veux !

Et elle lui sauta au cou !

Malheureusement, en remettant pied à terre ensuite, elle eut le tort de placer son talon droit sur les orteils gauches de Yann.

Or Yann souffrait d'un cruel durillon au petit doigt de cette extrémité inférieure.

— *Kerr asoër* ! s'écria le malheureux avec une grimace de douleur.

Dans le dialecte vieux-breton, *Kerr Asoër* est une formule de politesse qui équivaut à peu près à notre actuel : « Bougre de garce ! »

— N'importe ! s'écria l'impétueuse Eléonore... Je le veux quand même !

Mais le prince Yann, ayant absolument soupé d'une fiancée si maladroite, ne voulut rien savoir.

L'infortunée princesse, déboutée de ses projets d'hymen, dut finir ses jours dans un couvent et, depuis lors, les gas du pays, pour exprimer l'échec d'une espérance longtemps caressée, avaient coutume de dire :

C'est comme les « Je veux ! » à Léonore : quand Yann a plu, Yann a un cor !

Ce que c'est, tout de même, que la science !

Léon Vaibert.

Dessin de Galanis.

— Ma pauvre enfant, vous n'êtes pas mal, mais... il me faut des modèles soignés; je ne fais que de la taille douce...

— Justement, vous le verrez quand je serai déshabillée; j'ai la taille très douce.



Dessin de Bertrand.

— Accusé, qui vous a poussé à voler ces bottes de foin?

— La faim, mon président.

LE BON PLACEMENT

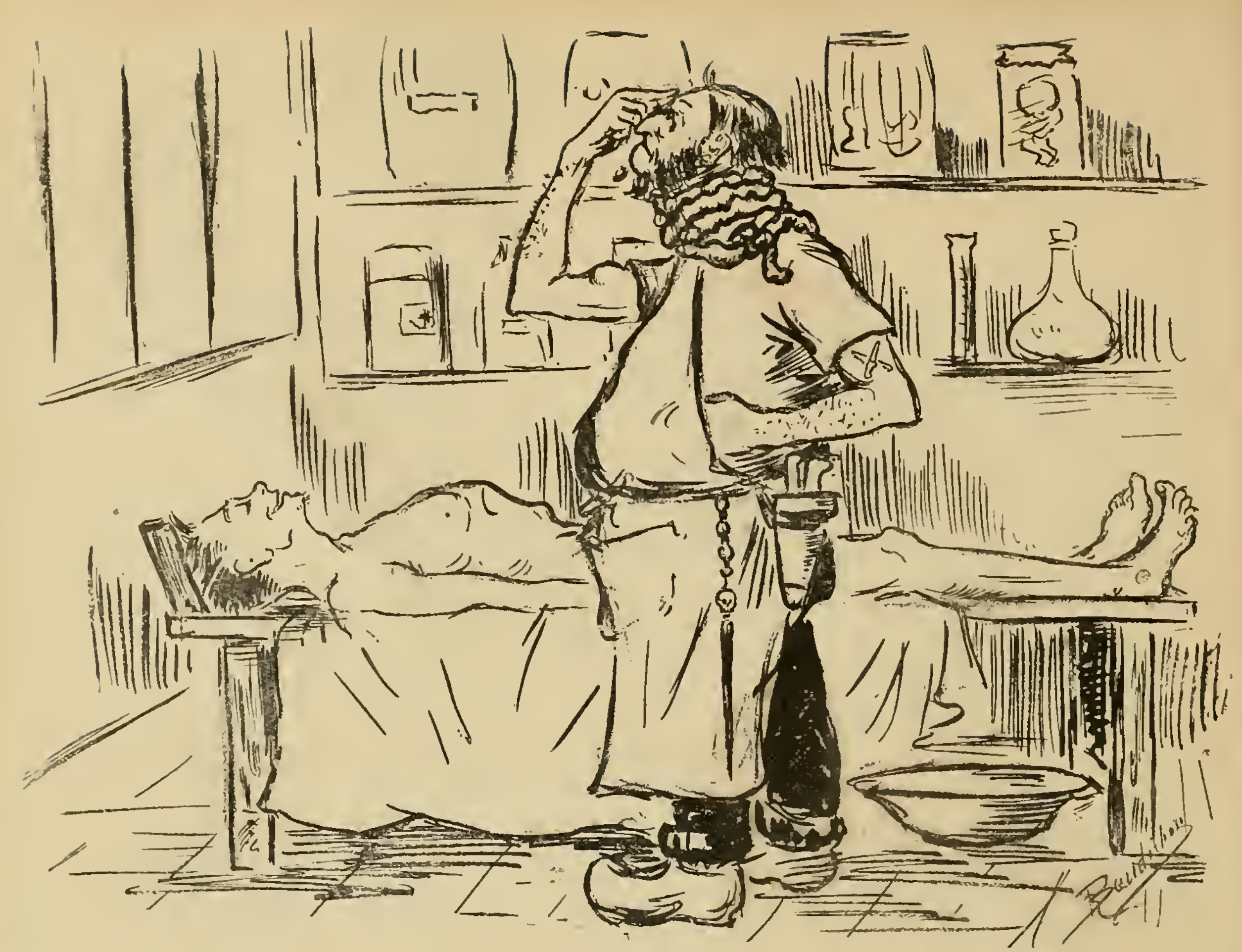


— *Ça, c'est toute ma fortune... et j'crois que c'est de l'argent bien liquide, hein!*

LA MORALE DU PLÉNIPOTENTIAIRE



Une *toute petite* contrainte par Cor*ps*.


Dessin de Baudichon.

Où diable ai-je bien pu mettre les intestins ?

PETITES FÊLURES

LE DÉBIT AMOUREUX

Le capitaine Marc Hellepat n'a jamais fréquenté beaucoup les grands magasins de nouveautés.

Pourtant, comme il s'est marié récemment, et que le voyage de noces s'est terminé à Paris, force lui a bien été d'accompagner sa jeune épouse dans un de ces bazars modernes que nous ne nommerons pas — parce que cela lui coûterait trop cher.

Dès l'entrée, un personnage à la face rasée de parfait notaire, à la noire redingote et à la blanche cravate de thérapeute distingué, se penche vers le couple et, la voix insinuante :

— Monsieur et madame désirent ?... Confection d'enfants ?

— Dites donc, bougre de malpropre ! Est-ce que vous croyez que j'ai besoin de vos conseils pour cela ? vocifère le capitaine en foudroyant d'un regard d'aigle l'inspecteur éberlué.

Et il entraîne Mme la capitaine loin de ce répugnant individu.

Au rayon des gants, on commence par profiter de quelques « occasions exceptionnelles ».

— Madame a-t-elle un numéro ? interroge le vendeur.

— Quoi ?... numéro ! C'qu'il m'chante encore celui-là, avec son numéro ? C'que vous vous figurez qu'ma femme est numérotée, s'pèce d'emplâtre ? C'est vos abatis que j'vas numéroter, t'à l'heure !

— Mais, monsieur, je voulais parler d'un numéro de caisse.

A grand'peine, on finit par s'entendre et madame la capitaine peut continuer ses achats.

Vient le moment de les régler.

Le dernier commis à qui l'on a eu affaire fait signe à une « débitrice », lui remet tous les objets à solder et, s'adressant au capitaine :

— Vous n'avez qu'à suivre mademoiselle : elle va vous débiter...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle va nous débiter ? Des horreurs, des cochonneries, comme dans tous vos sales cafés-concerts ! J'les connais, les répertoires de Paris... mais je n'veux pas qu'ma conjointe entende de pareilles turpitudes. Tâchez moyen de n'nous débiter rien de tout ça, vous, la belle enfant, ou j'vous donnerai de mes nouvelles.

L'employée se mord les lèvres pour ne pas éclater de rire au nez du susceptible capitaine et s'approchant d'un caissier :

— Un compte pour madame... Accolade, s'il vous plaît !

Pour le coup le capitaine bondit et brandissant sa canne.

— Venez-y donc un peu donner l'accolade à la femme du capitaine Marc Hellepat, rond-de-cuir de mes... parfaitement ! M'doutais bien qu'tous vos établissements n'étaient qu'des pince... j'm'entends... déguisés. Mais m'serais jamais douté que la dépravation s'y pratiquait sur une pareille échelle... F...ous le camp, Vergénie ! Tous ces salauds-là me dégoûtent !

Ne parlez jamais des grands magasins devant le capitaine Marc Hellepat : il ne les a pas encore digérés !

Léon Valbert.

MONDANITÉS...



Dessin de Dola

— *La barbe!*
— *La jambe!*

LE PLUS GRAND SUCCÈS DE L'ANNÉE THÉATRALE

L'ENFANT DU MIRACLE

Comédie-Bouffe en trois actes

de MM. Paul GAVAULT et Robert CHARVAY

La charmante Elise a perdu un mari septuagénaire. Sa douleur n'est nullement comparable à celle d'Andromaque, et cela se conçoit sans crainte de méningite : Elise est blonde, et le noir va si bien aux blondes!

Le grand couturier Pauline sœurs se fait fort de



PAULINE SŒURS. — M. Jean Périer.
— Les deuils des maris se divisent en trois catégories.

lui confectionner des robes d'un deuil modern-style qui saura mettre en valeur son élégance de veuve millionnaire et consolable. Georges Durieux, son flirt, la consolerait bien tout de suite, mais la charmante Elisa a le respect des convenances, et, pour ne pas céder à la tentation charnelle, elle exile le pauvre Durieux, l'envoie faire le tour du monde, comme un simple Philéas Fogg.

Patatras! voilà qu'on apprend que le défunt laisse toute sa fortune à la ville de Guéret au cas où il mourrait sans progéniture.

Elise est bien embêtée. Son architecte, M. Croche, à qui elle doit de l'argent, lui insinue ce conseil moins sévère que juste : « Si vous avez un mioche dans les dix mois, la ville de Guéret pourra brosser ses armoiries. »

Oui, mais voilà le chiendent : Georges Durieux, le seul qui eût pu aider efficacement à la procréation de cet « enfant du miracle » est à voguer sur la plaine liquide, omme disait un ancien poète grec, Homère d'alors.

On lance à ses trousses le fameux policier espagnol Hernani — le rôle n'est pas tenu par Mounet-Sully — le fameux policier ne découvrira pas le fugitif, par la bonne raison que Georges n'a pas quitté Paris. L'excellent Croche lui ménage un tête-à-tête suggestif avec Elise, après avoir détourné de sa tête les foudres vengeresses d'une maîtresse, ancienne femme de chambre de la veuve. L'heure est propice; les deux amants vont conjuguer le verbe aimer, quand apparaît un certain Lescalopier, le « curateur au ventre » expédié par la ville de Guéret pour empêcher la fraude.

Comment se débarrasser de ce gêneur? Parbleu! c'est bien simple, on le fera vadrouiller toute une nuit dans les cabarets où s'amuse encore la sélection définitive de la jeunesse actuelle.

Mais au petit jour, tout le monde est vanné, et Georges Durieux, en bâillant, casse une potiche d'où s'échappe un testament qui institue Elise légataire universelle.



Me LANSQUENET ET MARGUERITE. — M. Bullier et Mlle Templey.
ELLE. — *Si vous connaissiez un petit fond de grue à vendre*

Vous pensez si Lescalopier fait une tête!

J'ai conté la fable *grosso modo*. Je n'ai pu citer toutes les scènes divertissantes ni faire défiler ces types si bien pris sur le vif : Paradeux, le docteur mondain qui s'écoute parler; Mme Paradeux qui paie les dettes de son Bel-ami; Pauline sœurs, le couturier, qui applique des phrases attendries à son art.

De la drôlerie, encore de la drôlerie, du rire et encore du rire, voilà ce qu'on trouve dans l'*Enfant du Miracle*.

Et ce sera peut-être le *Billet de logement*, de



Dr Paradeux. — M. Bouchard.
Le fémur, Monsieur, est un os aux proportions harmonieuses.



Croche et Elise. — M. Matrat et Mlle Caron.
Eh bien ! Madame, cet enfant nous l'aurons.

l'Athénée, ce qui n'est pas pour déplaire aux talentueux acteurs non plus qu'à M. Deval.

Il faut mettre hors de pair M. Lévesque qui a créé un Lescalopier épique. Vraiment, il n'est pas possible d'être plus Lescalopier que ne l'est M. Lévesque. Il a dû étudier à fond le « Manuel du parfait curateur au ventre ». M. Matrat est un architecte tout rond doublé d'un extraordinaire homme d'affaires, un double Croche, quoi !

Jusqu'alors M. Jean Périer avait ébauché l'opérette, voire l'opéra-comique. Le voici qui se lance dans la comédie, et, ma foi, il y est à l'aise comme s'il n'avait jamais fait que ça. Il a créé le personnage de Pauline sœurs avec un art de composition tout à fait digne d'éloges... et même des fauteuils d'orchestre.

Si jamais une petite femme me demande l'adresse d'un bon couturier, c'est chez M. Jean Périer que je l'enverrai.

Mlle Marguerite Caron joue le personnage d'Elise. Elle y est exquise de finesse et de tact, ce qui ne surprendra personne.

Allons ! en route pour les centièmes !

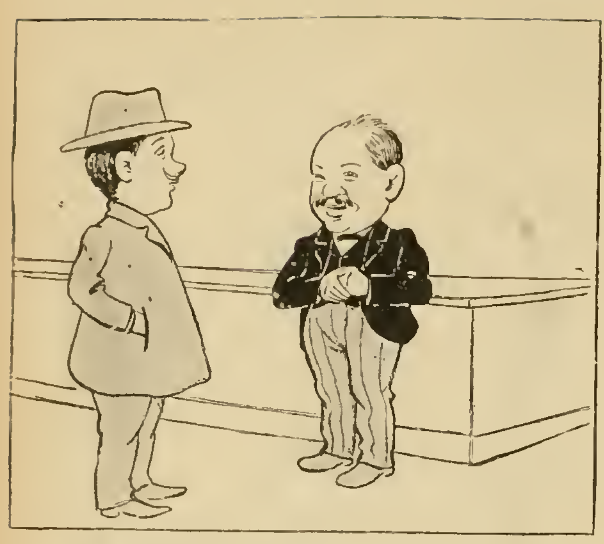
Jacques Yvel.



Durieux et Elise. — M. Le Gallo et Mlle Caron
J'ai envoyé mon domestique faire le tour du monde.

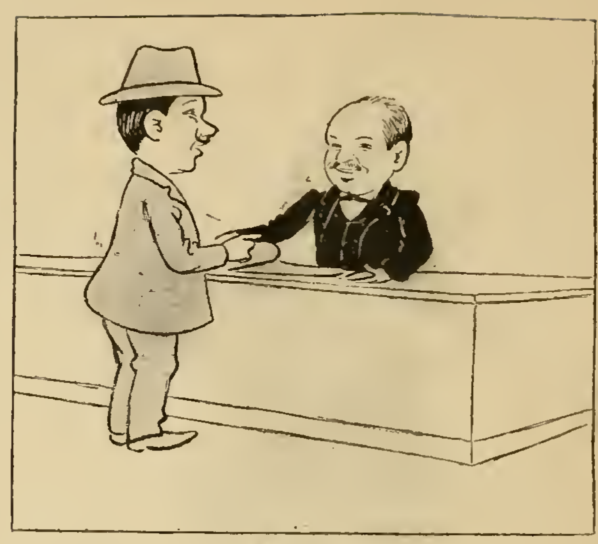


Lescalopier. — M. Lévesque.
Je suis le curateur au ventre de Madame.

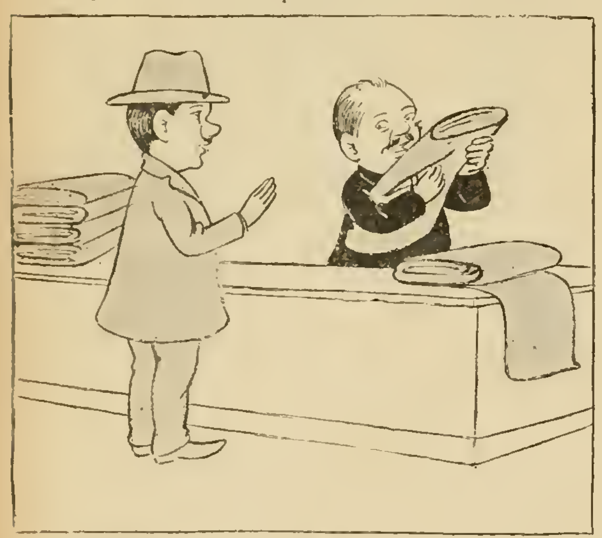


— Monsieur désire?...

— Je voudrais voir des étoffes à raies, c'est pour choisir un pantalon....

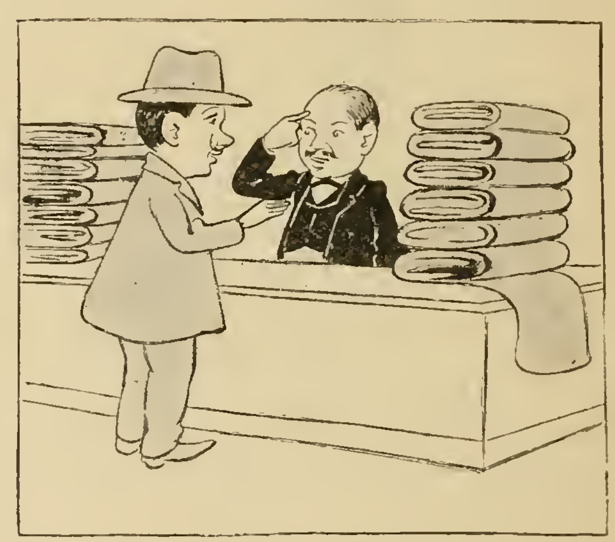


— Vous voyez, Monsieur, ceci est la raie complet...



— Maintenant nous avons la raie au Bord noir...

— Je ne vois rien qui fasse mon affaire!... Ce n'est pas cette raie-là que je veux.



LE TAILLEUR (furieux). — Je n'ai plus rien à vous montrer... Si... Attendez donc!



Dessin de Riezer.

— Ma foi, mon pauvre Monsieur, je ne vois plus que cette raie-là à vous montrer!

Quiproquo

L'autre jour, le temps étant propice, j'ai traversé la Seine et suis entré au Bric-à-brac de l'Etat, rue des Ecoles, où se faisait la vente annuelle des objets administratifs hors d'usage. C'est un capharnaum balzacien où s'entassent, pêle-mêle, des instruments en forme de violons, des bronzes sans signature et des tableaux signés, hélas!

La salle était comble, et j'eus toutes les peines du monde à m'insérer entre un Auvergnat de la rue de Lappe et une jeune femme coloriée comme une nymphe de Bouguereau.

Le commissaire-priseur annonçait :

— Messieurs, nous mettons en vente une toile de Rousseau.

Ma voisine me glisse à l'oreille :

— C'est une œuvre de M. Waldeck-Rousseau.

Il ne m'agrée pas de la détromper.

Le garçon d'accessoires passait es-mains des amateurs un nouvel objet

Ma voisine m'avertit :

— C'est un lavabo tout neuf offert à certain ministre de la marine, lequel ne s'en est jamais servi.

— Sapristi! pensai-je, comme cette dame est informée!

Après le lavabo, on exhiba une énorme marmite.

La Parisienne, peinte par elle-même, toujours complaisante :

— C'est un vase qui provient des cuisines de l'ancienne petite Roquette.

J'insinue, spirituel :

— Ah! oui, le vase des soissons.

Ma voisine sourit, mais je crois bien qu'elle n'a pas compris.

Moi, je pensais, intrigué :

— Qui est donc cette jolie personne si renseignée?

A ce moment, on mettait en vente un instrument en fer pour soulever des fardeaux.

Et, regardant la Parisienne, je monologuai assez haut :

— Mais je la connais! c'est. . c'est...

Le commissaire-priseur, aimable, mais se méprenant :

— Ça, monsieur, c'est une grue!

JACQUES YVEL.

[Imp. W]ellhoff et Roche, 55 rue Fromont, Levallois-Perret.

Le Gerant : VAURIGAUD



Le coup de foudre...



N° 79.
Paris : 15 centimes
18 Avril 1903.
Départements : 20 centimes
43, Rue de Berlin. Paris.
LA VIE EN ROSE

LOGIQUE D'IVROGNE



— *Tu vois, mon vieux Zidore, on a tort de boire; on marche tout de travers.*
— *Bon dieu, qu't'es saoul quand t'es bête ! on n'a pas tort de boire ; on a tort de marcher...*

CHINOISERIE

[illegible] ont connu jadis le fils d'un mandarin très lettré dont je n'ai pu savoir le nom. Ce jeune homme, grave d'allures et de pensées, se laissait vivre entre un chien noir et un perroquet rose, chantait des vers, étudiait un peu, et l'heureuse succession de ses jours faisait songer à la fuite furtive des poissons sous les roseaux. Il s'émerveillait de la lippe auguste des monstres accroupis au toit des pagodes et se disait : « Le silence noir des sanctuaires doit jalouser les champs ensoleillés. » De sa maison du bord de l'eau, il regardait de petites vieilles femmes, jaunes et ridées comme des pommes, qui battaient le linge au lavoir.

Souvent, il s'avouait que ces guenons ouvrières lui faisaient peur; il imaginait un rien, svelte et léger, qui viendrait un jour s'agenouiller sur le ponton des vieilles, au ras de l'eau joyeuse. Son esprit s'était piqué de créer la plus belle des femmes et il songeait à unir en un idéal harmonieux ses réminiscences poétiques. Il évoquait partout la forme imaginée; elle lui apparaissait dans des décors somptueux: les soirs d'été, il la voyait, éclatante dans l'ombre comme les sources des ravines au clair de lune; il entendait son rire dans les brises matinales; il respirait son parfum dans la fraîcheur des roses et la molle griserie des pelouses. Elle l'obsédait jour et nuit.

Un matin du mois des cerises, il descendit sur la terrasse de sa maison, [illegible] et vit son rêve, qui était entré jusqu'aux [illegible] dans le [illegible] de laveuse, battant ses frusques avec [illegible]. Sa [illegible] mystérieuse se redressait parfois et ses yeux [illegible] sous le mouchoir qui gardait sa nuque des chaleurs d'été. Le fils du mandarin délia sa barque, descendit jusqu'au [illegible] et fit cette chanson : « O jeune fille, tu luis dans ma solitude comme la première étoile dans l'eau morte des marais ! » Alors, elle lui sourit et monta dans sa barque, sans écouter les [illegible] des vieilles.

Ils promenèrent leur bonheur partout, dans les cabanes de [illegible] dans les clos de citronniers, dans les creux d'herbe [illegible] la [illegible] des grandes forêts assoupies. [illegible] qu'ils s'[illegible] sous les feuillages, pendant qu'il songeait aux idylles antiques que lui avaient lues ses maîtres, ils entendirent un craquement de feuilles mortes. — C'est ma mère qui m'a surprise et qui me battra, dit-elle. Et lui pensa : C'est Piang-Lu, aux yeux de faon, dieu des clairières. Il rit de nous. — Une forme glissa dans les taillis et ils virent un petit enfant qui les fixait, très grave. Ils rougirent, tristes d'avoir peut-être troublé cette âme innocente, tristes comme les poètes qui ont foulé une fleur. Ils quittèrent dès lors les champs et les bois, curieux des grandes villes, des festins et des fêtes.

Au bout de quelques jours, elle lui dit : « Dans les rafales les blés s'agitent et se lamentent en invoquant la lumière calme, le soleil sacré ; ainsi mon amour te réclame quand tu es obligé de rester dans ta maison. Mais écoute : les robes sont coûteuses, et il m'en faut pour mieux te plaire. Je connais des boutiques merveilleuses : viens, tu me choisiras ce que je demanderai. Allons, viens, et ne me force pas à chercher un nouvel ami. »

Il se leva, la regarda férocement et s'échappa en lui jetant une injure à la face. Il s'irritait d'avoir été l'élu de cette coquette moins pour sa bonne mine que pour sa bourse. Mais, le lendemain, il revint s'asseoir sur la terrasse de sa maison et sa vanité se consola en composant quelques strophes que je vous [illegible], s'il vous plaît :

« Elle avait pris un ton si doux pour me parler et ses mains tremblaient dans les miennes :

« Quand je la vis, jamais l'azur ne m'avait paru si profond, ni la rivière si dorée ;

« Quand nous allions dans les vieilles forêts, les feuilles chantaient à notre approche et nos ombres réjouissaient la mousse des chemins ;

« Je disais : c'est une déesse qui est descendue ; elle est immortelle comme les étoiles ; elle n'a pas les misérables soucis des autres femmes.

« J'étais fou : les bois l'ennuyaient : elle voulait des robes : elle n'oubliait pas que je suis fils d'un grand mandarin. »

Plus tard, quand il retrouva ces vers de jeunesse, il ne se repentit pas d'avoir été brutal pour cette pauvre âme obscure. Mais on ne connaît pas en Chine le précepte du poète arabe : « Ne frappez jamais une femme, même avec une fleur. »

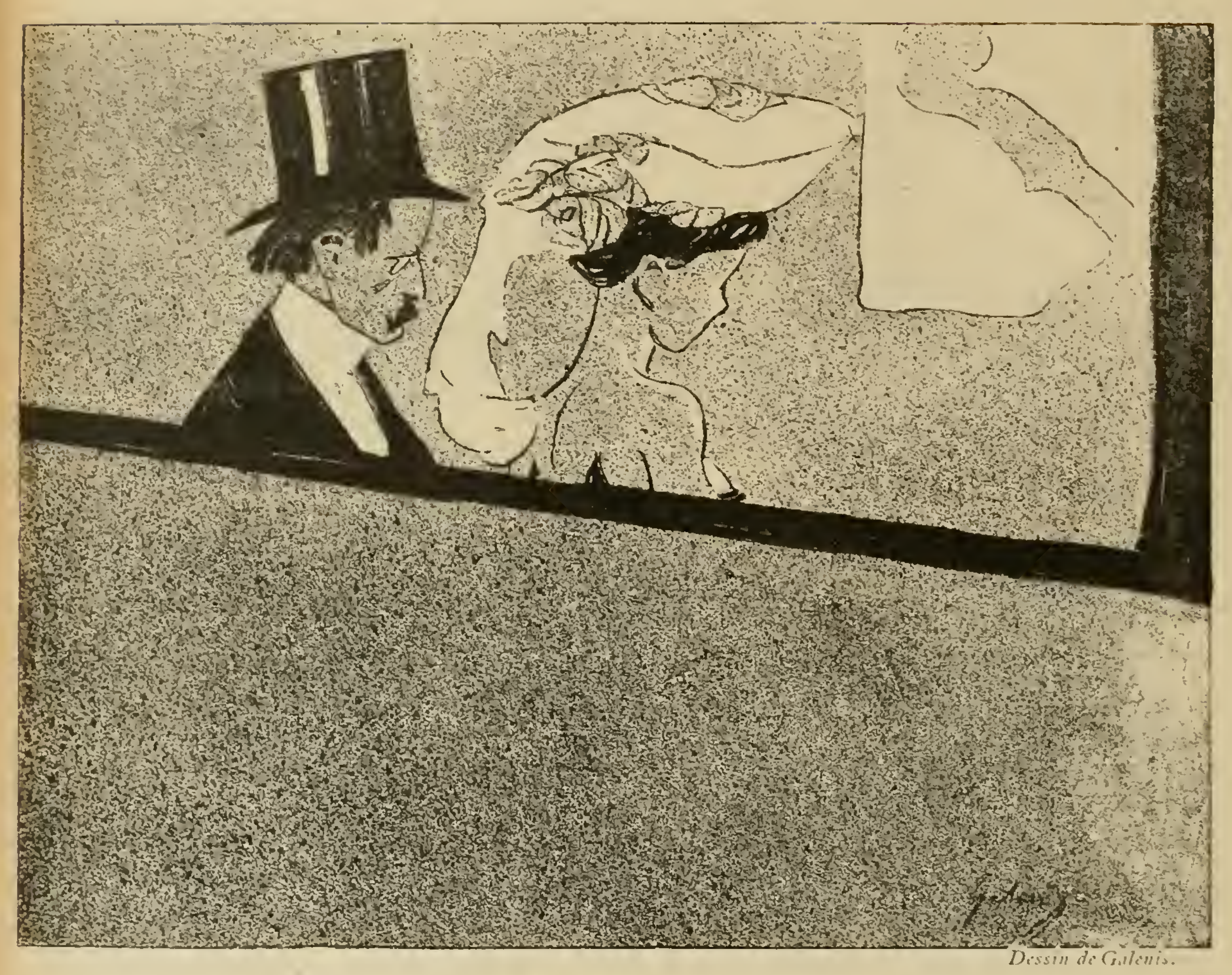
SANARIVAR.

CONSÉQUENCES



— *Enfin, tu le supportes?*
— *Evidemment, puisque je l'aime!*

HEUREUSEMENT



Dessin de Galenis.

— *Vraiment, ces acteurs sont trop laids !*
— *Heureusement, ma chère, qu'ils n'appartiennent pas à notre monde !!*

TERME D'AVRIL

« La grève des déménageurs
menace de s'accentuer. »
(Journaux).

Mignonne, voici l'Avril !
Voici, fronçant le sourcil,
Le proprio qui s'amène
Et te dit d'un ton léger :
« Faut voir à déménager,
Chère enfant, cette semaine !... »

Paradis délicieux,
Ton alcôve près des cieux
Abrita plus d'un beau rêve.
Finis, ces jolis instants !...
Et voilà — dur contre-temps —
Les déménageurs en grève.

Ces esclaves du devoir
Ne veulent plus rien savoir.
Chacun d'eux, pourtant robuste,
Possède un poil dans la main ;
Et tel un vainqueur romain,
Croise ses bras sur son buste...

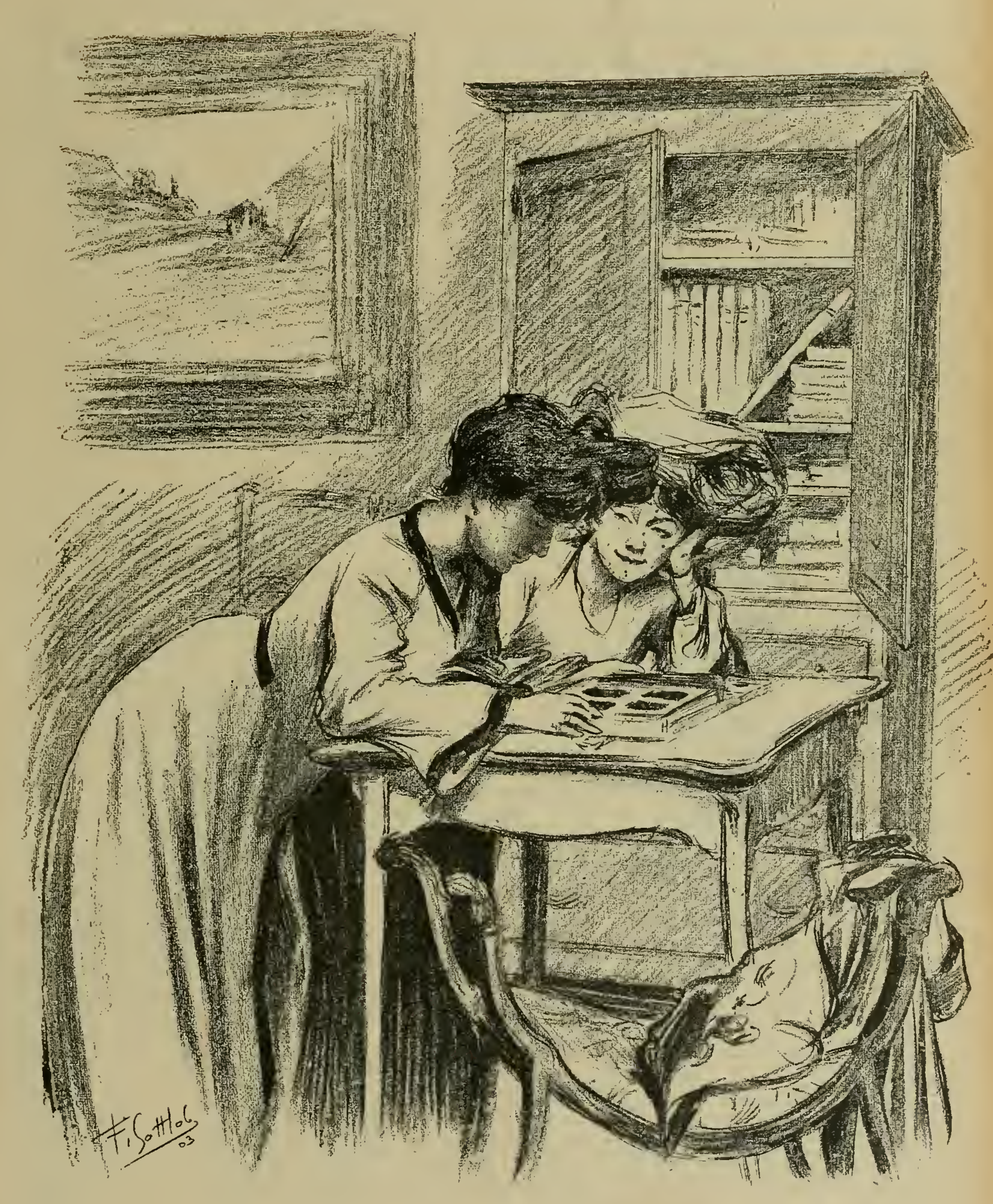
Leurs grands pieds sont nickelés,
Tremblants, c'est en vain que les
Clients implorent leur aide.
Ils répondent : « Les fardeaux,
Nous en avons plein le dos !... »
Tu m'avoueras que c'est raide !...

Voici le terme d'Avril !...
O Mignonne, faudra-t-il,
Pour qu'ils enlèvent tes frusques
Et ton humble mobilier,
Complaisamment te plier
A leurs exigences brusques ?

Je le crains !... Le Renouveau
Perturbe chaque cerveau ;
L'Amour, fuyant personnage,
Emménage un peu partout,
Hélas !... C'est le moment où
Ton petit cœur déménage !...

HUGUES DELORME.

LEURS GALERIES



Dessin de Gottlob.

— Pas jeune, celui de droite, dis donc... et celui-là, à gauche, plutôt défraîchi... et celui ci...
— Ah! que veux-tu, c'est ma galerie des Antiques, à moi!...

Les Guignols Parisiens

UNE SOIRÉE AUX CAPUCINES



M. André Dubosc dans le Pré-aux Clercs.

M. Michel Mortier, directeur des Capucines, est l'homme heureux, sinon chanté par les poètes, du moins vanté par la Critique.

Et c'est justice, car les spectacles qu'il a accoutumé d'offrir à son élégant public sont tous choisis derrière les fagots, ce qui n'implique nullement que M. Mortier ramasse des bûches.

Au contraire.

Dans le programme actuel, je retiendrai surtout : *Soyons optimistes*, fantaisie-revue de M. Zamacoïs ; *le Pré-aux clercs*, de M. Pierre Soulaine, et *Passe et manque*, de M. de Féraudy.

Je ne sache pas d'écrivain plus compétent que M. Zamacoïs en matière revuiste. Il l'a prouvé souventes fois, il vient de le prouver encore avec *Soyons optimistes*, qui est bien la plus spirituelle fantaisie rimée qu'il nous ait été donné d'applaudir cette saison. Trois personnages seulement : le docteur, la doctoresse, le client. Le docteur et la doctoresse sont de l'école de Philinte et de la nôtre, puisqu'ils voient la vie en rose. Le client est un hypocondriaque invétéré, chez qui le rire finit par triompher de l'humeur noire.

Le docteur, c'est Fernand Depas, un comédien au fin talent qui ne se fait guère applaudir que dans les salons. M. Fernand Depas est l'artiste qui imite le mieux Mounet-Sully, Coquelin cadet et autres parts entières.

Il faut l'entendre réciter la *Ballade des Cadets de Gascogne*, en auvergnat, en allemand, en anglais. C'est tordant, et je me suis tordu. Lise Berty fait la doctoresse. Elle y est exquise de gaminerie et de grâce mutine.

A elle le pompon pour chanter le couplet bien troussé, surtout pour le mettre en valeur. Le rôle du client est confié à M. Paul Ardot, un débutant qui ressemble à Georges Berr dont il a la myopie.

M. Paul Ardot est déjà très amusant, il le deviendra bien plus encore quand il aura acquis l'aisance scénique, si remarquable chez son aîné, André Dubosc.

M. Zamacoïs, en bon actualiste, n'a pas manqué d'introduire le cake-walk dans sa revuette. Et c'est bien la chose la plus drôle, la plus bouffonne qui se puisse imaginer.

J'ai nommé André Dubosc. Il triomphe deux fois



MM. Fernand Depas et Paul Ardot
dans la Revue Optimiste.



durant la soirée : dans le *Pré aux clercs* où il joue un Anglais inénarrable, et dans *Passe et manque* où il fait un homme du monde.

Très modern-style, ce vestiaire du *Pré aux clercs* où se rencontrent fêtards et cocottes. Dubosc, en Anglais très chic, y vient pour soulever Berka, petit trottin sentimental qui lui brûle la politesse avec un commis de la Samaritaine.

Dubosc, très éméché par le champagne, finit par s'en aller avec la préposée au vestiaire, la très rondelette Marthe Alex qu'il appelle : « femme du lavabo ».

Passe et manque est une des meilleures piécettes de M. de Féraudy. C'est l'histoire d'un monsieur en habit raccroché par une femme du monde qui veut se venger. Le monsieur chic se tient fort bien à table, mais il manque totalement d'éloquence dans la chambre à coucher. Histoire grivoise très délicatement traitée et jouée magistralement par André Dubosc, déjà nommé, et la suggestive Suzanne Carlix.

Au programme encore : l'*Honnête amant*, un acte très original de M. de Bassan où M. Tréville se montre parfait comédien, et *A tour de rôle*, un lever de rideau de M. de Morlhon qui prépare agréablement le spectateur à la série subséquente.

Une remarque pour terminer : Pourquoi M. Michel Mortier ne joue-t-il que des nobles? De Morlhon, de Féraudy, de Bassan... C'est peut-être pour faire sa cour au Faubourg?

Jacques Yvel.

Mlle *Lise Berty dans la* Revue Optimiste.

André Dubosc et Suzanne Carlix dans Passe et Manque.



AGNE, par SANCHA

LES DEMOISELLES MODÈLES



Dessin de Radiguet.

— Mais c'est tout naturel que ta peinture ait l'air d'être en bois : V'là huit jours que j'ai la gueule de bois.

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (21)

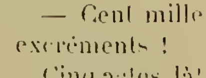
par WILLY

(*Suite*).

XIX

LE DRAME (*Suite*)

Et l'ours sortit du pardessus. Malgré qu'il fût étrangement taché, aussi mal léché que possible, Renard, frissonnant, se frotta les paumes avant de le prendre. Ensuite, la physionomie de nouveau hallucinée, il se mit à tourner en dansant. Et il se donnait des gifles joyeuses, et il sacrait :



— Cent mille excréments ! Cinq actes, là! et en vers! en vers!

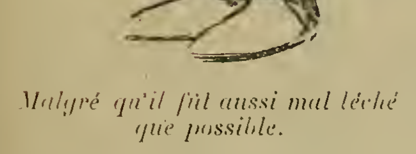
Et des beaux.

— Mais oui, je le sais, j'en suis sûr. C'est toi qui les a faits?

— Qui serait-ce autre?

— Par conséquent, ils sont... ils sont épastrouillants ! Ah! Poésie ! Ah ! satané bon bougre! Ce que je vais lire ça, avec ta sœur ! Ce que nous allons... en famille .. Car tu restes. Du champagne !

— Ça ne te réussit pas, le champagne, dit sévèrement Lauban. Et, d'ailleurs, moi, il faut que je file. Tu ne pourrais pas envoyer M. Beigdebez me prendre un sapin?



Malgré qu'il fût aussi mal léché que possible.

— Un sapin? Et pourquoi qu'il n'irait pas te prendre un sapin?... Monsieur Beigdebez! Laissez tout. Un fiacre ! Un fiacre tout de suite !

— Et de l'argent pour le payer, flûta doucement Poésie.

— C'est vrai, de l'argent ! T'en as donc plus?

— Tout comme. Dix-huit ronds, je ne te blague pas.

— Oh! s'attrista un instant Trou-de-balle, ce que ça fond !... Enfin, ton drame est prêt. Tu vas être joué. Il faut ce qu'il faut.

Lentement, il tira son portefeuille.

— Tiens, prends tout. Garde tout. Le portefeuille aussi. J'ai plus rien à mettre dedans.

— Et dedans, qu'est-ce qu'il y a? s'enquit gravement Maurice.

— Douze ou treize cents francs.

Lauban parut effectuer un rapide calcul mental; puis, rassurant :

— Merci. Je crois que ça me suffira.

Un silence. Enfin :

— La voiture! annonça M. Beigdebez.

— Vite! Au r'oir, Trou.

Le dramaturge embrassa l'apothicaire, et partit.

M. Beigdebez était resté sur le seuil de l'officine.

— Approchez-vous, lui dit Renard d'un ton religieux. Vous voyez ceci. Eh bien, ceci, c'est un chef-d'œuvre, un admirable drame en vers, composé par mon beau-frère. On va le jouer à la Comédie-Française. Je vous donnerai des billets.

Sentant qu'il était convenable de parler, mais ne sachant quoi prononcer, M. Beigdebez demanda faute de mieux :

— Quel est le titre?

— En effet, vous avez raison, monsieur Beigdebez, il faut voir le titre. Approchez-vous encore. Davantage. Ne vous troublez pas. Du sang-froid, mon cher.



— Eh bien! ceci, c'est un chef-d'œuvre!

Et Renard ayant tourné la première page du manuscrit, les deux rouleurs de pilules lurent ensembl.

BOTHWELL

Seigneur écossais

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

PAR

J.-B. TANCRÈDE BOUDIN

19, *Rue de Mouzaïa, XIXe*

— Monsieur Renard!... Oh, oh, mon Dieu!... Monsieur Renard!

M. Renard s'était évanoui.

XX

UN DÉPÔT

Comme il a coutume, chaque fois qu'il entre chez l'obligeant Smiley, Maurice prélude:

— Mon bon Jim, tu vas me rendre un service.

— Dépend lequel...

— Je viens déposer chez toi cinquante louis.

— Bigre! et où as-tu attrapé ça?

— Mon beau-frère.

— Il t'a encore collé mille balles?

— Douze cents.

— Bien compréhensible. C'est pour reconnaître les attentions que tu avais eues pour lui la veille.

— Non, pas pour ça : pour le drame.

— Quel drame?

— Je n'en connais pas le titre.

— De qui?

— Je ne sais pas de qui.

— Moi non plus.

— Je vas t'expliquer. Mais, au préalable, voilà les mille francs. Où faut-il les mettre?

Geste de Smiley, parfaitement jem'enfoutiste :

— Mets-les là.

— Dans ton chapeau?

— Ou bien là, sur la cheminée, près de la pendule fatale.

Maurice exhibe une liasse de billets bleus (bleus et violets) et tourne, vire, brouillant les paperasses de Jimmy, les porte-plume de Smiley, les cigares de Jim Smiley, farfouillant partout.

— Tu n'as pas...?

— Quoi? une allumette?

— Hé! non! un serre-papiers, un objet quelconque, pour maintenir ces billets. Il y a ici des courants d'air, et il ne s'agirait pas que mon argent s'envole... parce que... j'y tiens beaucoup... je ne sais pas quand j'en aurai d'autre... et il faut que ça me profite longtemps.

— Deux ou trois jours?

— Non, beaucoup plus longtemps. C'est justement pour ça que je te le confie.

— Jusqu'à demain?

— Ou après-demain. Dans tous les cas, aujourd'hui, je dois aller à Saint-Cloud, avec Mlle Gi..., et j'ai peur de m'abandonner à de trop grandes dépenses. Je ne garde que deux cents francs. Ce sera assez, n'est-ce pas? Ton opinion?

— Un peu royaliste, un peu républicain, et très...

Nouveau geste jemenfoutiste.

Brusquement, Maurice soulève la pendule et fourre dessous ses billets.

— De cette façon, je suis sûr qu'ils ne s'envoleront pas.

— Et les heures non plus. Fourneau, tu viens d'arrêter ma pendule!

Lauban sourit avec gentillesse :

— Quelle importance?

Et allumant une palma :

— Maintenant, je vais te raconter.

— Brièvement, veux-tu?

— Quatre mots... Gaëtane a chez elle des manuscrits de drames. Je lui en ai chipé un.

— Et tu l'as apporté à Karagheuz. Prr, prr!

— Pour qu'il casque.

— Tu as de l'astuce. Mais, ce drame...

— Eh bien, c'est un drame.

— Un bon?

— Peu probable.

— Tu ne l'as pas lu?



— *Tu n'as pas d'astuce.....*

— Pas même ouvert, pas seulement regardé le titre.

— Alors, je retire ce que j'ai dit : tu n'as pas d'astuce.

Maurice réfléchit, chique sa palma, se croise les bras, fronce ses sourcils, et, soudain, s'effare :

— C'est vrai! Ah! nom de nom de nom de nom! J'ai été bien négligent. J'aurais dû regarder. Pourvu que le titre ne soit pas trop ridicule!

— Pourvu, dit Smiley d'un ton grave, que le nom de l'auteur ne soit pas sur le manuscrit!

« Mais il y est.

« Sois certain qu'il y est.

« Il y est toujours, en belle ronde... avec l'adresse.

— Et je n'ai pas songé à ça!... J'étais vanné. Une nuit blanche. Une orgie, Jim, l'orgie! Tu ne peux pas te figurer!... N'empêche qu'à présent je suis perdu, fichu, flambé! Trou-de-balle ne me pardonnera jamais, et je vais retomber dans la sinistre misère. C'est ma veine, à moi. Pas fichu d'être heureux quatre jours de suite!

De sa manche, il sèche tristement son front. Il s'affaisse sur une chaise Ses mains maigres frappent ses genoux pas gras. Alors, Smiley, compatissant :

— Mon petit Maurice, si tu étais un poète profond!...

— Comment? éclate le petit Maurice, rageur. Si tu veux te payer ma poire, je te préviens que le moment...

— Ou simplement ingénieux!... Allons, chéri, achève de chiquer avec orgueil ta cigarette, et conviens que tu n'es qu'un... daim... En conviens-tu? je te tire de là.

— Tu... Ça se pourrait-il?

— Un... daim.

— Bé! si ça se pouvait vraiment... mais, dans ce cas seul... mon bon Jim, j'en conviens : je suis un... daim.

— Parfait.

Smiley prend un porte-plume et une carte pneumatique, et les élève ostensiblement. Puis il les dispose avec art sur la table, et, d'un geste becquetant, il indique l'encrier.

— Ecris.

— A Trou-de-balle?

— Mes compliments : tu as deviné.

Smiley se mouche, réfléchit, et, étendant le bras, il dicte d'une seule haleine :

Mon bien cher Trou...

— Y a des trous pas chers, interrompt Maurice. Mais celui-là, en effet, pour un trou cher, c'est un cher Trou.

— Pauvre ami! C'est pour dire ça que tu me coupes? énonce Smiley. Ah! ah! l'orgie! la débauche! faudra renoncer à ça! Tes facultés baissent, comme la Sosnowice.

Smiley se remouche. Une pause, et tout d'une traite :

Mon bien cher Trou,

Mlle Gi... a chez elle un certain nombre de manuscrits, du reste exécrables. Sur ses instances je lui avais communiqué le mien, excellent, tu t'en doutes : et, dans ma hâte de te l'apporter, je me suis (je le constate subitement) fourré le pouce dans l'œil : j'ai pris un fatras quelconque pour un chef-d'œuvre. Tu t'es certainement rendu déjà compte de cette erreur ; néanmoins, j'ai tenu à te prévenir et à m'excuser.

Si peu que vaille le manuscrit que j'ai laissé chez toi, mets-le soigneusement de côté, afin que je puisse le reprendre en t'amenant le mien, cette fois, le vrai! Et cela un de ces prochains jours, je l'espère, aussitôt que j'aurai un peu de répit. Car je suis surmené. Tu ne saurais imaginer combien ce métier de poète dramatique est exténuant.

Jimmy Smiley se rappelle à ton aimable souvenir.

— Embrasse et signe.

— Y a plus de place, objecte humblement Poésie.

— Alors, passe-toi d'embrasser. Tes simples initiales.

Un coup de buvard. Lauban lèche les bords du pneumatique et le ferme. Il va le couler dans une de ses poches.

— Non, dit Smiley, tu pourrais l'y oublier. Tu es



— *Donne ton pneu.*

si surmené! Ce métier de poète dramatique... Donne ton pneu. Je suis certain que, moi, je ne l'oublierai point. J'ai trop compassion de ce bien cher Trou.

Sur ce Smiley prend une attitude sévère.

(A suivre.)

Voir la *Vie en Rose* depuis le n° 57.

— Qu'est-ce que tu lui mets, à ton mari?
— Quant à ton secrétaire, M. Gustave, il a su te suppléer avantageusement, rien ne souffre de ton absence.



Dessin de Florès.

— Tu devrais aller à la pêche à la capitale; les Parisiens disent qu'ils ont plein de morue et d'autres poissons...

LE CANARD SAUVAGE

Tous les Samedis, le Numéro 20 centimes

Avec la collaboration régulière de MM.:

Anatole France, Paul Acker, A. Beaunier, A. Capus, M. Donnay, F. Fénéon, Franc-Nohain, Alfred Jarry, A. Maurel, Octave Mirbeau, Nozière, Ch. Louis-Philippe, Soulaine, Tristan Bernard, Bonnard, Cappiello, Caran d'Ache, Delaw, A. Faivre, de Feure, Hermann-Paul, Iribe, L. Morin, Pissarro, Roubille, Sem, Steinlen, Vallotton, Willette.

Imp. Wellhoff et Roche, 55 rue Fromont, Levallois-Perret. *Le Gérant:* VAUFIO...




Madame Sans-Gêne
Numéro spécial de la " VIE EN ROS
par VALLET
N° 80
25 Avril 1903.
E. CHAT
Édite
43, Rue de
PARI
L. Vallet

MADAME SANS-GÊNE

I

LA SAINTE-CATHERINE

(25 novembre 1792)

Rue Sainte-Anne, proche la rue des Orties, dans la boutique de Catherine Herscher, dite « mam'zelle Sans-Gêne », blanchisseuse de messieurs les gardes françaises.

Il est neuf heures du matin : l'air est pur mais la route n'est pas large, et, dans le lointain, aucun clairon ne sonne la charge.

Clairette et Pauline, deux petites blanchisseuses à peine nubiles, mais déjà délurées comme des vivandières, promènent le fer brûlant sur une table tout encombrée de linge, cependant qu'elles fredonnent la carmagnole :

Vive le son
Du canon.

Catherine est assise dans un angle, rêveuse. Evidemment, elle ne songe point à la mort de Louis XVI, par la raison que le pauvre Capet ne devait perdre la boule que quelques mois plus tard.

Elle soupire, mamzelle Sans-Gêne, et sa gorge aux rondeurs suggestives se soulève et s'agite sous le fichu de dentelle à vingt-cinq sols l'aune.

Et elle murmure, dans la douleur de son âme, de son âme très blanche, plus blanche qu'une liquette de mariée :

— S'il allait ne pas venir !

Elle pense au sergent Lefebvre, un gaillard qui n'a pas froid aux doigts de pied, et qu'elle aime follement, à en perdre l'esprit et même la clientèle. Car elle se plaint, la clientèle, que, depuis une huitaine, ses manchettes sont négligées et ses cols pas assez raides. Aussi bien, depuis huit jours, mam'zelle Sans-Gêne a-t-elle la tête à l'envers,



Catherine, blanchisseuse des gardes.



— *Mais vous pouvez me donner un baiser, citoyenne!*

ce qui explique surabondamment qu'elle fasse les choses de travers.

Et, point troublée par les refrains révolutionnaires des deux gavrochinettes, Catherine se souvient : C'était la semaine passée ; le lieutenant Bonaparte, un Corse à la bourse aussi plate que la chevelure, lui avait donné deux entrées pour le bal masqué de l'Opéra. Elle y était allée avec son amie Olympe, la fruitière, déguisées toutes deux en marquises.

Et il fallait voir comme le costume leur seyait ! Peut-être le remplissaient-elles un peu trop consciencieusement, mais cette exubérance même n'avait rien que de très agréable.

A peine arrivées dans la salle de bal, les deux amies se trouvèrent séparées par des masques tapageurs.

Un superbe sergent aux gardes françaises prit sans façon le bras de Catherine, la supplia de lui montrer ses traits qu'il affirmait ravissants.

Elle se défendait tant qu'elle pouvait :

— Non, non, je ne veux pas me démasquer. Si je vous montrais mon visage, vous ne m'aimeriez plus.

Lui, affolé d'amour et de curiosité, répétait :

— Il y a quelque chose qui me dit que vous êtes belle... très belle... que vous êtes une aristocrate.

— Nenni! répliqua-t-elle en cinglant d'une chiquenaude une main qui la chiffonnait de trop près.

— Alors... vous êtes une comédienne ?

— Point du tout.

— Une... courtisane?

— Oh ! que non pas! Je gagne ma vie par un travail pénible, mais honorable.

Le sergent énuméra toute une série de professions possibles : modiste, fleuriste, corsetière, et il allait donner sa langue au chat, quand l'inconnue jeta son loup d'un geste brusque.

Il cria, charmé :

— Mam'zelle Sans-Gêne !

Car il la connaissait de longue date, comme la connaissaient tous ses camarades du régiment. Mais jamais elle ne lui avait paru si radieusement jolie. Il ne la quitta plus de la soirée, lui offrit à souper et la reconduisit ensuite le plus galamment du monde jusqu'à sa porte.

Huit jours déjà ! et Lefebvre n'avait plus reparu. Se souviendrait-il seulement que c'était aujourd'hui la Sainte-Catherine !

La gorge de mam'zelle Sans-Gêne se souleva de nouveau, mais le soupir qui allait s'en évader resta à mi-chemin, car, tout à coup la porte s'ouvrit et Lefebvre apparut, un gros bouquet en main. Un peu ému, il murmura :

— Ma chère Catherine, je vous la souhaite bonne et heureuse.

Elle s'élança dans ses bras, riant et pleurant à la fois.

Et, tandis qu'ils devisaient gentiment d'amour, les deux petites blanchisseuses, se montrant la patronne du coin de l'œil, pensaient :

— En voilà une qui ne coiffera pas sainte Catherine !

11

CLAIRETTE S'AMUSE

(1795)

— Clairette, ma fille, vous irez porter ces dentelles à Mme de Beauharnais, en son hôtel de la rue de l'Université. Vous la connaissez, Mme de Beauharnais?

Clairette, l'ex-blanchisseuse, devenue la camériste de Mme Lefebvre, répondit sans rougir :

— Si je connais Mme Joséphine, la bonne amie de M. Barras !

Catherine la menaça du doigt :

— Voulez-vous bien vous taire, petite gamine! Si le capitaine Bonaparte vous entendait ! Lui qui doit l'épouser après l'année de deuil.

— Oh ! madame, il n'en aura pas l'étrenne !

Et Clairette, tout en serrant les précieuses dentelles dans deux cartons, chantonna cet air qui courait alors tout Paris :

Si Barras veut devenir roi,
Joséphine sera sa reine.

— Allons ! dépêchons ! reprit Catherine, agacée.

Clairette était prête. Ses deux cartons sous le bras, elle sortit, alerte comme une bergeronnette.

On était au printemps. Un soleil doux comme une caresse mettait aux passants des sourires sur les lèvres et des éclairs aux yeux.

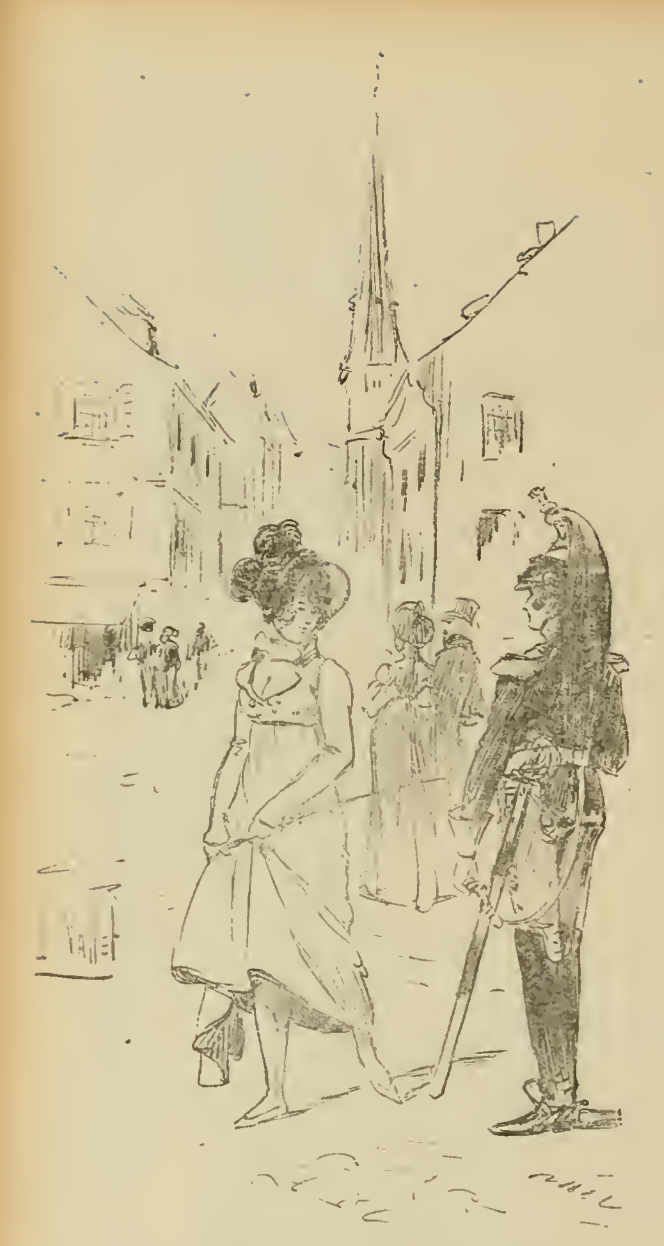
Clairette, sa jupe de laine indiscrètement troussée, marchait sans hâte, pas pressée d'arriver.



Clairette se pencha et sa silhouette s'affirma.



— *Eh ben, fiston, qu'est-ce qui t'étonne?*
— *Mais toi, la mère!*



Le maréchal des logis Horatius flânait.

Et voilà qu'en traversant le Palais-Royal, elle sentit sa jarretière qui la lâchait d'un cran. Elle s'arrêta dans la galerie de Chartres, à peu près déserte, déposa ses cartons dans un coin, releva sa robe, exhibant le plus délicieux mollet qui se pût rêver, un mollet à damner le rigide Jacques Molay lui-même.

Elle se pencha et sa silhouette s'affirma en rondeurs provocantes.

Et dire que pas un citoyen un peu joli garçon ne traversait à ce moment la galerie.

C'était vraiment de la malchance.

L'espiègle Clairette finissait de tirer son bas quand, s'étant retournée, comme Mme Loth son aïeule, elle aperçut, planté à trois pas, un jeune grenadier qui la regardait avidement.

Cet émule de Mars pouvait avoir dix-huit ans, et pas le moindre duvet n'ombrageait sa lèvre.

Clairette, fâchée de l'indiscrétion du militaire, l'interpela :

— Eh bien! blanc-bec, quand tu auras fini de reluquer mes tibias!

L'autre, qui semblait en bois, riait, riait, mais ne faisait pas mine de déguerpir.

Et Clairette, la jupe toujours troussée :

— Si tu crois que tu en verras davantage!

Non, mon petit, ça n'est pas pour ton museau. Comment! tu n'es pas encore sec derrière les oreilles, et tu te permets déjà de jeter un regard profane sur les jolies femmes! Va donc dire à ta maman qu'elle te mouche!

Mais, se radoucissant soudain :

— Je parie que tu ne sais même pas nouer une jarretière?

Le petit grenadier retrouvait enfin la parole :

— Si vous voulez me mettre à l'essai, citoyenne, vous verrez si je m'y entends.

Et, sans attendre une permission qui tardait, il mit un genou en terre, et, en deux temps et trois mouvements, il eut noué la jarretière.

— Maintenant, dit-il, il faut me donner un baiser.

— Tiens! voyez-vous ça! Et si je le refuse, ce baiser?

— Je le prendrai.

Et joignant le geste à la parole, il planta un sonore bécot sur la joue de Clairette.

Elle le menaça du doigt, et, déjà prête au départ :

— Tu me trouves donc bien jolie?

Et lui, naïf :

— Non, ce n'est pas ça! Vous avez l'air mutin et moi j'aime les femmes qui ont l'air mutin.

Mais apercevant un officier qui se dirigeait de son coté, il fit demi-tour et se perdit dans les galeries.

Clairette reprit sa route. Maintenant, pour rattraper le temps perdu, elle trottinait, trottinait, telle une amoureuse se rendant à son premier rendez-vous.

Rue de l'Université, elle s'adressa au factionnaire de garde devant la porte de Joséphine.

— Pourriez-vous me dire, beau militaire, si Mme de Beauharnais est chez elle?

— Si je vous le dis, qu'est-ce que vous me donnerez, citoyenne?

— Eh bien! je vous donnerai... la main.

— Impossible, citoyenne! les règlements ne permettent pas de serrer une main, même aussi potelée que la vôtre, quand on est sous les armes. Mais vous pourrez me donner un baiser. C'est plus rapide et pas... civil.

Pas plus que le précoce grenadier, le factionnaire attendit l'autorisation sollicitée. Et, dans l'ombre du portail, il écrasa ses moustaches sur les lèvres de Clairette.

La petite Parisienne, en gravissant l'escalier de la « Créole », conclut dans sa philosophie simpliste :

— Décidément, tous les hommes, verts ou mûrs, se ressemblent ; ils ne peuvent pas voir une femme sans éprouver le besoin de lui prendre quelque chose.



— Ma petite Clairette, tu as un tour de main qui sent son ci-devant d'une lieue.



— Si vous voulez me mettre à l'essai, citoyenne?



Il répondit comme le Bearnais : Si j'avais davantage, je te le donnerais.



Clairette lui a servi un de ces cafés.

III

A COMPIÈGNE

(1811)

Le maréchal des logis Horatius, un des vainqueurs d'Austerlitz, flânait par la ville de Compiègne, fumant une excellente pipe de porcelaine à lui offerte plus ou moins gracieusement par un Autrichien.

C'était jour de marché, et les citadines, leur cabas sous le bras, s'en allaient faire emplette de légumes et de fruits.

Devant une grosse mère, assise entre deux paniers de pommes, les mains sur les hanches, suivant la tradition des dames de la Halle de Paris, toujours prêtes à agonir de leur répertoire poissard la cliente récalcitrante, Horatius s'arrêta, ébahi :

— Mais je ne me trompe pas, c'est Olympe !

La commère, gorge et bras nus, considera le sous-officier de la tête aux pieds.

Lui, répétait, stupéfait :

— Mais oui, c'est Olympe.

— Eh ben, fiston, qu'est-ce qui t'*étonne?*

— Mais... c'est toi, la grosse mère, répliqua sournoisement Horatius. Je te croyais toujours à Paris.

Elle le reconnaissait à son tour.

— N'es-tu pas le maréchal des logis Horatius, celui qui m'avait promis le mariage, il y a dix-neuf ans, au bal de l'Opéra?

Il avoua, le lâche.

— Heureusement que je ne t'ai pas attendu, reprit Olympe. J'ai épousé un riche fermier de Nanterre, et je viens ici toutes les semaines pour voir ma vieille amie, Mme Sans-Gêne.

— La maréchale Lefebvre?

— Elle-même! Hein! ça te surprend que j'aie des amies si huppées?

Horatius s'était rapproché :

— Puisque tu es si bien avec la maréchale, tu devrais bien lui glisser un mot en ma faveur. Voila cinq ans que j'attends les galons de lieutenant, et, comme sœur Anne, je ne vois toujours rien venir.

Il la déshabillait de ses yeux fouilleurs qui avaient fait, jadis, tant de victimes, et elle le regardait aussi avec plaisir, se souvenant des brèves voluptés passées.

— C'est entendu, je parlerai aujourd'hui même à la maréchale.

— Comme tu es gentille !

— Qu'est-ce que tu veux ? j'ai toujours eu un faible pour toi, grand sacripant.

Elle ajouta, plus bas :

— Et puis, je n'ai pas encore oublié la fameuse soirée de l'Opéra.

Horatius frisa sa moustache conquérante :

— Il ne tient qu'à toi, ma chère, de la recommencer.

IV

Napoléon intime

Dans son cabinet de travail, simplement orné d'un portrait de l'Empereur, le maréchal Lefevbre est assis sur un escabeau.

Clairette, la soubrette toujours accorte, lui natte sa perruque des grands jours. Le maréchal veut se faire beau pour assister, tout à l'heure, à la réception intime de la famille impériale. Au pied de l'escabeau, un chat noir, accroupi sur son derrière, considère la queue de rat du maréchal qu'il prend peut-être pour une souris, et dans ses yeux gris passent des idées de carnage. Mais Clairette veille sur son maître. Minet le sait bien et se tient coi.

La soubrette a tôt fait d'accommoder la perruque au goût du jour, et le maréchal, très heureux, s'exclame :

— Ma petite Clairette, tu as un tour de main qui sent son ci-devant d'une lieue.

L'amusante chambrière affiche un effarement de haut comique :

— Si monsieur le Maréchal m'avait fait ce compliment il y a quinze ans, c'était assez pour que les partisans de M. Robespierre me raccourcissent de quelques centimètres.



La princesse Caroline chante d'une voix qu'elle essaie de rendre canaille.

— Et c'eût été grand dommage ! affirma Lefebvre.

Cependant, dans le cabinet de l'empereur, Caroline Bonaparte et son mari, le prince Murat, attendent sans impatience l'arrivée des autres invités.

La princesse Caroline s'est fait apporter sa guitare, et elle fredonne, d'une voix qu'elle essaie vainement de rendre canaille, une chansonnette satirique, interdite par l'empereur : *Madame Sans-Gêne*.

Murat fronce ses noirs sourcils, car il n'épouse pas les rancunes de sa femme, qui n'a pas encore pardonné à Catherine sa basse extraction ni ses vivacités de langage.

Au moment où la princesse Caroline achève le dernier couplet, la maréchale Lefebvre pénètre dans le petit salon impérial. Murat, qui n'a jamais pâli devant un corps d'armée ennemi, se fait tout petit garçon et voudrait bien se fourrer dans un trou de souris.

La belle Catherine, qui a pris, depuis Thermidor, un embonpoint majestueux, croise ses bras sur sa gorge toujours ferme, et, regardant son ennemie bien en face :

— Permettez-moi, mame la Princesse, de vous féliciter. Vous avez un galoubet épatant. Pour sûr, vous avez raté votre vocation ; l'empereur aurait dû vous faire entrer à l'Opéra, vous auriez eu un succès énorme... dans les chœurs. Et, tenez, il y a une œuvre où vous seriez renversante de vérité, c'est dans *Joseph*, de Méhul ; vous chanteriez le rôle de Mme Putiphar.

La princesse Caroline était furieuse. Elle chercha des yeux son mari ; Murat n'était plus là, Murat avait fui devant une femme courroucée.

— Madame, dit enfin la princesse, je ne vous répondrai pas dans votre style, je n'ai pas fait mes études dans une blanchisserie, ni dans un corps de garde.

— Non, mais voyez-vous, c'te chipie, qui voudrait faire croire qu'elle a été élevée aux Oiseaux. Mais, madame, sans votre frère, vous seriez encore là-bas, dans le maquis, et vous auriez épousé quelque contrebandier de quatre sous qui vous aurait battue comme plâtre et que vous auriez trompé avec le premier venu au lieu de le tromper avec des célébrités.

La princesse était toute blanche de colère ; elle avait de l'écume aux lèvres, et ses doigts se crispaient nerveusement.

A ce moment, l'Empereur apparut.

D'un coup d'œil, il comprit la situation.

Ne pouvant donner tort à sa sœur dont il connaissait pourtant le caractère acariâtre, il s'adressa à la maréchale :

— Je gage que vous avez encore dit quelque méchanceté à la princesse. Vous savez cependant que je n'aime pas ces scènes où il suffit d'être forte en gueule pour avoir le beau rôle. Rappelez-vous une bonne fois que vous n'êtes pas l'égale de ma sœur : avant d'être madame la maréchale, vous étiez mam'zelle Sans-Gêne, une simple blanchisseuse.

Catherine, nullement émue, répondit du tac au tac :

— Je ne l'ai pas oublié, sire. Je me souviens même, bien que cela date de vingt ans, que le lieutenant Bonaparte me doit encore soixante francs... Trois napoléons.

L'Empereur sourit, il était désarmé.

Il se retourna vers la princesse Caroline, lui dit quelques mots en corse. Aussitôt, elle s'avança vers Mme Sans-Gêne et lui tendit la main.

La paix était faite... jusqu'à la prochaine occasion.

V

CLAIRETTE SE CONFESSE

Mme Sans-Gêne passant la journée chez son amie Olympe, à Nanterre, le maréchal Lefebvre a déjeuné seul : un repas de guerrier, très bref, côtelette, fromage et fruits, le tout arrosé d'un excellent vin d'Arbois, ce cru que le duc de Mayenne préférait, dit-on, à une jolie femme.

Clairette, toujours jeune, toujours suggestive en diable, connaît les petits défauts de son maître, et elle lui a servi un de ces cafés comme les Cosaques n'en boivent pas et qui réveillerait un uhlan ivre-mort.



Le lendemain...



Rien ne va plus.

Le maréchal allume sa pipe, et ses rêves s'égarent dans la fumée bleue. Il n'est plus jeune, le maréchal, et déjà ses tempes sont toutes grises.

Mais son ardeur n'est pas éteinte, et c'est d'un œil complaisant qu'il regarde Clairette qui va, vient, furète de tous côtés.

Il l'appelle doucement :

— Clairette, quel âge as-tu tantôt?

— Monsieur le maréchal, j'ai passé la trentaine.

— Sais-tu que tu es toujours un beau brin de fille?

— Oh ! Monsieur le maréchal est trop honnête.

— Aimerais-tu mieux que je fusse malhonnête?

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Non, mais tu le penses peut-être... Allons, viens t'asseoir auprès de moi...je ne te fais pas peur?

— Oh! non, monsieur le Maréchal.

— Voyons, pourquoi ne te maries-tu pas? Je sais bien que tu n'as pas eu besoin jusqu'alors de passer devant M. le Maire pour t'amuser avec mes grenadiers ou avec les hussards de Murat. Mais ce beau temps-là ne dure pas toujours, et plus tard... beaucoup plus tard, quand tu seras fanée, tu regretteras de n'avoir pas de famille.

Clairette, émue, se passa la main sur les yeux.

Le maréchal la prit à la taille, et, cajoleur :

— Allons, dis-moi pourquoi tu veux mourir dans la peau d'une vieille fille ?

Est-ce que tu aimerais quelqu'un que tu ne puisses pas épouser ?

Elle répondit oui de la tête

— Ah ! ah! un lieutenant?

— Non, mieux que ça !

— Un capitaine? Un colonel? Un général ?

Elle articula faiblement :

— Mieux que ça encore.

— Alors... un maréchal de France?

Elle soupira :

— Oui !

Lefebvre se grattait la tête. Il n'osait comprendre :

— Est-ce que... vraiment... non, c'était impossible.

Tout de même, il voulait savoir.

Alors, Clairette, pressée, avoua qu'elle aimait son maître, qu'elle l'avait toujours aimé, depuis le jour où elle l'avait vu pour la première fois, dans la boutique de la rue Sainte-Anne, le matin de la Sainte-Catherine. Et c'est par amour pour lui qu'elle n'avait pas voulu quitter l'ex blanchisseuse, qu'elle ne la quitterait jamais.

Lefebvre restait perplexe devant cette naïve confession :

— Pauvre petite ! dit-il enfin.

Il attira vers lui la soubrette toute rougissante, effleura sa gorge d'un maigre baiser.

Clairette était radieuse :

— Monsieur le Maréchal ne m'en veut donc pas?

— Tu vois bien que non, grosse bête, puisque je t'ai embrassée.

— Oh ! un tout petit, petit baiser.

Il répondit, comme le Béarnais :

— Si j'avais davantage, je te le donnerais.

VI

RIEN NE VA PLUS

(*Après 1815*).

Clairette a écouté le maréchal : elle a épousé un cabaretier rond comme une futaille, mais ayant passé l'âge des folies de l'épiderme. Mariage de raison, sinon mariage raisonnable, car le vieux avait des écus plein un bahut et des biens au soleil.

La noce se fit dans la plus grande intimité.

Seules, Mme Sans-Gêne et Olympe assistèrent à la petite fête. La maréchale chanta un refrain de vivandière, et Olympe dansa le pas de la « langouste épileptique » avec son ami très intime l'ex-maréchal des logis Horatius.

Quant à la nuit de noces, elle fut... Ah ! non, vous êtes trop curieux.

Le lendemain de l'initiation — si j'ose employer cette périphrase — le vieux barbon, prenant sa jeune femme sur les genoux, comme ferait un grand-papa de sa petite-fille, lui tint ce langage plutôt rassis :

— Ma chère enfant, je suis arrivé à un âge où l'éloquence de la chair n'est plus que fugitive. Voici votre chambre et voici la mienne, une cloison nous séparera des intimités conjugales. Cependant, si une fois tous les quinze jours, vous daignez oublier cette distinction toute conventionnelle, je serai heureux de vous rappeler le temps où les soldats de l'empereur vous apprenaient l'école de peloton.

La fraîche épousée fit la moue, mais désirant avant tout rester dans les bonnes grâces de son mari, elle accepta cette clause bizarre.

Donc, le deuxième soir, un peu fatiguée des ripailles de la veille, elle dormit d'un trait. Le lendemain soir, elle fut légèrement agitée : des rêves où passaient de petits cochons roses troublèrent son sommeil. Le surlendemain, elle ne put fermer l'œil; il lui semblait être étendue sur une fourmilière.

Enfin, le quatrième soir, un peu après minuit, elle s'en alla, en chemise, heurter à l'huis de son mari.

Le cabaretier s'étonna :

— Comment ! vous, chère amie ! Pourrai-je savoir ce qui me vaut cette visite inattendue ?

Alors, Clairette, avec un balancement très excitant des hanches, gazouilla gentiment :

— Je venais... vous demander... une quinzaine d'avance.

Pauvre petite Clairette. Elle fut si mécontente des galanteries maritales que, depuis, elle ne revint plus jamais à la charge.

Et quand, dans le cabaret, des clients se plaignent de la misère du temps, elle répond cette unique antienne qui, pour elle, en dit plus que de longs poèmes :

Hélas ! rien ne va plus !

JACQUES YVEL.

[N]uméros spéciaux de « La Vie en Rose » déjà paru[s]

		PRIX
1°	Messieurs les Cochers, par Louis MALTESTE	0.15
2°	Les Marchandes d'amour, par Jack ABEILLÉ	0.15
3°	Faubouriennes Amours, par F. GOTTLOB	0.15
4°	Noël, par WILLETTE	0.30
5°	Quelques prédictions, par J. WELY	0.15
6°	Les Rois, par Paul BALLUREAU	0.15
7°	Chair à canon, par HEIDBRINCK	0.15
8°	Les Soupers, par F. BAC	0.30
9°	Au Japon, par BIGOT	0.15
10°	Les Masques, par Georges MEUNIER	0.15
11°	De Montélimar à Pétersbourg, par J. WELY	0.15
12°	Les Femmes dans les grands prix, par GIL BAER	0.15
13°	La Succession Craquefort, par RADIGUET	0.15
14	La Sainte Marianne, par J. WELY	0.15
15	L'Erotisme Pornographique, par LÉANDRE, WILLETTE, Louis MORIN, Abel FAIVRE, JEANNIOT, MALTESTE, etc.	0.25
16°	A la Mer, par Louis MORIN	0.30
17°	Les Souverains en vacances, par CADEL	0.15
18°	En Chasse, par J. WELY	0.15
19°	La Rentrée, par Louis MALTESTE	0.15
20°	Soleils couchants, par BAC	0.15
21°	De Claudine à [G]aëtane, par J. WELY, Louis MORIN, LOURDEY, F. BAC, F. GOTTLOB, F. FAU, J. VILLON	0.15
22°	Le train de 8 h. 48, par LOURDEY	0.15
23°	Le Billet de logement, par VALLET	0.15
24°	Chacun son tour, par BAC	0.15
25°	Bidoire et la Mascotte, par CADEL	0.15
26°	Le Nu d'après l'antique, par IBELS	0.50

Ces numéros seront envoyés à tous ceux de nos Lecteurs qui en feront la demande accompagnée du montant du prix de ceux en mandat ou bon de poste à notre librairie, 5, rue du Croissant. (Joindre 0 fr. 05 pour frais de poste par numéro).

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret — *Le Gérant :* VAURIGAUD.



N° 81.
2 Mai 1903.

Paris. . . . . 15 cent.
Départements. . 20 cent.

E. CHATENAY Éditeur.
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

LA FORTUNE



— Vous cherez heureuse et nous aurons beaucoup d'enfants.
— C'est ça; on les vendra à Barnum.

Dessin de E. Cadel.

INQUIÉTUDE TARDIVE



— *Tout de même, si mes amis allaient me reconnaître !* Dessin de Galanis.

LE BELVÉDÈRE

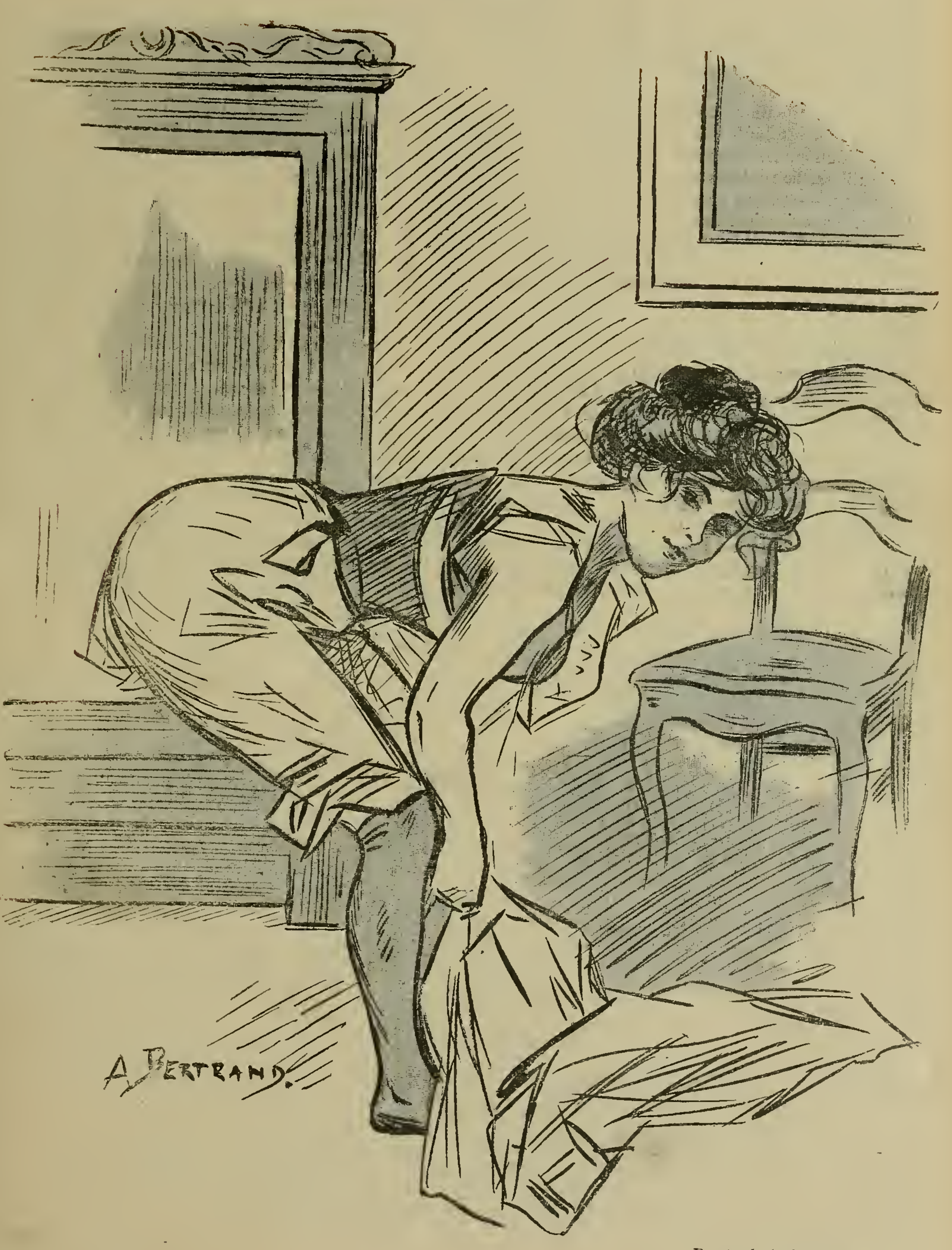
Mme O'Tuby était une délicieuse personne, accorte, semillante, qui était bien toute la joie de la ville de Dundee. Quand elle passait dans les rues de la petite ville, on s'arrêtait de travailler, presque de respirer, pour la dévisager et se repaître du bonheur qu'elle dégageait du flot de ses jupes alertement remuées, comme si elle eût épousseté des mouches posées indolemment et indécemment sur sa croupe. Et surtout, elle était bien encore, la délicieuse Mme O'Tuby, la seule et unique personne qui fleurissait de beauté cette singulière, baroque et capricieuse ville de Dundee, où les maisons, toutes en briques, semblent taillées dans un jambon véridiquement britannique. Quand on cherchait, en effet, autour de soi, devant, derrière, nulle gracieuse personne — il y en avait quelques-unes tout de même à Dundee — ne pouvait égaler Mme O'Tuby. Certes, il y avait aussi de jolis remuements de derrière, de vifs balancements de croupe, des sourires amènes, des bouches en cœur, des clins d'yeux prometteurs ; mais tout cela n'était, de l'avis de tous, que de vaines mignardises quand passait et repassait, preste, légère, Celle que l'on appelait la Fleur de Dundee.

Son mari, le révérend O'Tuby, eût dû adorer cette enviable épouse. Il l'aimait, mais ne semblait pas l'idolâtrer. La lecture continuelle de la Bible l'avait sans doute mis en garde contre les désordres de la chair. Avant de partir au sermon, il embrassait celle qu'il avait choisie comme épouse, mais son baiser s'arrêtait court, ne remarquait pas les émois, les chaleurs de Mme O'Tuby. La mignonne se dépitait alors, et cherchait sous quelle bizarre, baroque girouette de la ville pouvait gîter le bonheur.

Le révérend avait pourtant une passion : celle des cochons. Cette passion-là portait souvent de rudes atteintes à la bonne ordonnance de ses sermons, mais quand le révérend O'Tuby pensait à ses cochons il se moquait pas mal des douze Prophètes, de l'Ancien et du Nouveau Testament. Pour eux, pour ses cochons, il était vraiment très tendre. Ah ! si Mme O'Tuby avait été une petite cochonne rose, elle eût été bien léchée, bien pourléchée, peut-être même plus qu'elle ne l'eût voulu, car le révérend était bien laid avec ses yeux de poisson et son long col de casoar ; mais elle n'était pas une cochonne, et les jours comme les nuits se passaient bien vilainement pour elle.

Le révérend avait installé sa troupe de cochons — il y en avait six, tous petits, pelés, tapageurs, avec de sales groins d'hommes et des croupes matelassées de femmes — dans une sorte de belvédère, de tumulus plutôt, édifié au beau milieu de son jardin. A toutes

FRANCHISE



Dessin de A. Bertrand.

Mon banquier.... le v'là !

les heures du jour, le digne O'Tuby les montait voir, leur faisait risette par ici, risette par là, leur tirait la queue, leur agaçait les oreilles, doucement, aimablement bien sûr, gnougnoufait avec eux, les caressait, les berçait, leur adressait des petits mots doux, des encouragements, les veillait, les surveillait, enfin cochonnement s'extasiait, sautant par ici, sautant par là, comme un petit cochon lui-même, très fol et très rose, gambadeur et rieur.

Les cochons — un comble d'attention — avaient la vue de la mer, étalée à quelques centaines de mètres de la résidence. Le révérend leur procurait ainsi les brises salines, l'envol des barques, la course loufoque des nuages, — et les cochons en semblaient bien heureux. Ils engraissaient, ce qui est bien sûr un signe de santé morale et physique; et le révérend, très fol, se moquait de plus en plus, au grand dam des habitants de Dundee, de la Bible et de ses exhortations.

La petite Mme O'Tuby cherchait de son côté un plaisir, un tout petit plaisir, gros comme une épingle, qu'elle aurait tenu, serré bien étroitement dans ses mignonnes mains. Ah! bien sûr que si elle le trouvait jamais, elle ne le laisserait pas s'envoler! Pour le moment, elle employait une grande partie du temps à sa toilette, et se mirait presque tout le jour comme une petite perruche très coquette. On remarqua bien vite, tellement la petite ville avait les yeux sur elle, qu'elle soignait sa gorge, ses yeux, sa chevelure, qu'elle lavait bien souvent les fines colonnettes de ses jambes (il y avait une fenêtre voisine juste devant sa chambre à coucher et, si insouciante, Mme O'Tuby retroussait bien candidement chemise et pantalon).

La petite ville, au su de tout cela, bientôt s'affola. Elle connut un état passionnel qui s'universalisa, troubla les cervelles de tous, et on ne brûla bientôt plus que pour la démoniaque créature. Ah! pour sûr que c'était elle la jolie cochonne rose, la plus jolie cochonne de tous les cochons et cochonnes du révérend. A quoi pensait-il donc de ne pas la choyer, de ne pas l'installer au beau milieu de son tumulus, au plus haut du faîte? Bientôt, on jasa tant et tant, on perdit tant et si bien la tête que quelques-uns des habitants mâles de Dundee se déclarèrent amoureux passionnés de cochons pour avoir prétexte à passer des heures entières chez le révérend. Et on l'entoura alors, la petite Mme O'Tuby, on la pressa de soins, de paroles frôleuses, de déclarations éperdues. A ce jeu elle devait tôt succomber : elle connut le bonheur et s'y agrippa avec énergie.

Un matin, du haut de son belvédère, le révérend découvrit tout.

La petite Mme O'Tuby s'ébattait dans sa chambre avec un cochon-homme singulièrement preste et actif. L'époux se sentit mordu au cœur; et, sans délai, devenu subitement fou, il se mit à cravacher ses cochons, ses chers cochonnets, à les bousculer tous, à leur décocher de sales coups de pied, de vilains coups de poing, à les jeter enfin un à un au bas du labyrinthe, avant d'aller faire cochonnement une scène à Mme O'Tuby, enfin seule, qui réparait avec des gestes las, si alanguis, l'ordonnance de sa chevelure et l'apprêt de sa petite gorge blanche.

GUSTAVE COQUIOT.



Dessin de Jean Villemot.

— Toi, je te vois venir; tu vas encore essayer de me tirer les verres du nez!...

ANGOISSES



Dessin de Cardona.

— Quelles têtes, ce soir ! Ce n'est vraiment pas le rêve, et je suis bien certaine de rentrer avec un cauchemar.



Dessin de A. Bertrand.

— *Mais alors, au lieu de tuer votre femme, vous auriez mieux fait de vous en séparer ?*
— *J'avais juré de ne la quitter qu'à sa mort.*

LES GUIGNOLS PARISIENS

Ambigu-Comique : *Le Roman de Françoise*, drame en 7 tableaux, de M. Leloir ; Folies dramatiques : *L'hôtel du Libre-Echange*, vaudeville en 3 actes, de MM. Feydeau et Desvallières.

L'Ambigu-Comique vient de nous servir un drame qui, pour être parfois comique, n'est jamais ambigu. L'auteur du *Roman de Françoise* appartient à la MAISON, c'est assez dire qu'il doit avoir un grand talent de dramaturge, sinon quelque génie.

Ici j'ouvre une parenthèse. — la température actuelle ne nous le permet guère, et cela prouve combien la dite parenthèse est nécessaire. — Est-ce que, l'un après l'autre, tous les administrés de M. Claretie vont briguer les lauriers de Scribe et de M. Decourcelle?

Nous avions déjà M. Truffier, pas très fécond, il est vrai, M. Georges Berr, qui produit beaucoup, et M. de Féraudy qui vous abat ses trois actes par semaine. Voilà maintenant que M. Leloir s'en mêle aussi. Demain, ce sera peut-être M Hamel ou M. Falconnier? Allons! à qui le tour de ces messieurs?

La barbe ou les cheveux? — Les deux. Personnellement, je ne vois pas grand mal à ce dédoublement de nos comédiens nationaux, et quand ils nous soumettront des œuvres aussi intéressantes que le *Roman de Françoise*, je serai le premier à les en féliciter.

Car le drame actuel de l'Ambigu est une œuvre intéressante, et même poignante en maints passages.

Et, d'abord, le caractère est presque neuf au théâtre, de cette Françoise qui dégringole tous les degrés du vice et en arrive à une telle inconscience qu'elle va jusqu'à livrer sa fille à un satyre.

Je noterai particulièrement l'acte du café-concert dont les types sont tous pris sur le vif et où le drame horrifiant succède au gai vaudeville.

Il faut louer M. Laroche, comédien plein de mesure et de dignité ; M. Etiévant, un traître de la bonne école ; M. Villa, le chou-chou des spectateurs du paradis. Les rôles féminins sont excellemment tenus par Mlle Dux, une Françoise sculpturale de qui on comprend les débordements, si on ne les excuse pas; par Mlle Lemel, une jeune fille très nature qui a su arracher des larmes aux plus récalcitrants.

***

Tout le monde se souvient de cette extraordinaire fantaisie qui fut jouée, pendant près d'une année, aux Nouveautés, et que les Folies-dramatiques viennent de reprendre très brillamment.

L'*Hôtel du Libre-Echange* est cet hôtel bizarre où se rencontrent un architecte à la recherche d'une maison hantée, sa femme qui y a donné rendez-vous à son petit ami, un provincial, et ses quatre filles, un neveu désireux de se faire déniaiser par la bonne de son oncle.

On a beaucoup ri au spectacle de cette bouffonnerie épique ; on a presque autant ri au boulevard Saint-Martin qu'à celui des Italiens.

Très drôle, M. Milo, dans le rôle créé par Germain ; très amusants MM. Modot et Prévost.

Très applaudie, Mlle Lucy Jousset, si gentille, si affriolante, si...

Ah ! Lucy, si j'*ousais!* JACQUES YVEL.

MÉLANCOLIE



Dessin de F. Gottlob.

— *Ah ! ce soir, vois-tu, j'ai besoin d'une affection sincère !...*
— *Dans les combien ?*



Dessin de Pezilla

— *Que dites-vous? que voilà l'occasion, parce que nous sommes seuls! Moi, l'occasion, ça ne me suffit pas: il me faut aussi l'herbe tendre.*

UN PEU DUR !



— *C'est singulier comme tu as de vilaines attaches !*
— *Est-ce pour toi que tu me dis cela ?*

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (23)

par WILLY

(*Suite*).

XX

UN DÉPOT (*suite*)

— Voyons, Jim.

— Toi, tu n'es qu'un grand poète, un galapiat. Fiche le camp. Et, en partant, tu diras à ma grosse femme de ménage qu'elle s'amène, que je la sonne.

— J'y dirai. B'jour à Lucienne.

— Elle y sera sensible. Si chaste!

— Surveille bien mes mille francs.

— Tu ne les reprends donc pas encore?

Un peu gêné, un peu resplendissant, les yeux sur sa cravate (crème et grains de café, aujourd'hui), Maurice s'en va.

Le temps de se re-remoucher (c'est comme ça que les rhumes commencent), et Smiley appelle :

— Maman Grenier!

Nous la plumerons l'alouette, l'alouette,
Nous la plumerons...

— Maman Grrrenier!

— Eh bien, m'sieur, je suis là. Qu'est-ce que diable?

— Faut porter ça...

— Vierge sainte!

— Au télégraphe.

— Mais y vont...

— A l'instant même.

— Y vont brûler.

— Les télégraphistes?

— Les pieds truffés. Juste, m'sieur, je viens de les mett' sur le gril.

— Qu'est-ce que vous voulez? profère Smiley avec stoïcisme, s'ils brûlent, ils brûleront. Il faut porter ça.

— Soit, rogne maman Grenier, j'y vas y aller. Seulement...

Et elle cogne sur son sternum avec énergie :

— ... Je dégage ma responsabilité.

— Mais, z'oui. Dégagez.

La dondon calte.

Or, elle est à peine sortie qu'une macabre et crématoire odeur, accompagnée de fumée, emplit tout l'habitacle.

— D'où ça provient-il?

L'odeur se précise.

— Les pieds truffés!

Smiley s'élance dans la cuisine.

Comme de juste, plus de pieds truffés! Des charbons.

Devant ces extrémités fumantes, le romancier, élevant vers le plafond une main objurgatrice, s'indigne :

— Et dire que j'adore cette cochonnerie (je me puis taper). Et dire que ma Vénus de Médicis en raffole (elle se peut taper!) Et, ô siècle inique! dire qu'il y a des flopées de gens qui me jugent : « Smiley, quelque talent, parbleu! A présent, tout le monde en a. Mais, comme homme, une de ces rosses!... » Ah! les sales bougres! Qu'ils viennent voir mes pieds truffés!

XXI

LES ÉMOTIONS DE SAINT-CLOUD

Comme un couple simple, quelconque, étudiant et grisette (sans le gracieux concours du henné, la grisette eût été un peu grise), ils arrivèrent par le train de 2 h. 59 (wagon-bar). Maurice : une canne à crosse et des guêtres cacao, pour se vieillir. Gaëtane, pour se rajeunir : une ombrelle à grands rubans et des souliers rose crevette.

Bras dessus, bras dessous, sans trop de lenteur, sans trop de vitesse, pas moroses, pas radieux, discrets, ils se dirigèrent vers le parc!

Parlant peu, parlant bien :

— Gentil, Saint-Cloud, fit-il.

— En effet, pas mal, fit-elle.



— *Nous, il y a longtemps que ça ne chauffe plus.*

Et quatre ou cinq minutes, cinq ou six minutes après :

— De beaux arbres, fit-elle.

— Effectivement beaux, fit-il.

Elle ouvrit son ombrelle. Il imprima quelques rotations à sa canne. Elle regarda ses souliers crevette. Il contempla ses guêtres cacao.

— Comme cette route monte, mon chéri !

— Quand vous serez lasse, mon amour...

Un banc. Ils s'assirent. Maurice ôta instinctivement son chapeau, qui était de feutre mastic, avec cordonnet de soie bleue, à glands. Mais, bientôt, il le remit, s'excusant, un index en l'air :

— Le soleil... Ça chauffe !

De haut en bas, puis de droite à gauche, lentement, Mlle Girard secoua la tête.

— Le soleil, oui. Nous, il y a longtemps que ça ne chauffe plus. S'pas, pauvre ami ? Et nous voulons le cacher en vain. Ça se voit... Ce que nous sommes à des antipodes !

— Je ne trouve pas, protesta-t-il en un sourire figé.

Il lui prit la main et la chatouilla.

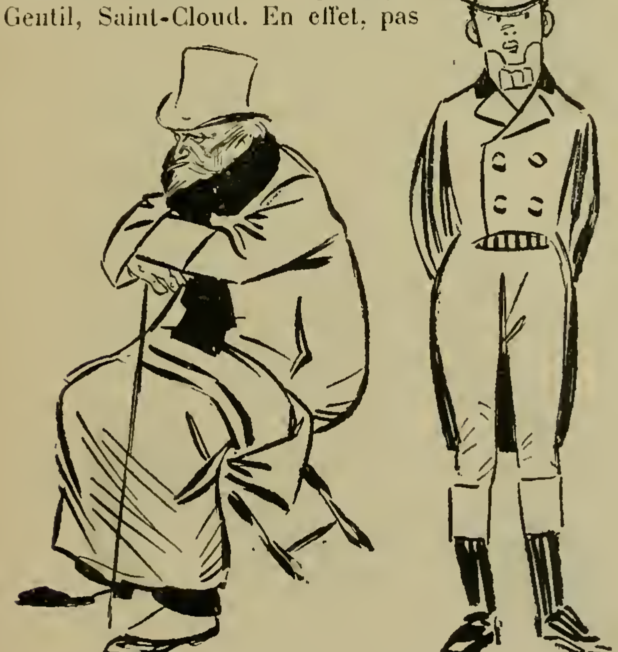
— Chère main...

— Est-ce le commencement d'un sonnet ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas.

— D'un drame ? questionna-t-elle.

Nerveux, il lâcha la chère main. L'interrogation lui avait paru déplacée. Et il sortit une cigarette « harem » et craqua une suédoise. Il fuma. Tout en fumant, il constatait le paysage. Gentil, Saint-Cloud. En effet, pas



... à la droite duquel un valet.....

mal. De beaux arbres. Effectivement beaux. Comme cette route monte !... Le soleil, là-haut, le soleil... et la Seine de vif argent qui, dans le bas-fond, serpente.

En l'allée où ils étaient assis, personne, sauf, assez loin, sur un pliant, un vieillard morne, à la droite duquel un valet de pied se pétrifiait. Plus loin, une calèche arrêtée. Pas autre chose.

Non, rien d'autre, et, cependant Maurice ressentait tout à coup un trouble immense, et il écarquillait des yeux indiciblement ahuris.

— Mais... mais je ne me trompe pas, balbutia-t-il en pinçant le bras de Gaëtane. C'est Monseigneur !

— Quel monseigneur ?

— Le... le prince Jean.

— Taisez-vous !

— Que... que je me taise ? fit-il. Je veux bien parler tout bas. Mais, me taire !... Ce vieillard, là, sur ce pliant, est-il le prince, oui ou non ?

— Non, siffla Mlle Girard, les dents serrées, les lèvres livides.

Et Lauban, indigné :

— Menteuse ! Vous ne le connaissez donc plus ?... Moi, moi je le connais. J'ai chez moi, cinq, six photographies de lui... et je les ai étudiées. Je les sais par cœur. C'est... c'est lui.

— Non. Il y a des ressemblances trompeuses.

— Des femmes aussi. Voyons, Gaëtane, pourquoi ne veux-tu pas m'avouer que c'est lui ?

— Parce que ça n'est pas.

— Alors, pourquoi tes dents serrées, tes lèvres blêmes ?

— J'ai un peu froid. Allons-nous-en.

Elle se dressa.

— Par ici, dit-il en faisant un signe dans la direction du vieillard.

— Non, par là, dit-elle en indiquant le côté opposé.

— Tu ne viens pas ? De quoi as-tu peur ?

— Zut !

— Ho, madame !

— ... erde !

— Ho, mademoiselle !

Elle trépigna, et lui, sarcastique :

— Vous aviez raison : ça ne chauffe plus.

Ils se bravèrent, une minute, leurs regards agressivement croisés. Ensuite, elle haussa avec dédain les épaules. Il haussa mêmement les siennes. L'ombrelle à grands rubans s'agita, froufroutant :

— Adieu.





...les guêtres cacao et les souliers cuisse s'en furent.

— Bon voyage, riposta la canne à crosse.

Et, pffût, pffût ! les guêtres cacao et les souliers cuisse s'en furent, les unes par ici, les autres par là. Etudiant et grisette.

— Gentil, Saint-Cloud.

— En effet, pas mal.

(*A suivre.*)

Voir la *Vie en Rose* depuis le numéro 57.

PETITES FÊLURES

L'Idéal féminin du farouche censeur

Or, en ce temps béni, la Censure de Presse sévissait à nouveau sur la terre de France.

Et les infortunés dessinateurs s'efforçaient de guider leur crayon dans les voies licites et congrues — ô ironie des mots! — où ne les traquerait point l'intransigeance du Farouche Censeur.

L'un d'eux, plus audacieux... ou plus naïf que les autres, ne craignit point d'aller interviewer le terrible fonctionnaire en son antre et lui demanda, dans l'ingénuité de son âme :

— Quelle est selon vous, monsieur le Farouche Censeur, la Femme Idéale que je devrais prendre pour modèle, afin que la reproduction de sa silhouette autorisée ne m'exposât plus aux rigueurs de votre impitoyable grattoir?

Alors, du fond de sa prudhommesque cravate, le Farouche Censeur parla.

— Jeune homme! dit-il...

Eût-il amassé septante hivers sur sa tête chauve, tout artiste est un adolescent pour le Farouche Censeur... L'art, n'est-il point, à son sens, un éternel enfantillage?

— Jeune homme, votre question me navre; mais elle ne me surprend point. Trop longtemps vous vous appliquâtes, par l'exagération des formes, à déchaîner les pires concupiscences, vocable quatre fois impur fort adéquat aux dépravations qu'il symbolise! Désormais, plus de ces débordements de chairs voluptueuses, plus de superfluités... le strict nécessaire!

Une chaste maigreur chastement drapée dans la Sainte Mousseline chantée par le moraliste Sardou... Là-dessous, une légende spirituelle, sans grivoiserie, et vous aurez mis au jour une œuvre saine (la saine à faire!) que je viserai des deux mains.

Le candide dessinateur s'inclina sans mot dire et, rentré chez lui, se mit au travail incontinent (il ne pouvait, hélas! travailler autrement!)

Et, le lendemain, il soumit au Farouche Censeur le fruit de sa veillée.

Hermétiquement close dans un frou-frou (un flou-flou plutôt) de mousseline ultra-britannique, une grande créature dégingandée, prototype des vendeuses du journal *En Avant*, se squelettifiait en une posture hiératique.

Le croquis s'intitulait : *L'idéal féminin du Farouche Censeur*. Et, comme légende (la spirituelle légende demandée!) l'ingénu lithographe avait tracé ces simples mots :

OS ET GAZE A TOUS LES ÉTAGES

LÉON VALBERT.



— *J'ai tout perdu... sauf l'honneur!...*
— *Eh bien, porte-le au clou...*

Dessin de L. Galanis.

ROYAL CADEAU



Dessin de J. Wély.

— *Qu'est-ce qu'il vous a donné pour vos œufs de Pâques ?*
— *Y m'a fait opérer.*

LES DEMOISELLES MODELES



Dessin de M. Radiguet.

— *Ben, vous avez beau dire.. avec un cygne, moi, ça ne me dirait rien . on avait de drôles de goûts dans ce temps-là !*

LE CANARD SAUVAGE

Tous les Samedis, le Numéro 20 centimes

Avec la collaboration régulière de MM. :

Anatole France, Paul Acker, A. Beaunier, A. Capus, M. Donnay, F. Fénéon, Franc-Nohain, Alfred Jarry, A. Maurel, Octave Mirbeau, Nozière, Ch. Louis-Philippe, Soulaine, Tristan Bernard, Bonnard, Cappiello, Caran d'Ache, Delaw, A. Faivre, de Feure, Hermann-Paul, Iribe, L. Morin, Pissarro, Roubille, Sem, Steinlen, Vallotton, Willette.

LE NU D'APRÈS L'ANTIQUE

Numéro spécial de la "Vie en Rose"

par H.-G. IBELS

Le Numéro 50 centimes

Envoi franco contre 60 centimes au bureau du journal

Cartes Postales artistiques

EXTRAIT DU CATALOGUE

Cartes fantaisies au bromure

721	La lecture de l'auteur gai.	10 cartes	1.50
726	La Chanson	5 »	0.75
727	Un arriviste	10 »	1.50
771	C'est d'un raid (Revue de la Scala)	15 »	2.25
772	Le petit dompteur	5 »	1.50
773	L'anse du panier	10 »	1.50
803	Le Réveil de Lili	5 »	0.75
804	Le Pas ant	8 »	1.20
813	Les Poires (affaire Humbert)	5 »	0.75
820	Les deux poupées	10 »	1.50
830	La remplaçante	10 »	1.50
831	Petites annonces	10 »	1.50
835	Japonaises	12 »	1.80
8??	Cocher parisien	10 »	1.50
850	Pensée de Suzon	10 »	1.50
851	Le banc des amours	10 »	1.50
862	Les deux gosses	10 »	1.50
873	La fête de petite mère	10 »	1.50
874	Premier bal de jeune fille	10	
880	Baptême d'une poupée	10	
885	Joie maternelle	5	
896	Charité (pour les marins bretons)	5	
897	Les sœurs Mante	6	
902	Les cinq baisers	5	
911	Une cause célèbre (affaire Humbert)	10	
957	La layette	6	
958	Jeune maman	6	
972	Mon concierge	10	
981	La Marseillaise	7	
982	Le masque	5	
984	Bébés au nid	1	
989	En visite	10	
990	A l'école	10	
1004	Paternité	10	

Envoi franco et recommandé de toute commande accompagnée de son montant en timbres ou mandat-poste

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret — *Le Gérant :* VAURIGAUD

GROS MALIN



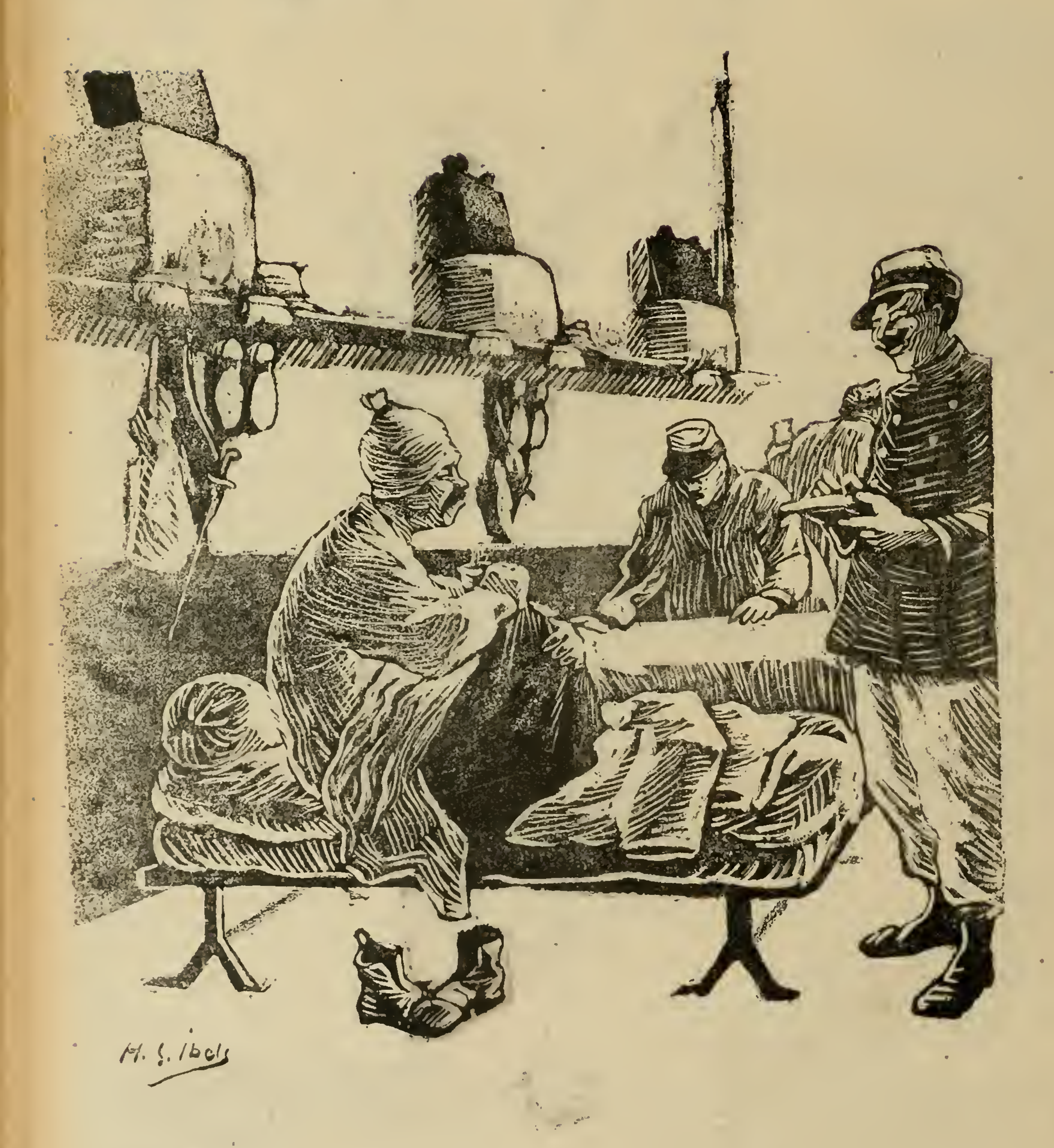
Dessin de Sancha.

— C'est au travail, mon enfant, que je dois tout cela, argent, bijoux, cigares...
— Parbleu, tu n'as pas de mérite! T'as travaillé comme un nègre, voilà tout!


N° 82.
9 Mai 1903.
Paris : 15 centimes
Départements : 20 centimes
E. CHATENAY, Éditeur.
43, Rue de Berlin, Paris.
LA VISITE
Par
H.G. Ibels
Au ser-gent de se-main
Le voi-là qu'il vient
La cann' à la main
Le voi-là qu'il vient
m'sieu le mé-de-cin
H. G. Ibels
Numéro Spécial
de la
VIE EN ROS

FRICOTEURS

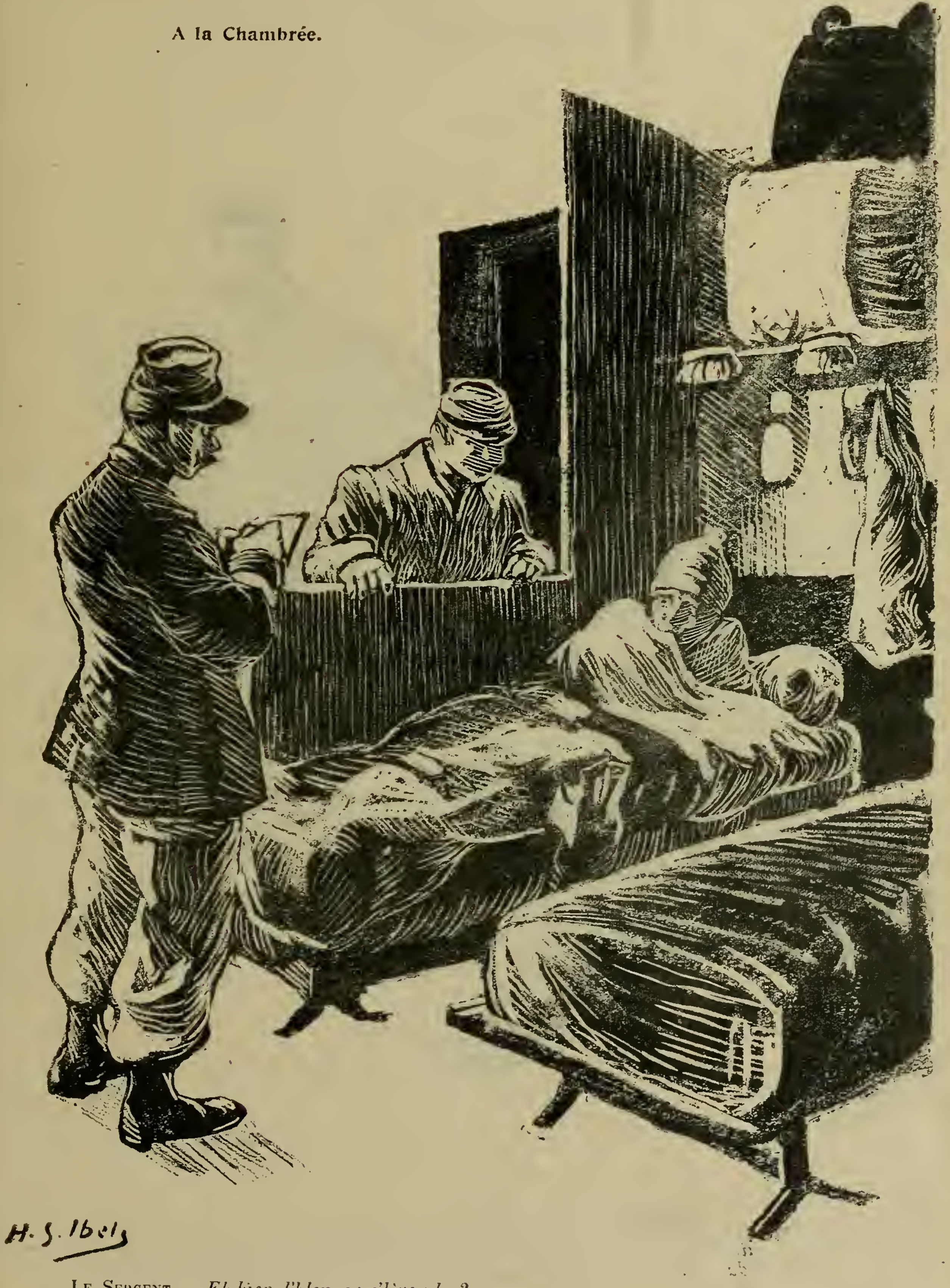
A la Chambrée.



Le Sergent. — ?...
Le Fricoteur. — *J'suis d'la classe.*
Le Sergent. — *Ça veut dire?...*
Le Fricoteur. — *Ça veut dire que j marché pas aujourd'hui... porte-moi malade.*

MALADES

A la Chambrée.



H. G. Ibels

LE SERGENT. — *Eh bien, l'bleu, on s'lève plus?*
LE MALADE. — *Sergent, j'suis malade!*
LE SERGENT. — *Alors, vous n'y couperez pas du chose, et d'la privation d'sortie pendant un mois.*
LE MALADE. — ... *J'me lève!*

FRICOTEURS

A la Chambrée.



— Ça pue rien, c'que tu fumes!

— Une pipe de paille, pour dégueuler, un coup de coude dans l'mur, pour imiter la fièvre, et l'major n'y verra que du feu.

MALADES

A l'Exercice



Le Sergent. — *Qu'est-ce qu'il a, c't'abruti... il est saoul!*
Un Soldat. — *Sergent, c'est l'bleu qu'était déjà malade ce matin.*
Le Sergent. — *Tant pis pour lui, il n'avait qu'à s'faire inscrire!*

FRICOTEURS

A l'Infirmerie.



L'INFIRMIER. — *C'est encore toi, mon salaud! Qu'est-ce que tu veux?*
LE FRICOTEUR. — *C'est-y toi l'major?*
L'INFIRMIER. — *Sûr que non!*
LE FRICOTEUR. — *Eh bien, alors, la ferme!*

MALADES

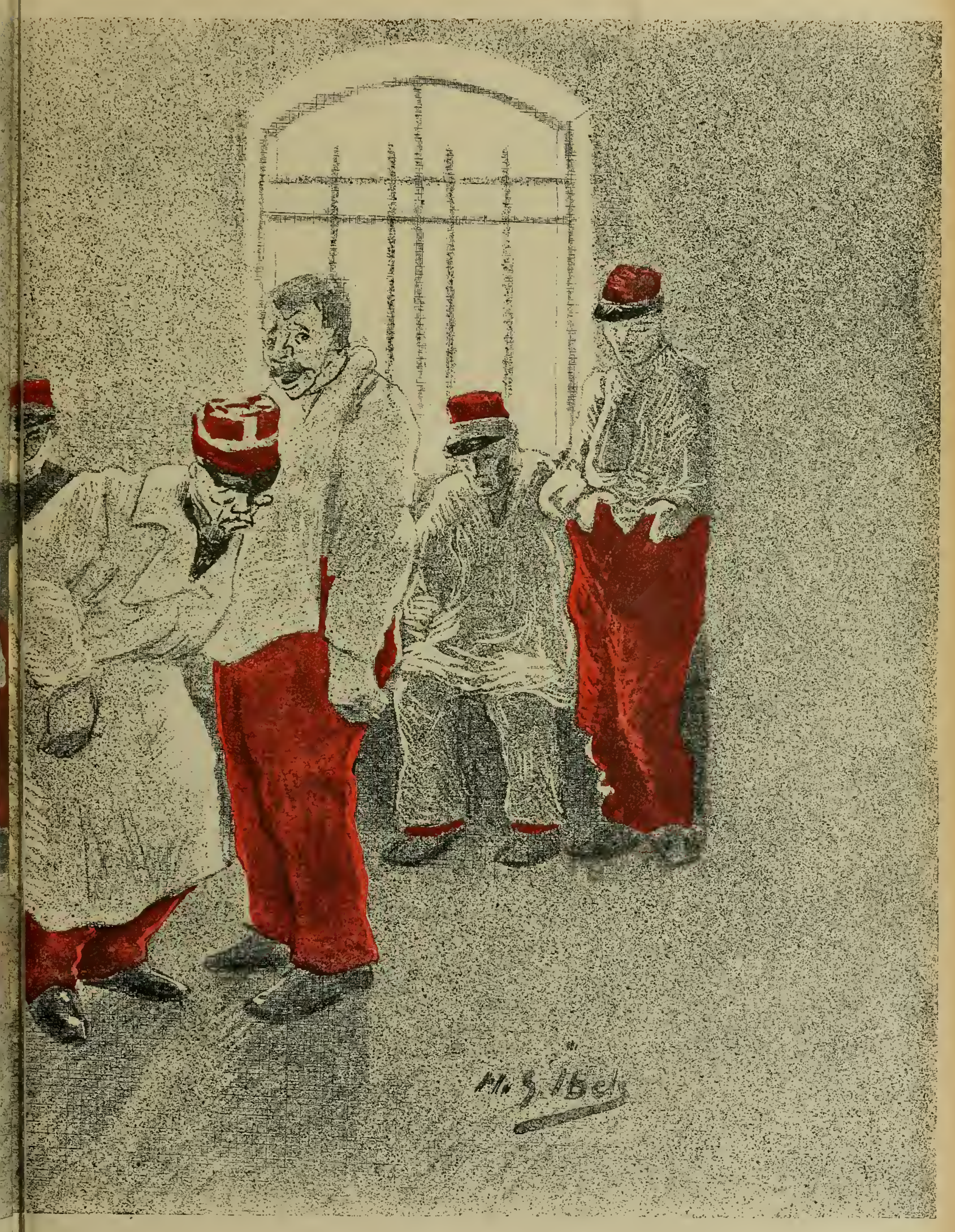
A l'Infirmerie.



L'Infirmier. — *Une maladie de cœur !... ça ne prend pas, ici.*



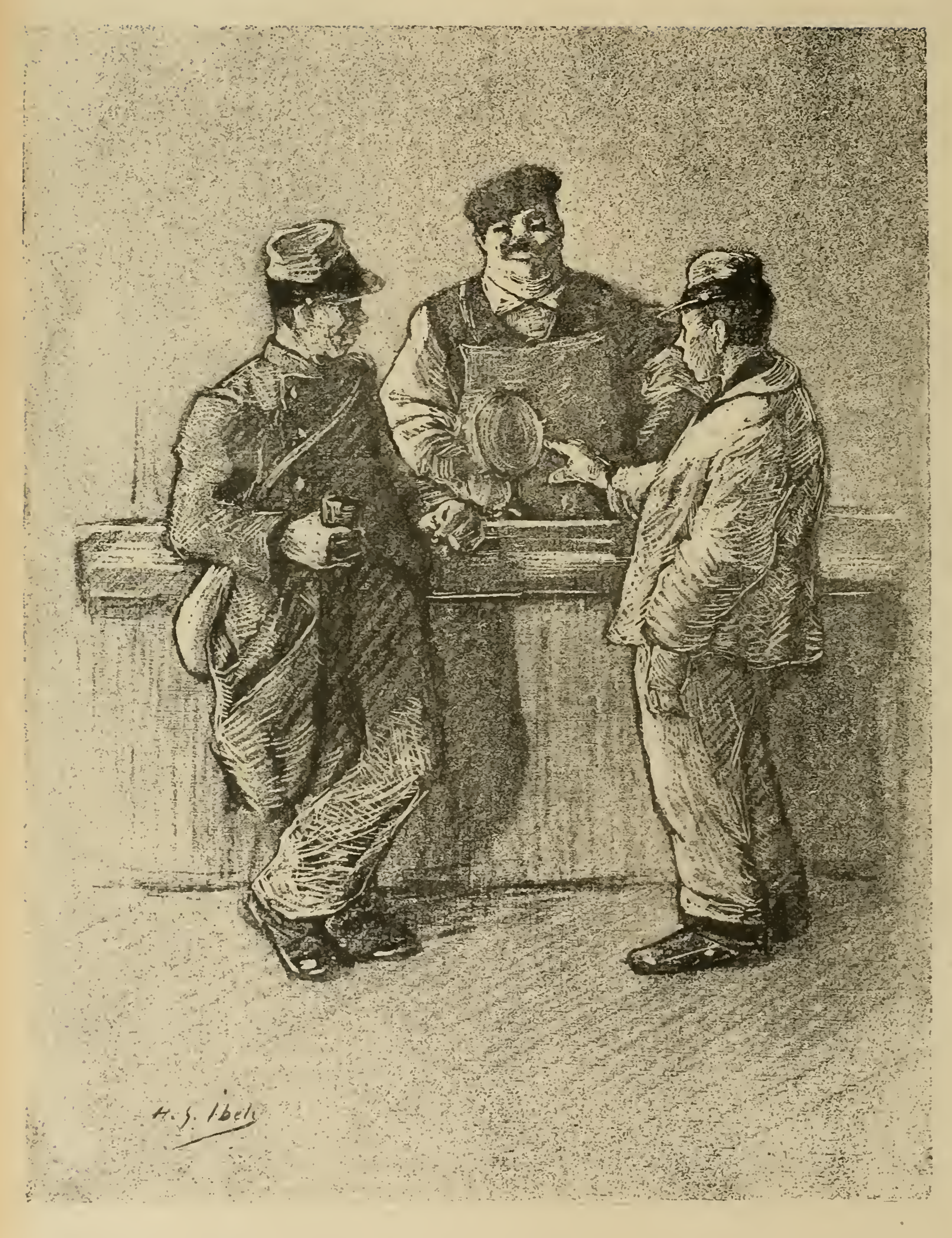
LA



SITE

FRICOTEURS

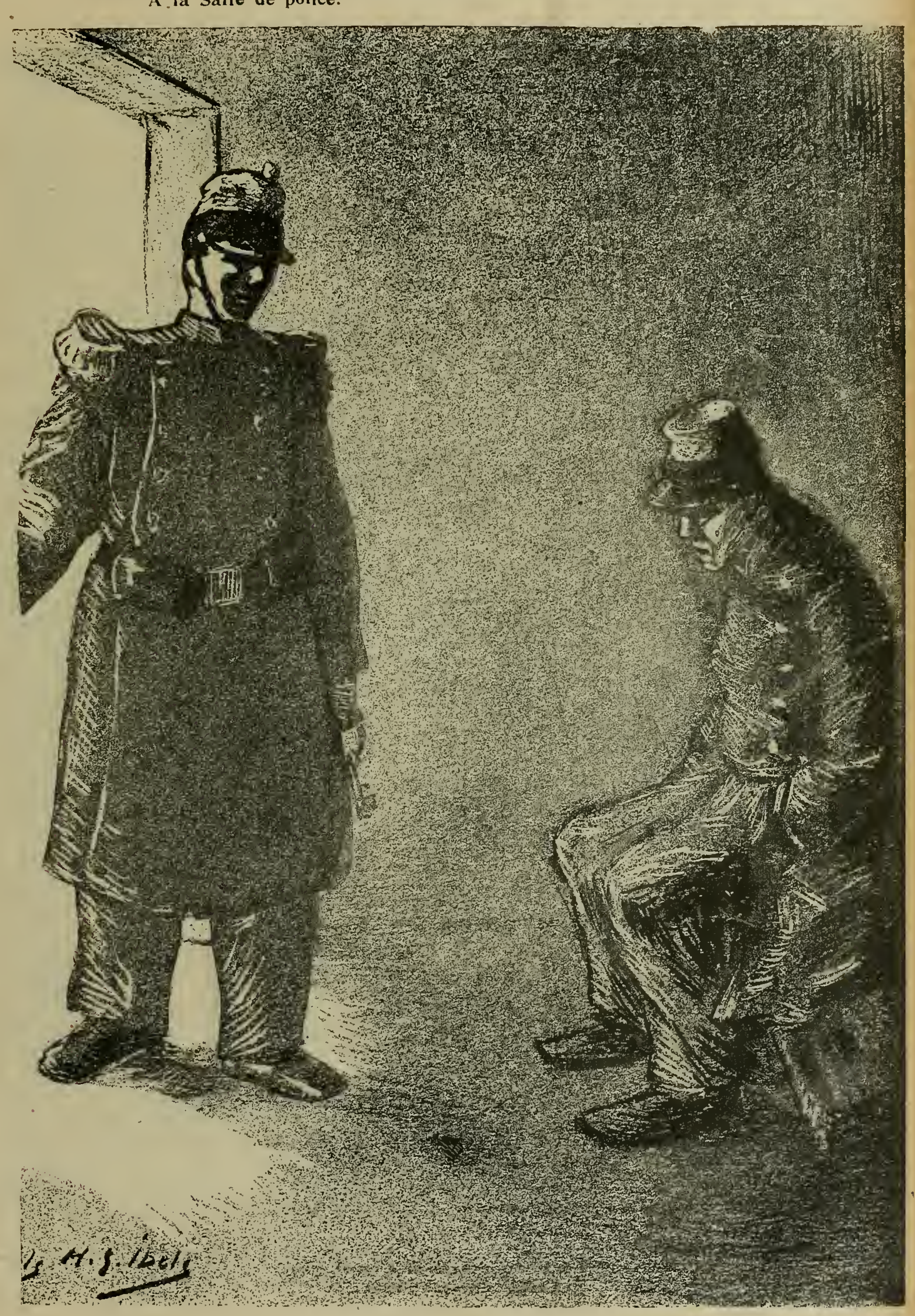
A la Cantine.



LE FRICOTEUR. — *T'as tort de t'ostiner, t'as pas la veine !*
UN SOLDAT. — *Et toi, tu l'as ?*
LE FRICOTEUR. — *Tu parles, l'major m'a reconnu malade, j'fous l'camp en convalescence.*

MALADES

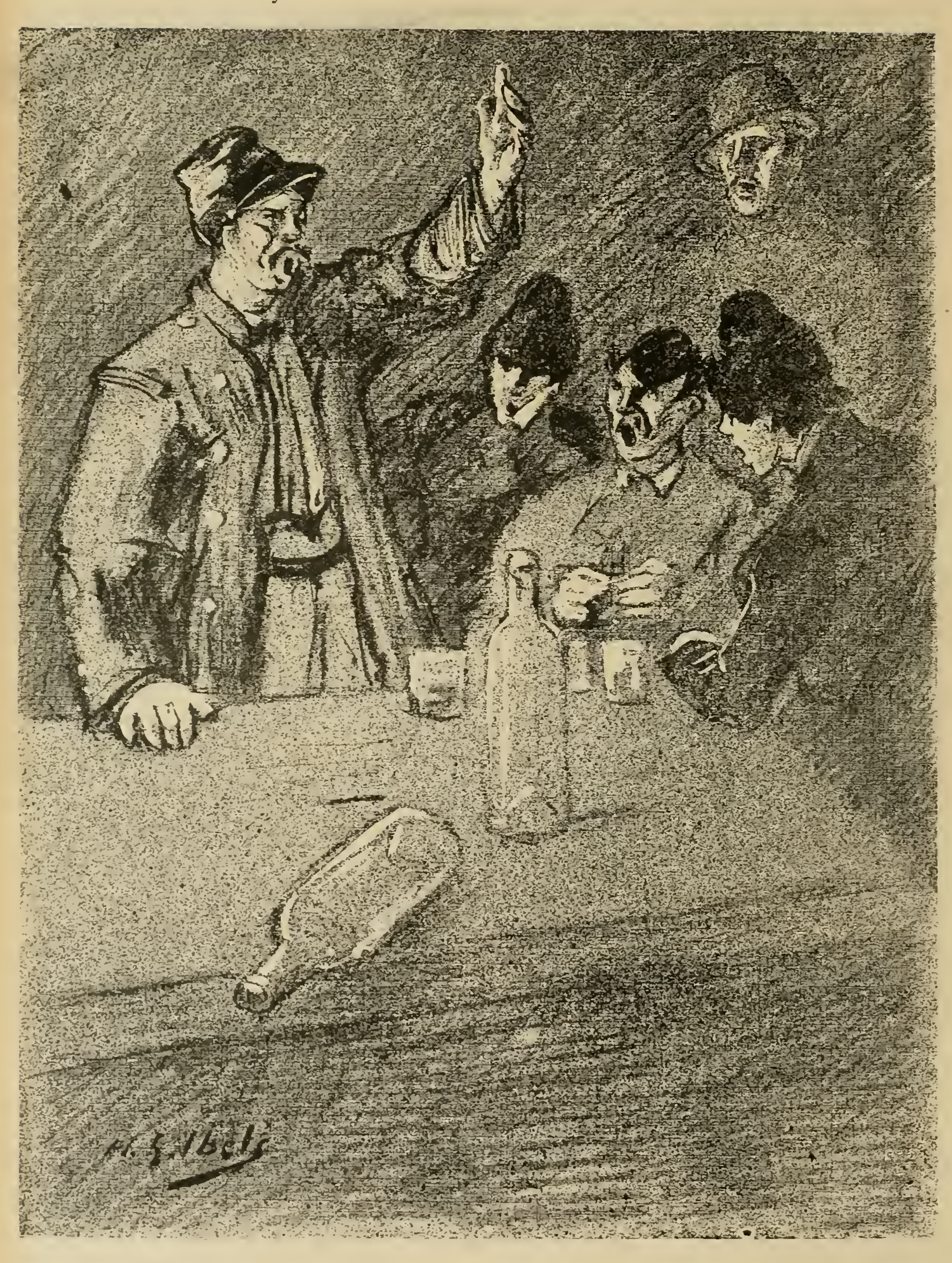
A la Salle de police.



L'Homme de Garde. — *A la boîte, tu s'ras aussi bien qu'à l'infirmerie, eh, andouille !*

FRICOTEURS

Dans ses foyers.

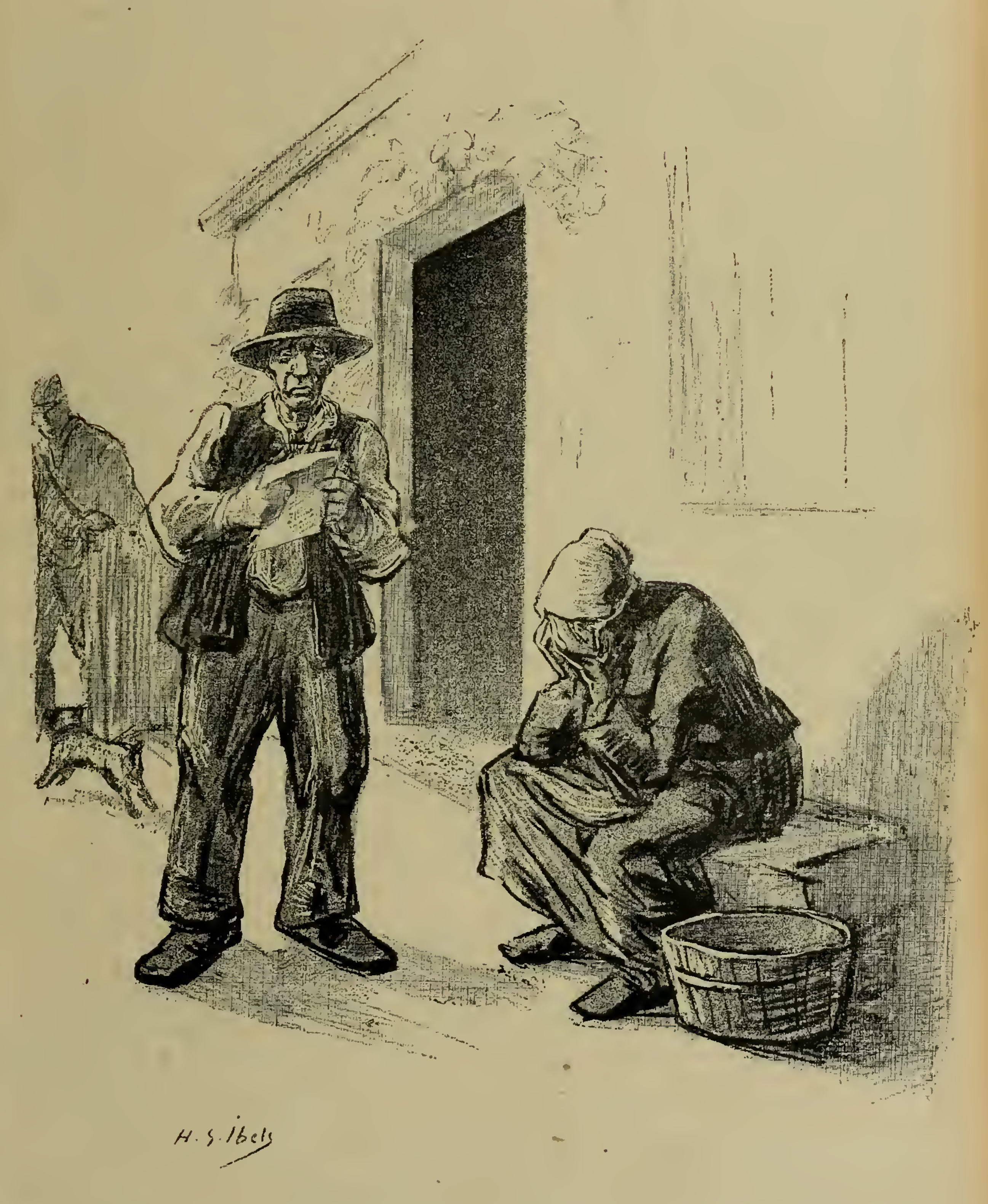


LE FRICOTEUR (chantant) :

Les cœurs palpitaient d'espérance,
Et l'oiseau disait au soldat :
Sentinelle, ne tirez pas (*bis*),
C'est un oiseau qui vient de Fran...an...ce !

MALADES

Dans ses foyers.



... *Nous avons le regret de vous apprendre la mort du soldat Morot, N° matricule 226,64, décédé à la suite d'une maladie* contractée en dehors. *Nous vous envoyons en même temps, par colis postal et à vos frais, selon le règlement, les effets portés par le soldat Morot, N° matricule 226,64.*

LE COLONEL.

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (24)

par WILLY

(*Suite*).

XXII

CE N'EST PAS LES FEMMES QUI MANQUENT

Le poète, dans son lit. Tout seul. Un de ces matins triomphants (tu l'as dit, Hugo), comme on en a lorsqu'on est jeune. Une exaltation généreuse, un excès de santé, de puissance, et un besoin infini de s'épancher, d'articuler des mots.

— La table de nuit... Je ne puis pourtant pas parler à la table de nuit. Alors, la commode ? Non. C'est ça, l'édredon ! Je vais le gonfler contre la muraille et supposer qu'il est Smiley.

Et, l'édredon gonflé congrûment :

— Mon bon Jim, lui récita avec conviction Poésie, je t'avoue que quand j'invitai Gaëtane à aller se divertir avec moi à Saint-Cloud, c'était surtout pour trouver une occasion champêtre de l'instruire du désir profond que j'avais qu'elle se prostituât à de la chair princière, presque royale, en ma compagnie. Cette occasion s'offrit, si propice qu'elle en semblait miraculeuse. Le prince se silhouetta dans une allée tranquille et solitaire, devant nous. Les présentations pouvaient être aisément faites et les augustes réjouissances, que j'avais en tête, réglées. Loin de se prêter aux réalisations de ce concept, Gaëtane se déroba au fond d'un mensonge inouï. O mon bon Jim, Jim-édredon, qu'en dis-tu? Me soutenir que ce n'était pas le prince Jean ! quel toupet! Ce ne pouvait pas être un autre, un ménechme: j'ai assez reluqué, en photographie, ce vieillard illustre, et je l'avais surabondamment reconnu. Toutefois, je me le figurais un peu moins morne, un peu moins flapi, et ça me console. Une partie carrée avec lui, c'eût été évidemment royal ; mais folâtre, c'est une autre paire de... de manches! Il ne doit plus être souvent folâtre, monseigneur, Jim, qu'en penses-tu?

L'édredon ne répondit pas, et Maurice, outré de cet obstiné silence, l'aplatit d'un grand coup de poing.

— Oui, flapi, tellement flapi que, même l'ayant reconnu d'une manière formelle, j'aurais pu encore douter si je n'avais entendu le valet de pied le nommer par deux fois monseigneur, et si, lorsque je passai devant la calèche, je n'avais vu, sur la portière, l'authentique couronne et les fleurs de lys. Et depuis, trois jours se sont écoulés, et Gaëtane après m'avoir plaqué, n'a jugé bon de s'excuser ni de ce plaquage, ni de son mensonge. A son gré! Maîtresse du prince Jean, elle est quelqu'un, dans ce pays veule, elle est quelque chose. Sans monseigneur, elle devient une grue banale, plus vieille que la plupart de ses congénères peut-être, mais cette caducité me paraît de peu de prix. D'ailleurs, m'a-t-elle aimé? Pas probable. Et moi, l'ai-je aimée? Soyons franc ; j'ai apprécié surtout son hôtel, son lit somptueux, son hydraulique « Pégase-Turenne », où, croyais-je, alternaient les jeux du prince et les miens. La perfide! Le plus joli, c'est qu'elle a, j'en suis sûr, la persuasion que, désespéré de notre rupture, je ne mange plus, je ne dors plus, et que je mettrai les pouces. Je ne mettrai ni les pouces, ni quoi que ce soit. Documentée sur mon tempérament, elle me considère comme incapable de quelque durable chasteté. Soit, j'ai des dispositions natives à la luxure, qu'accrurent des actes glorieusement réitérés. Mais, se suppose-t-elle, la prétentieuse, seule au monde pour le déduict ?

Une lubricité railleuse sous les cils, Maurice fixa l'édredon.

— Seule au monde, qu'en dis-tu, mon brave Jim ?



— *Qu'en dis-tu, mon brave Jim ?...*

Opiniâtré dans son mutisme, le couvre-pied de duvet n'eut pas même un mouvement approbateur. Ni désapprobateur non plus. Jim-édredon, c'était le détachement absolu, toute la religion du Bouddha faite plume. Et, impassible, il laissa fondre sur lui, puis plonger en lui la rageuse crispation de dix doigts lyriques.

— Eh! bien, moi, Jim têtu, je te le dis, affirma Maurice en l'étranglant net : ce n'est pas les femmes qui manquent. La preuve en est que, sans aller plus loin...

Pan, pan! Sans aller plus loin, en effet, Mme Peruwelz, gravissant l'escalier, s'était mélancoliquement arrêtée devant l'huis (depuis si longtemps cruel) du plus poétique et aussi du plus oublieux de ses locataires. « Bien sûr, y aura rien pour moi », pensait-elle. Mais :

— Y a quelque chose pour vous, monsieur Lauban. Je vais vous le passer sous la porte.

— Vous êtes bien bonne, madame Peruwelz. A part ça... la santé va bien? Entrez donc.

Moins mélancolique, étonnée, la petite logeuse, ridée et jaune, se présenta sur la pointe des pieds. Elle avait ses lunettes sur le nez et les mains pleines de lettres.

— Tout ça pour moi?

(*A suivre*)

Voir la *Vie en Rose* depuis le numéro 57

12 Mois de **Crédit** — **12 Mois** de **Crédit**

INVENTION SENSATIONNELLE !!

BREVETÉE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

AVEC L'APPAREIL PHOTO-STÉRÉOSCOPIQUE

Pliant, à combinaisons multiples

96 FRANCS — **"VIALLIS"** — **8 FR. par MOIS**

Le Meilleur, le plus Merveilleux, le plus Réduit, le plus Léger

LA PHOTOGRAPHIE EN RELIEF

à la portée de toutes les bourses

Avec le relief des images, la reproduction de la nature telle que nous la voyons ; les scènes animées de la vie humaine prises sur le vif ; l'illusion de la réalité : la réalité elle-même !

Le "Viallis" à la main.

Tout le monde sait aujourd'hui quel est l'attrait de la Photographie dite "**Stéréoscopique**" et personne ne conteste qu'elle présente un intérêt qui dépasse de cent coudées celui de la photographie ordinaire.

Les personnes les plus sceptiques, les plus difficiles à contenter, celles-là même qui se lassaient vite de l'ancienne photographie, la trouvant au bout de quelque temps fastidieuse, se déclarent émerveillées et comme éblouies des résultats qu'elles obtiennent, dès leurs premiers essais, de la "**Photographie Stéréoscopique**"

Amateurs de clichés instantanés, et partisans de clichés à la pose, s'accordent avec la même ensemble à reconnaître la captivante séduction de la reproduction de l'image en relief ; cela se comprend, car le relief c'est la sensation de la vie, l'illusion de la réalité, la réalité elle-même !

Le "Viallis" sur pied.

Et si, malgré son incontestable supériorité, la "**Photographie Stéréoscopique**" est restée jusqu'à ce jour, si nous pouvons nous exprimer ainsi, comme l'apanage d'une classe de privilégiés, cela tient essentiellement à ce que les appareils stéréoscopiques actuellement existants coûtent les uns et les autres des prix très élevés et presque inabordables.

Pour vulgariser la "**Photographie Stéréoscopique**", pour la répandre dans le public, il était nécessaire de créer un appareil pratique, ingénieux, d'une précision rigoureuse, et en même temps d'un prix qui fût à la portée de toutes les bourses.



Pour voir les Vues sur verre.

Nous avons travaillé pendant plusieurs années à la solution de ce problème, et nous sommes aujourd'hui heureux de vous faire constater que nos efforts l'ont enfin résolu.

L'Appareil "Stéréoscopique" que nous vous présentons : le "**VIALLIS**", réunit toutes les qualités des meilleurs appareils stéréoscopiques de prix trois ou quatre fois plus élevé ; il est d'une précision rigoureuse et d'une ingéniosité remarquable, ainsi que vous pourrez vous en rendre compte par la description que nous en donnons ci-après. Il bénéficie en outre des derniers perfectionnements de la science.

Construit par nous, de toutes pièces, dans nos ateliers, nous le livrons nous-mêmes directement au public, *sans aucun intermédiaire*, et conséquemment **sans aucune majoration de prix**. Le "**VIALLIS**" se plie et peut se mettre dans la poche. Il est d'un poids et d'un volume insignifiants.

Le "**VIALLIS**" est un appareil à transformations multiples, formant et constituant, par une ingénieuse combinaison absolument nouvelle :

3 Appareils distincts
EN UN SEUL
Parfaits sous tous les rapports.

1° L'Appareil Photographique donnant les **Vues stéréoscopiques EN RELIEF**, au format courant 6 × 13.

2° Le Stéréoscope à mise au point, mieux fait que ce qui se fait de mieux.

3° La Célèbre "JUMELLE MARS" pliante, dont l'éloge n'est plus à faire, qui se plie et se met dans un porte-cartes :

Elle a 7 millimètres d'épaisseur étant fermée. Ses ***OBJECTIFS*** achromatiques, en verre d'***IÉNA FLINT & CROWN***, sont de tout premier ordre et présentent une égale supériorité, tant comme ***Objectifs de JUMELLE*** que comme ***Objectifs PHOTOGRAPHIQUES.***

Pureté, Finesse, Rapidité

La **JUMELLE PLIANTE MARS** s'adapte à la chambre du "**VIALLIS**" par une simple pression.

JAMAIS de VOILE ni coups de jour si fréquents dans tous les Appareils.

POSE ET INSTANTANÉ
Grande, moyenne, petite vitesse.

VISEUR commode et très simple.

Mise au point automatique pour groupes, paysages, portraits, intérieurs.

Le "**VIALLIS**" complet est livré dans un ***MAGNIFIQUE ETUI CUIR DUR*** à courroie. Il est accompagné de ***6 Châssis*** métalliques à rideau, un ***Châssis-Presse*** spécial permettant de tirer des diapositifs sur verre, des vues sur papier et des cartes postales illustrées.

Le "**VIALLIS**" peut se monter sur n'importe quel pied.

Le ***"Stéréoscope"*** comme ***"l'Appareil"*** peu se monter sur pied ou s'employer à la main.

L'appareil complet est, en un mot, une véritable petite merveille scientifique que nous vous offrons au prix absolument extraordinaire de

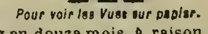
96 FRANCS
PRIX DE FABRIQUE

c'est-à-dire moins cher que la plupart des appareils ordinaires que vous pouvez déjà avoir entre les mains et dont vous ne voudrez plus à aucun prix, lorsque vous aurez essayé le nôtre.

Ce n'est pas tout : nous voulons encore que votre acquisition ne vous gêne en quoi que ce soit, aussi nous vous offrons de confiance

un Crédit de 12 Mois

Pour voir les Vues sur papier.



Vous nous paierez en douze mois, à raison de la modique somme de **8 FRANCS** par mois.

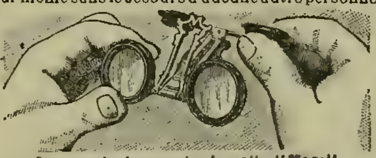
Vous serez servis en *toute confiance*, sans que vous ayez absolument **rien à payer d'avance.**

L'emballage et le port sont gratuits ; les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur.



La Jumelle "Mars" fermée.

Chaque appareil expédié est accompagné d'une *notice explicative* donnant sur la manière de faire fonctionner l'appareil et celle de se servir de la jumelle, des renseignements tellement précis, qu'un enfant de 4 ou 5 ans pourrait opérer lui-même sans le secours d'aucune autre personne.

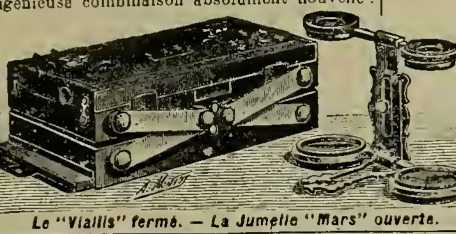


Comment s'ouvre la Jumelle "Mars".

Nous vous garantissons l'appareil et ses accessoires tels qu'ils sont annoncés.

LÉON BLOCH, Ingénieur, 1, Avenue de la République, PARIS.

Le "Viallis" complet, avec ses Accessoires.



Le "Viallis" fermé. — La Jumelle "Mars" ouverte.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION — J. 2

Je, soussigné, déclare acheter à la Maison Léon BLOCH, *à Paris*, l'Appareil Stéréoscopique *le* "**VIALLIS**" complet, *tel qu'il est annoncé ci-dessus, aux conditions ci-dessus mentionnées, c'est-à-dire moyennant le paiement de* **8 francs** par mois, *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **96** francs, *prix total*

S'il n'y a pas de station de chemin de fer, indiquer la plus proche.

Fait à .... , le ....

Nom ....

Prénoms ....

Profon ou qualité ....

Département ....

SIGNATURE

Prière de bien indiquer la profession ou qualité.

Prière de remplir ce Bulletin et de l'adresser à : L'Ingénieur **LÉON BLOCH**, 1, Avenue de la République, PARIS.

Wellhoff et Roche, 55 rue Fromont, Levallois-Perret. — *Le Gérant :* VAURIGAUD



N° 83
16 Mai 1903
Paris . . . . . 15 Centimes
Départements. 20 Centimes
E. CHATENAY, Éditeur.
43, Rue de Berlin, PARIS

LA VIE EN ROSE

LES DIMANCHES



Dessin de Cadel.

— *Voyons, Monsieur, y a pas de bon sens, faut en finir, il est midi !!*
— *Ça me fouille encore...*

MÉPRISE



— Mon cher, je vous plains! je suis comme vous en ce moment, et je sais ce que c'est.
— Vous êtes cocu?
— Mais non! je suis simplement enrhumé.

HISTOIRES AMÉRICAINES

La Guigne

Dick Tutenfow, le « roi des cochons », sortit du pork-packing. Sans même prendre le temps de passer au lavatory, il se dirigea vers la gare centrale de Chicago.

En montant dans la voiture Pullmann, il monologuait :

— Si de Porcopolis, ma ville natale, à Brooklyn, ma ville de plaisance, je ne ne trouve pas un mari pour miss Machina, ma fille, je renonce décidément à ce genre de sport qui, n'étant pas un sport frais, finirait par me flanquer la fâcheuse neurasthénie.

Et puis, j'en ai assez de me faire chiner et trichiner par tous mes amis et connaissances.

Après tout, miss Machina, ma fille, n'est pas un si mauvais parti. Evidemment, son académie ne pourrait rivaliser avec celle de Maggie Goleth, la célèbre courtisane de la 36e avenue — le numéro est très apparent sur la porte — Mais Louise Michel l'a dit : « La beauté passe, la laideur reste. »

Et puis, mon futur gendre trouvera dans la corbeille un million de dollars en bonnes actions sur la « Camembert-automobil-Company », ce qui n'est pas à dédaigner, à l'époque pratique où nous vivons.

Une voix suave comme celle d'un adjudant de service le ramena aux réalités de l'heure présente.

Le barman était devant lui qui s'informait, son petit carnet en main :

— Est-ce que le gentleman se fait inscrire pour déjeuner ?

Dick Tutenfow acquiesça. Ses méditations l'avaient creusé, et il se sentait un appétit de Gargantua.

Il trouva la petite table à deux déjà occupée par un grand jeune homme blond, de mine blafarde, qui le salua aussi correctement que s'il sortait d'une maison de correction.

Le « roi des cochons » se nomma ; à son tour, l'inconnu révéla sa personnalité :

— Je suis Anglais... Ecossais plutôt : Mac Raught.

Dick Tutenfow interrogea :

— Seriez-vous allié au Mac-Raught qui écrivit un si documenté traité de pisciculture ?

— C'est mon père, gentleman.

— Et cet autre Mac Raught qui vend de la morue, est-il aussi des vôtres ?

— C'est mon frère, gentleman.

Le « roi des cochons » semblait ravi. Son voisin de table était d'excellente souche, et ses manières affectaient la plus parfaite distinction :

— Hé, hé, pensa-t-il, voilà peut-être le gendre rêvé !

Le déjeuner englouti, on servit le café.

Dick Tutenfow déboucha un flacon, et, la bouche en chose de poule :

— Me permettrez-vous de vous offrir un doigt de ce vieux whisky ?

L'inconnu refusa : il n'ingurgitait jamais de spiritueux, affilié depuis l'âge de six mois à une ligue antialcoolique.

— Bon, ça ! songea Dick. Un garçon qui ne boit pas, c'est une perle.

Cependant, lui-même s'était versé un grand verre de whisky et l'avait savouré avec amour et délice, mais sans orgue ni morgue.

Il fouilla ensuite dans la poche intérieure de son cover coat, en tira un étui à cigares gonflé comme une outre, et, le présentant à Mac Raught :

— Vous ne refuserez pas un de ces délicieux havanes ?

— Pardonnez-moi, dit l'Ecossais, mais je ne fume jamais.

Dick Tutenfow était enchanté.

Jamais il ne dénicherait pour sa fille un mari plus « confortable ».

Et, estimant qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, il commença illico le panégyrique de miss Machina : jeune personne très bien élevée.. brevet supérieur.. piano... peinture... fait ses robes elle-même.

— Enfin, termina-t-il, c'est bien la femme qu'il vous faut, et je suis sûr que vous ferez un ménage parfait.

— C'est impossible, gentleman.

— Impossible ? Allons donc ! le mot « impossible » n'est pas américain.

— C'est impossible, répéta Mac Raught : non seulement je ne bois ni ne fume, mais j'ai aussi les pieds noués et je... ne marche pas.

JACQUES YVEL.

AMERTUMES!

— Est-ce que je n'ai pas toujours fait tout ce que j'ai pu pour toi?
— Précisément, c'est cela dont je me plains!

Dessin de Gel.

A-PROPOS

Dessin de Gottlob.

— *Ah! t'es une honnête femme, ah! tu t'vantes d'être mariée! Tiens, empoche ça, ça t'fera du bien; les femmes mariées, ça s'lave jamais!!*

DANS LE LAC !

Nouvelle inédite d'Auguste GERMAIN

I

Rue de Berne, un petit salon très élégant.
Mademoiselle Suzette, une théâtreuse à la mode cause avec Mlle Jenny, autre théâtreuse.

SUZETTE. — Alors ma petite, cela ne va pas du tout?

JENNY. — L'estomac est toujours bon, mais ce sont les affaires.

SUZETTE. — Tu barbotes.

JENNY. — Je suis au fond du lac... J'ai beau faire tout ce que je peux, rien ne me réussit.

SUZETTE. — C'est épatant que tu n'arrives pas à garder un amant... Tu en as eu beaucoup, cependant.

JENNY. — Trop !

SUZETTE. — Et en garder plusieurs!... C'est déjà difficile d'en conserver un !

A ce moment, entre une femme de chambre, au visage chiffonné, dans lequel brillent deux yeux ardents, admirablement moulée dans une robe noire que rehausse la blancheur d'un tablier festonné, la jolie petite femme de chambre parisienne qui, elle aussi, aura peut-être un jour ses chevaux et sa voiture.

...admirablement moulée dans une robe noire que rehausse la blancheur d'un tablier festonné.

LA FEMME DE CHAMBRE, *à Suzette.* — Madame, il y a là un monsieur qui désire vous voir. (*Elle tend une carte de visite à Suzette*).

SUZETTE, *s'exclamant.* — Ah ! Pierre Desforges.

JENNY. — Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

SUZETTE. — Un ami d'enfance... On s'est connu, tout petits, quand j'habitais Clermont-Ferrand... J'aurai vraiment un grand plaisir à le revoir.

JENNY. — Je comprends !

SUZETTE. — C'est un excellent garçon, pas très malin, mais plein de cœur et de gentillesse... (*avec un rire*). Tout gosse, on jouait ensemble au petit mari et à la petite femme.

JENNY. — Et tu as encore un béguin pour lui ?

SUZETTE, *s'esclaffant.* — Qu'est-ce que tu murmures? Avoir un béguin pour un homme de province, quand on a connu des Parisiens? Ah! ma petite, tu retardes... Ça ne m'étonne plus que tu ne puisses pas conserver un ami!

JENNY. — Il est riche, ton Auvergnat?

SUZETTE. — Très... C'est le gros gentleman-farmer.

JENNY, *implorant du regard son amie.* — S'il est très riche et si tu ne tiens pas à lui, puisque moi je suis dans la purée, est-ce que tu ne pourrais pas...

SUZETTE. — Te le faire connaître ?

JENNY. — Dame !

SUZETTE. — Avec le plus grand plaisir... Seulement retire-toi un instant.

JENNY. — Je m'en vais dans ta chambre à coucher, tu m'appelleras quand le moment psychologique sera venu.

SUZETTE. — Compte sur moi, bébé !

II

Suzette reste seule.
La femme de chambre introduit un Monsieur admirablement habillé et cravaté, d'une allure très désinvolte.

SUZANNE, *ébahie.* — Tiens ! Mais vous n'êtes pas M. Pierre Desforges !

LE MONSIEUR. — Non, mademoiselle... Mais, mon ami Pierre va venir dans quelques instants.

SUZETTE. — Et il vous a dépêché comme ambassadeur ?

LE MONSIEUR. — L'ambassade est des plus agréable pour moi...

SUZETTE. — Je suis ravie aussi, monsieur... Mais vous devez comprendre mon étonnement ?



— Tiens ! Mais vous n'êtes pas M. Pierre Desforges !

Le monsieur, *avec un léger sourire ironique.* — Je comprends parfaitement, quoique, moi aussi, je sois de Clermont-Ferrand.

Suzette. — Ah! vous êtes de?... Je ne l'aurais pas cru... Vous n'avez pas du tout l'air auvergnat...

Le monsieur, *s'inclinant et baisant très respectueusement la main de Rosette.* — Merci de cette bonne parole. C'est le compliment le plus aimable que vous puissiez me faire!

Suzette. — Vous n'êtes pas comme Desforges, vous!

Le monsieur. — Que voulez-vous dire par là?

Suzette. — Il est gros, emprunté, il a l'air d'un ours.

Le monsieur. — Oh! je vous en prie, ne dites pas de mal de Pierre!

Suzette. — Je n'en dis pas de mal, je constate simplement ce qui est. Vous devez venir souvent à Paris, vous?

Le monsieur. — Très souvent!

Suzette. — Ça se voit! Vous êtes élégant... vous semblez très gai... Et je ne devrais pas vous le dire... mais je vous trouve fort joli garçon!

Le monsieur. — Si je suis un joli garçon, vous êtes une femme adorable... Et puisque vous m'avez permis de vous baiser la main, voulez-vous me permettre maintenant de vous remercier en vous bécotant les joues?

Suzette. — Allez-y!

A ce moment, la porte du salon s'entr'ouvre, la femme de chambre apparaît.

La femme de chambre. — Madame?

Suzette. — Voyons, laissez-nous!

La femme de chambre, *s'inclinant.* — J'ai compris!

Elle referme la porte et se retire discrètement.

Suzette, *embrassant à son tour le monsieur.* — Vous êtes un sacripant, vous!

Le monsieur. — Cela s'explique facilement. Je viens de rester six semaines en province... Et dam! quand on débarque à Paris...

Suzette. — On apporte avec soi tout le soleil de la province.

Le monsieur. — Voulez-vous me permettre de vous en offrir encore quelques rayons?

Il embrasse de nouveau Suzette qui se défend sans conviction.

Suzette. — Ah! je reconnais là toute la vivacité des habitants de Clermont-Ferrand!

Suzette et le monsieur évoquent le souvenir de personnes qu'ils connaissent, tout cela entrecoupé de baisers et de caresses.



— Dis donc, est-ce que tu vas me faire poser encore longtemps?

Le monsieur. — Il y a longtemps que vous avez quitté cette ville?

Suzette. — Assez longtemps. Est-ce que vous connaissez Mme Durand?

Le monsieur. — Mme Durand, la nièce du juge?

Suzette. — Oui, elle boitait légèrement.

Le monsieur. — Si je la connais, c'est ma cousine!

Suzette. — Eh bien! nous avons été en pension ensemble.

La conversation continue.

Et l'entretien continue, très long, si long, que, au bout d'une heure, une porte s'ouvre et une femme apparaît furieuse, congestionnée, les yeux hors de la tête, trépidante comme une locomotive sous pression: C'est Mlle Jenny.

III

Jenny, *à Suzette.* — Dis donc, est-ce que tu vas me faire poser encore longtemps?

Suzette, *ouvrant de grands yeux et regardant Jenny avec une stupéfaction évidente.* — Comment, tu étais encore là?

Jenny. — C'est bien cela! Tu ne te rappelles plus ce que tu m'avais promis?

Suzette. — Non!

Jenny. — Ah! misérable!

Suzette, *se frappant le front.* — Oui, maintenant, ça me revient! Je devais te faire connaître M. Pierre Desforges.

Jenny, *désignant le monsieur qui tient Suzette enlacée et qui semble éprouver le plus grand plaisir à se trouver dans cette position.* — Je crois maintenant que j'arrive un peu tard?

Suzette. — Et pourquoi?

Jenny. — Vous vous êtes retrouvés et vous avez joué de nouveau au mari et à la petite femme? (*vexée*) Ah! c'est beau, les amitiés d'enfance!

Suzette. — Ma chère, tu te trompes... Monsieur n'est pas celui que tu crois.

Jenny. — Hein! Il ne s'appelle pas Pierre Desforges?

Suzette. — En effet... Seulement, tu vas voir comme je suis bonne...

Jenny. — Qu'est-ce que tu vas faire?

Suzette, *au Monsieur.* — Nous dînerons ensemble ce soir?

Le monsieur. — J'y compte bien!

Suzette, *à Jenny.* — Eh bien, ma chère, je t'ai réservé comme je te l'ai dit, mon ami Pierre... Tu vas faire sa connaissance et tu dîneras avec nous.

Jenny. — Alors, je vous pardonne.

Le monsieur, *regardant sa montre.* — Mais il y a plus d'une heure que nous sommes en train de causer... Pierre doit être arrivé...

Suzette. — Vous croyez?

Le monsieur. — J'en suis certain... Il m'avait dit qu'il serait ici vingt minutes après moi... au plus tard...

Suzette. — Attendez... Que je m'en assure!

Suzette sonne, mais vainement...

IV

Suzette. — Comment se fait-il que la femme de chambre ne vienne pas?

Le monsieur. — Oh! à Paris, les domestiques!

Suzette. — Ils ne sont jamais là quand on les appelle. Allons voir.

Elle sort du salon, suivie du Monsieur et de Jenny. Elle appelle vainement de nouveau la domestique, quand tout à coup, elle ouvre la porte du cabinet de toilette.

Suzette, *poussant un cri.* — Ah! mon Dieu!

Aussitôt, on voit la femme de chambre qui se dégage des bras d'un Monsieur, lequel était en train de l'embrasser violemment.

La femme de chambre. — Zut! Madame!

Suzette, et le Monsieur (*ensemble*). — Pierre Desforges!

Monsieur Pierre Desforges, *se mettant à rire.* — Ah! vous voilà!

Suzette. — Et vous? Vous venez ici pour séduire ma domestique?

Pierre Desforges, *se tordant.* — Que voulez-vous! j'avais envoyé mon ami en ambassadeur... Vous m'avez fait poser...

Suzette. — Et il débauche ma femme de chambre!

La femme de chambre. — Après tout, on en vaut bien d'autres!

Pierre Desforges. — Certainement! Et si tu me veux faire le plaisir de dîner ce soir avec moi...

La femme de chambre. — Comment donc!... Je marche.

Suzette. — Elle est raide!

Jenny, *morne, à Suzette.* — Et moi, alors? qu'est-ce que je deviens?

Suzette. — Toi, ma chère, qu'est-ce que tu veux, il n'y a rien à faire pour toi.

Jenny. — Ah! oui, quand on est dans le lac...

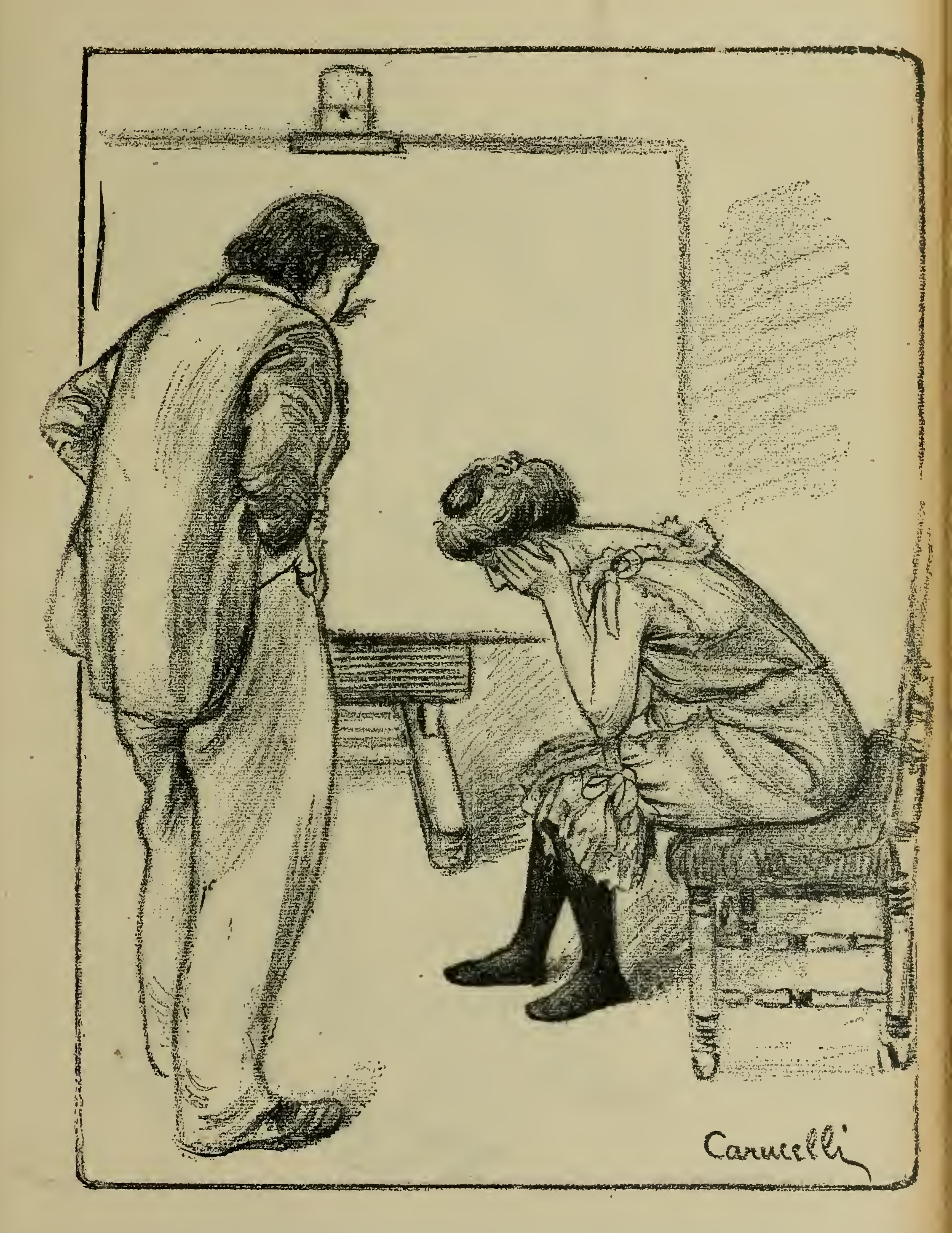
Suzette. — On y reste.

Auguste Germain.



— *Zut! Madame!*

LES ROSSARDS



— *Oui... et tu es d'autant plus à plaindre d'être enceinte, que c'est de ses œuvres...*

MYSTÈRE



Dessin de Sancha.

— Pourquoi, diable, belle Euphrasie, vos nichons dansent-ils le Cake-Walk pendant que nous mazurkons?

AMÉNITÉS



Dessin de Pal.

— *Tu n'veux pas poser toute nue? T'as des principes??? Bon Dieu! ils sont plus rigides que tes attraits!!*

SA MÈRE

Elle aussi, elle a été jeune ; elle aussi, elle a été jolie, rose, fraîche et blonde, accorte et légère, et pimpante, affriolante, endiablée, endiablée de l'endiablante diablerie du diable, belle à ravir, avec des yeux à incendier tous les cœurs, des dents à pulvériser tous les lingots, des cheveux à envelopper l'humanité mêlée tout entière comme dans un maillot, un drap de lit ou un linceul, sans cesse riant du rire insolent de ses lèvres fleur de sang, toujours frétillant devant les messieurs, toujours frétillante devant les hommes.

Elle aussi, elle a commencé tout en bas de l'échelle, sous les toits, rageant désespérément de la vertu physique à elle imposée par celle-là qui, à la suite d'un jour de déveine, de jour de maldonne, d'une nuit de méchance et de maladresse, d'un matin de paresse ensommeillée et d'inexpériente négligence, sans y prendre garde, l'avait, pour toute fortune, dotée de la vie, — un oubli ! — sans même prendre soin de pousser au mieux sa mauvaise plaisanterie en la faisant tout au moins en garçon.

Elle est déformée, aujourd'hui, flasque et molle, disloquée, comme disjointe, gonflée d'ici, dégonflée de là, tout au rebours du beau, la taille aplatie, la gorge tombant comme la pluie, le ventre proéminent, tremblotant comme gelée sur les cuisses martelées.

Sur le nez, trognonnant et vermeil, lui fleurit un duvet qui semble moisissure et sur la tête, bien au milieu, les cheveux raréfiés dessinent un triangle pauvrement rosé qui fait songer à l'incarnat des charcuteries, un crâne d'York !

Elle est usée, en un mot.

L'INDISCRET



Dessin de Wely.

— Oui, mon chéri, je suis chez ma couturière, ma robe est prête, je vais l'essayer de suite.



— *Mince de veine! moi qui m'place chez un homme seul pour avoir moins de travail.*

Et, je vous en réponds, il a fallu limer dur et longtemps pour arriver à ce résultat, car elle était solide, la drôlesse, forteresse ayant soutenu maints assauts. assauts lents d'épuisés, assauts violents de néophytes!

Mais l'amour, qui fait passer le temps, vient à bout de temps et d'ailleurs, lui rendant sa politesse, le temps fait passer l'amour, sujets de pendules nombreuses.

Après l'avoir bien sincèrement maudite au début, cette enfant née de son ventre, tombée d'elle comme tuile d'un toit, après l'avoir laissé pousser au n'importe comment du hasard, un jour, par force, ayant remarqué que le fruit gagnait en gentillesse, en raison même de ce que perdait l'arbre, ayant *de visu* constaté que les commencements, que les prolégomènes promettaient, tout à coup envisageant l'avenir, ce fantôme! l'avenir, ce mouvant effet de mirage! et comprenant que les desseins de Dieu sont impénétrables, d'avance se forgeant une félicité qui la fît pleurer de tendresse, elle tomba à genoux et, prise d'une véhémente crise de maternité, dans une première giboulée de cœur, couvrit sa fille de baisers trempés de larmes.

Et c'est depuis lors que, la dressant en vue des œuvres de Satan et de ses fameuses pompes, d'un œil jalousement intéressé, elle épie l'éclosion de sa beauté et de ses beautés et, dans son vieux cœur gangrené et joyeux, suppute et calcule, en se faisant les cartes, tout ce que, bientôt, lui rapporteront les charmes du petit ange que la Providence lui a envoyé.

Parfois, elle s'attendrit: à certaines époques, elle va jusqu'à l'émotion sincère.

— Ma fille fera comme moi, dit-elle alors. Dans notre famille, nous sommes toutes mères d'actrices de mère en fille.

JULES DE MARTHOLD.

LES DEMOISELLES "MODÈLES"



Dessin de Radiguet.

— Pourquoi j'ai mis ça?.. Dame! puisque c'est défendu de poser nue chez les artistes, j'poserai maintenant les enfants en maillot!...

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (25)

par WILLY

(*Suite*)

XXII (*Suite*)

CE N'EST PAS LES FEMMES QUI MANQUENT

— Non, pour une fois, monsieur Lauban, vous n'en avez qu'une. Une seule!

Et, d'ailleurs, sans grande importance, c'est une seule enveloppe avec en-tète commercial et timbre anglais. Un magazine qui demandait un article d'une quinzaine de pages sur les eaux minérales de Paris.

— Quelle nouvelle ! A Paris, il y a donc des eaux minérales? je ne m'en doutais pas.

— Comment! souffla Mme Peruwelz en guignant le lit, vous ne vous en doutiez pas ! Et l'eau de seltz !

— Quinze pages sur l'eau de seltz ! Ça doit ètre ça. Y a de quoi faire... Et alors .. Qu'est-ce que je voulais dire ? Alors...vous ne posez pas vos lunettes?

— Mais si, cèrtainement que si,monsieur Lauban! Volontiers.

— Et vos autres lettres ?

— Mes autres lettres aussi, je les pose.

— Et votre...

— Mon pantalon ?

— Vous l'avez toujours, ce petit coquin de pantalon rouge ?

— Sans doute.

— Et bien, prouvez-le.

Elle le prouva. Et vite. Les draps, le traversin, l'oreiller, les rideaux du lit furents stupéfaits de la promptitude. Il n'y eut que Jim-édredon pour ne pas s'en épater.Mais je rappelle que(c'est un alexandrin à la Lecoñte de Lisle).

En outre que bouddhiste, il était étranglé.

Et voilà. Rien de spécial à signaler. De la promptitude et de la re-promptitude. Car il y eut récidive. Voilà tout.



— *Cinq minutes de plus ou de moins...*

— Oh ! ce monsieur Lauban ! oh ! ce passionné! hoquetait Mme Peruwelz. Oh ! oh ! ces artistes !... Bon, bon, profitez, Monsieur, profitez, oh ! oh ! Et elle eût monologué comme ça, pendant deux heures, sans arrèt (ni buffet). Maurice, sérieux, la rappela aux contingences,

— Soyez raisonnable. Voyons... toutes ces lettres à monter !

— Cinq minutes de plus ou de moins ? Oh, oh, ces artistes... Profitez, rofi...

— Non! madame. Assez de oh ! oh ! Que cinq minutes ne soient rien pour vous, après tout, ça se peut très bien. Quant à moi... Songez, s'il vous plaît, que j'ai quinze pages à écrire sur l'eau de seltz.

XXIII

UN RACCOMMODEMENT RATÉ

— Ce n'est pas les femmes qui manquent.

Après s'en être une première foïs (par deux fois) assuré sur la propriétaire du pantalon garance, Maurice, désireux d'enraciner sa conviction, soigna ses dessous, s'inonda de parfumerie, quitta l'hôtel de Fontenoy, grimpa sur l'omnibus Place Saint-Michel-Trocadéro-Ceinture, descendit rue de la Pompe, et piqua droit vers le 69.

Il sonna.

La youpine lui ouvrit, tout son poil plume de corbeau embroussaillé, le nez mouillé, les joues mouillées, les yeux mouillés et bordés de pourpre.

— Toi? Chance! j'avais plus d'argent. Mais c'est pas pour ça que je pleure.

— M'en doute un peu. Ce que tu sens l'oignon!

— Tu aimes pas?

— Assez dans la soupe au fromage. Moins dans la femme.

Mary Crémieux eut une pensée, une inspiration admirable :

— Si tu veux, j'puis m'laver.

— A condition que tu aies de l'eau de source, lui répondit Maurice, prudent. Si c'est de l'eau de Seine, non. Je préfère encore l'oignon...

— ... Z'à la fièvre typhoïde? Je comprends ça.

Et elle ne se lava pas.

N'empèche que ce fut exquis (canard aux navets, perdrix aux choux, cochon à la sauge... et juive à l'oignon : essayez). Moyennant deux napoléons, Lauban s'en fourra jusqu'à la luette. Gavé, content, il allait se trotter. Déjà, il lissait du coude son haut de forme.

— Encore un baiser? proposa la youpine. Ce sera pour le même prix, si tu n'as plus le sou.

Il n'avait plus le sou, mais il refusa le coup de l'étrillé!

— Tu voudrais pas! J'ai quinze pages à abattre.

— De ton drame?

— Sur l'eau de seltz.

— Bon, sourit-elle, j'insiste pas. Mais, si ça peut te faire plaisir... et toujours pour le même prix... je vais te renseigner sur Gaëtane.

— Dis, pria-t-il négligemment.

— Bé, depuis votre brouillerie, elle manifeste une de ces hures!... Tu peux être sûr que ça la travaille... Il te faut pas céder, tu sais.

— Moi, céder! Tu ne me connais guère.

— Car c'est elle qui cèdera. Et avant longtemps, va. Je t'en avise.

Maurice palpa glorieusement sa cravate. Puis il taquina son rien de moustache.

— Et la question du prince Jean? demanda-t-il d'un ton d'amère raillerie.

— Ça, fit la juive en clignant de l'œil, c'est une question plus énigmatique. Tout ce que j'en sais pour ma part, c'est que, depuis plus d'un an que je vais rue des Belles-Feuilles...

— ... d'automne.

— ... J'y ai jamais aperçu ni le nez ni les talons du prince Jean. Pardine, *elle* prétend toujours : « Il va venir », ou bien : « Il vient justement de partir. » Ça la pose. Ça la pose, mais c'est de la pose. Pour moi, le prince se repose, ou a trouvé mieux : même chose.

— Tu rimes, remarqua Maurice.

— Avec les poètes. Des fois.

Et elle se tut. Lui aussi. Il mit son chapeau et se retira. Où aller?

— Ce n'est pas les femmes qui manquent.

— Oh! Excellente idée! Si que j'irais déjeuner dans une brasserie à donzelles!

Au Quartier, parbleu! En ces conditions, il n'y avait qu'à reprendre au plus tôt la Place-Saint-Michel-Trocadéro-Ceinture.

Une place sur l'impériale. A onze heures ... quante-cinq, place Saint-Michel, et, à midi trois, rue Racine.

— Au *Rouet d'Omphale* ou au *Petunia?*

D'habitude, au Pétunia, quatre femmes culminent. Au Rouet, sept. Maurice eut vite pris son parti; il entra au Rouet.

— Bonsoir, mesdames, salua-t-il spontanément, par vieille et courtoise habitude.

Mais, aussitôt, il constata que l'établissement était vide. (Le désert, moins les chameaux). Seule, vissée à son comptoir, la patronne à la ventripotence quasiment célèbre, Mme Olympe, dévorait un petit pain et un hareng-saur.

— Toi, petit père? Quel événement! glousse-t-elle et un sourire se suspendit aux commissures de ses lèvres. C'est une absinthe?

Debout, les bras croisés, les yeux luisants d'une inquiétude fureteuse :

— C'était pour briffer, répondit le poète. Mais... Ah çà! tu n'as donc plus de demoiselles?

Mme Olympe prit une arête de hareng, se cura une molaire et son sourire glissa jusqu'à son triple menton.

— A cette heure, tu voudrais pas? Quand c'est qu'elles pionceraient, les grenouilles? Comme on voit bien, petit père, que tu ne nous fréquentes plus!

Il secoua sa cravate (jaune paille, je crois, et mouchetée de bleu de Prusse), s'assit, s'affaissa plutôt, comme quelqu'un dont tout l'organisme fléchirait sous un écrasant fardeau de volupté, et s'excusa d'un ton de modestie souverainement vaniteuse :

— Pas ma faute. Je suis fourré jusqu'au cou dans les actrices. Pas moyen de m'en dépêtrer. Lala, lala!

— Connu. Maugis nous a annoncé ça, glouglota Mme Olympe en suçotant la tête du hareng. Et, à part ça, qu'est-ce que tu veux croûter?

Il eut la délicatesse de n'exiger que des friandises locales : du concombre à la vinaigrette, des œufs durs, du jambon. Puis, complétant :

— Et de l'eau de seltz.

Le menton triple eut un ébahissement :

— Pure, l'eau de seltz?

— Si possible.

— C'est la Girard qui t'a dressé à boire ça?

— Non, fit Lauban laconique et mystérieux, c'est pour un article.

Et il commença à mastiquer. Mme Olympe vint étaler à côté de lui son illustre panse volumineuse.

— Ça te dérange pas?

— Du tout.

— Et que je fume?

Il lui offrit un « entr'acte ».

— C'te queue de rat! fit-elle avec une indulgente ironie... Oh! décidément, mon fieu, tu y es plus.

— T'aurais désiré une pipe?

Minaudière (ô la grâce intense des hippopotames!) elle dénoua un lacet, écarta un empan de son corsage et cueillit sous son triple menton, entre deux énormes gourdes vivantes, un cigare de six liards. Il était bis, tout chaud et quelque peu moite. Elle essaya de l'allumer.

— Iprendra pas, dit Lauban. T'as sué dessus.

— Et quand même j'aurais sué! Je suis pas en amiante, peut-être.

Le fait est que le cigare finit par être allumé. Maurice renifla :

— T'avais raison. C'est pas l'amiante que ça sent. Ce serait plutôt une odeur de colle de poisson qui brûle.

— Ma foi oui, acquiesça Mme Olympe. Ça doit venir du hareng que j'ai boulotté.

Et, l'un mangeant, l'autre fumant, ils continuèrent à s'entretenir d'une façon calme et familière. Les glaces, aux murs de la salle, multipliaient la silhouette d'un perroquet cabriolant sur le comptoir. En un coin, un petit chien vomissait. Des mouches partout. Paysage charmant et zoologique. Et, comme le poète achevait son jambon :

— C'est-i'vrai, demanda l'hippopotame, que ta Girard est la maîtresse du prince Jean?

(*A suivre*)

Voir la *Vie en rose* depuis le numéro 57.

LE FRISSON commence un roman inédit et savoureux de **WILL** le père des " CLAUDINE "

LA MÔME PICRATE

Cette œuvre, remarquablement illustrée par la photographie d'après nature, est une ét e allure endiablée et suggestive de la vie des ballerines, qui passionnera les gens de goû chercheurs d'émotions vraies.

LE FRISSON est le seul journal photographique qui emprunte ses documents à la vie ré

LE FRISSON est le seul hebdomadaire qui se soit assuré la collaboration des aut plus en vogue, **WILLY, Auguste GERMAIN, etc. etc.**

LE FRISSON est le seul illustré qui donne un hors texte en couleurs.

0 fr. 15

DANS TOUTE LA FRANCE.

Le plus célèbre ouvrage et le plus grand succès du siècle

AMOUR ET SÉCURITÉ PAR DOCTOR-BRENNUS

P.rsuivi en cours d'assises et acquitté, cet ouvrage, n pit des violentes polémiques qu'il a soulevées, est aus légal qu'instructif et précieux. Il se recommande au and public par les données inédites qu'il porte à a naissance, données secrètes restées jusqu'à pré- en e privilège de quelques rares initiés. Outre son 8t cientifique et pratique, **AMOUR et SECU-RITÉ** est encore appelé à opérer une véritable mais que révolution sociale en préservant de la honte et désespoir les familles dont les filles, vaincues par es ductions de l'amour, succombent à la tentation. L'ét nante rapidité avec laquelle il se propage, démontre nie que tout autre argument qu'il répond à un besoin éen satisfaisant à de constantes et unanimes préoc- cup ions.

DOCTOR-BRENNUS y indique les moyens scientifiques de procréer à volonté fille ou garçon. Il donne aussi aux malheureux atteints de tares physiologiques le moyen de se marier, de ne plus vivre en dehors de la vie; leur permettant le réconfort de l'amour légitime; sans danger de procréation, qui lèguerait à l'humanité de tristes descendants, héritiers des tares de leur père. C'est donc faire œuvre humanitaire de permettre à certains déshérités les douceurs et les joies du mariage, sans danger pour la société.

AMOUR et SÉCURITÉ est le livre que tout homme devrait lire et relire. C'est le conseiller du jeune homme, auquel il évite le terrible fléau : créateur de rachitiques, rongeur d'énergie et de vitalité. Lisez-le, et quand vous l'aurez lu; vous serez certainement, le propagateur de ce sensationnel ouvrage qui a révolutionné le monde entier.

Envoi franco contre cinq francs en timbres, mais de préférence en un bon ou mandat sur la poste à

N **ANDRÉ HALL**, Editeur, **17, 17bis et 19, Rue Laferrière, Paris.**

Envoi franco du Catalogue complet contre un franc pour le port.

LE NU D'APRÈS L'ANTIQ

Numéro spécial de la VIE EN ROSE

par H.-G. IBELS

Le Numéro : 50 Centim

Envoi franco contre **60** centimes au bu du journal

---

pareils intimes, toilette alcôve, précieuse découv. sécurité totale, rationnelle, pratiq. facile s spéciales, ouvrages rares. Photos idéales .Superbes ll. et catal. illust. 1 f. Martignac, 15, r. de Navarin, Paris

LIVRE Catalogue extra-curieux, intime, plus six éch. très beau pour 1f25 timbres ou mandat. E. NEZANT, 19, rue Bichat, PARIS.

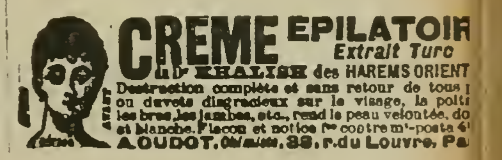


Vraiment belles et artistiques. C logue illustré avec 48 échantillon 3 belles cartes-album ou stéreosc Fr 5. Envois choisis avec soi Fr. 10 et 20
R.-F. GENNERT, 89, Faub. Saint-Martin, PA

RIOSITÉS PHOTOS-LIVRES 21 beaux échantillons 1 fr. 95 — 50, 8 fr. 95 Catalogue curieux 0f25 (Discrétion)
VNTIONS RÉUNIES, Rue Truffaut, PARIS.

NOUVEAUX PRESERVATIFS

Sans soudure. — Sécurité absolue. — Solidité garantie
Les seuls n'atténuant pas la sensibilité. — Envoi discret du Catalogue illustré et de plusieurs échantillons contre 1 fr. 25
Ecrire : Sté AU TRÈFLE, 12, Rue Castex, Paris (IVme)



LENDID HOTO Poses nu artistique, nature 40 échons 2 albums et cur. catal. 3f50. Coloriés : 5 fr. Fco timbre ou mandat. DUTREY, 8, rue Müller, Paris

PHOTOS d'une sensualité troublante. 50 éch. et 2 cartes-album. 5 fr. V. ANDRE, 84, Faubourg du Temple, Paris.

ıp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret

Le Gérant : VAURIGAUD.

OCCASION RARE



— *Allons, Messieurs, aucun parmi vous ne veut-il m'aider à rompre la glace?*

Dessin de Vallet.

23 Mai 1903. Départements 20 Centimes. 43, rue de Berlin, Paris

LA VIE EN ROSE

CHEZ LE GRAND COUTURIER



Dessin de Lourdey.

— *Que madame la marquise soit sans inquiétude ; en lui pinçant légèrement le derrière, nous ferons disparaître les plis du ventre.*



Dessin de Ludovic Riezer.

— Je ne suis pas à mon aise,... je sors trop souvent,... c'est ennuyeux d'être si répandue.
— Asseyez-vous,... ça va e tasser.

LES PETITS VAUDEVILLES

Un service d'ami

Sur le boulevard, à l'heure apéritive, alors qu'au long des terrasses les verres empruntent au prisme toutes ses couleurs.
Georges Brignac, gentleman trentenaire, de belle allure, l'air d'un mousquetaire, flâne, le nez au vent, et pas les yeux dans sa poche.
Au tournant de la Chaussée d'Antin, il croise un autre gentleman, de même âge, mais bas sur pattes, l'air d'un palmipède déguisé en homme du monde.

BRIGNAC. — Mais je ne me trompe pas, c'est Dartigue!

DARTIGUE. — En effet, mais...

BRIGNAC. — Comment! tu ne me reconnais pas? Brignac... Gaston Brignac... ton camarade de Saint-Cyr.

DARTIGUE. — Brignac?... attends donc... oui, oui, on te surnommait: le pélican.

BRIGNAC. — Et toi: le cormoran... Dire qu'il y a dix ans de ça!

DARTIGUE. — Ce vieux Brignac!

BRIGNAC. — Ce brave Dartigue!... Tu dois être au moins capitaine? Hein! tu as dû en avoir, de ces aventures?

DARTIGUE. — Moi! pourquoi?

BRIGNAC. — Dame! les aventures du capitaine Cormoran... on en parle assez.

DARTIGUE. — Mon cher, je ne suis ni capitaine ni même lieutenant... j'ai donné ma démission en me mariant.

BRIGNAC. — Tiens! c'est comme moi. Jolie femme? des enfants?

DARTIGUE. — Pas d'enfants et... plus de femme.

BRIGNAC, apitoyé. — Pauvre ami!

DARTIGUE. — Oh! elle n'est pas morte, la coquine!

BRIGNAC. — Elle t'a trompé?

DARTIGUE. — Avec tous mes amis d'abord, ensuite avec mon valet de chambre... elle était très éclectique.

BRIGNAC. — Non?

DARTIGUE. — C'est comme j'ai l'honneur...

BRIGNAC. — Alors... divorcés?

DARTIGUE. — Tu parles! Et toi, es-tu heureux?

BRIGNAC. — Très! j'ai une femme adorable...

DARTIGUE. — Et tu l'adores?

BRIGNAC. — Non, je la trompe.

DARTIGUE. — Allons, bon!

BRIGNAC. — Qu'est-ce que tu veux? J'ai toujours été très volage... Et puis, j'ai l'estomac délicat, et manger du veau tous les jours...

DARTIGUE. — Tu n'es pas flatteur pour Mme Brignac.

BRIGNAC. — Je veux dire que je suis un gourmet dont l'appétit ne s'aiguise que devant des mets nouveaux. Tiens! l'autre soir, au bal de l'Opéra, j'ai fait la connaissance d'une femme charmante... une vraie femme du monde... elle s'appelle Juliette... joli nom, n'est-ce pas?

DARTIGUE. — Juliette! ça c'est drôle.

BRIGNAC. — Ça te rappelle un souvenir?

DARTIGUE. — Oui... c'est-à-dire non... continue! Blonde? Brune?

BRIGNAC. — Non, rousse... mais de ce roux vénitien qui tend de plus en plus à disparaître.

DARTIGUE. — Comme les autruches... Alors, alors elle est rousse? Ça, c'est excessivement drôle.
Et comment as-tu entamé la conversation?

BRIGNAC. — Comme toujours, un peu brusquement: je lui ai pincé la joue d'abord, et puis..

DARTIGUE. — N'insiste pas. Elle t'a dit: Monsieur, je suis une femme mariée, et j'ai un mari jaloux.

BRIGNAC. — Juste! mais comment sais-tu?

DARTIGUE. — Elles disent toujours ça. Et quand dois-tu la voir... chez elle?

BRIGNAC. — Demain soir, mon cher... ah! je bous d'impatience!

DARTIGUE. — Je parie qu'elle demeure dans le quartier Monceau?

BRIGNAC. — Oui, rue de Prony.

DARTIGUE. — C'est bien ça! Je te souhaite beaucoup de plaisir, mon cher Brignac. (*Il lui tend la main.*) Ah! quelle sorte de caleçons portes-tu?

BRIGNAC. — Quelle sorte de caleçons?

DARTIGUE. — Oui!

BRIGNAC. — Des caleçons gris... des caleçons d'homme du monde, parbleu!

DARTIGUE. — Hum! mauvaise affaire!

BRIGNAC. — Tu dis?

DARTIGUE. — Un conseil d'ami: si tu veux être agréé par ta belle, ne passe pas tes caleçons gris... ne les passe pas.

BRIGNAC. — Pourquoi donc ça?

DARTIGUE. — Parce qu'elle n'aime que les caleçons jaunes... c'est une petite dame vouée au jaune.

BRIGNAC. — Mais comment sais-tu?

DARTIGUE. — C'te bonne blague! c'est mon ex-femme!

JACQUES YVEL.



Dessin de Sancha.

— Tu peux m'faire des signes, va, gros bouffi, je n'l'écoute pas : L'ventre à Fatma *n'a pas d'oreilles!.....*

LE THÉ DE LA MARQUISE

I

Au Grandissime-Hôtel.
Cinq heures du soir.
Dans le hall du bas, une foule très élégante.
Cocottes qui se tiennent comme des femmes du monde.
Femmes du monde qui se tiennent comme des cocottes.
Gentlemen, retour des Courses, ou retour de courses.
Du vernis, du brillant, du panache, — tout l'en-dehors de la vie parisienne.
Les uns et les autres sont réunis autour de petites tables, sur lesquelles reposent des théières et des sucriers.
On papotte... On jabotte...
Arrive la Marquise. Trente-cinq ans. Des cheveux ondulés et teints au henné. Le visage d'une vierge, des yeux de bacchante.

La duchesse, *à la marquise.* — Oh! vous voilà, enfin...



— *Oh! vous voilà, enfin...*

La comtesse. — On ne vous espérait plus, ma chère!

La baronne. — D'où venez-vous?

La marquise. — Je ne sais pas...

Toutes. — Elle ne sait pas! (*Riant*) Comme elle est drôle!

La marquise. — Ou plutôt, si... Je le sais trop...

Toutes. — A la bonne heure!

La marquise. — Je sors de chez la mère de mon mari...

Toutes, *avec compassion.* — Ah! ma pauvre amie... La mère de votre mari est une excellente et bien digne personne...

La marquise. — Mais c'qu'elle est raseuse!... Non... Songez qu'elle en est encore à habiter le faubourg Saint-Germain!...

Toutes. — Un quartier qui manque en effet de gaieté.

La marquise. — Quand on pense aux hôtels qui s'élèvent du côté des Champs-Elysées... de l'Avenue du Bois... de l'Avenue Henri-Martin...

La duchesse. — Et même au Ranelagh, ma chère!

La marquise. — Parfaitement... Même au Ranelagh... C'est à se démolir la mâchoire, que de penser que des personnes, ayant un nom et de la fortune, se croient obligées d'habiter du côté de Saint-Thomas-d'Aquin... Et ce que je me la suis démolie, aujourd'hui, la mâchoire!... Je me sens idiote...

Toutes. — Asseyez-vous donc...

La marquise. — Oui... Et que l'on me verse un thé, vivement... J'ai besoin de boire... de manger... de me restaurer enfin!...

Un maître d'hôtel arrive et sert le thé.

La marquise. — Ah! ce thé semble exquis!...

Toutes. — Dépêchez-vous... Buvez vite... Il faut vous remonter...

Mais, à ce moment, un gentleman de vingt-cinq ans, grand, mince, à la taille élancée, en long pardessus de sportsman, traverse la salle, et lance un coup d'œil à la marquise.

La marquise, *reposant la tasse de thé auquel elle n'a pas touché.* — Ah! mon Dieu!

La duchesse. — Quoi donc?

La marquise. — J'ai oublié de donner un ordre à mon cocher... Il faut qu'il aille me faire une course...

Elle se lève, sort du hall, seulement au lieu de se diriger vers le trottoir près duquel stationne son coupé, elle prend un corridor, monte dans un ascenseur...
Et finalement...

II

Une demi-heure s'est passée.
La marquise se trouve dans une chambre du Grandissime-Hôtel, une chambre « very confortable », au premier étage.
Elle est en train de se recoiffer devant une glace.
Devant elle, le gentleman, à l'allure du sportsman qui, tout à l'heure, traversa le hall, l'admire et la couvre de baisers.

La marquise. — Assez, chéri!... Il faut que je redescende vite... et vite... la baronne, la duchesse et la comtesse qui m'attendent!...

Le gentleman. — Bah!

La marquise. — Tu n'es qu'un monstre...

Le gentleman. — Je connais la formule... On dit toujours ça... après... Mais tout à l'heure...

La marquise. — Tout à l'heure, j'en pensais autant... (*Se jetant au cou du gentleman*) Tu es un monstre... mais un monstre adoré.

Le gentleman. — Bien vrai?

La marquise. — Je crois que je viens de te le prouver.

Le gentleman. — Oui... mais pas aussi généreusement que je l'eusse désiré...

La marquise. — Que dis-tu?

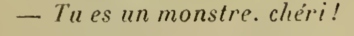
Le gentleman. — Les choses les plus sensées... Nous sommes entrés ici... Tu as retiré ton chapeau... J'en ai fait autant... Sur ce qui se passa ensuite, baissons le rideau... Puis, tu as remis ton chapeau... Je remets le mien... Et oust! en route!

La marquise. — Tu sais bien qu'à Paris, on est toujours pressé...

Le gentleman. — Il y a des moments où l'on ne devrait pas l'être.

La marquise. — Voyons, chéri... Réfléchis un peu... Non seulement mes amies m'attendent, mais il y a aussi mon thé... mon fameux thé ! Moi qui avais si soif et si faim !

Le gentleman. — Va le prendre... va le prendre... Je ne suis pas égoïste.


— *Tu es un monstre, chéri !*

III

La marquise reparaît dans le hall. Toutes ses amies l'accablent immédiatement de questions.

La baronne. — D'où venez-vous donc, ma chère ?

La duchesse. — Qu'est-ce que vous avez pu faire pendant tout ce temps-là ?

La comtesse. — Vous avez rencontré des personnes de connaissance ?

La marquise. — Non... Je ne retrouvais pas mon cocher...

La comtesse. — Pourquoi n'avez-vous pas envoyé le chasseur ?

La marquise. — Il fallait que je donnasse l'ordre moi-même.

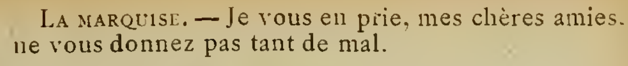
La duchesse. — Mais, ma petite... Et votre thé ?

La baronne. — C'est vrai... Votre thé !

La comtesse. — Il doit être complètement froid.

Toutes ces dames s'empressent. C'est à qui appellera le maître d'hôtel afin qu'il change la tasse de la marquise.

Cris, caquetages, rires. Toutes veulent être aimables envers cette chère petite, si gaie, si rieuse, si amusante.


La marquise. — Je vous en prie, mes chères amies, ne vous donnez pas tant de mal.

Mais, à ce moment, un gentleman traverse la salle.
Il a la démarche vive, la moustache retroussée, l'air désinvolte d'un officier de cavalerie, en bourgeois.
Il lance un coup d'œil à la marquise.
Celle-ci tique et tressaille.

La marquise, *se levant d'un bond.* — Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !...

La duchesse. — Quoi donc ?

La marquise. — J'ai oublié de faire une recommandation très importante à mon cocher...

La baronne. — Encore !

La comtesse. — Mais il est parti !...

La marquise. — Oui... Mais je vais téléphoner à la maison où je l'ai envoyé... On lui fera la commission...

Toutes. — Envoyez donc le chasseur !

La marquise. — Non... non... Je tiens à téléphoner moi-même.

La baronne. — Mais votre thé, chère amie, votre thé !... Prenez-le avant de vous en aller.

La marquise. — Je reviens...

Elle file, prend un corridor, s'engage dans un ascenseur...
Et finalement...


Mais à ce moment, un gentleman, l'air d'un officier de cavalerie, lance un coup d'œil à la marquise.



— *Tu es délicieuse, mais vraiment l'entrevue a e bien courte.*

IV

demi-heure après, la marquise remet de nouveau n chapeau dans une chambre de l'hôtel. entleman à tournure d'officier boutonne son par-ssus et se recoiffe, lui aussi.

GENTLEMAN. — Tu es délicieuse... Mais vraiment, revue a été bien courte.

MARQUISE. — Ne sois pas fâché? Pense que mes s m'attendent, dans le hall.

GENTLEMAN. — Les amies sont faites pour at-re...

MARQUISE. — Que les hommes sont égoïstes! Si avais dit autant pour toi...

GENTLEMAN. — Ça n'est pas la même chose...

MARQUISE. — Et puis, il y a mon thé...

GENTLEMAN. — Ton thé?

MARQUISE. — Oui... Une tasse de thé que je me fait servir depuis une heure... Et que je n'ai pu ore boire...

GENTLEMAN. — Ah! mon égoïsme s'arrête là... e veux pas que tu souffres de la soif et de la à cause de moi... (*Embrassant la marquise*) Va... ie... va.

V

arquise est revenue parmi ses amies. lui a servi une troisième tasse de thé, mais, cette is, le breuvage est tellement chaud, qu'elle n'a core pu y goûter.

A DUCHESSE. — Ah! vraiment, vous n'avez pas de ice! Il faut qu'on vous verse du thé bouillant! maîtres d'hôtel sont stupides...

A COMTESSE. — Si vous mettiez un peu de lait refroidir?...

LA MARQUISE. — C'est une idée...

Mais, à ce moment, un troisième gentleman traverse le hall.
C'est un gaillard solide, aux épaules larges, à la carrure d'athlète, à la moustache noire et énorme.
Il regarde la marquise.
Celle-ci tique de nouveau et tressaille.
Elle se lève d'un bond.

LA DUCHESSE. — Hé quoi? Nous quitteriez-vous encore?

LA MARQUISE, *fébrile.* — Il le faut... il le faut...

LA BARONNE. — Que se passe-t-il?

LA MARQUISE. — J'avais complètement oublié que j'avais un rendez-vous... On doit m'attendre depuis une heure!

TOUTES, *avec désespoir.* — Ah!

LA MARQUISE. — Je suis désolée... désolée... Mais je ne peux faire autrement...

Elle file.
Elle reprend un corridor, remonte dans l'ascenseur...
Et finalement...

VI

Elle se trouve dans une chambre de l'hôtel, où l'a précédée le gentleman à tournure d'athlète.

LE GENTLEMAN. — Bonsoir, bébé... Tu es contente de me voir?

LA MARQUISE. — Oui... mon beau blond... (*Regardant sa montre*) Il n'est que six heures dix... J'ai une heure à te donner...

LE GENTLEMAN. — Chouette!

LA MARQUISE. — Tu m'aimes toujours?

LE GENTLEMAN, — Oui... fifi...

LA MARQUISE, *s'avançant.* — A la lutte... à la lutte... comme tu disais, toi, le Champion du Monde dans les luttes athlétiques... (*S'arrêtant tout à coup*) Ah! auparavant...



— *A la lutte! A la lutte!*

LE GENTLEMAN. — Qu'est-ce que tu désires?

LA MARQUISE. — Depuis je ne sais combien de temps je dois boire du thé... Et je ne peux y arriver...

LE GENTLEMAN. — Sonne... Qu'on en apporte...

LA MARQUISE. — Non... petit loup... J'ai une heure à passer avec toi... Je vais m'offrir une légère absinthe.

AUGUSTE GERMAIN.

BIEN PRÉFÉRABLE!



Dessin de L. Galanis.

— J'aime encore mieux rentrer avec un nègre que coucher seule! Depuis ma première communion, ce serait la première fois.

DÉCLARATION



Dessin de F. Gottlob.

— *L'amourr' du pays, sûr que j'l'ai, mais l'amour d'la payse, ça m'démange cor' ben mieux!!!*

A PEU PRÈS



Dessin de J. Wély.

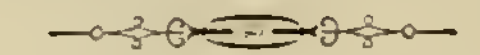
— Mon cher, vous perdez votre temps ; je suis incombustible.
— Alors, soyez mon amiante !

CONTEMPLATION

Dessin de Jean Villemot.

— Tout ça... c'est des choses qu'une femme n'oublie pas.

Sa Fille



Elle est de tous les théâtres et de toutes les saisons. comme son jeune père l'Amour, père étonnant à qui. demain, elle donnera elle-même, naissance à son tour. Cent rendus pour un prêté!

Elle a sa mère.

Elle n'a que ça, mais elle l'a bien,

Elle l'a même tellement que son seul rêve, son inspiration unique est d'arriver à ne l'avoir plus.

Seulement, comment faire?

Elle l'aime bien, en somme, sa brave femme de mère, et ne saurait demeurer tout un jour sans la voir.

Et, de fait, ce n'est pas le jour qu'elle la trouve inopportune et gênante.

Mais un quelque chose qu'elle ne songe point à analyser lui dit que, pour réaliser son rêve d'indépendance, elle est vraiment trop jeunette encore.

Question de poitrine.

Quel ennui. Et que de temps perdu!

L'année prochaine ne viendra donc pas! L'année suivante n'arrivera donc jamais!

Un an, deux ans, trois ans encore, peut-être! Trois ans! trois fois l'éternité!

Aussi, quelle revanche, le jour venu!

Quelle pleine vie dans la liberté!

Et, *en attendant*, pelotant en espérant parti, la petite Chose hennit et piaffe d'impatience comme les chevaux bleus de Méphistophélès.

Quel train, le jour où la force des choses la lâchera! Quel mors aux dents! Quel galop d'essai!

Et quels soupirs, les dimanches et fêtes, quand, du box maternel, elle regarde la piste où s'ébattent les autres!

Ils sont bien heureux, les autres!

Oui, joli bonheur, ma mignonne, parlons-en! Mais si l'on n'avait pas d'illusions, comment ferait-on pour les perdre... avec le reste ou plutôt, après le reste?

Le reste, vous savez ce que c'est, n'est-ce pas? Un rien qui est tout! C'est par là qu'on commence. Beau début!

En attendant, petite Chose, que cet infâme beau jour fonde sur toi, fais vertueusement toi-même le petit lit de fer où tu te couches toute seule, où la sève puissante qui te court par les membres tord et lasse ton jeune corps inachevé, où la pousse de tes charmes s'agite et t'agite de rêves épuisants et fait danser, dans le chaos des inconnus supposés, des formes étranges sans cesse roulant les unes

es autres et se fondant pour se renouveler toujours ne des amas de nuages chassés par le vent, jardins istiques aux végétations impossibles où des milliers de s amours tiennent lieu d'oiseaux, roses comme petit et battant de l'aile et du cœur, palais composites aux ines innombrables où toujours trône un jeune homme aisemblablement trop joli.

attendant, sobre petit chameau, l'estomac garni e corne de deux sous trempée dans « dix de café au ou « quinze de chocolat », prends ton rouleau de mu- e ou ta brochure et, par la brume et la boue, rends-toi héâtricule où tu es censée apprendre l'art dramatique, t ou déclamation.

uand le négrier, connu à Paris sous la dénomination ieuse et mensongère de Directeur de théâtre, te jugera z mûre pour te livrer à la défloraison publique, que a lui rapporter ta défloraison privée, il te confiera un de dialogue.

n rôle! Enfin!

n passera autour de toi un semblant de costume que l'habilleuse, savante aux déshabillages, trouvera moyen de faire tenir.

Au bout de huit jours, tu seras lancée!

Ta bonne mère versera les quelques pleurs — dernières perles! — indispensables à la tombée de la fleur d'oranger et se consolera de ne plus te voir que le jour, en buvant un petit verre de plus à la santé du « Monsieur très bien », qui, le premier, aura voulu se rendre compte de toi.

Tu seras perdue, petite Chose, perdue à jamais pour les friands de primeurs, pour ceux-là qui ne recherchent que les éditions non coupées.

Mais qu'importe! Une petite Chose d'égarée, cent de retrouvées sur ce mirifique et fécond plancher qu'en argot théâtral, on appelle le *plateau* alors qu'on le pourrait plus justement étiqueter tremplin.

Aie la chance d'un bon début, apprends ton métier et, tu verras, petite Chose, dans trois ou quatre ans, tu te vendras comme du pain.

Jules de Marthold.

BONNE AMIE



Dessin de Galanis.

— Oh! ce satané cache-corset, quelle misère!!
— Tu veux p't'être dire qu'c'est ton cache-misère!

LES DEMOISELLES MODÈLES



Dessin de M. Radiguet.

— C'que tu deviens grosse, ma chérie... un vrai monument! A ta place, moi, j'poserais chez les architectes...

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (26)

par WILLY

(*Suite*).

XXIII

UN RACCOMMODEMENT RATÉ (*suite*)

— Un peu, qu'elle l'est. Ça t'en bouche un coin?

— Tu voudrais pas que ça me le boucherait? Un prince! Eh ben, de quoi, un prince? C'est pas des merles blancs, les princes, et y a pas besoin d'être des grandes théâtreuses pour en avoir z'un.

— T'en as eu?

— Non, j'en ai pas eu, mais ça peut venir, c'est venu à d'autres plus maigres.

— A Diane de Poitiers, à La Vallière, à Léonide Leblanc, à...

— C'est venu à Bribri. Comme j'te l'dis. Tu te rappelles bien de Bribri?

— Bribri?

— Bédame, cette rousse qui, une fois, a fait pipi dans le bords-plats de Maugis, qu'on a tant rigolé, tu t'en rappelles bien?

— Je me la rappelle, sans bien me la rappeler. Une rousse, avec des cheveux roux — comme la plupart des rousses — et des taches de rousseur. Et alors...

— Alorsse, elle aussi est avec un prince.

Maurice haussa les épaules, énergiquement.

— Des flambeaux! Tiens, au lieu de me refiler des blagues, allonge-moi un peu de café.

Mme Olympe se leva, versa de la chicorée au poète et se rassit, turgide et tranquille. Vexé qu'elle ne parlât pas, Lauban la regarda avec une sévérité magnifique :

— Que ça ne t'arrive plus!

— Quoi, mon fieu?

— De me fiche de la chicorée, et puis, surtout, de me fiche des blagues.

— J'ai pas blagué.

— T'as pas blagué? Ce culot! Bribri, cette fleur de distinction qui a déposé sa rosée dans le galurin à Maugis, tu veux me faire avaler qu'elle marche avec un prince!

— Bien sûr. Même qu'elle lui fait des queues, pardessus le marché. Ça t'épate?

— Euh! Tout de même...

— Je voudrais pas que ça t'épaterait.

— Mais Bribri...

— Ça l'épate pas. Elle est Bribri comme devant. Si, des fois, ça te dit de la régaler d'un pruneau, t'as qu'à repasser à l'heure du turbin.

— Elle vient donc encore ici?

— Tous les soirs.

— Et son prince?

— Lui, i'vient moins.

De nouveau, Maurice haussa énergiquement les épaules. Ensuite, il s'empara du bras de Mme Olympe (gros comme la moitié d'un derrière, ce bras) et, insinuant, peloteur :

— Je t'en prie, murmura-t-il, sois gentille ; parle-moi à cœur ouvert. C'est un prince... un prince comment? Peau-Rouge? Nègre?

— Il est de Caen, ou du Havre, ou de Valenciennes.

— Tu sais son nom?

— Je l'ai su. Ça finit par *une*.

— Comme Pampelune.

— Un nom comme ça. Mais son prénom, c'est Palmipède.

— Quel canard!

— Ma langue a gâché : c'est pas Palmipède. C'est Palmapède. Palamipapède. Pala...

— ... mède?

— Mange! Non, pardon, je me trompe. Palamède, c'est bien ça! T'as deviné son nom. Ça, c'est épatant!

Lauban paya, sortit, s'en fut se gargariser d'un kummel et d'une chartreuse au Vachette, où, dès que le garçon eut tourné le dos, il s'approvisionna de papier à lettres, avec l'intention, d'ailleurs honorable, de commencer, soit son drame, soit son article sur les eaux minérales de Paris. Pensif (Bribri! ce dissyllabe lui taquinait le cervelet), il descendit jusqu'à l'hôtel de Fontenoy.



— Rien pour moi, m'ame Pernwelz ?

Une épître mauve. Des jambages flasques, peinards, et, çà et là, des pâtés d'eau sédative ou de larmes. Gaëtane résipiscait enfin. Ah ! la rosse! Ah! la pauvre femme!

Méchant chéri,

Pourquoi ne plus venir me voir et m'obliger à vous écrire que vous aviez raison, que la personne que nous avons vue à Saint-Cloud était en effet Monseigneur? Si je n'en ai pas convenu alors, c'est que je ne le pouvais pas, pour des motifs que je suis prête à vous confier à présent.

Triomphez, orgueilleux enfant : je me rends à vous. Accourez jouir de votre victoire. Qui sait? mon désespoir est tel que, si vous différiez, il serait trop tard.

Celle qui vous aimait, méchant chéri, et QUI EN MEURT!

— « Qui en meurt », souligné trois fois ! Elle est capable de se tuer! s'épouvanta Maurice.

Et le voilà galopant dans la rue. Il était si considérablement bouleversé que, malgré sa mémoire plutôt fidèle, il ne se rappela jamais s'il avait fait la route à pied, en bateau, à bicyclette ou en ballon. Il eut du moins conscience de se trouver soudain nez à nez avec la femme de chambre de Mlle Girard.

— Votre maîtresse?

— Madame n'est pas là.

— Oh, mon Dieu, mon Dieu !



— *Madame n'est pas là.*

Soupirant et gesticulant, il monta, sans y être invité, dans le cabinet de toilette. Il se précipita vers la pièce à coucher, revint, saisit un vaporisateur, et, en une élégance d'ours qui tiendrait un bouquet, il se mit à tourner autour de la chaise-longue. De temps en temps, il se vaporisait ; mais ses mains avaient un tel tremblotement que le jet parfumé aspergeait surtout son chapeau. La femme de chambre... tiens, tiens, pas mal, en somme, cette fille, avec un drôle de petit nez en pied de marmite, des yeux en trous de pipe, mais brillants comme des cassures de houille, et une bouche admirablement fraîche qui eût fait passer sur bien des choses. Comment ne l'avait-il pas encore remarquée!... La femme de chambre l'avait suivi, et elle devait avoir été privée, depuis plusieurs jours, de chair fraîche et active, car elle le guettait avec l'avidité sournoise d'une chatte épiant une souris. Elle lui demanda d'un ton ruisselant de bienveillance :

— Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur?

S'arrêtant, il leva vers elle des yeux douloureux et fous.

— J'ai que... Mlle Gi... Vous me cachez quelque chose !

— Moi?

— Un malheur, une catastrophe... Votre maîtresse s'est suicidée!

Elle répondit d'un sourire mélancolique et railleur :

— Madame, se suicider !

— Vous savez où elle est? fit-il en prière, les doigts joints sur le vaporisateur. Elle...

— ... s'amuse, prononça-t-elle tout bas.

— Pas possible !

— Amère, la camériste se lança carrément dans la voie séduisante du débinage :

— Tout pour les unes, rien pour les autres! Bourre-toi, moi je me tape. C'est toujours les mêmes qui se font...

— Ah, nom de nom de nom, attendez! cria Maurice. Une subite indignation succéda à sa terreur, et comme il continuait de crier :

— Chut! lui intima la femme de chambre en lui posant audacieusement sur la bouche une main que, non moins audacieux, il se mit à humecter de baisers.

Il n'interrompit ces caresses que pour se débarrasser de son vaporisateur et de son chapeau, et pour bredouiller doucement :

— Louise, racontez-moi tout. Vous vous appelez Louise, n'est-ce pas? D'ailleurs, il n'importe : j'admets que vous vous appelez Louise. Eh! bien, Louise, ne craignez rien; je suis discret. D'ailleurs, vous ne le croiriez pas?... Je m'en doutais qu'elle me trompe.

— Qu'elle vous trompe!... c'est rien de le dire. Et vous l'aimez? Oh! pauvre petit !

Il eut envie de s'essuyer les yeux. Retenu par la crainte du ridicule, il saisit d'un mouvement mâle une jupe qui le frôlait, et reprit :

(*A suivre.*)

Voir la *Vie en Rose* depuis le numéro 57.

E FRISSON commence un roman inédit et savoureux de **WILLY** le père des " CLAUDINE "

LA MÔME PICRATE

Cette œuvre, remarquablement illustrée par la photographie d'après nature, est une étud allure endiablée et suggestive de la vie des ballerines, qui passionnera les gens de goût (hercheurs d'émotions vraies.

LE FRISSON est le seul journal photographique qui emprunte ses documents à la vie réell

LE FRISSON est le seul hebdomadaire qui se soit assuré la collaboration des auteur us en vogue, **WILLY, Auguste GERMAIN, etc. etc.**

LE FRISSON est le seul illustré qui donne un hors texte en couleurs.

O fr. 15

DANS TOUTE LA FRANCE.

Cartes Postales artistiques

EXTRAIT DU CATALOGUE

Cartes fantaisies au bromure

ecture de l'auteur gai	10	cartes	1.50
Chanson	5	»	0.75
rriviste	10	»	1.50
t d'un raid (Revue de la S ala)	15	»	2.25
etit dompteur	5	»	1.50
se du panier	10	»	1.50
Réveil de Lili	5	»	0.75
'assant	8	»	1.20
Poires (affaire Humbert)	5	»	0.75
deux poupées	10	»	1.50
'emplaçante	10	»	1.50
tes annonces	10	»	1.50
onaises	12	»	1.80
ier parisien	10	»	1.50
sée de Suzon	10	»	1.50
banc des amours	10	»	1.50
deux gosses	10	»	1.50

873	La fête de petite mère	10	»	1.
874	Premier bal de jeune fille	10	»	1.
880	Baptême d'une poupée	10	»	1.
885	Joie maternelle	5	»	0.
896	Charité (pour les marins bretons)	5	»	0.
897	Les sœurs Mante	6	»	0.
902	Les cinq baisers	5	»	0.
911	Une cause célèbre (affaire Humbert)	10	»	1.
957	La layette	6	»	0.
958	Jeune maman	6	»	0.
972	Mon concierge	10	»	1.
981	La Marseillaise	7	»	1.
982	Le masque	5	»	0.
984	Bébés au nid	10	»	1.
989	En visite	10	»	1.
990	A l'école	10	»	1.
1004	Paternité	10	»	1.

Envoi franco et recommandé de toute commande accompagnée de son montant en timbres ou mandat-poste

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret

Le Gérant : VAURIGAUD.

LE VOYAGE D'ÉDOUARD



Dessin de S. Lengo.

« Sur le passage du train royal l'enthousiasme et le vin débordaient ».

(Les Journaux).

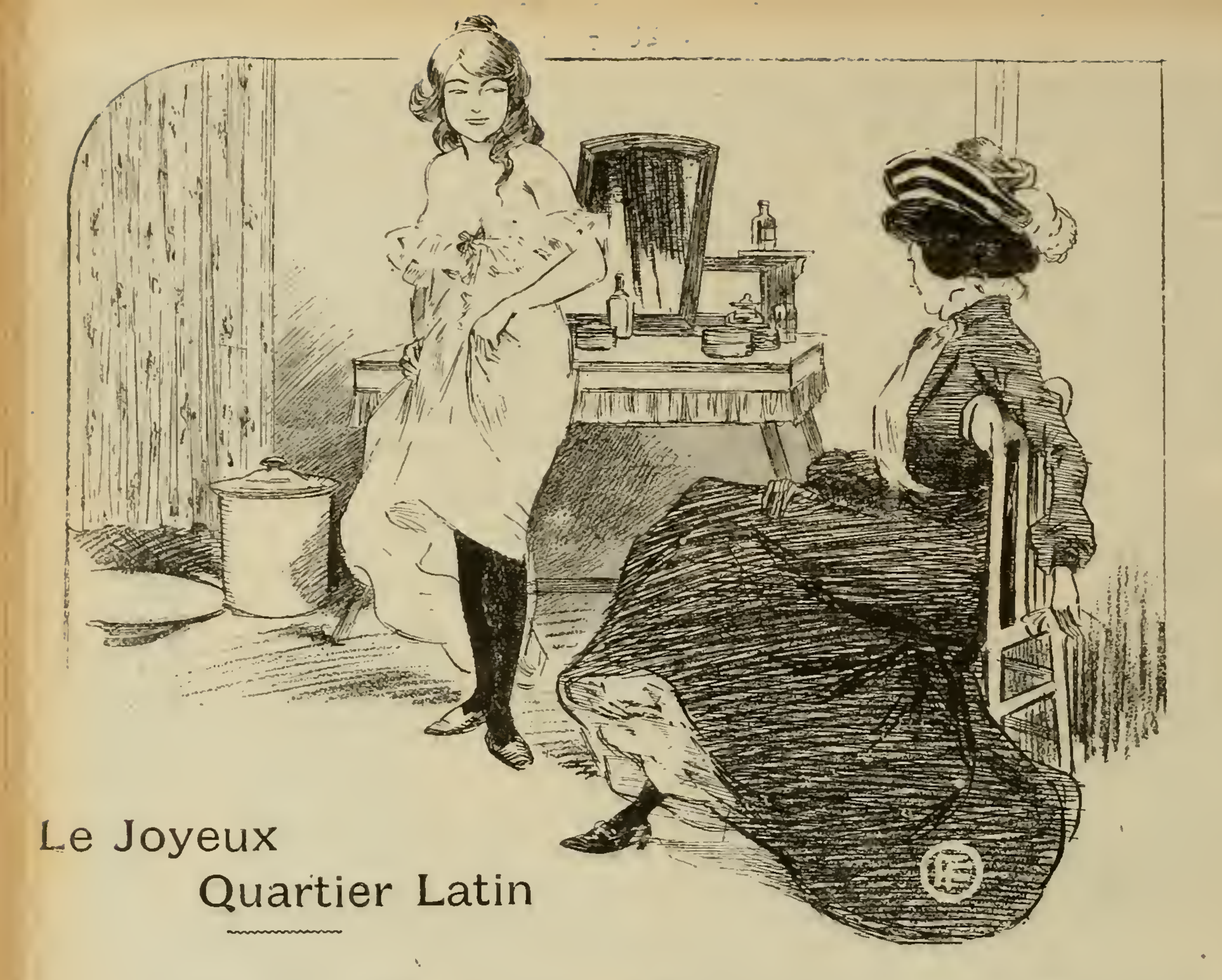
— N. de Dieu! V'là Édouard qui passe!... Arrête un peu cheux nous, vieux frère, on va t'offrir un verre!!!

N° 85.
30 Mai 1903.

Paris. . . . . 15 Centimes.
Départements 20 Centimes.

E. CHATENAY, Éditeur
43, rue de Berlin, Paris





Le Joyeux Quartier Latin

La onzième heure sonnait à l'église de la Sorbonne, quand un jeune homme timide arriva devant la porte de l'hôtel des Familles et des Hommes illustres, rue Victor Cousin.

L'immeuble paisible et calme avait un air maussade qui lui sembla respirer le travail et la vertu.

Le jeuné homme entra et dit à haute voix :

— Je suis Télémaque, fils d'Ulysse.

Mais bien que la porte eût fait vibrer, en s'ouvrant, la sonnerie fêlée d'un timbre, nulle petite bonne, nul valet, nul patron n'accoururent.

Il attendit.

A travers la vitre nue du bureau solitaire, il voyait les minutes s'égrener une à une sur le cadran d'une pendule en simili-cuivre,dont le globe ventru embellissait la cheminée.

Télémaque songeait :

— Comme on sent bien qu'ici l'on travaille !

Et ce silence l'emplissait de respect.

Il n'osait monter, craignant quelque avanie, et, tremblant qu'on le prit pour un voleur, il n'osait pas s'en aller.

De temps à autre, il toussait dans le silence de l'antichambre et répétait à voix très haute :

— Je suis Télémaque, fils d'Ulysse.

Mais ces mots n'évoquaient pas les patrons inconnus du lieu.

Enfin, les dieux favorables eurent pitié de son malaise.

Ils firent qu'un étudiant, serviette au bras, dégringola enfin l'escalier tortueux et noir.

— Monsieur, dit poliment le jeune homme, je suis Télémaque, fils d'Ulysse... Voulez-vous m'indiquer la chambre de monsieur Mentor.

— Sonnez le garçon !

— Comment cela, s'il vous plait ?

— Là !

Et montrant une corde pendue près de la rampe, l'étudiant s'enfuit vers un cours déjà commencé

Télémaque tira le cordon.

Une cloche résonna tout en haut, une voix supérieure cria :

— On y va !

Et peu d'instants après, un garçon paraissait, à cheval sur la rampe.

— Monsieur Mentor ? demanda Télémaque.

— Au troisième, chambre 27.

Télémaque monta.

Des souliers mâles et femelles béaient devant les portes closes.

Télémaque chercha le 27, à travers l'armée hostile des croquenots.

Dans le calme des couloirs, il entendait bruir des ronflements.

Parfois aussi, des bribes de dialogues parvenaient à ses oreilles, affaiblis mais distincts, et il perçut :

— Fous-moi la paix, je te dis, j'ai sommeil !

— Ce que t'es crampon !

— Où ce que t'as foutu ma chemise ?...

— Ah ! mince alors !... Y a plus d'eau !...

Quand Télémaque parvint enfin à la chambre de Mentor, il avait entendu plus de choses qu'il n'eût convenu.

Il frappa.

— Qui est là ? cria une grosse voix qui sortait certainement de sous les couvertures.

— Télémaque, fils d'Ulysse.

Des pieds nus frappèrent le plancher; des pas coururent; la porte s'ouvrit.

— Entre, dit Mentor, je suis bien content de te voir.

Il était en chemise, laissant voir avec simplicité, ses grosses jambes nues, couvertes de poils.

Télémaque s'effarait.

— Je reviendrai plus tard ! s'écria-t-il.

— Entre donc, tu ne me gênes pas ; je suis seul, dit Mentor.

Et pendant qu'il s'habillait, ils causèrent.

— Ulysse m'a écrit, dit Mentor, pour m'annoncer ton arrivée. Paraît que tu n'en fichais pas un coup à Montpellier ?... Ça ne m'étonne pas... Ulysse a eu raison de t'envoyer finir ton année à Paris. Il n'y a qu'ici qu'on puisse travailler. Tu prépares ta licence ? Très bien... Nous la préparerons ensemble... Tu fais des Lettres, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Moi aussi... Je prépare ma licence également.

Télémaque regarda Mentor avec surprise.

Sa moustache et ses cheveux grisonnaient.

— Il y a longtemps, demanda-t-il que vous préparez votre licence, monsieur?

— Depuis 1876, répondit Mentor en attachant sa cravate. Oh ! je ne me presse pas... J'ai à peine quarante-six ans ; j'ai donc bien le temps...

A ce moment, de petits rires, de petits cris percèrent la cloison.

— Ne fais pas attention, dit Mentor, c'est ma voisine qui donne le pourboire au garçon. Elle n'est pas riche, tu comprends, alors. elle paie en nature... Allons, je suis prêt... Je t'emmène déjeuner.

En descendant l'escalier, Télémaque vit que les portes de beaucoup de chambres étaient ouvertes.

Des femmes procédaient à leur toilette, en chemise ou en pantalon, les épaules nues, la gorge dehors.

Quelques-unes, car il faisait chaud, prenaient leur



Au Luxembourg.

tub en commun, l'une douchant l'autre, et, comme elles n'avaient rien à cacher à personne, elles ne fermaient pas leurs portes, heureuses d'avoir la distraction du couloir et d'échanger un bonjour avec les voisines qui descendaient.

Télémaque ouvrait de grands yeux.

— Viens-tu? lui cria une doucheuse, y a de la place pour deux, mon chéri?

Plus bas, ils croisèrent une femme en chemise bleue qui montait faire une visite à l'étage supérieur.

Elle se rangea le long du mur, gentiment, avec des mines de pudeur encourageante; mais ils passèrent.

— C'est le quartier qui s'éveille, dit Mentor. Il est midi. Les femmes, ici, ont cela de bon qu'elles se lavent, comme tu le vois...

Ils gagnèrent le Boul'Mich' tout ensoleillé.

— Je sais bien, dit Mentor, dans la rue Prince, un petit bistrot chez qui les filles galantes viennent, le client parti, se rincer la bouche d'un petit vin blanc suret, mais frais et agréable à boire... Mais l'heure n'est pas propice... Veux-tu m'en croire? Nous ne prendrons pas l'apéro.

— Comme vous voudrez, dit Télémaque.

— Descendons le boulevard, mon fils. Le patron du Cluny donne à manger depuis peu; nous allons tâter de sa cuisine qui est bonne et de son vin qui se laisse boire. Ton budget, sans doute, ne te permettra pas toujours d'aborder son menu et le prix fixe à vingt-deux ronds te gâtera l'estomac, comme il a fait déjà de celui des camarades. Mais ça n'est pas tous les jours fête et nous allons, pour une fois, déjeuner proprement. Demain, nous retournerons aux mitouilles. Sache-le bien, dans tout Paris, il n'y a guère d'endroits où l'on mange plus mal qu'au Quartier, car on y garde sa galette pour boire et pour s'amuser. Quand on est jeune, on se moque de la mauvaise chère et quand on a mon âge, on y est fait. On a d'autres plaisirs, d'autres jouissances...

Ils descendirent lentement, sous les arbres verts du boulevard.

— Le quartier, dit Mentor, est borné au Nord, par la rivière de Seine et Notre-Dame... Notre-Dame-de-la-Dèche... Au Sud, par le bal Bullier... A l'Est par le Mont-de-Piété de la rue des Ecoles; à l'Ouest, par le Luxembourg et les hospitalières maisons de la botte de Paille et des Quatre-Vents, meublantes, mais inutiles dans cette contrée, car autant vaut porter de l'eau à la rivière et nos petites femmes ont pétitionné souvent pour en amener la suppression. Mais les réformes sages se font toujours attendre, tu le sais.

Voici les cafés célèbres : là-haut, la *Taverne du Panthéon*; ici le *Steinbach* et la *Source*; voilà le d'*Harcourt*, le *Vachette*, le *Soufflet*, voici la *Lorraine*...

LA NOCE AU QUARTIER

On déjeunerait bien au champagne, seulement c'est 10 centimes de supplément par personne.

DÉCHÉANCE DE FIN DE MOIS



— Vrai, celui qui a inventé les fins de mois, il n'a pas pensé aux petites femmes du quartier !

— Où sont les jeunes pucelles? demanda Télémaque tout guilleret. Au *Vachette*, sans doute, on voit les petites vaches et au d'*Harcourt*, les messieurs qui...

Mentor sourit.

— Tes calembours, dit-il, sont spirituels comme ceux d'un jeune Dieu. Je vois que tu te dégourdis. Mais il fait faim et nous sommes arrivés.

***

— As-tu une pipe? demanda Mentor à Télémaque, comme ils sortaient du restaurant, vers deux heures.

— Non, répondit le jeune homme.

— Il t'en faudra une. La pipe est nécessaire à l'étudiant sérieux. C'est la compagne des méditations. Elle symbolise le calme et la paix de l'âme. Ceux qui vivent dans le trouble et l agitation ne fument point la pipe sereine et douce qui veut être savourée avec lenteur et précaution. La pipe est le commencement de la sagesse. Elle manquait à Epictète et à Sénèque. Ils auraient, comme moi, fumé la pipe béatement, la pipe en terre, parce que sa fragilité enseigne à l'homme la retenue et le rend apte à modérer ses ardeurs. Au reste, deux de mes pipes portent les noms de ces deux sages; une autre s'appelle Kant...

— Vous en avez plusieurs?

— Oui, mon fils et j'en ai de plus frivoles. Mes *mousselines* ont des noms de poètes: l'une est décorée d'émail blanc, c'est Sully Prudhomme; l'émail d'une autre est rose, c'est Théophile Gautier, parce qu'elle a plus de couleur... Il faut savoir comprendre les pipes, dégager leur personnalité, les baptiser comme il convient. C'est une affaire de tact et d[e] goût. Il faut savoir aussi les choisir... La matière do[nt] elles sont faites et leur forme ont également à m[es]



Rastas et ratas.

yeux une importance capitale... J'aimerais mieu[x] renoncer à la pipe pour toute ma vie, plutôt que d[e] fumer celles que je vois quelquefois entre les mai[ns] de certaines gens.

Tout en devisant, ils avaient remonté le Boul'Mic[h] et se trouvaient à la porte du Luxembourg.

— Entrons dans ce jardin, dit Mentor. Il est adm[i]rable et je ne connais rien de plus beau à Pari[s]. Viens. Asseyons-nous sous ces marronniers immen[]ses... Le bruit de la ville nous parvient à peine. Quelle fraîcheur sous ces ombrages! Ecoute... Le[s] pigeons roucoulent et l'on entend couler des fonta[i]nes et les jets d'eau du bassin.

Tout à l'heure, une musique militaire viendr[a] jouer dans ce kiosque. Tu vas voir arri[]ver, au grand complet, tous les él[é]ments qui constituent la petite ville ra[f]finée qu'est notre quartier Latin.

Regarde : Autour du bassin et prè[s] de la fontaine, voici déjà les mioches e[t] les nounous.

Sur ces bancs, près du café, tu voi[s] des jeunes gens débraillés, à longs che[]veux, qui portent le feutre mou et l[e] pantalon hussard : ce sont les poète[s] et les petits Beaux-Arts, la Bohême, l[a] sainte Purée. Ils passent leurs journée[s] là, avec ces gamines de seize à dix[-]sept ans qui rient si haut... Regarde[-]les bien ces petites femmes, elles on[t] des chapeaux à cinq sous et de vieu[x] souliers d'hommes à élastiques. Elle[s] n'ont pas de domicile. Chaque soir l'un ou l'autre leur donne l'hospitalité.. Comment tout cela vit et mange, c'es[t] un des secrets du quartier... Dans deu[x] ou trois ans, elles seront dégourdies e[t] tu les verras faire le d'Harcourt ave[c] des galures à panache. Cette allée qu'elles fréquentent, c'est l'allée des étudiants. Ils vont venir bientôt, par grou[]



JALOUSIE



Il faut que vous soyez joliment salope, Madame, pour me faire mon amant avec une jupe et un boa que je vous ai prêtés comme une tomate!!

pes, suivis de la femme du groupe, quelque belle fille, jeune et fraîche qui suffit à plusieurs appétits et à quelques autres encore ; à l'insu de chacun, bien entendu, car on n'est pas plus jaloux et plus cocu qu'on ne l'est au Quartier Latin.

L'allée parallèle, au delà du kiosque, est fréquentée par les familles. Les mères y font asseoir leurs grandes filles bien sages qui zyeutent les jeunes gens au passage. Tout le quartier va venir là; toute sa jeunesse va défiler. Pour les deux sous de ta chaise, tu vas te rincer l'œil à discrétion.

Télémaque n'y manqua pas.

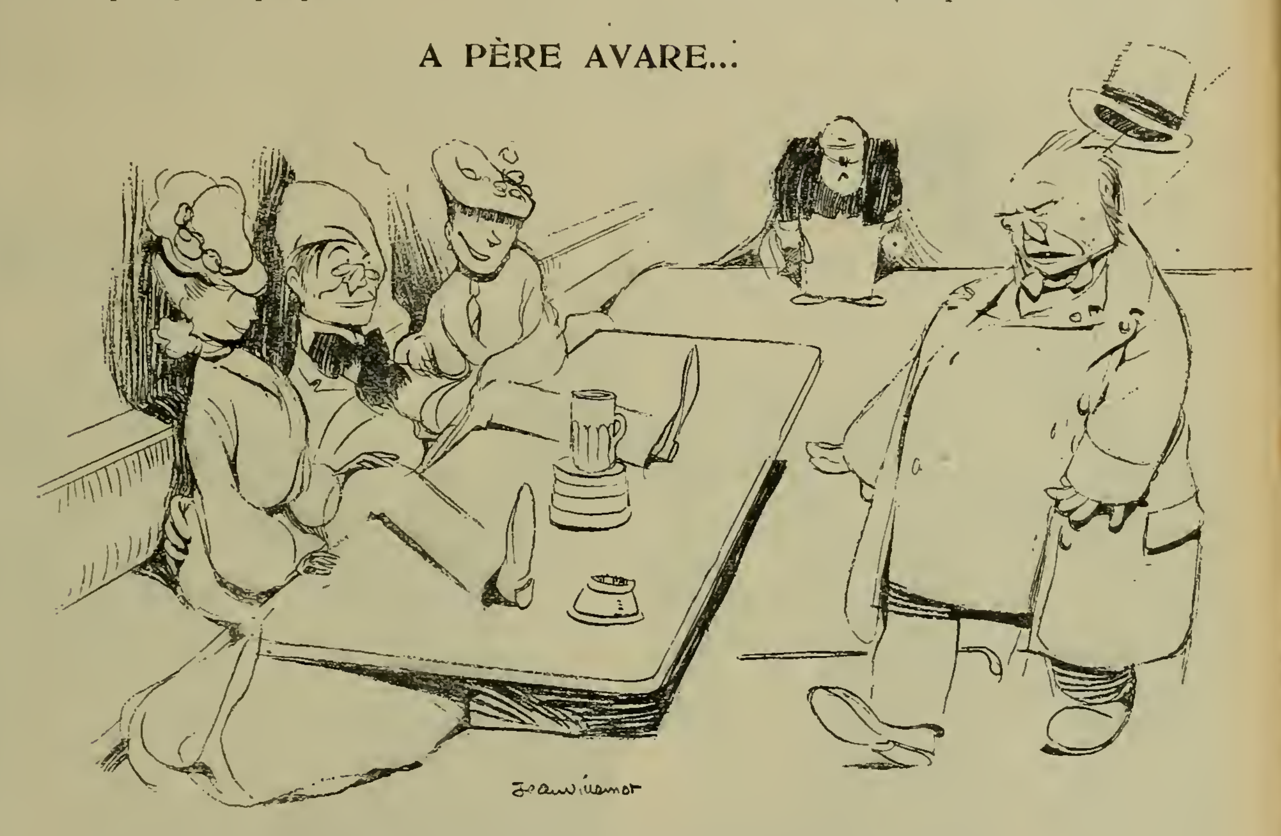
montant et remontant le Boul'mich', lorgnant les femmes qu'ils poursuivaient et plaisantaient.

Des rapins en velours noir, à longs cheveux, passaient au bras des modèles coiffées chastement à la vierge.

Des amants, tendrement appuyés l'un à l'autre, échangeaient publiquement leurs baisers, et leurs mains, bien souvent, s'égaraient à des caresses dont personne ne s'offusquait, tant l'aimable licence des mœurs avait sanctifié cette contrée.

Les trottins aguicheurs rentraient de l'atelier, bousculaient les groupes et marchaient très vite,

A PÈRE AVARE...



— Chenapan! Bandit! c'est comme ça que tu prépares tes examens!!
— De quoi?... De quoi?... Moi aussi je fais partie d'une ligue contre la licence!

Ceux qui cherchaient des femmes passèrent et celles aussi qui cherchaient des hommes.

Deux mille personnes se faisaient de l'œil.

Il y eut beaucoup d'appelés; mais peu d'élus.

*
* *

Les heures s'écoulèrent, comme en un songe.

Cependant, le jour tombait.

— Mon fils, dit Mentor, l'heure de l'apéritif a sonné. C'est le signal du repos. Nous allons songer maintenant à nous amuser un peu. De la terrasse du Panthéon, nous aurons encore un joli spectacle.

Attablés au Panthéon, devant des consommations opalines, dont la fraîcheur couvrait de buée les verres, ils regardèrent le spectacle mouvementé du boulevard. Derrière les arbres du Luxembourg, le soleil se cachait, incendiant la cime des marronniers.

Des groupes nombreux déambulaient lentement,

heureuses de se faire accoster, lutiner et suivre.

La tiédeur du soir mettait de l'amour dans l'air et les belles petites se pressaient aux rendez-vous sérieux, vêtues de clair, avec des coins de peau rose aux bons endroits.

— J'ai vu, dit Télémaque, les étudiants qui prenaient l'air au Luxembourg, je les ai vus tourner autour du kiosque de la musique et maintenant je les vois boire ou promener. Mais quand travaillent-ils? Sans doute le soir ?

— Le soir, mon fils, est fait pour la distraction et le repos.

— Cependant, à la Sorbonne, il y en a qui suivent les cours ?

— Oui, parce qu'on les paie pour ça. C'est ce qu'on appelle les boursiers de licence et d'agrégation.

Ce sont des fonctionnaires. Ils émargent au budget de l'Etat pour que les professeurs aient du



LE CAKE-WALK



.U QUARTIER

monde. Sans eux, il faudrait fermer boutique.

— Mais il y en a d'autres qui travaillent ?

— Il se peut. Je ne nie jamais un fait, pour la simple raison que je n'en suis pas témoin. Des étudiants qui travaillent ? Certes, rien n'est impossible. Il doit y en avoir... Il est probable qu'il y en a... Mais pas ici.

— Où sont-ils ?

— Je n'en sais rien... Peut-être de l'autre côté de l'eau... Ou à Montmartre... Ou à Charenton... D'ailleurs, je pose en principe qu'on ne peut vivre sans travailler...

— Cependant, dit Télémaque, à quoi travaillez-vous ?

— Moi, répondit Mentor avec surprise. Mais, je suis très occupé... Je lis les journaux, je me tiens au courant... Je regarde ce qui se passe autour de moi !... Et je t'assure que je n'ai pas une minute à perdre... J'ai beaucoup étudié le poker, la manille... J'ai des amis qui préfèrent l'étude du billard et d'autres qui travaillent consciencieusement le programme des courses. Ce dernier travail est encore un de ceux qui anémient le moins ceux qui s'y livrent, mais il a d'autres inconvénients... Ah! mon pauvre enfant, j'entends bien souvent parler du surmenage des lycées et des collèges... On devrait s'occuper un peu plus de celui des brasseries. Là, tout est à faire. Les salles sont mal aérées et nous y vivons enfermés plusieurs



J'ai pas d'instruction, mais j'ai bien compris qu'il l'avait posé un lapin.

heures par jour, dans la fumée ou les courants d'air... Mais il n'y a rien à espérer du gouvernement honteux que nous avons... Tiens, ne parlons plus de cela, je me sens devenir anarchiste. Allons dîner.

Ils mangèrent chez le père Mansuy, rue de Médicis, car Mentor le savait respectueux de l'estomac de ses clients et mesuré dans ses ardoises ; puis, pour voir du pays, ils allèrent à la Jeune France prendre du café.

Il y avait là des têtes étranges, des mulâtres aux têtes laineuses, des Egyptiens bronzés, des Roumains barbus et soignés.

Tassés autour d'une grande table, les rastas battaient des cartes et se repassaient frénétiquement leurs consommations en des écartés athéniens. Vaine besogne, d'ailleurs, car le perdant, quel qu'il fût, oubliait toujours de solder sa montagne de soucoupes.

Mentor présenta Télémaque au patron et dit du bien de sa famille.

— T'es une riche nature ! lui dit le bonhomme. Viens me voir souvent, mon garçon, et souviens toi que Laveur n'est pas le seul au quartier qui *fasse l'œil* !

Comme ils allaient au d'Harcourt, après cette présentation, Télémaque demanda le sens des paroles de Richenature, et Mentor le lui donna complaisamment.

La maison Laveur, dit-il, est célèbre. C'est une boîte ou l'on mange plusieurs mois sans qu'on ose vous produire votre note. La maison est toujours pleine, et l'on fait queue dans l'escalier. Tous nos grands hommes ont eu des ardoises dans ce restaurant fameux. Avec ses biftecks, Laveur a fait des ministres. On paie quand on est célèbre... en publicité. Je ne m'y fais jamais nourrir, mes rentes me permettant de vivre, mais si je suis jamais ruiné, je n'irai certainement pas ailleurs.

Nous voici au d'Harcourt, mon vieux... la grande vacherie du quartier, la vraie, la seule... Tu vas voir ces gueules !

L'œil de Mentor s'allumait d'une petite braise.

— Remarque, dit-il à Télémaque, cette tente immense qui cache entièrement la terrasse aux yeux des passants... Elle a pour but de mettre la clientèle à l'aise et l'on peut s'amuser là-dessous comme chez soi... Avant qu'on l'eût mise, on faisait aussi comme chez soi, et de méchantes gens y voyaient du mal...

Ils entrèrent.

Une odeur de tabac et de parfumerie à treize sous s'imposait immédiatement, bien que toutes les glaces fussent baissées.

Mornes et résignées, cent femmes traînaient sur les banquettes

Ravagées par le dur service de Vénus, elles attendaient le passage du passant vicieux, plâtrées à souhait, les yeux cerclés de crayon noir, la bouche sanglante de fard et d'une telle impudeur qu'on s'étonnait de la voir nue.

Toutes avaient eu pourtant de la fraîcheur, du charme, de la beauté. De ce temps lointain, il restait à l'une ses beaux yeux, à l'autre ses dents ; à celle-ci sa gorge, que tant de mains n'avaient pu flétrir. Seules

LA CHANSON DU QUARTIER



Relevez, belle, votre blanc jupon.



Décidément, il vaut mieux être interne que pensionnaire!

aujourd'hui, leurs complaisances leur permettaient de manger. A la vue des deux hommes, elles se ruèrent à l'assaut.

— Par ici, chéri, par ici.

— Dis, m'sieu, paie-moi un bock.

— Ecoute, écoute, mon amant!

Leurs voix rauques surprenaient à se demander ce qu'absorbaient leurs gosiers.

Elles se pressaient autour d'eux, les happant au passage, tirant leurs bras, leurs vêtements; les plus hardies leur disaient bonsoir d'une main audacieuse.

— On n'a pas le sou, déclara Mentor.

Il y eut un recul d'horreur.

— Oh!... poireaux!..

Et l'essaim se dispersa comme une poignée de plumes au vent du nord.

Ils prirent place.

Autour d'eux, la chasse à l'homme continuait.

Le public mâle était formé surtout de petits jeunes gens imberbes et d'étudiants venus pour voir; il y avait aussi des vieux, des familles égarées là et stupéfaites: Mentor distingua quelques alevins.

Les femmes, seules ou deux par deux, rendaient visite à chaque client, répétant obstinément :

— Qu'est-ce que tu paies?

Elles s'asseyaient à toutes les tables, cambraient leurs tailles sans corset, frôlaient, caressaient, mendiaient dix sous :

— « Ou deux sous alors?.. deux sous!.. Tu ne vas « pas me refuser deux ronds, tout de même?.. »

Tout à coup, il y eut des cris de dispute, on entendit claquer des gifles, des bocks volèrent; on hurla, on se bouscula, on monta sur les tables :

— Qu'est-ce que c'est?

— Séparez-les!...

— Elles vont se tuer.

Deux femmes se battaient...

On les sépara, déchirées, dépeignées, hurlantes.

— Garce! tu me le paieras!

— Viens-y donc!

— Faire du pied à un miché qui me fait de l'œil! gérant, je vous prends à témoin.

— C'est pas vrai!...

— Il me faisait de l'œil.. n'est-ce pas, monsieur? Où est-il?.. Qu'il le dise...

— Tu vois, dit Mentor à Télémaque, on en a toujours pour son argent. Allons ailleurs. Ici, la messe est dite.

Comme ils partaient, une femme entra.

Elle avait depuis longtemps passé la quarantaine. Sa poitrine mamelue et son ventre obèse tenaient avec peine dans un corset comprimant.

Elle avait les yeux faits, la bouche rougie et riait peu, car il manquait une dent à son râtelier et le moindre sourire montrait la plaque d'or de la monture.

Elle tenait à la main un sac de cuir qui contenait son « vatenville ».

Son corsage, décolleté en carré, laissait voir sa gorge de vieille déesse, dont les gélatines, à chaque pas, tressaillaient.

— Mon fils, dit Mentor à Télémaque, regarde de

tous tes yeux. Cette créature est, pour toi, sans doute, un objet d'horreur et de dégoût. Jamais pourtant femme ne fut plus belle et plus aimée. Que son image reste toujours présente à ta pensée. Quand ton cœur parlera et que tu seras prêt à faire pour une belle fille toutes les bêtises, songe qu'elle deviendra ce que celle-ci est devenue et garde-toi de t'attacher... Une femme vaut une autre femme... Je voudrais voir cette maxime écrite en lettres d'or sur toutes les cheminées d'hôtel du quartier Latin. Ce monstre qui s'en va, c'est Calypso.

— Calypso ! s'écria Télémaque. La fameuse bonne amie de papa ?

— Elle-même. S'il n'a pas tout lâché pour elle, c'est que les dieux, sans doute, ne l'ont pas voulu, car il en tenait pour de bon !... Vois ce qui reste de cette beauté.

— Et que fait-elle ?

— Elle cherche à se consoler du départ d'Ulysse. Depuis vingt ans qu'il l'a plaquée, elle s'enferme chaque soir dans les tavernes qui retentissent de ses cris. On l'y voit depuis si longtemps qu'on finit par la croire immortelle.

Mais l'heure avance.

Il y a fête à Bullier ce soir : c'est le joyeux bal du Quartier, toute la jeunesse est là-bas. Je veux te montrer de frais museaux.

Ils allèrent.

La grande salle étincelante, était pleine.



Invite à cœur.



— *Qu'est-ce qu'il fait, votre mari ?*
— *Il est poète.*
— *Est-ce qu'il occupe beaucoup d'ouvriers ?*

Au tumulte de l'orchestre, les couples dansaient éperdument.

Le public était jeune en effet, les femmes jolies, vêtues de claires toilettes et si sûres de ne pas rentrer seules qu'elles s'amusaient sincèrement.

Quelques-unes, pour s'éviter les frais de vestiaire, tournaient avec leurs boas de plumes, enroulés autour de leur taille.

Les petites purées, venues avec leurs manteaux d'hiver pour cacher les trous des corsages, se lançaient dans des cake-walks échevelés, ravies de se déhancher en musique, à la bonne franquette, ohé !

Autour des danseurs, la foule des étrangers et des curieux s'étouffait ; tandis que, dans les coins, les jeunes gens venus avec leurs collages s'embêtaient à cent sous l'heure, sous le regard jaloux des illégitimes épouses qui roulaient l'œil au frais minois en liberté !

— Ah ! la jolie brunette ! s'écria tout à coup Télé-

maque en désignant une petite femme gracieuse et fine qui passait près de lui.

La petite femme sourit et s'en alla.

— Elle te plaît ? dit Mentor.

— Certes.

— Eh! bien, dis-le lui !

Télémaque se précipita.

On agréa une valse, une orangeade, un bouquet de fleurs et dix sous pour maman Cabinet.

Comme il attendait sa conquête, Télémaque chercha Mentor.

Il avait disparu.

— Tu cherches le vieux? dit la jolie fille, qui revenait.. Il y a longtemps qu'il a filé. Allons, viens. Je le vaux bien. Emmène-moi au Panthéon, tu veux? Nous mangerons des écrevisses. Comment t'appelles-tu?

— Télémaque, fils d'Ulysse.

— Poil aux cuisses... T'en as un œil ! En v'là un drôle de nom. Moi, je m'appelle Madeleine.

Le retour se fit gaiement.

Les bandes de femmes et d'étudiants descendaient le boulevard en chantant.

A cheval sur les épaules de quelque ami, des femmes poussaient des cris perçants. D'autres avaient changé leurs chapeaux fleuris contre des tubes et des melons, et des rapins, drapés dans les mantilles de tulle ou dans les pèlerines claires, s'amusaient à raccrocher les passants, en des termes crument prometteurs.

Ce plaisir bruyant et bon enfant ravissait Télémaque et comme sa compagne reprenait les refrains, il chanta lui aussi à pleins poumons, sous le ciel clair :

Esprit saint descendez en nous (bis)
Embrasez notre cœur
De vos feux, de vos feux les plus doux.
Non, dit l'Esprit saint, je ne descendrai pas, (bis)
Car si papa savait ça,
Tralala...

A la taverne, Madeleine voulut descendre au bar.

— Là, dit-elle, on rigole.

Quand ils entrèrent, la foule de buveurs hurla en chœur :

— A poil Madeleine ! à poil Madeleine ! à poil !..

Elle sourit, fit un pied de nez et passa devant les tables, comme une reine, dédaigneuse des pincées qui courtisaient au passage sa croupe rebondie, tandis que le cantique profane reprenait pour chaque nouvelle arrivante :

— A poil Manette, à poil Margot, à poil Andrée, à poil !...

On étouffait...

Dans les coins, des bandes chantaient des pomponettes et engouffraient des demis en quelques secondes. La fumée du tabac faisait un brouillard.

— Crois-tu qu'on est bien ici? dit Madeleine en s'asseyant.

— C'est vrai, dit Télémaque.

Et il lui donna le premier baiser.

Le vacarme était tel qu'on ne s'entendait plus.

Les meneurs du chahut, debout sur les tables, entonnaient à pleine gueule les chansons du Quartier :

Relevez, belle, votre blanc jupon,
Qu'on vous voie le..., qu'on vous voie les fesses...
Relevez, belle, votre blanc jupon,
Qu'on vous voie les fesses, qu'on vous voie le... .

Ensuite, venaient les Noëls, les chansons bretonnes :

Allons à Lorient
Pêcher la sardine,
Allons à Fécamp
Pêcher le hareng.

Puis, sec et saccadé comme les *ron* et les *flon* d'un tambour, le refrain séculaire des pâles vadrouilles que les initiés reconnaîtront bien sous les gazes dont il faut l'envelopper :

Je veux embrasser toute la famille...
La mère au menton,
Le père an dos,
La fille au front !...

Télémaque, cependant, pressait tendrement sa compagne, et il aurait bien voulu être ailleurs.

Mais, à chaque velléité de départ, Madeleine répondait, boudeuse :

— Oh ! pas encore. On a bien le temps. Moi, je m'amuse. Si tu t'embêtes, va-t'en.

Il fallut attendre la fermeture.

Mais la chambrée était si bien remontée qu'elle rêva de se retrouver ailleurs.

Un grand gars, juché sur une table, cria :

— Aux Halles! allons tous aux Halles !

— Oui, oui, cria Madeleine avec tout le monde.

— Qu'est-ce qu'on va faire? demanda Télémaque effaré.

Elle déclara nettement :

— Je vais aux Halles !

— Aux Halles?

Télémaque s'y laissa traîner dans un restaurant de nuit où la bande hurlante échoua sur les banquettes éventrées.

Madeleine, très partie, s'était installée auprès du grand gars qui criait si fort, et le câlina si bien qu'il l'emmena au petit jour, au nez de Télémaque ahuri.

— T'es trop bête ! lui dit-elle en le quittant.

Il régla une addition de trente-sept francs et s'en fut, tout seul, mélancolique et vanné.

Sur la place Saint-Michel, un homme étrange, lui demanda une cigarette en le tutoyant.

C'était Bibi la Purée, qui l'entraîna à la boulangerie de la rue Racine en lui récitant des vers de Verlaine — le MAITRE !

Là, de vieilles roulures, laissées pour compte, attendaient encore l'improbable client, effroyables à la clarté sereine du matin.

Le rythme des balais s'élevait, monotone dans l'air sonore; les bouches d'eau emplissaient les ruisseaux, et les charrettes, à la queue leu leu, descendaient aux Halles, chargées de roses et de fruits.

Télémaque était un peu saoul...

Bibi le rentra, et pour veiller sur son sommeil, il s'installa sur son canapé...

Georges Clavigny

Wellhoff et Roche, 55 rue Fromont, Levallois-Perret.

Le Gérant : EMILE GODARD.



N° 86. Paris . . . . . 15 Centimes E. CHATENAY Éditeur.
6 Juin 1903. Départements. 20 Centimes 43, Rue de Berlin, Paris.



Dessins de
M Radiguet

LE NOEL DU PÈRE LA PUDEUR



Non! Non! on ne met pas de ces choses-là dans les souliers des petits enfants, sans qu'elqu'intention inavouable!

Verges de bois

Un remaniement académique (il ne s'agit point ici des fauteuils, mais des mots de notre gracieuse langue) vient de consacrer récemment certains vocables, jusqu'alors réputés vulgaires.

Le commun des mortels ainsi que les 36.000 communes de France, disaient couramment, dans le but avéré de désigner les femmes qui font monnaie de leur étreinte, « Cocottes », et ce aussi, dans la non moins évidente intention de stigmatiser la prostitution :

..... *dont nous vient tout le mal*!

Nos doctes honorables, minorité numérique, majorité intellectuelle, avaient constamment rejeté ce terme. Pouah! Cocotte!!! Hoquets et nausées.

Mais un jour vint — jour trois fois heureux — où « Cocotte » trouva grâce devant l'illustre assemblée et, jusqu'alors banni du grrrrand dictionnaire national, fut douillettement couché et copieusement analysé en ses vénérables colonnes.

Cette simple constatation, préambule ou prélude, au choix, risquerait fort de ne présenter actuellement aucun intérêt si nous ne dénoncions immédiatement après, un attentat, commis, le lendemain même de ce bon mouvement contre notre langue si difficile à enrichir.

Un sénateur, d'une incontestable compétence au point de vue des mœurs — nous avons nommé M. Bérenger — mais nullement qualifié pour appauvrir notre langage, s'émut d'un innocent dessin de notre collaborateur et ami Radiguet, paru en juillet 1902 dans la *Vie en Rose*. La légende qui soulignait la fantaisie du dessinateur précité, parut assassine au farouche ligueur. Il y était vaguement question de « verges ».

Ce vocable, depuis longtemps adopté sous la coupole de l'Institut, remonte, chacun le sait, à la plus haute antiquité et n'encourut jamais aucune foudre.

Le régime de l'Inquisition passa, le régime de la Terreur passa, mais le mot « verges » demeura.

Le bonhomme Noël continua à glisser les siennes dans les cheminées des maisons où les petits n'enfants désobéissent à leurs parents ; les papas et les mamans ne se lassèrent point de fustiger leur progéniture récalcitrante avec les leurs, et les maris — en Russie, du moins, si nous en croyons les « Anecdotes », de Voltaire — s'efforcèrent toujours de maintenir la bonne harmonie dans le ménage, au moyen de ces arguments cinglants. Il est vrai qu'en Russie le mot « verges » doit s'orthographier de façon moins horrifique que chez nous, il est vrai également qu'en Russie ne sévit point M. Bérenger.

Littré, Moïse, Balzac, Molière, Jacob, Fénelon, particuliers de marque, généralement accrédités comme moralistes auprès de toutes les cours, et dont les œuvres furent, de temps plus ou moins immémorial, livres de chevet pour tous les gens de bien, employèrent fréquemment le mot « verges » dans le plus grand intérêt des masses.

Le parquet ne songea point à les inquiéter.

Aussi nous a-t-il paru nécessaire de démontrer au trouble-fête tout puissant qui fait agir le Parquet à tort et à travers, à M. le sénateur Bérenger, notre féroce ennemi, que, malgré qu'il nous ait traînés devant dame Justice pour avoir emprunté le mot « verges » aux plus illustres défunts et au grand dictionnaire national, il aurait mauvaise grâce à le vouloir supprimer de la circulation.

GEORGES BARROU.

NOEL



—Seigneur ! je vous les rapporte toutes de par décret spécial du sieur Bérenger ; il est formellement interdit, non seulement de déposer, mais encore d'appeler par leur nom ces... machines-là dans toute l'étendue du territoire français !!!

L'amie dévouée

Non, non, Marcelle est mon amie, je ne veux pas... Jamais...

— Oh! Berthe, que vous êtes méchante! Si vous saviez combien je vous aime!... Laissez-moi respirer vos cheveux qui sentent le foin, votre nuque qui sent le chèvrefeuille... laissez-moi vous respirer, toute, mon cher bouquet...

— Henri! Je vous en prie... Finissez! Tenez, voici votre femme...

— Marcelle! que le diable l'emporte!

— Voulez-vous vous taire! Pauvre Marcelle! Je l'aime, moi, je l'aime de tout l'amour que vous lui volez...



— Vous appelez ça un balai... malheureuse! ce sont des verges au bout d'un bâton!...

MONOMANIE

Grande, mince, élancée et blonde comme un épi, Marcelle parut à la porte du petit salon, moulée dans une robe de mousseline de soie rose. Une grâce musicale enchantait ses gestes rares et harmonieux : son visage éclatait de jeunesse, de fraicheur, de fierté douce, les joues planes, le menton rond et délicat comme un coquillage, la bouche serrée et charnue, les yeux timides et ardents où brûlaient, à l'ombre frisée des longs cils, des lueurs de braise bleues, les cheveux d'or fluide relevés en couronne; elle se pencha, et les boules neigeuses de ses seins saillirent dans son corsage : elle menaça gentiment du doigt son mari :

— Tu sais, Henri, tu fais la cour à Berthe... Oh! ne proteste pas... j'observe ton jeu...

— Voyons, ma chérie...

Parmi les présents de noces (chez les Russes), était une grosse poignée de verges que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale.

(VOLTAIRE. — *Russie. Anecdotes.*)

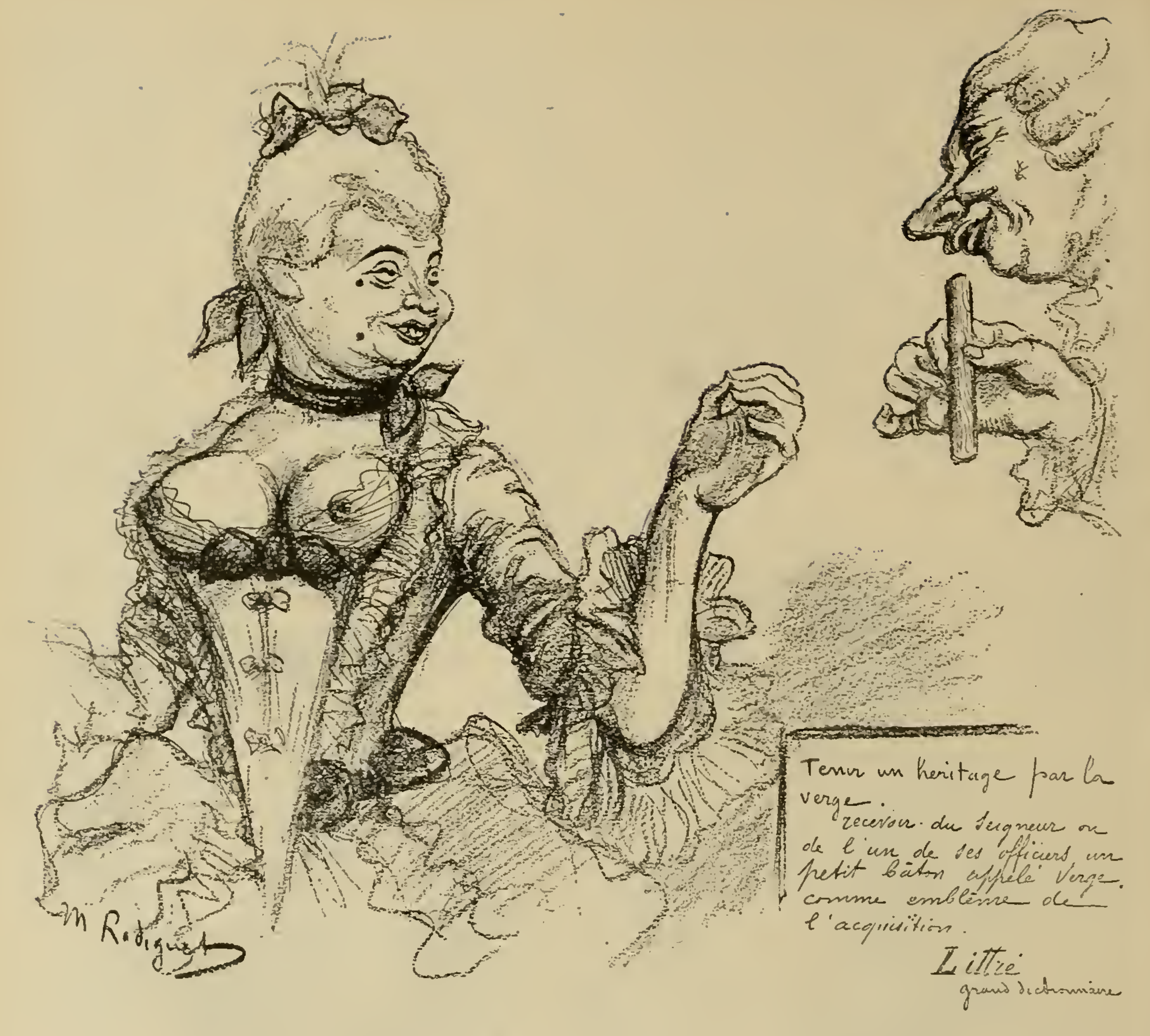
— Oh ! toi, tu es capable de tout, même de me prendre ma meilleure amie... Mais j'ai confiance en Berthe...

Henri s'éloigna gêné, vers les salles où les danseurs tourbillonnaient. Des lambeaux de valse parvenaient jusqu'aux deux amies, déchirés et suspendus dans l'air comme les brumes qui traînent au-dessus des prés, à l'aurore, et qui s'effilochent aux peupliers et aux bosquets.

— Ma chérie, ma chérie ! s'écria Marcelle en pre-



— Plus une goutte d'eau ! Ah ! le bon temps que celui où, pour faire jaillir l'eau d'un rocher, il suffisait à Moïse de le frapper avec...
— Pas un mot de plus, malheureux ! Monsieur Bérenger nous écoute !



ant les mains de Berthe, comme tu es belle ! Ton mari t'aime, toi!

— Tu es belle aussi, tu es plus belle que moi, mon mignon... Et ta robe est une merveille... Tu as l'air d'une fée...

Je voudrais être brune comme toi... avec de grands yeux pleins de flammes... et cette démarche à la fois nerveuse et lente, cette vibrante lassitude des brunes...

— Mon petit, tu dis des folies... tu es exquise comme tu es... Tu es toute poésie, toute grâce, toute finesse. Si j'étais homme, je voudrais t'adorer à genoux, te bercer dans mes bras comme une petite fille : il me semble que tu n'y pèserais pas plus qu'une gerbe de fleurs; tu es une de ces femmes que l'on ne doit point se lasser de cajoler, de dorloter, tu es la charmeuse qui tient, dans ses mains débiles, le destin des hommes, et qui, d'un signe de son petit doigt, courbe les volontés les plus rigides... Tu dois être idolâtrée parce que tu es faible et penchante comme un roseau.

— Hélas ! tu ne peux être mon mari...

— S'il est vrai que l'on revient sur terre, je demanderai à Dieu qu'il me consente la grâce de me métamorphoser en homme... Tu seras ma femme, et je t'aimerai, je t'aimerai... Ah ! ma chérie !...

— En attendant, je dois me faire aimer de mon mari... Car je l'aime, le monstre, de toutes mes forces... Cet amour-là me brûle les veines, il s'est tellement mêlé à tout ce qui est moi, à mon sang, à mes os, qu'on ne me l'ôtera qu'avec la vie... Mais Henri n'aime que les brunes...

— Oui, il n'aime pas les blondes, mais il aime une blonde, et c'est toi...

— Et madame de Suroise ? Et madame Spinatelli ? Et madame d'Albane ? Ne sont-elles pas brunes, celles-là ? Toutes celles avec qui il m'a trompée sont brunes...

— Et qui te dit qu'il ne te sera pas fidèle, désormais ?...

— Non, il me trompera encore, avec des brunes... Et je souffrirai encore, et je souffrirai toujours, et ma haine ne vaincra pas mon amour...

— Henri, dans le fond, t'aime sincèrement... Tu es sa seule aimée... Il n'accorde aux autres que des caprices éphémères...

— Je sais qu'il est léger... Je sais qu'il ne peut pas résister à la sollicitation du désir qui passe et que ses passionnettes ne revêtent à ses yeux aucune importance. Il a gardé de sa vie de garçon des habitudes de polygamie invétérées... Je sais qu'il ne peut pas se passer de me tromper, et je me dis parfois que s'il me trompe avec des brunes, c'est peut-être par respect pour moi : il ne veut pas me tromper avec un visage qui me ressemblerait trop. J'admets donc qu'il ne peut pas ne pas me tromper, que

c'est pour lui un amusement presque inoffensif, mais qui me déchire le cœur, à moi... Je me suis imposé l'atroce contrainte de me taire... J'ai eu peur qu'un esclandre amenât la séparation... Avant tout, je tiens à garder mon mari... Je ne suis pourtant pas exigeante : ce que je voudrais, c'est qu'il ne choisisse pas des femmes qui me détestent, qui doivent lui dire du mal de moi, que je suis laide, que je m'habille mal, que je n'ai pas d'esprit... des femmes qui me regardent avec des yeux ironiques et méprisants où je lis clairement ma disgrâce... Je veux bien qu'elles me trompent, mais je ne veux pas être raillée et foulée aux pieds par elles... Mais hélas ! qui lui dira tout ça à mon mari?

— Moi !

— Toi ? Ah ! ma chérie, que tu es bonne !

— Oui, moi, moi qui t'aime autant qu'on aime une sœur, et mieux encore, moi ta seule amie, moi ta confidente, moi qui sacrifierais le repos de ma vie pour te voir heureuse... Je lui parlerai : il m'écoutera...

— Si tu pouvais dire vrai...

— Il m'écoutera... Ah ! vois-tu, Marcelle, le rêve ce serait que tu fusses trompée par une amie, une amie sincère qui se dévouerait... une amie qui te tromperait par amour de toi, et qui essaierait, en te trompant, de te ramener tout à fait ton mari...

— Oui, ce serait le rêve... Mais, comme tous les beaux rêves, celui-ci est irréalisable...

— Qui sait?

— Voici Henri... Je vais vous laisser... Défends-moi...

Marcelle se lève, s'éloigne vivement en lançant à son amie un étrange regard plein de confiance, d'encouragement et de mystérieuse supplication. Henri vient s'asseoir auprès de Berthe, dans le petit salon désert.

— Seule ? Vous êtes seule ?

— Oui, Marcelle danse...

— Alors, toujours aussi cruelle ? Berthe, vous me torturez... Marcelle est votre amie, mais puisqu'elle ignorera... Je vous veux... Je te veux...

— Eh bien, demain !

GASTON DERYS.

VERGE n. f. (lat. Virga)

Petite baguette longue et flexible.
LAROUSSE. Dictionnaire.



On doit ploier la verge, tandis com ele est graile et tendre ; quar puis qu'ele est grosse et dure, se on la veut ploier, ele brise.

LEROUX DE LINAY. - *Le Livre des Proverbes français,* T. II, P. 98

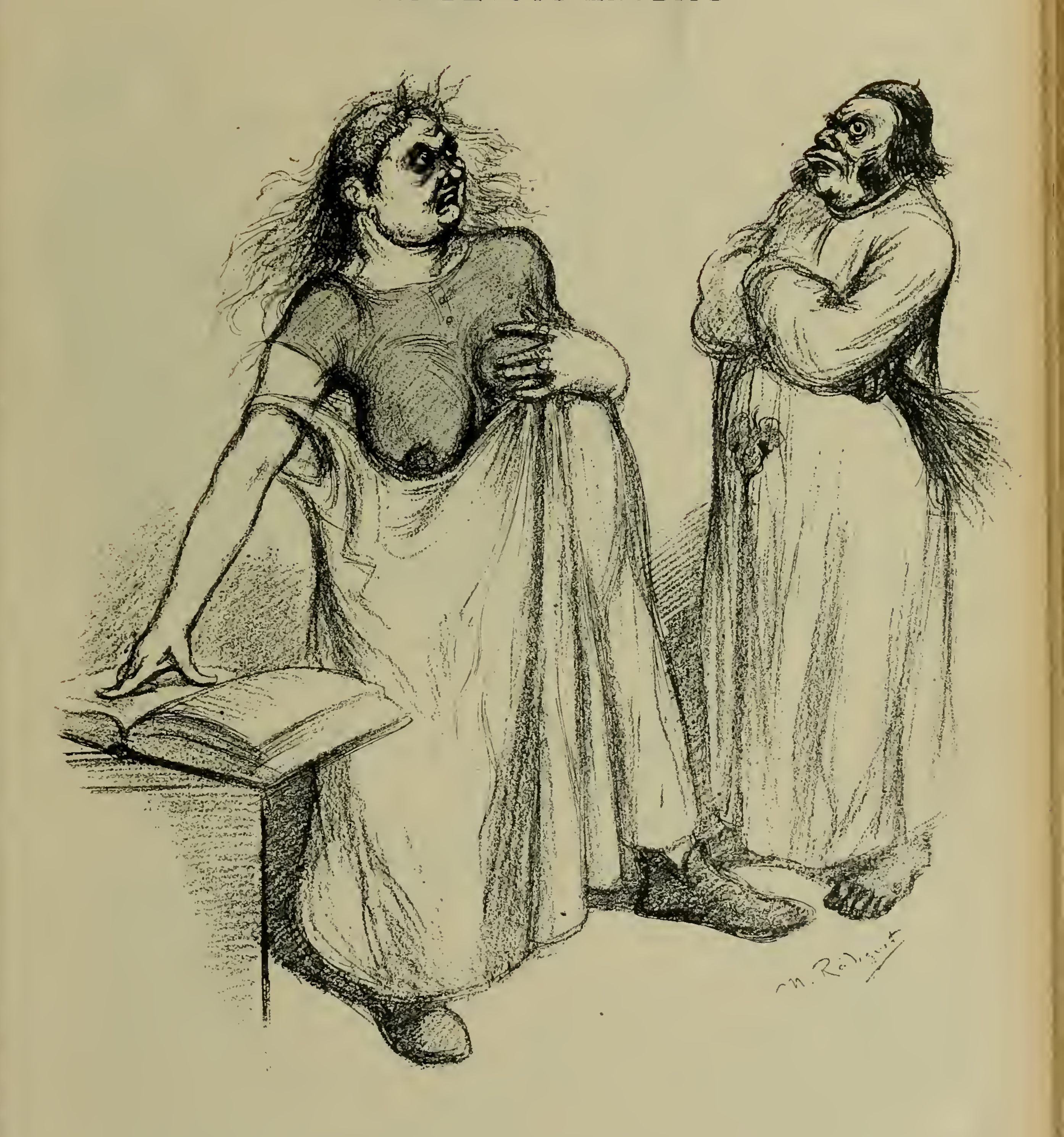
UN HUISSIER QUI A DES LETTRES



— Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier a verge, en dépit de l'envie...

MOLIÈRE. — *Tartufe*, t. v. — Sc. 4

LES DÉVOTS ÉRUDITS



LUI. — *Je vous dirai, Madame, ce que St-Paul disait dans son admirable 1re épître aux Corinthiens : « Aimez-vous mieux que je vous aille voir la verge à la main, ou avec charité et un esprit de douceur ?... »*

ELLE. — *Et je vous répondrai, Monsieur, par ce non moins remarquable passage du « Socrate Chrétien » de Balzac (le moins Honoré) : « Les verges ne piquent ni ne mordent d'elles-mêmes.... c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables !... ».*

POUR SA FÊTE



Veuillez accepter, Monsieur, ces doux présents de Flore : cette cardère velue, dite Verge à Pasteur, et cette asphodèle jaune, dite Verge de Jacob...

LA VISITE DU SHAH

Parce que précisément comme elle descendait l'avenue Malakoff dans son buggy, au grand trot de sa ponette, et toute vêtue de foulard rouge, la petite Aline Savoureux, la divette des « Fantaisies Amoureuses », avait croisé la daumont ramenant en l'hôtel des Souverains le Roi des Rois, Sa Majesté Mozaffer-ed-Dine, et qu'au passage il lui avait semblé que le regard du Shah s'était arrêté sur sa voyante petite personne un peu plus longtemps peut-être qu'il n'eût été nécessaire, la jeune empanachée en avait conclu au coup de foudre produit par son apparition sur la personne du monarque.

Et dès son arrivée au bois, quand, descendue de sa voiture laissée aux mains du groom, elle s'était mêlée aux groupes de la Potinière, elle avait, l'imagination aidant, et confiante dans les récits qui lui étaient venus aux oreilles, raconté son histoire en la corsant un peu, pour rendre jalouses un brin les bonnes camarades, émerveillées de la bonne fortune inespérée de la petite Aline.

De récit en récit, l'histoire s'amplifiait, prenait les proportions d'un véritable roman; non content de faire arrêter sa propre voiture, le Shah s'était avancé près du buggy d'Aline et lui avait baisé la main. De là à dire qu'il avait sollicité une entrevue, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi, et quand, sur le coup de six heures, toute la volée caquetante des jolies pécheresses reprit son essor vers Paris, il n'était question que de la séduction de Mozaffer-ed-Dine par la petite Aline.

Pour elle, en regagnant son petit hôtel de la rue Spontini, elle songeait à ce brusque coup de fortune dont son avenir allait peut-être dépendre. Bonne fille, mais un peu naïve, elle avait fini par croire à la réalité de ce qui n'était qu'un rêve, désiré il est vrai, et, après tout, plus réalisable que bien d'autres. Aussi bien, l'esprit rempli de tous les propos échangés tout à l'heure, elle substituait sans s'en douter la légende au réel, et en arrivait à croire que tout ce qu'on avait dit lui était vraiment arrivé.

On lui avait prodigué des conseils, donné des tuyaux sur la façon de procéder, le cas échéant, et dans sa petite tête folle, elle songeait à l'élégant déshabillé qu'elle revêtirait pour l'heure de la visite souveraine.

En arrivant chez elle, elle s'informa de suite si le grand-vizir n'était pas venu en son absence et si l'on n'avait apporté aucun pli à son adresse. Ce lui fut une occasion de raconter de nouveau, en l'agrémentant cette fois de détails inédits, en vue d'épater son personnel domestique, son entrevue avec le shah de Perse.

Une heure après, tout le quartier savait que la petite dame du 412 était la maîtresse du Roi des Rois...

Aline, grisée de ses paroles, ravie des questions que lui posait sa femme de chambre, commença de prendre ses dispositions ; elle décommanda par téléphone un déjeuner auquel elle était priée le lendemain, de façon à se trouver chez elle, au cas où un messager royal la viendrait mander.

Et quand, vers dix heures du soir, son amant, le baron des Houseaux, vint, comme à l'ordinaire, prendre de ses nouvelles et la mettre au lit, il se trouva en présence d'une jeune personne de fort méchante humeur qui l'envoya faire lanlaire sans égards aucuns pour sa personne ni son portefeuille, en lui déclarant que, devenue la favorite du shah, elle lui signifiait son congé définitif.

Ennuyé et stupéfait, le baron voulut savoir.

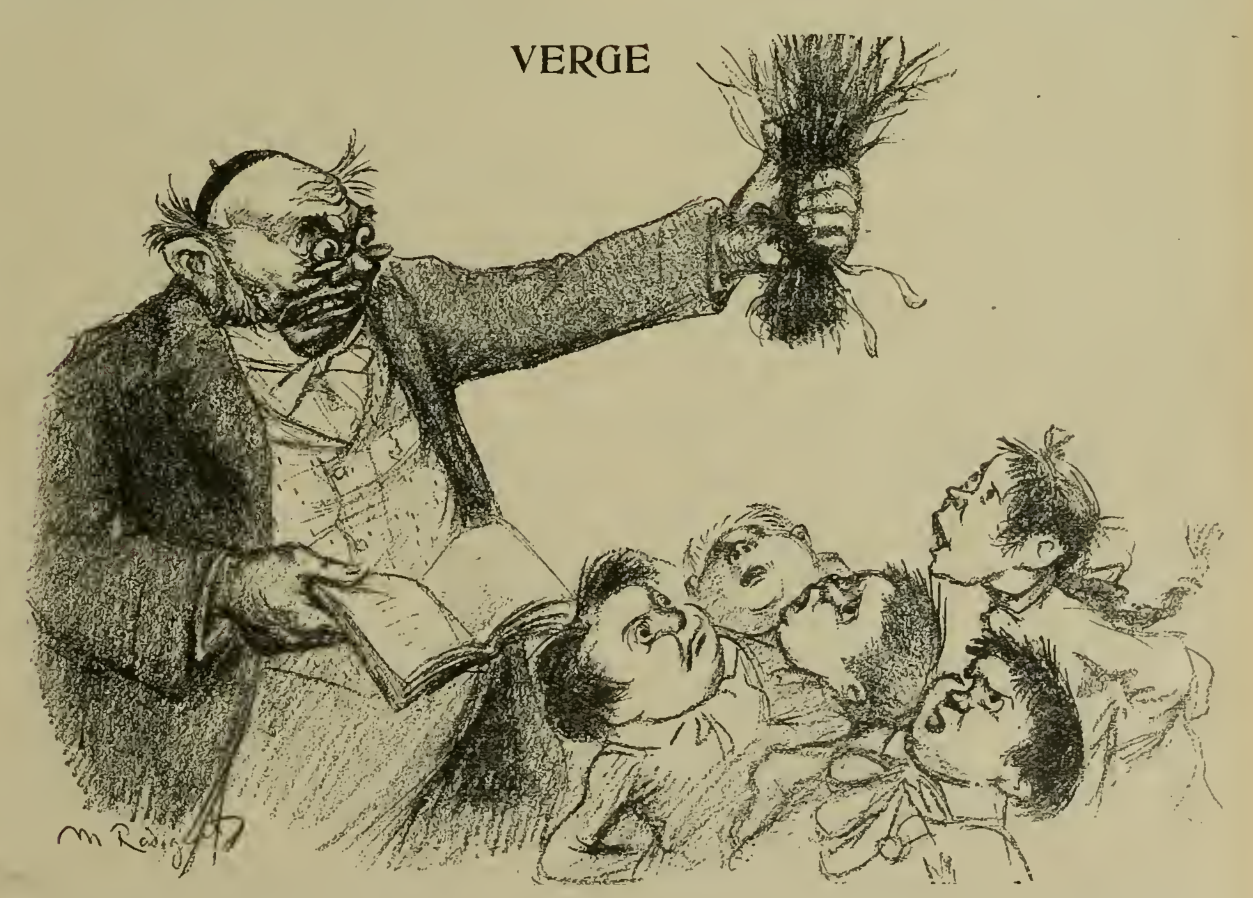
Aline lui fit le récit, de nouveau augmenté, de son aventure. Le baron faillit éclater de rire, mais le sérieux de sa petite amie et sa joie visible l'en empêchèrent. Il s'inclina et battit en retraite, non sans avoir questionné adroitement le groom qui, rendu bavard par le don d'un louis d'or tout neuf, raconta la vérité, et remit au point le récit par trop fantaisiste de sa maîtresse.

Mais le baron des Houseaux, qui était venu chez la gente Aline, animé des meilleures intentions à son endroit, s'en retournait sur sa faim, et cette sorte de jeûne n'étant point de son goût, il jura de tirer une vengeance éclatante du dédain qu'avait manifesté pour lui la future sultane en lui préférant un shah problématique, sous le prétexte qu'un homme qui porte à son bonnet des diamants gros comme des œufs devait être d'une générosité laissant bien loin derrière elle les libéralités du baron.

***

Le lendemain, sur le coup de dix heures, la petite Aline dormait encore dans son grand lit coquille, sa

VERGE



Le sage a toujours recommandé aux parents de tenir la verge assidûment levée sur les enfants.

FÉNELON, T. XVII, *page* 125.

jolie toison rousse éparse sur la dentelle des oreillers, quand Olympe, la femme de chambre, entra en coup de vent, sans même frapper, et la réveilla en sursaut.

— Madame! Madame! fit-elle, il y a là un monsieur qui demande à parler à madame!

— Un monsieur? questionna Aline encore tout ensommeillée.

— Oui, madame! Ça m'a même tout l'air d'être un étranger, il a un bonnet en astrakan.

— Un bonnet en astrakan! Mais alors, c'est un Persan! Il vient de la part du shah! Vite, Olympe, donnez-moi mon peignoir de surah crème et mes mules de cygne!...

Cinq minutes après, Aline faisait son entrée dans le salon, où l'on avait introduit le visiteur.

Après un rapide examen, Aline se convainquit qu'elle avait réellement affaire à un Persan. Vêtu d'une redingote dont la boutonnière s'ornait d'une énorme rosette, l'inconnu portait à sa cravate un brillant gros comme un bouchon de carafe et des bagues scintillaient à tous ses doigts; sur sa tête, un bonnet d'astrakan achevait de lui donner un aspect tout à fait oriental. Après les salutations d'usage, le visiteur déclina ses nom et qualités, il était conseiller privé et intendant des plaisirs secrets de Sa Majesté le Shah.

Il expliqua en quelques mots l'objet de sa visite. Son souverain avait remarqué la beauté, la grâce et l'elégance de la maîtresse de céans. Il l'avait fait suivre, et c'était pour lui faire des propositions royales qu'il venait la trouver.

Aline nageait en plein bonheur; pour un peu, elle eût sauté au cou de l'émissaire. Mais une formalité restait à remplir. En vertu des lois existantes en Perse et en conformité des usages en vigueur, l'intendant des plaisirs royaux devait, avant son maître, s'assurer de la qualité physique et des... qualités... des élues... De même que l'intendant de la bouche devait goûter à chacun des plats servis au souverain, de même ses fonctions exigeaient qu'avant de conduire à la couche royale l'une des favorites, il expérimentât par lui-même le savoir-faire de la candidate...

Aline trouva la chose toute naturelle, et ce fut de la meilleure grâce du monde qu'elle se prêta à l'examen que lui fit subir l'intendant.

Celui-ci se retira enchanté, mais fatigué, car Aline avait tenu à se montrer à la hauteur des circonstances et n'avait rien négligé pour donner à l'émissaire royal une haute idée d'elle-même.

Il partit, assurant la jeune Alice de la faveur de son maître.

Aline était encore tout occupée à conter la chose par le menu à sa fidèle Olympe, quand on introduisit à nouveau un visiteur, Persan lui aussi.

Cette fois c'était le médecin du shah. Il venait également par ordre et en vertu des usages de la cour passer une visite médicale pour le cas où un enfant viendrait à naître. Il fit entrevoir à Aline l'honneur qui rejaillirait nécessairement sur elle, au cas où elle donnerait le jour à un enfant qui serait un héritier possible de la couronne. Il importait de s'assurer, avant toute autre chose, si sa mère éventuelle était en état de mettre au monde un enfant bien constitué.

Ravie à cette idée, Aline se prêta cette fois encore à l'examen. Elle subit une visite si complète et si approfondie qu'elle exigea une heure au moins. Il faut même croire que, poussant la conscience jusqu'au bout, le médecin royal voulut s'assurer de bien d'autres choses encore, car après son départ, Olympe constata que le grand lit coquille, qui avait été refait dans l'intervalle, avait été de nouveau mis au pillage et que le cabinet de toilette était tout bouleversé.

La journée se passa pourtant sans qu'Aline fût appelée à l'hôtel des Souverains et sans non plus recevoir la visite tant attendue du shah de Perse.

Mais le soir, à 10 heures, son heure habituelle, le baron des Houseaux se présenta pour s'informer et savoir, de la bouche même de la jeune Aline où en étaient les choses.

La double visite du matin fut l'objet de l'entretien. Inutile de dire qu'Aline ne crut pas nécessaire d'entrer dans certains détails; elle se borna à conter ses espérances, qu'elle disait reposer sur des données sérieuses. Le baron la quitta non sans lui avoir souhaité le plus complet bonheur et s'en vint au cercle rejoindre ses amis, au nombre desquels se trouvaient le pseudo-médecin et le non moins faux intendant des plaisirs.

Le lendemain, Aline reçut à la première heure un colis soigneusement emballé. Elle l'ouvrit en hâte et découvrit, blotti au fond d'un panier enrubanné, un ravissant chaton d'un noir d'ébène, qu'accompagnaient trois cartes de visite; celle du baron des Houseaux avec un P. P. C. majuscule, et celle de deux clubmen connus, portant manuscrites les mentions: Médecin de S. M. le shah et Intendant des Plaisirs secrets, toutes deux avec une avalanche de compliments et de remerciements les plus flatteurs.

Aussi, depuis cette aventure, si l'on veut être bien vu de la jolie Aline, il faut s'abstenir soigneusement d'évoquer ces souvenirs qui ont été pour elle l'occasion de railleries nombreuses, et la visite du... shah n'est pas pour la faire sourire, ce qui est dommage, car elle a les plus jolies dents qui soient.

E. Mansard.

LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN (27)

par WILLY

(*Suite*).

XXIII

UN RACCOMMODEMENT RATÉ *(Suite)*

— Je m'en doutais, qu'elle s'amuse. Vous, Louise, vous ne me tromperez pas, vous me... La vérité. Elle s'amuse avec qui? et où? Le prince Jean? Des maisons publiques?

— Peut-être des maisons publiques. Mais le prince Jean!...

Louise (va pour Louise!) montra de nouveau un sourire mélancolique et railleur que le poète contempla avec une curiosité ardente.

— Il ne marche plus? murmura-t-il en soulevant, pas trop bêtement, la jupe. Ils se sont brouillés?

— Y a beau temps.

— J'en étais sûr.

— Pas tant que moi.

— Quelle rosse!

— C'est le mot. Mais dépêchez-vous. Elle peut venir. et...

Et une violence impatiente attira Maurice. Il crut qu'il tombait. Peut-être. en effet, tomba-t-il. S'il y eut chute, elle fut exquise. Quatre bras vacillèrent tendus, puis nerveusement s'infléchirent.

Oubli de tout! Mépris de tout!

Comme, sans aucunement se gêner, la femme de chambre sanglotait de satisfaction, la porte s'ouvrit. de façon brusque. D'un bond. Maurice (décidément. il était tombé) se releva. Sa compagne ne tarda pas à l'imiter. La situation fut pénible et incommode pendant un moment; car c'était (vous en doutiez?) Mlle Girard en personne qui venait de faire intrusion. Elle parut d'abord (quoique innocente) aussi interloquée que les deux coupables. Toutefois, elle se remit assez vite et. le verbe haut, la main haute également, elle s'avança vers son amant, c'est-à-dire vers l'amant de Louise. Allait-elle le gifler? Cette appréhension lui rendit subitement son sang-froid :

— Excusez-moi, flûta-t-il en s'inclinant (l'inclination était pour esquiver la gifle). Je vous croyais morte, et, malheureux veuf, je me consolais.

— Vous êtes un goujat, trépigna Gaëtane. Vous... me...

— Madame, s'inclina-t-il derechef.

Puis, prenant cérémonieusement la main de la femme de chambre (pas trop ahurie, Louise, pas trop hébétée — assez tout de même), il la baisa comme avec amour.

— Chère enfant.

Et, autant par courtoisie que par prudence, il sortit à reculons.

Oubli de tout : dans la rue. il s'aperçut qu'il avait laissé son chapeau sur, ô ironie du destin! — sur ce Turenne que jamais plus il ne chevaucherait.

Mépris de tout : il ne remonta pas le chercher.

XXIV

BRIBRI.

Monsieur,

Dans ma hâte de vous expulser de chez moi...

— Tiens, tiens, il paraît qu'elle m'a expulsé. cette mauvaise bête? Je ne le savais pas. Alors, elle me l'écrit. Et en quatre pages. Ça doit être rigolo. Dommage que je n'aie pas le temps de rigoler.

Et Maurice jeta négligemment sur la commode une épître bleue — jambages raidis et menaçants — signée Gaëtane.

— Je n'ai même pas le temps de dîner. Il est huit heures. Je veux être à dix au Rouet d'Omphale. et il me faut bien deux heures pour m'apprêter.

Sans hyperbole, il les lui fallut. Mais qu'il était joli! Joli dessus, joli dessous. Le nombril — cet œil du ventre — esthétiquement récuré, et les cors taillés en amande. Frac, gilet de velours et monocle à ruban moiré. Une canne d'un bois si rare que personne n'en aurait pu dire le nom.

Mme Olympe, en le voyant entrer. comprit que, premièrement, il était susceptible de faire de la dépense et que. deuxièmement, il s'aboulait pour Bribri. Elle prévint donc celle-ci d'un clin d'œil ésotérique. Esotériquement aussi. Bribri. se plaqua un accroche-cœur sur la tempe : elle avait saisi.

C'était une jeune personne de trois douzaines d'années, plastronnant, roulant les nichons, se dindinant, fière de son beau physique. On le serait à moins : elle était grande, carrée, vêtue d'une sorte de descente de lit à raies longitudinales, rouges, noires et violettes, dont l'inouïe distinction seyait à son genre de vénusté. Une grosse épingle de nacre. sur quoi on lisait : *Ostende*, coiffait sa rousseur ébouriffée. Ses yeux de surmulet avaient le droit de s'enorgueillir d'un léger strabisme, et ils biglaient entre deux paupières de pourpre, au milieu d'une face butyreuse, extrêmement courte. et que les longs poils d'un grain de beauté essayaient d'allonger. je pense.

Etonné de tant de singulier charme, Lauban se sentit flamber comme un cratère et il dit avec une admiration frissonnante :

— C'est bien toi qui es Bribri, n'est-ce pas?

Le surmulet loucha affirmativement.

— Veux-tu prendre avec moi quelque chose?

— De l'eau de seltz? proposa scandaleusement Mme Olympe. Et dans le chapeau de Maugis?

Maurice eut un grand haut-le-corps offusqué. Il contempla encore un peu Bribri, et, grave comme un préfet de seconde classe à la garde-robe :

— Du champagne. Le plus cher qu'il y ait ici, commanda-t-il.

XXV

DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG.

Maugis, ce matin-là, a déjeuné chez Smiley et, en l'honneur de ce convive éminent, la grosse maman Grenier a confectionné des queues de cochon grillées, son triomphe.

Friandise suave, mais indigeste. Aussi l'attentionné Smiley s'est-il empressé, dès le dessert, de sortir Maugis : il l'a emmené au Luxembourg et, consciencieusement, le promène du buste de Delacroix au buste de Banville, avec l'espoir que la peinture, la poésie et l'exercice favoriseront dans l'estomac de son ami l'élaboration des queues porcines. Je t'en fiche. Météorisé comme un bœuf qui a brouté trop de luzerne, Maugis tonne dans tous les sens.

— Eh! bé, éructe-t-il pour la quatorzième fois, mon cochon, je m'en souviendrai de tes queues.

Smiley souhaite une diversion. Mais quelle? Voilà que, par bonheur, une silhouette connue se profile près de la fontaine de Médicis. Il allonge le bras dans la direction du survenant :

— Qui qui s'amène?

— Lauban! Si c'est pas malheureux! I'manquait plus que c't'andouille pour me ballonner le tube. J'vas crever.

Lauban les a vus. Guilleret, il court à leur rencontre, en mâchouillant un croissant.

— B'jour, Maugis. B'jour, Jimmy, je croque une corne et...

— Ah! ah! tu bouffes les cornes? s'engoue net Maugis. C'très bien. J'aurais pas osé te le conseiller; mais, puisque tu es en train, bouffe-les toutes. Ça t'fera des économies.

Maurice tousse et se désengoue. La main sur le sein gauche, il dit d'un ton enroué et presque colère :

— En voilà une façon de m'accueillir!... Et, d'abord, sache que je n'ai pas besoin de faire des économies. J'ai mille francs de déposés chez Smiley. Est-ce vrai, Jimmy? Et puis quant à bouffer mes cornes, lesquelles est-ce que je boufferais? Je ne serais pas fâché de le savoir.

— Les celles que ta vieille daine te concède, dix cors ramus!

Lauban se redresse, gonflé d'un mépris supérieur :

— Gaëtane Gi..? Mais, mon pauvre vieux, tu retardes! tu n'es plus dans le train! tu ne sais plus rien de c'qui s'perpètre dans l'monde. La vieille daine, je l'ai plaquée.

— Jusqu'à ce soir?

— Jusqu'à perpète. Pour toujours plaquée. Et la preuve, c'est qu'à présent je marche avec une autre : Bri...

Lauban s'interrompt. Il s'est rappelé que son actuelle maîtresse a excrété du liquide ammoniacal dans les bords-plats de Maugis, et ne veut pas se vanter de forniquer avec cette serveuse. Mais Maugis questionne :

— Bri, quoi? L'Brie que ton papa t'envoie pour ta Noël? Comme disent les garçons de café : « Ce Brie est excellent. »

— Ce Brie-là, je le passerai à Gaëtane. Elle m'a écrit quatre pages pour m'accuser de ne lui avoir rien donné. Je lui donnerai ça.

— Tu agiras bien. Seulement, je te ferai remarquer qu'tu bafouilles. Tu commençais à nous parler de ta nouvelle. J'la connais? Bri... qui?

— Je garde son nom pour moi. Qui sait, c'est peut-être la dernière que j'aimerai?

— Bri... de clôture, alors?

— En tout cas, elle est chouette, elle m'aime, et elle est la maîtresse...

— Du roi de Prusse?

— Non, monsieur. Elle est la maîtresse du prince Palamède de Langrune.

Maugis pouffe. (Après tout, tant mieux : ça le fera digérer. Quelques postillons. Ah! Son fusil écarte! Il repouffe... du goulot.)

— Tu peux te tordre, dit Maurice, le nez et les lèvres pincés. C'est comme ça. Ce n'est pas comme Gaëtane avec le prince Jean, tu entends. C'est pour de bon que celle-là est la maîtresse du prince de Langrune. J'ai vu les lettres.

Lors, Maugis, cessant de rire :

— Le fourneau! C'est pas d'femme qu'il a changé : c'est de prince.

— Sans compter que je n'y ai pas perdu.

Le nez de Maurice s'est davantage pincé. Visiblement ce jeune poète est tout à fait furieux, et, pour rompre les caniches, Smiley le complimente sur sa cravate :

— Je ne te la connaissais pas, celle-là. Elle est épatante. Et qu'est-ce que c'est que ces bestioles qu'on voit dessus.

— Ça, répond Lauban, radieux. Mais ça, Jimmy, c'est une guivre... et ça, c'est des alérions. Il y en a dans l'écu des Langrune.

— Et dans le tien? lui demande Maugis avec une feinte canaille de lui dépêcher le pied quelque part.

FIN

Voir la *Vie en rose* depuis le numéro 57.

12 Mois de Crédit — 12 Mois de Crédit

INVENTION SENSATIONNELLE !!

BREVETÉE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

AVEC L'APPAREIL PHOTO-STÉRÉOSCOPIQUE

Pliant, à combinaisons multiples

96 FRANCS — **"VIALLIS"** — **8 FR. par MOIS**

Le Meilleur, le plus Merveilleux, le plus Réduit, le plus Léger

LA PHOTOGRAPHIE EN RELIEF

à la portée de toutes les bourses

Avec le relief des images, la reproduction de la nature telle que nous la voyons ; les scènes animées de la vie humaine prises sur le vif ; l'illusion de la réalité ; la réalité elle-même !!

Le "Viallis" à la main.

Tout le monde sait aujourd'hui quel est l'attrait de la Photographie dite "**Stéréoscopique**" et personne ne conteste qu'elle présente un intérêt qui dépasse de cent coudées celui de la photographie ordinaire.

Les personnes les plus sceptiques, les plus difficiles à contenter, celles-là même qui se lassaient vite de l'ancienne photographie, la trouvant au bout de quelque temps fastidieuse, se déclarent émerveillées et comme éblouies des résultats qu'elles obtiennent, dès leurs premiers essais, de la "**Photographie Stéréoscopique**"

Amateurs de clichés instantanés, et partisans de clichés à la pose, s'accordent avec le même ensemble à reconnaître la captivante séduction de la reproduction de l'image en relief ; cela se comprend, car le relief c'est la sensation de la vie, l'illusion de la réalité, la réalité elle-même !

Le "Viallis" sur pied.

Et si, malgré son incontestable supériorité, la "**Photographie Stéréoscopique**" est restée jusqu'à ce jour, si nous pouvons nous exprimer ainsi, comme l'apanage d'une classe de privilégiés, cela tient essentiellement à ce que les appareils stéréoscopiques actuellement existants coûtent les uns et les autres des prix très élevés et presque inabordables.

Pour vulgariser la "**Photographie Stéréoscopique**", pour la répandre dans le public, il était nécessaire de créer un appareil pratique, ingénieux, d'une précision rigoureuse, et en même temps d'un prix qui fût à la portée de toutes les bourses.



Nous avons travaillé pendant plusieurs années à la solution de ce problème, et nous sommes aujourd'hui heureux de vous faire constater que nos efforts l'ont enfin résolu.

Pour voir les Vues sur verre.

L'Appareil "Stéréoscopique" que nous vous présentons : le "**VIALLIS**", réunit toutes les qualités des meilleurs appareils stéréoscopiques de prix trois ou quatre fois plus élevé, il est d'une précision rigoureuse et d'une ingéniosité remarquable, ainsi que vous pourrez vous en rendre compte par la description que nous en donnons ci-après. Il bénéficie en outre des derniers perfectionnements de la science.

Construit par nous, de toutes pièces, dans nos ateliers, nous le livrons nous-mêmes directement au public, *sans aucun intermédiaire*, et conséquemment **sans aucune majoration de prix**.

Le "**VIALLIS**" se plie et peut se mettre dans la poche. Il est d'un poids et d'un volume insignifiants.

Le "**VIALLIS**" est un appareil à transformations multiples, formant et constituant, par une ingénieuse combinaison absolument nouvelle

3 Appareils distincts
EN UN SEUL

Parfaits sous tous les rapports.

1° *L'Appareil Photographique* donnant les Vues stéréoscopiques **EN RELIEF**, au format courant 6×13.

2° *Le Stéréoscope* à mise au point, mieux fait que ce qui se fait de mieux.

3° *La Célèbre* **"JUMELLE MARS"** pliante, dont l'éloge n'est plus à faire, qui se plie et se met dans un porte-cartes.

Elle a 7 millimètres d'épaisseur étant fermée. Ses *OBJECTIFS* achromatiques, en verre d'*IENA FLINT & CROWN*, sont de tout premier ordre et présentent une égale supériorité, tant comme *Objectifs de JUMELLE* que comme *Objectifs PHOTOGRAPHIQUES.*

Pureté, Finesse, Rapidité

La **JUMELLE PLIANTE MARS** s'adapte à la chambre du **"VIALLIS"** par une simple pression.

JAMAIS de VOILE ni coups de jour si fréquents dans tous les Appareils

POSE ET INSTANTANÉ

Grande, moyenne, petite vitesse.

VISEUR commode et très simple

Mise au point automatique pour groupes, paysages, portraits, intérieurs.

Le **"VIALLIS"** complet est livré dans un *MAGNIFIQUE ETUI CUIR DUR* à courroie. Il est accompagné de *6 Châssis* métalliques à rideau, un *Châssis-Presse* spécial permettant de tirer des diapositifs sur verre, des vues sur papier et des cartes postales illustrées.

Le **"VIALLIS"** peut se monter sur n'importe quel pied

Le *"Stéréoscope"* comme *"l'Appareil"* peu se monter sur pied ou s'employer à la main

L'appareil complet est, en un mot, une véritable petite merveille scientifique que nous vous offrons au prix absolument extraordinaire de **96 FRANCS**

PRIX DE FABRIQUE

c'est-à-dire moins cher que la plupart des appareils ordinaires que vous pouvez déjà avoir entre les mains et dont vous ne voudrez plus à aucun prix, lorsque vous aurez essayé le nôtre.

Ce n'est pas tout : nous voulons encore que votre acquisition ne vous gêne en quoi que ce soit, aussi nous vous offrons de confiance

un Crédit de 12 Mois

Pour voir les Vues sur papier

Vous nous paierez en douze mois, à raison de la modique somme de **8 FRANCS** par mois.

Vous serez servis en *toute confiance*, sans que vous ayez absolument **rien à payer d'avance**.

L'emballage et le port sont gratuits ; les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur.

La Jumelle "Mars" fermée.

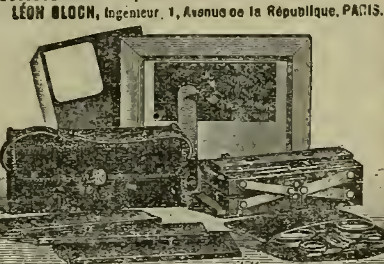
Chaque appareil expédié est accompagné d'une *notice explicative* donnant sur la manière de faire fonctionner l'appareil et celle de se servir de la jumelle, des renseignements tellement précis, qu'un enfant de 4 ou 5 ans pourrait opérer lui-même sans le secours d'aucune autre personne.



Comment s'ouvre la Jumelle "Mars"

Nous vous garantissons l'appareil et ses accessoires tels qu'ils sont annoncés

LÉON BLOCH, Ingénieur, 1, Avenue de la République, PARIS.



Le "Viallis" complet, avec ses Accessoires.

Le "Viallis" fermé. — La Jumelle "Mars" ouverte.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

1.

Je, soussigné, déclare acheter à la Maison Léon BLOCH, *à Paris* l'Appareil Stéréoscopique le **"VIALLIS" complet**, *tel qu'il est annoncé ci-dessus, aux conditions ci-dessus mentionnées, c'est-à-dire moyennant le paiement de* **8 francs** par mois, *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **96 francs**, *prix total.*

S'il n'y a pas de station de chemin de fer, indiquer la plus proche.

Fait à .... *, le* ....

Nom ....

Prénoms ....

Profon ou qualité ....

Département ....

SIGNATURE

Prière de bien indiquer la profession ou qualité.

Prière de remplir ce Bulletin et de l'adresser à :

L'Ingénieur **LÉON BLOCH**, 1, Avenue de la République, PARIS.

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret. — *Le Gérant* : EMILE GODARD.



N° 87.
13 Juillet 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

LA PEUR DES CHEVAUX



— *Celui-là, il ne rue pas... il ne mord pas.*
— *Heureusement.*



NOUVELLE INÉDITE

d'Auguste Germain

Dans l'avenue des Acacias vont et viennent sur deux files, les équipages : Victorias, buggys, tonneaux, landaus remplis de femmes printanières et de femmes mûres, de gentlemen jeunes qui s'amusent et de messieurs plus âgés qui font tout pour s'amuser.

Les chevaux sont fleuris, les capotes des voitures aussi et les roues de même.

Sur chaque côté de l'avenue, des gens forment la haie, ayant des fleurs dans les mains.

Derrière eux, à des intervalles, plus ou moins rapprochés, des fleuristes ont dressé leurs éventaires.

Et sous les arbres verts, reliés entre eux, par des guirlandes de globes électriques qui, le soir, mettront des lueurs d'incendie dans la verdure, c'est une cohue bruyante, joyeuse, un défilé de véhicules et de claires toilettes.

Quatre heures de l'après-midi. La bataille bat son plein.

Dans un landau admirablement attelé et garni de marguerites et de roses blanches du plus joli effet, apparaît Mlle Suzanne Pervenche, en compagnie d'un de ses amis, le gros Martin, un gaillard de vingt-six ans, rond comme un tonneau, qui vit, presque toute l'année, à la campagne et qui a tenu à décorer la voiture de Suzanne de fleurs expédiées directement par lui de son jardin.

Suzanne. — Nous arrivons au bon moment... Ça m'a l'air de marcher.

Le gros Martin. — Oui, c'est la bonne heure... Les gens semblent animés.

Suzanne. — Et toi, l'es-tu ?

Martin. — Je n'en sais rien... Pourrais pas dire... Me sens un peu lourd.

Suzanne. — Le contraire m'étonnerait.

Martin. — Pourquoi, Bibiche ?

Suzanne. — Parce que à déjeûner, tu as mangé et bu... Je te regardais... Tu me faisais mal au cœur.

Martin. — Dis pas ça ! J'ai bu et mangé simplement à ma faim et à ma soif.

Suzanne. — Oui... Mais maintenant, te voilà affreusement gonflé... Je parie que tu ne pourras même pas lancer une rose.

Martin. — Ferme ta boubouche... Tu vas voir.

Il empoigne une botte de roses et la jette en plein dans le visage d'une jolie femme qui passe en sens inverse.

La jolie femme (*criant*) — Ah ! le mufle ! ce qu'il m'a fait mal !

Suzanne. — Si c'est ainsi que tu commences !

Martin. — Quoi ? Tu me défies ? Tu oses me défier ? Tu racontes que je ne pourrai même pas lancer une rose... J'en jette une botte... Et tu n'es pas satisfaite !

Suzanne. — Tu envoies ça comme un coup de poing. Fais attention, sapristi ! Si j'avais été à la place de cette dame...

Martin. — Qu'est-ce que tu aurais fait ?

Suzanne. — Je serais descendue de voiture et je t'aurais griffé le visage.

Martin. — Ne commence pas à m'engueuler...

Suzanne. — Quand tu es avec moi, je veux que tu te tiennes bien... J'ai beaucoup d'amies ici, beaucoup... Vois-tu que tu en éborgnes une ?

Martin. — N'exagère pas.

Suzanne. — Tu ne te rends pas compte de ta force... Mais tu es terrible... Tu vas me faire un plaisir...

Martin. — (*Avec la voix d'un bookmaker criant la cote*). Lequel ? Lequel ?

Suzanne. — Tu me passeras les fleurs et c'est moi qui les lancerai...

Martin. — Je veux bien, Suzon... Après tout, autant faire ça qu'autre chose !

Suzanne. — Attention, voici Jeanne des Peupliers... Donne-moi une botte d'œillets..

Le gros Martin prend la botte d'œillets demandée, la remet à Suzanne qui l'envoie à son amie... Celle-ci renvoie des fleurs.

Le manège continue successivement avec d'autres amies et des inconnus pendant une demi heure.

Mais, peu à peu, le gros Martin passe les fleurs avec plus de difficulté ; il semble las, très las ! De temps en temps, ses yeux se ferment.

Suzanne (*poussant un cri*). — Oh ! le gredin !

Martin. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Suzanne (*vivement*). — Rien, rien !

Elle menace du doigt un jeune homme, tout mince, d'une pâleur intéressante, aux grands yeux noirs qui, placé dans la foule formant la haie, vient de lui jeter un bouquet de violettes de deux sous.

Suzanne le regarde encore un instant ; puis, comme la voiture continue d'aller, elle rentre dans la bataille, envoyant des fleurs à droite et à gauche, en recevant, de tous côtés, très contente et très amusée de son succès.

... un jeune homme, tout mince, qui, placé dans la foule, vient de lui jeter un bouquet de violettes de deux sous.

Suzanne. — Voyons, Martin, passe-moi encore des munitions ?..

Martin (*ouvrant avec peine les yeux et bâillant ferme*). — Voilà, voilà.

Suzanne. — Tu ne t'amuses donc pas, toi ?

Martin (*bâillant de plus en plus*). — Oh ! si, oh ! si...

Au bout d'une demi-heure, Suzanne repasse devant le jeune homme aux yeux noirs qui, cette fois, très gentiment, avec un sourire et du feu dans les prunelles ardentes, lui lance un joli bouquet de roses.

Suzanne (*s'inclinant et saluant*). — Merci.

Et avec une certaine affectation, de façon à ce que le jeune homme voit bien son mouvement, elle respire longuement le bouquet qu'elle vient de recevoir.



— Et celui là qui ronfle à poings fermés !

Suzanne (*songeant*). — Voilà un joli garçon ! Fin, distingué... Et, en même temps, il a l'air d'avoir des muscles. (*Regardant le gros Martin affalé à côté d'elle sur la banquette*). — Et celui-là qui ronfle à poings fermés !

Au bout de dix minutes, — car Suzanne a fait tourner court à la voiture, — elle se retrouve devant le jeune homme aux yeux noirs qui cette fois lui envoie une touffe de myosotis.

Ceci suivi d'un baiser.

Suzanne (*renvoyant le baiser*). — Merci.

(*Elle fait un signe au jeune homme, qui se détache de la foule*). — Montez donc avec nous.

Le jeune homme. — Voilà, voilà. (*Il monte dans la victoria ; puis désignant le gros Martin*). — Mais il y a ce Monsieur, qu'est-ce qu'il va dire ?

Suzanne. — Laissez-moi faire.

Le gros Martin (*s'éveillant et regardant le jeune homme*). — Tiens, on est trois à présent ?

Suzanne (*expliquant*). — Monsieur est un des amis de Paul.

Martin. — Quel Paul ?

Suzanne. — Tu sais bien. Je t'ai assez parlé de lui... Paul Dufour...

Martin. — Je ne m'en souviens pas du tout En-



— Monsieur est un des amis de Paul.

fin, ça ne fait rien. (*Tendant la main au jeune homme*). Je suis infiniment honoré de faire votre connaissance.

Suzanne. — Maintenant, tu peux te rendormir.

Martin. — Je veux bien... Je crois que mon déjeuner ne passe pas... Et puis moi, la fête des fleurs, ce que je m'en fiche! Des fleurs, j'en vois assez à la campagne.

Il se rendort.

Le jeune homme (*à Suzanne*). — Il est charmant, votre ami.

Suzanne. — N'est-ce pas, dans le régiment des charcutiers il pourrait être colonel. Mais, vous voyez aussi ce que je m'occupe de lui!

Le jeune homme. — Vous vivez ensemble?

Suzanne. — Une fois tous les quinze jours, quand ce doux pachyderme vient à Paris.

Le jeune homme. — La vie a de terribles exigences.

Suzanne. — Elle n'est pas si terrible que cela, la vie... puisque on y rencontre parfois de jolis garçons.

Elle le fixe amoureusement.

Le jeune homme (*la regardant de la même façon à son tour*). — Et des créatures aussi charmantes et aussi troublantes que vous.

Suzanne. — Comme vous avez une voix câline! Qu'est-ce que vous faites?

Le jeune homme. — Pas grand chose... Des vers.

Suzanne. — Vous êtes poète?

Le jeune homme. — J'ai cette infirmité.

Suzanne. — Alors tu n'as pas le sou?

Le jeune homme. — Ma famille m'octroie quelques subsides... Mais il m'est interdit de diner tous les soirs chez Paillard.

Suzanne. — Tu y dineras ce soir.

Le jeune homme. — Comment ça?

Suzanne. — Tu verras. Prends cette marguerite et effeuille-la devant moi.

Le jeune homme (*effeuillant la marguerite*). — Je t'aime un peu... beaucoup... (*arrivant au dernier pétale*) passionnément.

Suzanne. — Et moi? Que je voie.

Elle prend à son tour, une marguerite qu'elle effeuille.

Suzanne (*poussant un cri de joie*). — Passionnément. Ah! ce qu'on va être heureux... au moins pendant toute une nuit.

Et tandis que le gros Martin dort toujours de son lourd sommeil, les deux amoureux lancent des fleurs à la volée.

De temps en temps, ils en reçoivent sur le nez, ou en pleine poitrine, ce qui provoque des éclats de rire. De temps en temps, aussi, un cahot de la voiture les renverse l'un contre l'autre et leurs lèvres s'effleurent tandis que des roses, des marguerites, des bleuets continuent de tomber autour d'eux.

Le gros Martin (*s'éveillant enfin*). — Dites-donc les enfants... Quelle heure est-il?

Suzanne. — Six heures moins un quart. Nous pourrions peut-être nous retirer maintenant?

Martin. — Pour aller où?

Suzanne. — Au bar du Palace-Hôtel. Tu dois avoir soif?

Martin. — Ah! tu peux le dire! Je l'ai, la pépie... Je l'ai bien... Tout à l'heure, en rêve, je me voyais dans le désert et ça manquait d'oasis. Nom d'une brute, que j'avais soif!

Suzanne. — Viens boire, mon petit ami, viens boire. (*au jeune homme*). J'espère, monsieur, que vous voudrez bien nous faire l'honneur de nous accompagner?

Le jeune homme. — Je vous demande pardon, mademoiselle; je suis peut-être indiscret?

Martin. — Pas du tout... vous êtes l'ami de Paul (*cherchant*) de Paul, comment donc?

Suzanne. — Paul Dufour.

Martin. — C'est bien cela... Et les amis de nos amis sont nos amis.

Tous trois se rendent alors au bar.

Là, Suzanne fait boire au gros Martin une certaine quantité de cocktails mélangés à quelques absinthes.

Quand on quitte le bar, le gros Martin est de nouveau tout à fait ivre.

Martin. — Où va-t-on à présent?

Suzanne. — Dîner chez Paillard.

Martin. — Je veux bien... Je veux tout ce qu'on voudra.

Il est maintenant onze heures du soir.

Dans le cabinet particulier où ils ont dîné, le gros Martin ronfle à poings fermés, étendu sur une banquette, tandis que, gentiment, Suzanne et le petit jeune homme se bécotent à lèvres que veux-tu.

Suzanne. — Ils sont jolis, les vers que tu viens de me dire! Tu ne sais pas, chéri, combien tu m'as fait plaisir.

Le jeune homme. — Allons donc!



— *Je t'aime!*

Suzanne. — Oui, aujourd'hui avec toutes ces fleurs, toute cette verdure, c'est épatant, le besoin de poésie que j'avais!

Le jeune homme. — Vraiment?

Suzanne. — Tu comprends. Je ne suis pas forte, moi, sur les vers... Je comprends surtout ceux des chansons de cafés-concerts et des couplets de revue. Je n'ai pas l'occasion d'en entendre d'autres, c' pas? Mais, si je n'ai pas toujours saisi le sens de ceux que tu viens de débiter, j'ai tout de même éprouvé, en les entendant, un frisson agréable. Et puis, tu as une si jolie voix... Tu dis si bien « Je t'aime! »

Le jeune homme (*répétant*). — Je t'aime!

Suzanne. — Tu parles comme un acteur! Allons, partons, viens me dire ça chez moi.

Le jeune homme (*désignant Martin*). — Mais... Et lui?

Suzanne (*pouffant*). — Lui! Il en a jusqu'à de-



— *Lui! Il va dormir comme une petite reine...*

main matin... Il va dormir là comme une petite reine... Mais avant de partir, attends un peu.

Elle va jusqu'à la table, prend deux grosses bottes de roses jaunes qui sont placées de chaque côté de la table, puis, tout en se tordant de rire, elle les effeuille autour de la tête de Martin qui continue de ronfler comme une locomotive.

Suzanne (*désignant Martin au jeune homme*). — Comme le jaune lui va bien!

Le jeune homme. — On dirait qu'il a été inventé pour lui.

Suzanne (*jetant au gros Martin une dernière poignée de roses*). — Eh bien, lui aussi, aura eu sa petite fête de fleurs! Auguste Germain.

— *Vous êtes pressé à ce que je vois!... Alors je ne vous retiens pas!...*





— Rudement bâtie cette grande femme derrière moi et quelle croupe. Tu sais qui c'est?
— Probablement la maitresse de " séant "...

Excès de Chauffage

Aucun doute. Le délit s'avérait flagrant. Le mari, rentrant à l'improviste — les époux ont accoutumé de rentrer à ces heures-là — se trouvait dans la fâcheuse posture qui se solutionne par deux moyens uniques : une chandelle ou un revolver. Sa moitié, les pieds nus, les mollets nus, les cuisses nues, le torse nu, la poitrine et le dos nus, gisait sur le lit en grand désordre. Lui, l'ami perfide, le larron d'honneur, siégeait en un fauteuil. Pourvu modestement de son gilet de flanelle, il fumait béatement une pipe.

Deux exclamations retentirent. L'une émanant du thorax de la femme adultère, l'autre des poumons de l'indigne familier. Seul, l'outragé n'émit aucun son. Sa figure ne se congestionna pas, ses yeux ne se désorbitèrent point. Il n'oscilla point sur lui-même et s'affermit au contraire en une pose qu'on eût pu croire magnanime.

Cependant des dents claquaient. « L'attente est le plus grand des maux », a dit quelqu'un. En l'occurence, elle devenait pénible pour les deux complices.

Le mari trompé humait l'air sans émotion apparente. Il reniflait de ci, se donnant l'apparence d'approuver, humait de là, manifestant une désapprobation. Il devint évident qu'un mécontentement l'agitait et cette évidence prit de telles proportions que les mâchoires des deux partenaires s'agitèrent plus bruyamment. Inconscient, le mâle continuait néanmoins à tirer de sa pipe de lentes encore qu'irréglées bouffées.

Soudain l'accouplé légitime bondit et, foudroyant enfin le misérable des six coups d'une arme jusqu'alors insoupçonnée :

— Gredin ! Me chauffer ma femme, passe encore, mais me chauffer ma pipe, plutôt la mort... pour toi !

GEORGES BARROU.

CONTRASTE



— Elle. — *Déjà cinq heures ! C'que l'temps paraît court sur une chaise longue.*



Enfin!... Seuls!



Ils ont

LA LETTRE ANONYME

Quand M. Cornaveau entra dans ma chambre, pâle d'émotion, l'œil hagard et les mains fébriles, je pensai :

— Il sait tout et je vais mourir.

Depuis trois mois j'étais l'amant de sa femme,

La veille encore, dans les bras de Josette, j'avais connu la douceur de vivre et la joie d'expirer à petite secousses.

Elle était ma voisine. Un balcon commun, réunissant nos deux logis, avait rapproché nos deux cœurs. Elle était jolie et j'étais beau. Cornaveau, qui partait dès l'aube et ne rentrait qu'au crépuscule, gagnait sa vie dans les affaires. Et comme il était laid, bancal et ridicule, il semblait naturel et logique qu'il fût cocu par surcroît.

L'adultère est une comparaison.

Et quand je regardais, sur la cheminée de Josette, la photographie de son mari et, dans la glace, ma pure silhouette et mes moustaches fines, le rapprochement s'imposait à mon esprit de Sganarelle et de don Juan. Il était chauve et vulgaire. J'étais chevelu et distingué.

Aussi Josette m'adorait.

Dès le départ de Cornaveau elle me recevait sous les draps domestiques. Et tandis que fumait sur la table l'odorant chocolat du Planteur, je l'instruisais dans l'art subtil des caresses et des baisers.

Mais, caché parmi les rideaux de l'alcôve, l'œil de l'envie veillait sur nos ébats.

Nos voluptés, quoique secrètes, offensaient la pudeur des bonnes dames d'alentour.

La vieille fille du second, la modiste du premier, la fruitière, la boulangère, et toutes les commères de la rue criaient au scandale



— *Ous que t'es encore parti, Emile ?*

— *T'inquiète donc pas, je suis parti expulser mes religieux.*



— *Oui, il faut des enfant toujours de nous !?!*



… gosse.



— *On n'est pas de la purée chez nous. Tiens, pige-moi ça, vieux, un véritable cristal de Bohême!*



… *pourquoi faut-il qu'ils naissent*

et s'apitoyaient sur le sort de M. Cornaveau.

— Un si brave homme, ma chère, qui se tue au travali, du matin au soir, tandis que sa femme, une traînée, couche avec l'anarchiste du cintième, un propre à rien qui n'a pas seulement deux sous pour se faire couper les cheveux.

Tant de sollicitude aboutit à la rédaction d'une lettre anonyme.

M. Cornaveau fut instruit de notre liaison. Il reçut un matin ces mots écrits en lettres majuscules, afin de dissimuler l'écriture, sur un papier crasseux :

Monsieur,

« Depuis trois mois vous êtes cocu. Il vous suffira pour vous en convaincre de rentrer chez vous demain matin une heure après en être sorti. Vous trouverez la pie au nid.

X.

C'était cette lettre qui me valait la visite intempestive de M. Cornaveau.

— Monsieur, s'écria-t-il, je ne crois pas un mot de ces infamies. J'ai pris mes renseignements sur votre compte. Je sais que vous êtes un honnête garçon et Josette est une épouse respectueuse de ses devoirs,

Puis il me serra les mains longuement et m'invita à déjeuner.

Robert CLAIRANS.



— *Viens-tu, Poupoule?*

— *Ah non !... t'es trop lampion !*

— *Lampion?*

— *Ben oui. On te connaît! Tu prends feu facilement, mais t'éclaires pas du tout*



LuDovic Riezer — *Ah ! non, tu sais, j'en ai plein le dos de toi !*

LE MAUVAIS DÉSIR

M. Mme et Mlle Plumcake sont les personnages les plus notoires de l'intéressante petite ville de Pickle. M. Plumcake tient du casoar, Mme Plumcake de l'oie de Bohême, et Mlle Plumcake a la gracieuse, preste et brillante démarche d'un jeune tapir. M. Plumcake est un ancien tabellion. Pendant des années, il a, à merveille, utilisé le long col que la Nature, dans sa généreuse mansuétude, lui a accordé. Du haut des dossiers, par dessus des tas de folios grands et petits, il a, pour assurer le plus grand confort de son ménage, tendu désespérément le col et avancé le nez. C'était lui aussi qui voyait le premier la démarche bercée de Mme Plumcake quand il arrivait à celle-ci, après des ronds dans le jardin, de franchir la porte de l'étude. Le jeune tapir était né d'une de ces aimables visites, alors que, dans le jardin, un vif soleil de juillet marquait quarante degrés à l'ombre.

Oh ! que M. et Mme Plumcake s'en souvenaient! Dans le jardinet, tout rissolait ce jour-là comme dans une poêle ; le jet exténué du jeu d'eau retombait péniblement ; les canards plongeaient à toute seconde, mettaient tout leur derrière à l'air. Dans l'étude, au contraire, de confortables stores avaient fait une voluptueuse fraicheur. Tombée sur un divan, Mme Plumcake avait sans vergogne étalé son impudeur. Un peignoir japonais s'étirait sur les cornes d'abondance de ses tétons, son ventre bombait et ses courtes cuisses étaient bien paresseusement suspendues. M. Plumcake avait soudain senti le sirocco l'attiser ; il n'avait plus été maître de lui ; ses pommettes brûlaient, son long col balançait sa tête comme un ostensoir ; il avait, pour se justifier à lui-même, une attitude aussi insolite en pleine après-midi, invoqué l'exemple de Noé pris ainsi au piège du soleil ; — et, farouchement, il avait aimé Mme Plumcake.

Or, voici que l'été était revenu, et qu'aujourd'hui, à la minute même, M. Plumcake ressentait de nouveau les brûlures du sirocco ; mais la charmante oie de Bohème cette fois ne se montrait pas ; il avait beau fouiller le jardin, le massif des catalpas, des seringas, l'épaisse boule des fusains, la chère Mme Plumcake, décidément bien coupable, elle, de ne pas se souvenir, n'apparaissait point. Et pourtant il n'y avait nul indiscret à craindre, Mlle Plumcake elle-même étant en ville, où elle s'exerçait à braire de façon zélée chez un professeur de chant.

Juillet chauffe dur ! Les minutes ardaient de plus belle ; M. Plumcake perdait toute patience, haletait, rugissait, imitait le cerf au fond des bois. Il y a bien le moyen des Scythes : se saigner derrière l'oreille, ou encore se poser un fer très froid sur la nuque, se comprimer encore le cervelet — mais il faut savoir la place exacte du cervelet — ; et le jet d'eau qui repartait, avivait par sa belle vaillance soudaine de panache le désir impétueux de M. Plumcake !

L'ardent tabellion aurait pu appeler, aller dans la maison, mais il tenait à son idée, il voulait voir paraître Mme Plumcake comme Marguerite au jardin, la fasciner de ses yeux de couleuvre, l'attirer, la pauvre colombelle, lui souffler de loin des pensées perverses, le désir de la mauvaise chose, le goût de la faute. Lui serait Méphisto, mais, cette fois, agissant pour son compte, Tibère, Caligula, Néron et les Quinze satrapes !

Au bout d'une demi-heure de cette attente, M.



A L'ÉCOLE
LA MAITRESSE — La langue située dans la bouche, sert à parler.
ÉLÈVE — Qu'à ça ?........
— Tu ne me demandes rien ?......
— Mais non, j'ai remplacé mon conseiller par un sénateur. Changement de propriétaire. On consomme à l'œil......
— Je vous en prie, Mr, restez couvert...
— Et vous, je vous en prie Mme, restez découverte...
GLOBE-TROTTIN...
MOLISS
— Qu'è que tu penses des femmes, toi
— Rien ... et toi ?...
— La même chose...

— *Qu'as-tu, mon chéri ?*
— *Je me sens la tête un peu lourde.*
— *Tu as peut être mal aux cheveux.*

Plumcake n'y tenait plus. Son col tendu, sa pomme d'Adam ressortie, il était tout congestionné, laid déplorablement. Avec angoisse, M. Plumcake se sentait prêt pour un crime, pour le viol. Il bondirait sur Mme Plumcake, il l'étreindrait, il la violenterait farouchement, à la turque.

Soudain, au détour des fusains, Mme Plumcake apparut, se balançant, se dandinant, mais belle, très vêtue, trop vêtue, regorgeante de toilette, ne se souvenant décidément de rien, car une haute ceinture barrait son ventre, la faisait inaccessible, imprenable. M. Plumcake vit rouge tout de même, il se précipita, courut, bondit et, les yeux maintenant chavirés, n'y voyant décidément plus, il tomba, les mains en avant, la bouche baveuse... de tout son long dans le bassin.

GUSTAVE COQUIOT.

LE VRAI MOTIF



— *Ah ! c'est vous le dispensé ? C'est avec quatre aiguilles que vous faites une trousse garnie, vous ?... Foutez-lui deux jours... Et entre nous, c'est pour vous apprendre à coucher avec la maitresse d'un officier !*



— *Dis donc, il est gigantesque, ton canard! une vraie maison!!*
— *Oui, avec un locataire de ma trempe, c'est une vraie maison de rapport.*

CABINET PARTICULIER



— *Alors, ça a marché tout seul ?...*
— *Tout seul... tout seul... vous savez... faut toujours donner un coup de main.*

LE FRISSON commence un roman inédit et savoureux de **Willy**, le père des “ Claudine ”.

LA MOME PICRATE

Cette œuvre, remarquablement illustrée par la photographie d'après nature est une étude d'une allure endiablée et suggestive de la vie des ballerines, qui passionnera les gens de goût et les chercheurs d'émotions vraies.

LE FRISSON est le seul journal photographique qui emprunte ses documents à la vie réelle.

LE FRISSON est le seul hebdomadaire qui se soit assuré la collaboration des auteurs les plus en vogue, **Willy, Auguste Germain**, etc., etc.

LE FRISSON est le seul illustré qui donne un hors texte en couleurs.

0 fr. 15

DANS TOUTE LA FRANCE

Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. Le Gérant : Émile GODARD.



BONNE A TOUT FAIRE

— *Encore une puce !... de Monsieur ou de Justin?*

N° 88.
20 Juin 1903

Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE



LE DOCTEUR. — *Je vous donne le choix : des pilules de nénuphar pour votre mari ou des dragées de Putiphar pour vous.*



A la Conquête de la Gloire

NOUVELLE INÉDITE D'AUGUSTE GERMAIN

La salle de rédaction d'un grand journal parisien.

Serrée dans une robe noire unie, coiffée d'un chapeau de paille discrètement garni de plumes blanches, mise enfin comme une jeune fille d'employés distingués, Mlle Georgette attend M. Max, le chef de la rubrique des faits-divers.

M. MAX, trente ans, vêtu d'un costume clair du dernier fashoniable, bien coiffé, bien frisé, bien « moustaché », paraît. Il salue correctement, d'un coup sec de la nuque, « à l'anglaise » la jeune fille.

M. MAX. — Vous désirez me parler, Mademoiselle ?

GEORGETTE. — ... Vous êtes bien M. Max... celui qui rend compte avec tant de conscience et de talent des grands crimes, des brillants assassinats et des bagarres sanglantes ?

M. MAX. — Je suis ce gentelman, l'historiographe quotidien de la Haute et Basse Pègre... Que désirez-vous, Mademoiselle ?

GEORGETTE. — Oh ! maintenant, c'est drôle... je n'ose plus parler. Ce que je viens vous demander va peut-être vous paraitre si bizarre.

M. MAX. — Voyons... Vous êtes-vous rendue coupable d'un léger larcin dans un grand magasin ? Etes-vous partie de chez vous avec un amoureux et vous recherche-t on, en ce moment dans la Seine, parce que vous auriez laissé un mot à votre famille dans lequel vous disiez que vous alliez vous suicider avec le bien-aimé ?... Avez-vous été victime d'un agent des mœurs ?

GEORGETTE. — Non... rien de tout cela... Et je préfère arriver tout de suite au fait... Car vous ne devineriez jamais...

M. MAX. — Parlez, Mademoiselle... parlez... Voyez la vente !...

GEORGETTE. — Voyez l'objet... Le voici ! Sachez d'abord qui je suis... Mademoiselle Georgette Dupuis... 6 *ter*, place de la République...

M. MAX. — Ça n'est pas déshonorant.

GEORGETTE. — Mon père est employé à 3.600 dans un ministère... Maman gagne, de temps en temps, dix louis en faisant des travaux de tapisserie... Et moi, je suis modiste...

M. MAX. — Il me semble que j'ai déjà lu ça quelque part.

GEORGETTE. — C'est possible... Il y a beaucoup de pères employés dans les ministères...

M. MAX. — De mamans qui font de la tapisserie...

GEORGETTE. — Et de jeunes filles modistes... Mais ce que l'on rencontre moins souvent, c'est un type dans mon genre.

M. MAX. — Ah ! Ah ! Auriez-vous trois jambes ?

GEORGETTE. — Attendez (*s'animant peu à peu*). J'ai vingt ans, monsieurs... Je ne suis pas mal faite.

M. MAX. — Et si vous me le permettez, j'ajouterai que vous êtes très jolie.

GEORGETTE. — Eh bien, monsieur... à mon âge, jolie, avec une plastique que j'ai le droit de considérer comme ultra-suffisante, j'ai raté onze mariages.

M. MAX. — Et pourquoi ?

GEORGETTE. — Je n'ai pas de dot ! Dans le quartier, on croit que père est riche, parce qu'il est décoré des palmes académiques... On est persuadé que maman fait de la tapisserie pour son agré-

ment... Et l'on s'imagine que si je suis modiste c'est pour apprendre ce métier... et que, prochainement, je m'établirai dans des quartiers élégants.

M. Max. — Alors vous désirez que je fasse passer une annonce dans ce genre : « Jeune fille, sans tache, désirerait épouser... »

Georgette. — Non... Car j'ai la tache...

M. Max. — Boum!

Georgette. — Et elle est même très forte.

M. Max. — Re-boum!

Georgette. — Et je m'en vante encore!

M. Max. — Si cela constitue pour vous une agréable distraction?..

Georgette. — Suivez-moi bien... Car voici comment j'y suis arrivée, à la tache... J'ai lu dans les journaux les exploits de Mademoiselle Casque d'Or...

M. Max. — Elle est bien démodée, à présent...

Georgette. — Maintenant, oui... Mais, au moment des batailles entre Apaches, quel succès elle a eu! Des interwiews... Son portrait dans les journaux et aux vitrines des marchands de photographies... On ne parlait que d'elle!

M. Max. — Et vous enviez sa gloire?

Georgette. — Oui.

M. Max. — Si je n'avais pas l'habitude des choses bizarres, vous m'abrutiriez.

Georgette. — C'est bien simple. Si Casque d'Or n'avait pas été une simple fille, si elle avait eu pour deux sous d'intelligence, au lendemain de son triomphe, elle pouvait faire le sérieux mariage...

M. Max. — Avec le riche Yankee, épris des excentricités? Yes.

Georgette. — Eh bien! ce que Casque d'Or n'a pas su faire, je veux, moi, le réaliser.

M. Max. — Vous êtes devenue la maîtresse d'un chef de bande?

Georgette. — De deux..... Le premier, c'est Nez-Cassé, qui commande les Enragés de Belleville, le second, le petit Jules, dit le Tatoué, qui dirige les Frémissants de Montmartre...



Nez-Cassé.

M. Max. — Deux costaux!

Georgette. — Pas? Eh bien, j'ai lâché Nez-Cassé pour le Tatoué. Et pour venger l'injure faite à leur chef, les Enragés veulent se chiquer avec les Frémissants... Cette nuit, les revolvers marcheront...

M. Max. — Où?

Georgette. — En plein Paris... place de la Cascade... Rendez-vous est pris pour deux heures du matin... Il fera beau... Le ciel sera bleu... Les étoiles brilleront dans le ciel... Ah! la belle bataille!.. Seulement, voilà... Tout cela ne me servira que si l'on en parle... Et alors demain, c'est la gloire pour moi... Ce sont les interviews.., les portraits dans les journaux...

M. Max. — Et le riche mariage?

Georgette. — J'en suis certaine... Mais il faut que tout cela soit raconté... Et par qui? Par vous, cher maître... Oh! je vous en prie, venez... Vous serez le seul à assister au combat... Et puis...

M. Max. — Et puis?

Georgette (*lui jetant un regard de côté*). — Vous ne serez peut-être pas mécontent de moi.

M. Max (*serrant avec énergie la main de Georgette*). — A cette nuit... Deux heures... Place de la Concorde... Mais vous me jurez que je serai le seul journaliste?

Georgette. — Je le jure... Sur le pif de Nez-Cassé et les couleurs vives du Tatoué.



— Enchanté, Monsieur le journaliste, de faire votre connaissance.

II

Deux heures du matin.
(La place de la Concorde.)

Georgette (*présentant M. Max au Tatoué*). — Mon ami, voici M. Max, le journaliste, dont je t'ai parlé.

Le Tatoué (*yeux caves, pommettes creuses, dos rond, chapeau idem*). — Enchanté, Monsieur le Journaliste, de faire votre connaissance.

(*Aussitôt dans la bande des Frémissants, on colporte les paroles du chef: « Y a un journaliste... Yvient pour rendre compte de la bataille... Va falloir bûcher ferme et raboter les endosses! »...*)

Le Tatoué (*avec conviction à Max*). — Je crois que vous allez assister à quéq'chose de bien.

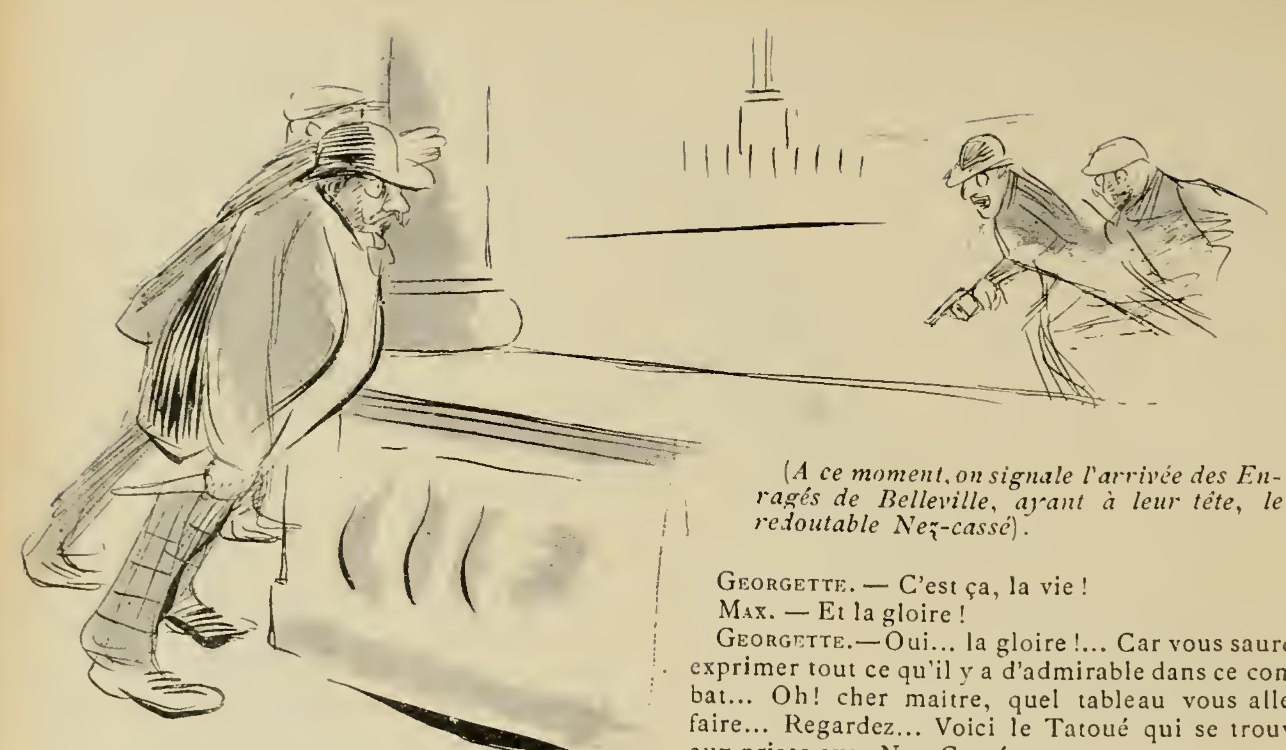
Max. — Vous serez nombreux?

Le Tatoué. — Une dizaine de chaque côté.

Max. — C'est déjà une petite armée.

Georgette. — Et vous allez chiquement vous battre, hein?... Tu ne vas pas me laisser reprendre par Nez-Cassé?

Le Tatoué. — Madame veut plaisanter sans doute? S'imaginer que, moi vivant, elle pourrait appartenir encore à ce mec-là! Tu rigoles, Anatole...



(*A ce moment, on signale l'arrivée des Enragés de Belleville, ayant à leur tête, le redoutable Nez-cassé*).

(*montrant un couteau*). Tu vois, ce surin-là (*montrant un revolver*) et puis, ce joujou-là... eh bien! avec eux, on va travailler... Je t'en réponds...

GEORGETTE. — Oh! tant mieux... tant mieux...

LE TATOUÉ. — On tapera dans le tas et on en crèvera des paillasses...

GEORGETTE. — Oui... que ce soit beau... ronflant... animé... Il le faut... pour ma gloire...

(*A ce moment, on signale l'arrivée des Enragés de Belleville, ayant à leur tête, le redoutable Nez-Cassé*).

LE TATOUÉ. — Ça va chauffer dans un instant... (*A Max*) Mettez-vous un peu à l'écart... avec Georgette... Pour faire votre article, il ne faut pas que vous receviez de pruneaux...

(*Max et Georgette suivent le conseil du Tatoué.*)

Des cris de guerre retentissent. Des bras s'agitent. Des pieds, chaussés d'espadrilles dansent des cake-walks combatifs.

Le Tatoué et Nez-Cassé, suivis chacun, de leur bande s'avancent, l'un vers l'autre, en se traitant de « Pourriture, charogne », et autres vocables aussi légers.

Tout-à-coup, un coup de revolver part... puis, un autre.... puis. d'autres. Crépitement. Fusillade. Cris et clameurs).

GEORGETTE (*serrant la main de Max*). — Oh! que c'est chic!

MAX. — Pas mal .. en effet...

GEORGETTE. — Il y a de la couleur, hein? Sous ce ciel bleu, sous les étoiles, ces gens qui exposent leur vie, qui se canardent... pif... paf... pouf...

MAX. — Et qui sont capables de dégrader tout à l'heure l'obélisque...

GEORGETTE. — Et pour qui?

MAX. — Pour vous.

GEORGETTE. — C'est ça, la vie!

MAX. — Et la gloire!

GEORGETTE. — Oui... la gloire!... Car vous saurez exprimer tout ce qu'il y a d'admirable dans ce combat... Oh! cher maître, quel tableau vous allez faire... Regardez... Voici le Tatoué qui se trouve aux prises avec Nez-Cassé.

MAX. — Ça ronfle... Ça ronfle!

GEORGETTE. — Ils se donnent des coups de poing...

MAX. — V'lan! dans la figure...

GEORGETTE. — Boum!... dans l'estomac...

MAX. — Attention! Ils sortent leurs couteaux...

GEORGETTE. — Nez-Cassé est blessé...

MAX. — Le Tatoué aussi.

GEORGETTE. — Ils prennent maintenant leurs revolvers.

MAX. — Attention... Encore!

Pan! Pan! Deux détonations. Et l'on voit Nez-Cassé et son intrépide adversaire qui s'affalent tous les deux, sur le bitume, cependant que leurs partisans poussent des clameurs sauvages.

Nouvelle fusillade. Danses guerrières. — Clameurs de Peaux-Rouges.

GEORGETTE. — Voilà les gardiens de la paix... Filons...

MAX. — Tous les deux?... Et le Tatoué?

GEORGETTE. — Que voulez-vous que j'en fasse?

MAX. — Vous n'allez pas à son secours?

GEORGETTE. — Pour me faire emballer?... Ah! non... Je n'en éprouve pas le besoin...

MAX. — Ce n'était donc pas la folle passion?

GEORGETTE. — Je vous l'ai pourtant bien expliqué... Je ne désirais qu'une chose... Qu'on se battit pour moi... et que les journaux en rendissent compte.

MAX. — Alors, maintenant?

GEORGETTE (*se jetant au cou de Max*). — Maintenant? Je vais soigner ma presse.

II

Le lendemain. Chez Max.

(*Après déjeuner, le journaliste vient de lire son article à Georgette qui est en corset et en simple jupon.*

GEORGETTE (*enthousiasmée*). — Il est épatant, ton

article... Epatant!... Tu as décrit le combat... tu as fait un portrait de moi... C'est un chef-d'œuvre.

MAX. — Si après cela, tu ne fais pas le riche mariage avec un Américain fantaisiste!

GEORGETTE. — C'est qu'il n'y aura plus d'Américains... Mais il en reste... J'en suis certaine... Et, avant deux mois, j'aurai mon hôtel, mes chevaux, des voitures...

MAX. — Et tu ne te soucieras plus de moi?

GEORGETTE. — Ne crois pas ça... Je te ferai fonder un journal dont tu seras le rédacteur en chef... Le journal des *Frémissants*...

MAX. — Je t'ai fait frémir un peu?

GEORGETTE. — Un peu...? Mais je n'ai jamais été aussi... émue..... avec le Tatoué ou Nez-Cassé.

MAX. — Toi... tu me flattes pour avoir un bon article...

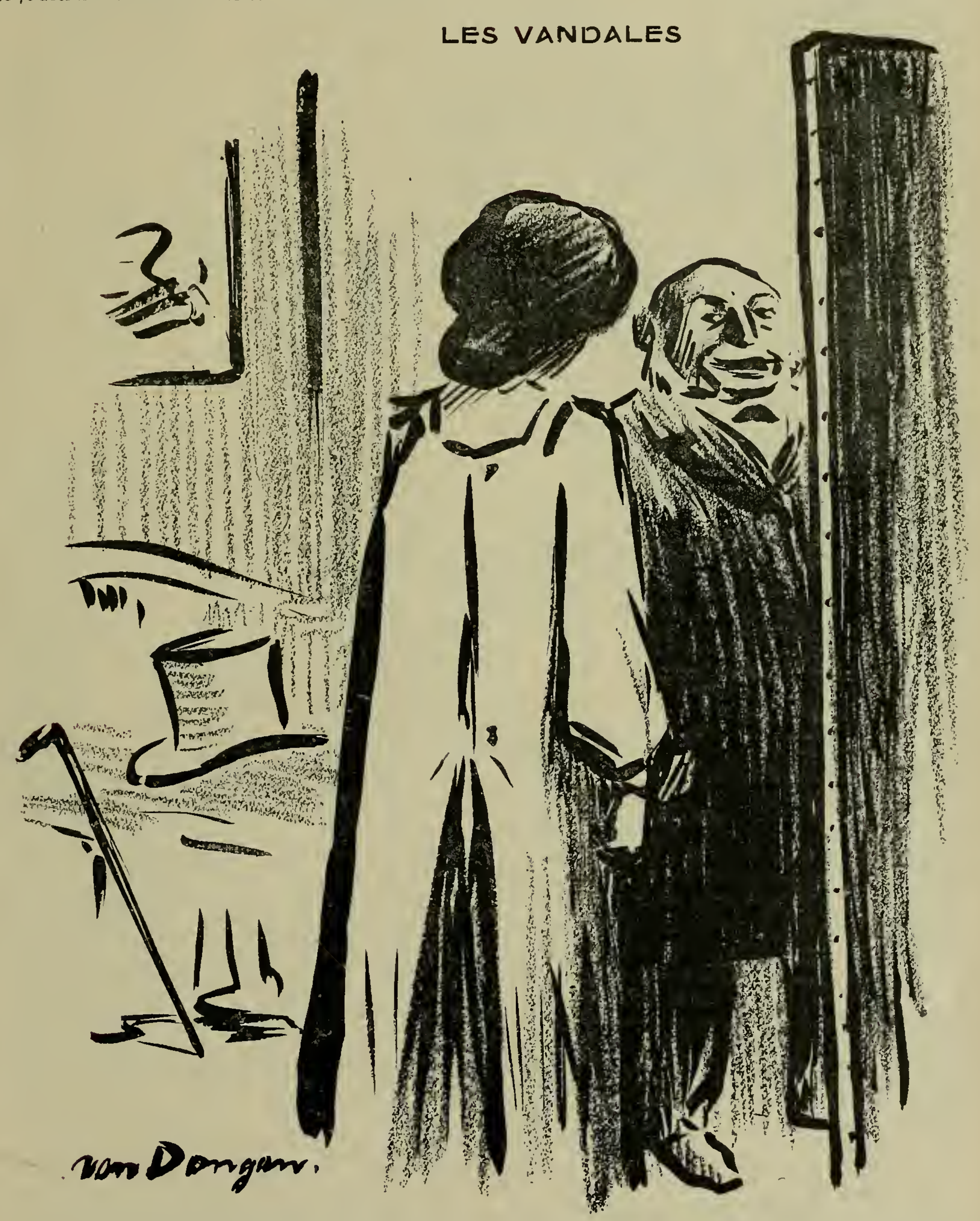
GEORGETTE. — Non... chéri... c'est sincère...

MAX (*l'embrassant*). — Merci... Cela prouve que je ne suis pas trop gâteux.

GEORGETTE (*embrassant Max à son tour*). — Oh! j'étais tranquille... Avec un journaliste!

Auguste GERMAIN.

LES VANDALES



— *Inouï, cela! Un tableau de deux mètres pas primé, alors que j'en ai vu un de cinquante centimètres remporter le 1er prix!*

AU LAVABO



— *Quelle tôle ! pas même une brosse à dents ! !...*

PHILIBERTE

Il est un jour de l'année qui s'appelle la Saint-Philibert.

Christophe, laborieusement, chercha quel cadeau il pourrait faire à sa bien-aimée.

Ce n'était pas chose aisée, ni mince problème à résoudre. Car, à peu près indifférente à tout, Philiberte n'avait de préférence marquée pour rien. Nulle envie, nulle curiosité. En somme, une femme bien facile à contenter, mais rudement difficile à faire vibrer, autrement qu'en l'asticotant.

Des fleurs ? Des bonbons ? Pourquoi faire ?

Des bijoux ? Elle en portait déjà près d'un demi-kilo. Ce n'était pas la peine de la charger davantage.

En désespoir de cause, son amoureux renonça à lui faire une surprise, et tout simplement lui demanda ce qu'elle désirait.

Elle déclara adorer le linge.

— Si tu m'achetais, dit-elle, une douzaine de pantalons ?

— Va pour des pantalons.

Bras-dessus, bras-dessous Christophe et Philiberte partirent effectuer cette importante acquisition. Ils s'arrêtèrent au hasard devant le premier magasin de nouveautés dont les vitrines superbes attirèrent leurs regards, et entrèrent.

Immédiatement entourés par une douzaine de commis vêtus à la dernière mode, ils exposèrent leur désir.

— Très bien ; parfaitement ; nous allons vous servir cela, fit avec empressement un de ces messieurs. Comment madame les désire-t-elle ? Ouverts ou fermés ?

Philiberte, qui n'avait pas prévu cette question indiscrète, se mit à rougir, à se tordre, puis bégaya :

— Ma foi, monsieur, je... je ne sais pas ! Ni trop ouverts, ni trop fermés... Donnez-les moi... ouverts, toujours... *de la largeur d'une bonne main.*

HENRI BACHMANN.



Dessin de Galanis.

— *Ah! t'sais, aujourd'hui, j'ai peur de casser d'la vaisselle...*
— *Quoi?*
— *Ben sûr! Trop bu d'Champagne, suis pas du tout dans mon assiette...*

LOIN DES SALONS



Voici que le peintre exulte;
Et le sculpteur a souri :
Afin de flatter leur culte,
Le mois de Juin refleurit,



Leur apportant mainte feuille
Où l'on vante leur produit.
Bien que la mode le veuille,
Fuyons-les pour aujourd'hui,



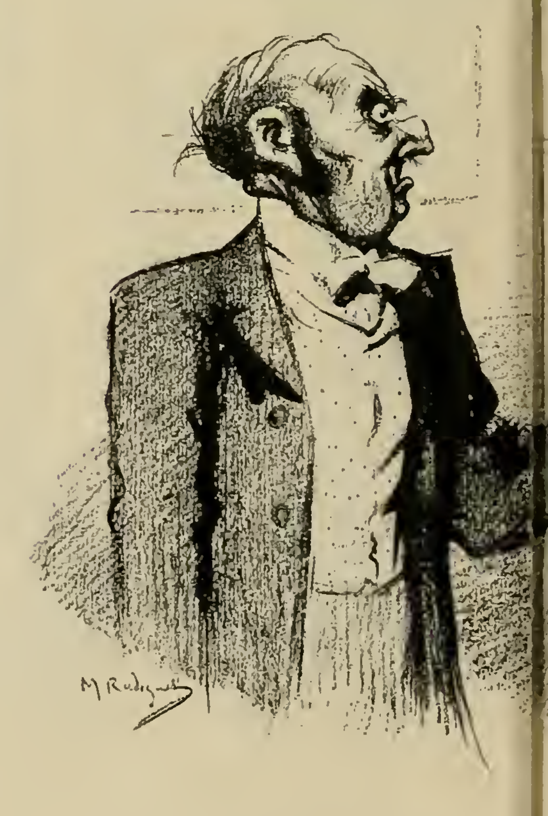
O ma petite compagne!..
Nous enfermer serait fou.
Trottons-nous vers la campagne:
La toile peinte, on s'en fout!..



Si tu veux, faisons un rêve :
Nous n'irons point aux Salons;
La belle saison est brève,
Bien que les jours soient plus longs;



— *Comme vous écrivez bien la bâtarde,*



— *Et voici les lettres que je trouve, ma*
ma générosité.
— *Oh! offert par vous ce ne pouvait être*

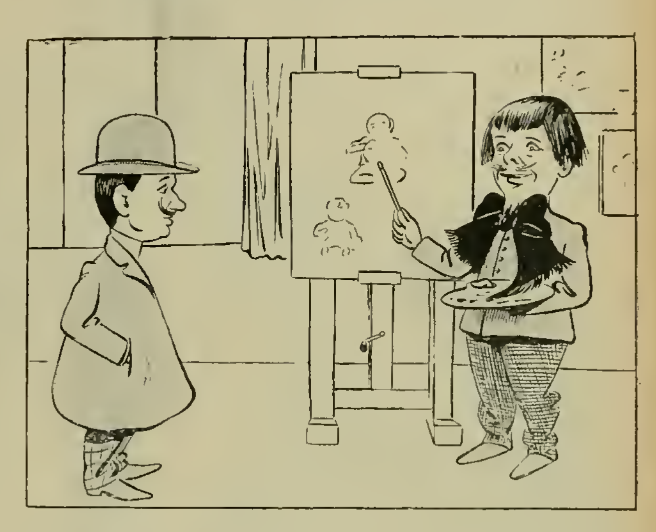


…emoiselle, seriez-vous par hasard une enfant naturelle ?



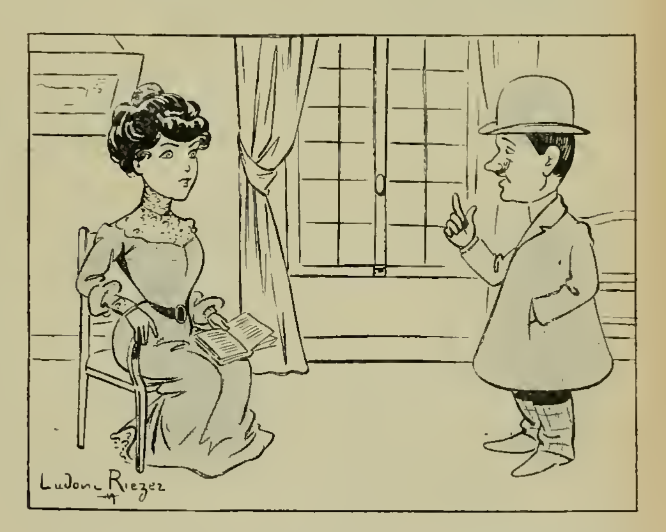
…, dans ce secrétaire que vous teniez de ma bonté et de … secrétaire rapporteur !

CES MODERNISTES!!!



— Eh bien, qu'est-ce que vous allez me faire comme tableau ?

— Je suis justement en train de l'esquisser. Au premier plan, un enfant assis, joue. Plus loin, un tailleur sur une table assis, coud.



— Je viens d'aller voir Letube. Quels idiots que ces peintres modernistes ! Voulait-il pas me faire un tableau représentant un enfant à six joues, et un tailleur sur une table à six coups !!!

Va, ce sont les mêmes plâtres
Et les mêmes papiers peints;
Fuyons ces sculpteurs folâtres,
Et ces poseurs de rapins !



Les prés, que la brume arrose,
Pleins de pommiers plantureux,
Nous donnent l'avis... en rose,
De nous étendre sur eux !..

LAMPOURDE.

— *Il en a de bonnes, votre mari... il se présente comme conservateur dans l'arrondissement.*

— *Mais oui... pour la bonne société ça fait très bien : d'ailleurs tout le monde sait qu'il est fabricant de conserves.*

Journal d'un chauffeur

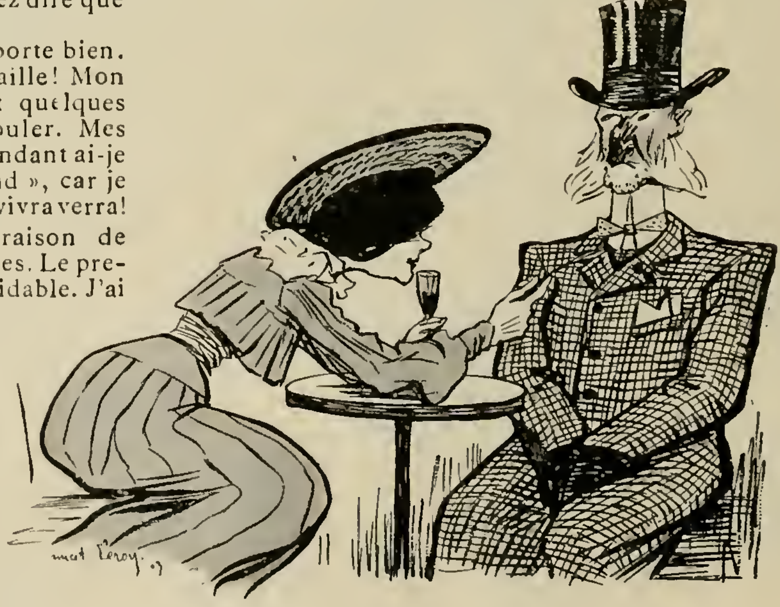
(La Course de la mort)

4 h. du matin. — Nous attendons le signal du départ au milieu d'une foule anxieuse. Huit cent mille personnes nous entourent, c'est assez dire que la brise du matin est parfumée.

Je vérifie mon moteur, le monstre se porte bien. Deux cent quatre-vingts chevaux ; une paille! Mon réservoir est plein. Neuf cents litres et quelques décilitres de pétrole; avec ça on peut rouler. Mes engrenages ont tout à fait bon air; cependant ai-je quelque anxiété au sujet du premier « bond », car je n'ai pas eu le temps de les essayer. Mais qui vivra verra!

4 h. 10. — Nous roulons. J'avais raison de craindre une originalité de mes engrenages. Le premier « bond » a été majestueux, mais formidable. J'ai entendu des craquements assez précis lorsque mon « monstre » a franchi cette barrière humaine qu'aucun son de trompe ne pouvait refouler. On refoule la « foule » comme on peut. Je rectifie néanmoins la qualité des craquements sus-mentionnés; il convient de les moins préciser. Etait-ce des membres jeunes ou vieux, je n'ai pas eu la présence d'esprit de m'en rendre compte. Mon mécanicien prétend que j'ai simplement pilé les tibias et les os pectoraux d'une douzaine de mioches. All right! Le mal n'est pas grand.

4 h. 30. — Nous sommes au centième kilomètre. Je ne suis pas mécontent. En somme, ça commence bien ; du « trois cent » à l'heure... et nous montons. Quand nous serons en palier, nous ferons facilement du « quatre cent ». Rien à signaler de nouveau, à part les inévitables chiens, une trentaine d'écrabouillés, trois vaches télesco-



— *T'es Juif ?*

— *Oui.*

— *Fais voir !*


- Le jeune Hector ballade avec sa mie ....
. Lorsque survient un individu .....
.. qui, d'une gifle, ...
... le terrasse, saisit le bras de sa dame et s'éloigne...
...tandis qu'Hector murmure : « Ça, par exemple !.. c'est une veritable calotte - toi de là que je m'y mette .... »
Moriss



Les femmes, c'est le contraire du temps. Plus elles sont fraîches, plus elles nous donnent chaud.

pées — ça, ça présente un certain intérêt, c'est plus gros — et une vieille qui ne s'est pas rangée — Raoul, mon mécanicien, affirme qu'elle était aveugle et probablement sourde — qu'en sait-il? — mais pour ce qui est de la durée de son agonie, je suis de l'avis de Raoul, elle n'a pas longtemps souffert — j'ai très bien distingué l'éclatement de sa boîte crânienne.

4 h. 50. — En palier! Nous sommes en palier! Délire! Fuliginance! — Ça m'a l'apparence d'un outrecuidant néologisme ce « Fuliginance », mais ça rend si merveilleusement mes impressions!.. Hou!.. Pan, qu'est-ce que c'est que cela!.. Peuh! un troupeau de moutons!.. Aïe donc, on rentre là-dedans comme dans du beurre! Pas une déviation de la barre! Ah! mon beau, mon cher « monstre », que tu te comportes vaillamment! Que voulez-vous, aussi, je vous le demande, que fassent une cinquantaine de moutons... à laine contre cent quatre-vingts chevaux... à pétrole!.. Elle est bien bonne!..

5 h. 10. — Je le savais bien. Le roulement en palier rend merveilleusement. Je suis tout seul; je viens de me pencher en arrière; à trois kilomètres on n'aperçoit rien!.. Hurrah!.. Fuliginance!!.. Fuliginance!!!.. La borne 420!.. Triple salve de hurrahs!!!.. Allons bon!.. C'que c'est qu'ça, encore?.. Animaux!.. Ils ne pouvaient pas se ranger. Animaux, simple façon de s'exprimer rapidement — et la rapidité pour nous autres, c'est tout, — car ce sont bien des humains. Raoul affirme en avoir compté sept, hommes, femmes, enfants... Il ne doit plus en rester lourd!.. A part cela, rien d'important encore à signaler.

5 h. 20. — Sacré mille milliards de bourriques de tonnerres de D!... Une panne! Fleup! Fleup! Fleup!... Flapi, mon moteur! Vite en bas! Cré mille nom de D!... Raoul est déjà sous la machine... Allons, ça n'était rien... qu'un incident, insignifiant au point de vue de la bonne tenue de ma course, le premier intéressant à signaler sur mon livre de bord.

5 h. 25. — Nous flambons... Tout le réservoir en feu!... Diable, ça se complique!... Pas moyen d'éteindre! Ah! dame, huit cents litres de pétrole... oui, on en a bien usé une centaine... Aïe, je grille... Où est donc Raoul?... Quelle fumée!... Quelle chaleur!!! Qu'est-ce qui nous arrive sur le dos... Ah!... quel pain!!!

(*Le livre de bord s'arrête ici. Les « Journaux » continuent*).

« Le Président du Conseil vient d'arrêter la « Course de la Mort. La première journée a été la« mentable. Deux cent cinquante-quatre morts. « Les Compagnies de chemins de fer sont dépas« sées, en vitesse... et en victimes.

. . . .

« Au kilomètre 450, « un cent quatre-vingts che« vaux », monté par M. X X X., le milliardaire « bien connu, était en train de flamber, carboni« sant le mécanicien, lorsqu'un « cent soixante-dix « chevaux », monté par M. X X X X., le distingué « sportsman, arriva dessus à la vitesse de trois cent « cinquante à l'heure. Le « cent soixante-dix che« vaux », bondit à 2 m. 50 du sol, fracassant une « énorme branche qui avançait au-dessus de la « triste scène. On n'a rien retrouvé du cent quatre« vingts chevaux, que des débris humains insigni« fiants et un livre de bord — par miracle intact. »

Georges Barrou.

LE BANC DES POÈTES



— Voilà qui décorerait un intérieur !... Une belle petite comme ça pour avoir soin d'un « home »...



— *Vous dérangez pas, la p'tite dame, c'est les couvreurs qui viennent vous dire de fermer votre tabatière pour qu'il ne tombe pas de poussière dedans...*

Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. — Le Gérant : Émile GODARD.

COQUIN D'PRINTEMPS



— *Monsieur tombe mal : Madame se purge.*

N° 89.
27 Juin 1903.

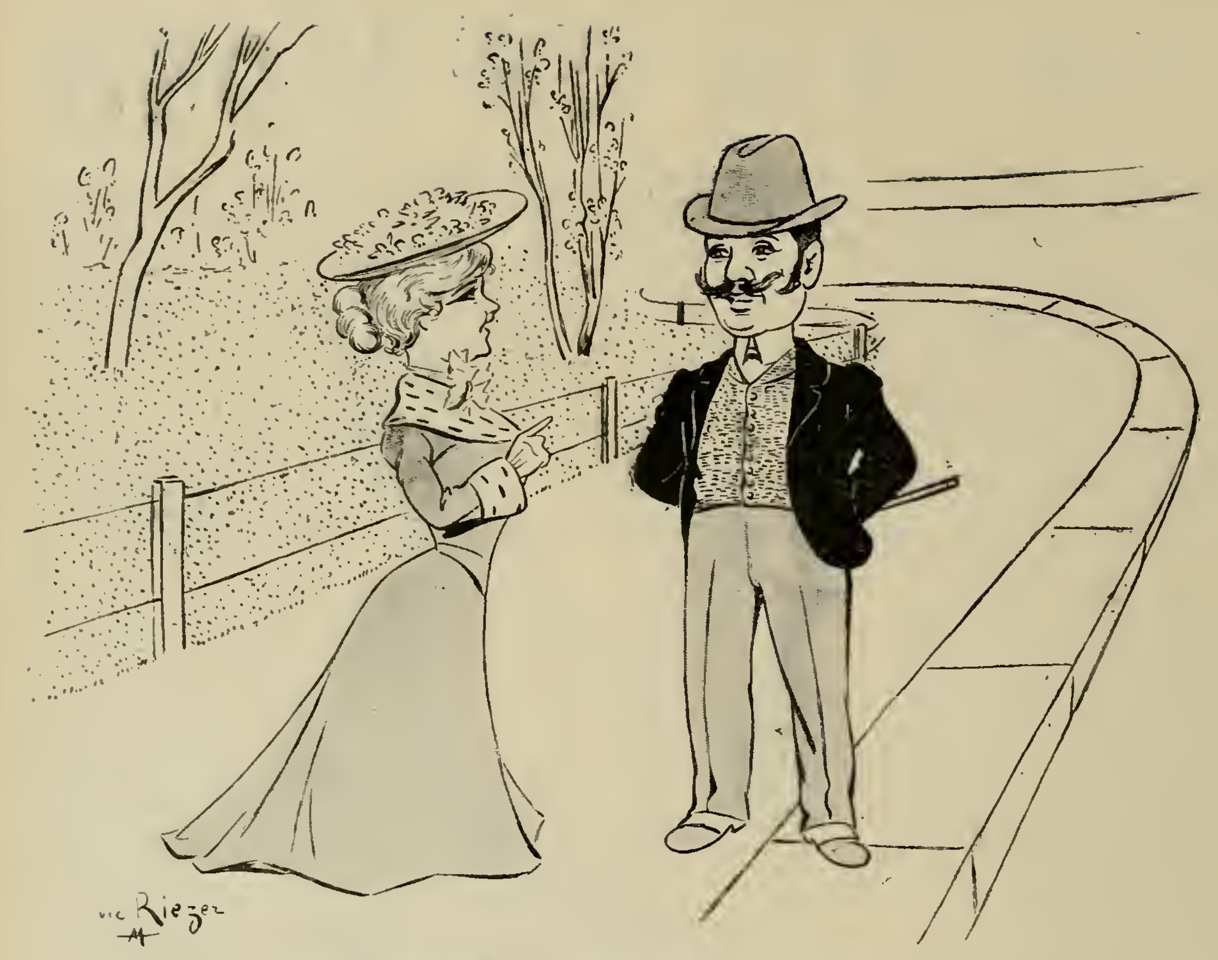
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

43, Rue de Berlin, Pa is.

LA VIE EN ROSE



— Et maintenant, Mesdames et Messieurs, vous serez bien aimable de tourner la page pour que nous puissions répéter notre grande scène d'amour.



— Et de quoi vous occupez-vous à présent ?

— Mon Dieu, chère madame, je suis fabricant de suppositoires sur mesure.

LES DEUX AMIS

Du Boulot et Targue sont deux inséparables. Qui voit du Boulot voit Targue et réciproquement. Je ne dirai pas qu'ils sont comme la chemise et le gilet de flanelle, parce-que je ne sais trop lequel serait la chemise et lequel le gilet. Du Boulot est grand, fort presque comme Atlas ; Targue est de même un rude lapin.

Souvent, quand l'été rissole les arbres, Du Boulot et Targue se promènent de concert. Je veux dire qu'ils avancent en même temps le pied gauche, en même temps le pied droit. Si Du Boulot fait une saillie (c'est un humoriste), Targue en fait une autre. Si Targue éternue, Du Boulot ne lui dit pas : « A tes souhaits ! » mais il se hâte, lui aussi, (c'est son secret), d'éternuer.

Pour ces promenades, Du Boulot et Targue se donnent rendez-vous sur le pont des Arts, pour narguer, avant de se mettre en route, l'Institut. Mais l'heure, c'est l'heure. Jamais ils n'ont manqué un de leurs rendez-vous. Seulement, arrivés chacun cinq minutes à l'avance, ils ne se joignent, au milieu du pont, qu'à l'heure tapant.

Au café, Du Boulot paye son écot, Targue le sien. Le porte-monnaie de Targue ne fait aucune invite au porte-monnaie de Du Boulot, et inversement.

Sur le chapitre : « on n'est pas de bois » ! Du Boulot et Targue, prudents amis, ont débusqué deux colombes qu'ils ont disciplinées, assouplies à souhait. Elles sont les deux « sœurs » comme Du Boulot et Targue sont les deux « frères ». L'une de ces dames ne fait jamais de niches à l'autre ; et leurs promenades à tous quatre se déroulent vraiment, par des sentiers fleuris et des bois ombreux, dans un Paradis auprès duquel celui de Mahomet n'est qu'une balançoire.

Hier, rompant violemment avec une habitude, enracinée comme un baobab, de n'aller jamais à l'improviste chez Targue, Du Boulot, porteur d'une bonne nouvelle, a bondi chez son ami, a trouvé la clef sur la porte et est entré. Avec quelle douleur il a vu alors son *alter ego* en chemise et sa colombe à lui, Du Boulot, vaguer, insoucieuse, par la chambre ! Qui l'aurait cru ? Où les serments ? Où les devoirs stricts de l'amitié ?

Fort presque comme Atlas, Du Boulot n'a pas fait de scène : il n'a pas élevé la voix, il n'a pas sauté sur les criminels. Il a cherché sur la table de milieu : aucun revolver, aucune navaja, aucune flèche de peau-rouge. Il a pris, dramatiquement mais simplement, un coupe-papier ébréché et, tel l'ange au glaive flamboyant de la Bible, il a montré la porte à Targue et à son ancienne colombe..., oubliant qu'il n'était pas chez lui !

Et c'est Targue qui s'est chargé de le lui rappeler en lui administrant un magistral coup de pied au bas de la moelle épinière.

Gustave Coquiot.

MADAME EMBAUCHE



Dessin de Sancha.

— *Votre service consiste surtout, ma fille, à vous tenir dans l'antichambre, à l'entière disposition des visiteurs.*



Le Tuyau

NOUVELLE INÉDITE

d'Auguste Germain

ILLUSTRATIONS DE LOURDEY

En gare de Chantilly.

Mme Françoise Guillaumin, une jolie brunette, aux yeux vifs, est assise dans un wagon de première classe quand, au moment, où le train se met en marche, la portière s'ouvre brusquement, et M. Tom Barther, un jockey des plus réputés sur le turf, s'élance dans le wagon.

Il s'élance si brusquement qu'il tombe sur les genoux de la jolie brunette.

Celle-ci pousse un petit cri.

Après avoir refermé la portière, le jockey s'asseoit et enlève son chapeau, en saluant Mme Guillaumin.

Tom (*avec un accent anglais que le lecteur pourra imaginer*). — Je vous demande bîen pardon, Madame... J'ai beaucoup cogné vous.

Françoise. — Vous avez fait davantage. Vous vous êtes assis sur moi.

Tom. — C'est la faute du train, au moment où je me suis élancé, il y a eu un choc... Je ne vous ai pas fait mal, au moins?

Françoise. — Oh! non, vous êtes si léger!

Tom. — Il le faut bien, dans ma profession!

Françoise. — Vous êtes jockey?

Tom. — Oui, je suis Tom Barther.

Françoise. — Oh! j'ai lu souvent votre nom dans les journaux.

Tom. — Et aux courses, vous ne m'avez pas vu?

Françoise. — J'y vais si rarement.

Tom. — Vous n'aimez pas cela? Pourtant, si vous demeurez à Chantilly...

Françoise. — Non, j'habite Paris... Mon mari est employé dans un ministère.

Tom. — Et je devine... C'est lui qui n'aime pas les courses... Il a des habitudes ponctuelles, régulières...

Françoise. — La foule l'effraie...

Tom. — C'est dommage que vous ne veniez pas à certaines réunions... Il y a au pesage une foule de jolies femmes... Vous seriez certainement une des plus jolies.

Françoise. — Oh! Monsieur!

Tom. — Parfaitement! Vous avez de grands yeux très noirs, une belle chevelure... et puis ce chic... (*cherchant*) comment dit-on? ce chic... Oh! oui, inné... qui est spécial aux Françaises.

Françoise. — En vérité, vous me comblez.

Tom. — Et si vous veniez aux courses, en plus, vous pourriez gagner de l'argent.

Françoise (*avec une moue dubitative*). — Oui, l'on dit cela...

Tom. — Et l'on a raison, parce que c'est vrai!

Françoise. — Eh bien, j'ai connu pas mal de personnes qui avaient joué aux courses... Elles auraient mieux fait de jeter leur argent dans la Seine. Elles l'auraient peut-être plus facilement retrouvé.

Tom. — C'étaient des maladroits!

Françoise. — Vous croyez, vous, qu'on peut gagner en pontant?

Tom. — Absolument! mais il faut savoir.

Françoise. — Quoi?

Tom. — On sait connaître des gens susceptibles de vous donner de bons renseignements.

Françoise. — Et vous m'en donneriez?

Tom. — Oui... Ainsi dimanche, dans le prix des Trois Lacs, je sais un cheval qui arrivera sûrement.

Françoise. — Et il rapportera?

Tom. — Le gros sac.

Françoise. — Son nom?

Tom. — Je vous le dirai volontiers... Mais vous me ferez un sourire...

Françoise. — Oh! si cela vous suffit.

Tom. — Ensuite, vous m'autoriserez à vous embrasser?

Françoise. — Pardon! mais j'ai un mari.

Tom. — Puisqu'il est à son bureau, il n'en saura rien.

Françoise. — Et vous vous contenterez d'un baiser?

Tom (*très flegmatique*). — Non, je demandera encore autre chose·

Françoise. — ¡Eh bien, vous en avez du toupet, vous!

Tom. — Je suis pratique, my darling... Donnant, donnant.

La conversation continue ainsi, légère et frivole, Françoise se défendant, le jockey insistant toujours, quand, arrivé en gare de Paris, Tom se penche vers la jolie brunette et l'embrasse.

Elle se défend, mais mollement.

Tom. — Je serai libre samedi, dans l'après-midi. Si vous voulez me recevoir chez vous, pendant que votre pauvre mari travaillera au ministère, je me ferai un véritable plaisir d'aller vous rendre visite...

Françoise. — Jamais de la vie!

Tom. — Je vous donnerai le tuyau... Réfléchissez.

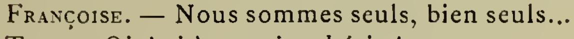
Françoise (*avec énergie*). — Non, non, jamais!

II

Hélas! Françoise a réfléchi...

Et elle s'est rappelé qu'elle devait deux mille francs à sa modiste et à sa couturière, deux mille francs que son mari ignore complètement. Quelle scène le jour où il apprendra l'existence de cette dette !

Aussi, le samedi, à deux heures tapant, le jockey Tom pénètre-t-il dans le salon de Françoise, qui, ainsi qu'il est prescrit dans le code de l'adultère, a éloigné les domestiques.



Françoise. — Nous sommes seuls, bien seuls...

Tom. — Oh ! chère petite chérie !

Françoise. — Alors, je vous plais ?

Tom. — Comment pouvez-vous demander cela? (*embrassant furieusement Françoise*). — Vous êtes une ravissante petite créature.

Françoise. — A la façon dont vous m'embrassez, je vais finir par le croire.

Tom. — Croyez... Mais est-ce que nous allons rester longtemps dans ce salon ?

Françoise. — Comme vous êtes pressé !

Tom. — Oui... Il me semble qu'ici nous sommes comme aux courses. Vous savez, ou plutôt il faut que je vous l'apprenne... aux courses, il y a une salle où l'on nous pèse... Eh bien, ce salon c'est la salle où nous nous sommes pesés.

Françoise. — Alors, maintenant ?

Tom. — Eh bien, maintenant, il faut aller dans le paddock, voir un peu l'état de la bête.

Françoise. — Merci.

Tom. — Il faut pardonner à moi. Je ne m'exprime pas toujours très bien, en français. Je voulais dire que nous pourrions passer maintenant dans le cabinet de toilette...



Françoise. — Et de là ?

Tom. — Et de là, nous irons sur le champ de courses.

Françoise. — Autrement dit, la chambre à coucher.

Tom. — *Very well.* Vous me comprenez bien, à présent.

Françoise. — Oh! pour arriver à vous comprendre, il ne faut pas avoir passé dix ans à la laïque.

Tom (*riant*). — Comme vous dites... On peut même n'être jamais allé à la laïque... (*entraînant Françoise*). — Venez nous mettre en ligne.

Françoise. — Je n'avais pas encore entendu des déclarations faites dans ce goût-là... Vous êtes pouffant !

TOM. — Tant mieux ! Cela vous change un peu de votre employé de bureau.

FRANÇOISE. — Et comment appelez-vous la course que nous allons faire ?

TOM. — Une grande course avec obstacles, parce que avec votre mari je me doute que vous devez faire seulement des petites courses plates, très plates... des déboulés...

FRANÇOISE (*se mettant à rire*) Vous êtes vraiment rigolo, vous.

TOM. — Je le serai davantage tout à l'heure.

Quelques quarts d'heure se sont écoulés.

Le jockey a remis son pardessus, il va prendre congé de la charmante maîtresse de céans, quand tout à coup il se ravise :

TOM. — Au fait ?

FRANÇOISE. — Quoi donc, mon loup?

TOM. — C'est Bidet...

FRANÇOISE. — Hein ? Qu'entends-je? Sept bidets? Il n'y en a qu'un ici...

TOM. — Je ne plaisante pas... Ecoutez... C'est Bidet...

FRANÇOISE. — Encore !

TOM. — C'est Bidet qui gagne la course, demain...



FRANÇOISE. — Ah ! enfin, j'y suis ! Tu me le donnes, le tuyau ? Il en a un drôle de nom, ton cheval..•

TOM. — Il est bien choisi. Un bidet, c'est un bête qui trotte ou galope difficilement... une carne, comme on dit en France...

FRANÇOISE. — Et c'est une carne qui va arriver demain ?

TOM. — Dans un canter, dans un fauteuil d'enfant, en dirigeable...

FRANÇOISE. — T'en as un œil !

TOM. — Oui... Je vois clair... Et vous mettrez dessus tout ce que vous voudrez... Toutes vos économies, tous vos sacs... toutes vos poches...

FRANÇOISE. — Et même mon corset ?

TOM. — Et le pantalon avec... Vous êtes certaine de voir Bidet a l'arrivée.

FRANÇOISE. — Merci, chéri, du bon tuyau que tu me donnes.

TOM. — Je vous remercie également de l'après-midi que vous m'avez offerte.

FRANÇOISE. — De cette façon, on ne se doit plus rien.

TOM. — Pardon... Même, si vous gagnez beaucoup d'argent, je resterai votre débiteur.

FRANÇOISE. — Pour un anglais, mon cher, vous êtes vraiment très bien élevé.

TOM. — Yes... Surtout quand je suis à cheval.

III

Le lendemain, à Longchamp.

Grâce aux cartes de pesage que le jockey lui a données, Mme Françoise Guillaumin a décidé son mari à l'accompagner.

Ils sont tous deux debout sur une travée des tribunes.

On va courir le prix des Trois-Lacs, les chevaux avancent sur la piste.

FRANÇOISE (*perdue dans une songerie, à part*) — Mon Dieu... si Bidet n'arrivait pas! J'ai mis deux cents francs sur lui... cent francs que j'avais économisés et cent francs qui me restaient pour le ménage jusqu'à la fin du mois... Si le canard claque en route, dans quel pétrin me trouverai-je? Oui, mais s'il arrive ? Il paraît qu'il rapportera une somme énorme... Alors, je serai libérée de tous mes soucis... J'ai envie de faire une petite prière.

M. GUILLAMMIN (*poussant le coude de sa femme*). — Eh bien, à quoi donc penses-tu?

FRANÇOISE. — A mon cheval, parbleu ! Tu n'as pas d'émotion, toi?

M. GUILLAUMIN. — Moi... Je suis bien tranquille... Combien as-tu mis dans la course ?

FRANÇOISE. — Dix francs, comme je te l'ai dit.

M. GUILLAUMIN (*haussant les épaules*). — On avait bien besoin de te donner ce tuyau-là!

FRANÇOISE. — Tais-toi... Tu m'agaces.

M. GUILLAUMIN. — Voilà à quoi servent les courses? A énerver les femmes... Tu aurais au moins pu me laisser aller chercher ton ticket au mutuel. Tu te serais moins fatiguée...

FRANÇOISE. — Jamais. Il me semble que si quelqu'un l'avait pris à ma place, ça m'aurait porté malheur.



M. GUILLAUMIN. — Je ne vois pas pourquoi. Si le cheval doit arriver, il arrivera. Malheureusement, je viens de rencontrer un de mes collègues du bureau qui, lui, est assidu des courses. Je lui ai demandé ce qu'il

pensait de Bidet... Il s'y connaît, lui, et beaucoup, Bidet, m'a-t-il répondu, mais c'est de la râclure de navets... Il ne pourra jamais suivre le train ».

Françoise. — Ah! que tu m'embêtes! Tu es crispant, mon cher, absolument crispant.

M. Guillaumin. — Que veux-tu? c'est pour que tu ne te montes pas le cou que je te dis cela.

Françoise. — Assez... Les chevaux partent.

La course. Des gens s'agitent, brandissent des chapeaux et des cannes, poussent des hurlements féroces. Telle une peuplade de sauvages en délire.

De temps en temps, on entend: « Bidet est en queue! Hop! Bidet se rapproche... Bidet battu!... Non... non... il revient... Il tient la corde... Il passe, Bidet gagne... Bidet a gagné! »

Françoise (*s'accrochant au bras d'un Monsieur et parlant ainsi qu'une folle*). — C'est bien vrai, Monsieur. C'est Bidet qui est arrivé le premier?

Le Monsieur. — Oui, quel chameau! il m'en fait perdre une galette... C'est un coup de l'écurie, ça... Quelles canailles!

Françoise. — Alors, Bidet va rapporter beaucoup?

Le Monsieur. — Je m'en fous, puisque je ne l'ai pas joué...

Cinq minutes après, Françoise et son mari sont devant le tableau où l'on affiche le résultat du Mutuel.

M. Guillaumin (*sursautant*). — Nom d'un chien! Ton cheval rapporte cent cinquante francs pour dix francs!

Françoise (*comptant mentalement*). — Cent cinquante francs pour dix francs! J'ai mis deux cents francs... Je gagne donc trois mille francs (*haut, à son mari*). Ah! chéri! chéri! que je suis heureuse... Soutiens-moi... J'ai peur de m'évanouir!

M. Guillaumin. — Je suis rudement content, moi aussi! Car tu t'es donné assez de mal pour avoir ton tuyau...

Françoise (*bas*). — Avec un type comme Tom Barther! Oui... (*haut*). Enfin quand on a de la vertu, on en est toujours récompensé.

Auguste Germain.

A COTÉ



— Vous vous chargez donc aussi de faire les commissions?
— Parfaitement; je suis le book émissaire.

COURTOISIE

— *De quoi? A boire??... Tu me prends donc pour un vacher ???*

Le Voyage charnel

Tu le sais, Lydie, tes caprices pour moi sont des ordres sacrés, et jamais tu n'as deux fois exprimé un désir. Aussi combien suis-je marri de ne pouvoir t'offrir ce voyage en Suisse qui ferait ton bonheur. Mais nous sommes pauvres, vois-tu, Lydie, et les sleepings aux coussins moelleux, les hôtels fréquentés par les fils d'Albion, les excursions aux bords des lacs bleus, les ascensions à mulet, tout celà coûte trop cher.

Plus tard, quand la fortune nous aura so cette fantaisie. En attendant et pour te cor permets-moi, ma chérie, de risquer un voy de ton corps. N'est-il pas aussi curieux, aus que que la Suisse ? Irai-je bien loin pour y d des plaines, des neiges, des lacs et des grottes reux qui parent ta poitrine ont une symétrie superbe que nulle montagne ne connaît ; vers le ciel ils dressent orgueilleusement leurs sommets. Ils sont neigeux comme le Mont-Blanc et la pointe délicate qui les couronne rappelle le Mont-Rose. Aux creux roux de tes aisselles mes baisers aiment à se blottir, comme au creux des rocs les touristes surpris par l'orage; et tes lèvres de porphyre sanglant bordent un gouffre où prise de vertige ma raison va choir. Tes yeux tantôt bleus, tantôt verts, tantôt noirs, sont aussi admirables que les lacs suisses.

Ils ont à la fois la clarté des eaux vives et l'insondable moire des eaux stagnantes et, quand après une dispute légère, les larmes embuent tes prunelles, c'est une cascade d'eau transparente qui m'émeut plus que les chutes de Schaffouse. Tous les matins quand je m'éveille parmi les couvertures et les draps saccagés et que je te contemple mi-nue, encore endormie et lassée des fatigues nocturnes, je regarde la lumière blondir, rosir, s'épandre en ondes laiteuses sur ta chair et je crois assister à quelque magnifique aurore au milieu des Alpes. Parceque tu auras vu quelques inoubliables sites, parceque tes iris se seront rassasiés d'images, parce que tu auras respiré un peu d'air pur, en seras-tu plus heureuse? Moi, vois-tu, Lydie, je ne connais de bonheur qu'avec toi et qu'en toi.

Les plus beaux paysages à mon sens ne valent pas ta jambe gantée de fil noir ou roux, avec en haut l'albe éclat de ta peau nacrée. Et je donnerais tous les airs rustiques y compris le ranz des vaches, cher aux compatriotes de Guillaume Tell, pour la musique sonore de ta voix. Lydie, ma petite chère, renonce à ton voyage, songe qu'il nous faudrait abandonner notre nid tiède où nous nous alanguissons si voluptueusement. Que dirait de cette fugue no-



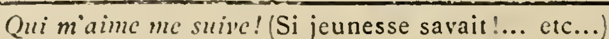
Le p'tit jeune homme



POLAIRE

— *Peuh! la Censure! je la dégote une coupe... de pantalon.*





Qui m'aime me suive! (Si jeunesse savait!... etc...)



Le vitriol.

…ous nous paierons … de ta déception, …ntimental autour …u, aussi pittores-…rir des vallons et … deux pics amou-tre grand lit de cuivre? Que penserait la chaise longue où si souvent dans la journée nous nous sommes aimés. Crois-tu qu'autre part nous retrouverions cette atmosphère chaude et brûlante de baisers, des enlacements et des pâmoisons. Le milieu où l'on vit est tout.

Ailleurs peut être l'ambiance indifférente et hostile nous causerait d'irréparables blessures. Si nous revenions sans amour? Je blasphème, Lydie, car c'est impossible, n'est-ce pas! Mais pourquoi l'exposer, notre cher amour, à des risques même problématiques? Si tu veux à tout prix goûter le charme des excursions, nous gravirons tous deux les côteaux de Meudon, nous irons par les bois de Chaville et par la forêt de St-Germain.

Et songe après tout que la Jungfrau déflorée chaque jour par des caravanes de touristes n'est pas plus vierge que toi...

JACQUES CONSTANT.



…étend qu'elle a eu voitures et chevaux...
…vaux! je lui en ficherai des chevaux! elle n'a … eu que des poulains.



— Ah! j'peux dire que j'suis dans une misère noire! V'là huit jours que j'me suis pas lavé...

APRÈS MADRID



L'AUTOMOBILE. — *Couin! Couin! Couin!.....*
LE FAROUCHE BELLULAIRE. — *Hum! ce n'est pas précisément le « parler du toro... », mais cette impétuosité ne saurait me tromper. C'est une bête de grande allure.*

A L'ATELIER

Là-bas, avenue de Breteuil. L'atelier de Mlle Perquin, clientèle aristocratique du noble faubourg. Mademoiselle vient de sortir en recommandant à la « première » :

— Qu'on ne perde pas une minute. Je tiens à ce qu'on finisse rapidement tout ce qui est en train. Voici le beau temps et les commandes vont affluer :

La porte à peine fermée, l'atelier entonne en sourdine le célèbre chant du départ :

Si tu t'en vas, paie un litre!. .

Malgré les stores baissés, il fait dans la pièce une chaleur étouffante. La première, une grande rousse, ôte son corsage et desserre son corset. Une âcre odeur de chair chaude monte aussitôt :

— Si c'est possible de puer comme ça, souffle la petite Alice à sa voisine.

— Mademoiselle ! interroge Louison, le trottin, ... permettre de faire comme vous ? Et, comme la première a hoché la tête en signe d'assentiment, voilà la gosseline qui d'un tour de main, se met presqu'en chemise.

— Oh ! proteste Elise, une blonde molle, mets-toi toute nue pendant que tu es en train !

— J'ai tellement l'habitude de me déshabiller, prononce présomptueusement la mioche.

Un tolle d'indignation s'élève. On n'a jamais vu ça ! Non, mais cette moucheronne tout de même !

Sans souci de l'émoi qu'elle a soulevé, Louison exécute un cake-walk fantastique, les jambes jetées à la hauteur du sourcil, les bras ramenés en arrière et faisant ressortir sa pauvre petite poitrine où les côtes dessinent des ronds. Et ses mollets maigres s'élèvent et se détendent en des mouvements secs d'automates. Elle est si comique qu'il faut bien que tout le monde se décide à rire.

Alors, gravement :

— Et vous croyez que, s'il y avait un vieux ici, il n'allumerait pas autrement que pour les charmes rebondis de Mademoiselle, notre vénérable patronne.

— Assez la môme! interrompt la première. Tâche de te couvrir un peu et si tu n'as rien à faire, tu me demanderas de l'ouvrage.

— Ah ! plus souvent !

La première va se fâcher. Mais on sonne à la porte.

Pendant que Louison se rajuste tant bien que mal, Elise court ouvrir. On l'entend s'écrier : C'est le facteur ! Entrez, Monsieur le facteur !

— Mesdemoiselles, j'ai bien l'honneur! Une lettre pour Mademoiselle Perquin.

— Merci. On la lui remettra.

A peine le brave homme a-t-il le dos tourné que la lettre est décachetée.

Madame,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait celui de m'adresser à la caserne. Pourquoi que je vous trouverais audacieuse, je sais bien que l'amour fait faire des bêtises à tout âge et que, d'ailleurs, ce qui peut *militer* en votre faveur c'est que je le suis moi-même. Comme c'est convenu, je vous attendrai ce soir à six heures à côté des Montagnes Russes à la fête des Invalides. Seulement, soyez pas en retard, parce que j'aurai seulement la permission de minuit.

Je vous embrasse avec passion.

Antonin Latringle.
de la 3e du 2.

La lecture finissait au milieu des rires, quand une porte s'ouvrit, annonçant le retour de Madame. Tout le monde baissa le nez sur l'ouvrage.

Le soir, tout l'atelier rencontrait, par hasard, la patronne à la fête des Invalides avec un soldat dont la prestance doit vraiment militer en sa faveur.

JEAN PLAISIR.

— *Vous ne savez sans doute pas qui je suis, Mademoiselle?*

— *Oh! il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien moi que vous suivez depuis une heure.*

A L'HEURE



Dessin de Bertrand.

— *A l'heure, cocher, et au pas!*

LES DROITS DES CHAUFFEURS



— *De quel droit se renverse-t'elle toute seule? !?!?*



— *Un petit pain, Princesse?*
— *Sûr, avec ta taille, mon chéri, je ne peux consommer que des petits pains !*

LEUR SCIENCE

Au Café Américain, vers six heures, un monsieur chic voit une jolie fille et, comme il s'ennuie et ne sait que faire, il invite la petite à dîner.

L'exquise créature, vous le pensez bien, n'hésite pas : elle accepte.

Le monsieur qui s'ennuyait ne s'ennuie plus du tout.

Quelle bonne idée il a eue d'inviter la petite femme à dîner!...

Seul, il se serait embêté à crever!...

Mais le monsieur regarde l'heure...

Huit heures!...

— Déjà!... s'écrie-t-il.

Il appelle le garçon et règle une addition fastueuse.

La belle petite met ses gants.

— Où allons-nous? dit-elle.

— Ma petite, dit le beau monsieur, je suis désolé de vous quitter, mais il le faut.

La petite pâlit... Comment, le monsieur veut s'en aller?..

Adieu veau, vache, cochon...

Zut, alors!...

— Vous ne ferez pas ça ! s'écrie-t-elle.

— Je ne peux pas rester, vous dis-je. Mais je vous reverrai... J'ai pris un fauteuil pour l'Opéra, et je tiens absolument à voir *Roméo et Juliette*.

La pauvre enfant minaude :

— Voyons, soyez gentil... Nous allons prendre un cabinet, ça sera bien vite fait... Après tout, pourvu que vous voyiez la deuxième pièce...

— Quelle deuxième pièce?...

— Eh! bien oui... Nous aurons bien vite fait; je vous laisserai partir à neuf heures et demie, et on n'aura pas encore commencé *Juliette*...

!!!

Colin Tampon.

L'INVALIDE A LA TÊTE DE BOIS



LE FRISSON commence un roman inédit et savoureux de **Willy**, le père des " Claudine ".

LA MOME PICRATE

Cette œuvre, remarquablement illustrée par la photographie d'après nature est une étude d'une allure endiablée et suggestive de la vie des ballerines, qui passionnera les gens de goût et les chercheurs d'émotions vraies.

LE FRISSON est le seul journal photographique qui emprunte ses documents à la vie réelle.

LE FRISSON est le seul hebdomadaire qui se soit assuré la collaboration des auteurs les plus en vogue, **Willy**, **Auguste Germain**, etc., etc.

LE FRISSON est le seul illustré qui donne un hors texte en couleurs.

0 fr. 15

DANS TOUTE LA FRANCE

Cartes Postales artistiques

EXTRAIT DU CATALOGUE

Cartes fantaisies au bromure

721	La lecture de l'auteur gai	10	cartes	1.50
726	La Chanson	5	»	0.75
727	Un arriviste	10	»	1.50
771	C'est d'un raid (Revue de la Scala)	15	»	2.25
772	Le petit dompteur	5	»	1.50
773	L'anse du panier	10	»	1.50
803	Le Réveil de Lili	5	»	0.75
804	Le Passant	8	»	1.20
813	Les Poires (affaire Humbert)	5	»	0.75
820	Les deux poupées	10	»	1.50
830	La remplaçante	10	»	1.50
831	Petites annonces	10	»	1 50
835	Japonaises	12	»	1.80
847	Cocher parisien	10	»	1.50
850	Pensée de Suzon	10	»	1.50
851	Le banc des amours	10	»	1.50
862	Les deux gosses	10	»	1.50
873	La fête de petite mère	10	Cartes	1 50
874	Premier bal de jeune fille	10	»	1.50
880	Baptême d'une poupée	10	»	1.50
885	Joie maternelle	5	»	0.75
896	Charité (pour les marins bretons)	5	»	0.75
897	Les sœurs Mante	6	»	0.90
902	Les cinqs baisers	5	»	0.75
911	Une cause célèbre (affaire Humbert)	10	»	1.70
957	La layette	6	»	0.90
958	Jeune maman	6	»	0.90
972	Mon concierge	10	»	1.50
981	La Marseillaise	7	»	1.05
982	Le masque	5	»	0.75
984	Bébés au nid	10	»	1.50
989	En visite	10	»	1.50
990	A l'école	10	»	1.50
1004	Paternité	10	»	1.50

Envoi franco et recommandé de toute commande accompagnée de son montant en timbres ou mandat-poste.

Le plus célèbre ouvrage et le plus grand succès du siècle

AMOUR & SÉCURITÉ

PAR DOCTOR-BRENNUS

Chef-d'œuvre absolument unique et sans précédents. — Poursuivi en cour d'assises à Paris et acquitté.

DOCTOR-BRENNUS estime que la conception ne doit pas être le résultat d'une surprise, mais qu'au contraire, pour ne pas perpétuer la misère et dans plusieurs cas menacer l'existence de la mère, elle doit être réglée et soumise aux désirs et au consentement mutuels des conjoints. Tel est l'enseignement nouveau, à la fois théorique et pratique, qu'*Amour et Sécurité* détaille, explique et justifie.

Amour et Sécurité préserve de la honte et du désespoir les familles dont les filles, vaincues par les séductions de l'amour, succombent à la tentation. *Amour et Sécurité* encourage au mariage puisqu'il divulgue les secrets pratiques, scientifiques et rationnels **tout récemment connus** qui permettent de limiter, à son gré, le nombre de ses enfants. A ceux que les besoins des fonctions naturelles exposent à la contagion vénérienne, il enseigne les moyens sûrs, commodes, faciles, pratiques, infaillibles de la prévenir et de l'éviter. Ajoutons à cela qu'il contient les dernières théories sur la procréation volontaire des sexes et la fécondation artificielle et nous aurons suffisamment démontré qu'*Amour et Sécurité* est un trésor précieux satisfaisant les plus constantes préoccupations des deux sexes.

Envoi franco contre réception de la somme de 5 francs, en bon, timbres ou mandat-poste adressés à

M. André HALL, libraire-éditeur, **17, 17 bis et 19, Rue Laferrière, PARIS.**

CATALOGUE contre **UN FRANC** pour frais de poste.

LE NU

d'Après l'Antique

Numéro Spécial

de la

" VIE EN ROSE "

par H.-G. IBELS

Le Numéro

50 centimes

Envoi franco contre 60 centimes au bureau du journal.

SPLENDID PHOTO Poses nu artistique, nature 40 échon 2 albums et cur. catal. 3'50. Coloriés : 5 fr. Fco timbre ou mandat. DUTREY, 3, rue Müller, Paris

Photos Nouveautés inédites, exclusives, éxécutées avec art et spécialement par Michel, artiste, 15, rue Bréda, Paris. Catalogue et échantillon, 1 fr. 50

Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris.

Le Gérant : Émile GODARD.

CEUX QU'ON N'INTIMIDE PAS



— *Non, Paquita, je ne me rangerai jamais devant un automobile ! Caramba ! je n'ai pas peur d'un coup de corne.*

N° 90. 4 Juillet 1903.
Paris...... 15 Centimes
Départements 20 Centimes
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

PIOT'S ROSIÈRES



Dessin de Cadel.

... et dans cette enceinte je suis heureux de couronner la plus avancée d'entre vous qui serez, je l'espère, une mine de bons citoyens, et le gouvernement que j'intitule s'efforcera d'encourager toujours la mine aux mineures.

— Ah ! si j'avais été prévenu à temps pour la Martinique !

LE DEVOIR

— Voyons, ma petite Marthe, tu as quelque chose, je le vois bien ! Conte-moi ton nouveau souci !... C'est encore une fantaisie de ton mari, j'en suis sûre ! N'est-ce pas, que c'est cela ?

— Mais, naturellement, ma Germaine ! Qu'est-ce que cela pourrait être ? Chaque jour il inventequelque chose de nouveau ! Pour me rendre plus passionnée, plus amoureuse, parait-il ! Mon Dieu, comme si j'avais besoin de tout cela pour l'aimer ! Tu n'as pas idée, Germaine : il me traite en conquête, m'emmène souper, me fait lire des livres scabreux, voir des pièces risquées... Pourquoi ? Je l'aime, je ne me refuse jamais.. que veut-il de plus ?... Je croyais que c'était plus tranquille que ça, le mariage !... Ainsi, toi...

— Oh ! moi, ma petite, ça ne compte pas !...

— Enfin, tu n'es pas malheureuse, n'est-ce pas ? Ton mari est bien placide, c'est vrai, mais il est très bon, il ne te tourmente pas, ne te demande pas des choses impossibles !... Il est vrai que tu t'en tirerais mieux que moi... Tu as toujours eu tant d'imagination ! Te rappelles-tu à la pension ? Tu nous donnais des idées à toutes, pour nos devoirs de style, et à moi en particulier...

— Oui, de l'imagination, j'en ai toujours eu, trop même... Enfin !... Avec tout cela, tu ne m'as toujours pas dit la dernière invention de ton Maxime.

— C'est que c'est un peu difficile à raconter, vois-tu...

— Oh ! entre nous ...

— Enfin, voilà !... Depuis quelques jours, ou, plus exactement, depuis quelques soirs, au moment... au moment où... enfin, au moment intéressant, tu me comprends ?... Maxime ne s'avise-t-il pas de me demander une histoire, oui, une histoire, comme les enfants en réclament pour s'endormir... seulement,

UN CONSEIL PAR SEMAINE



Avant d'aller crier une nouvelle sur les toits, assurez-vous d'abord du fait.

lui, ce n'est pas pour s'endormir, et puis ce n'est pas un conte de fées qu'il veut, c'est une histoire très risquée, pareille à ce qu'il me fait lire, quelque chose de tout à fait décolleté, enfin, et si, la première fois, grâce à de vagues souvenirs de mes lectures, j'ai pu inventer un semblant de récit, bien niais sans doute, maintenant, je ne sais plus, plus du tout, je me mets l'esprit à la torture, j'ai l'air, le moment arrivé, d'une écolière qui ne sait pas sa leçon...

— Pauvre petite ! Et alors?...

— Alors, voilà... Tu comprends, ça me rappelle les devoirs de la pension; c'est tout à fait ça, en plus difficile... tu sais, je ne trouvais rien ; sans toi, je n'y serais jamais arrivée, mais tu m'aidais chaque fois, et maintenant...

Et maintenant, c'est encore Germaine qui lui donne des idées, beaucoup d'idées, comme au temps de l'école... Marthe est consolée; elle emmagasine tout dans sa petite tête; au besoin, toujours comme jadis, elle prendrait des notes sur un bout de papier... Tout va bien; le devoir est fait, au brouillon, il n'y a plus qu'à le recopier...

J. H. Caruchet.



Dessin de Radiguet.

— *Veux-tu que je te dise... Eh bien ! t'es bête à manger du foin!*

— *C'est bien pour ça que tu te vantais tant d'en avoir dans tes bottes lorsque tu as demandé ma main.*



NOUVELLE INÉDITE

d'Auguste Germain

ILLUSTRATIONS DE LOURDEY

Un grand bois du côté de Meudon.

Le soleil rit dans les feuilles, le vent chante sa douce chanson. Sur les talus, il y a de grands tapis de mousse.

A travers ce bois rêvé des amoureux, Mlle Louison et M. Paul déambulent, les mains dans les mains et les yeux dans les yeux.

Louison. — On a bien déjeûné, hein ?

Paul. — L'omelette au lard, le poulet sauté et les petits pois?... Exquis.

Louison. — Et la petite boniche qui nous servait, comme elle était gentille! Elle en allumait des quinquets quand, entre chaque plat, tu m'embrassais...

Paul. — Et que, toi, tu me rendais les baisers !

Louison. — Je ne suis pas une égoïste (*regardant Paul tendrement*). Tu m'aimeras toujours, dis?

Paul. — Jusqu'à la mort !

Louison. — Oh! ne parle pas de mort dans ce moment-ci !

Paul. — Attends un peu... Je voulais dire que j'entendais mourir sous tes caresses...

Louison. — A la bonne heure... C'est plus gai !

Paul. — Dis donc... Zonzon?

Louison. — Quoi, Polo ?

Paul. — Tu ne trouves pas qu'il fait bien chaud pour continuer de nous promener ainsi ?

Louison. — Un peu, mon neveu ! Le soleil est accablant.

Paul. — Ce n'est pas plutôt le déjeuner qui opère?

Louison. — Non, non, je dis bien... C'est le soleil... Si qu'on s'asseoirait, sous les arbres...

Paul. — Avec de la mousse autour...

Louison. — Dans un endroit bien frais, bien retiré, bien tranquille...

Paul. — Où j'enlèverais mon veston?

Louison. — Et moi ma jupe.

Paul. — Ah ! l'idée est géniale! Cherchons, veux-tu ? Cherchons l'endroit désiré.

Ils font encore quelques pas.

Louison (*désignant tout à coup un petit chemin*).— Oh ! de ce côté ! Tu vois il y a des arbustes qui bordent la route et qui vous cachent aux yeux des passants... Derrière, il doit y avoir un fourré épatant.

Paul. — Allons-y.

Louison (*entraînant Paul*). — Viens, Poupoule, viens vite !

Ils entrent dans le fourré, Paul commence à enlever son veston.

Paul (*embrassant Louison*). — Il fait bon ici.

Louison (*enlevant son jupon*). — On est au frais.

Paul. — Il n'y a plus du tout de soleil.

Louison. — Pardon. Et mes yeux... qu'est-ce que tu en fais?

Paul. — C'est vrai ! Ils rayonnent comme des globes électriques.



Ils s'étendent à terre. Paul attire Louison jusqu'à lui.

Louison. — Eh bien, chéri, qu'est ce que tu fais? Tu me chatouilles ?

Paul. — Ça m'en a l'air.

Louison. — Tu n'es pas fou ? Et les mœurs ?

Paul.— Oh ! ici, il n'y a que les arbres pour nous voir.

Louison. — Et les petits zoizeaux ? Tu les oublies, les petits zoizeaux ? Ils voient encore mieux que les arbres, eux ! Ils ont des yeux.

Paul. — Tant pis ! Je me moque des moineaux... Donne-moi tes lèvres...

Louison (*faisant la grosse voix*).— Jeune homme, voulez-vous être sage ?

Paul. — Peux pas !

Louison.— C'est effrayant un homme comme toi !

Paul. — Quand je suis en pleine nature, il n'y a plus de différence entre un sauvage et moi.

Louison. — Tu ne vas pas me manger, j'espère:

Paul. — Non... Te croquer... simplement.



Louison. — Pas tout entière, j'espère ? Gardes-en un peu pour le dîner.

Un silence, puis des rires, puis de petits cris : « Oh! Oh !... Ah! Ah! J'ai mon corset qui me gêne. »

Tout à coup, un craquement de branchage se fait entendre.

Puis, un homme vêtu d'un complet de velours, une plaque en cuivre au bras et un képi sur la tête, apparait.

Louison (*se levant d'un bond*), Oh ! zut ! zut!

Paul. — Quoi donc?

Louison. — Regarde le monsieur... C'est un garde-champêtre !

Paul. — Heureusement qu'il n'est pas arrivé, cinq minutes plus tard.

Paul remet en hâte son veston; Louison remet non moins vivement son jupon.

Ils sont tous les deux très convenables ; et, tels deux statues de l'Innocence, ils baissent les yeux quand le garde-champêtre passe devant eux.

II

Louison (*très émue*). — Tu as vu? Ce qu'il en a un œil ?

Paul. — Féroce.

Louison. — Je ne suis pas du tout rassurée.

Paul. — Tu as raison, il ne faut pas faire de blagues... Cet homme-là nous surveille.

Louison. — Allons-nous en d'ici... Et promenons-nous, comme si nous n'avions l'air de rien.

Tous les deux se remettent en marche. Au bout de quelques minutes, ils passent devant le garde-champêtre qui les regarde d'un air soupçonneux.

Louison. — Oh ! mon vieux ! Tu as vu comme il nous a encore xyeutés ?

Paul. — Oui, sapristi ! Il n'a pas l'air commode, le monsieur !

Louison. — Après tout, nous ne faisons rien de mal, s'pas ? Il ne peut rien nous dire.

Paul. — Oh ! à présent, je suis bien tranquille... Le bois est à tout le monde... Nous avons le droit de nous y promener.

Louison. — Attends que je prenne mon air de femme chic. (*Retroussant sa jupe et marchant à petits pas comptés*). J'ai l'air d'une marquise !

Paul. — Tu embaumes la noblesse.

Ils continuent d'aller ainsi en riant, quand tout à coup elle se retourne.

Louison. — Ah ! mon cher ! Le garde-champêtre nous suit toujours.

Paul. — Mais qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il nous veut ? Qu'il parle !

Louison. — En voilà un fourneau !

Paul. — Il croit peut-être que nous sommes des malfaiteurs...

Louison. — Et que nous allons emporter le bois dans nos poches ? (*S'arrêtant*). Une idée ! Veux-tu que j'aille lui dire qu'il nous rase ?... Chiche que je vais lui dire ?

Paul. — Ne plaisante pas... Avec l'Autorité, il ne faut jamais plaisanter.

Louison. — Mais il continue toujours de nous suivre... C'est infernal, à la fin!

Paul et Louison continuent d'aller toujours pestant et maugréant.

Louison. — (*se retournant tout à coup*). Ah! cette fois il nous a plaqués!

Paul. — Ouf! Le voilà qui tourne à gauche... Il se dirige vers un autre petit fourré. Gare aux amoureux s'il y en a.

Louison. — Si j'allais les prévenir?

Paul. — Pour qu'il te coffre...? Nickle tes pieds d'enfant.

III

Un quart d'heure après :

Louison. — Oh! ce que je me sens énervée!

Paul. — Et moi donc!

Louison. — C'est ta faute. Tout à l'heure, après déjeûner, j'étais très tranquille... J'aurais parfaitement dormi... Mais il a fallu que tu me chatouilles...

Paul. — Comme Mademoiselle est sensible, aujourd'hui!

Louison (*riant*). — On dirait qu'il n'y a qu'aujourd'hui? T'es bête, tiens!

Paul. — Après tout, si tu as tant de nerfs, on pourrait peut-être les calmer?

Louison. — Ah non! Pas dans le bois...

Paul. — Tu as peur du loup?

Louison. — Non, du garde-champêtre.

Paul. — Bah! maintenant, il est là-bas, dans le fourré... Il ne doit plus songer à nous.

Louison. — Qu'en sais-tu? Pour moi, il a dû justement se mettre là afin de mieux nous épier.

Paul. — Mais non, mais non... Viens donc... Retournons à l'endroit où nous étions tout à l'heure.

Louison. — Jamais! Tant que je ne serai pas sûre que le représentant de l'Autorité ne nous surveille pas, je serai sérieuse comme un bicorne de gendarme.

Paul. — Eh bien, allons voir ce qu'il fait.

IV

Ils se dirigent tous les deux vers le fourré dans lequel est entré le garde-champêtre.

Arrivés près du fourré, ils avancent à pas de loup, écartent tout doucement les branchages et regardent :

Louison (*se pouffant*). — Oh! là, là!



Paul. — Elle est raide!

Louison. — Le garde-champêtre qui est avec la bonne qui nous a servi à déjeûner!

Paul. — Et c' qu'il l'embrasse!

Louison. — Et c' qu'elle lui rend la pareille!

Paul. — Les voilà qui s'asseoient tous les deux... Il ôte son képi...

Louison. — Elle retire son beau bonnet (*éclatant de rire*). Faites donc comme chez vous, mes enfants.

Paul. — A présent, tu as saisi?... Il nous suivait, non pour nous déranger... mais pour que nous ne le dérangions pas...

Louison. — N'insistons pas, Popaul... N'insistons pas... Nous pourrions peut-être le gêner.

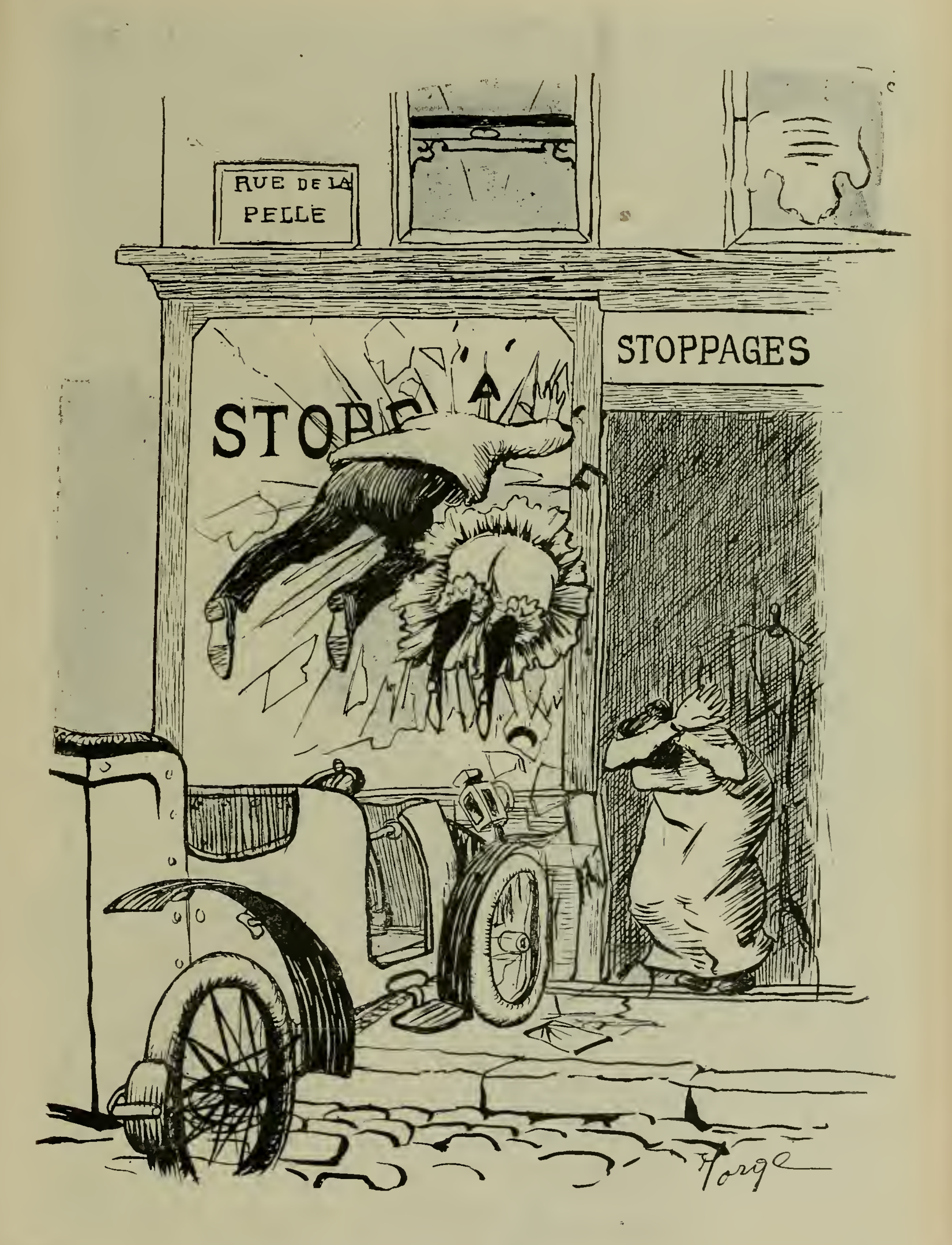
Paul (*gravement*). — Qu'il soit simple citoyen ou garde-champêtre, tout homme a ses faiblesses...

Louison (*entraînant Paul*). — Alors, retournons dans notre fourré et tâche d'avoir aussi pour moi quelques faiblesses...

Paul. — Unies à une certaine réflexion, cependant

Auguste Germain.





— *Je crois que nous allons stopper.*



Dessin de Pezilla.

Le Trottin. — « *J'étais dans une maison de plumes...* »
— « *On pourrait vous trouver quéq'chose dans le même genre* ».



Dessin de Cardona.

— Enfin, quand vous déciderez-vous à solder la note de ma couturière ?
— Ma chère, je ne consentirai à vous habiller qu'après vous avoir déshabillée.

IL EST REVENU, LE TEMPS DES CERISES



— *Ah! Hector! Hector! tu seras donc toujours le même?*

MES VOISINS

Lui, Placide Chastenet, n'était pas vieux, cinquante ans à peine; et Elle, ce n'était pas pour les chiens qu'on parlait de l'été de la Saint-Martin, elle était encore accorte avec ses quarante-cinq ans, et fraiche et rose comme un bel œillet.

On s'était retiré du commerce (bijouterie et pierres gravées) et on vivait douillettement, gaillardement en ce coin tranquille de Montrouge. Lui, excité par le grand air, devenait de jour en jour plus chevaucheur; je le voyais hussarder l'accorte dame Chastenet jusque sous la tonnelle fichée, au beau milieu de leur jardinet, comme un bonnet de coton oublié; et le cavalier, je vise toujours le Philémon, prenait sans vergogne double galop.

Placide aimait sa dame comme on aime une idole. Docile et enamourée, elle se prêtait, de son côté, de fort bonne grâce, à toutes les fantaisies de son époux. On habille, on orne les idoles. Un beau jour, Placide eut l'idée d'habiller, d'orner sa Baucis. Elle fut tour à tour bayadère, espagnole, italienne, femme de harem et pis encore; car, malheureusement, de déplorables souvenirs hantaient l'ex-bijoutier.

Comme Néron ou autre empereur romain, Placide alors regardait et jubilait, mais ce premier lot de costumes épuisé, il se trouva fort dépourvu. Puis l'été était venu et, malgré toute la docilité de madame, on ne pouvait pas songer aux ajustements lourds, aux fourrures, aux burnous, et ainsi toute une catégorie de vêtements déjà s'éliminait. Justement l'été, cette année-là, brûlait et achevait de désorganiser les facultés de l'ex-bijoutier devenu voyeur. La situation s'aggravait : de torrides chaleurs achevaient de cuire le cerveau du bonhomme.

Il fut, sur mon conseil, dans les bibliothèques, se donna comme costumier et consulta les collections de costumes de théâtre, les albums historiques, prit des notes qu'il barbouillait de couleurs barbares; mais revenu chez lui, ses notes étalées sur la table, il ne les reconnaissait plus, s'affolait, menaçait de tomber raide, devenait pourpre de colère et de désirs.

Et l'été ne cessait point. Sous les quelques bribes d'ajustements qu'il put retenir, Madame suait, gémissait, n'était point, certes, la chère idole qu'il rêvait, l'ange de luxure, la femme damnée. Docile, elle n'osait point se rebeller, mais elle suppliait qu'il ne la couvrît point ainsi, qu'il la laissât aller avec son peignoir sur sa chair moite.

Mais lui n'entendait rien, toujours à son idée fixe, et ses mains meurtrissaient les chairs de son épouse, piquait au vif quand il se mêlait d'ajus-

ter un voile, un pli; et le supplice lancinant pour tous deux durait jusqu'à ce que le Philémon tombât, défaillant, pleurant, au creux d'une chaise.

De mauvaises nuits et de mauvais jours s'écoulèrent. L'ex-bijoutier cherchait toujours et ne trouvait point. Souvent il s'élançait, faisait le geste de happer une idée au vol, ricanait, exultait ; puis c'était le marasme, l'impuissance, le grand chagrin. Madame, harcelée, suppliée, de son côté cherchait : mais toutes ses propositions étaient saugrenues, irréalisables.

Alors ce fut le soleil qui sauva tout. Il arda tellement que les deux époux ne purent garder, dans leur fièvre continuelle, le plus mince vêtement, l'enveloppe la plus légère. Naturellement, ils se mirent nus, tout nus, et y restèrent.

Cela les enchanta. La bonne, effarée, se sauvait de chambre en chambre ; mais eux, tranquillement gaillardement, enfin heureux, figuraient Adam et Eve dans le paradis terrestre; et enfin se contemplaient, se joignaient en s'embrassant, en se pourléchant.

GUSTAVE COQUIOT.

MÉDISANCE

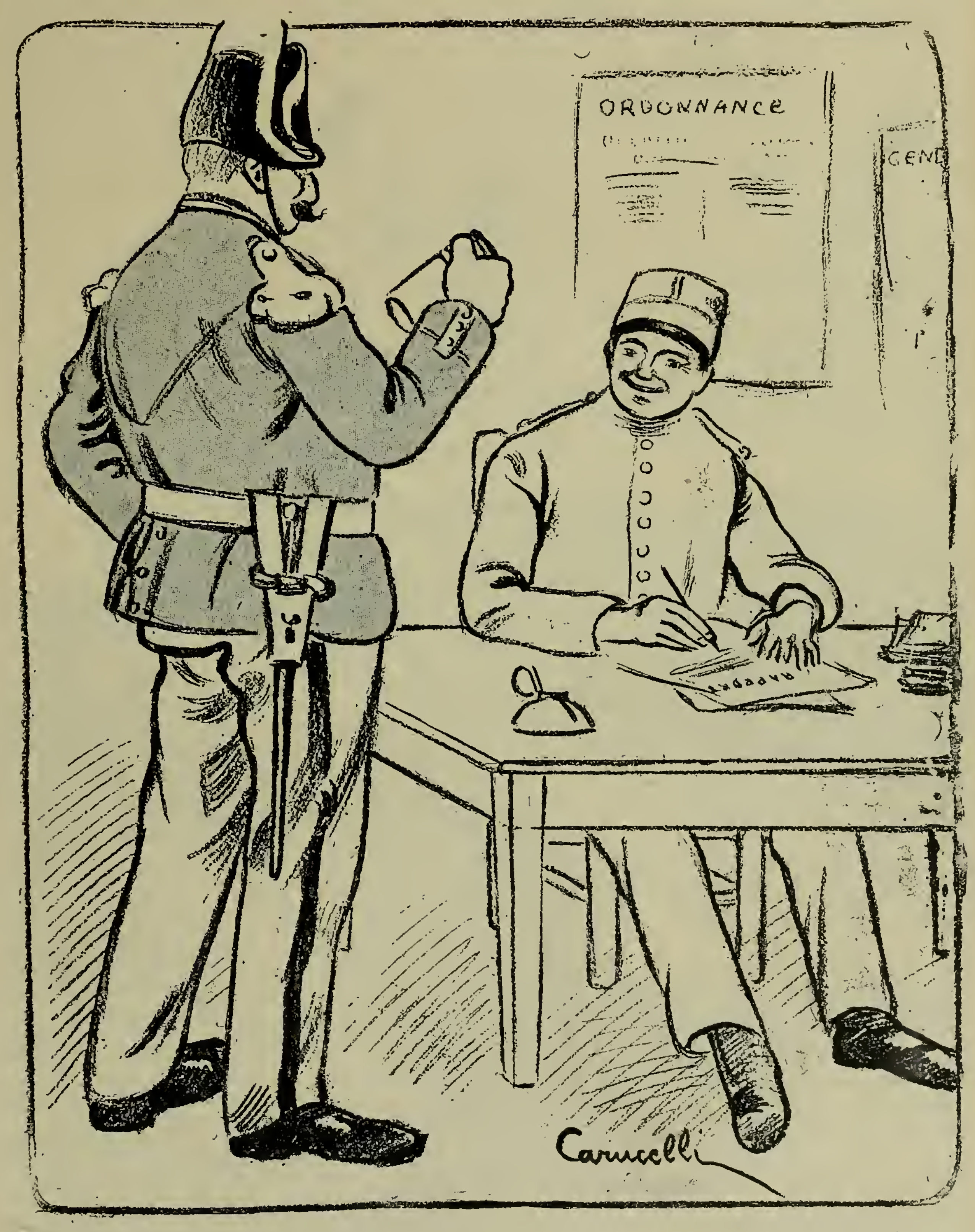


— Il paraît que c'est une ancienne cuisinière... elle est encore pas mal.
— Oui..., elle possède l'art d'accomoder les restes.

— Très bien, Monsieur, puisque ces caleçons vous plaisent, en voici à votre taille qui vous iront comme un gant.

— Ah! mais, pardon, pardon... avant d'acheter queuqu'chose, j'ons l'habitude d'essayer.

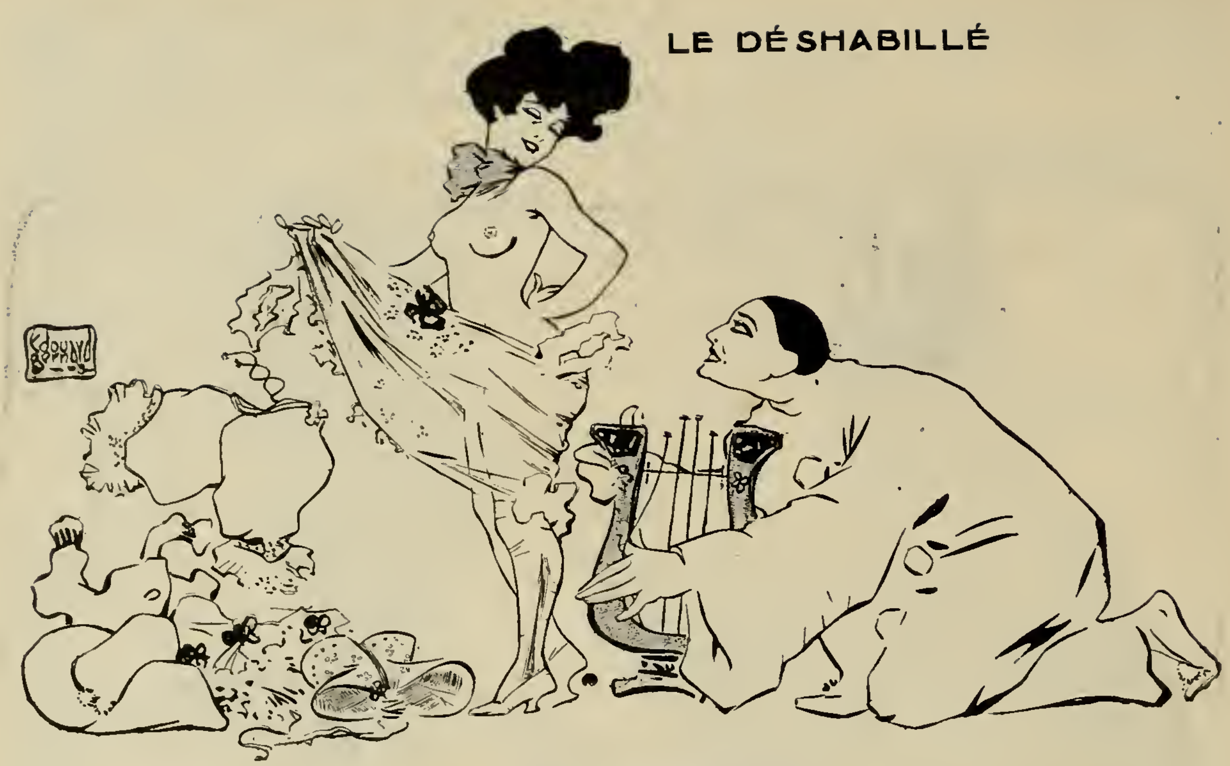
A LA GENDARMERIE



— *Dites-donc, gendarme, qu'est-ce que fait sur votre bureau ce flacon de crême de Vénus !*

— *Brigadier, c'est pour faciliter les rapports.*

LE DÉSHABILLÉ



... ô... continue... comme un ver...

— Vous m'aviez bien dit que j'avais tort d'épouser un mathématicien, car il m'a flanqué une trigonométrie.

Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris.

Le Gérant : Émile GODARD.



— Et en plus, envoyez-moi un 1/2 melon, un 1/2 homard, un 1/2 saucisson... j'ai une 1/2 mondaine à dîner.

N° 91.
11 Juillet 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

FLAGRANT DÉLIT



... Auriez-vous l'audace de nier, jeune homme, quand je vous prends la main dans le sac ? ! ! !

AIR CONNU



Marchons, légère, légère... marchons légèrement.

Le Retour des Hirondelles

(*Réflexions d'un pauvre bougre*)

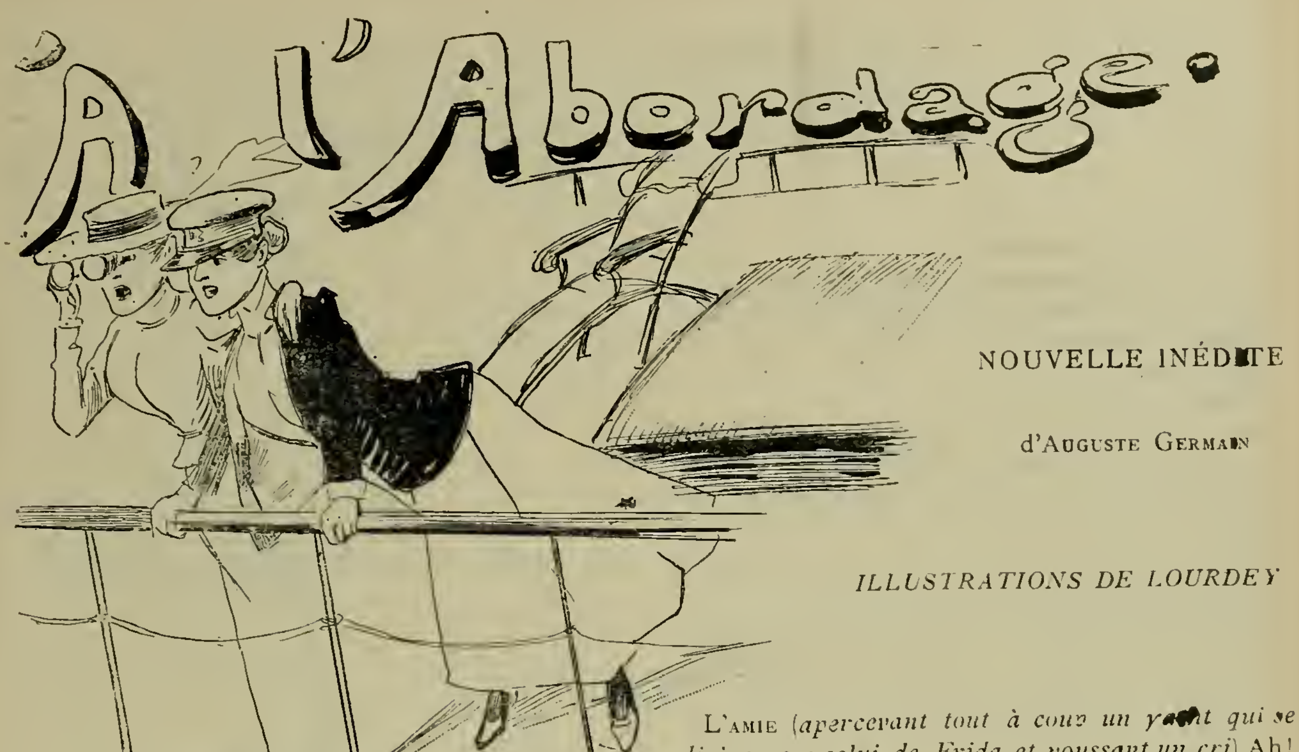
Tous les fabricants d'asticots
— C'est d'Messieurs les poèt's que j' cause —
Jaspinent à tous les échos
(Ces gens-là voient la vie en rose)
Que rien n'est plus chouette au printemps
Qu' ces oiseaux qui r'vienn'nt à tir' d'ailes
Avec des p'tits cris irritants!...
Moi, je n' gob' pas les hirondelles...

Ça franchit l s mers, les détroits;
C'a l'air bohèm'; ça vagabonde;
Mais ça r'dout' les chauds et les froids,
V'là porquoi ça parcourt le monde,
Puis, ça r'vient toujours aux mêm's toits,
Aux mêm's turnes ça rest' fidèles,
Au lieu d'gîter dans les grands bois...
C'est rien borgeois, les hirondelles!...

J'gob' le moineau: c'est sans façon,
Ça fait l'amour là où qu' ça s' trouve;
Comm' le peuple, c'est bon garçon...
Mais c'est que d' la pitié qu' j'éprouve
Quand j'vois filer loin du trottoir
Ces oiseaux qu'on dirait qu' leurs ailes
Veul'nt faire la blagu' d'un habit noir:
C'est rien poseur, les hirondelles!...

J' m'avais laissé dir' que leur nid
Pouvait servir de boustifaille;
Qu' pour les Chinois c'est pain bénit...
J'ai goûté; ça n' vaut rien qui vaille...
J' vous l' répèt', ça n'est bon à rien,
Aussi j' veux pus qu'on m' parle d'elles.
Gardez votre avis, j' garde l' mien:
J'en ai soupé, d' vos hirondelles!...

Hugues Delorme.



À l'Abordage

NOUVELLE INÉDITE

d'Auguste Germain

ILLUSTRATIONS DE LOURDEY

Sur la passerelle de son yacht, dans une toilette de piqué blanc, ses lourds cheveux blonds coiffés d'une casquette à longue visière, Mme Frida, une jeune veuve que la perte de son mari n'a pas laissée inconsolable, cause avec une de ses amies.

Frida. — Enfin, ma chère, nous arrivons... Voici Trouville!

L'amie. — Oui, j'aperçois ton chalet.

Frida. — Je ne serai pas fâchée de toucher un peu terre. Il y a huit jours que cette croisière dure. J'ai besoin de me dégourdir les jambes...

L'amie. — Puis il y a une semaine qu'on ne t'a fait la cour... Tu dois trouver le temps long.

Frida. — Ce n'est pas seulement le temps qui me pèse... Je me sens aussi très en nerfs.

L'amie. — Les fâcheux effets de la brise marine...

Frida. — Pourvu que Maurice ne soit pas déjà à Trouville!

L'amie. — Tu crois qu'il pourrait y être?

Frida. — Certainement... Je lui ai dit que j'arriverai aujourd'hui... J'espère bien qu'il ne l'aura pas oublié...

L'amie (*avec une moue dubitative*). — Je serais très étonnée s'il était exact au rendez-vous...

Frida. — Et pourquoi?

L'amie. — Il est parti en automobile, n'est-ce pas?

Frida. — Oui.

L'amie. — Eh bien, il a une spécialité, ton Maurice... C'est de rester toujours en panne.

Frida. — Ça, c'est vrai... Mais je te jure que si, cette fois, il est en panne, moi, je n'y resterai pas!

L'amie (*apercevant tout à coup un yacht qui se dirige vers celui de Frida et poussant un cri*) Ah! mon Dieu!

Frida. — Pourquoi pousses-tu ces cris?

L'amie. — Mais regarde!.. Ce yacht va nous aborder!

Frida. — En effet... Ils sont stupides, ces gens-là... Que font-ils? Au lieu de virer, ils avancent directement sur nous.

L'amie. — Donne des ordres, je t'en prie.

Frida (*à un marin*). — Allez... Courrez prévenir le capitaine de ce qui se passe.

L'amie. — Dans un instant, ma chère, nous coulons!

Frida. — A pic.

L'amie. — C'est affreux, affreux! Fais mettre une embarcation à la mer.

Frida. — Trop tard! D'ailleurs, dès que l'on met une embarcation à la mer, on est fichu! (*poussant un soupir de soulagement*) Ah! Enfin! Il y a un changement de manœuvre... Le yacht passe... Sauvées, mon Dieu! nous sommes sauvées!

L'amie. — Jamais, je n'ai eu un taf pareil!

Frida. — Quel est le pignouf qui conduit ce bateau? Regarde... Il est là sur la passerelle, habillé en capitaine, avec de belles étoiles d'or sur sa casquette...

L'amie. — Et il a l'air ravi!

Frida. — Il peut l'être... Attends un peu que je lise le nom du bateau (*épelant*)... « La Baleine ».

L'amie. — Il n'a pas dû se fouler les méninges, le Monsieur, pour arriver à baptiser ainsi son navire...

Frida. — C'est un idiot, un pur idiot!

L'amie. — Je me voyais déjà barbotant dans l'eau...

Frida. — Moi aussi... (*Furieuse*). Mais pige encore ce capitaine... Il paraît de plus en plus enchanté... On dirait qu'il vient de foire quelque chose d'extraordinaire.

L'amie. — Toutes les huitres ne sont pas dans la mer...

Frida. — Et en voici une que je ne goberai jamais...

II

Le même soir, au Casino.

Frida et son amie, après avoir perdu aux petits chevaux, se promènent dans les salles.

Frida. — Crois-tu? Cet imbécile de Maurice qui ne vient pas...

L'amie. — Ne te l'avais-je pas dit?

Frida. — Ah! ses pannes, ses pannes! Rien qu'avec elles, je pourrais me faire une robe!

L'amie. — Oui, mais tu restes toujours très énervée...

Frida. — Et depuis que je viens de perdre aux petits chevaux, je le suis bien davantage!

A ce moment, emportée par le feu de la conversation et aussi le dépit de ne pas voir Maurice, elle heurte un grand garçon très mince, de physionomie très agréable qui, depuis un instant, la regardait, sans qu'elle s'en aperçût.



Frida. — Oh! Monsieur. Toutes mes excuses... Je vous ai bousculé ..

Le Monsieur. — Vous êtes toute pardonnée, Mme Frida.

Frida. — Vous me connaissez?

Le Monsieur. — Oui, Madame... Et voulez-vous me permettre de me présenter...? Je suis M. Norbert...

Frida. — Norbert? Le yachtman célèbre?

Norbert (avec un léger sourire). — Il n'en a pas paru cet après-midi. Comme yatchman, j'ai été plutôt faible...

Frida. — Comment?

Norbert. — C'est moi qui dirigeais « La Baleine ».

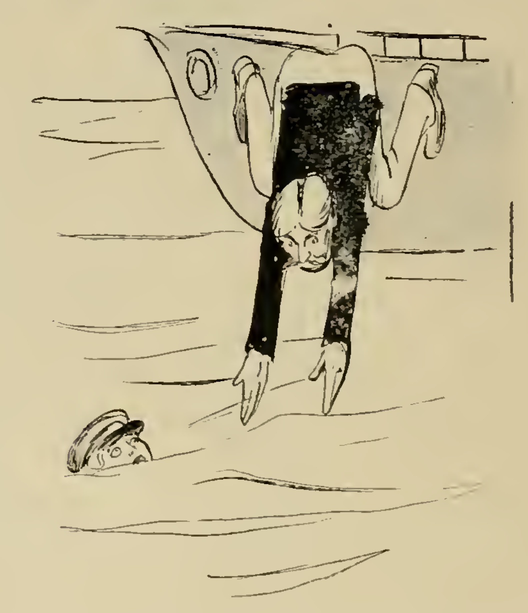
Frida. — Le bateau qui a failli nous couler?

Norbert. — Oui... Je viens de l'acheter en Angleterre. Or, il y avait à la barre un marin anglais... Comme je ne parle pas très bien la langue de cet homme, il a compris imparfaitement mes ordres...

Frida. — Et un peu plus, grâce à vous, nous allions rejoindre les poissons.

Norbert. — Non... Vous ne les eussiez pas rejoints bien longtemps... Car je me serais précipité immédiatement dans la mer...

Frida. — Et vous m'auriez repêchée?



Norbert. — Ou bien je serais resté avec vous... Car à l'idée qu'une aussi jolie femme ait pu disparaître à cause de moi... je serais disparu à mon tour...

Frida. — Vous essayez de racheter votre faute... Mais je vous avoue que vos compliments...

Norbert. — Ce n'est pas un compliment banal que je vous adresse-là. C'est l'expression exacte de la vérité... A Paris, plus d'une fois, sans que vous vous en doutiez, je vous ai admirée...

Frida. — En vérité, vous êtes d'une galanterie!...

Norbert. — Que tous ceux qui vous approchent doivent avoir... Et je ne comprends pas que Maurice ne soit pas ici ce soir...

Frida. — Quoi! vous savez?

Norbert. — Oui. Un de mes amis, qui le connaît, l'a rencontré sur la route de Nantes... Il était en panne, le pauvre, une panne atroce. Et comme il s'est juré de venir ici en automobile, je ne crois pas que, étant donné l'état de sa machine, il arrive bientôt...

Frida (pinçant les lèvres). — C'est gai pour moi!

La conversation continue. Des salles de jeux l'on passe sur la terrasse du casino où, au bout de quelques instants, Frida, son amie et M. Norbert s'asseoient.

Il fait tiède. Le ciel est clair, et dans ce ciel du mois d'août, des étoiles innombrables rayonnent comme autant d'innombrables pièces d'argent.



Au bout d'un quart d'heure, l'amie se retire discrètement.

Au bout d'une heure, Frida et Norbert, dont les sièges se sont très rapprochés, finissent par se lever.

Norbert. — Est-ce que vous avez l'intention de rentrer dans les salles de jeux ?

Frida. — Non, je vais rentrer à la villa.

Norbert. — Voulez-vous me permettre de vous accompagner?

Frida. — Pas du tout, cher Monsieur.

Ils partent ; ils s'en vont sur les planches désertes à cette heure.

La nuit est de plus en plus tiède, les étoiles rayonnent davantage. Frida, qui a pris le bras de son compagnon, s'appuie lourdement sur lui.

Norbert. — Cette nuit est vraiment délicieuse... On la passerait volontiers dehors.

Frida. — Avouez qu'au bout d'un certain temps on finirait peut-être par s'ennuyer. Le sable de la plage a du bon. Mais un lit a bien aussi ses avantages.

Norbert. — Vous pourrez dormir ?

Frida. — Je n'en suis pas sûre... Car je me sens très énervée...

Norbert. — Moi aussi... Oh ! l'air de la mer !

Frida. — Il agit violemment sur vous?

Norbert. — D'une façon extraordinaire.

Frida. — Vous n'êtes pas le seul, allez !

Norbert. (*la regardant*). — Ah ! vraiment?

Frida. — Il me semble que j'ai des fourmis dans les doigts.

Norbert. — Moi... Elles se promènent dans les reins.

Frida (*poussant un soupir*). — Et Maurice qui est toujours en panne !

Norbert. — Il choisit mal ses moments.

Frida. — Ça n'est qu'un terrien, un vulgaire terrien.

Norbert (*embrassant Frida*). — Pourquoi les gens de mer ne s'entendraient-ils pas ensemble?

Frida (*simplement*). — On s'embrasse déjà ?

Norbert. — C'est pour bien marquer la différence.

III

A la Villa de Frida.

Elle et lui sont maintenant dans un petit boudoir attenant à la chambre à coucher de la maîtresse de céans.

Frida. — Pourvu que les domestiques ne nous aient pas entendus !

Norbert. — Nous entendre ? N'avons-nous pas le pied marin ?

Frida. — Si quelqu'un se doutait que je vous ai reçu ici !

Norbert (*attirant Frida jusqu'à lui et la forçant à s'asseoir sur ses genoux*). — Avant que l'aube ne se lève, je serai levé... Personne ne me verra partir.. Embrassons-nous encore.

Frida (*avec un petit rire*). — Avec plaisir, Monseigneur.

Norbert. — Et maintenant, préparons-nous à l'appareillage.

Frida. — Toujours avec le même plaisir.

Norbert. — Quand je pense que si je n'avais pas acheté un bateau en Angleterre... si je n'avais pas eu un marin qui ne comprenait pas mes ordres, il n'y aurait peut-être jamais eu entre nous d'abordage?

Frida. — C'est le hasard qui nous mène.

Norbert. — Et l'Amour qui tient le gouvernail

Frida. — Ces propos sont gentils. Mais il est bien tard.

Norbert. — Ne chassons pas plus longtemps sur les ancres.

Une demi-heure se passe, Norbert se trouve, comme par hasard, dans une chambre à coucher pourvue d'un joli lit tout blanc.

Frida réapparait dans un simple peignoir aussi blanc que le lit.

Frida. — Attention !

Norbert. — Que vas tu faire ?

Frida. — Suppose que nous sommes en mer. Toi, tu es mon yacht. Moi je suis le tien.

Norbert. — Et alors ?

Frida. — Regarde. J'avance comme ton bateau. Je me dirige vers toi... Je me rapproche. As-tu peur?

Norbert. — Non.

Frida. — Tu as tort... Ecoute (*imitant le bruit d'une machine en marche*). Tu entends le ronflement de la machine ?...

Norbert. — C'est effrayant !

Frida. — Et puis le ronflement des hélices?...

Norbert. — C'est tout à fait ça !

Frida. — Je me rapproche de plus en plus. Le ronflement de la machine s'accélère, les hélices

battent d'une façon folle... Pchtt! Pchtt! Ran... ran... ran... Plouf! Plouf!...

NORBERT. — Je n'ai jamais vu un bateau faire autant de bruit!

FRIDA. — N'est-ce pas! Je suis terrible et magnifique à la fois! Prends garde (*Avançant toujours de plus en plus*)! Me voilà à un mètre de toi, à soixante-quinze centimètres maintenant, à cinquante centimètres à présent (*Tombant sur le lit*). A l'abordage!

NORBERT (*la saisissant dans ses bras*). — Victoire!

FRIDA. — Tu ne fuis pas? Pourtant je suis la « Baleine »...

NORBERT (*tout bas à l'oreille de Frida*). — Eh bien! croque Jonas!

AUGUSTE GERMAIN.



Dessin de F. Fau.

— *Quel vieux râleur que ce père Labrosse; pour les payer moins cher, il fait poser ses modèles de trois quart.*



— *Mon cher, je suis une femme sérieuse et une femme sérieuse ne connaît que son devoir; or, vous savez bien que le devoir d'une femme c'est de plaire...*



— *J'ai vu hier notre pauvre compositeur Latouche. Il est bien vieilli, bien cassé !*

— *Bien cassé ! C'est sans doute pour cela qu'il se dispose à faire paraître ses « morceaux choisis ! »*

— *Ces deux vilains bonshommes ce sont les nouveaux amants de la petite Lili, qui vient de lâcher Guy et Gaston...*

— *Ah ! Ah ! C'est une autre paire de manches !*

REPROCHE IMMÉRITÉ



— *Yes, Miss, je pesai à peine 42 kilogs et l'on m'accuse de manger des sommes énormes !*

FEMMES-FLEURS



— *Tu sais, mon cher, les fleurs du jardin... de Paris ne sont pas autrement que les autres, elles demandent à être copieusement arrosées !*

MORTE-SAISON

— Ah ! malheur, je ne sais ce qui me retient de travailler !

LA COMÉDIE PARISIENNE

Les Trouille vont à la campagne

Un dimanche estival : il est huit heures du matin, un soleil déjà chaud perce de ses rayons indiscrets les carreaux brouillés du cabinet de toilette où M. et Mme Trouille achèvent de s'habiller.

M. TROUILLE a eu cinquante ans aux cornichons; son cheveu se fait rare et son abdomen s'inharmonise en contours périformes.



— Si monsieur était resté fidèle à sa vieille Amélie, ça ne lui serait pas arrivé.

MME TROUILLE aura trente-neuf ans aux tomates; c'est une blonde oxygénée que son mari a eu toutes les peines du monde à faire entrer dans la trentaine d'où il est présumable qu'il ne la fera jamais sortir.

TROUILLE *achevant de nouer sa cravate à pois jaunes.*

— Eh bien, madame Trouille, es-tu prête ?

MME TROUILLE *qui agrafe ses jarretelles.* — Je t'en prie, Saturnin, ne m'appelle pas toujours : madame Trouille... ça me donne sur le système.

TROUILLE. — Comment veux-tu que je t'appelle, bichette, sinon par notre nom de famille ?

MME TROUILLE *sentencieuse.* — D'abord, rappelle-toi la belle pensée du général Boulanger : « tous les noms de famille ne sont pas des noms propres. « Et puis, j'ai un petit nom... il est assez joli : Frivoline!

TROUILLE. — Je ne trouve pas, moi... ça rime à crinoline.

MME TROUILLE — Ah ! non, ne fais pas d'esprit! Ça ne te réussit pas mieux que l'éloquence... nocturne. Au reste, rien ne t'a jamais réussi, à toi.

TROUILLE. — Ce qui signifie ?

MME TROUILLE. — Que si tu étais un homme comme les autres, il y a longtemps que nous aurions une villa à Montmorency, comme la cocotte du dessous, ou un châlet suisse à Bécon-les-Bruyères, comme le journaliste de l'entresol.

TROUILLE. — Qu'est-ce que tu veux ? la cocotte a des rentes sur les tas... de poires, quant au journaliste, il doit les yeux de la tête.

MME TROUILLE. — Tais-toi, mauvaise langue !

TROUILLE. — Elle est violente, celle-là ! Comment ! je te mène tous les dimanches à la campagne, et tu ronchonnes encore! Eh bien ! t'en as, une santé !

MME TROUILLE *après un dédaigneux haussement d'épaules.* C'est bon... c'est bon... filons !

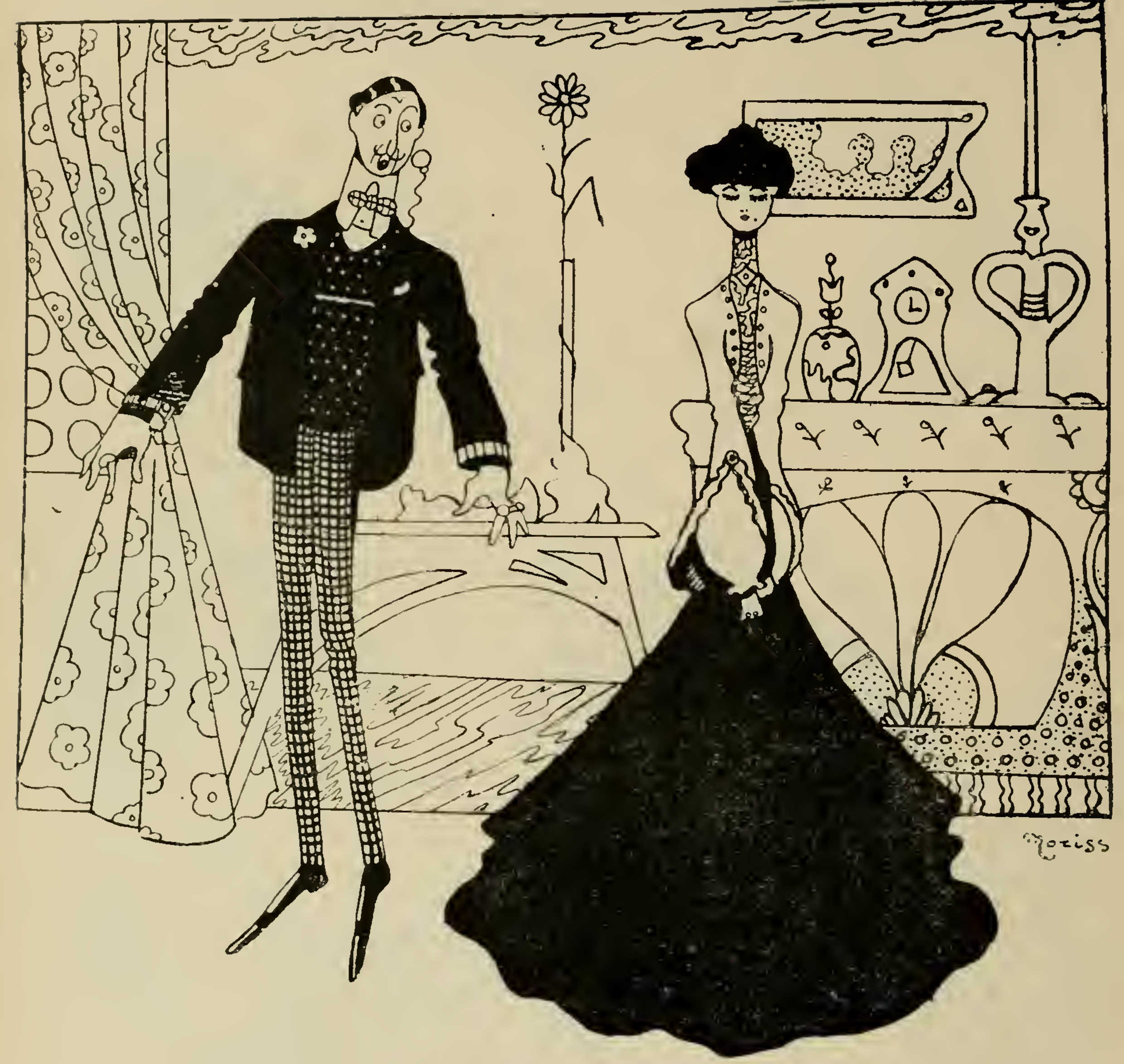
LE MUSICIEN PRÉCAUTIONNEUX



Dessin de Radiguet.

— *Une minute?... l'inspiration me vient si souvent dans ces moments-là que j'ai toujours des caleçons à portées !*

LEURS RAISONS



— *Me tromper !... Et avec Machin qui est si laid !...*

— *Justement... Ça n'a pas d'importance... C'était pour voir la tête qu'il faisait dans ces moments-là.....*

Salle des Pas Perdus de la gare Saint-Lazare: un monde fou qui s'écrase aux guichets

TROUILLE. — Je prends des aller et retour ?

MME TROUILLE. — Dame! tu ne supposes pas que je vais revenir à pied de Chaville.

TROUILLE. — C'est bien! attends-moi, je vais me mettre à la queue (*Il va se mettre à la suite d'une centaine de voyageurs*).

MME TROUILLE (*à un jeune homme brun*). — Je ne me trompe pas, c'est le cousin Ferdinand ?

FERDINAND. — Ma cousine Frivoline! Où allez-vous comme ça ?

MME TROUILLE. — A Chaville. Saturnin prend les billets. Et vous... vous alliez ?

FERDINAND. — Ma foi, je n'en sais rien, à Saint-Cloud ou à Ville-d'Avray.

MME TROUILLE (*avec des yeux de carpe qui se pame*). Si vous étiez gentil, vous viendriez avec nous.

FERDINAND. — C'est que... je crains d'être indiscret.

MME TROUILLE. — Indiscret, vous, mon seul cousin du côté des Frottemouillard! (*avec un regard mourant*) Mon cousin le plus sympathique!

FERDINAND. — Alors, j'accepte.

***

Sous bois. Trouille est étalé sur des fougères, et il ronfle comme un bienheureux. Mme Trouille s'est éloignée avec Ferdinand qui lui fait un cours très intéressant sur « l'envers des feuilles », d'après Epictète.

MME TROUILLE. — Ce deuxième chapitre a été encore plus intéressant que le premier. Si vous passiez au troisième ?

TROUILLE (*s'éveillant*). — Nom de Dieu, que j'ai chaud! (*il cherche autour de lui, puis appelle*) Frivoline, où as-tu mis la serviette ?

FERDINAND. — Je vais la lui rapporter.

MME TROUILLE. — Alors, le troisième chapitre, vous le laissez là ?

FERDINAND. — Je l'entamerai dimanche prochain!

JACQUES YVEL.

LA POLICE DES MŒURS



— Cette femme dit qu'elle est mariée... méfiez-vous, elle a certainement l'habitude de tromper.



Deux jeunes gens qui ne lisent pas les pancartes.

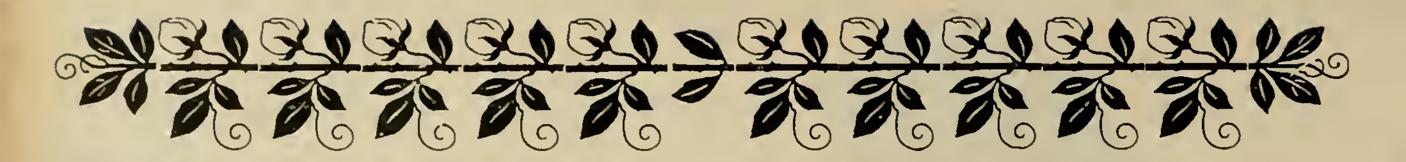
Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. — Le Gérant : Émile GODARD.

PEINTURE LÉCHÉE



... Et vous possédez trois langues? Dites donc, mon cher maître, votre peinture est admirablement léchée et ça se comprend !


Le
14
Juillet
galan
Numéro spécial
de la "VIE EN ROS
N° 92.
18 Juillet 1903.
Prix : 15 cent.



Toutes ces Dames à la Revue

OU

Le 14 Juillet Galant



Après la visite du Roi d'Angleterre, avant celle du Roi d'Italie, voici que, moins officielle peut-être, mais combien plus folâtre, on nous annonce la venue prochaine du Roi Léopold, second du nom, qui est, comme chacun sait — tout au moins sous le rapport de la galanterie — le Henri IV des Flandres.

La galanterie, n'en déplaise aux membres flappis de la Ligue contre la licence des grues, et bien qu'elle ne figure pas sur les statistiques économiques, n'en constitue pas moins, au dire de M. Paul Leroy-Beaulieu lui-même, une de nos sources les plus sérieuses de revenus. Nous importons peu, nous exportons beaucoup.

Plus qu'aucune des autres branches de commerce, la galanterie, notre vieille galanterie française, qui fait prime sur tous les marchés européens, est soumise à la loi inéluctable de l'offre et de la demande. Or, il arrive qu'aujourd'hui, cette industrie, sur laquelle l'Etat exerce sa vigilante tolérance, traverse une crise fâcheuse due à la surproduction. Il est donc de toute nécessité de lui créer des débouchés nouveaux.

La Chambre de Commerce de la Galanterie, avec l'esprit de corps qui la distingue, s'est patriotiquement émue de cet alarmant état de choses, et a fait auprès des pouvoirs publics maintes démarches pour la réussite desquelles nos plus aimables horizontales n'ont pas hésité à donner de leurs gracieuses personnes.

A cet effet, une adresse pour une manifestation monstre a été lancée au plus égrillard de nos monarques européens, Léopold le Bien-Aimé.

Le télégraphe a marché, entre Paris et Bruxelles, comme un simple miché. Une importante délégation de nos demi-mondaines les plus notoires s'est même rendue au palais de Laeken pour prendre langue avec le souverain et enlever l'affaire. Elle a réussi au delà de toute espérance.

On sait que, par suite de la venue à Paris du Roi d'Italie, la revue du 14 juillet a été reportée, cette année, au 19 du même mois; la place étant libre à Longchamp pour le 14, il a été décrété qu'une revue galante, destinée à présenter au souverain belge les produits les plus remarquables de notre grande industrie nationale, serait substituée ce jour à l'habituelle revue guerrière.

Une généralissime s'imposait pour le commandement de cette revue. Nulle personne plus autorisée que Mlle Cléo de Mérode ne pouvait assumer cette délicate et lourde tâche, et la lui confier n'était-ce point devancer les désirs intimes de l'auguste visiteur...

Afin d'éviter toutes récriminations, les colonelles, commandantes et capitaines ont été tirées au doigt mouillé. Quelques-unes de nos plus gracieuses artistes et même maintes célébrités masculines du monde des lettres ont bien voulu, pour ce *sensational event*, accepter un grade tout désigné dans certains corps.

Pour une fois, savez-vous, la *Vie en Rose*, à l'occasion de cette exceptionnelle et toute pacifique céré-



monie, a voulu devenir un journal d'informations et de reportage ; elle n'a reculé devant aucune difficulté, aucun sacrifice, pour donner à ses lecteurs le compte rendu exact et circonstancié de cette journée mémorable, qui marquera dans les fastes de la volupté.

⁂

Leurs travaux ordinaires empêchant ces dames de se lever matin, les organisatrices, ne voulant pas leur imposer un surcroît de fatigue, avaient fixé à trois heures de l'après-midi le commencement de cette affriolante solennité.

L'exactitude étant la politesse des rois, à trois heures précises, S. M. Léopold II, escortée du brillant état-major de nos fêtards les plus qualifiés, faisait son entrée sur la pelouse de Longchamp. Des hauteurs du Mont-Vénérien, une salve de cent-un coups annonça l'arrivée royale.

— Godfordom ! s'exclama le roi en riant, cent-un coups !... Vous me comblez, Mesdames !... Soixante neuf ou dix eussent été bien suffisants !

Cette réflexion curieuse de Sa Majesté fut vivement commentée.

Le Roi ayant pris place dans la tribune présidentielle, pavoisée à son intention de drapeaux belges et français, la généralissime Cléo leva son éventail et la revue commença aux accents entraînants d'une Marseillaise gallo-wallonne, composée spécialement pour la circonstance :



Allons, enfants de la patrie,
Léopold II est arrivé !
Déjà, de la galanterie
L'étendard soyeux est levé !
Entendez-vous dans nos campagnes
Rugir les michés qui, le soir,
S'en viennent jusqu'en nos boudoirs,
En casquant, chercher des compagnes !

Aux charmes, citoyens !
Sortez vos picaillons !
Marchons, marchons !
Et qu'un or pur solde nos bataillons !

Ouvrant la marche, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, les pupilles et enfants de troupe qui composent la jeune garde de l'amour, s'avancent en colonnes serrées. C'est l'avenir qui passe sous les formes graciles de bouquetières, de trottins et de rats d'Opéra.

Notons au passage une innovation originale, du plus piquant effet. Les marches militaires, proscrites de la cérémonie, ont été remplacées par des couplets de marche que chantent les différents corps de troupe.

Ecoutez gazouiller l'espoir de nos boulevards sur une musique nouvelle du maëstro Monteux-Brisac :

Les Bouquetières :

Allons, Messieurs,
Jeunes et vieux,
Fleurissez-vous, embaumez-vous !
On vend nos p'tits bouquets deux sous.

On peut porter à domicile,
La chose n'est pas difficile ;
Ça coûte un louis tout simplement
Pour not' petit... dérangement

Les Trottins :

Trottins, trottant, trottinant,
Dans Paris nous faisons les courses,
Et des messieurs entreprenants
Nous suivent en offrant leurs bourses.
Nous sommes les petits trottins
Qui voudraient bien faire la noce ;
Mais vraiment nous sommes trop gosses...
En dépit de nos airs mutins,
C'est plus tard seulement qu'on se fera... cocottes...

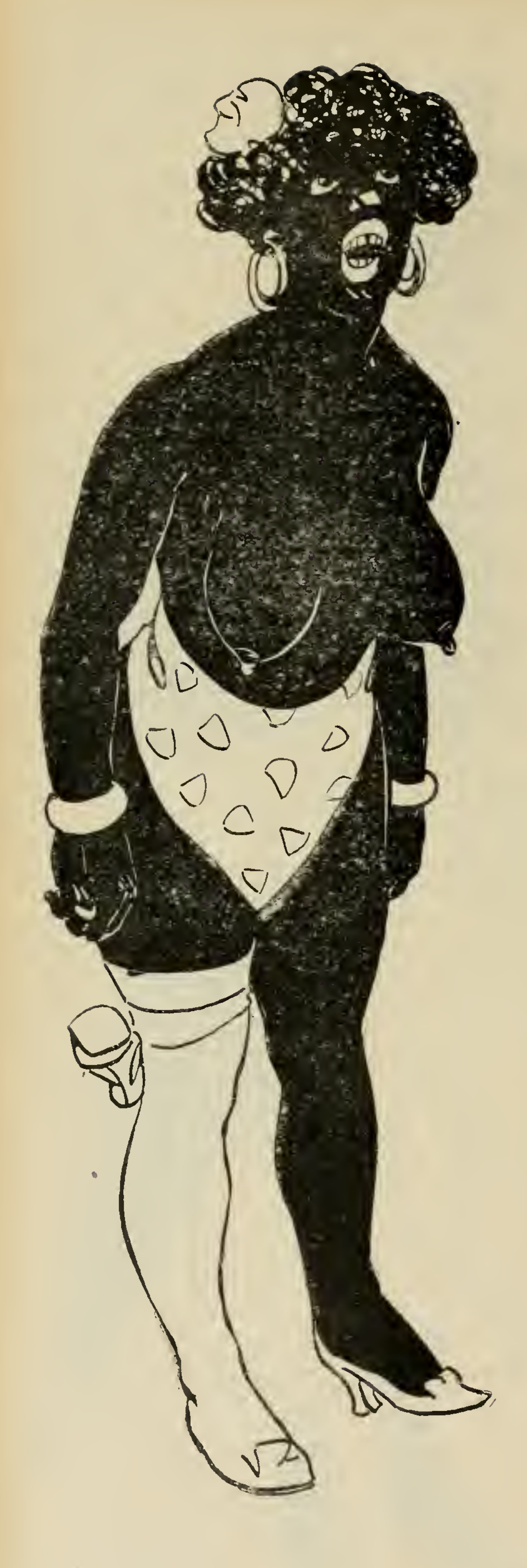
Une ovation chaleureuse est faite au délicieux bataillon... Hélas ! son passage provoque une vive altercation et un échange de cartes entre deux de nos suiveurs les plus en vue, le prince serbe K... dit le « Ramasseur de trottins » et le comte Raoul d'A... dit le « Petit Frisé de la Rue de la Paix », l'un de nos plus pétulants quadragénaires.

Ce pénible incident passe presque inaperçu, grâce à l'émotion soulevée par le défilé des Ecoles de Cythère, Cinq-Louisiennes et Polytechniciennes de la volupté.

Comme on sait, l'élément noble domine dans ces deux écoles, noblesse de robe, s'entend : Liane de Pougy, Liane de Lancy, Elisabeth de Montretout, Madeleine de Commercy, Louise de Nevers, Émilienne d'Alencon, Sapho de Colomba, Tata de Mézidon, Fanny de Vaugis, Lina des Pervenches, etc...



— *T'en as, un œil !...*



Elles chantent, comme il sied, le mérite des sciences acquises dans les doctes écoles :

Ne croyez pas que l'on se vante,
Nous sommes les armes savantes,
Et c'est grâce à nous que l'amour
Fait des progrès de jour en jour.
En volupté comme à la guerre,
Les vieux moyens ne réussissent guère.
Le temps n'est plus des vieilles canardières
Ou de l'ancien fusil à pierre.
Le dernier mot de la perfection
C'est l'arme à répétition (*bis*).
(*Melancolico*) Certes, la science a fait bien des conquêtes,
Mais cependant parfois nous regrettons
Le bon vieux fusil à piston
Qui se chargeait à la bra...
Qui se chargeait à la baguette...

Soudain, un air mille fois entendu frappe nos oreilles : c'est l'infanterie de ligne qui s'avance, l'armée de la démocratie, les pierreuses, les asphalteuses, groseilles à maquereaux et marmites de campement, les horriblezontales pour classes pauvres, les Reines du Sébasto à trente sous pièce (moitié prix pour les militaires). L'école spéciale de Saint-Lago a fourni à ce corps un contingent redoutable dont l'aumônier est le fameux R. P. Manginaie de Pétasse.

C'est Casque d'Or, l'amoureuse à Manda, qui mène la tête et entonne le joyeux refrain :

Viens, Popold ! Viens, Popold !
Viens !
Pour un' fois, Godfordeck,
Viens profiter avec !...
Ah !
Viens, Popold ! Viens, Popold !
Viens !
Viens chez nous, y a du feu,
Viens profiter un peu !...

Mais quelles sont ces figures tirées, quels sont ces cheveux coupés, ces yeux cernés, ces seins écrasés sous la tunique, ces couples inquiétants ?...

C'est le bataillon sacré de Lesbos, ces femmes damnées aux divers exercices desquelles M. Jean Lorrain qui les commande, nous a complaisamment initiés :

C'est l' bataillon des d'moisell's de Lesbos !
C'est l' bataillon des d'moiselles ! (*bis*).

On a chanté l' bataillon d'la Moselle,
Et célébré sur des airs bien connus
Tous ces héros qui marchaient les pieds nus
Et dont la gloire est plus qu'universelle !
V'là l' bataillon des d'moisell's de Lesbos,
V'là l' bataillon des d'moiselles !

Bataillon d' la Mosell' ! Régiment d' Sambre-et-Meuse !
On a clamé tous ces noms bien Lorrains !
Je veux chanter une chanson fameuse,
C'est la chanson des soldats du Bas-Rhein (*bis*).

Mais quoi, encore un homme ?... Quel est ce nouveau lancier dans ces dragons qui ne sont point de vertu ?... C'est l'académicien Pierre Loto, lieutenant de vessie, qui assume avec autorité le commandement des Maritimes, joyeuses canotières de Nogent et de Joinville, héritières des traditions chahuteuses

de la Grenouillère et de Chatou... On remarque leur gracieux équipement fourni par la maison du High-Life Seylor (Olivier).

Nous savons mener sur l'eau
Tous les genres de bateaux.
Nous tirons
De l'aviron.

Avec grâce l'on s'empare
De la barre :
Et quand on la tient en main
Nous menons dans l' droit chemin
Notre frêle
Nacelle.

Mais ce qui, par dessus tout,
Rentre le mieux dans nos goûts
De belles filles,
C'est de marcher à la godille!..

Puis, c'est la Vieille Garde, au loin couvrant la plaine, celle qui supporta sans faiblir les assauts impétueux de six générations. Où l'arrière-grand-père a passé passeront bien les petits-enfants!... Léopold déchiffre avec attendrissement la devise superbe brodée sur leur bannière: *Elle se rend. mais ne meurt pas!*

Air : *Le Pendu.*

Chapeau bas! C'est la vieille garde
Qui va défiler à son tour!
Qu'avec respect, chacun regarde
Ces vétéranes de l'Amour!
Devant elles, comme en un temple,
Inclinez-vous dévotement :
Quarante siècles vous contemplent } *bis*
Du haut de ces vieux monuments. }

Ayant pris part à cent batailles,
Les vieilles gardes à chevrons
Portent plus d'une rude entaille
Depuis les pieds jusques au front.
Suivant l'exemple de Cambronne,
Qui ne craignait pas les boulets,
Depuis cinquante ans, ces luronnes } *bis*
Ne redoutent plus les Anglais!... }

Chabanais! Colbert!! Taitbout!!! Hanovre!!!! Joubert!!!!! Noms radieux de ministres, de médecins, de généraux, vous flamboyez sur les bannières que brandissent, court-vêtues, des dames en bleu, des dames en rose, des dames en mauve!... Ce sont les Andromèdes de maisons closes, les Elsas de couvents discrets, que viennent périodiquement délivrer ou conquérir les Persées à bourse modique, les Lohengrins à cent sous le cachet!..... Ce sont les Disciplinaires de l'Amour, les P'tites Joyeuses du spasme rapide, salubre et bon marché (s. g. d. g.)!

Air : *Le Petit Chaperon rouge*

Prêtresses du dieu d'Amour,
— Fi des puritains moroses! —
Nous vivons loin du grand jour,
Rideaux baissés, maisons closes.



Ainsi que des nonnes de volupté,
Pratiquant le culte de la Beauté,
Afin que de nous jamais l'on ne glose,
Nous le pratiquons, mais en nous cachant,
Car nous ne croyons qu'il soit bien décent
De montrer son culte à tous les passants.



L'apôtre du socialisme. — *Quand donc finiront ce*



…cles écœurants?



Mouvement prolongé d'attention!..... Notre infanterie coloniale va défiler!...

Seule, majestueuse, indifférente aux milliers de lorgnettes braquées sur elle, ayant conscience de son importance, une femme, dans le pittoresque et sommaire costume que lui prête la légende, s'avance.

C'est la Négresse!

Et elle chante!...

Air : *Pauvre enfant, c'était pour sa mère*

Personne ne connait mon nom.
Et cependant à la Maison,
Bien souvent notre sous-maitresse
Me présente à certains messieurs
Que je satisfais de mon mieux.
Mais nonobstant pour chacun d'eux
Je suis simplement : La Négresse!
Pauv' Négresse!

Clopin-clopant, clopini-clopinant, vous voici, glorieux débris, victimes d'Eros, Invalides de la Volupté!... C'est Brieux, leur chantre, nous dirons même leur chantre induré, qui conduit le bataillon maintes fois éprouvé.

Philis :

Souvent femme avarie,
Bien fol est qui s'y fie!
Qu'en penses-tu, mon vieux Brieux?



— *Votre avant et votre arrière me rendent tout gaillard!*

Ne crois-tu pas qu'il vaut bien mieux
Plutôt que de fermer les yeux
Montrer le péril à nos fils?

Brieux :

Si, Philis (*ter*).

Philis :

Vénus au front nous met une couronne :
La roséole au nom charmant,
Qui, brillant au front de l'amant,
Vaut bien les lauriérs de Bellone.
N'est-ce point vrai, Brieux, mon fils?

Brieux :

Si, Philis (*ter*).

Philis :

A Vénus opposons Mercure !
Et sur ce point, nul désaccord :
Pour le mal si cher à Ricord,
Certe, il n'est de meilleure cure.
Qu'en penses-tu, Brieux, mon fils?

Brieux :

Si, Philis (*ter*).

Un temps d'arrêt pour laisser s'écouler l'infanterie et permettre à la cavalerie de prendre position. Voici d'abord la cavalerie légère, formée de nos meilleures amazones, celles qui s'exhibent au Bois le matin et au Cirque le soir; des persilleuses à bicyclette leur ont été adjointes qui filent allègrement sur le front de bandière, si nous osons ainsi nous exprimer.

Air : *La Boiteuse.*

Il faut la voir, la caval'ri' légère,
P'lotons en avant! P'lotons en arrière!
Nichons à l'air et les cheveux au vent,
Ell's vont vraiment d' l'avant!
D' l'avant!
D' l'avant!





En deux temps et trois mouvements,
Ell's fich'nt leur homm' sur l' flanc !
Car dans tous les genr's de tournois
Ell's peuv'nt charger quinze ou vingt fois
Mêm' plus parfois.

La grosse cavalerie!... Son éloge n'est plus à faire... Un frémissement d'admiration court parmi les spectateurs à l'aspect de ce torrent féminin qui fait trembler les plus intrépides!...

« Que de viande! Que de viande! » dit Léopold extasié, et c'est avec frénésie qu'il applaudit la colonelle, Mme Jeanne Bloch, plus tétonnante que jamais!...

Air : *Dis-moi, Soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Voici venir notre terrible troupe
Dont la vu' seule est un épouvantail !
Regardez-moi ces gigantesques croupes,
Ces gros bedons et ces vastes poitrails !
Quand il s'agit de vaincre, à nous la pomme!
Rien ne résiste lorsque nous chargeons,
Et nous pourrions vous assommer un homme,
En lui flanquant un coup de nos nichons !...

Mme Bob Walter, l'enleveuse bien connue, s'est chargée de conduire à la victoire l'artillerie et le train des équipages, représentés ici par les automobiles dernier cri que suivent assez piteusement les paniers à salade de la préfectance.

On a justement eu besoin de ces derniers pour loger provisoirement quelques représentantes de la Légion Etrangère, qui n'avait pas été invitée à la cérémonie, et pour cause, la revue étant purement nationale. Les meneuses de l'affaire, qui s'estimaient lésées dans leurs intérêts, étaient l'Espagnole Otero, l'Italienne Cavalieri et la Grecque Odette Waléry.

La charge finale qui a terminé cette superbe manifestation a recueilli les plus chaleureux applaudissements, l'ovation la plus enthousiaste... C'était de la folie, du délire!...

Un détail touchant qui ne peut cimenter les bonnes relations qui nous unissent à la Belgique. Peu après le défilé des Maritimes, une soldate de ce régiment a mis au monde, sur le terrain même de la revue, un enfant du sexe féminin. Sa Majesté

et la généralissime ont accepté d'être les parrain et marraine du bébé qui a reçu le nom de Cléopoldine.

A l'issue de la revue, Sa Majesté a bien voulu écrire la suivante lettre de félicitations à la généralissime :

Ma chère générale,

Veuillez faire savoir mon entier contentement à à vos belles troupes. Depuis les novices jusqu'aux vétéranes, tous les corps ont défilé avec le plus voluptueux ensemble.

Une union pareille met la galanterie française à la tête des nations et lui fait mériter la reconnaissance de l'humanité.

Je baise vos ongles roses.

LÉOPOLD.

Ajoutons que les rubans d'Officier d'Académie ont coulé à flots, si, toutefois, l'on nous permet cette figure.

Un attaché du ministère de l'Instruction publique a remis la rosette à M. Jean Lorrain, dont l'attitude mâle au cours de cette inoubliable journée a fait l'admiration de tous.

LES DEUX MAGOTS.



Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris.

Le Gérant : Émile GODARD.


Times

N° 93.
25 Juillet 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

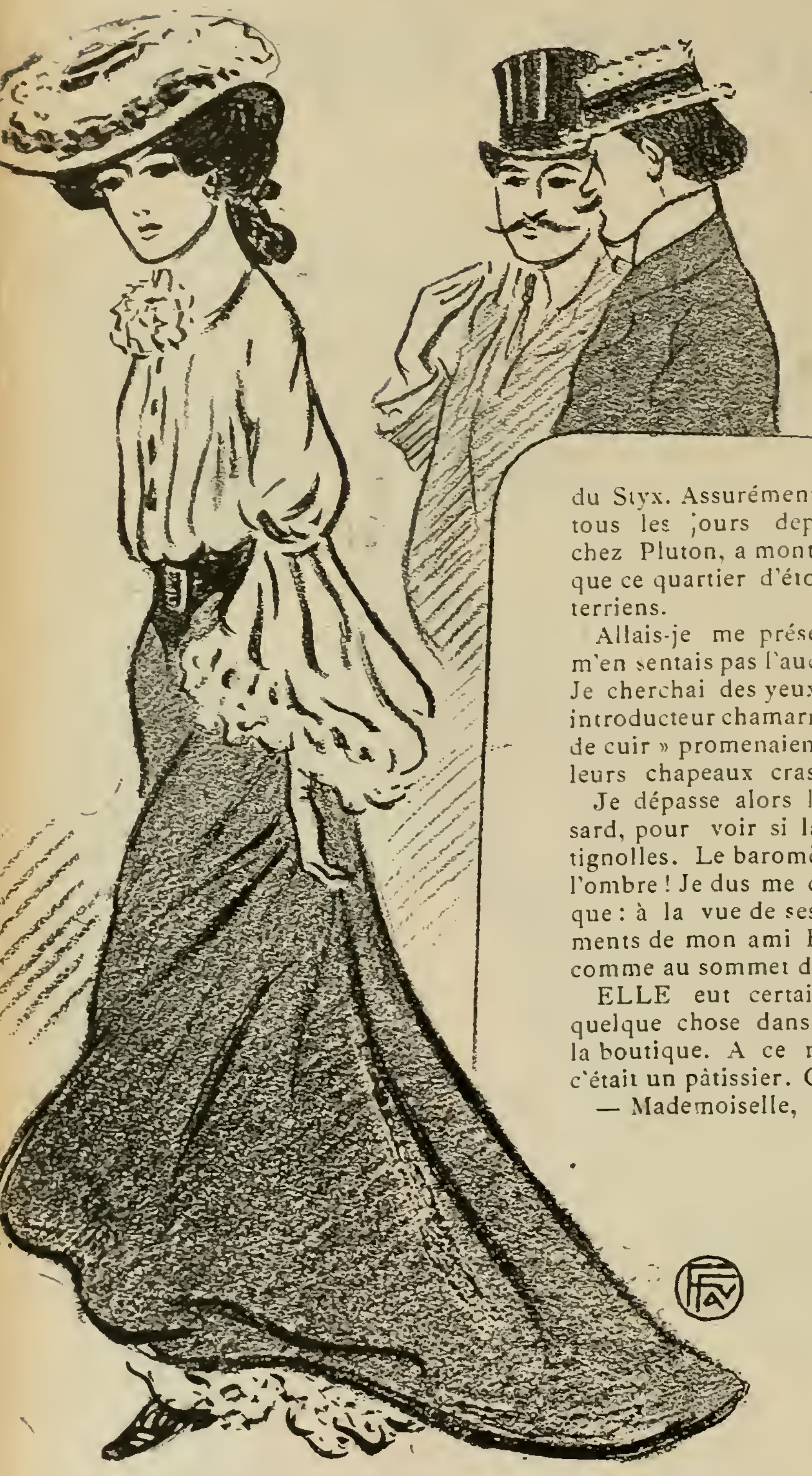
GOURMANDISE



Dessin de Cadel.

— *Dis-donc, chéri, pour ma fete?*

LE REPORT



Dessin de Fau.

— Si tu voyais quels seins adorables.....
— Pourquoi ne les met-elle pas quand elle sort?

Il est quelquefois bon de se souvenir que, parmi la masse énorme de cerveaux disparus avant nous il s'en est trouvé qui tenaient parfois de judicieux raisonnements, entr'autres celui qui recommandait à un sourd-muet de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Moi-même j'ai fort à déplorer aujourd'hui l'absence de réflexion dont j'ai fait preuve il y a quelque cinq années.

Par une belle soirée d'avril je regagnais tout guilleret la Butte, quand, tout à coup, vint à me dépasser une petite femme qui, par le simple aperçu que j'en eus subitement, devait être adorablement jolie.

Presser le pas afin d'examiner de près la Vénus fut pour moi, non pas une banale curiosité enduite de strabisme mais un devoir impérieux souligné du besoin de s'instruire.

... J'avais devant moi une déesse échappée de la caverne du rocher du Styx. Assurément, dis-je, le père Caron, qui se blinde tous les jours depuis qu'il est établi ...chand d'vins chez Pluton, a monté la garde d'un œil bien distrait pour que ce quartier d'étoile se soit laissé choir au milieu des terriens.

Allais-je me présenter et risquer un timide aveu? je ne m'en sentais pas l'audace...il me fallait quelqu'un d'autorisé. Je cherchai des yeux s'il se trouvait à portée de la main un introducteur chamarré, mais point... seuls quelques « ronds de cuir » promenaient béatement par les rues quasi-désertes leurs chapeaux crasseux et leurs « grimpants » limés.

Je dépasse alors la belle et me retourne comme par hasard, pour voir si la Roche Tarpéienne est loin des Batignolles. Le baromètre de mon admiration marqua 90° à l'ombre! Je dus me cramponner à la devanture d'une boutique: à la vue de ses yeux profonds comme les raisonnements de mon ami Baron, le vertige me gagna, je me sentis comme au sommet de la Tour Eiffel, sans garde-fou.

ELLE eut certainement l'intuition qu'elle était pour quelque chose dans mon émotion, car elle s'arrêta devant la boutique. A ce moment-là seulement, je m'aperçus que c'était un pâtissier. Comme le hasard fait bien les choses!

— Mademoiselle, me feriez-vous l'honneur d'accepter quelques éclairs? les étoiles comme vous y doivent être habituées.

Toutes proportions gardées, une bouteille de Moët et Chandon se déversant sur le clavier d'un Erard n'aurait certes pu rendre un murmure aussi argentin que le son de sa voix. Ses yeux devinrent des amandes entrouvertes, son facial s'alanguit, ses perles blanches parurent:

— Très volontiers, d'autant que la température est accablante!

La glace était brisée (pas celle du pâtissier, bien entendu). Je vécus là quelques minutes dont je me souviendrai! La charmante enfant s'appelait Alice! (Alicuis...!)

La provision d'éclairs étant épuisée, nous passâmes aux mokas, auxquels succédèrent quelques babas, le tout arrosé de Xérès étiqueté 1889.

Alice, qui était décidément la plus troublante femme qui consentit à m'accorder un rendez-vous

JUSTE RAISON



Dessin de Lourdey.

— *La police des mœurs !... Mais ça ne devrait exister que chez les sauvages.*

— *C'est une erreur, elle est surtout utile dans les pays ci... philisés !*

our le lendemain jeudi (Ne souriez pas, prudes eunesses! il s'agissait d'un rendez-vous d'affaires).

Le soir même au dernier courrier, je recevais un pli parfumé rehaussé d'un chiffre enlacé d'or mauve (quel emblême) me rappelant l'heure du rendez-vous. C'était d'un charmant!

Vingt fois je lus et relus la missive embaumée. Je fus naturellement exact.

— Mlle Alice?

— Elle est sortie.

— Elle est...

La poigne ardue d'un apache m'enserrant les carotides n'eut pas plus tôt fait se vider mon cervelet fébrile! Je réitérai ma question, la réponse ne se fit pas attendre... Elle est sortie...

Je descendis furieux après avoir dit à la soubrette que j'étais très mécontent de m'être dérangé, que rien ne justifiait cette conduite absurde, et qu'Alice m'était redevable de 11 fr. 90 de pâtisserie (12 francs avec le timbre).

Cette petite aventure était depuis longtemps casée dans le clan des souvenirs quand hier matin je me mis à apporter un peu d'ordre dans mes papiers. Le hasard (toujours le même) me fit mettre la main sur de la correspondance intime... Tout à oup mes yeux tombent sur une enveloppe aux lettres enlacées d'or mauve. Hélas! l'or a bien vieilli, le mauve a fait place à un noir poudreux et le pauvre monogramme parait bien fatigué... ridé... écrasé...! Alice! la déesse au père Caron... quelle blague!

Mes doigts ont déjà fait deux morceaux du tendre souvenir... mais, qu'est-ce donc... je m'aperçois subitement que l'écriture se poursuit au verso... La lettre est pourtant bien terminée à la 1re page... oui, le paraphe y figure... Avec stupeur, je lis en tête de la 2e page : « Au moment de clore, je constate que je ne serai pas libre demain, mais bien après demain; voulez-vous bien rectifier ce qui précède ?

Pauvre Alice! ainsi, je trouve cinq ans après l'explication de ce que j'avais qualifié de « conduite ridicule » Pourquoi diable aussi n'avait-elle pas mis: « A reporter ». J'avais bien un peu tort, j'en conviens, de n'avoir pas tourné la feuille, mais, je l'avoue, j'étais tellement heureux que pour moi, en dehors de mon Alice et de sa 1re page, ni l'enveloppe, ni le timbre, ni le concierge, ni l'escalier, ni Paris n'existaient! seule mon Alice m'apparaissait à l'horizon comme le summum de la béatitude que peut envisager sur terre un être fait pour aimer... espérer... souffrir... et payer.

Monlac.

LA GLOIRE



— *Je vous l'avouerai, mon cher maître, les gens vous attribuent généralement des goûts un peu spéciaux...*

— *Oui... s'ils savaient que voilà douze ans que je suis collé avec ma cuisinière !*

CONSÉQUENCE DU MÉTIER



Dessin de Galanis.

— *Dites, chère amie, vous n'avez pas trop chaud avec votre manteau ?*

— *Que non! Vous savez bien que j'ai l'habitude d'être très* couverte.



Non, non, je ne marche pas d'un louis, c'est ce que je donne aux blanches, et comme une blanche vaut deux noires...

L'amour poétique

53, rue de Prony, en l'hôtel de la belle Bertha de Sombreuil. Une chambre à coucher modern-style : tenture en liberty, grandes fleurs vert amande sur fond plus sombre. Lit immense acajou et cuivre. Armoire à glace à trois corps : vases étranges remplis d'iris noirs. Sur le lit endentellé, émergeant d'une chemise de soie soufre, la maîtresse de maison est allongée, les bras ployés en anses d'amphore. Elle a pressé un timbre électrique et déjà Elvire, sa femme de chambre, se tient devant elle.

Bertha. — Elvire !

Elvire. — Madame !

Bertha. — Dis-moi de gros mots.

Elvire. — Oh ! Madame !

Bertha. — Je t'en prie, dis-moi des grossièretés, des horreurs, parle-moi argot, cherche les termes les plus poissards, pire.

Elvire. — Mais, Madame !...

Bertha. — Oui, c'est vrai, tu n'y comprends rien. Tu te demandes si je deviens folle. Tu ne sais pas ce que c'est, Elvire, que d'être la maîtresse de M. Louis de Verdier, poète symboliste.

Elvire. — Monsieur a pourtant l'air gentil pour Madame.

Bertha. — Mais il l'est trop. J'aimerais mieux qu'il ait moins de prévenances, d'attentions, qu'il me fiche des raclées même, mais qu'il soit comme tout le monde. Non, mais tu n'as donc jamais écouté à la porte. Le voilà, tiens :

(*Elle se lève et marche par la pièce à pas comptés en courbant un peu les épaules, en arrondissant les coudes.*)

« Permettez-moi, ma chère amie, de venir une fois de plus déposer à vos pieds le tribut de mon admiration. » Il me baise dévotement la main, puis il s'assied, gardant son chapeau et sa canne, et il parle en termes choisis — oh ! combien choisis ! — il parle lentement, solennellement. Il m'explique les rapports obscurs qui existent entre les symboles d'Ibsen et ceux de Maeterlinck.

Elvire. — Puis, madame me sonne pour apporter deux cocktails à l'éther.

Bertha. — Ou les pipes à opium. Mais tu sais

que je finirai par me détraquer l'estomac et les nerfs avec ce système-là.

Elvire. — Pour sûr. Vaut mieux un verre de champagne.

Et Monsieur ne parle pas d'amour ?

Bertha. — Fi donc. L'amour c'est une contingence, un acte bestial et matériel qui abaisse les âmes et les éloigne de la perfection. Il consent seulement au baiser. Il m'embrasse chastement, élégamment, sur le front, sur les yeux. Pourtant il adore me voir nue, ou me deviner sous une chemise transparente.

Il me palpe, il s'extasie sur la beauté de mes formes un peu maigres. Je lui rappelle les peintures des Primitifs, les Eves de Lucas de Lyde.

Ensuite nous récitons des poésies d'un rythme étrange, avec des mots bizarres.

Elvire. — Oui, l'autre jour j'ai entendu Madame, réciter des vers, mais je n'ai rien compris du tout.

Bertha. — Ce n'est pas étonnant. J'ai beau avoir mon brevet supérieur et avoir pas mal travaillé depuis, je n'arrive pas à les comprendre non plus.

Elvire. — Alors Monsieur n'aime pas Madame ?

Bertha. — Si, mais à sa façon. Imagine-toi qu'un jour, c'était au début de notre liaison, j'ai voulu le violer. Il m'a repoussée et d'un air digne : « Madame, si vous êtes pareille aux gourgandines dont le troupeau erre par les carrefours, je me verrai obligé de vous traiter comme elles et de ne vous venir voir qu'aux instants ridicules où le corps impose sa loi à l'âme, c'est-à-dire le moins souvent possible.

Elvire. — Mais dans ces instants-là ?

Bertha. — Dans ces instants-là il va voir une grue quelconque. Je le soupçonne même d'aller dans une maison close. C'est d'ailleurs rare.

Mais moi, je suis sa muse, son Amie, par un grand A. Il ne veut pas déflorer la splendeur de mon image par le spectacle lamentable des faiblesses humaines.

Elvire. — Je comprends, combien Madame doit s'ennuyer.

Bertha. — Et si j'ai le malheur de rire trop fort, de risquer un mot drôle « Madame, ce terme est trivial ».

Il y a des moments où je l'engueulerais de bon cœur.

Elvire. — Heureusement qu'il est généreux avec Madame.

Bertha. — Il faudrait voir qu'il ne le fût pas.

Au fond, c'est un égoïste, il m'aime pour lui, pour les sensations rares que lui procure la vue d'une femme de la beauté qu'il a rêvée, dans un décor qu'il a conçu. Il est heureux de pouvoir me promener au Bois, dans les grands restaurants, de faire admirer les toilettes qu'il a combinées, car c'est lui qui choisit mes costumes.

Il inspire une véritable terreur aux couturiers.

C'est lui qui marie les nuances, qui étudie les formes, qui combine les modes, qui préside à l'essayage, aux retouches.

Elvire. — En somme, Monsieur est plutôt une femme qu'un homme. Ce n'est pas comme M. Castelnau.

Bertha (*riant*). — Ah non ! pas distingué celui-là. Il sent bien le lutteur. Mais quels muscles ! quels biceps ! quelle vigueur ! Ah, Elvire. Tiens, tu lui enverras ce petit bleu pour ce soir.

Jacques Constant.



Une jeune fille qui ne sort jamais sans sa bonne.



Dessin de Sancha.

(Air connu.) *C'est pas l' miché qu'il faut r'garder,*
C'est la façon d' le faire marcher !

DIGNITÉ



Dessin de F. Fau.

— Je te prendrais bien pas ton pognon, seulement on m'accuserait de recevoir du sale monde.

Dessin de Galanis.

— En votre qualité de notaire, vous devez savoir passer un acte sous seing privé.

LA COMÉDIE PARISIENNE (Le canapé)

Dans le cabinet de consultations du grand docteur : tout ce qu'il faut pour envoyer les clients ad patres.

Le Docteur. — Déshabillez-vous, je vais vous ausculter. *Il applique son oreille contre le dos du client.*

Toussez !... *le client toussote.* Plus fort!... c'est bien !

Le Client, *anxieux.* — Eh bien ! docteur, qu'est-ce que j'ai ?

Le Docteur. — Je n'entends rien... pas de râles... pas de cavernes.

Le Client. — Ah ! tant mieux !

Le Docteur. — Voyons la langue ! (*Le client tire la langue*). L'appétit va?

Le Client, *la langue toujours sortie.* — Heu... heu...

Le Docteur. — Rentrez donc la langue ! Là... dites-moi maintenant si vous avez de l'appétit ?

Le Client. — Mon Dieu, docteur, je fais mes trois repas par jour.

Le Docteur. — Ah ! ça, vous vous fichez de moi ! vous n'avez pas le moindre bobo.

Le Client. — C'est que... mon mal est tout moral. Il y a huit jours que ça me tient, depuis que j'ai surpris ma femme...

Le Docteur, *l'œil émerillonné.* — Ah ! vous avez surpris... Contez-moi donc ça !

Le Client. — Vous savez, docteur, que ma profession de tapissier mondain m'oblige à m'absenter journellement. Donc, samedi dernier, j'étais allé livrer une chambre à coucher à Mlle Irma de Saint-Louis, une excellente cliente qui me commande une chambre à coucher par mois... quelquefois deux...

Le Docteur. — Passez !

Le Client. — Voilà qu'en rentrant un peu plus tôt que de coutume, j'entends soupirer dans mon salon Louis XV.

Le Docteur. — Que voulez-vous qu'on fasse dans un salon Louis XV, à moins qu'on y soupire ?

Le Client. — Oh ! il n'y a pas de quoi rire, allez !... Intrigué, j'applique un œil indiscret à la serrure, et qu'est-ce que je vois ? Ma femme et mon premier commis en train de conjuger le verbe « se gober » sur un canapé.

Le Docteur. — Diable !

Le Client. — J'avais d'abord l'intention de les tuer tous les deux. Mais j'ai changé d'avis.

Le Docteur. — Vous avez bien fait.

Le Client. — Je suis reparti sans faire de bruit et je ne suis revenu qu'une heure après. Eh bien! figurez-vous qu'ils étaient encore sur le canapé... J'ai encore voulu les tuer, mais j'ai encore changé d'avis.

Le Docteur. — Vous avez encore bien fait.

Le Client. — Evidemment ! j'ai agi en homme pacifique... mais depuis huit jours je souffre, et aujourd'hui je viens vous demander un remède.

Le Docteur. — Il n'y en a qu'un, mon cher ami : divorcez !

Le Client. — Divorcer... divorcer... c'est bientôt dit. Mais j'aime ma femme, docteur, je l'aime follement. C'est au point que la vie, sans elle, me serait impossible.

Le Docteur. — Alors, supprimez la cause du mal et vous aurez, du coup, supprimé l'effet.

Le Client. — Je ne comprends pas.

Le Docteur. — C'est bien simple : renvoyez votre premier commis !

Le Client. — Impossible, docteur. Mon premier commis est mon bras droit. Sans lui, ma maison déclinerait... elle serait fichue !

Le Docteur. — Dans ce cas, je suis impuissant, et je ne vois pas...

Le Client. — Mais enfin, je souffre, docteur, je souffre de partout. Dites-moi ce que c'est ?

Le Docteur *la main tendue.* — C'est deux louis.



Un mois après dans la rue.

Le Client. — Ah ! docteur, je suis bien content de vous voir.

Le Docteur. — Sapristi ! quelle mine gaillarde ! Vous êtes donc guéri ?

Le Client. — Oh ! tout à fait docteur.

Le Docteur. — Ah ! Ah ! vous avez trouvé une solution !

Le Client. — Excellente, docteur. Vous m'aviez dit : Supprimez la cause du mal et vous aurez, du coup, supprimé l'effet.

Le Docteur. — Eh bien ?

Le Client. — Eh bien ! j'ai vendu le canapé.

Jacques Yvel.

RUSE AMOUREUSE, par Riézer



Un jour, noble seigneur et servante au jeune âge
Se livraient sans scrupule, à certain badinage.



Hélas! une voisine au caquet effilé
Les ayant découvert, il fallut bien filer!



Notre homme avec raison, craignant la Médisance
Fit preuve de malice en cette circonstance.

Il décida sa femme à venir en ce lieu
Et pour son grand plaisir recommença le jeu.



Or, au soir, la voisine, à l'épouse en émoi :
« — Ce matin, ma voisine, avec votre servante
J'ai vu votre mari, en posture galante!
« — Où donc cela ? — Sur l'herbe, au coin du petit bois
— C'était moi! — Les baisers que je vis? — C'était moi. »



Pourtant ce que je dis est une certitude
Et ne puis me tromper quant à leur attitude!
Même il lui retroussa son cottillon trois fois!
— Là vous faites erreur!.. il le troussa cinq fois!

RETOUR D'EUROPE



— *Oh ! petit homme, comme ton voyage a réussi... te voilà devenu blanc !*

UN ALIBI

ESTELLE. — *Trente-deux ans, grande et mince, très élégante, de beaux yeux gris, un peu las; une admirable chevelure blonde, d'un blond cuivré. Toilette de sortie discrète et sombre, petite toque à ailes noires sur la mousse fauve des cheveux.*

PAULETTE. — *Vingt-six ans. Petite, brune, séduisante au possible; des yeux noirs, veloutés et rieurs, des fossettes aux coins de la bouche. A l'air gourmand et curieux, l'est en effet, et de toutes sortes de choses. Toilette d'intérieur en surah et dentelle, un rêve blanc.*

Chez Paulette, dans un petit salon vert et blanc. Ces dames prennent le thé et grignotent des friandises.

PAULETTE. — Alors, tu viens de chez Robert?

ESTELLE. — Oui.

PAULETTE. — Dis-moi..... Tu y vas souvent?

ESTELLE. — Souvent, oui... Trois ou quatre fois par semaine, cela dépend.....

PAULETTE. — Et toujours là-bas, rue Fortuny?

ESTELLE. — Toujours. Là, vois-tu, nous sommes chez nous, nous y avons tous nos souvenirs, des souvenirs de deux ans déjà..... J'aime tant ce petit appartement, si tu savais !...

Ses yeux rêvent, ceux de Paulette aussi. Petit silence.

PAULETTE. — Tu dois être triste, quand tu ne le vois pas ?

ESTELLE. — Je n'ai de goût à rien. S'il n'y avait pas les toilettes, les visites, je ne sais pas ce que je deviendrais, ces jours-là ! Aussi, quand nous nous revoyons !... *(Elle sourit).*

PAULETTE. — Quelle drôle de sensation cela doit être, tout de même la première fois! Avoir un amant! Et puis, quelle frayeur! Une rencontre possible, une dénonciation, un espionnage...

LES GRANDES JOIES



— *Mes félicitations, chère Madame, j'ai appris que votre mari vient d'être décoré...*

— *Mais oui ! pensez donc comme je suis heureuse !... il y aura un piquet d'honneur à son enterrement !...*

VOYAGE DE NOCES



— *Ah! Gontran, que feriez-vous si je mourais ?*
— *Si vous mouriez, mon amour??... Mais je vous ferais enterrer, voyons !!...*

Estelle (*philosophe*). — On s'y fait. Avec quelques précautions, il y a moins de danger qu'on ne le croit. Et puis, une petite émotion, de temps en temps, n'a rien de désagréable... . Ainsi, l'automne dernier, par une après-midi brumeuse, j'ai bien cru que mon mari m'avait fait suivre. Je suis arrivée rue Fortuny transie de peur..... Mais jamais nous ne nous sommes aimés, Robert et moi, comme ce jour-là.....

De nouveau, ses yeux rêvent. Paulette a la mine d'une chatte qui en voit une autre boire une tasse de lait.

Paulette. — Je me rappelle très bien lorsque Robert t'a été présenté pour la première fois. C'était chez Mme Voislin. Elle vous a priés tous deux de chanter, et j'ai remarqué comme vos voix s'accordaient bien ensemble.

Estelle. — C'était le commencement!

Paulette. — Mais je n'aurais jamais pensé que, quelques mois après.....

Estelle. — Evidemment, moi non plus; on ne pense jamais à ces choses-là, et pourtant elles arrivent, c'est à peine si l'on sait comment! (*très songeuse*). Oui, après, je l'ai revu deux fois, trois fois, souvent, et puis.....

Paulette (*riant*). — Et puis?

Estelle. — Et puis..... voilà! Et je ne regrette rien, va!..... A quoi penses-tu?

Paulette. — Je pense que si j'étais à ta place, je ne serais guère habile à trouver sans cesse une excuse à tel retard, un prétexte à telle sortie..... L'imagination me manquerait tout à fait, je crois..... N'est-ce pas que c'est là le difficile de la chose?...

Estelle. — D'abord, permets-moi de te dire que tu te calomnies..... Avec ces yeux-là, tu serais plus rusée que n'importe qui, je le parierais! Mais, passons..... Tu oublies que nous avons cent alibis pour un, nous autres femmes! Quand il n'y aurait que les magasins! Ainsi moi, aujourd'hui, je suis censément à une exposition de blanc!

Paulette (*très amusée*). — Ah! vraiment?

Estelle. — Oui..... (*D'un ton détaché*). Mon Dieu, après tout, ce n'est qu'un demi mensonge..... Si je ne suis pas allée à cette exposition-là, je suis allée à une autre..... de blanc aussi.....

Paulette (*qui se penche curieusement sur la table*). — Et laquelle donc?

Estelle (*plus bas*). — La mienne.

J. Tullio.

CHEZ LE TAILLEUR



— *Avec son pantalon, monsieur désire-t-il un tendeur ?*

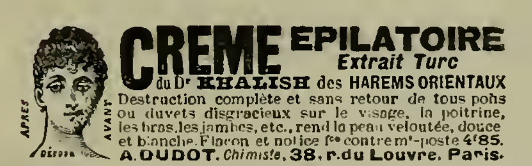


— *!!!!!*



Étude de nu, par Van Dong.





Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. Le Gérant : Émile GODARD.

LES PROGRÈS DU FÉMINISME



— *Enfin nous n'avons plus besoin des hommes pour voir* La Vie en Rose.

N° 94.
1er Août 1903.

Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

LA VIE EN ROSE

43, Rue de Berlin, Paris.



— *Que qu' tu fais d' ton métier ?*
— *J' suis attaché au parquet*
— *Tiens, c'est drôle, moi aussi j'ai un frère qu'est frotteur !*

Dessin de J. Wély.

LE MOYEN

Nous parlions de la vertu des femmes. Et, chacun suivant son humeur indulgente, chevaleresque ou jalouse, célébrait la vengeance, l'oubli ou le pardon. Vaudeuil affirmait que, dans les villes, on peut douter que les femmes naissent vierges ; mais Vergy soutenait, par contre, que la moralité de nos paysans est admirable et que *La Terre* est un pamphlet calomnieux.

Toutefois, parmi ces opinions contradictoires, la plupart tombaient d'accord que la preuve de la virginité est difficile et que le simulacre en est aisé. Que les plus roublards n'y voient goutte et qu'une vieille garde peut laisser l'illusion à son époux de l'avoir cueillie en sa première fleur.

Enfin, chacun voulut illustrer sa théorie d'une anecdote. Mais Vaudeuil demanda la parole pour nous apprendre qu'il tenait d'un gentilhomme Périgourdin l'infaillible moyen de savoir si votre femme est pucelle.

Et, voici le conte qu'il nous fit :

En ce temps-là, Jean-Pierre, le bouvier, avait trente ans, la barbe brune et les dents blanches. Il avait troussé toutes les filles du pays et sa réputation de don Juan campagnard s'étendait de Carsac à Saint-Geniès. Il était doux et viril. Eloquent et persuasif, quand il faisait sa cour, le geste mièvre et le regard alangui, il savait, le moment venu, culbuter les belles d'un tour de bras.

Le curé l'appelait « Satan » et ses maîtresses « mon Jésus ». Et dans tout le pays tous les enfants lui ressemblaient.

Or, il advint que Mlle Raymonde, la fille du châtelain de Capendious, à l'orée d'un bois rencontra Jean-Pierre.

Elle le vit et l'aima. Elle le reçut la nuit dans sa couche et lui donna ses lèvres à goûter. Jean-Pierre de sa vie n'avait caressé une peau si douce. Et il faisait parfois ce rêve d'épouser en justes noces cette belle personne, si fière et si dure aux autres, et cependant si tendre à lui-même. Ainsi, il serait riche. Propriétaire de quinze fermes et de douze métairies, ses bois couvriraient le territoire de deux cantons et dans les prés qu'arrose la Dordogne, les bouviers mèneraient paitre ses grands bœufs roux et ses vaches limousines.

Mais Jean-Pierre n'osait pas dévoiler ses projets à Raymonde. Il craignait de l'offenser, comprenant qu'une dame de qualité n'épouse un rustre que si elle est irrémédiablement compromise. Et, voulant la perdre, il s'évertuait à la rendre grosse.

Cependant le châtelain de Capendious, qui était brutal et de mœurs farouches, ayant eu connaissance des amours de sa fille surprit Jean-Pierre et le tua.

Puis, il jeta son cadavre à la rivière.

Or, quelques jours plus tard, Mlle Raymonde reconnut qu'elle était enceinte.

Elle en fit l'aveu à son père qui, sur-le-champ, afin d'éviter le scandale, résolut de la marier.

Elle épousa M. de Parbassac, gentilhomme ruiné et subtil, qui s'était dit :

— Je n'ai pas le sou et M. de Capendious me donne sa fille. Bien plus, il me la jette à la tête. Ouvrons l'œil. Quelque mystère se cache là-dessous.

Aussi, quand le soir de ses noces il se trouva seul avec sa femme, et qu'ayant retiré ses chausses et son pourpoint, il s'avança vers elle la bouche en cœur et la moustache en croc, M. de Parbassac ne brusqua point les événements.

Il fit à sa moitié mille mignardises et gentillesses. Il sut lui montrer que, descendant de Louis-Quinze par une de ses grand'mères, il avait dans le sang les nobles façons d'un autre siècle.

Il lui baisa le pied et la jambe, le cou et la gorge, les cheveux et les épaules s'abstenant à dessein de caresses plus intéressées.

A ce jeu, Mme de Parbassac ressentit un grand trouble au fond de sa chair et elle eût serré volontiers son gentilhomme de mari sur son cœur, en une de ces étreintes brusques à la forte douceur desquelles le bouvier Jean-Pierre l'avait accoutumée.

Mais elle eut le courage de se vaincre.

Cependant, M. de Parbassac s'étant couché de telle sorte que son corps faisait avec celui de sa femme comme une croix de chair et qu'il baisait la muraille au lieu de lui mordre les lèvres :

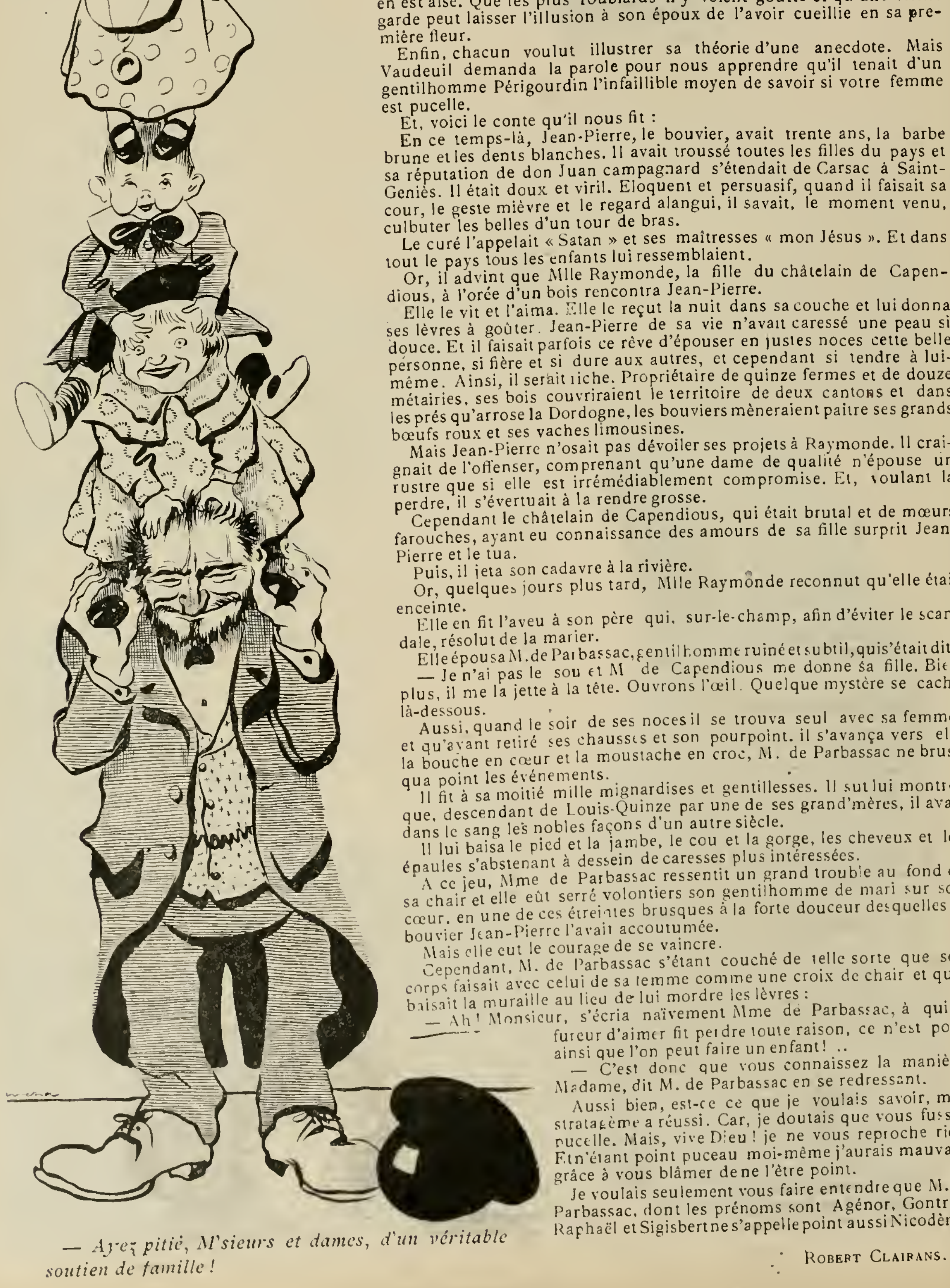
— Ah ! Monsieur, s'écria naïvement Mme de Parbassac, à qui la fureur d'aimer fit perdre toute raison, ce n'est point ainsi que l'on peut faire un enfant ! ..

— C'est donc que vous connaissez la manière, Madame, dit M. de Parbassac en se redressant.

Aussi bien, est-ce ce que je voulais savoir, mon stratagème a réussi. Car, je doutais que vous fussiez pucelle. Mais, vive Dieu ! je ne vous reproche rien. Et n'étant point puceau moi-même j'aurais mauvaise grâce à vous blâmer de ne l'être point.

Je voulais seulement vous faire entendre que M. de Parbassac, dont les prénoms sont Agénor, Gontran, Raphaël et Sigisbert ne s'appelle point aussi Nicodème.

Robert Clairans.



— Ayez pitié, M'sieurs et dames, d'un véritable soutien de famille !

LA FACHEUSE GAFFE



PRÉSENTATION

— *Son Altesse royale le duc de Connaught.*

Delcassé. — *Du connaud !... c'est curieux on m'appelait comme ça quand j'étais au collège.*

Le policier consciencieux

Dans le bureau du commissariat, Putot, l'inspecteur de police, achevait son rapport quotidien à envoyer à la sous-préfecture :

Mœurs : *Néant.*

Étrangers : *Néant.*

Police judiciaire : *Néant.*

Observations : *Beaucoup de monde dans les cafés-concerts.*

— Minuit et demi! constata l'inspecteur Putot, quand il eut terminé ce labeur important.

— C'est que c'est des choses qui sont assez délicates à rédiger !.. s'excusa-t-il mentalement auprès de lui-même.

Et comme, d'avoir ainsi travaillé de la tête, il se sentait un peu de migraine, plutôt que de rentrer sur le champ, retrouver au lit Mme Putot, Putot voulut marcher un peu, et rafraichir ses esprits dans la brise calmante de la nuit sous-préfectorale.

Mais un policier ne se promène jamais : quand il se promène, c'est une ronde.

Et, tout en humant le vent, Putot gardait l'œil et l'oreille aux aguets.

Or, voilà qu'en passant devant le café Touques, il entend des bruits de billes qui se choquent : et, entre les volets mal joints, des rais de lumière qui filtrent...

Plus de doute, c'est le Dieu de la police qui a conduit ici l'inspecteur Putot : le cafetier Touques est en contravention.

Putot a frappé à la porte; les bruits de billes ont cessé.

Putot frappe, avec discrétion toujours, mais une discrétion consciente de son autorité.

Enfin, traînant des savates sans enthousiasme, le cafetier Touques se décide à ouvrir.

— Monsieur Touques, prononce Putot avec politesse, mais avec fermeté ; Monsieur Touques, je me vois dans l'obligation de vous dresser un procès-verbal.

— Un procès-verbal, Monsieur Putot, et pourquoi un procès-verbal ?

— Faut-il donc vous rappeler, Monsieur Touques, qu'en vertu d'un arrêté municipal dont j'ai l'impérieuse mission de faire respecter les termes, faut-il vous rappeler, M. Touques, que tous les débits, sans exception (et pour débits, il faut entendre également les établissements assimilés et les cafés comme le vôtre), tous les débits doivent être fermés à 11 heures du soir, heure réglementaire?

M. Touques se gratte la tête; cependant, mettant à profit la discussion courtoise, les consommateurs attardés se sont peu à peu éclipsés par des portes latérales.

Enfin, M. Touques de répondre :

— Permettez, Monsieur Putot, permettez : l'arrêté municipal, dont vous êtes le gardien fidèle, prescrit en effet de fermer les débits à 11 heures du soir. Et croyez que je suis trop respectueux des lois de mon pays pour n'avoir point suivi cette prescription à la lettre, et fermé scrupuleusement mon débit à 11 heures tapantes. Mais voilà qui se passait hier au soir. Et, voulez-vous vous pencher un peu et regarder l'heure que constate le cadran de la mairie lui-même? Une heure du matin, Monsieur Putot : il est une heure du matin. Or, l'arrêté municipal dit bien à quelle heure on doit fermer les cafés le soir, mais il ne dit rien de l'heure à laquelle il convient de les ouvrir le matin. J'ai fermé mon débit hier soir à 11 heures, comme c'était mon devoir; et je viens de le rouvrir ce matin, comme j'en ai le droit.

L'inspecteur Putot tortille sa moustache :

— Il n'y a pas à dire le contraire, Monsieur Touques: c'est juridique, je le reconnais, c'est juridique!..



— *Ça ne m'étonne pas, il était tellement ficelle!!...*

— Avouez donc aussi, Monsieur Putot, que ceci est très ennuyeux pour moi que votre intervention soudaine et intempestive ait fait s'en aller mes consommateurs.

M. Putot s'excuse, il est désolé.

— Mais, attendez donc, Monsieur Touques, ces Messieurs viennent à peine de partir et ne doivent pas être encore bien loin. Je cours après eux et je vous les ramène!

Et, s'empressant, l'inspecteur Putot appelle dans la nuit les noctambules attardés et les pochards de la sous-préfecture, pour les engager à aller tranquillement achever leur partie de billard au café Touques...

THOMAS GRIFFON.



Un monsieur qui s'apprête avec une noire à passer une nuit blanche.

LA COMÉDIE PARISIENNE

Wagons de fumeurs

C'est dimanche. Le dimanche estival chanté par Mürger et célébré par tous les Parisiens vraiment digne du nom.

Dans leur appartement de la rue Vieille-du-Temple, — eau, gaz et moustiques à tous les étages — les Durand achèvent un sommeil point troublé par les agaceries d'Eros.

Le coucou de la salle à manger — une occasion dénichée à la foire à la ferraille — vient de lancer huit fois son cri monotone.

M. Durand, *sursautant*. — Sapristi, déjà huit heures. (*Il secoue délicatement sa compagne*). Poupoule!... Voyons, poupoule!...

Mme Durand *réveillée au beau milieu d'un songe rose.* — Hein! il y a le feu?

M. Durand. — Mais non, grosse bête. Il faut nous lever si nous voulons partir avant la forte chaleur.



Et, puisque tu es garçon coiffeur, tu dois savoir coiffer un mari dans les grands prix.

Mme Durand. — Tu m'as secouée avec une brutalité! Un vrai charretier.

M. Durand. — Oh! poupoule, je t'ai à peine touchée.

Mme Durand — Avec ça que je ne suis déjà pas si à mon aise. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

M. Durand, *riant*. — Ah! ah! ah! Qu'est-ce que tu nous raconte là?

Mme Durand *sévère, sinon juste.* — La vérité, Môssieu.

M. Durand. — Pas dormi, toi!... Mais tu as ronflé comme un poêle de corps de garde.

Mme Durand. — Corps de garde! Fi! Quelle grossièreté!

M. Durand. — Je te demande pardon, mais hâtons-nous si nous voulons arriver à Ville-d'Avray avant midi. Les Boulingrin la trouveraient plutôt sans gêne.

Mme Durand. — Pour ce qu'ils sont rigolos, tes amis Boulingrin! Des rasoirs mécaniques!

M. Durand. — Tu sais, nous ne sommes pas obligés d'y aller, chez les Boulingrin.

Mme Durand. — C'est ça. Nous allons rester ici, à griller entre ces quatre murs.

M. Durand *exaspéré.* — Allons, partons, nom de Dieu!

Mme Durand *mielleuse.* — Du moment que tu me parles poliment.

Une heure après, dans un wagon de fumeurs, de la maternelle compagnie de l'Ouest.

Mme Durand. — Enfin, seuls!

M. Durand. — C'est une veine, ça! Tout le compartiment pour nous deux.

Mme Durand. — C'est d'autant plus heureux que je commence à éprouver un petit besoin...

M. Durand. — Ne te gêne pas pour moi, poupoule.

Mme Durand. — Passe la tête par la portière. Ça empêchera de monter.

M. Durand va exécuter la consigne. Trop tard. Déjà un grand jeune homme blond a ouvert la portière.

Le jeune homme *faisant signe à quatre camarades, blonds eux aussi.* — All right!

M. Durand. — Zut! des Anglais!

Les cinq nouveaux venus s'installent silencieusement.

Mme Durand *qui ne craint pas d'être comprise.* — C'est ça qui va être gai, de voyager avec ces cocos-là!

Les jeunes hommes ouvrent des yeux ébahis.

M. Durand. — Laisse donc! ils descendront peut-être à Asnières?

Mme Durand. — Plus souvent, ces Albinos-là, ça va jusqu'au bout de la ligne, à causes des grandes eaux.

Les cinq jeunes hommes, après s'être concertés du regard, allument leurs cinq pipes et se trouvent bientôt enveloppés d'un épais nuage.

M. Durand, *à sa moitié.* — Quel toupet!

Mme Durand. — Je te dis, des mufles! Attends! (*Aux jeunes hommes*). Messieurs, quand il y a une dame dans un wagon, la politesse française exige qu'on lui demande si la fumée ne l'incommode pas... seulement, vous autres, vous ne savez pas vivre... Vous êtes des pignoufs.

Les jeunes hommes répriment avec peine des gestes nerveux.

M. Durand. — Laisse-les donc! Tu vois bien qu'ils ne comprennent pas.

Mme Durand. — Justement! engueule-les, tu ne risques rien.

M. Durand *aux jeunes hommes.* — Ma femme a raison: tous les Anglais sont des pick-pockets. Et vous-mêmes m'avez l'air de cinq jolies fripouilles...

Le premier jeune homme blond, *avec le plus pur accent bellevillois.* — Vous, si vous dites un mot de plus, je vous fous mon poing sur la hure.

Tableau.

Jacques Yvel.

LE MODÈLE PRATIQUE



Dessin de F. Fau.

— *Vous êtes très bien faite, mademoiselle, seulement c'est la gorge...*

— *Ne vous inquiétez pas, monsieur, j'ai des nichons de rechange.*

A PROPOS D'UN RÉCENT SCANDALE



Dessin de Galanis.

— *C'est insensé, ma chérie, ce qu'il y a de* jeunes pousses *autour de nous.*

— *Vous feriez mieux, mon cher, de laisser les jeunes pousses et de vous occuper de votre femme.*

PER AMICA SILENTIA LUNÆ



Dessin de Bertrand.

Autrefois. *Aujourd'hui.*



— Est-ce assez triste à mon âge de ne pas savoir faire un nœud.

Philémon et Baucis

Les deux petits vieillards proprets n'avaient pas quitté, depuis une bonne quarantaine d'années, la boutique qui faisait le coin, au midi, de la Place du Rempart. Ils y tenaient étalage de mercerie et de menues choses pour ce que l'on appelle travaux de dames. Ils avaient toujours même façon discrète de vous causer, même tenue falotte, mêmes gestes tout près du corps. Ils vieillissaient sainement, lentement, comme au fruitier des fruits sans vers, se ridant seulement un peu plus, se recroquevillant un peu encore, mais sans perdre un cheveu, sans perdre une dent. Philémon ne fumait pas, Baucis ne chiquait point. Ils se conservaient rosés, gentils, toujours bien attifés, toujours bien en état. C'était merveille en vérité que de les voir, assis tous deux, dès le matin, au beau milieu de leur petite boutique. Ils y apparaissaient comme magots de Chine, et, tout le temps, cette vision demeurait en vous ; car jamais ils ne bougeaient plus, ils ne faisaient plus grand tapage. Tout le jour, leurs

— Si je n'avais pas autant soupé de la fiole de madame, madame ne m'aurait pas trouvée dans un pareil état.

CE QU'ELLES PRÉFÈRENT



— *Parbleu, une mominette...*

petits yeux brillants, ils inspectaient la place, les perpétuelles et toujours mêmes allées et venues des mêmes gens ; et satisfaits, béats, semblaient se dire que rien n'était dérangé en la ville, que tout se passait comme au temps de leur jeunesse. D'ailleurs, avaient-ils été jeunes ? On en doutait bien, à les considérer aussi joliets, aussi rosés. N'y a-t-il pas, s'était-on dit un jour, des pays où les enfants naissent avec des allures, des têtes de petits vieillards ! Puis bientôt on ne s'en était pas demandé plus, en voyant toujours les deux « vieilles gens » à leur place, coquets, apprêtés, comme deux petites âmes sans chagrin, bien silencieuses au-dessus du monde.

Cependant, je dois le dire, les deux vieillards avaient une fringale de sortie, de promenade, au moment où les fêtes carillonnées viennent, de leurs cloches alertement bousculées, faire tapage au plus profond des cuisines, au plus doux des chambres mortes. Ces jours-là, dès l'aube, les deux petits magots étaient endimanchés, faits à souhait. On n'eût pu rien reprendre à leurs ajustements, à leurs délicieuses mises en œuvre de dentelles, de cravates et de souliers à boucles. Lui, se tenait bien en joie dans un habit bleu, dans un gilet à fleurs, dans une culotte courte qui collait. Elle, dans une belle robe verte, se pavanait comme une mignarde perruche.

Aussitôt que dans la grande rue, ils amusaient, ravissaient. On accourait sur les portes pour les voir passer, au bras l'un de l'autre, un peu graves, un peu farauds. A dire vrai, ils étaient même, eux seuls, bien dans le décor des maisons d'un autre âge, qui, en personnes retirées du monde « revenues » de tout plaisir bruyant, de toute grosse joie font la haie, tout le long de la grande rue. Sous les vieux ormes qui jalonnent les remparts, ils semblaient deux papillons falots attardés à la poursuite de je ne sais quelle invraisemblable chose, et ils étaient les deux légers revenants d'un temps qui a laissé, attachés au souvenir des choses et des êtres une odeur délicieusement fanée de poudre et des sons grêles et sucrés de clavecins.

Les deux fragiles vieillards ne « recevaient » pas. C'était un acte de sagesse. Ils auraient mal supporté le contact des bruyants, lourds et épais boutiquiers de la ville. Ils se suffisaient à eux-mêmes, et il était aisé de voir qu'ils s'adoraient.

On racontait volontiers, en les exagérant, les mignards regards qu'ils se décochaient, les douces demandes et réponses qu'ils s'adressaient, même en présence des clientes. Ils étaient comme deux tourterelles qui se saluent tout le jour, qui font révérences sur révérences, s'entrebecquètent et roucoulent à n'en plus finir. C'étaient deux petits magots très amoureux, et qui, à coup sûr « profitaient » encore l'un de l'autre, autant que cela était en leur pouvoir.

La Ville, au fond, les détestait. Tout le ramassi



— *C'est peut-être bien à cause de ce meuble qu'on me dit une femme commode.*

des épiciers, des liquoristes, des marchands de draps, leur reprochaient violemment leur union quasi confite dans des caresses surannées et persistantes. Ils amusaient, certes; mais, vraiment, c'eût été trop de considérer, sans médire, un tel interminable échange de baisers, de petites tapes mignonnes, affectueuses, sur les pommettes, comme souvent Philémon et Baucis en donnaient le spectacle.

Le soir, une fois les volets de la boutique posés et le dîner achevé, à l'heure où la petite ville ne dormait pas encore, où les portes des estaminets battaient, où les couples commençaient à prendre possession des ruelles du Rempart, les deux vieillards, délicieusement heureux d'être enfin à eux-mêmes, s'attablaient devant un jeu de loto à images et, puérilement, commençaient la partie. C'étaient alors des amusettes sans fin. A chaque image, une réflexion saugrenue partait, et les joueurs riaient, s'égayaient.

FEMME DE POÈTE



— *Comment diable veux-tu trouver une rime avec une lampe qui éclaire si mal?*



— On a beau dire : les quotidiens de huit pages répondent à de grands besoins!...

L'arrosoir, le bonnet du curé, le petit jardin étaient autant de prétextes à grivoiseries pour celui qui annonçait les cartons. Et cela était dit, j'y insiste non pas crûment, jailli en coup de détente amoureuse, mais avec un tel détour, avec une si ridicule invention, que l'on avait envie de battre cette ancienne Estelle et ce persistant Némorin. Mais eux y prenaient un tel régal : leurs yeux s'allumaient, leurs pommettes se coloraient, leurs lèvres, gourmandes, s'entrouvraient; et cela finissait toujours par les mignonnes tapes, plus accentuées que dans la journée, plus pressantes, plus caressantes, et que le lit, tout proche, avec son baldaquin, son édredon tout tiède, ses chaudes couvertures, avivait d'espérance. Surtout, quelquefois ne lampaient-ils pas encore une crême de liqueur, un odorant cassis de Dijon, le plus souvent, et rien ne retient comme ça les lèvres collées, si on a l'imprudence de se les échanger, de les joindre. Mais, je me hâte de le dire, le délire d'amour de ces deux vieillards atteignaient son plus haut période à l'anniversaire de leurs naissances. Mais la fête était complète, préparée de longue main.

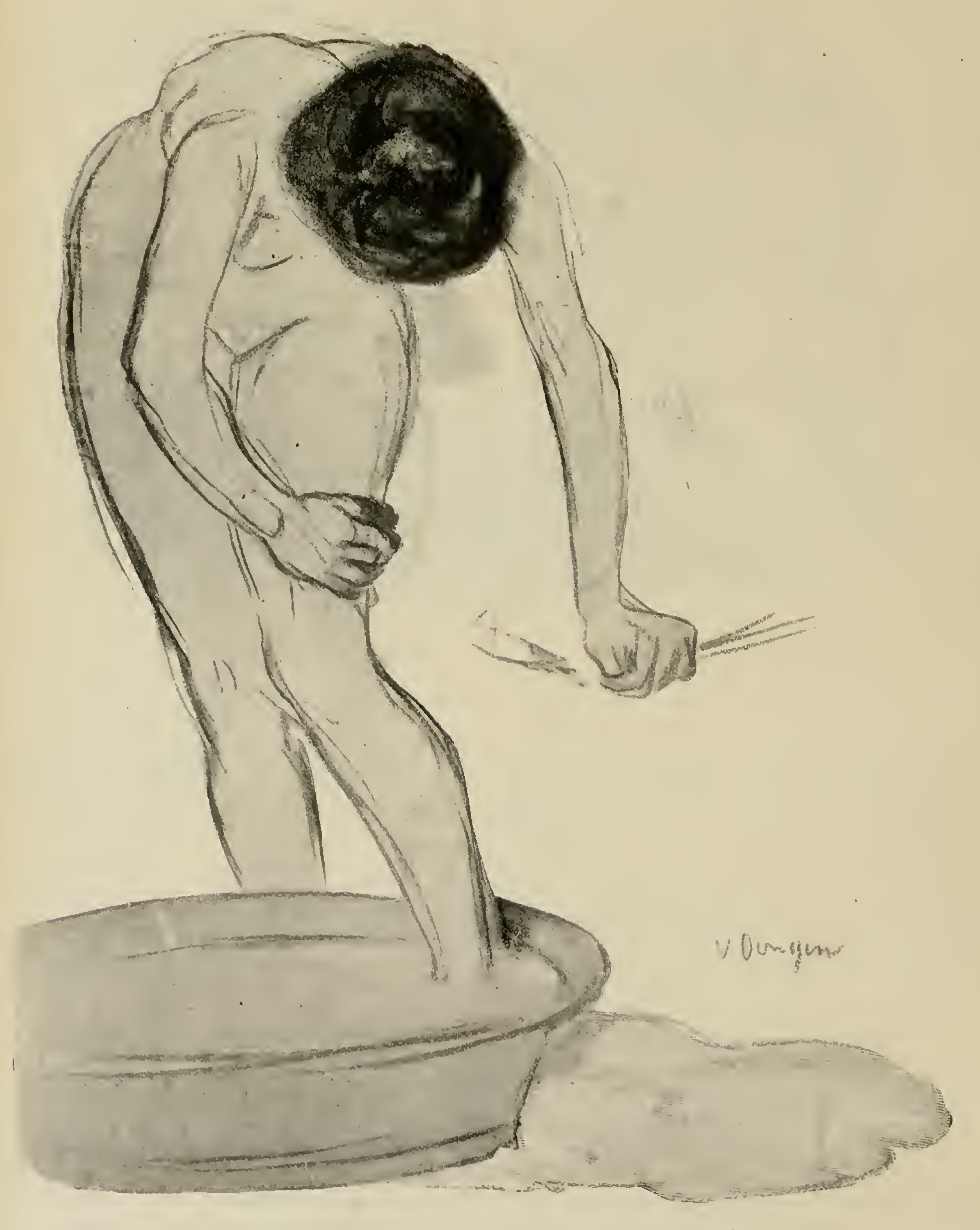
Bien des jours à l'avance le cadeau était prêt, le compliment retenu, les fleurs commandées. Celui que l'on fêtait et celle qui fêtait, par exemple, ne tenaient plus en place, s'impatientaient dans la même mesure. — Le jour arrivé, une femme venait « tenir » la boutique, et les deux époux n'apparaissaient point.

Le cadeau remis, le compliment débité, ils s'enfermaient goûlument dans leur chambre, et ne cessaient point de s'y ébattre, d'y sauteler et d'y voleter. A bon droit, peut-être, on eût pu alors les vilipender pour tant de mignardises qu'ils s'accordaient pour tant de caresses qu'ils se donnaient, sur les pommettes, sur le col, et aussi partout, au hasard des petits sauts qu'ils faisaient. Car ils étaient enragés, et n'en finissaient point, s'attardant plus que de coutume à tous ces préliminaires, mais non sans raison, car les petits vieillards fanés, fardés, sentaient bien leurs forces, les mesuraient toutes, je vous assure; mais alors quelles mignonnes agaceries, et comme ils s'ébattaient ! pour ce jamais las de s'embrasser, de s'entrebecqueter ; à droite, à gauche, sur l'oreille, sur les yeux, partout.

La ville connaissait ces anniversaires. Les lendemains, avidement, elle interrogeait le Philémon et la Baucis, affluait dans la boutique pour savoir, pour tâcher de deviner jusqu'où la chose avait été.

En un mot, la ville « les » reniflait.

Gustave Coquiot.



Étude de Van Dongen.

— Si toutes les femmes en faisaient autant ça sentirait moins mauvais à l'intérieur des omnibus.

L'Abonnement gratuit à "LA VIE EN ROSE"

POUR TOUS ceux qui veulent recevoir à CRÉDIT et FRANCO

QUINZE Magnifiques Volumes sous couvertures artistiques

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES

La Proie — Roger Davienne.	**Dédé** — Achille Essebac.	**La Libertine** — Nonce Casanova.
L'Araignée Rouge — Delphi Fabrice.	**Luxuria** — Cte Paul d'Albes.	**Idole de Chair** — J. G. Holl.
Luc — Achille Essebac.	**Les Sept Beautés de la Marquise.** — Jean de la Hire.	**L'Élu** — Achille Essebac.
Satan-Dieu — Victor Mauroy.	**Partenza... vers la Beauté** — A. Achille Essebac.	**Cheu Nous** illustré. — Henri Frémont.
Chez les Pères — xxx.	**L'Augustule** — A. Giron et A. Tozza.	**Les Jésuites** Idéal et Réalité. — xxx.

Payables 4 francs par mois pendant 12 mois. — Escompte de 10 0/0 au comptant :
Envoi franco du Catalogue sur demande. Le Catalogue donne l'analyse et un extrait de chaque ouvrage.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à détacher et à adresser à **MM. Ambert et Cie**, *Éditeurs, 25, rue Lauriston, Paris.*

Je soussigné, déclare acheter les quinze ouvrages désignés ci-dessus. Ci-inclus, je vous adresse un mandat de quatre francs, et je m'engage à vous verser sur reçu, pendant les onze prochains mois, la somme de quatre francs par mois. Il est bien entendu que pendant un an, je recevrai gratuitement le journal.

Fait à..... le..... 1903.

Noms et prénoms..........

Profession ou qualité...

Domicile..........

Département..........

Envoi franco des volumes. — Recouvrements opérés sans frais pour l'acheteur le 15 de chaque mois, à partir du mois suivant celui d'achat.

Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. — Le Gérant : Émile GODARD.

Les « Educateurs »

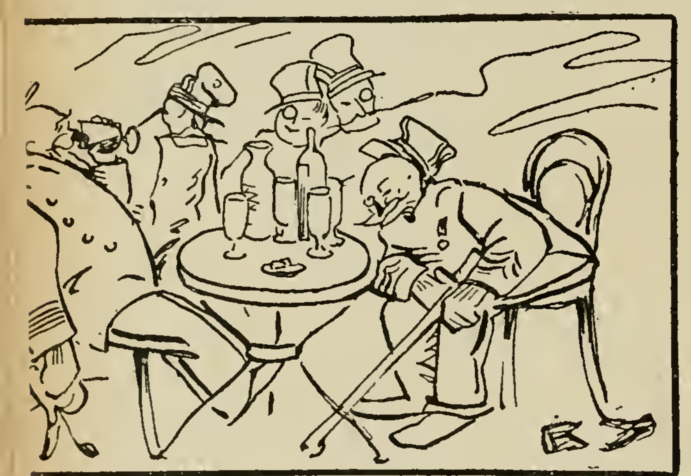
Par Delaw.



ssieurs, j'ai cru bon de vous réunir afin de
lementer plus sévèrement que jamais l'usage de
lcool dans les troupes... qu'est-ce que vous prenez
nmandant? – Ma foi, comme vous colonel une
ite absinthe – Et vous, messieurs? absinthes aussi?
rçon? 5 absinthes!



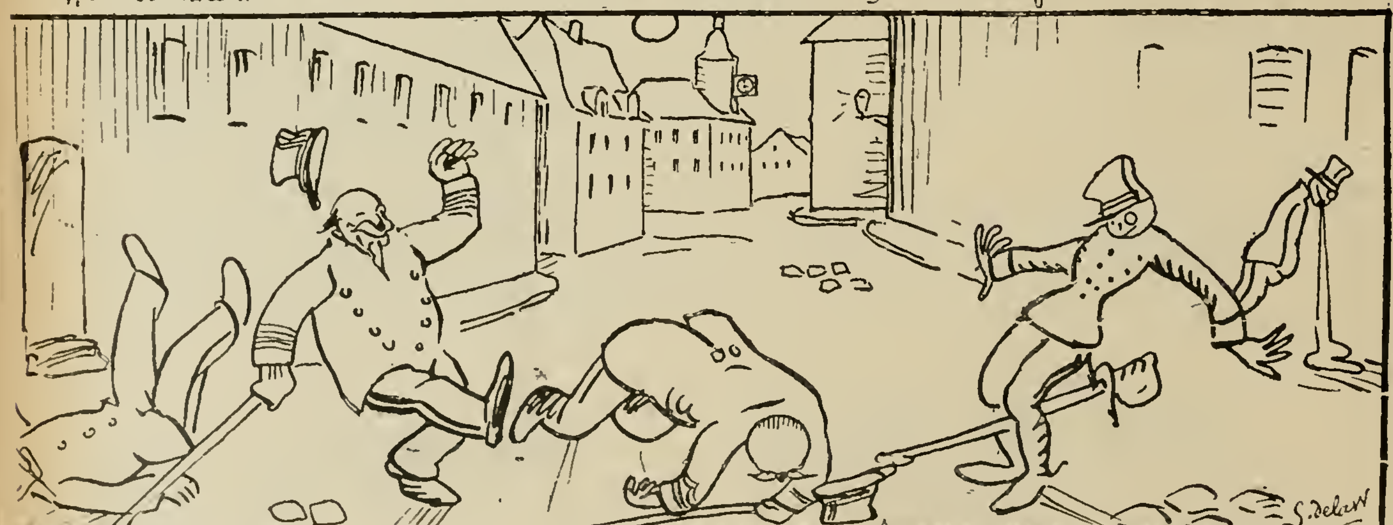
Donc, messieurs, le ministre a interdit l'alcool dans les
cantines, c'est bien; mais les hommes trouvent moyen d'en
boire au dehors; ils s'abrutissent dans les cabarets et
c'est cela que nous, les éducateurs moraux de ces
brutes, nous devons empêcher... remplissez les
verres, garçon



que nous ne pouvons faire fermer les cabarets
remière chose à faire, quand un homme rentrera
état d'ivresse au quartier est d'être sans pitié, vous
bien de mon avis? – Sans pitié, oui, mon co...olonel!
rçon, 5 ...bsinthes!



En cellule, immédiatement, et s'il y a rébellion
...la mort!. Sommes nous d'accord sur ce point?
– La mort, c'est entendu mon colonel.
– Remplissez les verres garçon!



ntenant, messieurs, que nous sommes en forme, je vous propose un petit tour en ville; halte dans
ue basse-du-Rempart; on conspuera les pekins, on éteindra les réverbères, et on défoncera la devanture de
cier à qui je dois encore cent sous. (Exeunt en fredonnant la marche de Sambre et Meuse)

N° 95.
8 Août 1903.

Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

CONFIDENCES D'ATELIER



Dessin de Louis Morin.

— *A l'hôtel !... Plus maintenant, mon cher, j'ai un très chic appartement, chambre et cuisine, et, tu sais, l'eau à discrétion !...*



Le Parasol

Nouvelle inédite d'Auguste Germain
ILLUSTRATIONS DE LOURDEY

Une chambre d'hôtel.
M. Benoist, 35 ans.
Mme Benoist, 28 ans.

M. Benoist. —Enfin, es-tu prête ?

Mme Benoist. — Je n'ai plus que mon chapeau à mettre.

M. Benoist. — Il y a vingt minutes que je t'attends !

Mme Benoist. — Oh ! écoute. Si nous sommes venus aux eaux pour que je t'entende me faire les mêmes réflexions qu'à Paris, ce n'était vraiment pas la peine. Tu aurais mieux fait de me laisser où j'étais.

M. Benoist. — Mais sapristi, nous devons aller en excursion... voir l'ancien volcan qui est éteint... J'ai commandé la voiture pour deux heures et il est deux heures et demie ! (*Apercevant le chapeau dont Mme Benoist vient de se coiffer*). Qu'est-ce que tu t'es mis sur la tête?

Mme Benoist. — C'est le dernier chapeau que ma modiste vient de m'envoyer. C'est la mode...

M. Benoist. — Je ne dis pas qu'il soit laid..., au contraire, je le trouve très joli... Mais il est plat comme une galette et grand comme ma main...; Or, réfléchis... Dehors, il fait une chaleur accablante... Je parie qu'il y a au moins trente-cinq degrés, à l'ombre.

Mme Benoist. — Eh bien ?

M. Benoist. — Eh bien, tu risques simplement une insolation et je ne veux pas que cela t'arrive. (*Montrant un énorme parasol*). Tiens, voilà ce que je me suis offert afin de me protéger contre les ardeurs du soleil, moi...

Mme Benoist (*regardant le parasol avec une stupéfaction qui lui fait ouvrir les yeux et la bouche d'une façon démesurée*). Tu as l'intention de sortir avec cet objet ?

M. Benoist. — Si j'en ai l'intention ? Mais je te crois.

Mme Benoist. — Dis : « Je te crois, Benoist », ce sera tout à fait drôle.

M. Benoist. — Enfin, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je me serve d'un parasol?

Mme Benoist. —Tu peux t'en servir tant que tu voudras lorsque tu seras seul..., mais, mon cher ami.. je te déclare...

M. Benoist. — La guerre?

Mme Benoist. — Oui... car je trouve ridicule que l'on sorte avec un objet pareil.

M. Benoist. — Tous les Anglais et les Américains, qui sont ici, en portent.

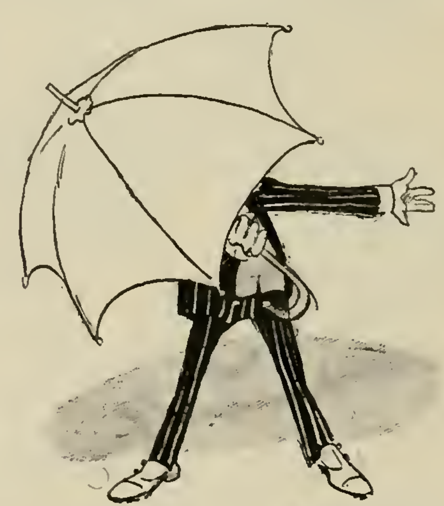
Mme Benoist. — Et les Français?

M. Benoist. — Il y en a aussi quelques-uns, parmi lesquels je suis.

Mme Benoist (*furieuse*). Eh bien, je te trouve stupide de suivre une mode pareille... Qu'une femme prenne une ombrelle, je le comprends... Mais qu'un homme s'abrite sous un ustensile semblable, je trouve cela grotesque, ridicule, absurde... Et tu entends, Benoist?

M. Benoist. — N'ouvre pas la bouche... Je suis sûr que tu vas dire une bêtise.

Mme Benoist. — Merci, je n'attendais pas autre chose de toi... Eh bien, je te dis que si tu ne lâches pas ton parasol, je ne sors pas avec toi cet après-midi.



M. Benoist. — (*Montrant un énorme parasol*)...

M. Benoist. — Tu ne ne viendrais pas voir le volcan avec moi?

Mme Benoist. — Non, si tu ne laisses pas ici ce instrument stupide.

M. Benoist (*très calme*). — Je le regrette beaucoup pour toi, Poupoule... Mais j'ai commandé une voiture découverte... Il fait un soleil accablant... Que tu risques, toi, les insolations, c'est ton affaire, mais moi, je tiens à mon cerveau... Et je n'entends pas demain être cloué au lit par une fièvre cérébrale... Viens ou ne viens pas avec moi... mais de ce pas, je m'en vais tranquille, comme Baptiste, avec mon parasol...

Mme Benoist. —Soit... Va te promener seul!

M. Benoist. — C'est ton dernier mot?

Mme Benoist. — Le dernier... Je ne tiens pas à ce que, quand mes amies me rencontreront ce soir à la musique, elle me disent: « Tiens, pourquoi M. Benoist s'est-il mis un champignon sur la tête? »

M. Benoist. — Ah! tu en es encore à t'inquiéter de ce que pensent tes amies? Eh bien, moi, je pense d'abord à moi... Tu ne veux pas m'accompagner?.. Parfait... Je prends la voiture tout seul et je vais voir de quelle façon se comporte le volcan.

II

Un quart d'heure après, M. Benoist est dans le parc, le parc aux arbres verts dont s'honore la ville d'eaux, le joli parc dans lequel il a l'habitude de se promener.

Il est là, cherchant un ami qui pourrait l'accompagner quand il tombe sur une grande Anglaise, à la physionomie délicate, à l'allure de sport-woman, avec laquelle il a déjà échangé plusieurs phrases à l'hôtel.

L'Anglaise (*désignant le parasol sous lequel M. Benoist se promène gravement*). — Oh! à la bonne heure... Vous êtes un homme pratique, vous.

M. Benoist (*flatté*). — N'est-ce pas? Je trouve qu'étant donnés la chaleur, les rayons du soleil...

L'Anglaise. — Le parasol est une chose indispensable... Tous mes concitoyens en portent, il n'y a que les Français qui n'osent pas.

M. Benoist. — On est si bête en France!

L'Anglaise. — On est plutôt timide.

M. Benoist. — Oui, on craint toujours le ridicule.

L'Anglaise. — C'est stupide! (*regardant M. Benoist avec ses deux grands yeux bleus qui brillent comme des étoiles*). — Est-ce que vous êtes ridicule, vous, de vous promener ainsi? Pas du tout, je trouve, qu'au contraire la blancheur du parasol fait ressortir très avantageusement le noir de votre barbe.

M. Benoist. — Oh! vous me flattez!

L'Anglaise. — Non... Vous êtes très bien... Très épatant...

M. Benoist.— Vous employez là des expressions. !



M. Benoist — *Oh! vous me flattez.*

On voit que vous n'êtes pas très au courant des finesses de la langue française.

L'Anglaise. — Pardon, je sais très bien ce que je dis. Vous êtes très beau!

M. Benoist. — Oh!

L'Anglaise. — Cela vous ennuie que je vous parle ainsi? Peut-être à cause de votre femme?

M. Benoist. — Elle, ah! si vous saviez combien je m'en moque dans ce moment-ci!

L'Anglaise. — Je suis célibataire, moi... Je trouve que c'est beaucoup plus commode et même plus confortable que d'être mariée.

M. Benoist (*très animé*). — Vous avez bigrement raison... Étant donnée votre physionomie, vos yeux, votre bouche et le reste, vous devez en trouver des flirts?

L'Anglaise. — Beaucoup, en effet

M. Benoist. — Seulement, voilà, vous n'aimez peut-être qu'on vous fasse la cour que si l'on est Anglais?

L'Anglaise. — Et pourquoi? La beauté n'a pas de patrie.

M. Benoist (*très guilleret*). — Ah! Ah! Alors, si je vous disais que, moi, je vous trouve très belle...

L'Anglaise. — Vous pouvez le dire.

M. Benoist. — Et, si je vous demandais de flirter ?

L'Anglaise.— Vous pourriez le faire.

M. Benoist.— Vous êtes chic, vous, très chic... Il n'y a pas à dire... Votre nation est supérieure à la nôtre... On vous fait une déclaration... Vous y répondez immédiatement par oui ou par non... Eh bien, je vais vous dévoiler toute ma pensée.

L'Anglaise. — Dévoiler ? Vous n'allez pas vous déshabiller ?

M. Benoist. — Non, dans un lieu public !

L'Anglaise. — Ce serait inconvenant... Mais, puisque vous n'allez pas vous déshabiller, dévoilez...

M. Benoist. — Si je vous proposais de venir avec moi en voiture, accepteriez-vous ?

L'Anglaise. — Yes.

M. Benoist. — Nous irions voir le volcan, vous savez le fameux volcan qui est éteint...

L'Anglaise, — Oh oui... Depuis si longtemps.

M. Benoist. — Alors, on part ?

L'Anglaise. — Immédiatement.

III

Deux heures après.

M. Benoist et l'Anglaise conversent dans une petite chambre d'auberge.

Ils sont tous deux assis dans un lit peu confortable, mais ils n'ont pas fait attention à ce léger détail.

M. Benoist (*embrassant l'Anglaise à bouche que veux-tu*). — Tu me croiras si tu veux... Mais vraiment la nation à laquelle tu appartiens est la première au monde.

L'Anglaise. — Vous pensez ce que vous dites ?

M. Benoist.— Si je le pense..? Mais tous les Français et toutes les Françaises seraient réunis là, que je leur crierais ce que je viens de te dire.

L'Anglaise. — Vous êtes enthousiasmé par moi à ce point ?

M. Benoist.— Certes... Quand je pense que si, je n'avais pas eu mon parasol, je me serais promené avec ma femme... que pendant une heure, j'aurais entendu en voiture des histoires qu'elle me raconte depuis des années et des années... Et, pourquoi ? Pour arriver à la fin à me trouver en face d'un volcan.

L'Anglaise. — Eteint.

M. Benoist. — Un tout petit volcan de rien du tout... haut comme une botte, ridicule, grotesque, absurde, devant lequel j'aurais bâillé démesurément, tandis qu'au contraire, grâce à toi...

L'Anglaise. — On ne l'a pas vu.

M. Benoist. — Heureusement : mais en revanche, j'ai passé une après-midi bien agréable.

L'Anglaise. — Et moi aussi, je te l'assure.

M. Benoist. — Il ne tiendra qu'à nous de recommencer.

L'Anglaise. — Je le souhaite bien vivement, my darling !

M. Benoist. — Est-ce que ce n'est pas plus chic



— *Un tout petit volcan de rien du tout...*

d'être ici, dans une chambre bien calme et bien fraîche que de se trouver vis-à-vis d'un monticule qui n'offre certainement rien d'intéressant.

L'Anglaise. — Certes, oui. J'ai vu l'Etna et le Vésuve... Et je vous jure qu'il n'y a pas de quoi s'emballer, comme on dit en France.

M. Benoist. — Si l'on veut voir une montagne intéressante, il n'y a qu'à aller à Paris... On la trouve, la montagne.

L'Anglaise. — Comment l'appelez-vous ?

M. Benoist. — La butte Montmartre.

L'Anglaise. — Où l'on s'amuse tant?..

M. Benoist. — Oui... Je t'y conduirai un soir, si tu viens dans la capitale

L'Anglaise. — Oh! cher, vous êtes trop aimable!... Mais une fois à Paris, vous m'oublierez... J'aime bien mieux profiter des instants pendant lesquels vous resterez dans cette ville d'eaux. Seulement, j'ai grand' peur que l'on ne puisse pas sortir souvent ensemble.

M. Benoist. — Allons donc! Ne vous inquiétez pas de cela... Je me rendrai libre aussi souvent que je le voudrai.

L'Anglaise. — Et comment ferez-vous?

M. Benoist. — Tu ne devines pas ?

L'Anglaise. — Non, dites tout de suite.

M. Benoist. — Eh bien chaque fois que je désirerai être libre, je dirai simplement à ma femme : « Je prends mon parasol. »

L'Anglaise. — Ce sera notre signe de ralliement ?

M. Benoist. — Tu as saisi, zi-zi.

IV

M. Benoist rentre à l'hôtel ; il retrouve sa femme qui, n'étant déjà pas très jolie, a éprouvé cependant le besoin de prendre un air pincé, ce qui la rend plus laide encore.

Mme Benoist. — Vous voilà enfin, Monsieur?

M. Benoist. — Oui, Madame.

Mme Benoist. — Et vous êtes satisfait de votre promenade?

M. Benoist. — Abominablement satisfait.

Mme Benoist. — Je n'en doute pas un seul instant... Du moment que vous n'étiez pas avec moi...

M. Benoist. — Il fallait venir... Je vous avais invitée.

Mme Benoist. — Je vous l'ai dit... Je ne sortirai jamais avec un mari qui se couvre du ridicule...

M. Benoist. — Croyez-vous?

Mme Benoist. — J'en suis certaine... J'ai parlé de vous à plusieurs de mes amies... Elles m'ont toutes dit : « Oh ! ma chère que vous avez bien fait... On ne peut pas sortir avec un mari pareil... » Et toutes les femmes partageront mon avis.

M. Benoist (*avec un petit sourire*). — Ne dites pas toutes.

Mme Benoist. — Si, j'en suis absolument certaine... Enfin, vous vous êtes bien amusé?

M. Benoist. — Enormément!

Mme Benoist. — J'en suis fort aise... Vous avez vu le volcan?



— *Oui .. Et chose étonnante, il est si petit...*

M. Benoist. — Oui... Et chose étonnante, il est si petit qu'il peut tenir dans une chambre d'auberge.

Mme Benoist. — Que chantez-vous là ?

M. Benoist. — Ce qui est... Et j'ajoute, que, dans les moments de colère, il parle anglais.

Mme Benoist. — Mon cher ami, il était inutile de prendre votre parasol... Vous êtes devenu fou !

M. Benoist. — Voilà qui va nous mettre d'accord... Je ne demande qu'à continuer.

Auguste Germain.

SAGE PRÉCAUTION

— *Vous avez pensé, mon ami, à faire préparer un lit pour maman qui arrive demain?*
— *Parfaitement. J'ai loué ce matin un lit-cage.....*

LES TRAINS DE PLAISIR



Dessin de Radiguet.

— *Bon Dieu de sort... quand donc qu'on sera chez soi pour pouvoir se mettre à son aise.*

MAQUEREAUX DE DIEPPE

Sébastien Douille était un garçon de dix-neuf ans qui en paraissait bien vingt-cinq pour le corporel et dix à peine pour l'intellectuel.

Evidemment, il avait dû naître dans un mont-de-piété, car il était l'individu le plus *emprunté* qui se pût rencontrer de Rouen à Marseille en passant par Montargis.

Son brave homme de père, notable industriel — il confectionnait des peaux de tigres avec des peaux de lapin — l'avait pris par tous les bouts, surtout par le bout de l'oreille, sans jamais parvenir à en tirer autre chose que des observations insanes ou incongrues.

Successivement, il l'avait placé chez différents amis, lesquels confièrent au jeune homme des travaux faciles que ce pauvre Sébastien sabotait... fallait voir !

C'est ainsi qu'il avait été *sécheur de poules mouillées* chez un rôtisseur, puis peintre sur écales de noisettes, puis graveur sur éponges, tous métiers qui n'exigent pas une connaissance approfondie des littératures comparées, mais simplement un brin de bonne volonté.

Cependant, Sébastien n'avait pu y réussir par suite de son incurable balourdise.

Depuis un mois déjà, renvoyé de sa dernière place — brûleur d'étapes — il s'exerçait à cette occupation, aussi peu fatiguante que productive, de se taper le derrière par terre, quand, un matin, le marchand de peaux de lapins, son paternel, lui tint à peu près ce langage :

— Sébastien, mon gars, voilà que tu cours sur tes vingt ans. Il serait temps, j'opine, que tu *essayasses* — l'habitude de lire le *Petit Journal* — de gagner ta vie.

— J' veux bien, p'pa, dit Sébastien.

— Tiens, voilà cinquante francs. Tu vas te rendre à Dieppe par le train qui part d'Aufay à 6 h. 57 et qui y rapplique à 11 h. 13 du matin... Ne confonds pas l'heure du départ avec celle de l'arrivée? Au marché de Dieppe, tu achèteras un lot de poissons que tu viendras revendre ici au détail, avec, naturellement, un petit bénéfice... Vois-tu, mon gars, il n'y a pas de sot métier...

— Il n'y a que de sottes gens, compléta Sébastien.

— Tu l'as dit, bouffi. Sur ce, bon voyage et bonne chance!

Sébastien Douille sauta dans le wagon à l'heure précitée et revint de Dieppe avec une cargaison de maquereaux d'une fraîcheur si relative qu'ils tuaient les asticots à quinze pas.

Fureur bleue du marchand de peaux de lapin qui administra à son benêt de fils une râclée si bien conditionnée que le malheureux bougre en gagna un torticolis.

Quelques jours après, se promenant dans la campagne, Sébastien aperçut, au croisement de deux routes, un Christ qui exhibait, comme lui, un cou douloureusement tortu.

Aussitôt, notre imbécile de se frotter les paumes, et de s'écrier, dans la joie de sa découverte :

— Ah ! ah ! toi aussi tu as acheté des maquereaux pourris!

Jacques Yvel.



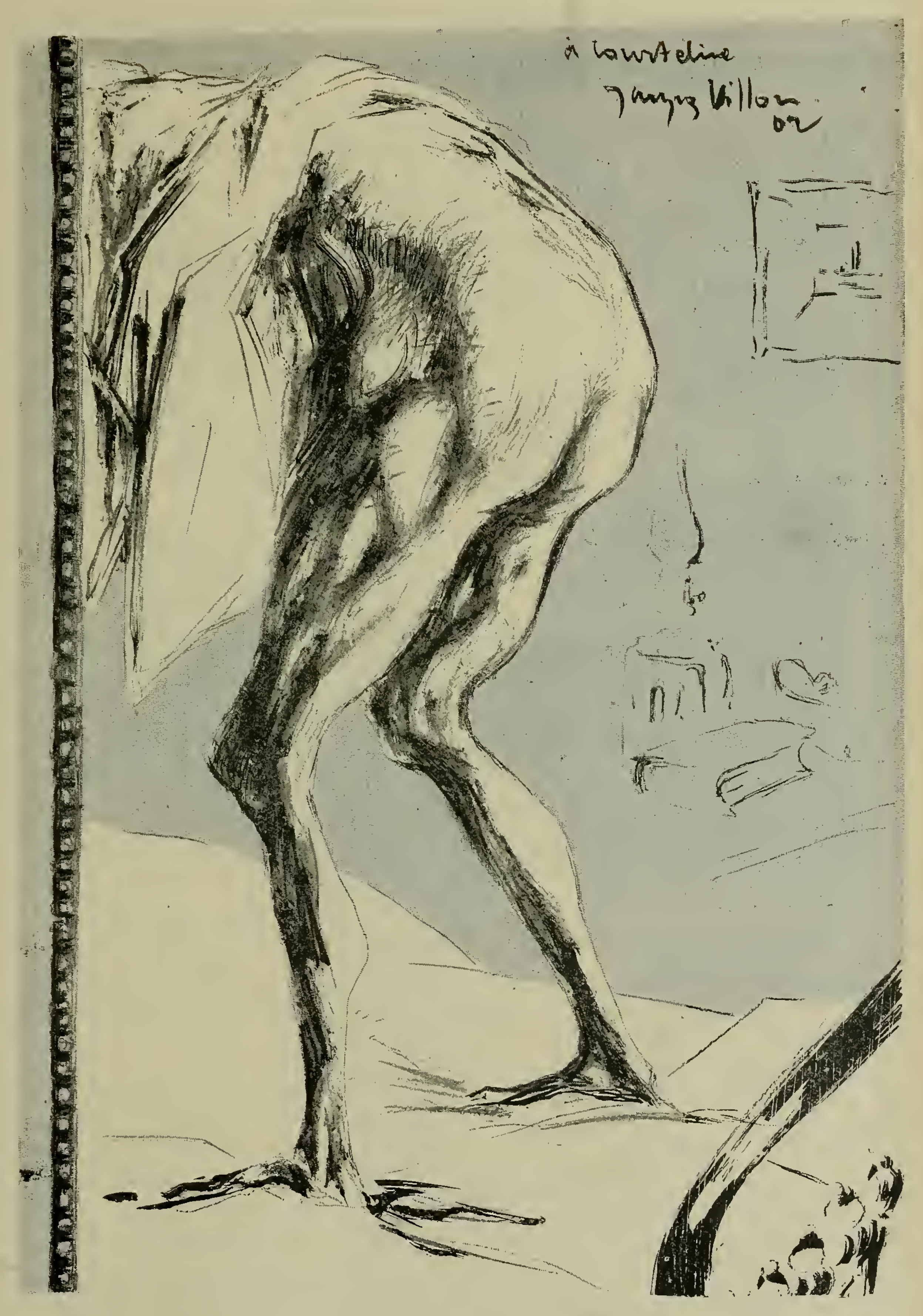
— *Vous portez des bas bleus, maintenant!*
— *Bien sûr, pour faire voir que je suis une femme de plume.*

PARDONNEZ-LUI SEIGNEUR!...



Dessin de J. Wély.

— *Mince! c'que tu en pinces pour l'ouverture de la Dame Blanche.*
— *Mais, chère amie, c'est un chef-d'œuvre consacré par des générations.*



Dessin de J. Villon.

M. Badin (instantané de cabinet de toilette).

LA FÊTE DE LA BONNE



— Pardon papa, de te déranger, mais ce soir, en faisant mes devoirs, j'ai oublié de te demander s'il faut deux é au mot..... pin..... pinçé!

AVANT LA LETTRE

Dans le petit salon qui n'est pas encore éclairé, et où tombe un crépuscule gris, Hélène de Saules et son amie Nelly sont assises toutes deux, lui, maussade et las. Le thé pris, les potins épuisés, elles subissent l'influence déprimante de l'heure, sensation toute nouvelle pour elles, qui sont par métier et par nature, les deux plus insouciantes « câlineuses » qu'on puisse rêver.

Tout à coup, bruit de portes, froufrous de pipe, parfum de lilas, blanc subtilement épandu ; dans la clarté subite des lampes qu'une femme de chambre apporte, c'est Suzanne d'Anthony qui entre, la brune et rieuse Suzanne, que rien ne mélancolise, qui prétend que tout doit se faire en gaieté — tout, oui, parfaitement! — et qui, quoique fort soigneuse de ses intérêts, n'aurait jamais accepté l'hommage avantageux du vieux baron de La Bussière, si celui-ci n'avait pas été la sémillante et joviale petite ruine que l'on connaît.

Exclamations de surprise, joyeuse, bécots, rires — naturellement, puisque Suzanne est là!

SUZANNE. — Qu'est-ce que vous pouvez bien faire là toutes seules dans l'ombre ? En voilà, une idée !

HÉLÈNE. — Nous nous ennuyons. Tu arrives bien.

SUZANNE. — Vous avez des figures! Qu'est-ce qui s'est passé?

NELLY. — Mais rien, on te dit! Nous étions maussades, sans savoir pourquoi... On a des moments... Tu ne connais pas ça, toi!

SUZANNE. — Ma foi, non... Et puis, mes enfants, aujourd'hui, je me suis plus amusée que jamais.

HÉLÈNE. — Oh! Comment as-tu fait? D'où viens-tu? De chez le baron?

SUZANNE. — Mais non, mais non... Il est amusant, oui, mais pas toujours...

NELLY. — Bah! en faisant tout ce qu'il veut!...

SUZANNE. — Ah! non, justement! Tu es étonnante, toi!

HÉLÈNE. — Tout cela ne nous dit pas d'où tu viens.

SUZANNE. — C'est vrai. J'arrive tout simplement de chez Geneviève Le Tessier.

HÉLÈNE. — De chez cette soi-disant, vertu? Tu as tes entrées partout, toi!

NELLY. — Parbleu, avec son air gamin! Personne ne la prend au sérieux! Pas même le baron!

SUZANNE. — Tu ne crois pas si bien dire, hélas! Donc, j'étais chez Geneviève... Réception tout à fait chic, des visiteuses irréprochables, une conversation d'un posé!

NELLY. — Ça ne devait guère t'aller.

SUZANNE. — Je me suis dédommagée après... Vers cinq heures, les bouches pincées s'en vont; il ne reste que quelques intimes, un petit comité; des légitimes, toujours, bien entendu, mais on se sentait plus à l'aise.

On parle mariage, amants... Vous savez ce que nous disons, entre nous, quand on ne se gène pas? Eh bien, mes petites, c'est tout à fait ça!

HÉLÈNE. — Elles vont bien, ces dames!

SUZANNE. — N'est-ce pas? On réquisitionne le maire et le curé pour les marier, mais ça n'empêche pas la robe blanche et la couronne d'oranger d'être parfois menteuses. Vous connaissez la petite Mme de Gourcy, qui nous toise toutes si dédaigneusement, à l'Hippique et ailleurs?

HÉLÈNE. — Avec ses impertinents yeux de myope? Oui, eh bien?

SUZANNE. — Eh bien! quand elle est allée à l'église, elle non plus ne... Parfaitement!

NELLY. — Ça, c'est drôle.

SUZANNE. — Ça ne datait pas de loin, mais enfin, ça y était!

HÉLÈNE. — Des détails, voyons, des détails...

SUZANNE. — Oh! tout ce que vous voudrez!... Très simple, d'ailleurs, l'histoire... Elle s'est mariée à la mairie un samedi, et à l'église le lundi... Un jour d'intervalle, quand on se sait marié, après tout, quand on a le droit... C'était bien long pour un impatient comme de Gourcy...

HÉLÈNE. — C'est vrai, tu le connais...

SUZANNE. — Un peu... Donc, en ce fameux dimanche, le pas tout à fait mari vient, comme d'habitude, continuer sa cour... Une quasi-solitude... la surveillance maternelle relâchée, occupée ailleurs, un jour d'été énervant et chaud, pervers conseiller; une chambre propice, obscurcie par les stores baissés, un moment de folie... Résultat: un mariage avant la lettre, et le lendemain, à l'église, tout se passe, bien entendu comme si rien n'était arrivé... Mensonge sur toute la ligne, par exemple, puisque!..

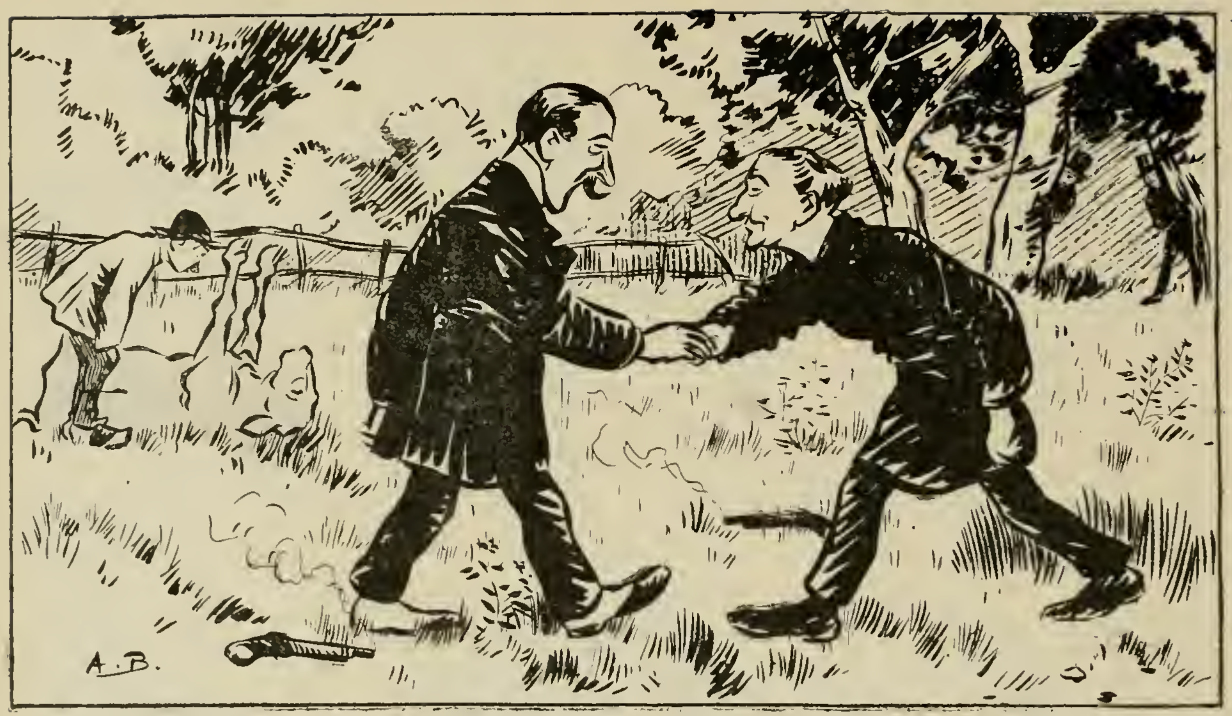
N'est ce pas amusant? Que dites-vous du potin? Est-il assez savoureux, assez inédit?

NELLY (*rêveuse et résumant l'impression générale*). — Ces honnêtes femmes, tout de même!

J. H. CARUCHET.



— Tu es bien bonne de me dire d'aller mettre mon pantalon au clou, comment est-ce que je reviendrai ensuite puisque je n'ai que celui-là?
— Tu prendras un fiacre.



Le paysan. — *Avec leu' manies d' se tirer au pistolet, ça fait déjà un cochon et un veau qu' ces chameaux-là m' tuons c't'année!*

AMÉNITÉS



— *Vous affichez toujours un profond mépris pour les femmes, mais, mon cher, nous sommes des êtres pensants... comme vous.*
— *Heu ! dépensant surtout.*

Rose et Gris

Tu demandes que l'on te dise,
Tu veux savoir pour quelle cause,
Les crevettes sont tantôt grises,
Tantôt grises et tantôt roses?

Lorsqu'au large souffle la brise,
Gonflant la misaine et les focs,
— Maître coq, apportez des bocks!
— Les crevettes sont toutes grises.

Lorsqu'à la fille du pêcheur
Les gabiers murmurent des choses
Qui font battre leur petit cœur :
Les crevettes sont toutes roses.

Qui donc a troublé vos esprits?
Portons des cierges à l'église :
Les crevettes sont toutes grises
A l'heure où tous les chats sont gris.

Roses comme un ciel de plaisir,
Roses comme une apothéose,
Ne faut-il pas nous réjouir
Qu'ainsi les crevettes soient roses?

Mais le champagne ici s'impose,
Ou le court-bouillon qui les cuise :
Pour griser les crevettes roses,
Ou rougir les crevettes grises.

Pour manger des crevettes grises,
Pour manger des crevettes roses,
Voici des Messieurs à la pose,
Que de belles dames conduisent.

Elles portent à leurs chemises,
Qui vous ont des parfums de roses,
Des bouffants et des crevés roses :
Et les petits crevés s'en grisent...

Est-ce que cela vous défrise ?
Et qu'importe pour nos névroses
Que les crevettes, grises, roses,
Soient ou bien roses, ou bien grises ?

Cueillons le jour et l'heure exquise,
Et sans souci que l'on en glose,
Nous te croquons, crevette grise,
Et toi aussi, crevette rose !

Henry Creil.





La sphère d'influence de la petite J...!

LUTTE DE DAMES

— *Vous savez lutter, jeune homme ?*
L'amateur. — *Oh, voui, m'sieu, j' suis marié.*



Étude de Kees.

L'Abonnement gratuit à la "VIE EN ROSE"

POUR TOUS ceux qui veulent recevoir à CRÉDIT et FRANCO

QUINZE Magnifiques Volumes sous couvertures artistiques

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES

La Proie — Roger Davienne.	Dédé — Achille Essebac.	La Libertine — Nonce Casanova.
L'Araignée Rouge — Delphi Fabrice.	Luxuria — C[te] Paul d'Albes.	Idole de Chair — J. G. Holl.
Luc — Achille Essebac.	Les Sept Beautés de la Marquise. — Jean de la Hire.	L'Élu — Achille Essebac.
Satan-Dieu — Victor Mauroy.	Partenza... vers la Beauté — A. Achille Essebac.	Cheu Nous illustré. — Henri Frémont.
Chez les Pères — xxx.	L'Augustule — A. Giron et A. Tozza.	Les Jésuites Idéalet Réalité. — xxx.

Payables 4 francs par mois pendant 12 mois. — Escompte de 10 0/0 au comptant :
Envoi franco du Catalogue sur demande. Le Catalogue donne l'analyse et un extrait de chaque ouvrage.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à détacher et à adresser à **MM. Ambert et Cie**, *Éditeurs, 25, rue Lauriston, Paris.*

Je soussigné, déclare acheter les quinze ouvrages désignés ci-dessus. Ci-inclus, je vous adresse un mandat de quatre francs, et je m'engage à vous verser sur reçu, pendant les onze prochains mois, la somme de quatre francs par mois. Il est bien entendu que pendant un an, je recevrai gratuitement le journal.

Fait à..... le..... 1903.

Noms et prénoms ....

Profession ou qualité ....

Domicile ....

Département ....

Envoi franco des volumes. — Recouvrements opérés sans frais pour l'acheteur le 15 de chaque mois, à partir du mois suivan celui d'achat.

Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris.

Le Gérant : Émile GODARD.

L'ANCIENNE!



Dessin de Galanis.

La République — *Je pensais bien que tu reviendrais me voir, tu as toujours eu du goût pour moi.*

N° 96.
15 Août 1903.

Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

LES GRANDES PASSIONS



Dessin de J. Wély.

— *Oh! ange adoré, c'est à peine si je me sens digne de dénouer les cordons de vos souliers.*
— *Faut-y qu'tu soies myope, mon gros, c'est des bottines à boutons.*



— *S'il croit qu'il va contenter autant de besoins pour le même prix!...*

La Cocotte

Assurément, il y en avait d'autres par la ville, mais celle-là on l'appelait tout court « la cocotte », et tout de suite, l'on savait de quoi il était question.

Elle s'était logée à l'entrée de la ville, sur la route de Paris, et le chalet qu'elle avait choisi demeurait une petite retraite tranquille, enfouie dans des boules de seringas et de fusains.

La cocotte était jolie, mais point très jeune, assuraient les gens qui s'y connaissaient. Seulement, elle se maquillait avec soin, et, dans la rue, elle n'était point dégingandée comme ses pareilles, qui marchent toujours les jambes serrées aux genoux et ouvertes du bas.

A partir de une heure de l'après-midi, elle recevait. Une sonnette sourde tintait et aussitôt apparaissait une bonne, l'air de la campagne, qui introduisait le ou les visiteurs, des gens généralement aussi vénérables que décatis.

Nous, quand les promenades du lycée nous conduisaient par là, nous étions dévorés de concupiscence, rien qu'à la vue du chalet, et nous interrogions avidement le pion qui « savait », qui s'était vanté, bien entendu, d'avoir possédé la chère créature.

Dans ce temps-là, la bicyclette n'existait point ; et nos sorties collectives ou individuelles se bornaient à battre la ville de l'est à l'ouest, quand on avait erré du nord au midi ; mais toujours, on le pense, nous revenions, au bout du compte, au pied du fameux chalet pour tâcher de « la » voir ; et nous étions, à la fin de la journée, un tas de petits chiens : terriers, bulles ou ratiers, qui tiraient, modestement ou délibérément, la langue.

Mais, somme toute, nous en étions pour notre flamme : perte d'appétit, chaleur au creux des mains, etc... et le pion nous confondait, car il nous affirmait sans répit que la cocotte était bien trop avisée pour asseoir sur sa bedaine, dont le mot seul nous désséchait, un pauvre petit derrière de gosse. Mais la soif d'amour ne se calme point avec des mots, et, en dépit de tout, nous revenions.

Le proviseur connut le péril; nos parents furent avisés et un régime de terreur commença, Pendant des jours, par lettre ou verbalement, ou nous invectiva et on nous glaça. Plus odieux encore, certains Mentors se souvinrent du musée Dupuytren, et ils nous décrivirent l'aspect des plus terribles maux. Ce fut vraiment, pendant quelque temps, une épouvante. Des « petits » qui « l'avaient vue » crurent avoir la peste et furent, à l'infirmerie, malades ; — et pendant ce temps, les Nestors, aussi vénérables que décatis, bons bourgeois voluptueux n'en perdaient pas une !

Oui, nous le sûmes, nons l'apprîmeş, attérés, démoralisés, par le pion qui se moqua enfin de nous, qui blagua nos transes et nos frayeurs. Alors ce fut un sursaut général. Nouveaux Jasons, nous jurâmes de combattre pour la toison, et un grand, qui avait de la barbe, déclara le verbe haut, qu'il « connaîtrait » la cocotte!

Comme il était pauvre, carrément nous vidâmes dans ses mains nos bourses : pécunettes et beaux louis d'or; et il fut solennellement convenu que, le premier jour de sortie arrivé, il irait chez la cocotte, et que nous tous, nous le regarderions entrer.

Enfin ce jour vint. Après un arrêt chez le coiffeur, la « barbe » se mit en marche. Altérés, tremblants, les jambes comme du coton, nous suivions. La route était déserte; il y avait justement ce jour-là comice agricole sur la Place, et notre exode, tranquillement, s'accomplissait.

Selon les instructions reçues, quand le chalet fut en vue, nous nous dispersâmes; et, comme des Apaches, l'un grimpa sur un mur, un autre se cacha derrière une haie, tous se mirent en devoir de guetter la « barbe » qui, résolument, avançait toujours.

C'était par une rude journée d'été. On cuisait, mais

quelques-uns disaient avoir froid et envie de pleurer. Une transe générale, à la vérité, nous étreignait. La « barbe » là-bas, sur la route, portait notre espoir et nos désirs. Il était le délégué, l'ambassadeur, le sublégat de nos appétits. Il sifflotait maintenant, l'air à l'aise, et d'un doigt preste, il tournait un stick, tout en tendant le torse.

Quand il fut arrivé devant le chalet, sans hésitation, il sonna ; alors, malgré notre angoisse, des hurrahs saluèrent la « barbe ».

Une fenêtre, au premier étage, s'ouvrit et la cocotte apparut. Elle sourit et referma la fenêtre.

Nos cœurs bondissait ; il nous eût été maintenant impossible d'articuler un mot ; et quand nous vîmes la porte du chalet s'entrebailler, et « la barbe » entrer, sur les pas de la servante, nous suffoquâmes de joie et d'envie.!

Nous restâmes alors combien de temps à nos postes ? Des heures, car ce ne fut que le soir que « la barbe », l'air ivre, reparut. Un inexprimable orgueil « la » redressait. Nous « la » prîmes dans nos bras et nous l'emportâmes, avides de mots pressants, obsédants. Mais « elle » souriait toujours, comme accablée d'une félicité infinie, et ce soir-là, « elle » ne voulut rien dire !

Depuis nous connûmes, à tour de rôle, la cocotte ; — et, d'ensemble, ce sont les meilleurs souvenirs de ce temps passé au milieu de cuistres, professeurs de sciences et de belles-lettres.

Little Tich.



— *Il faut vous remuer, vous montrer sur une plage a la mode.*
— *Hélas ! mes moyens ne me permettent que la* plage *Pigalle.*



— *Cristi, ma chère, vous soignez vos mains!*

— *Mais, mon ami, chez une femme du bataillon de Cythère, c'est la première chose qu'un homme bien élevé regarde!*

La Loge Officielle



— M. le secrétaire général est-il visible?

— Avez-vous une carte?

— C'te question! dit Laure d'Arlon.

Elle remit au garçon un minuscule bristol. Cinq minutes après, elle se trouvait dans le cabinet de Fligny, l'aimable secrétaire général des Folies-bouts-de-cuisses.

— Bonjour, toi! Comment va?

Fligny était ravi :

— Ça, c'est gentil tout plein, de venir me voir. Assieds-toi donc!

— Merci! Je ne peux rester que quelques instants : on m'attend chez moi.

Le secrétaire général cligna de l'œil :

— Compris!

Mais Laure d'Arlon haussa les épaules, et, du bout des lèvres :

— Eh bien! non, pas du tout... jamais dans la journée... surtout par ces chaleurs.

— Oh! moi, tu sais, ce que je t'en dis... Je ne suis pas jaloux.

— Mon chéri, j'ai un léger service à te demander.

— A la disposision de usted, veux-tu que je fasse monter de la bière? Désires-tu que je t'emmène au Bois dans mon auto à trois francs l'heure? Ou aimes-tu mieux?...

— Zut! Tu m'embêtes. Je viens simplement te demander une loge pour ce soir.

Fligny se gratta l'oreille :

— Désolé, ma chérie... désolé... il ne reste plus un strapontin.

— Tu blagues! ou bien tu me traites sur le même pied qu'un journaliste raseur.

— Je t'assure que tout est loué; la revue de Guignolet fait un argent fou.

— La revue de Guignolet! elle est d'un moche!

— Ma petite, plus une revue est moche, plus elle fait d'argent. C'est idiot, mais c'est comme ça.

— Je m'en fiche. J'ai promis à une amie une loge, pour ce soir; il me faut ma loge, ou sans ça, tu nereficheras plus les pieds chez moi.

Fligny, maintenant, se grattait le nez, toujours plus ennuyé. Enfin, il marmonna :

— Il y a bien encore... mais non, c'est impossible.

— Dis toujours.

— Eh bien! il reste la loge officielle, mais le patron la réservait au roi de Kounanie qui est à Paris pour quelques jours.

— Le roi de Kounanie! un nègre !... Tu me préfères un nègre ! Ça, c'est le comble.

— Mais ce n'est pas moi, c'est le patron. Il m'a fait annoncer, dans tous les canards, que le roi de Kounanie honorera ce soir les Folies-bouts-de-cuisses de sa visite. Tu vois d'ici sa gueule, au roi de Kounanie, s'il trouve des places occupées.

FLAIR POLICIER



— Si c'était une vraie modiste, elle n'aurait pas un carton de modiste.

— Attends! il me pousse une idée.

— Si elle est bonne, je l'adopte.

— Elle est excellente. Tu vas filer à l'ambassade et prévenir le moricaud que, pour cause de réparations urgentes, la loge officielle ne sera disponible que demain soir.

Ça va comme ça ?

— Ça va.

Munie du précieux coupon, Laure d'Arlon sauta dans une voiture, se fit conduire chez sa couturière à qui était destinée la loge. La couturière remercia vivement et, sans perdre un instant, envoya le susdit coupon à son marchand de soieries. De là, il passa chez une cocotte de deuxième ordre qui le céda gracieusement à sa fleuriste, laquelle l'offrit à son charbonnier.

Le soir, la loge officielle, gracieusement décorée, se trouva occupée par un Auverpin et sa moitié. L'Auverpin qui n'avait même pas pris le temps de se

— Madame !... C'est Monsieur le baron qui veut parler à Madame.
— Dis-lui qu'il attende que j'aie fini de prendre mon chocolat.

LES GAITÉS DE L'ANNONCE

... « *Il est inutile de recommander à nos lecteurs la fameuse marque Dupont Durand, que tout le monde connait : Sa maison existe d'ailleurs depuis 1640 etc., etc...*
— *Dans quelle rubrique lis-tu ça?*
— *Aux « Nouvelles »....*



— *Cette petite Irma : toute la journée elle se fait trimbaler en voiture.*
— *C'est logique, mon cher. Elle marche assez la nuit.*

décrasser, était noir comme un véritable nègre; et, pour aider encore à l'illusion, il portait des boucles d'oreilles en cuivre. Sa moitié, plantureuse matrone, n'était guère plus débarbouillée que son mari. Quant à sa toilette, elle n'eût pas fait trop mauvaise figure au carreau du Temple.

N'empêche qu'ils eurent tous deux leur petit succès de curiosité.

Le lendemain, on pouvait lire cet écho dans les journaux du matin :

« Hier, le roi et la reine de Kounanie ont assisté « à la représentation des Folies-bouts-de-cuisses. « Leurs Majestés ont paru prendre un vif plaisir à « la revue et elles ont donné souvent le signal des « applaudissements »

Mais les journaux du soir rectifièrent :

« Nos confrères du matin ont inséré que Leurs « Majestés kounaniennes avaient assisté à la revue « des Folies-bouts-de-cuisses.

« Nos confrères ont commis une erreur qui est « presque une inconvenance :

« *Le roi de Kounanie n'est pas marié* ».

JACQUES YVEL.

— *Mais, Monsieur, vous demandez une vierge pour votre tableau ! ! !*
— *Y a erreur !*



— *Est-ce que c'est vrai ce qu'on dit que vous avez une tante* épatante ?



Dessin de J. Wély.

— *Y a pas à dire, elle n'a pas la ligne positivement mystique !*

C'EST VRAIMENT TROP FORT!



Dessin de Georges Meunier.

— Je commence à croire, Mademoiselle, que vous le faites exprès! Voilà le troisième corset que vous me manquez... regardez-moi, de quoi ai-je l'air?... Voyez la taille que ça me fait! !

? . . . .

— *Et ton ami le paysagiste?*
— *Il ne trouvait plus de crédit à Paris, il est parti pour Angers.*
— *Oh! là, il trouvera sûrement des ardoises.*

— *Si c'est ta femme qui te met dans un pareil état.... tu lui feras mes compliments!*

LE MODÈLE S'AMUSE



— Le modèle. — *Tu m'as assez fait poser, c'est bien ton tour !*

OBSESSION



— *Toujours cette idée de monter sur les planches.*

La Récompense de Sœur Gudule

Lorsque la petite Annette est bien sage, on peut lui offrir n'importe quoi : robe rose, machine à coudre, une poupée bretonne, un petit baigneur, une armoire à glace ou une automobile; rien ne vaut la permission d'aller, le matin, se fourrer dans le lit de papa et maman pour manger son œuf à la coque, ses tartines de beurre et sa tasse de chocolat.

Un œuf à la coque, des tartines de beurre et une tasse de chocolat! Voilà, direz-vous, une jeune personne qui ne se prive de rien, et qui est joliment gâtée et dorlotée!

Oui, Madame; mais il faut qu'elle se dépêche de se faire dorloter, la petite Annette; car bientôt va venir une petite sœur, ou un petit frère, peut-être les deux (est-ce qu'on sait jamais?), et, naturellement, n'est-ce pas, il ne faudra plus songer à se faire dorloter tant que ça, lorsqu'il y aura un autre petit, et qu'on sera promu à la dignité de fille aînée!...

Et, pour commencer, plus de chaudes et douces et paresseuses matinées dans le grand lit, avec parties de tunnel sous les couvertures et cavalcades sur les genoux paternels.

Maintenant il y a une garde dans la chambre, la vieille sœur Gudule, qui est même assez effrayante avec ses lunettes et ses moustaches...

Mais, malgré ses lunettes et ses moustaches, et

FAIT DIVERS



« ...*L'assasin de la petite Germaine qui est vivement recherché par la police vient d'être arrêté dans un bouge du quartier de Grenelle juste au moment où il allait s'embarquer pour l'Amérique...* »

Le poète. — *Et si je pouvais vous le dire en alexandrins.* .

Elle. — *Inutile, mon ami, je ne comprend que le français.*

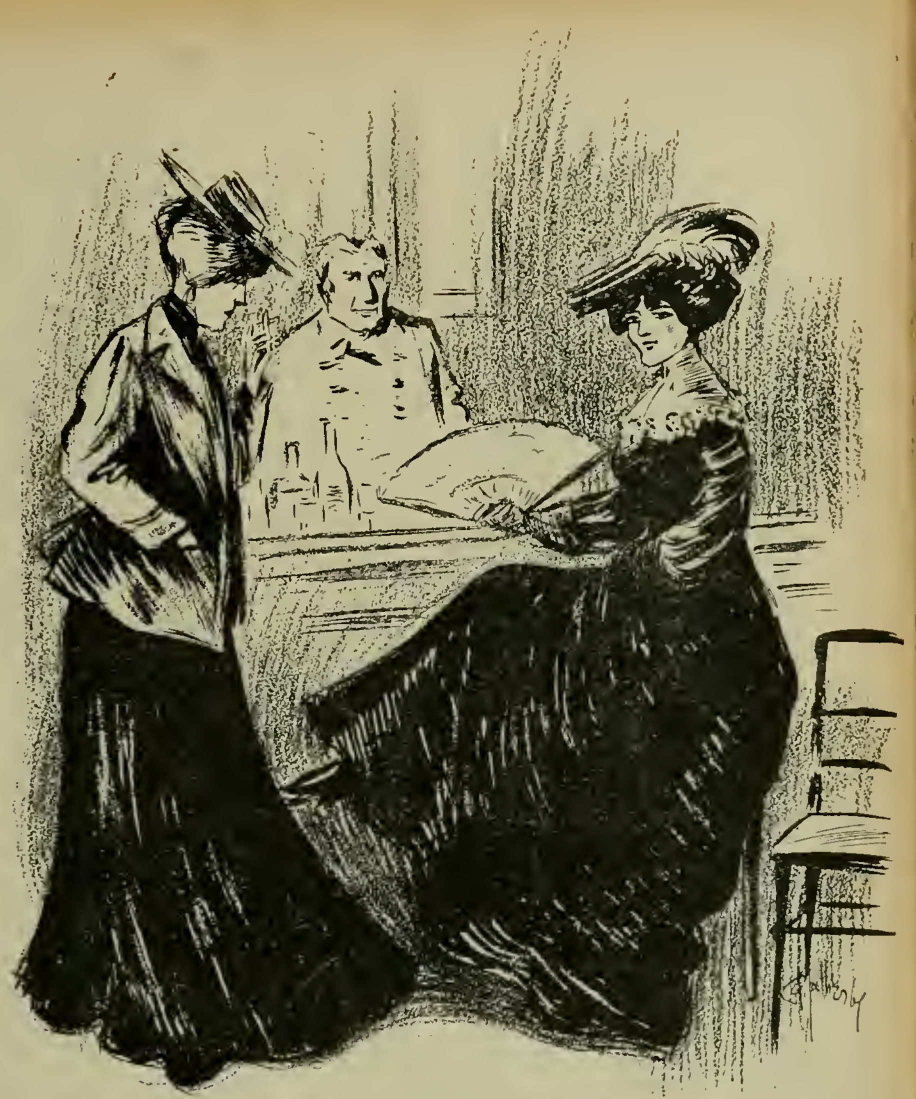
quoi qu'en puisse penser Monsieur Combes (au fait, n'est-ce pas elle qu'on avait appelée au chevet de Madame Combes quand elle était malade? n'est-ce pas elle qui, dans ses premiers langes, enveloppa le petit Edgar, c'est bien possible), malgré tout cela, sœur Gudule est une excellente femme, et qui a tôt fait d'apprivoiser la petite Annette.

Personne ne s'entend comme sœur Gudule à jouer à la marchande par exemple, à imiter les cris des animaux, à improviser une dinette avec des cailloux, des feuilles de lierre et les matériaux ingénus de la boite de constructions, et à découper les lions fantastiques dont s'ornent si inopinément les catalogues des magasins du Louvre.

Et ravie, et trépignant, la petite Annette ne sait comment témoigner assez à la bonne sœur Gudule sa sympathie et sa reconnaissance; comment la décider surtout à découper encore, toujours, d'autres lions, et, insatiable, à recommencer pour la vingtième fois de nouvelles dînettes :

— Sœur Gudule, si vous êtes bien gentille, sœur Gudule, si vous êtes bien sage, — vous coucherez demain matin dans le lit de papa ! — ...

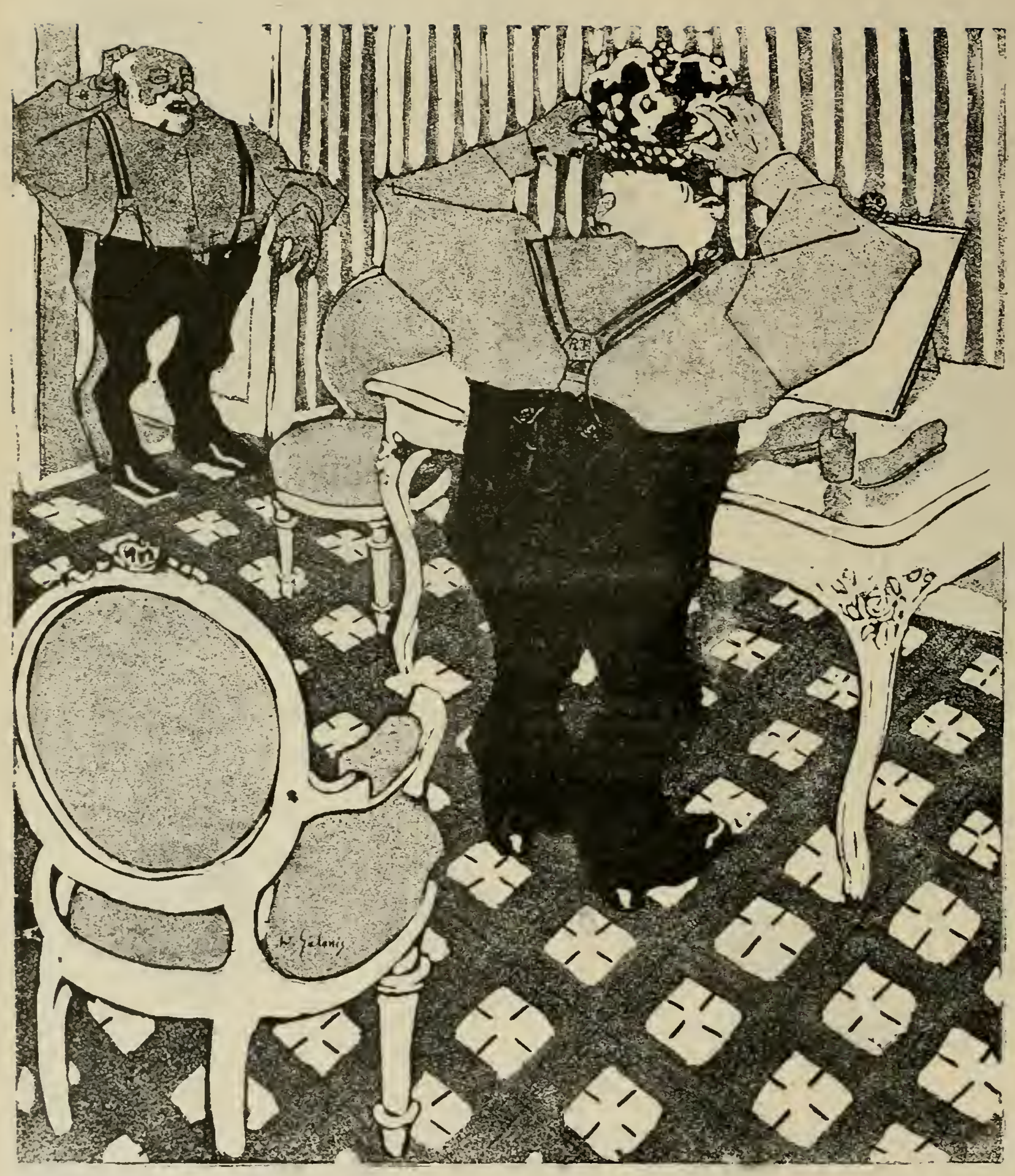
Saint-Christophe.



— Oh! moi, ma chère, il y a longtemps que j'ai jeté mon bonnet par dessus les moulins!
— Eh bien! mon petit, ça n'a pas l'air d'être par dessus le Moulin de la Galette!



Impossible ce soir, Messieurs. Pour nous autres pauvres femmes, voyez-vous, les affaires . . . . empêchent les affaires.



Dessin de Galanis.

Loubet. — *Sans compter que ça ferait monter le prix du nougat si j'arrivais à Montélimar ainsi coiffé !...*

elle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. Le Gérant : Émile GODARD.

AH ! CHALEUR



— *Et votre sablier, dites-moi, à quoi ça vous sert-il?*
— *Parbleu, à faire cuire les œufs: en ce moment les poules pondent des œufs durs.*

Dessin de J. Villemot.

N° 97.
22 Août 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

APRÈS LA VICTOIRE



Dessin de Bac.

— *Votre affaire m'intéresse beaucoup, mais ça regarde plutôt les cultes.*
— *Ah! zut, c'est à recommencer...*

DIGNITÉ BLESSÉ



Oui mon cher; il m'a traitée ce matin de « femme de peu »!.... Comme j'ai horreur des reproches, je suis décidée à devenir celle de tous ses amis!

L'Art Dramatique ambulant

LE THÉATRE ISRAÉLITE

C'est un Théâtre inconnu du monde qui s'amuse. Et cela, pour deux excellentes raisons. D'abord, il n'est point situé à Montmartre, réceptacle de toutes les attractions originales; ensuite, on n'a point coutume d'y donner des comédies à l'esprit de cantharide, délice des vieux messieurs redevenus puérils et d'éphèbes blasés, non plus que des drames à affoler les petites Parisiennes aux nerfs malades.

— Mais, direz-vous, où est-il ce théâtre?

Tantôt ici, tantôt là. Le chariot de Thespis le cahote de Londres à Paris, de Paris à New-York; et il offre aux israélites curieux de dramaturgie, des œuvres bizarres, mi-comiques, mi-tragiques, conçues par des écrivains soi-disant notables dans leur pays, en Russie — a beau mentir qui vient de loin — et interprétées par des artistes à la célébrité forcément restreinte.

Chaque année, au retour des hannetons, le Théâtre israélite étage son campement provisoire dans la Ville-Lumière.

Des affiches pittoresques, rédigées en patois allemand-polonais et imprimées en caractères hébraïques, l'annoncent à la colonie juive, du moins à cette partie de la colonie immigrée depuis peu et dont l'oreille est restée sensible aux vocables slavo-tudesques.

Les précédentes saisons, le Théâtre israélite tenait ses assises dans la salle Lancry, devant un public enthousiaste. Cette fois, il est venu s'installer rue Cadet, au Grand-Orient de France.

Question de gros sous! Mon Dieu, non! Il ne faut voir, dans ce changement de quartier, qu'une chose toute naturelle, partant très avouable : la volonté bien arrêtée du directeur d'affirmer que son entreprise est avant tout une entreprise nomade et vulgarisatrice.

Au reste, l'idée n'est pas neuve. Elle revient à Molière qui promenait ses comédies aux quatre coins de la France, récoltant chez les bonnes gens de province des applaudissements que lui refusa souvent l'aréopage des grands seigneurs.

J'ai reçu, par le canal de l'administration des postes, la plus récente affiche du théâtre israélite. Elle est typique, et les lecteurs de cette Revue ne me sauront pas mauvais gré de la mettre sous leurs yeux :

THÉATRE ISRAÉLITE

IMMENSE SUCCÈS

Mise en scène de premier ordre; décors tout neufs; costumes éblouissants; orchestre superbe de 14 musiciens. Musique à 8 h. 20; lever du rideau à 8 h. 30; 1,000 places.

Sur le placard souriaient, avantageuses, les physiono-



Dessin de Georges Meunier.

L'armée de la Vie en Rose : *L'artillerie.*

DANS LE MONDE



— *Moi, vivre dans le déshonneur! c'est bon pour des chameaux comme vous.*

LITANIES DES SAINTS IRRÉFLÉCHIS

Pour les maris et pour les femmes qui ne savent jamais où ils ont bien pu mettre leurs affaires.

— Où diable sont mes basanes,
 Suzanne, Suzanne?
— Où mon boa en castor,
 Hector, Hector?
— Où as-tu mis mes bretelles,
 Estelle, Estelle?
— Mon corset, où l'as-tu mis,
 Denis, Denis?
— Je cherche en vain la baignoire,
 Grégoire, Grégoire.
— Où est donc Lugné-Poë,
 Zoé, Zoé?
— Reste-t-il de la brioche,
 Andoche, Andoche?
— Qu'as-tu fait de l'ananas,
 Anna, Anna?
— Eh! quoi, plus de galantine,
 Justine, Justine?
— Et plus de gîte-à-la-noix,
 Benoît, Benoit?
— Plus de bouteille à la cave,
 Octave, Octave?
— Plus de liqueurs au buffet,
 Parfait, Parfait?
— Où est le sirop de gomme,
 Jérôme, Jérôme?
— Le compotier de pruneaux,
 Bruno, Bruno?

mies des principaux interprètes, tandis qu'au beau milieu de la page, en lettres énormes comme des bâtons de Zan, s'étalait le titre de la pièce :

Bar Kochba « Le Fils de l'étoile. »
Opérette en 5 actes et 15 tableaux.

— Tiens, tiens, pensai-je, *Le Fils de l'Etoile*, mais c'est précisément le titre de l'œuvre que Camille Erlanger doit faire représenter, l'hiver prochain, à l'Opéra. Si j'allais voir ça!

Je me rencontrerai peut-être avec Pedro Gailhard. L'espoir d'un coudoiement avec le directeur de notre première scène lyrique triompha de mes hésitations. Et puis, l'affiche était si alléchante!

Je m'offris donc un fauteuil au Théâtre israélite. J'aurais pu m'en offrir plusieurs, car, ce soir là, hélas! on ne refusa pas de monde.

Première désillusion: Gailhard n'était pas dans la salle.

Vous dirai-je mes autres désillusions? Et que les décors prétendus neufs paraissaient avoir servi, au Moyen-Age, dans quelque *Mystère de la Passion*? Et que les costumes « éblouissants » devaient venir en droite ligne du carreau du Temple? Et que les chanteurs, s'ils avaient l'air sévère, ne chantaient pas juste? A quoi bon?

Cependant, je reconnais volontiers que M. Goldfaden, l'auteur du *Fils de l'Etoile*, ne manque pas d'imagination, et je le loue d'avoir su confectionner une chose assez drôle d'une histoire plutôt tragique.

L'entreprise n'était point facile, je vous assure. Demandez plutôt à M. Rostand s'il pourrait tirer un vaudeville à quiproquos de sa fameuse *Samaritaine*?

En tout cas, M. Camille Erlanger peut dormir tranquille: le souvenir du Grand-Orient ne troublera pas son sommeil, et l'opérette de M. Goldfaden ne fera pas le moindre tort à son prochain opéra.

Jacques Yvel.



— *Hi, Hi, Hi, Hi, ma petite..... on n'est pas de bois.*

— Je ne trouve plus ma canne,
Christiane, Christiane.
— Mon parapluie en onyx,
Félix, Félix.
— J'avais mis là ma cravache,
Eustache, Eustache.
— Là, j'avais mis mon en-cas,
Lucas, Lucas.
— Qu'as-tu fait de ma baleine,
Hélène, Hélène?
— Où as-tu mis mon épieu,
Mathieu, Mathieu?
— Où as-tu mis ma valise,
Elise, Elise?
— Qu'as-tu fait du camembert,
Robert, Robert?
— Je ne trouve plus ma chaise,
Thérèse, Thérèse:
— Je ne trouve plus mon lit,
Oculi, Oculi?
— Ce n'est plus une existence,
Hortense, Hortense!
— Ça suffit pour ce matin,
Martin, Martin!

(*Pourra être continué*).

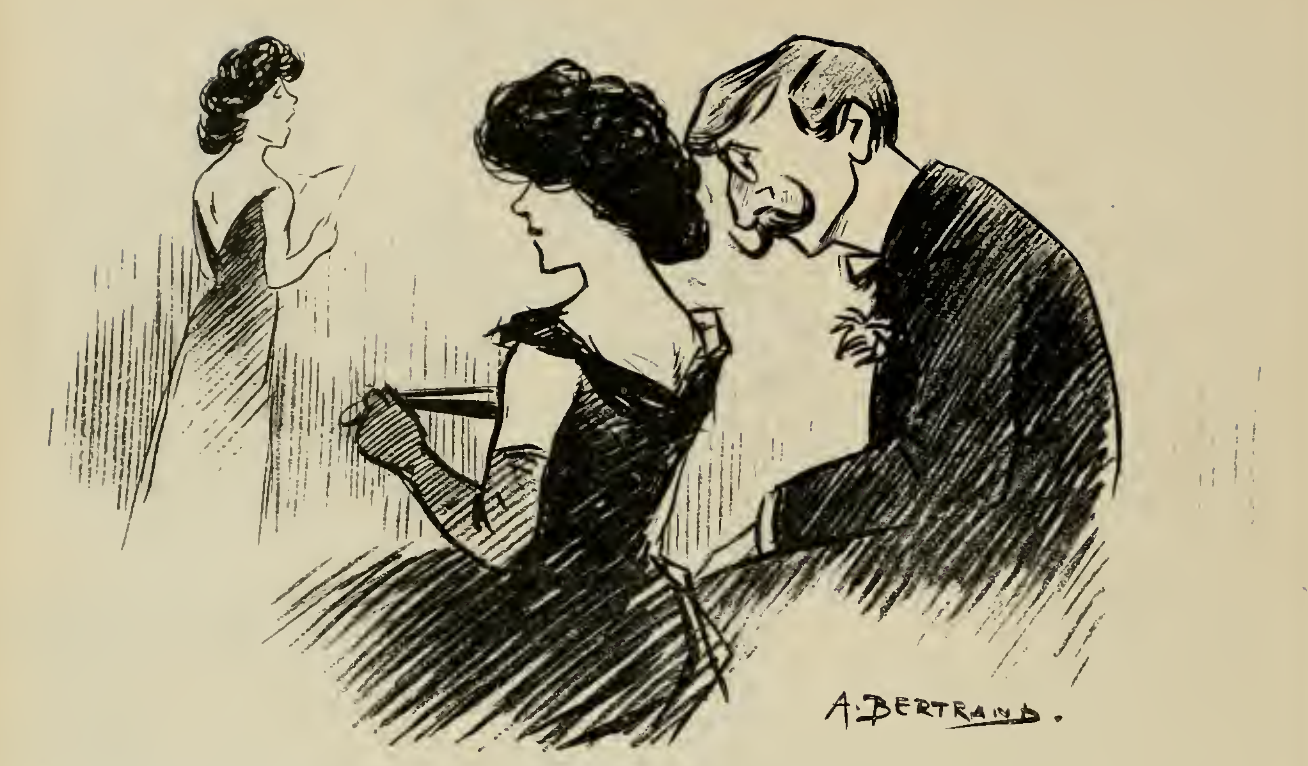
FIERVILLE.



LE SPORTSMAN. — *Mais ce qui me déplait dans la poésie, c'est qu'elle est représentée par Pégase, une rosse qui a des ailes et qui cependant n'arrive jamais.*

LE CRITÈRE

— Bayardot? c'est un d
hommes les plus honnêtes q
je connaisse : il m'a rendu l
jour cinquante louis que je l
ai prêtés...
— Ce n'est pas une crapu
— Et une autre fois ce
sous.
— Ah! le brave garçon!



— *Quelle fraîcheur, vraiment, quelle fraîcheur. C'est insensé ce que cette jeune fille a la voix fraîche!*
— *Désirez-vous votre manteau, chère Madame?*

UNE MAUVAISE SPÉCULATION

Mademoiselle Liette Deschamps
69, rue des Vinaigriers
ORLÉANS
(Loiret).

Paris, rue de Moscou, 38 *bis*.

Ma Liette,

Tu te plains dans ta dernière lettre de cette vilaine fièvre qui t'a retenue en province alors que tu te préparais à m'accompagner à Paris et tu t'irrites de ce que tes forces ne te permettent pas un aussi fatiguant voyage. Ah! si tu connaissais tous mes déboires tu bénirais cette maladie qui te retient si a propos à Orléans pour t'empêcher de commettre une folie.

Oui, tu crois comme je l'ai cru moi-même que l'occasion est unique, que Paris est un Pactole où l'on n'a qu'à se baisser pour puiser des rentes, qu'il pleut des roubles et des chèques, qu'on fait fortune en quelques mois.

Il faut en rabattre, ma Liette chérie; c'est un four un vrai four.

Tu t'étonnes, n'est-ce pas, tu vas m'accuser de mystification. Tu auras tort.

D'abord, vois-tu, nous sommes écrasées par les frais. L'autre jour, j'ai fait le compte, je dépense vingt francs par jour, sans parler de mes toilettes et, dans ce chiffre, je ne fais entrer que les sommes que je débourse réellement. quand le miché n'est pas là.

Tu comprends, la chambre, les concerts, les restaurants tout cela est à un prix exorbitant, et les voitures!

Ah! ce n'est pas comme à Orléans où les cochers sont fiers de nous conduire à l'œil. Ici, ils ont trop de clients; ils n'attendent pas après les adiposités des vieilles bourgeoises trop sanglées dans leur corset.

Mais ce qui est encore plus ruineux, ce sont les toilettes. A Paris, on est difficile; il faut que tout soit irréprochable, les dessous comme les dessus. Et ce sont des jupons, des chemises, des corsets, des pantalons, des fouillis de dentelles qu'on nous vend des prix fous à tant par semaine. C'est la faute des femmes honnêtes. Cela te surprend, ma Liette, mais elles sont souvent mieux habillées que nous, ce sont elles que les hommes suivent dans la rue; ce sont elles qui attirent les hommages et les désirs; elles passent, souples, provocantes, fleurant des odeurs chères et du haut de leurs coupés nous regardent avec pitié.

Si on vient encore chez nous, c'est parce que tout compte fait, nous coûtons moins cher: nous sommes plus abordables à la brutalité masculine et l'on risque moins avec nous.

— *Eh bien, vous ne dansez pas?*
— *Je ne demanderais pas mieux, mais, j'avais invité une jeune fille quand* un autre *imbécile est venu la chercher!.....*

Et dire qu'à Orléans nous faisions sensation avec six robes par an, une paire de souliers jaunes et des chemises douteuses?

Enfin, entre nous, c'est une concurrence désastreuse. Je voudrais que tu nous considères, ma chère, déambulant à l'Olympia ou au Palais de Glace, pressées comme les épis dans nos champs, comme les bourgeois d'Orléans à la musique.

Comment veux-tu que les hommes fassent un choix dans cette foule?

Tu te rappelles les difficultés que nous éprouvions à désigner un chapeau dans les collections de Sarah Miller. Il y en avait trop. Eh bien! c'est la même chose ici. Nous faisons l'effet des chapeaux. Ces pauvres chéris sont perplexes, ils hésitent, ils ne peuvent se décider, et souvent ils vont se coucher seuls, boudant contre leurs ventres, à moins que les plus rouées de notre phalange ne les prennent tranquillement par le bras et ne les emmènent malgré eux.

Mais il faut voir comme nous nous détestons, comme nous nous jouons les pires tours.

Dès que l'une a fait un chopin, toutes la regardent avec des yeux d'envie, la débinent à haute voix, clament ses infirmités et ses tares.

L'autre jour, aux Folies-Bergères, figure-toi Rachel, une pauvre petite gosseline qui n'a pas dix-huit ans, et que j'aime parce qu'elle est toute menue et qu'elle s'en va de la poitrine, avait eu la chance de trouver un type calé, gants clairs, pelisse doublée de zibeline, huit reflets épatant, bref un miché sérieux.

La grosse Eva Manuel, qui l'emboîtait depuis une demi-heure et l'assassinait vainement de ses œillades, a été prise de fureur dès qu'elle s'est vue dédaignée pour Rachel. Et la voilà qui se met à raconter tout haut derrière le couple un tas d'horreurs, que c'était dégoûtant de voir les hommes préférer des malades aux personnes saines, qu'il n'avait pas peur d'attraper des bacilles, et patati, et patata. Si bien que le Monsieur a plaqué Rachel. Ah! ma Liette, reste à Orléans, où d'ici peu j'irai te rejoindre; nous ne roulerons pas sur l'or, nous n'aurons pas l'automobile rêvée, mais nous vivrons notre vie modeste et tranquille de luxure bien achalandée et régulière avec notre brave clientèle de bourgeois et de fonctionnaires. Paris, vois-tu, c'est la fièvre, l'inquiétude, la trépidation, ça ne vaut rien pour la santé. Adieu, ma Liette, et mille baisers.

JACQUES CONSTANT.

***Pour** copie conforme:*



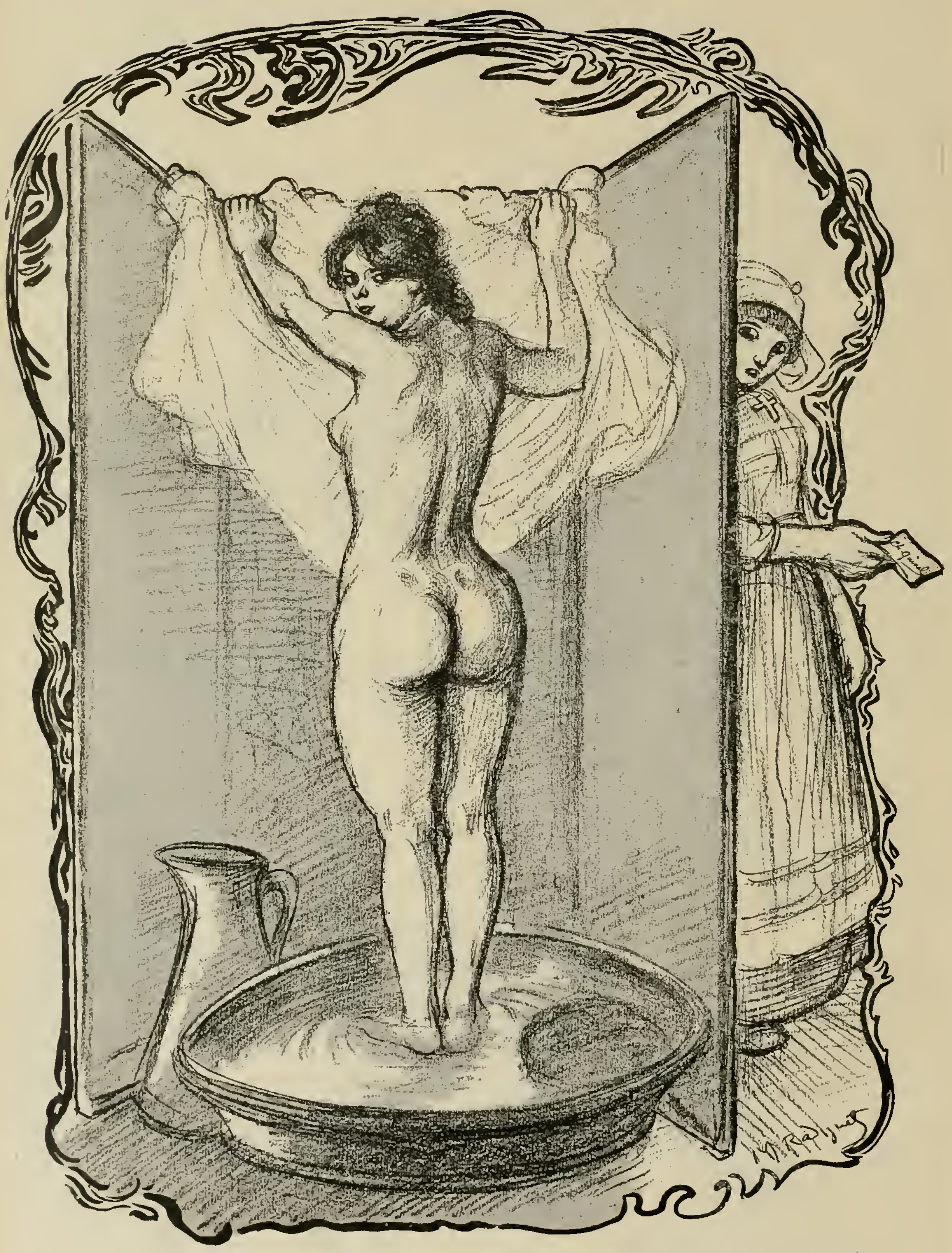
— *Vous conviendrez que 15 000 francs de rentes, sans compter les espérances, c'est encore un excellent parti.*

Je sais bien que ma fille a eu un amant, mais..... puisque vous êtes seul à le savoir!



— *Photographe, si c'est des pellicules que vous cherchez!.... j'en ai sur mon violon!...*

MÉFIANCE



Dessin de M Radiguet.

— *Madame, il y a un monsieur qui insiste, il n'a que deux mots à vous dire.*

— *Oui, oui, j' la connais celle-là, ils n'ont que deux mots à dire tout d'abord ; ensuite, si je les reçois, la conservation s'allonge et ça dure une heure !*

SAGE PRÉCAUTION



Dessin de Galanis.

— *Vous emmenez avec nous ce petit chien jusqu'à l'hôtel?*

— *Oui, mon cher, ce petit animal m'est indispensable; il a un flair surprenant... surtout pour le lapin!*



— *Vous saviez, Gaston, que mon mari est grand amateur de tableaux?*
— *Evidemment, puisqu'il vous a épousée !*

La Voix du Sang

Paulette *** carte d'or — ou plutôt, cheveux d'or — mousseuse comme le champagne même marque; capiteuse autant que capitonnée, avait cette joliesse élégante et fine qui demande à être soignée dans du coton. Le poète Félicien C... qui, malgré ses vingt ans seulement, possédait déjà le sens aigu des choses, comprit qu'il ne suffisait pas de mettre aux pieds de la mignonne : son cœur, son sang, sa vie, et sa fierté. Il promit à la jeune femme très amusée : « tous les trésors de l'Inde, en un palais de por- « phyre, sur une plage orientale où reine, revêtue d'un « exotique peplum, elle serait parée des perles fines qu'un « peuple d'esclave irait par ses ordres (ceux de Félicien), « pêcher exprès pour elle, dans une mer aux nuances de « turquoises qui agonisent... »

La réalité ne répondit pas à l'opulence du rêve.

Dans le modeste logis, sous les toits où le poète emmena sa conquête pour, dans la splendeur des suprêmes soleils, meurtrir de ses baisers les lèvres sanglantes de l'infortunée, le couple ne nagea guère dans l'or — sinon celui des cheveux de Paulette — laquelle, pour bijouterie, dut s'en tenir aussi aux « pierres précieuses de ses yeux ».

A l'époque où tant d'autres femmes jeunes et charmantes vont embellir la mer de leur radieuse nudité, elle n'eut pour ébattre la sienne que « l'onde mouvante de son caprice... » pour se désaltérer, que la « coupe d'ivresse. »

Et plus tard, alors que derrière les carreaux, la neige floconne lamentablement, que de fois n'en fut-elle pas réduite à se chauffer... à la chaleur des baisers ! à se nourrir... l'esprit de douces choses !..

Pour un peu, et, n'eût été la pudibonderie de nos mœurs excessives, son poétique amant se fût contenté, en fait de costume, de la draper somptueusement dans le manteau de la nuit.

C'est que, pour tout dire, Félicien dédaignait les mesquins profits du présent pour ne s'attacher qu'à la gloire de l'avenir. Partant, il écrivait bien moins qu'il ne faisait auprès de sa compagne ample provision d'« impressions » destinées à corser ses œuvres futures. En d'autres termes, il « préparait son élan ».

Le premier effet qu'ait sur nous le commerce des Muses n'est-il pas de nous rendre abominablement musards?

Qu'importe ! C'était sans récriminer que Paulette endurait les privations jusqu'à l'anémie; heureuse de cette chose si modeste : adorer Félicien, et en être adorée.

Vrai trésor de petite femme, comme il en faudrait des tas. Et, d'une douceur telle, que ce n'aurait pas été trop de se faire écorcher vif, cent fois pour elle !..

Un matin — mettons, maintenant que les saisons sont renversées : par une belle matinée de décembre — le poète se leva précipitamment et courut ouvrir la fenêtre. Par distraction professionnelle, il faillit cracher sur le lit qu'il venait de quitter et se précipiter dans le vide; mais il se ravisa à temps pour faire le contraire; soit : cracher par la fenêtre, et se remettre au lit. Là, il flâna un instant; puis, se décida à s'habiller à la hâte. Une importante affaire l'appelait : aller *taper* un ami, avant que celui-ci ne fût sorti de son domicile.

L'opération — comme on voit — était aussi complexe que délicate, exigeant à la fois la notion exacte du temps, et l'éloquence jointe à l'à-propos de la parole. Félicien ne se dissimulait pas la difficulté. Aussi, tout en parachevant sa toilette, « murissait-il les grandes lignes » d'un plan savamment combiné.

Au moment où, son chapeau sur la tête, il fut prêt à

NOBLESSE OBLIGE



— *Il se peut que vous soyez vicomtesse, mais cinq louis ce serait payer cher votre* particule.



— *J'vois ça à ton allure qu't'es institutrice; tu dois être errée sur toutes les langues!*

partir, Paulette à son tour rejeta drap et couverture; et, attirant son ami, lui fit de ses beaux bras un éblouissant tour du cou.

— Va vite, et reviens vite mon chéri, recommanda-t-elle, en tendant gentiment ses lèvres.

Puis, se pendant de tout son poids, en gamine espiègle, elle réitéra :

— Encore une bibise à ta petite Lilite ?

— Oui mais, et boulotter?... observa judicieusement le poète — non sans toutefois s'exécuter.

La bibise faillit faire tout manquer; Félicien s'étant mis en retard. .

Néanmoins, à la dernière minute, il retrouva l'énergie nécessaire pour s'arracher aux suaves caresses et, encore mal recravaté, se précipiter dans le tournoiement de l'escalier, dont il dégringola les six étages quatre à quatre. Il arrive à destination juste assez tôt pour, d'un maître tour de phrase, extraire de son ami une thune! De quoi subvenir pendant vingt-quatre heures à l'entretien de son ménage et de la poésie.

Fier de son triomphe, et joyeux de vivre par une journée qui commençait si bien, il reprit le chemin de chez lui, le chapeau sur l'oreille, en sifflotant un air d'Opéra.

Le soleil, d'un blanc cru, donnait aux rues humides un aspect particulièrement pimpant. Les vitrines étincelaient. Des femmes passaient en se retroussant, craintives de la boue.

L'œil émerillonné du poète se mit à caresser : ici, la courbe d'une gorge tentante; là, le modelé douillet d'un bras; ailleurs, la splendeur d'une croupe; le volume ferme d'un mollet; la cambrure d'une taille; la finesse d'une cheville; le trottinement joli d'un pied minuscule. Délicieusement il fouillait le velours des yeux sombres; frôlait le satin des clairs...

— Coquin de Printemps! maugréa-t-il d'abord, sentant la résistance de plus en plus difficile à l'étrange état d'âme qui l'envahissait.

— Mais non, se reprit-il; la faute n'est pas à la saison obscène, dont nous sommes encore loin...

Alors quoi?

Est-ce que — suprême injustice des choses — il allait devoir imputer au bonheur même dont le comblait Paulette cette griserie tendre qu'il éprouvait pour toutes les femmes ?

Inconsciemment, à une encoignure de trottoir, il échangea un sourire. Avec une grosse brune, opulente de chair, attirante de regard pervers...

Sans se rendre compte comment, il la suivit, docile dans un vieil immeuble aux murs sombres et suants...

. . . .

Il en ressortit peu après, dépoétisé, oh! combien! écœuré de banalité brutale .. Et, furieux de n'avoir plus sa thune! L'unique ressource de Paulette et lui pour atteindre sans jeûner le midi du lendemain.

Ecrasé par l'indignité de sa conduite — aussi absurde et incompréhensible d'ailleurs qu'inqualifiable — il ne sut que s'injurier d'un sonore :

— Cochon!

Qui fit retourner les passants immédiats.

Involontairement le malheureux venait de synthétiser en cette apostrophe l'explication qui le frappait tardivement comme un trait de lumière :

Depuis trois mois qu'en quête d'une nourriture à la fois reconstituante et économique, il se gavait de boudin! il s'était tout simplement rempli les veines de sang de porc; et, par suite, inconsidérément assimilé les instincts de ce bas quadrupède!

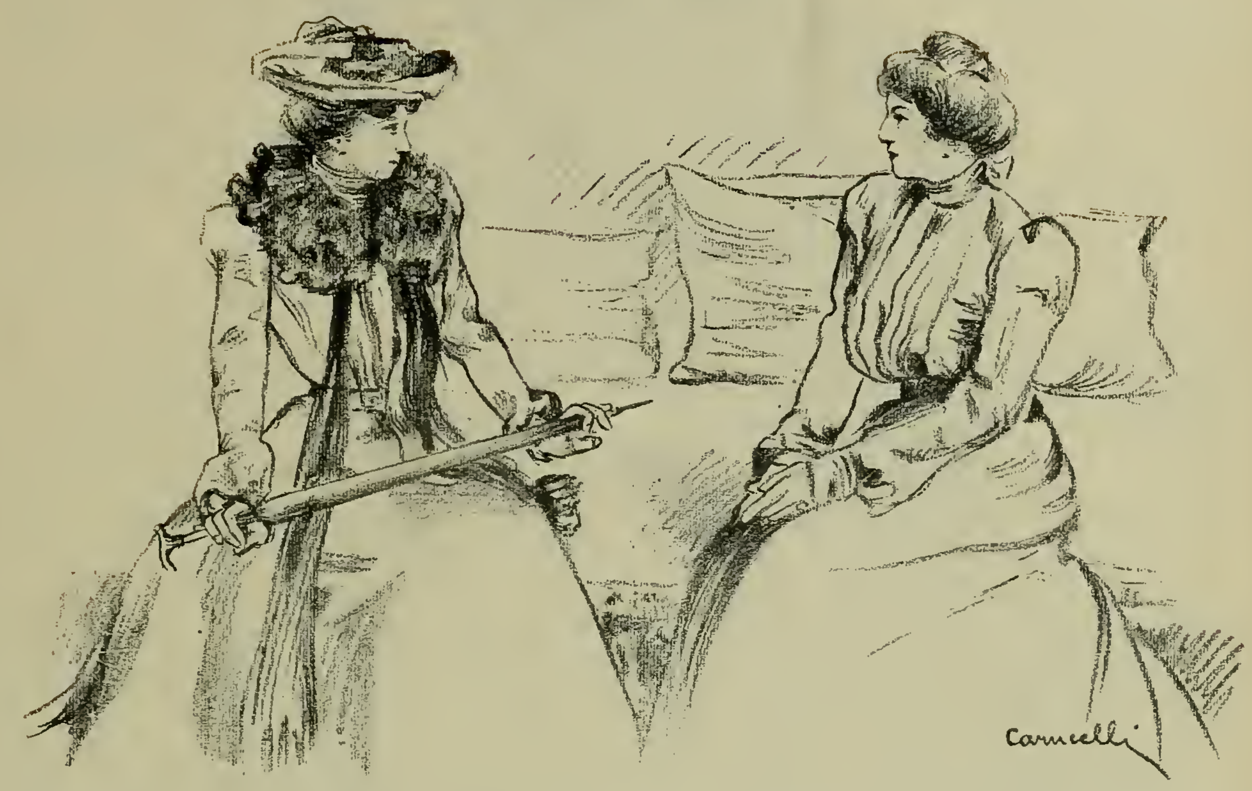
Comme c'était malin!

HENRI BACHMANN.

DANS LA GLACE



— *Vous n'avez pas honte, jeune homme, de vous mettre dans un état pareil.*



— *Ainsi, nous vivons dans une tranquilité parfaite, mais toujours à condition que nous allions chacun de notre côté.*

— *Je comprends, vous êtes des époux à sortie.*

Pas de chance

C'est une chose pénible et même humiliante à avouer, mais qui n'est, hélas, que trop vraie : je n'ai pas de chance en amour.

De toutes les maîtresses que j'ai eues — car j'ai recommencé l'expérience nombre de fois — plusieurs m'ont lâché, vraiment lâché, non pas à la suite de querelles ou de mots violents, mais plutôt, à ce qu'il m'a semblé avec une sorte de dédain mal dissimulé. Du reste, je ne les ai pas amèrement regrettées ; c'étaient des femmes un peu — comment dirai-je ? — trop exigeantes ; une existence bien réglée, pondérée, est la seule qui convienne à ma nature, et c'étaient au contraire des journées, et surtout des nuits tout à fait stupides et déséquilibrées que me faisaient passer ces charmantes créatures. Je comprends qu'on s'amuse, parbleu, moi-même, tout le premier... mais enfin, il ne faut pas abuser des meilleures choses... Quoi qu'il en soit, j'ai été lâché ; cela, c'est un fait, mais au fond, à qui cela n'arrive-t-il pas ? Vous l'avez été, ou vous le serez, un jour ou l'autre. C'est un désagrément dont je n'ai certes pas le monopole. Mais, par exemple, ce qui me paraît tout spécialement ourdi et tramé pour moi, pour ma déveine habituelle, c'est la dernière aventure qui vient de m'arriver ; et dont je suis encore aussi stupéfait qu'irrité. Ecoutez plutôt.

Il y a environ six mois, j'étais seul, sans maîtresse, le cœur et le logis également vides. Mes journées mes soirées, se traînaient pesantes : l'existence me paraissait inutile et ridicule ; enfin, j'avais la nostalgie d'un parfum de femme, d'un froufou de jupe ; vous savez ce que c'est.

Par un beau jour de juin, chez un de mes amis, à la campagne, je fis la connaissance d'une fort joli brune, un peu pâle, un peu languissante, dont l'âme désemparée me parut sœur de la mienne. Elle se faisait appeler Geneviève de Saulnoy. Nous passâmes une journée charmante, et le soir, le train nous ramena à Paris dans le même wagon. Quand nous nous séparâmes sur le quai de la gare j'avais obtenu la permission d'aller voir chez elle, rue de Berne, ma nouvelle amie. C'était un avenir délicieux qui s'ouvrait devant moi, une fierté heureuse me soulevait l'âme, les étoiles d'une belle nuit scintillaient au-dessus de ma tête... Mais, au fait, pas de lyrisme ; il n'y a guère de quoi !...

J'allai chez Elle, je crois, dès le lendemain. Elle habitait un appartement coquet, meublé avec un goût qui me plut. Nous eûmes là une de ces causeries où la stratégie amoureuse déploie à loisir toutes ses ruses... Geneviève avait le plus tendre et le plus languissant sourire ; combien était jolie sa toilette blanche, si simple, de ce premier jour !

En peu de temps, je devins le plus heureux des hommes. J'avais pour maîtresse une femme douce, paisible, d'habitudes régulières et de goûts modestes, telle enfin que je l'avais rêvée... Avec elle, point de soupers excitants, pris à des heures indues, et qui vous détraquent l'estomac ; point de ces folles nuits à outrance qui vous laissent, le lendemain, le front lourd et la bouche sèche. Parfois, nous dînions au restaurant, en tête à tête, comme de nouveaux mariés ; souvent aussi chez elle, silencieusement servis par une soubrette bien stylée... Puis, si quelque invitation ne nous requérait ni l'un ni l'autre, c'était une soirée paisible, paresseuse... Tout à fait ce qui me convenait, enfin !

C'était trop beau pour durer, parbleu ! Un jour, après un voyage forcé de deux ou trois semaines, j'arrive rue de Berne, comme d'habitude. Geneviève, prête à sortir, mettait son chapeau devant la glace. Je la trouve changée,



La traite des blanches. Etude de Jacques Villon.

bizarre, un air sémillant, provocant. que je ne lui connaissais pas. Elle me reçoit avec une froideur qui me surprend et me démonte, car je tremble tout de suite pour ma précieuse tranquillité. Néanmoins, je prends un air dégagé!

— Tu vas sortir?

— Oui.

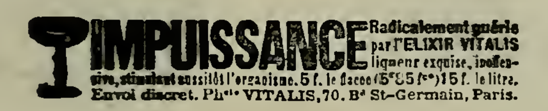
— Permets-tu que je t'accompagne?

— Non.

Ce laconisme m'effare. Je lis dans les yeux, sans douceur de ma maîtresse, qu'il s'est passé quelque chose d'irrévocable; le souvenir de la vie quiète et ouatée que j'ai menée durant des mois me donne du courage. Abandonnant toute feinte, je presse Geneviève de questions, de supplications, de menaces même: je suis, tour à tour, tragique et sentimental; je parle de notre amour, des instants inoubliables. Vaines paroles que tout cela! J'ai devant moi, au lieu de la Geneviève tendre et un peu languissante que je connaissais, une femme impertinente, gouailleuse, qui m'insulte et me raille, dont les mordantes paroles m'enlèvent en un moment toute illusion, détruisent l'édifice de bonheur dans lequel je me complaisais béatement! Notre amour? Ah bien oui! Savez-vous ce qu'avaient été pour elle ces quelques mois de tendresse paisible? Une saison de repos, tout simplement! Fatiguée par les soupers, les veilles, les folies de toute nature, contrainte d'enrayer quelque peu, sous peine de neurasthénie aiguë, elle m'avait pris, comme on se met à boire du lait, par régime; elle avait accepté mes modestes hommages comme on s'en va passer un été dans quelque coin de campagne, pour se mettre au vert et reprendre des forces. Et maintenant, rétablie, l'œil brillant, la chair rosée, toute prête pour d'autres mets plus épicés, elle se débarrassait de moi comme d'un remède devenu inutile, qu'on a pris sans goût, par raison...

Je ne l'ai pas revue De nouveau, je suis sans maîtresse, et n'ose chercher aventure; il m'est resté, de ce dernier lâchage, une insurmontable timidité. Mettez vous un peu à ma place! Comment saurais-je désormais, quand une femme me témoignera quelque complaisance, si elle n'entreprend pas une cure.

J.-H. Caruchet.



Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant:* Émile GODARD.

SALE BLAGUE



— *Prenez garde, Mme Pipelet, elle est chargée.*

Dessin de Lourdey.

N° 98.
29 Août 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

LA CHUTE DU SEPTIÈME CIEL



— *Vous gâter un pareil moment !*

Dessin de F. Bac.

La Chanson espagnole.

LA COMÉDIE PARISIENNE

Dames Seules

Dans le poste de police du XXVIe arrondissement.

Décor ordinaire de ces sortes de salons où l'on ne pose pas pour le langage académique.

Le commissaire Bonenfant, le dernier commissaire galant, est assis à son bureau, le regard pointé, tantôt sur une gigolette blonde Nini Pataud, tantôt sur une gigolette brune, Fifine Michon, lesquelles, affalées sur la banquette, pleurnichent silencieusement.

Debout devant le commissaire, l'agent Savas dépose. Comme il est plus de dix heures du matin et qu'il connaît l'ordonnance de 1830, inutile d'ajouter que l'agent Savas ne dépose pas des ordures.

Bonenfant. — Alors, agent Savas, vous affirmez que ces deux jeunes filles ont fait du scandale dans le wagon des « dames seules » ?

L'agent Savas. — V'la exactement comment que ça s'est passé monsieur le commissaire. Ces demoiselles sont montées à la station de Nogent, dans un état d'ébriété très caractérisé.

Bonenfant. — Vous vous exprimez bien, agent Savas.

L'agent Savas. — L'habitude de lire les articles de M. Lucien Millevoye. Alors donc, arrivées à la station de Fontenay, ces demoiselles se sont mises à la portière et elles ont gueulé : « T'en as un œil » !

Bonenfant *souriant.* — Si ce n'est que ça, mon Dieu, ça n'est pas bien grave.

L'agent Savas. — Oh ! c'est pas tout. Comme les autres voyageuses du compartiment priaient ces jeunesses de mettre un bouchon, elles leur ont taillé une basane, et puis elles ont chanté des chan-



— *Tu peux lui demander cinq louis, il est plein !*

sons de café-concert : *Viens Poupoule* ! et autres insanités vexatoirement subversives.

BONENFANT. — Connaissez-vous l'identité des voyageuses qui ont porté plainte ?

L'AGENT SAVAS. — Parfaitement, monsieur le commissaire. Y'avait deux vieilles filles, une masseuse de la rue de Prony, une marcheuse de la rue Bréda, une ancienne parfumeuse, et une petite dame avec un petit chien sans profession.

BONENFANT. — C'est bien. Asseyez-vous, agent Savas !

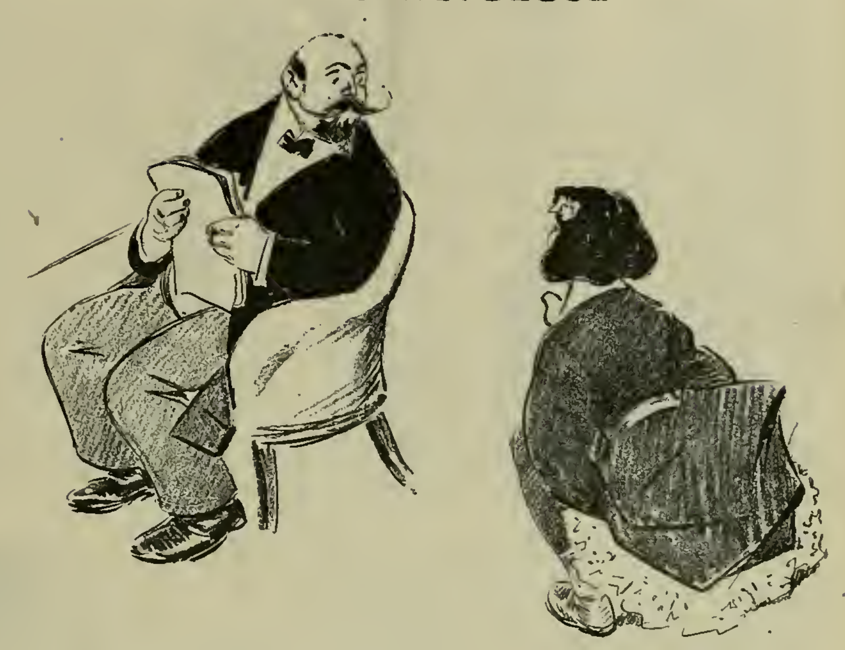
Aux gigolettes. Avancez, mesdemoiselles !

A la blonde. Vos noms, prénoms, âge et profession ?

NINI. — Nini Pataud, dix-huit ans, plumassière.

BONENFANT *à la brune.* Et vous ?

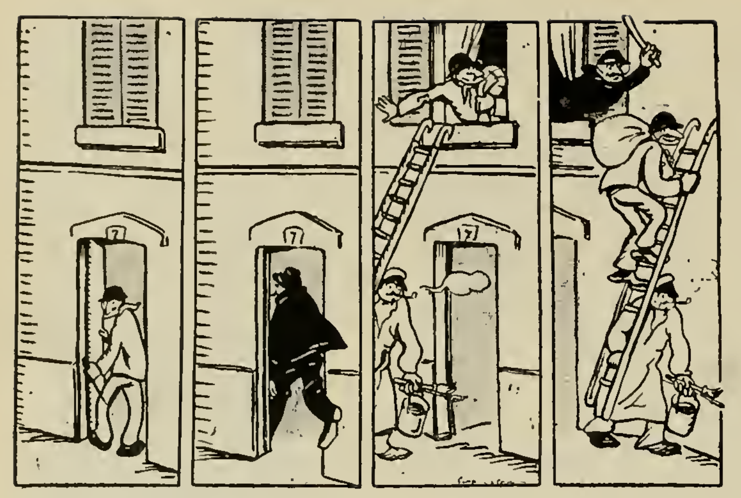
IRRESPECTUEUSE



— *Qu'est-ce que tu penses de Pie X?*
— *Tu vois, j'm'en tape le c. par terre !*

L'ANCIEN

— *J'te reconnais plus, te v'la d'la haute à présent. T'as fait un fameux pas d'puis qu'on s'est quittés.*
— *Faux-pas, tu veux dire !*



Le cambrioleur, l'agent et le peintre en bâtiment.

Fifine. — Fifine Michon, dix-huit ans aussi, on est né le même jour, trieuse de poils de lapin.

Bonenfant, *air sévère*. — Eh bien! c'est du propre, ce que vous avez fait en wagon! Vous n'avez pas honte?

Les gigolettes, *repleurnichant*. — On ne le fera plus, mon commissaire.

Bonenfant. — D'abord, d'où veniez-vous?

Nini. — De Nogent.

Fifine. — On avait briffé chez Machinvert, au bord de l'eau, et puis on avait dansé le cake-walk.

Bonenfant. — Comme ça, toutes seules?

Nini. — Mais non, mon commissaire, on était avec des jeunes gens très comme il faut...



— *Décavé, ma chère, je laisse deux cents louis sur Fil d'acier.*
— *Débandade générale quoi!*

Fifine. — Même qu'ils nous ont plaquées à la gare.

Bonenfant. — Alors vous êtes montées dans le compartiment des « dames seules » et vous y avez fait un chahut de tous les diables.

Nini. — Oh! si on peut dire! J'avais commencé les *Stances à Fléchier*.

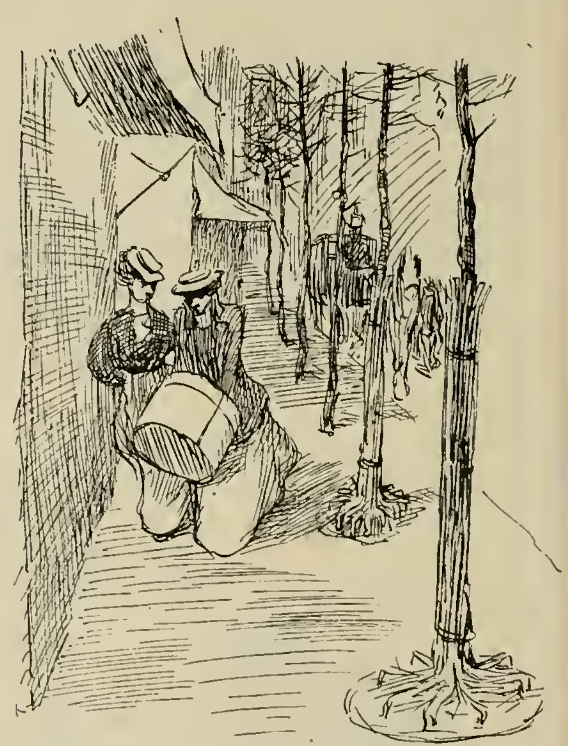
Bonenfant. — Fléchier? Tiens! je croyais qu'il n'avait fait que de oraisons funèbres.

Fifine. — Et comme c'te romance si jolie... vous la connaissez, mon commissaire? (*elle chante*):

Quelquefois, en levant un vieux...

Bonenfant. — Taisez-vous!... Continuez

Fifine. — Je disais donc, mon commis-



Quand j'lui ai dit que j'm'appelais Micheline il s'est écrié : Alors tu bois l'obstacle!

saire, comme c'té romance n'avait pas l'air de plaire à ces pimbèches, je leur-z-y ai poussé : *Viens Poupoule!* (*elle chante*):

Viens Poupoule,
Viens Poupoule...

Bonenfant. — Voulez-vous vous taire! Nous ne sommes pas au beuglant.

Fifine. — On ferme, mon commissaire.

Bonenfant. — Mais, sapristi, pourquoi êtes-vous montées dans le wagon des « dames seules »? Vous ne pouviez pas choisir un autre compartiment.. celui des fumeurs, par exemple?

Nini. — Voilà, mon commissaire, on n'est pas très fortes sur l'orthographe.

Bonenfant. — Je ne comprends pas.

Nini. — C'est qu'on avait cru lire sur la plaque :

Dames soûles

Jacques Yvel.

A LA CAMPAGNE



Dessin de Eug. Courboin.

— *Voyant la terre remuée, je pensais que tu avais semé quelque chose. Pour m'en assurer, j'y fourre le doigt et je trouve un semis fait... par un chat.*

SAGE PRÉCAUTION



— Il est gentil ton ami, mais il a le regard en dessous.
— Rassure-toi, ma chère, j'porte des pantalons fermés!

PEINTRE DE DÉTAILS

— Est-ce pour l'ensemble que te veux me faire poser?
— Non simplement pour le petit grain de beauté que tu as sur la fesse droite!

La Poésie adoucit les mœurs

La neige tombait à gros flocons et la buée dessinait sur les vitres du grand salon des silhouettes fantasmagoriques. C'était dans la campagne, à quelques lieues de Lyon. M. et Mme de Beausoleil vivaient retirés dans le château de leurs aïeux, construit sur un pic dominant le cours du Rhône. Deux jolis enfants donnaient à leur intérieur la gaîté qu'ils avaient attendue durant de longues années et qui comblait tout à coup leurs vœux lorsqu'ils étaient en droit de ne plus rien espérer.

M. de Beausoleil était un gentleman. Grand, au port beau, la moustache longue et dessinant sur ses joues une ombre étrange et droite, M. de Beausoleil se donnait plutôt trente-cinq ans que les quarante qu'il comptait réellement. Mondain et joueur, il fuyait bien souvent la solitude de la campagne pour aller passer trois ou quatre jours sans donner de ses nouvelles, en des endroits que l'on ne connaissait pas et que sa femme ne cherchait pas à connaître. D'ailleurs, notre châtelain avait un défaut dans lequel il se surpassait : celui d'être jaloux. Et si son épouse avait eu l'idée de s'enquérir du lieu où s'écoulait son absence. M. de Beausoleil en aurait assurément éprouvé, un grand serrement de cœur.

Mme de Beausoleil, bien que mondaine aussi, avait su se plier aux exigences de la vie et de la campagne; son goût se fixait sur le paysage comme la scène véritablement naturelle des affres et des plaisirs de la vie. Tout d'ailleurs était charmant dans cette campagne, où l'on ne pouvait désirer rien autre que le séjour éternel.

Or, ce soir, Mme de Beausoleil lisait, pendant que son mari, accoudé sur le guéridon, portait sur son front la main gauche, tandis que la main droite tenait une plume pointant sur une feuille blanche. Un ami de la maison, M. Destenay, était venu l'autre jour à déjeûner chez les Beausoleil, de compagnie à d'Urville, Gardenay — deux vieux garçons — Mme et M. De Rennepont — des nouveaux mariés. — Or, M. Destenay, étant garçon comme d'Urville et Gardenay, M. de Beausoleil avait braqué sur lui les lunettes de son atroce jalousie, et d'autant plus que Destenay faisait des vers qu'encore sa femme — oui, sa femme à lui Beausoleil — avait applaudi. Mais, c'était horrible ! mais c'était abominable !... Après quinze ans de mariage, il fallait qu'un Destenay s'introduise dans une maison où la joie sévissait....

Mais Destenay était poète. Et Mme De Beausoleil, donnant à ce mot son sens propre, s'était complu à peindre de fines nuances les strophes nuancées du poète. Foi de Beausoleil ! il en avait assez de ces nuances de vers et de compliments, de ces tonnalité de snobs et de prétentieux.

Mme De Beausoleil appelait Destenay : son poète; et oui, son poète... comme si une jolie femme comme la sienne avait besoin qu'on le lui dise. Mais lui, Beausoleil, avait toujours pensé qu'elle le croyait... Oh ! non, vrai, c'était trop fort

Puisqu'il en est ainsi, — pensa-t-il — puisque ma femme aime les vers, moi aussi je m'en vais en produire, moi, je m'en vais en pondre, moi aussi je vais célébrer dans la langue des dieux la lune, le soleil, Vénus, la terre, les bosquets, les ruisseaux dans les vallons...

Et Beausoleil se leva, fit claquer la porte sans mot dire et pénétra sur la véranda, comme s'il avait oublié dans sa minute d'extase poétique qu'il neigeait au dehors et qu'il faisait froid.

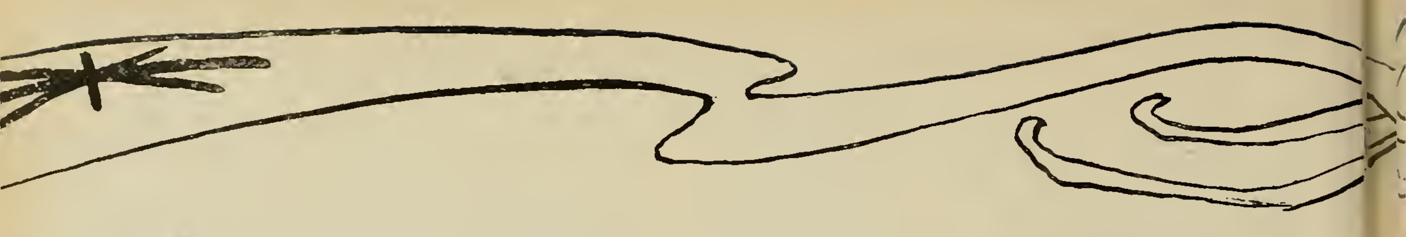
Vraiment — se dit-il, en retournant dans le salon où sa femme surprise avait suspendu sa lecture et regardait la porte close — vraiment oui, le moraliste avait raison : « La poésie et la musique adoucissent les mœurs ». J'ai essayé la poésie; une autre fois, j'essaierai la musique.

Pétrus Durel.

SURPRIS!



— J'étais sûr que tu me trompais avec Lucien.



Le Retour de Londres

LE PERROQUET DE L'ÉLYSÉE :

C'est la reine d'Angleterre
Qui s'a fichu par terre,
Au bal de l'Opéra,
En dansant la polka...

2e PERROQUET :

Le Président Loubet
Voulant la ramasser,
Son pantalon craqua,
Et son.....

M. POULET (*l'aimable secrétaire particulier de la Présidence, intervenant vivement*). — Eh ! bien, en voilà des conversations !... Et, à un moment précisément où M. Loubet revient d'Angleterre couvert de gloire, et de sympathies et d'honneurs ! Je ne sais ce qui me retient de vous faire tordre le cou...

LES PERROQUETS. — Voyons, Poulet, entre confrère... Vous qui vous appelez M. Poulet, vous ne feriez pas tordre le cou à d'autres volatiles !

M. POULET. — C'est égal, je voudrais bien savoir quel est le salaud, le mauvais patriote, le nationaliste, l'internationaliste, qui vous a appris un refrain pareil ?

LE COMPÈRE. — Voyons, cher monsieur Poulet, ne vous emballez pas : ne voyez-vous pas que cette chanson est au contraire éminemment anglophile, et faite pour proclamer la supériorité de ces étoffes anglaises dont on est si fier, de l'autre côté du détroit : « *Son pantalon craqua* ». Et, pourquoi, craque-t-il, s'il vous plaît ?

ENGLISH TAILOR :

Parc'qu'il était, parc'qu'il était
en drap de Sedan ou d'Elbeuf,
Au lieu d'être fait en éteuffe
De « his britannish Majesty. »

LES PETITES BLANCHISSEUSES. — Ta bouche, tailor ! Tout ça, c'est des histoires !..

LE COMPÈRE. — A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?..

1re BLANCHISSEUSE. — Elle tient à ce que les Français sont trop poires...

2e BLANCHISSEUSE. — Et les Françaises : J'ai une amie, chaque fois qu'elle voit un Anglais, elle croit que c'est un Mylord...

LE COMPÈRE. — Tout ce qui dit : « Yes ! » n'est pas lord.

1re BLANCHISSEUSE. — Ce qui n'empêche pas que vous qui parlez, vous le rigolo, vous êtes encore de ceux qui se croiraient déshonorés s'ils ne se faisaient blanchir à Londres..

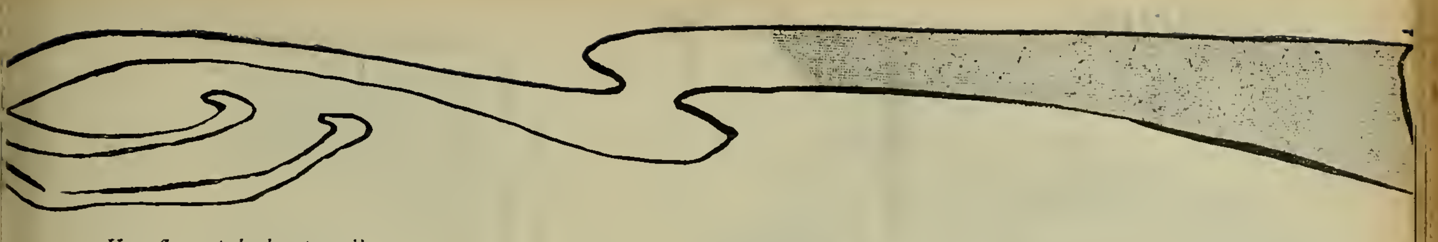
LE COMPÈRE (*finement*). — L'exemple des salades...

2e BLANCHISSEUSE — Quoi, les salades ?

LE COMPÈRE (*plus finement encore*). — Vous savez bien que, pour les faire blanchir, on les met à *l'ombre*.

TOUTES LES BLANCHISSEUSES. — Imbécile !

Le panier au bras, Blanche ou Berthe,
Un petit museau de souris
Pour les noisettes toute prête,
Le nez au vent, la jambe alerte...
On ne blanchit bien qu'à Paris.



Une fleur à la boutonnière,
En redingote et chapeau gris,
Le vieux Monsieur à favoris,
Courtoisement suit par derrière...
On ne blanchit bien qu'à Paris.

MME LOUBET (*au Président*). — Le fait est, mon pauvre mile, je viens de regarder dans ta valise : c'est lamentable ans quel état tu rapportes ton linge; je ne sais pas ce que ı as fait, tu n'as plus un faux-col !...

LE COMPÈRE (*toujours finement*). — Peut-être r en que, endant la traversée, M. le Président a compté ses chemises?

M. LOUBET. — Ah! comme vous êtes bien de votre pays, ous : incapable de résister au besoin de faire un calembour, ıême quand vous savez pertinemment que vous allez à l'en- ontre de la vérité historique :

Vous pouvez couper les amarres,
Le flot déferle, hurle, écume :
Moi, tranquillement, sur la hune,
Je fume,
Je fume ma pipe en écume :
Car je suis de Montélimar.

LE PETIT LOUBET (*celui qui vient de faire sa première com- ıunion*). — Est-ce que tu m'as rapporté quelque chose.

M. LOUBET. — Le lord-maire m'a donné pour toi un petit orte-plume en os véritable.

LE PETIT LOUBET. — Qu'est-ce qu'on voit, en regardant edans ?

M. LOUBET. — La tour de Londres, (*il fredonne*) :

T'es belle, t'es blonde,
O ma sympathique Albion!
J'en pince pour tes gros donjons,
O tour de Londres!

MME LOUBET. — Allons, à table! Tu dois mourir de faim après tant de banquets officiels!

LE COMPÈRE. — Et puis ce sont surtout ces diables de sauces anglaises !...

On vous sert, avec chaqu' service,
Des p'tits flacons, des grands flacons,
Remplis de piments et d'épices,
Et de moutarde, et d' cornichons :

TOUS :

On vous en fourr', fourre jusque-là
Aïe donc, aïe donc, vlan dans chaque plat,
Picallili, pica, pica,
Picallili, Picallila,
Fourr't'en jusque-là, —
Ca vous arrang' bien l'estomac!...

LE COMPÈRE. — C'est que, — n'est-ce pas, les estomacs : ils n'en ont pas en Angleterre!

MME LOUBET. — Allons, vous l'avez placé, vous êtes content? Eh! bien, maintenant laissez-nous dîner.

M. LOURET. — Qu'est-ce qu'il y a comme légumes? Ils m'ont dégoûté de la viande, avec leur roatsbeef : je ne mangerai que des légumes.

MME LOUBET. — Justement, j'ai fait mettre d'excellents petits pois.

LE COMPÈRE. — Encore la couleur locale! (*Personne ne comprend*). Eh! bien, dame, je suppose qu'ils sont écossés?.. (*la famille Loubet ne comprend toujours pas*) Ecossés vous êtes donc sourds : *Ecossais!* .

FRANC-NOHAIN.



— *Et puis, vous savez, petite, que j'suis docteur.*
— *Possible, mais je ne tiens pas à faire de vieux os!!!*

A LA MER

A Honfleur. Le somptueux cottage du marquis de Moncorneil, à mi-chemin de la Côte de Grâce. Au bord de la terrasse qui domine la route de Trouville, la marquise Eve de Moncorneil et Noële de Sescastels sont installées dans de confortables rocking-chairs. Les autres invités sont partis avec le marquis en mails ou à bicyclettes.

NOELE (*23 ans*). *Robe de piqué blanc, jupe courte, hautes bottines de daim gris clair enfermant, comme en des gants de Suède, deux pieds mignons, mignons;*

EVE (*30 ans*) *Robe de voile rose avec applications. Elle travaille à une tapisserie.*

EVE. — A quoi penses-tu, Noële? Tu t'ennuies?

NOELE (*vivement*). — Oh non! on est trop bien pour s'ennuyer dans ce beau parc. Quelle vue magnifique! Depuis quinze jours que nous sommes arrivés, je n'ai pas pu jouir encore de toutes les magnificences de ton château. On vit comme des fous!

EVE. — Il est certain que ces messieurs ont un entrain pour organiser des amusements! Ton mari, surtout! Tu n'as pas à te plaindre, toi qui aimes tant le plaisir.

NOELE (*sans conviction*). — Ah! oui, on s'amuse!

EVE (*l'imitant*). — Ah! tu parles! (*riant*). Comme tu dis ça! Est-ce que, après deux ans de ménage, ça ne *corderait* plus avec M. Yves de Sescastels?

NOELE. — M'en parles pas! Il m'aime trop! Il m'amuse trop! Il est trop gai! trop bruyant! trop dans le train!

EVE. — La jambe! comme nous disions au couvent! (*curieuse*) et... est-ce qu'il est trop... trop ardent, aussi?

NOELE. — Mais oui! Tu peux rire, va! Tu crois que c'est folichon un homme qui rit, qui chante, qui invente des farces, des parties du matin au soir et qui ne trouve jamais un moment pour vous dire de ces petites choses bêtes qui font tant plaisir!...

EVE. — Il ne parle pas, mais il agit...

NOELE. — Il agit trop, na!

EVE. — Ben, tu sais? Y en a qui voudraient être à ta place. C'est un beau gars, Sescastels, et un homme charmant...

NOELE. — Ecoute, Eve! T'es une sœur, pas vrai! Eh! bien, lâche-moi le coude avec mon mari: il m'assomme!

EVE (*lâchant sa tapisserie*). — Oh! que c'est intéressant! Tu vas sauter le pas, ma chérie... Mais oui, mais oui! Pas la peine de dire non, va! Avec qui, dis? Ma petite Noële, mon mignon! avec qui?

NOELE. — Ben, j'sais pas, moi! Tout de même, M. de Maugey, c'est un homme, ça, pas vrai, ma chérie? Et il doit savoir vous dire des choses...



Dessin de Jean Tild.

— *Je suis bien bâtie, dites?*

— *Merveilleusement, vous auriez sûrement un prix au concours de façades!*

LEUR SECRET

— *Sans ces fards, vois-tu mon cher, pas de collage possible* !

Eve. — Non? Hector de Mauvrey! Hector-le-Noir, comme l'appelle mon mari! Cet homme plongé dans ses livres et ses estampes!...

Noele. — Que veux-tu? Le contraste!...

La conversation est interrompue par le retour des mails.

⁂

Le soir, cotillon très animé. Dans un coin du salon, Eve cause avec Raoul de Daunes, l'un des plus enragé boute-en-train de la bande joyeuse.

Raoul. — Il n'y a que le mari qui ne voit rien et ce grand dadais de Maugey, perdu dans les nuages, qui ne s'aperçoit pas que la petite Sescastels est folle de sa belle barbe.

Eve. — Pauvre petite! Elle va se dépêcher. Mon devoir de maîtresse de maison est de donner à mes invités tout ce qu'ils désirent...

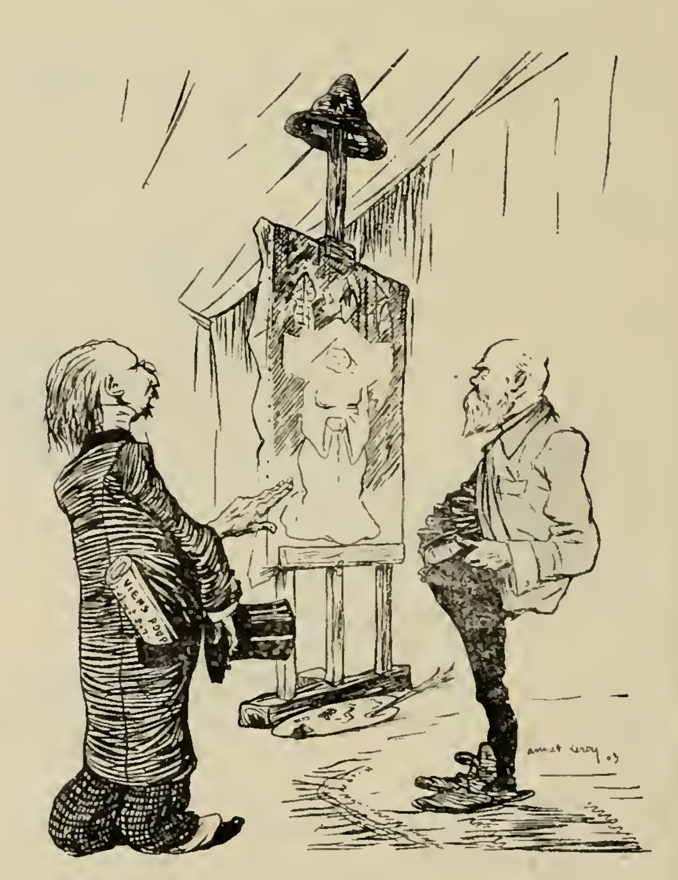
Raoul. — Absolument! Donnons-lui son Maugey.

Eve. — Oui, mais comment faire?

Raoul. — J'ai une idée. On va jouer la comédie. J'ai déniché, ce matin, dans la bibliothèque, une pièce d'un auteur parfaitement inconnu, mais qui fera tout à fait notre affaire.

Eve. — Je ne vois pas le rapport.

Raoul. — C'est bien simple. Il y a les trois personnages classiques : le mari, la femme et l'autre. Je colle ce dernier rôle à Maugey. Sescastels sera au naturel dans le mari trompé et sa femme jouera vec conviction la partie féminine de la comédie.



— *J'ai soupé des cocottes, je ne fais plus que des sœurs de charité.*



Dessin de Radiguet

— *Vrai, il t'a fait cela, à toi sa meilleure amie?*
— *Voyons Angèle, tu vois bien que je te cause à cœur découvert!*



La danse des seins.

Quand Maugey ira de sa grande déclaration et qu'elle lui répondra qu'elle l'adore depuis longtemps, personne ne s'embêtera.

Eve. — Oui, mais Sescastels ?

Raoul. — Laissez donc. Il n'y verra qu'un badinage !

*
* *

Huit jours après. Des paravents et deux vieilles tapisseries ont transformé le grand salon en théâtre. Noele est en scène. En robe de bal, elle a eu un grand succès d'épaules.

Noele (*finissant sa tirade*)... — Mon mari m'abandonne pour courir les restaurants de nuit avec cette fille... Ah ! que je suis malheureuse...

Mauvrey (*entrant et jouant avec feu*). — Malheureuse !... J'ai entendu ce mot !... Une créature comme vous, malheureuse !... Ah ! Madame, laissez mon cœur exhaler la plainte qui l'étouffe !... Je craignais de troubler votre bonheur! Fou que j'étais ! Je vous adorais en secret; votre image hantait mes nuits ! Et je n'osais parler ! Ah ! ne protestez pas ! mon cœur déborde à la fin... Je vous aime !... Je vous aime !... Je suis à vos pieds !...

Il tombe à genoux et lui baise les mains avec frénésie. La pauvre Noële est tellement émue qu'elle oublie son rôle et bafouille lamentablement. Les spectatrices ne se tiennent pas de joie. Comme les deux artistes restent cois, les yeux dans les yeux, quelqu'un lance à mi-voix :

— T'en as un œil !

La salle se tord littéralement.

Yves de Sescastels (*De la coulisse il a tout vu et, pas bête, tout compris. Il entre tranquillement*). — Que voilà donc une fâcheuse panne. Je pourrais peut-être vous indiquer la suite.

Grand brouhaha. Hector, démonté, prend le parti de se réfugier dans la coulisse. Applaudissements ironiques.

Noele, *d'un geste charmant cache sa tête sur la poitrine de son mari.*

Sescastels. — C'est contre toutes les habitudes. Pour une fois, le mari a le beau rôle.

Ovations. Rideau.

Jean Plaisir.



— Garçon, comment se fait-il que je trouve encore un cheveu dans mon potage?
— C'est pas un cheveu, c'est un poil du chat à la patronne.

Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant :* **Émile GODARD.**

LES GRANDES OPÉRATIONS



Dessin d'Iribe.

— *Tenez, le voilà, votre cœur... Est-ce enlevé, ça, hein ?*
— *Ah ! docteur... je n'en reviens pas...*

N° 99.
5 Septembre 1903.

Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE



Dessin de Georges Meunier.

— *On dit, cher Marquis, que vous êtes encore très dangereux pour les femmes...*

— *Oh ! Comtesse... Autrefois, oui... Mais maintenant ce sont les femmes qui sont très dangereuses pour moi... Mon docteur me le disait hier encore...*



— *Si c'était si gros que ça, une baleine, comment Maman pourrait-elle en avoir une dans son corset.*

LA COMÉDIE PARISIENNE

Les deux font la paire

Boulevard de la Madeleine. Riltette de Tours, vêtue comme la plus impeccable des honnestes dames, est arrêtée devant un magasin high life et semble examiner des étoffes liberty, ce qui ne lui enlève nullement la liberty — pardon ! — de voir à droite et à gauche les beaux messieurs qui, en passant, jettent des yeux concupiscents sur ses charmes plantureux, mais n'osent les louer de près.

Le bel Alphonse de Hautpont, plus hardi que les autres, s'approche de la belle fille, et le dialogue s'engage :

ALPHONSE. — Ces étoffes sont d'un soyeux... d'un chatoyant !.. Vous ne trouvez pas, Madame?

CAILLETTE, *dédaigneuse.*— Mais, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaitre.

ALPHONSE. — Je ne demande qu'à faire connaissance.

CAILLETTE. — Vraiment, Monsieur, ceci passe les bornes et je ne sais pour qui vous me prenez.

ALPHONSE. — Pour une fort jolie femme, ce qui est bien plus rare qu'on ne pense. Mais permettez-moi de me présenter : Alphonse de Hautpont, vicomte de la Courtille, seigneur des Quatre-Chemins, célibataire et rentier... très amateur du sexe.

CAILLETTE. — A la bonne heure ! Je me disais aussi : Ce Monsieur n'est pas le premier venu. Nous autres, Parisiennes du monde, nous voyons tout de suite à qui nous avons affaire.

ALPHONSE, *à part.* — Ce qu'elle se fout l'index dans l'orbite ! *Haut.* Oserai-je vous supplier, Madame, d'accepter un sorbet chez le prochain glacier?

CAILLETTE, *minaudant.*— Je ne sais si je dois... On pourrait nous rencontrer et jaser... Je tiens à ma réputation.

ALPHONSE. — Oh ! nous ne nous assoierons pas à la terrasse.

CAILLETTE. — Vous avez réponse à tout... Tenez ! j'accepte. Il me semble que je n'ai rien à risquer au bras d'un gentilhomme aussi délicat que vous le paraissez. (*A part*). Il a l'air d'une bonne poire.

(*Bras dessus, bras dessous, ils arpentent l'asphalte.*

***

(*Le cabinet de toilette de Caillette, marbre et cristal en veux-tu, en voilà. Alphonse se vaporise de Chypre, tandis que Caillette se poudrerize*).

CAILLETTE. — Dépêchons-nous, mon ami. Si mon mari rentrait !

ALPHONSE. — Oui, oui, dépêchons-nous ! (*Il entre dans la chambre à coucher, suivi de Caillette*).

CAILLETTE. — Je laisse la porte entr'ouverte pour entendre sonner.

ALPHONSE. — Comme vous voudrez, (*il s'apprête à escalader le lit.*

CAILLETTE (*le retenant par son caleçon*). — Un instant !...



— *Décidément, les huissiers c'est bête comme des oies. ç ne comprend rien et ça saisit tout...*



Dessin de A. Bertrand.

— *J'ai laché mon officier. Ah ! ma chère, si tu savais comme il était ennuyeux dans l'intimité.*

— *Pardi ! La Fontaine l'a dit : L'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté.*

— *Pour un avocat, il a raté ses effets.*



— *Ces vagues ont tout le temps l'air furieuses. Sapristi, qu'est-ce qui leur faut donc?*

ALPHONSE. — Qu'y a-t-il?

CAILLETTE. — Vous oubliez...

ALPHONSE. — Quoi donc?

CAILLETTE (*tendant la main*). — C'est cinq louis... et on paie d'avance.

ALPHONSE (*ahuri*). — Vous n'êtes donc pas?

CAILLETTE. — Une honnête femme?... Si, dans mon genre.

ALPHONSE (*aguiché par les nudités entrevues*). — Les voilà, tes cinq louis, mais tu n'es qu'une...

CAILLETTE (*après avoir carré le billet bleu*). — Oh! maintenant que t'as casqué, tu peux m'appeler catin... ça me gêne pas, j'ai l'habitude.

Elle s'insère dans les draps et Alphonse la rejoint. — Rideau.

***

Une heure après

ALPHONSE (*rhabillé*). — C'est pas tout ça, tu vas me rendre le fafiot.

CAILLETTE. — Tu dis?

ALPHONSE (*le poing levé*). — Le fafiot ou je cogne.

CAILLETE (*s'exécutant toute tremblante*). — Tiens! le voilà ton fafiot, mais tu n'es qu'un...

ALPHONSE. — Oh! ne te gêne pas, maintenant que t'as craché, tu peux m'appeler souteneur.

JACQUES [illegible].

TERRIBLE AVEU



Dessin d'Eug. Coursoin.

— *Je crois que je suis encore pincée...*

— *Comment !... Malgré la nouvelle seringue « La Malthusine » à double courant, à aspiration pivotante !... calibrée, ajustable, de la Pharmacie Humanitaire !... Je vais intenter un procès au fabricant !*



— *Vous ne pouvez pas, vous autres femmes, à cause de vos corsets droits, vous payer de faire, comme moi, ces mille et une exentricités qui sont les joies de la vie.*

Une pure jeune fille

Mon vieil ami Catrix est maire d'une charmante commune suburbaine, où foisonnent pompiers et rosières ; mais si les pompiers sont de bon aloi, c'est le diable pour trouver une rosière pas déflorée, pas encore livrée aux derniers outrages.

Mais Catrix a l'œil : des mois avant la cérémonie il va, quête par la commune, veille, passe des nuits blanches, s'embusque derrière les murs, se cache dans les hangars, enfin fait la chasse aux amoureux, tâche d'éliminer tout de suite les candidates que Vénus embrase.

Hier, j'ai reçu une lettre de lui me conviant pour le dimanche de Saint Avit à la cérémonie. Entre parenthèses, je crois bon de mentionner 'que Saint Avit est réellement nommé au mois de juin de l'année chrétienne.

Catrix avait donc trouvé une rosière. Je me rappelle ses lettres éplorées, le dépit qu'il témoignait de ne trouver que des filles grosses, déplorablement grosses, dans leur course à la médaille des mères de famille... Je suis bien heureux du bon résultat...

Du soleil, une belle fin de printemps, l'aurore d'un été cuisant, me voici en route pour la commune aux rosières... On roule... On arrive... Les pompiers, tous plumets en l'air, sont à la gare, roulent leurs baguettes sur la peau d'âne.

Je cherche des yeux Catrix... Je cherche sa figure à la Henri IV, sa barbe courte et drue, petit éventail, son nez bourbonien, ses yeux jouisseurs, sa bouche rigoleuse... Que s'est-il passé?... Bon Dieu ! je ne le vois pas!... Je m'informe... Catrix n'est pas à la gare, Catrix n'est pas venu !...

Je bondis chez lui : je le trouve dans son jardin en train de harceler une mère lapine, et il l'invective :

— Rosière, sale rosière, vas-tu rentrer!

Il me voit et se jette dans mes bras.

— Ah! pauvre ami!... Pauvre ami!

— (*Moi, apitoyé*) Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Ce qu'il y a ? je suis déshonoré!

— Mais encore?

— Oui, ami, j'avais trouvé une rosière..., quelque chose de propre, de pas coureur, un œillet, un myosotis... aux pétales bien serrés... y avait des nuits, des jours que je la veillais et...

— Et quoi?

— Et tout est foutu, à vau l'eau!...

— Mais les pompiers, tous ces drapeaux!

— Je n'ai pas pu les empêcher, tu comprends, ils tiennent, les pompiers surtout, à s'abreuver. Ah! ils se foutent pas mal de la rosière!... Eux, pour la fête, ils prendraient une vache... oui, une vache et en gésine encore!

— Mais, Catrix, mon bon vieux, tu exagères peut-être! la petite n'a pas fauté devant toi! Ce sont peut être des racontars!

— Mais non, non! même que je l'ai pris le gars, le gars coupable de tout... à peine retoiletté comme il en sortait...

— Il sortait d'où?

— Tiens, de chez la rosière!... Et tu ne te serais pas méfié de ce gars, l'air timide comme une nonne, et, par dessus le marché, le gars de l'adjoint!... Bon dieu de bon dieu!

— (*Moi, voulant tout arranger*). — Mais, l'as-tu interrogé, le coupable... As-tu eu sa confession... Il sortait peut-être des cabinets?

— Ah! oui, je l'ai interrogé... Et comme il chiallait, je l'ai poussé, je lui ai fait avouer tout, et comme excuse, car il y tient, il dit qu'il a une excuse, sais-tu ce qu'il m'a répondu?

— Non!

— Il m'a dit qu'il y avait sur la porte de la rosière, alors toute nue, en train de passer sa chemise :

Entrez sans frapper!

GUSTAVE COQUIOT.

LES INTUITIVES



— Hier, il m'a avoué qu'il m'aimait... je le savais, parcequ'il me l'avait d'abord fait sentir!

RAISON MAJEURE



— Pourquoi la fais-tu toujours de dos, ta femme?

— Parce que de l'autre côté tout le monde la reconnaîtrait.



Dessin de Galanis.

— *Tous les deux ?*

— *Oui ma chère, tous les deux, et ils ont tiré a la courte palle, et c'est la plus longue qui a commencé ?*

DÉFIANCE



Dessin de Lourdey

— *Et vous savez, je donne une prime à tout acheteur au-dessus de vingt francs.*
— *C'est justement la prime qui me fait peur.*



— Madame est à la mer, Monsieur opère, l'office seul en ma personne peut vous recevoir...

L'HUISSIER EST BON ENFANT

— Eh bien, maître Godelureau, avez-vous amené enfin la Fanny à composition ?

Cela était adressé par M. Maisons, propriétaire, à Me Godelureau, huissier, comme il redescendait du cinquième, où il était allé sommé Mlle Fanny Pervenchette, dix-huit ans, d'avoir à payer dans les huit jours les trois termes qu'elle devait audit Maisons, propriétaire farouche.

Farouche, parce que la susdite Fanny Pervenchette, belle comme l'aurore, désirable comme Vénus, de pied accorte et de main blanche, avait jusqu'ici refusé, obstinément, de s'ébattre avec le vieux, podagre et concupiscent Maisons.

Elle avait raison et elle avait tort : Raison, parce qu'il n'est rien de bon ni de séant de papillonner autour d'un tel vieux bonhomme, laid, sale et glouton; tort, parce qu'avec un peu de bonne volonté, elle eût vite amené à de bons sentiments le Céladon irascible. Un brin de causette, dans la chambre, sur le lit ou dans un fauteuil, selon ce qu'on désire, et les trois termes dûs étaient réglés, bien réglés. Il n'y avait plus qu'à laisser faire; tous les trois mois, ensuite, donner seulement un petit coup de pouce-pouce et tout était dans l'ordre.

Mais Fanny Pervenchette n'aimait que les jeunes gens, les poils follets, les petits messieurs à peine frisés. Elle becquetait ici, becquetait là, ne se posait quelque part que le temps de relever sa jupe et de pousser un petit cri, après quoi elle s'envolait, preste, ses plumes tout ébouriffées.

— Que non ! qu'elle ne veut pas payer ! répondait enfin Me Godelureau à M. Maisons. La péronnelle est difficile à réduire. Elle fait des promesses, mais c'est tout. Dame, M. Maisons, il faut attendre !

— Attendre ! répondait M. Maisons. Attendre ! vous allez bien, vous ! Mais pas du tout, il faut lui pousser l'épée dans les reins, Me Godelureau.

— Je pousse ce que je puis, M. Maisons. La petite est fortifiée, imprenable.

— Imprenable ! parce que vous ne savez par la prendre, Me Godelureau ! Avec les femmes, il faut de la décision ! Il faut lui faire peur, à Mlle Pervenchette; lui dire qu'on va la jeter dans la rue si...

— Alors, M. Maisons, elle me répond, quand je lui dis ça, qu'elle retombera dans un lit ! Les menaces, les prières, rien ne peut la forcer !

— Maître Godelureau, je saurai bien la forcer, moi.

— Allez-y, M. Maisons, moi j'y renonce !

Et, sans causer ce jour-là davantage, Me Godelureau s'éloigne, la serviette basse, les yeux mollets, avec un petit rire intérieur qu'on eût pu voir des Moulins de Corbeil, si l'on avait bien regardé, de là-bas, l'officier ministériel.

C'est que Me Godelureau est d'humeur enjouée, qu'il est assez pimpant cavalier quand il le veut. On peut lui supposer quelques coups de fortune, sans se fourrer le doigt jusqu'au coude.

M. Maisons a essayé, les jours suivants, de « forcer » Mlle Pervenchette. Il n'a attrapé qu'un tour de reins à monter les cinq étages, la face et le reste congestionnés très vilainement. Il vient encore de trouver huis clos, et il peste, et il rage; mais il se dit pourtant qu'il ne peut venir à bout tout seul de cette damnée Pervenchette, qu'il entend chanter, siffler, surtout quand elle a, la gueuse, deux paires de souliers à sa porte; — et il mande sans tarder Me Godelureau.

Celui-ci accourt, tout en forme, avec l'œil d'un émerillon et le rire d'Eros. Il est très crâne, il assure cette fois à M. Maisons qu'il en fait son affaire, et il monte.

Me Godelureau s'attarde; il s'attarde tellement que M. Maisons, inquiet, croit que la gueuse est en train de passer la cordelette, la fameuse cordelette fatale au cou de son cher huissier; et, sans attendre davantage, il monte, il gravit à perdre haleine les étages.

Il arrive à la porte, écoute... pas de doute, il entend des râles, des soupirs !

Hagard, il se penche par le trou de la serrure, et hurle, appelle son huissier.

Il se remet, il respire... c'est la voix même de son huissier qui répond, un peu essoufflée, à la vérité :

— Ne bougez pas, ne dites rien, ne forcez pas la porte, j'arrive à mes fins : *Je fais une contrainte par corps.*

Gustave Coquiot.

LES ACCIDENTS DU TRAVAIL



— Enfin, hier encore, deux clients... Sans résultat.
— Mais, ma chère, fais donc comme moi... Mets sur t porte que tu n'ouvres qu'à midi.

LA BAGUE

43, rue de Moscou, chez Victorine Durand, connue dans le monde de la galanterie sous le nom plus suggestif de Laure Cocktail.

Très rouge, les cheveux en désordre, le peignoir bleu de ciel ouvert sur la poitrine opulente, la brune enfant reconduit un grand jeune homme blond, aux joues encadrées de pattes de lapin et vêtu avec l'élégance un peu criarde d'un bookmaker ou d'un Américain du sud.

L'huis extérieur s'est à peine refermé que dans le cabinet de toilette une armoire s'ouvre et, tel un guignol d'une boîte, surgissent la tête frisée, puis le torse trapu, moulé dans un veston de velours, de celui que tout le monde, femme de chambre, concierge, fournisseurs, appellent familièrement Monsieur Gaston.

GASTON. — C'est pas trop tôt. J'étouffais dans ce placard. D'abord, ça pue : un mélange de dessous de bras, d'oppoponax et de naphtaline. Non, mais qu'est-ce que tu lui as fait à ce pante-là ? Le grand jeu, quoi ?

LAURE. — Mon chéri, il faut bien le temps.

GASTON, *consultant sa montre.* — Quarante-neuf minutes, exactement.

LAURE. — Ne te fâche pas, Gaston. Je ne pouvais pourtant pas lui dire, il y a quelqu'un qui m'attend, dépêchez-vous. Puis il avait des bottines et comme je n'ai pas trouvé le tire-bouton, j'ai été obligée de les boutonner avec une épingle à cheveux.

GASTON. — C'est vrai, je l'avais dans ma poche.

LAURE. — Tu ne m'en veux pas au moins, mon chéri.

GASTON. — Non, bien sûr. C'est le turbin qui veut ça.

LAURE. — Devine quoi on lui a donné à ta petite femme ?

GASTON. — Tu as l'air content. Il a casqué ferme ?

LAURE. — Devine.

GASTON — Un billet bleu ?

LAURE. — Pas d'argent. Il ne m'a donné qu'un louis comme pourboire à Marie, parce qu'il a pré-



— *Voyez-vous, toutes vos sonnettes d'alarmes, ça ne fait pas assez de bruit. En voilà une au moins qu'on entendra.*

tendu que l'amour ne devait pas être salarié. Mais regarde ça.

Elle lui montre une bague splendide, une marquise ornée de brillants avec au centre un rubis de toute beauté. Un rayon de soleil qui se glisse à travers un interstice des rideaux avive l'éclat des pierres, se décompose aux arêtes des facettes et jette alentour un lumineux arc-en-ciel.

GASTON. — Es-tu sûre que ça ne soit pas du toc.

LAURE. — C'est ce que j'ai craint tout de suite. Mais tu vois, l'anneau est contrôlé, c'est bien de l'or. Et puis elle est montée comme l'émeraude qu'on m'a donnée à Trouville.

GASTON. — Si c'est du vrai, ça vaut deux mille balles!

LAURE, *l'embrassant*. — Oh! Gaston que je suis contente!

GASTON. — Qu'est-ce que tu vas en faire?

LAURE. — Tu ne penses pas que je vais la garder. Tu iras me la laver.

GASTON.— Entendu. Tout de même si c'était faux. Ce n'est pas naturel qu'on offre comme ça une babiole de deux mille francs pour quarante-neuf minutes de plaisir.

LAURE. — C'est sûrement un étranger, bien qu'il n'ait pas d'accent. Ces gens-là sont généreux. Celui-ci possède peut-être une mine de diamants.

GASTON. — Sûrement qu'un Parisien ne serait pas si poire.

LAURE. — Oh! les Parisiens, c'est des poseurs de lapins.

GASTON. — Laure, n'insulte pas ton pays. Moi qui suis né faubourg du Temple, est-ce que je suis un pignouf, par hasard?

LAURE. — Mais toi, tu n'es pas un miché. Tu es mon petit homme chéri.

Elle s'assied sur ses genoux et l'embrasse amoureusement. Lui, bon prince se laisse câliner un peu dédaigneusement, comme il sied à un homme qui connaît sa supériorité.

Un silence coupé de bruits de baisers.

LAURE. — Qu'est-ce que ta petite femme va t'offrir avec le prix de la bague?

GASTON. — Le chronomètre en or que tu me promets depuis si longtemps.

LAURE. — C'est entendu, et encore?

GASTON. — Je donne ma langue au chat.

LAURE. — Un voyage à Biarritz.

GASTON. — Madame, je suis à vos ordres.

LAURE (*dansant le cake-walk*). — On va voir les Pyrénées! on va voir les Pyrénées! Ollé! Ollé! Et puis, tu sais, ça ne m'empêchera pas de travailler. Il paraît que c'est bien fréquenté.

GASTON.— Avant tout ça, faut savoir si tes pierres sont vraies.

LAURE. — Oh! c'était un type trop chic.

GASTON. — Qu'est-ce qu'il vend?

LAURE. — J'ignore. Il m'a dit partir ce soir pour l'étranger. Dis donc, c'est Carmen qui va être jalouse de ma bague.

GASTON. — Elle t'a vue avec lui?

LAURE. — Non. Elle était encore en train de soûler la concierge, qui monte à tout instant boire



— C'est la première fois qu'il se bat?
— Oh non. Il s'est déjà battu souvent... avec sa femme.



— *Je te le jure, j'ai trompé mon mari une seule fois.*
— *Je comprends, tu ne lui as fait porter qu'une seule corne ; alors c'est un rhinocéros.*

du mêlé-cass avec elle. Ah ! on peut entrer ou sortir, personne n'en aperçoit rien.

GASTON.— C'est pas prudent. As-tu lu hier soir l'assassinat de Diane de Montorgueil.

LAURE. — Cette pauvre fille. Je la connaissais bien. Nous avons fait le Rat-Mort et l'Abbaye bien longtemps ensemble. C'est égal, en plein jour. Il en a, du culot, le Monsieur qui a fait le coup. J'en ai froid dans les os. Heureusement que moi, j'ai mon Gaston qui me protège.

GASTON. — Bien sûr. Malheureusement je ne suis pas toujours là. Tiens, donne-moi ton bijou. Je vais m'assurer de ce pas que ce n'est pas du Bluze.

SAURE. — Voilà. Au revoir, mon chéri.

GASTON. — Au revoir. Tu n'aurais pas quelques sous que je prenne l'omnibus...

(*Dix minutes plus tard, chez un grand bijoutier du boulevard des Capucines*).

GASTON. — C'est une bague que ma sœur voudrait vendre.

LE BIJOUTIER.. — (*Il examine attentivement le bijou, tressaille de surprise et regarde du coin de l'œil Gaston anxieux.*) C'est une fort belle bague, Monsieur, qui a dû coûter environ 2.500 francs. De qui Madame votre sœur la tient-elle?

GASTON. — C'est un cadeau.

(*Sous prétexte de peser l'objet, le bijoutier disparaît dans l'arrière-boutique pour y consulter la description des bijoux volés à la malheureuse Diane de Montorgueil. Il lit : Une montre or incrustée de brillants... une bague or dite marquise ornée de brillants avec, au centre, un rubis...*

Plus de doute. A voix basse, il donne une recommandation à son commis, qui disparaît.

Cinq minutes plus tard, un fiacre stationne devant le magasin et deux agents y poussent Gaston effaré.

GASTON. — Mais enfin, me direz-vous pourquoi on m'arrête? Je ne suis pas un voleur, que diable !

LE BRIGADIER. — Faut pas me la faire. Vous direz ça au commissaire.

GASTON. — Mais de quoi m'accuse-t'on?

LE BRIGADIER (*ironique*). — Que Diane de Montorgueil elle s'est peut-être assassinée toute seule après avoir donné sa bague?

GASTON, (*comprenant tout* (*à mi-voix*). — Me voilà propre. Pas d'alibi. Personne n'a vu rentrer ni sortir le miché. Me voilà bon pour Nouméa.

JACQUES CONSTANT.

L'ESPRIT DES GRUES



— *Probable que t'as dû accoucher y a pas longtemps pour avoir des types aussi vilains... la fièvre de laid, quoi!*

— Monsieur (qui lit le journal) : — *Depuis quelque temps, le ménage n'était plus d'accord, et le mari, dégoûté de son intérieur, laissait tout aller à la débandade.*

— *Comme ici, alors ?*



Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant :* Émile GODARD

Immense Succès

Immense Succès

Immense Succès



Dessin de R. de Nézière.

— *Oh ! ce n'est rien, une simple tiarée...*

N° 100.
12 Septembre 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE



Dessin de Radiguet.

— *Rosalie! mon enfant... revenez à vous... voulez-vous respirer* les sels *à Madame ?*

— *L'aisselle à Madame! merci ! pourquoi pas vos chaussettes...*

Fumeuses



NOUVELLE INÉDITE D'AUGUSTE GERMAIN

Un petit salon de cocotte, rue Notre-Dame-de-Lorette. Comme il fait très chaud, Mlle Jeanne, une jeune personne, très brune, est descendue en simple peignoir et en pantoufle rendre visite, après-dejeuner, à son amie Mlle Valentine, autre jeune personne très blonde, qui habite l'appartement situé au-dessous du sien.

Mlle Valentine est allongée sur une chaise-longue; elle aussi n'a qu'un peignoir et des mules.

MLLE JEANNE (*se promenant de long en large*). — Tu ne t'ennuies pas, toi ?

VALENTINE. — Si... J'ai beau, le soir, aller au Moulin ou au Bois... Ma chère, je me rase.

JEANNE. — C'est comme moi !

VALENTINE. — A quoi attribuer ça ?

JEANNE. — Moi... Je crois que c'est à cause du départ de mon Paul... Depuis qu'il est à Aix, pour soigner ses rhumatismes, mon appartement me semble d'un vide !

VALENTINE. — Tiens ! J'avais la même pensée que toi... Depuis que Gustave est à Vichy pour soigner son foie, mon appartement m'apparaît désert... comme le désert lui-même...

JEANNE. — Il n'y a pas à dire. Un amant c'est quelquefois insupportable...

JEANNE. — Mais ça vous occupe...

VALENTINE. — Et ça remplit la maison. D'autant plus que nous n'avons pas à nous plaindre... Ton Paul est très gentil.

JEANNE. — Et Gustave n'est pas moins aimable. Je veux bien !... De temps en temps on se dispute... on se chamaille... on se dit des choses terribles...

VALENTINE. — Oui... Mais, à la fin, on se raccommode.

JEANNE. — Et ça n'est pas à dédaigner, les raccommodements.

VALENTINE. — C'est même ce qu'il y a de meilleur dans l'amour.

JEANNE. — Oh ! je t'en prie... Ne prononce pas ce mot là devant moi maintenant.

VALENTINE. — Pourquoi ?

JEANNE. — Il fait si chaud que je me sens très énervée... Et comme Paul n'est pas là...

VALENTINE. — Tu tiens à lui rester fidèle ?

JEANNE (*poussant un soupir*). — Je le lui ai promis.

VALENTINE. — J'en ai fait autant vis-à vis de Gustave.

JEANNE. — Nous en avons, tout de même, du mérite, à notre âge !

VALENTINE. — Oui, à vingt ans !

JEANNE. — Il y a des gens auxquels on élève des statues et qui n'en ont pas fait autant que nous.

Un silence.

Valentine reste étendue, songeuse, sur la chaise-longue.

Jeanne continue d'arpenter la pièce.

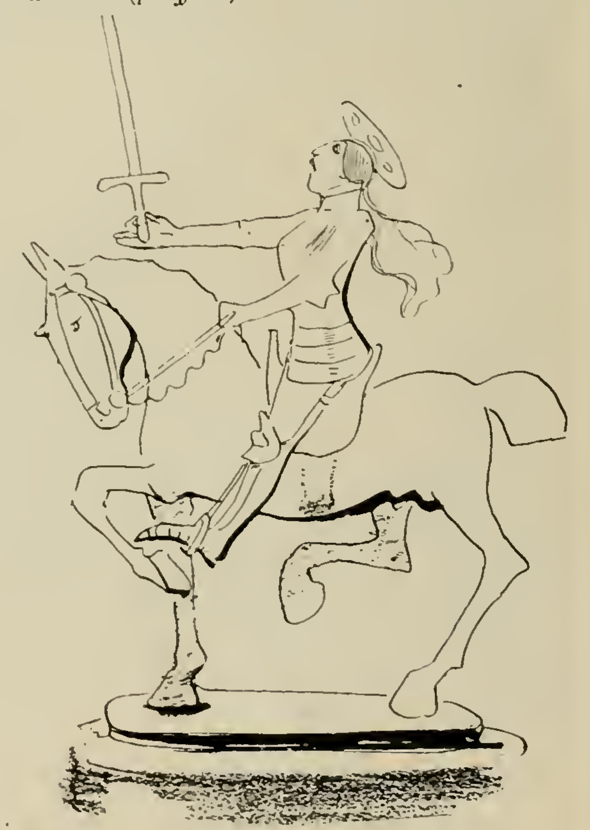
Tout à coup, celle-ci aperçoit, dans un petit vase placé sur la cheminée, une cigarette.

JEANNE. — Tiens, tu fumes à présent ?

VALENTINE (*sans bouger*). — Moi ? Non, pourquoi me demandes-tu cela ?

JEANNE. — Parce que je viens de trouver cette cigarette.

VALENTINE (*pouffant*). — Oh ! oh ! elle était encore là.



Ah ! si tu savais ! Mais non, je ne peux pas raconter ça.

JEANNE (*venant s'asseoir aux pieds de Valentine*). — Oh ! si ! Dis-le moi ?

VALENTINE. — Non, les emmes sont trop bavardes.

JEANNE. — Je te promets d'être muette comme un fauteuil.

VALENTINE. — Tu me le jures ? Parce que si Gustave apprenait jamais cela !... Ah ! là ! là ! J'en aurais une scène...

JEANNE. — Il serait capable de te battre ?

VALENTINE. — Pis encore, ma petite. Il serait capable de me lâcher.

JEANNE. — Oh ! raconte alors ?

VALENTINE. — Eh bien, ma chère, qu'est-ce que tu veux ?... Je trouve que Gustave s'en va trop souvent hors de Paris...

JEANNE. — C'est comme Paul...

VALENTINE. — Ces messieurs partent à la chasse, vont passer des semaines dans leurs familles ou chez des amis... Et jamais ils ne nous emmènent avec eux !

JEANNE. — A qui le dis-tu ?

VALENTINE. — Alors, on n'est pas en grès...

JEANNE. — Ni en zinc...

VALENTINE. — A la longue, quand on a été délaissé pendant quelques jours, quand on est resté pendant un certain temps dans son appartement, on éprouve le besoin de sortir, de voir du monde...

JEANNE. — Les animaux eux-mêmes ont besoin d'air..

VALENTINE. — Seulement, voilà !... Une fois dehors, comme on n'est pas de bois...

JEANNE. — On flambe !

VALENTINE. — T'as saisi, Fifi ! Et alors, il m'est arrivé... je ne sais pas comment ça se faisait... je perdais sans doute la tête à ce moment-là... enfin, il m'est arrivé d'oublier les serments que j'avais faits à Gustave et de me retrouver tout à coup dans les bras d'un monsieur que j'ignorais complètement la veille.

JEANNE. — Comme c'est bizarre, la Nature !

VALENTINE. — Ça ne t'est jamais arrivé, à toi ?

JEANNE, *très simplement*. — Si.

VALENTINE. — Tu as trompé Paul ? Oh, tant mieux ! J'avais peur de ne pas être une femme faite comme les autres...

JEANNE. — C'est dans le cas où tu ne l'aurais pas trompé que tu n'aurais pas été faite comme tout le monde... Mais explique-moi enfin pourquoi tu gardes cette cigarette ?

VALENTINE. — Voici ; C'est parce que chaque fois que je me suis laissé aller à commettre une bêtise, je demande au monsieur de m'offrir une cigarette.

JEANNE. — Que tu conserves comme souvenir ?

VALENTINE. — Oui, Gustave me donne assez d'argent... Quand je le trompe, c'est pour mon plaisir.

JEANNE. — Exactement comme moi. Si, à vingt ans, on pense à la galette...

VALENTINE. — Qu'est-ce qu'on fera à soixante-dix ?

JEANNE. — Maintenant... dis-moi... Est-ce que tu en as beaucoup de cigarettes ?

VALENTINE, *pouffant*. — J'en ai rempli une grande boite !

JEANNE, *pouffant à son tour*. — Eh bien, moi... presque une petite malle...

Toutes deux continuent de pouffer, en se tapant sur les cuisses et en se tenant le ventre.

VALENTINE. — Ah ! si Gustave et Paul étaient là et nous entendaient !

JEANNE. — Ils seraient capables de nous décapiter, ma chère !

VALENTINE. — Eh bien ! tant pis pour ma tête... Je me risque... Je me sens trop énervée... Il y a de l'orage dans l'air... Il faut que je sorte !

JEANNE. — Je vais en faire autant... Je crains une éruption...

VALENTINE, *tendant la main à Jeanne*. — Au revoir, volcan !

JEANNE. — A ce soir ! Au fait, à quelle heure rentreras-tu ?

VALENTINE. — Vers les deux heures du matin.

JEANNE. — Moi aussi... Mais avant de monter jusqu'à mon appartement, j'entrerai ici... (*Riant*). Et tu me diras si l'on t'a donné une cigarette.



VALENTINE. — Oui... Mais confidence pour confidence?

JEANNE. — C'est juré... sur la tête de nos amants.

II

Une heure après, Mlle Jeanne flâne dans l'avenue des Champs-Elysées. Un monsieur très grand, très fort, l'accoste.

LE MONSIEUR. — Où allez-vous ?

JEANNE. — Je me promène.

LE MONSIEUR. — Vous ne voudriez pas prendre une boisson rafraîchissante... Il fait si chaud ! Par ce temps-là, on fume !...

JEANNE, *retenant une forte envie de rire*. — (*A part*). Déjà !

Au bout d'un quart d'heure, Mlle Jeanne est au mieux avec le monsieur ; et tous deux boivent des coctails à la terrasse d'un café.

A la même heure Mlle Valentine, qui était allée au Bois, est assise au pavillon d'Armenonville, en compagnie d'un petit jeune homme très mince, très fluet, qui, chaque fois qu'elle lui parle, rougit de plaisir, ainsi qu'une jeune fille.

VALENTINE. — Il fait tout de même chaud, hein ?

LE PETIT JEUNE HOMME. — Oui... On fume !

III

Deux heures du matin, Mlle Valentine vient de rentrer quand on sonne à la porte. Elle va ouvrir ; c'est Jeanne qui arrive. Toutes deux se rendent dans le salon où elles étaient l'après-midi.

JEANNE. — Eh bien, ma chérie... T'es-tu amusée ?

VALENTINE. — Follement ! Et toi ?

JEANNE. — Ah ! je n'ai pas perdu mon temps...

VALENTINE. — Ni moi, non plus... J'ai pris l'apéritif avec un Monsieur... J'ai dîné avec un autre... et soupé avec un troisième.

JEANNE. — Exactement comme moi !.. Et qu'est-ce que tu rapportes ?

VALENTINE. — Trois jolies cigarettes.

JEANNE. — Oh ! comme elles sont petites !

VALENTINE. — C'étaient des tout jeunes gens, des collégiens presque, qui me les ont offertes... Et toi, qu'est-ce que tu as ?

JEANNE, *fièrement*. — Trois cigares !

VALENTINE. — Énormes !

JEANNE. — Tu vas comprendre tout de suite... Les messieurs qui me les ont donnés, c'étaient...

VALENTINE. — Des ambassadeurs ?

JEANNE. — Non... des messieurs nègres.



Auguste GERMAIN.



BALLADE

De la moralisation des maisons

Toutes les maisons sont suspectes,
Dehors aussi bien que dedans.
Sans répit, bravant les Pandectes,
Du haut en bas, des tas de gens
Y font à plaisir des enfants.
Il faut purger ces ermitages,
Car la pudeur est sur les dents,
La censure à tous les étages !

Sur les trottoirs, choses abjectes,
Fruits symboliques indécents,
Melons baillants, courges infectes,
Ou filles aux yeux intrigants,
Chez qui l'on entre pour les gants,
Ou mannequins en courts corsages,
Pervertissant les innocents ;
La censure à tous les étages !

D'honnêtes dames, peu correctes,
Aux balcons, surtout au printemps,
Ça, c'est la faute aux architectes,
Osent regarder les passants,
Et, quand leurs maris sont absents,
Réalisent des cocuages ;
Autant de délits évidents,
La censure à tous les étages !

ENVOI

Préfet, sus aux contrevenants.
Inocule-leur des mœurs sages ;
De quel droit sont-ils si vivants ?
La censure à tous les étages !

JULES DE MARTHOLD.

EN PEAUROUGIE

— *Voyons, mon petit ami, tu ne veux pas me donner la main ?*
— *N'faites pas attention, Milady, il est un peu sauvage.*



— Et avec cela, mon cher, je suis obligée de suivre un régime, et voici six mois que jé n'ai pas eu ça de viande dans le corps.

— Ma nuit de noce m'a laissé une drôle d'impression.
— J'ai trouvé, moi, que c'était crevant.



— *Eh bien, et ton mari?*
— *Mon Dieu, ma chère, il ne m'apporte plus qu'une molle résistance.*

L'Éclairage

♣

Pierre Renouville avait vingt ans. Il habitait un petit appartement de la rue du Lunain, à Montrouge, où tous les soirs il réunissait amis ou amies. Etudiant à la Faculté de droit, les relations ne lui manquaient pas et, comme tout jeune homme, il haïssait la solitude. Cependant, la pension mensuelle que lui servaient ses parents, honnêtes bourgeois de Carpentras, ne lui permettait pas une trop grande latitude dans ses folies pas plus qu'un choix laborieux dans ses amies de passage.

Pierre était veuf depuis quelques jours. Hermine, la petite brunette, qu'il avait rencontrée sur les boulevards du quartier Latin, lors des fêtes du Carnaval, s'était enfuie du nid délicat qu'il lui avait préparée. C'était sa plus longue idylle, car c'était bien là une idylle; il l'avait aimée follement et Hermine avait semblé l'aimer. Il avait fait pour elle des sacrifices qu'aucune autre femme n'avait connus de lui. Hélas, un matin de juin, la colombe s'était envolée; il l'avait attendue deux longues nuits, espérant toujours la voir revenir avec un rameau d'olivier. La colombe n'avait point reparu. C'était le châtiment de la dureté qu'il avait montrée pour les autres femmes : jeunes filles naïves, enthousiastes ou crédules.

Cependant, il s'était consolé bien vite de ces incidents. Imaginatif, les incidents se formaient naturellement dans son esprit quand ils ne se réalisaient point. « Un fait chasse l'autre », dit un proverbe; aussi, la belle Hermine fut-elle oubliée comme les autres femmes. Il reprit ses habitudes, s'attacha au premier jupon et traita celles qui cherchait une liaison avec la même légèreté et la même inconscience. Les beaux jours étaient revenus. Dans leurs nids de mousse, les dernières violettes apâlies venaient de mourir. La Pentecôte offrait un jour magnifique à ceux qui voulaient respirer dans la campagne. l'air frais de la nouvelle saison. Pierre avait fait comme les autres. Avec des camarades, étudiants comme lui à l'école de droit, il était allé passer deux jours loin de la vie dévorante de la ville de la misère et de la souffrance.

Ils avaient ri, bien ri. La gaîté offre un réconfort à tout âge et Pierre, toujours heureux de son naturel, était revenu l'esprit pétillant d'humour et le cœur débordant de joie.

Ils étaient arrivés le lundi par le dernier train du soir. Ses camarades l'avaient quitté bien vite car leur constitution physique ne leur aurait point permis un nouvel impair; Pierre, entêté comme tout bon méridional, vou-



— *Escalier à vice ou pas à vice, ça m'est égal... je porte des pantalons fermés...*



— Mais, malheureuse il t'a fait du plat pendant trois mois,... seulement, te voilà avec du rond pour plus longtemps que ça !

lait couronner la fête dans la chambre d'une muse « Mimi ou Musette » peu lui importait. Rue de Rennes, près de la rue de Vaugirard, il croisa une jeune femme qui lentement s'en allait, un réticule à la main, dans la direction de la gare Montparnasse. Il procédait à la hussarde.



Madame la Terre. — *Pardon, Monsieur, pour avoir un peu de beau temps ?... Je ne peux pas arriver à en trouver !*

— Adressez-vous au rayon de soleil !

— Mademoiselle, permettez-moi de vous faire la cour dit-il hardiment — et il lui offrit son bras.

La noctambule se fit point prier, et tous deux montèrent la rue de Vaugirard jusqu'au premier hôtel qu'il trouvèrent.

La lune brillait dans tout son éclat. Les étoiles scintillaient dans un ciel sans nuages. C'était la belle nuit qui consacre le beau jour.

Trente minutes s'étaient à peine écoulées que Pierre et sa compagne réapparaissaient à la porte de l'Hôtel.

— Eh bien, es-tu décidé ?... dit-elle dans son franc langage. Tu ne peux pas dire cette fois que ce n'est pas le moment d'*éclairer*.



— Mais enfin, Monsieur, vraiment, pour qui me prenez-vous? D'abord, je suis mariée...

— Tu blagues.

Distrait, le jeune homme leva les yeux au ciel.

— Attends-tu que l'argent tombe du ciel ?... ajouta t-elle.

— Non.... mais...

— Il n'y a pas de « mais » ni de « pourquoi ».

— Je regarde le ciel, dit-il avec assurance.

Il avait l'air si drôle qu'elle sourit.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc dans le ciel ?...

— Oh ! pas grand chose... Tu vois la lune ?...

— Oui.

— Eh bien ! quand elle se montre par un aussi beau ciel, elle *éclaire* toute la nuit. Or, j'ai pensé qu'il en était de même dans le domaine terrestre.

Et il s'en alla.

Pétrus Durel.





Dessin de Georges Meunier.

— *Qui veut voir dans ma lunette la* Vie en Rose.



Dessin de Galanis.

— Je n'arriverai jamais à enfiler seule cette épingle, chaque fois elle porte à la peau.



Les Rendez-vous blancs

Le Mannequin

Par un beau dimanche ennuyeux, le jeune Georges Dutheil, avocat stagiaire à la Cour d'Appel, attendait dans son hôtel modern style de l'avenue Hoche. C'était un fils de famille, avocat d'eau douce, qui avait retenu au bout de quatre années de droit quelques formules risibles, et qui n'endossait guère la robe qu'en présence de photographes. Il avait beaucoup de sérieux dans la physionomie. Il soignait minutieusement sa toilette, et sans qu'il y parût, en homme de goût. Il ne changeait guère de maîtresse qu'environ quatre fois l'an : à chaque saison suffit sa tâche.

Donc, ce dimanche-là, Georges attendait. On était à la mi-avril, et depuis qu'il avait rencontré rue de la Paix certain mannequin blond et rose, il se préoccupait fort des ardeurs printanières. Bouquets et lettres s'étaient convenablement succédés. Léa — c'était le nom du mannequin — lui semblait quelque peu niaise, mais divinement faite. La veille, estimant l'affaire sérieusement engagée et le dénouement opportun, il avait prié Léa par télégramme à un thé intime. Elle habitait au Gobelins, dans sa famille. Ce serait une maîtresse distinguée, aussi sûre que possible, une liaison sans scandale, un échange délicat d'émotions.

Georges avait consigné son domestique et lui avait prescrit d'endosser sa livrée, pour augmenter le prestige de la garçonnière de style moderne. Lui-même avait passé

deux heures trois quarts dans son cabinet de toilette, essayant successivement tous ses complets et toutes ses cravates. Il était prêt. Cheveux parfumés, ongles limés, grave, correct, l'air cossu, avec un rien de négligence élégante en sa parure, merveilleusement assorti à tous ces jolis meubles inutiles, il se tenait accoudé à la cheminée de son salon, occupé à chercher des phrases convenables et à feuilleter mentalement son répertoire d'aveux passionnés.

Quatre heures !

Il fit un tour dans le logis, inspectant une dernière fois la chambre à coucher, le salon d'attente et le cabinet dit de travail où il avait préparé de ses mains une riche collation : pâtes, gâteaux, fruits et confitures, mille délicatesses étagées artistement sur des étains rares, entre des flacons de liqueurs et des vases de Gallé, où languissaient de pâles violettes, de frêles narcisses et des camélias tourmentés. Georges considéra un moment ces fleurs, et se dit qu'elles avaient de l'inquiétude, et comme un air d'attendre la volupté ; puis il songea que cette considération était ridicule.

Dans le salon d'attente, le domestique bâillait discrètement, regardait tantôt le dos de son maître allant et venant, et tantôt la pendule, souhaitant sans doute de tout on cœur que « l'autre ne vînt pas ».

Coup de sonnette.

— Allez ouvrir, Jean.

Et Georges rentra précipitamment dans son cabinet. Ses mains tremblaient un peu. Il se regarda dans la glace, tira ses manchettes et son gilet, s'assit dans un fauteuil et attendit, prêtant l'oreille.

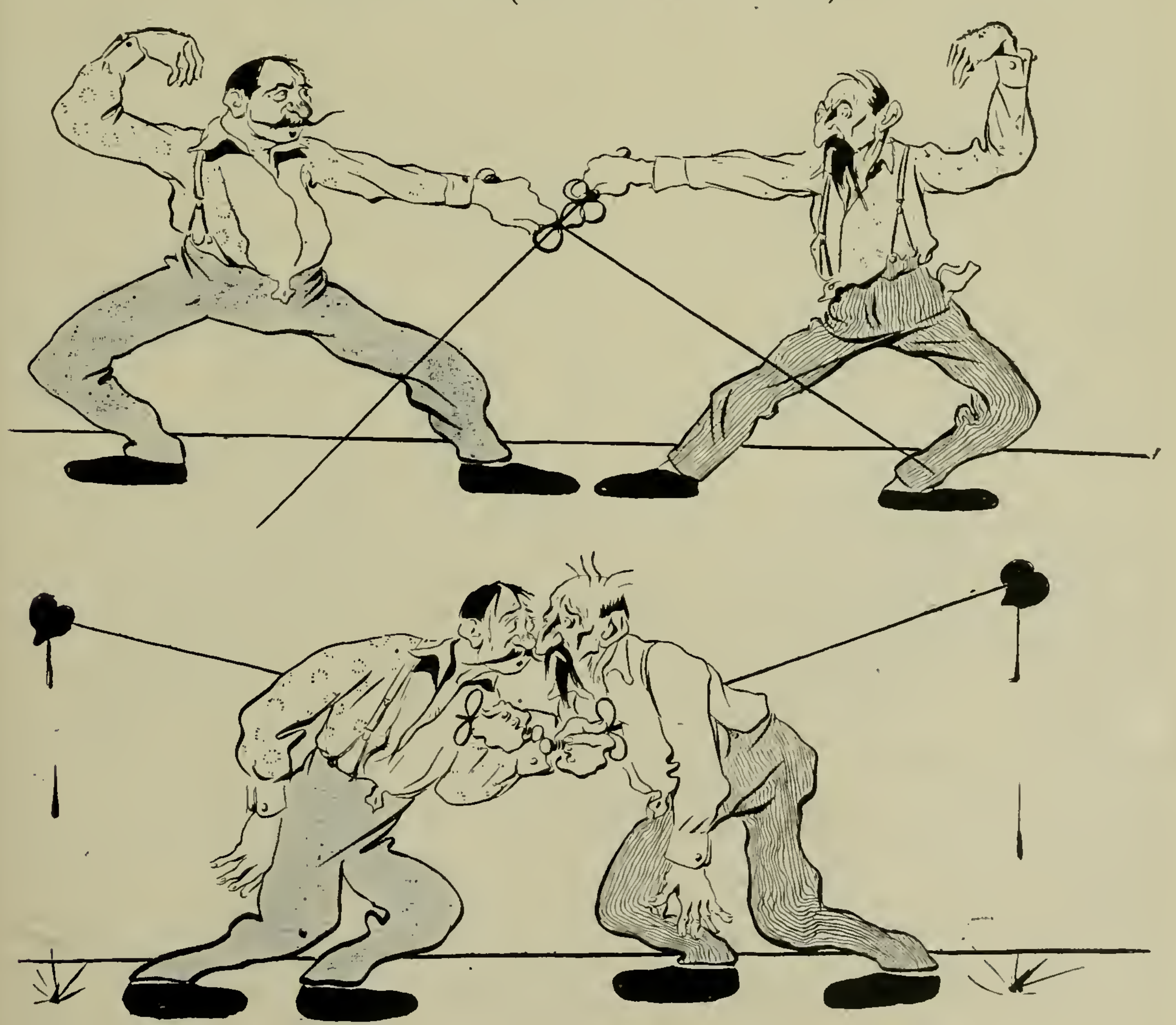
Et voilà qu'il se fit un bruit de voix, de pas lourds, de rires, de portes fermées, de chaises bousculées. Georges tressaillit : ce n'était pas elle ! Quelques fâcheux sans doute, mais qui donc ? Il n'attendait aucune personne de sa famille, et d'ailleurs, dans sa famille, on savait se présenter, tandis que ce tapage d'à côté révélait des allures pesantes et des mœurs grossières. Georges considéra ses gâteaux, ses flacons de liqueurs, ses vases de Gallé, et se sentit soudain grotesque. Il était rouge quand le domestique entra :

— Monsieur, le salon d'attente est plein de monde. Je ne voulais pas laisser entrer, mais on m'a présenté une lettre de Monsieur fixant un rendez-vous pour ce soir quatre heures. Que dois-je faire ? Faut-il introduire ?

Georges regarda de nouveau la somptueuse collation et répondit d'un ton brusque auquel il n'avait pas accoutumé :

— Non. Je vais aller moi-même les expédier. Ecoutez, si l'on sonnait entre temps, vous introduiriez la personne ici même.

LE DUEL (Histoire sans paroles)





— Toi qui demandais un professeur de natation, je te recommande mon ami Alphonse, qui nage comme un poisson.

Jean se retira, l'œil luisant d'ironie, pendant que son maître ouvrait la porte du salon d'attente.

Georges aperçut dès l'entrée son mannequin blond et rose de la rue de la Pix, qui lui souriait d'un air moins niais que de coutume. Mais il n'eût pas le loisir de dévisager Léa : le salon, comme l'avait annoncé Jean, était comble ; à la vérité, il n'y avait là que neuf personnes, mais si bruyantes, et pour la plupart si corpulentes, que le jeune avocat, qui attendait depuis le matin avec impatience une heure de tête à tête, eut la sensation d'une foule, et se sentit un instant aveuglé, assourdi, paralysé. Il aperçut vaguement un gros homme d'âge, le ventre barré d'une chaine de montre, qui paraissait le chef de la troupe, et qui, l'ayant salué d'un signe de tête, commença :

— Monsieur l'avocat...

— Que signifie, Monsieur ?

— Vous ne comprenez pas, Monsieur l'avocat. En effet, vous devez avoir tant d'affaires sur les bras, et d'un si haut intérêt, qu'il vous est bien permis d'oublier une invitation, si flatteuse d'ailleurs pour de petites gens comme nous. Mais voici qui vous rafraîchira sans doute la mémoire.

Et il tendit à Duthcil le télégramme adressé la veille au joli mannequin blond et rose.

— Eh! bien, oui, j'avais en effet... prié Mademoiselle... de me faire le plaisir...

— Mais elle a tenu à vous le faire, elle vous le fait, et nous l'y aurions au besoin contrainte. Notre enfant est, j'ose le dire, de bonne éducation, et comme elle ne sort qu'accompagnée de sa famille, nous nous sommes décidés, malgré la distance, à l'accompagner. C'est tout simple, n'est-ce pas ?

Un homme grand et glabre interrompit avec aigreur :

— Oui. Et même que ce n'est guère commode, les communications, et surtout le dimanche. Il a fallu faire deux équipes en omnibus.

Georges, un peu remis de sa surprise, dénombrait maintenant du regard la famille de Léa. Il y avait là deux grosses femmes, ruisselantes de bijoux faux ; la plus jeune était certainement la mère du mannequin ; la ressemblance sautait aux yeux, quoique Léa fût légère et jolie autant que sa mère était trapue, informe et barbue : même physionomie, trait pour trait, mais retouchée par Huard. Léa était entourée de deux jeunes gens, d'une élégance fort différente : l'un sentait le commis de grand magasin, l'autre avait l'air d'un « noble étranger » vivant plus ou moins d'expédients. La troupe était complétée par une petite fille de sept ans environ, habillée d'étoffes criardes, et par un militaire imberbe, tournant son képi d'un air gêné! La vue de ce soldat acheva d'exaspérer Dutheil, et il eût mis tout le monde à la porte sans plus de procès, si à ce moment il n'eût aperçu, au seuil de la pièce, la figure de plus en plus ironique de son valet de chambre. Il fit contre sa fausse bonne fortune bon cœur et accepta bravement la situation, pensant d'ailleurs embarrasser ces lourdauds en les accablant de politesses. Il fit avancer des sièges à toute la compagnie. Le gros homme fit les présentations :

— Madame Déodor, mon épouse ; Madame et Monsieur Bourgadieu, mes beau-frère et belle-sœur, commerçants ; M. Protopopesco, Roumain de haute famille et chevalier de plusieurs ordres, qui veut bien nous honorer de son amitié ; M. Julien Tirode, employé au Bon Marché et fiancé de Mlle Léa Déodor, ma fille ; M. Louis Déodor, mon fils, caporal au 26e de ligne, en garnison à Nancy ; ma seconde fille Antoinette ; et Déodor, homme d'équipe au chemin de fer de Ceinture, votre serviteur.

Tout cela débité d'une voix pompeuse, avec de grands gestes faubouriens, qui intimidaient Dutheil.

La glace ainsi rompue, tout le monde se reprit à bavarder. Déodor et Bourgadieu accaparèrent l'avocat; les deux grosses femmes se firent des confidences culinaires; le jeune Tirode et le chevalier Protopopesco serrèrent Léa de près; la petite fille allait et venait dans le salon; quant au caporal, il contemplait en silence les tableaux de l'avocat, les yeux tout grands ouverts devant les femmes nues.

M. Bourgadieu, qui plaidait contre un de ses fournisseurs, accablait l'avocat de questions; Georges se trouvait fort embarrassé, répondait vaguement, énonçait des principes généraux. A la fin, à court de subterfuges, acculé à des demandes précises sur des détails juridiques qu'il ignorait absolument, il fit une diversion désespérée :

— Mais, à propos, le thé est servi Veuillez donc passer, Mesdames et Messieurs, dans la pièce à côté.



— *Comment tu es collé avec cette grue-là, eh bien, tu sais, il n'y en a pas deux comme toi!*

— *Mais justement, je désire être le seul.*

Tout le monde se précipita dans le cabinet, et ce furent des exclamations sans fin sur les meubles, sur la lumière électrique, sur l'appareil téléphonique, sur les fleurs, sur la splendide collation. Les dames dévorèrent en quelques instants les gâteaux; les hommes vidèrent les flacons; les liqueurs leur paraissant trop fades, Dutheil sonna Jean et lui commanda d'apporter du cognac. Déodor demanda licence de fumer et alluma une grosse pipe en merisier. Georges offrit des cigarettes aux dames et des cigares aux hommes. Plus ses hôtes étalaient de rusticité, plus il se dépensait en galanteries. Il n'adressait pas la parole à Léa, et on eût dit que vraiment c'était la famille

AU RAYON DE DENTELLES



Le Commis. — *Oui, ceci n'est pas mal; mais quant à moi, madame, je préférerais votre entredeux...*

qu'il avait invitée. Jean, voyant l'aisance de son maître, le croyait ivre comme les autres : ce valet avait une âme hargneuse et exécrait son maître respectueusement.

Au bout d'un quart d'heure, l'appartement était enfumé. On chanta des romances; Protopopesco déclama des vers romains qu'on applaudit fort; sur quoi Georges récita les cinquante premiers vers de l'*Iliade*, dont le succès fut aussi vif. Le fiancé de Léa riposta par un monologue interminable. Le soldat faisait jouer l'électricité, ouvrant et fermant tous les becs, à l'admiration d'Antoinette. Bourgadieu, à ce propos, exposa ses vues sur le progrès. Déodor fit une comparaison brillante du chemin de fer de Ceinture au métropolitain; l'avenir de ce dernier ne lui paraissait pas si magnifique qu'au public parisien en général; il fit des critiques, raconta ses impressions, soutint que la vapeur était préférable à l'électricité au point de vue des accidents. Son beau-frère se récria, le traitant de réactionnaire. Déodor répliqua qu'il honorait la science autant que qui que ce fût : sur quoi il se planta avec ostentation au téléphone et débita de grosses plaisanteries à un marchand de vins de son quartier.

A ce moment, Georges se baissant pour ramasser sa cuiller, regarda sous la table : le jeune Tirode avait posé son pied sur le pied droit de Mlle Léa, tandis que le noble Protopopesco s'était assuré du pied gauche. Georges n'en ressentit aucune jalousie; d'ailleurs, l'élégant Roumain l'intriguait : il connaissait cette figure, mais cherchait vainement à la situer dans sa mémoire.

Cependant les voix se faisaient pâteuses; les sous-entendus galants alternaient avec les déclations politiques. On se partagea les fleurs des vases; les hommes en ornèrent leur redingote, les dames leur corsage et leurs cheveux. La collation terminée, le cognac bu et les cigares fumés, on se leva; on parcourut l'appartement; on se poursuivit de pièce en pièce; on dansa la danse sauvage dite Cake-Wake, alors à la mode. Puis Bourgadieu tira les cartes. On fit tourner un guéridon. Mme Déodor raconta son rêve de la nuit.

Il était plus de sept heures quand M. Déodor prit congé et remercia au nom de toute la famille, priant le jeune avocat de venir dîner sans cérémonie le dimanche suivant. Georges, dans sa hâte d'être seul, accepta vite. Ils sortirent enfin, l'important M. Déodor en tête, et le caporal en queue. Georges commençait à ouvrir les fenêtres quand on sonna. C'était M. Protopopesco qui avait oublié son parapluie :

— Excuse-moi, mon cher Dutheil. Tu m'as reconnu, n'est-ce pas? Tu sais bien, Treffe, le fils du greffier, ton camarade de lycée ?

— C'était vous ?

— Moi-même.

— Et pourquoi ce sobriquet slave ?

— Que veux-tu ? Il faut vivre. Je mange à leur table, je caresse leur fille; ils sont très flattés, et moi, j'économise. Mais ne pourrais-tu me prêter un louis ? Je suis dans une misère noire. Pour quinze jours. Jusqu'au premier mai.

Georges lui donna vingt francs.

— Merci, mon vieux. Au revoir, hein ?

Georges resta seul. Il se hâta d'inspecter son appartement. On avait renversé des liqueurs sur le tapis; un des vase de Gallé était brisé; il y avait des cendres de cigare et de pipe sur la cheminée et sur les fauteuils; le caporal avait craché partout.

SANARIVAR.



Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant :* Émile GODARD



— *Pourquoi refusez-vous? Personne ici ne peut nous voir !*
— *Jamais, monsieur, j'ai trop le respect de la famille pour faire ça devant* la mer !

N° 101.
19 Septembre 1903.

Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE



Dessin de J. Wély.

— *Emmenez votre fille, madame, un descendant des* Croisés *n'épousera jamais la fille d'une* portière.

Le Ventre de la bonne



Le Docteur. — *Je vous recommande un repos absolu. Il vous faut respirer au grand air ; Allez vous promener avec un bouquin. Circulez dans les* Champs et lisez.

J'ai connu beaucoup M. et Mme Georges, lorsqu'ils habitaient à Poissy une petite maison moitié pierres et moitié briques sise sur le bord de la Seine. C'étaient deux vieillards épaissis, enrichis dans les calicots, et dont la vie fermée à toute douleur se déroulait dans de calmes paresses, dans des occupations de maigre labeur. Chattemites et dévots d'ailleurs, se préservant soigneusement de tout ennui, confits tous les deux dans leur bonheur ains que pilons d'oie dans la graisse, ils ne s'inquiétaient pas des bruits du dehors, et n'ouvraient plus leur porte passé neuf heures du soir, heure du coucher.

A vivre ainsi collés l'un à l'autre, ils étaient arrivés à arrondir leurs coupants, à user leurs pointes, comme des galets faits par la mer, et à n'avoir qu'une même volonté exprimée tout simplement par un : « à ton bon vouloir ; comme tu voudras ; fais ainsi ».

Mangeurs délicats, Madame cuisinait avec de merveilleuses essences des crèmes non pareilles au café, au chocolat, à la vanille, que Monsieur savourait avec des : Ma bonne ! » qui faisaient reparaître dans ses yeux des regains d'amour, des désirs mal éteints d'incendie.

Petit homme, jaune ainsi que taillé dans du buis, imberbe et poussant un ventre piriforme, on l'eût cru encore paladinant, tellement ses yeux de merlan frit battaient parfois d'alarmants chahuts, quand Madame, grande et grosse femme, à tire-bouchons et aux chairs étayées par des pâtes, se ployait vers la terre, en tendant sa croupe. Ah ! ses yeux en disaient long, et ses mains tortillées en ceps de vigne !

Dans cette patriarcale demeure montait et descendait la bonne, une fille prise à l'orphelinat, qui avait gardé une timidité sournoise et n'était point coquette.

Ayant exclus chiens et volatiles, M. et Mme Georges ne songeaient donc qu'à eux et regardaient les bateaux des-

PAS DE GIBIER

— Oh ! cette année, ma chère, c'est complètement raté ; depuis l'ouverture il n'a pas tiré six coups de feu.

PERVERSION

La petite Femme. — *Je ne suis pas un ange ... pourquoi?... qu'est-ce qu'il me manque?*
— *Oh! le diable au corps tout simplement.*



— *C'est un beau mâle, Alphonse.*
— *Oui, son gilet à écailles lui va très bien.*

cendre le courant; puis ils se mettaient à table, n'ayant toujours qu'eux mêmes dans le champ de leur vision. Le soir, c'était M. Georges qui fermait la porte de la grille et inspectait les alentours; le petit homme, peu rassuré, se faisait la plupart du temps accompagner; la servante gagnait ensuite le grenier; et la maison, envahie de silence, tôt s'endormait.

Je me rappelle fort bien comment furent connues les escapades de la bonne. Un matin, elle ne vint pas à l'appel de Madame, qui monta dans sa chambre: le lit n'était pas défait!

Madame, outragée, la guetta si bien qu'elle l'empoigna au retour. La fille pleura, gémit, implora un pardon, puis, poussée à bout, déclara que, depuis cinq ans, elle « turbinait comme ça » toutes les nuits.

— Je vous chasse! hurlait M. Georges, monté en toute hâte. Je vous chasse! et son poing fulgurait, montrant la porte.

A qui se fier maintenant? Ils essayèrent en vain à se passer de servante: les rosiers en souffraient et les crèmes brûlaient. Il fallait à tout prix, acculés ainsi, se dégager.

Les domestiques affluèrent. Après l'inspection métoposcopique de Madame, Monsieur voulut exiger l'attentif examen de leur nudité alarmée. Je redoutai pour lui les suites de ce bayadérisme tout oriental, et lui conseillai de prendre le mâle et la femelle, seule façon d'empêcher peut être, la seconde de courir.

Il m'écouta, et j'eus la joie de voir pendant longtemps grossir tous les ans au soleil, ainsi qu'une belle citrouille, le ventre de la bonne qui dormait trop.

Gustave Coquiot.



— *C'est extraordinaire, mon cher, le pouvoir grossissant des lentilles !*
— *Le fait est que depuis que j'en ai mangé, j'ai le ventre comme un tonneau !*

Le Tire-Bouton

Raymond, 23 ans.
Hélène, 18 ans.

Il la désire. Elle l'aime. Il est étudiant en droit. Elle est modiste. Grand, bien découplé, la physionomie ouverte, beau parleur, il a tout pour séduire... Mais le fond ne vaut pas la surface. Il n'est capable de sentiments généreux que lorque ces sentiments se concilient avec ses intérêts. Il veut, avant tout, arriver. Egoïste et sensuel, il voit en la femme une bête à plaisir. Il ignore l'amour. Il a eu des aventures, jamais une idylle.

Elle, c'est une exquise et vibrante jeune fille, franche, loyale, honnête, un peu désenchantée de l'existence. Elle a vu autour d'elle, dans sa famille même, la vilenie de l'homme abuser de la faiblesse de la femme. Elle a peu d'illusions. Elle va dans la vie en se tenant sur ses gardes. Une volonté impérieuse réfrène en elle des enthousiasmes innés, qu'elle sait dangereux. Il l'a rencontrée un soir qu'elle sortait de son magasin. Il l'a abordée cavalièrement, suivant sa coutume. Elle l'a remis si vertement à sa place qu'il en est demeuré stupéfait. Cet échec si net a eu un résultat : l'image de la jeune fille l'a obsédé. Et le lendemain, il l'a guettée. De loin, il l'a saluée, respectueusement. Elle n'a pas répondu. Alors, il a sollicité un « entretien sérieux ». Elle a consenti. Il a parlé mariage. Elle n'a pas voulu croire... « Quoi ! lui, un futur avocat, épouser une simple modiste ! »... A la fin, elle a cru. Maintenant elle l'aime. Ils se tutoient; ils s'embrassent. Et... c'est tout !... Lui, trouve que ce n'est pas assez. Depuis trois mois, chaque jour, il s'énerve à ses côtés sans oser se risquer...

Aujourd'hui, comme elle doit quitter une heure plus tôt son travail, il l'a décidée à venir avec lui dans un hôtel. Ils causeront plus à l'aise, à l'abri des regards indiscrets.

Hélène (*pénétrant la première dans la chambre*). — Oh ! le cœur me bat !

Raymond. — Ma chérie !

Hélène. — Personne ne nous a vus ? tu es sûr ?

Raymond. — Personne... Et puis, quand même, n'avons nous pas notre conscience pour nous ?

Hélène. — Il est inutile d'avoir contre nous les apparences !

Raymond. — C'est juste !.. Ote ton chapeau, veux-tu ?.. tu ne préfères pas être ici bien tranquille, que dans la rue, où à tout instant la malchance peut nous faire croiser des gens de connaissance ?... Tu te souviens ! Avant-hier, ta mère a failli nous rencontrer...

Hélène. — Je t'aime.

Raymond. — Ma chérie,... mets ta tête sur mon



— *C'est curieux, ça, tu as toujours eu un faible pour les négresses !*
— *Atavisme, mon cher, mon père était marchand de caoutchouc.*

épaule !... (*l'enlaçant*). Cette journée sera une date dans notre vie. Songe ! Une heure, une heure entière à nous dire notre amour.

HÉLÈNE. — Oui, mais pendant huit jours, je vais être privée de toi.

RAYMOND. — Crois-tu que la privation ne sera pas réciproque ?... Pourtant, je pars heureux en vacances, car je suis certain de rapporter une bonne nouvelle !

HÉLÈNE (*se blotissant contre lui*). — J'ai peur !

RAYMOND. — Moi pas !... (*très assuré*). J'obtiendrai le consentement de mes parents.

HÉLÈNE. — Dis-leur comme je t'aime !... et ils ne pourront refuser.

RAYMOND. — Je serai éloquent.

HÉLÈNE. — Mon Raymond ! (*Baisers.*)

RAYMOND (*se dégageant*). — Recule-toi un peu.

HÉLÈNE (*étonnée*). — Pourquoi ?

RAYMOND. — J'ai la fièvre !... J'ai la tête en feu !... Tu n'imagines pas quelle force de volonté il me faut pour demeurer calme!... Recule-toi... Il est dangereux de jouer avec le feu. Je ne suis pas un saint!... Tu ne peux pas te figurer le supplice que j'endure !



— *Je ne sais pas c'qu'y a dans son avoine, mon lieutenant, il ne veut pas la manger.*

— *Hé bien, goûte-la, imbécile !!!*

NOS DOMESTIQUES



— *Soit, vous me plaisez, combien voulez-vous gagner ?*

— *Ah ! ça dépend du nombre d'amants qu'a Madame.*

HÉLÈNE (*compatissante*). — Mon pauvre chéri !

RAYMOND. — Au travers de ta robe légère je sens ta chair..., que toute ma chair appelle !... Et je deviens fou. (*Souriant.*) Or, je dois être sage : je l'ai juré !

HÉLÈNE, *après s'être un peu reculée, lui tapotant les joues*). — Mon cher grand !

RAYNOND (*soupirant*). — Enfin !... Heureusement que ma torture touche à sa fin !

HÉLÈNE (*tendrement*). — Tu pourrais dire « notre » !

RAYMOND (*avec élan*). — Oh ! chérie !... Ah ! je te promets qu'aussitôt mes parents convaincus les choses ne traîneront pas !

(*Ils se reprennent. — Furieusement il l'étreint. Leurs bouches se collent l'une à l'autre. Ils se boivent dans un long baiser.*)

RAYMOND (*feignant de la repousser de nouveau*). — Il est préférable de nous en aller !... C'est plus prudent.

HÉLÈNE (*grisée, le retenant*). — Non !... garde-moi dans tes bras !...

RAYMOND (*jouant l'affolement*). — Je t'en prie !...

HÉLÈNE. — Non !... (*Elle l'enlace, passionnée, éperdue.*)

RAYMOND (*qui, en réalité, n'a jamais été plus maître de soi*). — Oh ! Hélène !... Hélène !... Pardonne-moi ! Je deviens fou !... (*Promenant une main agile et experte.*) Je ne sais plus ce que je fais !... Pardonne-moi !... (*Elle ne répond pas. Les yeux fermés, elle le serre fort, fort.*)

RAYMOND (*qui juge que le moment est venu, à voix basse*). — Oh ! mon adorée !... Si tu voulais !... Si tu voulais me rendre bien heureux !... bien heureux !... Laisse-moi t'emporter ! (*Tout contre son oreille.*) Je serai presque sage ! (*Comme elle ne réplique pas, ro-*

CRUAUTÉ ESPAGNOLE



— A coté du taureau, la vache me parait bien fade.

buste, il l'enlève et la dépose sur le lit. Elle demeure étendue, haletante, les yeux toujours fermés, les jupes mi-relevées...

En hâte, — car il se rend compte qu'il ne faut pas lui donner le temps de réfléchir, de se reprendre! — en hâte, il arrache sa veste, son gilet. Pour plus d'aise dans les mouvements, il quitte aussi son pantalon. En cet instant, de sa poche, un objet tombe, qui rend un son clair. Le bruit, ou plutôt le hasard, fait qu'Hélène entr'ouvre les paupières...

Elle devient très pâle et, brusquement, se dresse. L'objet est un tire-boutons en acier!.. Quelque rapidité que Raymond ait mise à le ramasser, elle a vu. Et c'est une révélation, une illumination : elle perçoit l'abîme à ses pieds...

RAYMOND (*en caleçon, décontenancé de la voir sauter à bas du lit*). — Ma chérie!...

HÉLÈNE (*livide, la voix saccadée*). — Dis-moi!.. C'est pour ton usage que tu as apporté ce tire-bouton?

RAYMOND. — Mais...

HÉLÈNE (*cinglante*). — Je comprends qu'il te soit nécessaire : tu as de souliers à lacets!

RAYMOND. — Ma chérie...

HÉLÈNE. — Tu es un homme de précaution... Merci de l'intention!... (*Mettant son chapeau.*) Mais tu n'auras pas le mal de reboutonner mes bottines!

RAYMOND. — Que dis-tu?... Que fais-tu?

HÉLÈNE. — Nous nous verrons à ton retour... (*Ironique*) Quand tu auras obtenu le consentement de tes parents!

RAYMOND. — Ah ça! Quelle mouche te pique? (*Lui barrant le passage*) Tu ne partiras pas!

HÉLÈNE. — Ah! tu te démasques!... Place! ou j'appelle!

RAYMOND (*hésitant, puis s'écartant, exaspéré*). — Et puis, zut! Va-t-en au diable!

HÉLÈNE (*étouffant un sanglot*). — Quel écœurement!

(*Elle s'enfuit.*)

RAYMOND (*seul, furieux*). — Nom de Dieu! de nom de Dieu! de nom de Dieu! (*lançant le tire-bouton par la fenêtre*) Sale tire-bouton! (*Il s'aperçoit dans la glace, rouge, surexcité, les yeux injectés de sang.*) Elle m'a mis dans un état!... Je suis joli!... (*Il se rhabille*) Nom de Dieu! Nom de Dieu! (*Bousculant le lit, fripant los oreillers et les draps.*) Au moins, comme ça, le garçon de l'hôtel ne se foutera pas de moi.



— Il m'a dit que j'étais gironde. Faut pas qu'ça l'épate : j'suis née à Bordeaux.

(*Il emplit d'eau la cuvette, y trempe un coin de la serviette, jette la serviette à terre, puis, le chapeau sur l'oreille, s'efforçant de paraître satisfait et fatigué, il part. En passant, il adresse au garçon un « au revoir » amical et supérieur.*)

Le Garçon (*entre ses dents*). — Veinard!

(*Il monte refaire la chambre. — Contemplant, envieux, le désordre de la pièce*) :

Ah! les cochons!... Ils ne sont pas restés longtemps, mais ils ont mis leur temps à profit!

E.-G. Gluck.

Déplacements et Villégiatures à Fresnes-les-Eaux



Thérèse fait des chaussons en pensant à l'araignée de Pélisson.



Romain des bandes et des calembours. Autrefois, dit-il, je collaborais... maintenant, hélas je colle la bande.



Frédéric fait des sacs en se demandant :
— Qui on va fourrer dedans.



— Emile se fait des cheveux...
On ne le dirait pas.



Dessin de V. Spahn.

— Puisque la jalousie féroce, *tu dois l'être rudement, ma chère.*

LA SERVANTE ÉCONOME



Dessin de Eug. Courboin.

— Figurez-vous qu'il est venu quatre voyageurs en quatre jours et qu'il a fallu changer quatre fois les draps. Comme vous ne couchez qu'une nuit, ça fera cinq fois.

— Eh bien! Faites-moi une petite place dans votre lit, ça économisera un blanchissage.



— *Avec ces deux types, j'pourrai jouer au bilboquet.*

QUAND LES MICHÉS SONT PARTIS

—

Le Partage

Une chambre à coucher banale au 5e étage, 33, rue de Provence. Lit de milieu en noyer ciré avec l'habituelle couverture en satin cerise, armoire à glace très ordinaire, deux mauvaises lithographies et un calendrier-réclame appendus au mur.

Julie Baron, dite la Caille, 43 ans, très brune, avec à la lèvre supérieure, une moustache qu'envierait plus d'un rhéthoricien.

Alice Lestang, 20 ans, très blonde, grande, élancée, des chevilles fines, des cuisses fuselées, la poitrine plate; des salières.

Très rouge, elle achève de s'habiller tandis que sa compagne encore en tenue de travail, procède à la restauration d'un savant maquillage et montre sans gêne aucune, ses cuisses trop grosses, sa croupe rebondie et ses seins dont l'énorme masse à chaque mouvement oscille avec les ondulations élastiques d'un bloc de gélatine.

JULIE. — Eh bien, il en a un tempérament le Monsieur!

ALICE. — Quel vieux dégoûtant!

JULIE. — Non, mais voyez-vous, il ne lui faut que deux femmes à la fois à ce sale cochon-là. Il y a longtemps que tu le connais?



— *Moi infidèle! voila trois mois que je ne t'ai pas trompé!*

— *Tais-toi, menteur, hier encore j't'ai vu monter sur les filles du Calvaire.*



— *Je ne sais vraiment pas comment me débarrasser de ce collage!...*

— *Si tu allais trouver Doyen!...*

ALICE. — Oh! non. Je l'ai rencontré pour la première fois hier soir à la Taverne Olympia. Il m'a offert une chartreuse et m'a donné rendez-vous pour aujourd'hui.

JULIE. — C'est un provincial, pas?

ALICE. — Oui, il habite Orléans. Il est marié à une femme laide et acariâtre. Il parait qu'il est marchand de grain.

JULIE. — Alors ça ne m'étonne plus. Le pauvre cher homme, il avait l'air d'être privé depuis longtemps. Il s'est jeté sur nous comme un goret sur des truffes. Enfin il en a eu pour son pognon.

ALICE (*timidement*). — Combien nous a-t-il donné?

JULIE. — Un billet bleu, un mâle!

ALICE. — Cent francs! Il est chic le Monsieur.

JULIE. — Ça vaut bien ça! Ça tombe à pic. J'avais plus un radis.

ALICE. — C'est ennuyeux, moi non plus. Il va falloir changer.

JULIE. — Ça ne presse pas. Un billet entamé est vite dépensé.

Alice, — C'est que je vais vous quitter et alors je voudrais bien ma part.

Julie. — Ta part ? Non, mais chacun son tour. Tu l'as fait casquer hier soir. A moi maintenant le profit.

Alice (*effarée*). — Puisque je vous dis, Madame, qu'il ne m'a offert qu'une consommation et un sandwich.

Julie. — Tant pis pour toi, fallait pas être si bête.

Alice. — Enfin, Madame, la moitié de ces cent francs m'appartient. J'ai travaillé comme vous, moi. Si ce Monsieur n'a pas partagé lui-même la somme, c'est qu'il n'avait pas de monnaie. Il aurait aussi bien pu remettre le billet à moi qu'à vous. C'est même à moi qu'il le tendait quand vous vous êtes précipitée.

Julie. — Pas du tout. C'est entre mes mains qu'il l'a remis. Enfin, tiens, voilà un louis.

Alice. — Mais, je veux la moitié.

Julie. — Dis donc, est-ce que tu n'est pas chez moi? Tu n'as pas d'hôtel à payer. Et puis, qui est-ce qui a eu le plus de mal? Mademoiselle est dégoûtée! Mademoiselle fait des façons! Il y a des choses qui lui répugnent. Moi j'ai jamais reculé devant l'ouvrage.

Alice (*pleurant presque*). — Je ne sais pas, moi. Je n'ai pas l'habitude comme vous.

Julie. — Ah! tu l'avoues que je suis plus instruite que toi. Quand on choisit un métier, il faut l'apprendre à fond. Les maîtres se paient plus cher que les apprentis. Que veux-tu, il ne fallait pas m'emmener avec toi.

Alice. — Ce n'est pas moi qui vous ai emmenée. Je ne vous connaissais pas. C'est lui qui s'est écrié : Je veux faire une noce à tout casser. Voici une grosse brune qui me plaît presque autant que toi. Comme je désire autant les brunes que les blondes, je n'aurai pas l'embarras du choix et il vous a fait signe.

Julie. — Tu vois bien, morveuse, que c'est lui qui m'a choisie.

Alice. — Mais enfin, Madame, vous êtes une voleuse!

FACHEUX ACCENT



— *Tu as l'air vannée, ma chère !*

— *Ah m'en parle pas, toute la nuit ça a été unè prochession et dans c'métier d'chien c'est à prendre ou à lécher.*



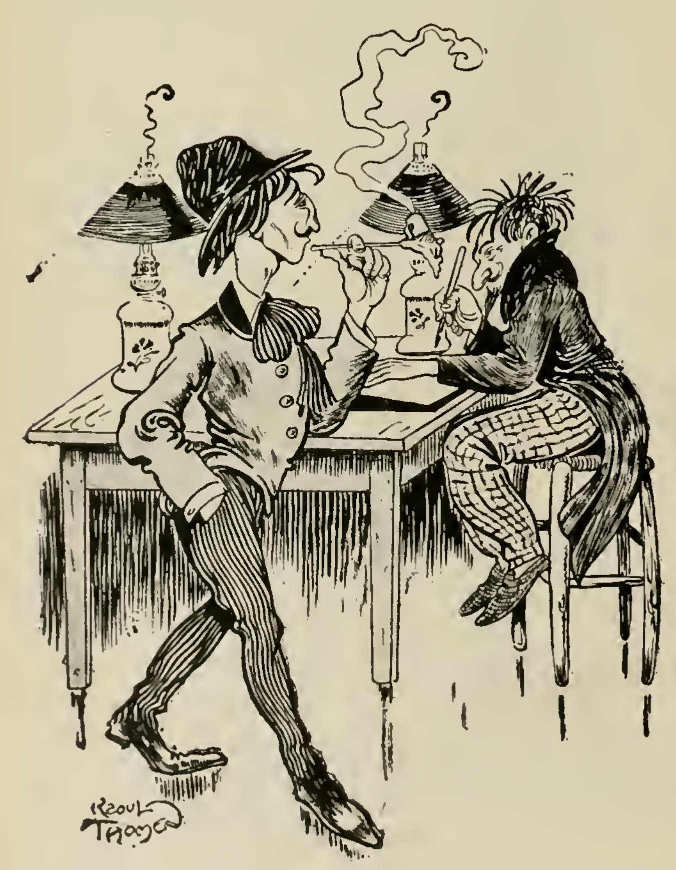
— *Il faisait nuit, mais j'ai bien reconnu que c'était mon mari.*
— *Comment ca ?*
— *Je l'ai reconnu... à la longue.*

Julie (*furieuse*). — De quoi? répète un peu! Veux-tu que je te f... ma main sur la g...

Tu n'aura pas un sou, espèce de chipie.

Alice (*désespérée*). — Ce n'est pas juste. Vous êtes une vilaine femme.

Julie. — Te tairas-tu, planche à pain.



— *Dis, mon vieux, en t'en allant, prie la concierge de m'envoyer sa fille, car autrement j'n'arriverai à rien.*

Alice. — Madame, je vous en prie. Je n'ai pas un sou sur moi et j'ai grand besoin d'argent. Ce n'est pas par plaisir, allez, que j'envie ce métier-là. Donnez-moi seulement les 20 francs que vous m'offriez.

Julie. — Il n'est plus temps. Fallait pas m'insulter.

Alice (*pleurant*) — Mon Dieu! que je suis malheureuse! Tomber si bas pour être aussi misérable!

Julie (*railleuse*). — Tomber si bas! Mademoiselle est une ancienne vierge... comme moi. Tu sais, il y a longtemps. Et maintenant décanille, va chialer dehors.

Alice. — Je vous en supplie. Je n'ai pas de quoi me payer un croissant. Et puis, j'ai... j'ai une petite en nourrice et je suis déjà en retard pour le mois.

Julie. — Colle-là à l'Assistance!

Alice. — Oh! la sale femme!

Julie. — Veux-tu foutre le camp!

Alice. — Eh bien! non. Je resterai là jusqu'à ce que vous m'ayez donné ma part.

Julie. — Ah! c'est comme cela! (*appelant*) Eugène!.. Eugène!

(*Juste derrière la tête du lit, une porte, habilement masquée par une tenture, s'ouvre, et un gentlemann correct entre dans la pièce*).

Eugène. — Mademoiselle, vous faites beaucoup de tapage. Or, vous êtes dans une maison respectable et la concierge a horreur des discussions.

Alice (*interdite*). — Mais, Monsieur, Madame me doit de l'argent qu'elle refuse de me donner.

Julie. — Menteuse!

Alice (*affolée*). — J'irai voir le commissaire de police.

Eugène (*extrêmement poli*). — Si Mademoiselle désire une recommandation. (*Il tire de sa poche une carte violette, ovale, portant imprimée la mention* : Préfecture de police.

— Mais j'y pense : Mademoiselle n'est sans doute pas encore immatriculée? On pourrait la faire mettre en carte.

Alice (*terrifiée*). — Je... je vous demande pardon, je m'en vais.

(*Elle se précipite sur le palier et descend quatre à quatre l'escalier en refoulant des gros sanglots qui la secouent*).

Eugène. — Avec de la douceur on obtient tout des femmes... Combien?

Julie. — Cinq louis.

Jacques Constant.



Dessin de Galanis.

Elle. — *Rentrons vite, ma concierge pourrait dormir et lorsqu'elle dort, il faut tirer le cordon de sonnette à la porte pendant un quart d'heure avant de pouvoir pénétrer.*



Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant :* Émile GODARD

LES DEMI-VIERGES



Dessin de Lecua.

— *Faites vite, on demande une demi-blonde à la terrasse, sans faux-col.*

N° 102.
26 Septembre 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

ENTRE AMANTS



Dessin de J. Wély.

LUI. — *Vous n'avez pas compris. Seriez-vous bouchée ?...*
ELLE. — *Cristi, mon cher, vous n'étiez pas de cet avis hier soir !*

Un parapluie " tout soie "

Autour de la table, où brillaient les cristaux, où sur le blanc de la nappe, des amoncellements de fleurs et de verdure mettaient leur note gaie, elles étaient six demi-mondaines, toutes jeunes, toutes jolies, toutes élégantes.

Sylvette de Grandpré fêtait avec ses meilleures amies le cadeau princier — un hôtel ! — que lui avait offert Herr Lustighaus, son nouvel amant.

On était au dessert. Le champagne allumait les regards. Comme aucun homme — Sylvette l'avait exigé ! — ne déparait cette agape de sa présence, on avait, pour être plus à l'aise, dégrafé les corsages, et c'était, jaillies hors des étoffes claires, des roseurs, des blancheurs de chairs fermes et appétissantes.

Pendant le repas, on avait bavardé ferme, dénigré les camarades, tourné en ridicule maint don Juan. A présent, les potins épuisés, chacune fouillait dans sa vie propre, ressuscitait du passé et l'habillait, l'enjolivait de mensonges aimables.

Après Suzanne d'Aunoy, Camille de Valmont venait de conter ses débuts dans la vie galante. Quand ce fut son tour de parler, Alice Panier — une blonde sculpturale, aux grands yeux de velours noir — dit : « Vous en avez de la veine, vous autres !... En vérité, j'admire votre chance, et j'envie votre destinée.

Vous avez été, l'une arrachée à une famille honorable par un jeune homme beau comme le jour, l'autre, enlevée du couvent par un pimpant lieutenant de hussards !... Peste !... Voilà qui, sans être extraordinaire, sort de la

La petite porte et la grosse dame ou le Vase de Tentale.



— Enfin, nous diras-tu pourquoi tu ne veux pas épouser le petit vicomte ? Il est d'une très vieille branche, pourtant ! !

— C'est bien pour cela, j'ai peur qu'elle casse !

PRESTIGE



— *Oh ! les femmes !... Chaque fois que je sors mes épaulettes de fantaisie, c'est le même fourbi.*

banalité courante !... Car, pas une minute, je ne vous ferai l'injure de ne pas vous croire, ou de vous taxer d'exagération...

Eh bien, moi, je suis de souche infiniment plus modeste... Ma famille était pauvre et malhonnête. Mon père était savetier, ma mère faisait des ménages, et ils faisaient ensemble un ménage d'enfer. Je ne les ai jamais vus d'accord que pour me rouer de coups.

A quinze ans, je fus placée comme bonne à tout faire chez un épicier en gros.

— Toi ! bonne à tout faire ?

— Oui, moi... Ces mains ont lavé la vaisselle et le linge.

— Ma pauvre chatte !

— Ne me plaignez pas. J'ai été très heureuse pendant les deux ans que je suis restée dans cette maison.

— Pourquoi l'as-tu quittée ?

— Parce que mon père trouvait que je ne gagnais pas assez... Il me casa alors chez une vieille dame, percluse de rhumatismes, laide, sotte, méchante, répugnante, mais riche.

Ah ! la vieille chouette !... m'a-t-elle fait la vie dure ! Elle m'en voulait d'être jolie, alors qu'elle était hideuse. Du matin au soir elle m'injuriait. Elle m'imposait les besognes les plus écœurantes. Elle n'était satisfaite que lorsque, saturée de honte, j'éclatais en sanglots.

Et Dieu sait pourtant si j'étais bonne, douce, complaisante.

— Là ! là !... tu vas être forcée de rougir.

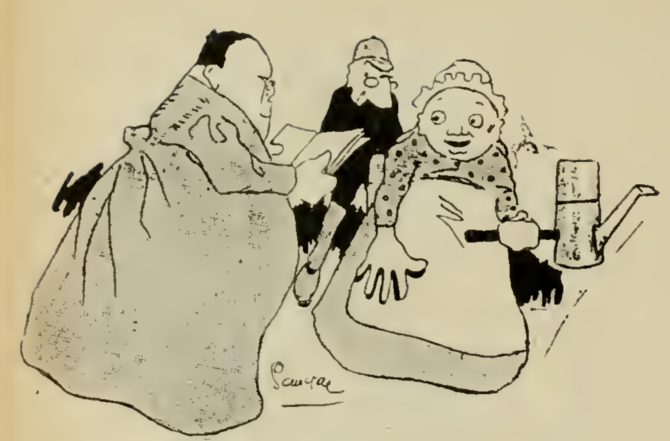
— Non ! C'est la vérité... Par exemple, depuis, j'ai changé un peu...

FATUITÉ



— *Pourrais-tu comme moi faire une chic femme d'un coup de crayon ?*

— *Mieux que cela, d'un seul coup d'œil !*



— *C'est pas pour dire, mais madame a vraiment une drôle de cafetière.*

Je dois ajouter que cette douceur naturelle s'était muée en passivité, tant les mauvais traitements et les mauvaises paroles avaient aboli en moi toute personnalité. J'étais une machine. On me commandait, j'obéissais. Il ne me serait pas venu à l'idée que je pouvais ne pas exécuter l'ordre reçu.

C'est à cette soumission, c'est à cette absence de volonté, qu'est imputable mon premier faux-pas, — faux-pas, dont aujourd'hui je me félicite, puisqu'il a eu pour résultat de me faire ce que je suis.

Un soir, ma chipie de maîtresse souffrant plus que de coutume, m'envoya chercher chez le pharmacien une potion calmante.

Il faisait un temps épouvantable. Une pluie torrentielle tombait depuis le matin, et, par moments un vent soufflait, d'une violence inouïe. Je ne possédais pas de parapluie.

Ma vieille chouette me confia le sien, — à regret, certes! et non sans de nombreuses recommandations. Elle me fit remarquer que ce parapluie était « tout soie », qu'il était neuf, que le manche était en argent!... Enfin, elle m'affirmait qu'il avait coûté vingt-huit francs cinquante!

« Gare! si je le rapportais endommagé!

« Elle avait la bonté de me le prêter. Je devais faire en « sorte qu'elle n'eût pas à s'en repentir! »

... La vérité, c'est qu'elle jugeait que je pouvais prendre un rhume, et, par suite, interrompre mon service.

... Donc, me voilà dehors.

Le vent s'était un peu apaisé et j'arrivai sans encombre à la pharmacie. Le médicament fut vite prêt. Et, je revenais, heureuse d'avoir été relativement peu mouillée, quand une bourrasque survint, qui me jeta contre le mur.

Je me cramponnai au précieux parapluie, mais, le vent soufflait de tous les côtés à la fois, je voyais déjà l'instant où il allait être retourné, lorsqu'une voix murmura à mon oreille : « Si vous voulez me permettre, mademoiselle!... »



— *Je veux bien marcher pour 17 sous! Mais à condition qu'tu dises à tes copains qu' tu m'en as donné quarante!...*



— *Rentrons vite, Louison, ils nous prendraient pour des sœurs converses.*

Et, en même temps, un bras s'insinua sous le mien, une main saisit et maintint mon parapluie. Puis, avant que j'eusse pu répondre, la voix ajouta : « Venez! Sans quoi nous allons être trempés! »

Et je fus poussée sous une porte cochère.

J'examinai qui m'avait secourue. C'était un grand beau garçon, qu'à son béret de velours je reconnus pour un étudiant.

« Une minute de plus, affirma-t-il, et votre parapluie n'était qu'une loque! »

Je le remerciai de son intervention, je lui exposai qu'une avarie au parapluie aurait eu de graves conséquences pour moi... et je lui fis naïvement, de ma vie, un tableau exact qui parut l'intéresser.

Il souriait en m'écoutant.

RUPTURE



Dessin de Jean Plumet.

— Certes, je vous ai maintes fois juré que je vous aimais... mais ma chère, il y a des moments où cela est de la plus stricte politesse.

Une accalmie s'étant produite, nous en profitâmes pour continuer notre chemin. J'acceptai qu'il m'accompagnât, sous réserve qu'il me quitterait à quelque distance de la maison.

Il consentit.

Soudain, il me dit :

« Je demeure à deux pas. Montez donc un instant chez moi... Vous vous reposerez. Vous prendrez quelque chose de chaud. Par ce temps humide cela vous fera du bien ! »

Je refusai, alléguant que j'étais en retard.

Il insista. Et, à bout d'arguments, me déclara : « Si vous ne venez pas, je garde votre parapluie ! »

... Il le tenait, le bandit ! Je ne pouvais songer à le lui arracher.

Je gémis : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que Madame va me dire quand je rentrerai ! »

— Nous ne resterons qu'une minute ! promit-il.

... Je le suivis.

Quand je fus dans sa chambre il m'embrasse à bouche-que-veux-tu ! Et j'avoue que ce ne me fut point désagréable. Mais bientôt les baisers anodins ne lui suffirent pas...

Un feu clair pétillait dans la cheminée. Il me persuada de me déshabiller dans l'intérêt de ma santé.

« Voyons !... Votre robe, vos jupes... tout cela est mouillé. Vous voulez donc attraper une fluxion de poi-poitrine ? »

Comme je m'obstinais à refuser, il ajouta : « Si vous ne m'écoutez pas, je ne vous rendrai pas votre parapluie ! »

Ah ! ce parapluie !... J'avais encore dans l'oreille l'éloge que m'en avait fait ma maîtresse. Vingt-huit francs ! Tout soie ! Manche en argent !...

Que m'adviendrait-il si je revenais sans cet objet si spécialement recommandé ?...

Bref, j'obéis. Il m'aida à me dévêtir avec une dextérité surprenante. Et, l'instant d'après, nue comme ver, je me chauffais à la flamme... Sans doute, mon compagnon redoutait-il aussi, pour lui, les conséquences de l'humidité, car il fut bientôt dans ce costume qu'on attribue au père Adam. « Je vais vous donner quelque chose de chaud ! » me dit-il.

Et il prépara un grog...

. . . .

... Enfin, je recouvrai le précieux parapluie.

Le cœur battant, le chignon de travers, rouge comme une tomate, j'arrive chez ma patronne... Elle m'attendait dans le vestibule, blême de colère, folle de rage.

« D'où venez-vous, saleté ?... Hein ?... Vous avez mis deux heures à faire une course qui exigeait à peine vingt minutes !... Débauchée ! D'où sortez-vous ? »

Elle écuma une heure durant ; puis, en manière de conclusion me chassa.

Je ne songeai pas à retourner chez mon père. Je pris le premier train pour Paris, et j'y arrivai sans projets, sans idées, avec quarante francs en poche. La chance me servit : je rencontrai un bon vieillard... Et voilà comment termina Alice Panier, pour conserver son parapluie à ma maîtresse, je perdis mon... innocence.

— Petites causes, grands effets ! prononça gravement Suzanne.

— La vertu est toujours récompensée ! dit Sylvette...

Ah ! ma pauvre chatte ! quand je pense que tes mains, tes jolies mains se sont abîmées à des travaux grossiers !...

— Il n'y paraît plus ! répliqua Alice... Les mauvais jours s'oublient vite, dès que la veine vous sourit un peu !

— N'importe !... Toi aux ordres d'une vieille bourgeoise !...

— Bah ! conclut Mademoiselle Panier, la domesticité mène à tout... à condition d'en sortir !

E.-G. Glück.



— C'est passionnant toutes ces histoires de viol... on voudrait être l'héroïne.

A. BERTRAND

— *Veux-tu laisser le nu aux photographes, cochon.*

— *La statue en bois qui se trouve sur le port est celle de mon aïeul l'amiral.*
— *Comme ça, t'as l'aïeul de bois !*

QUELQUES NOTES CYNÉGÉTIQUES



— *Chose assez facile à remarquer : la petite caille a le lapin en horreur.*



Dessin de V. Spahn.

— *En deux jours j'ai mangé deux ronds de frites et deux ronds de pain, tu comprends que j'en avais soupé de faire la noce dans ces conditions-là !*

BONNES AMIES



— *Cette pauvre Louise ! Elle s'est fait écraser par un omnibus !*

— *Oh ! ça ne m'étonne pas, jusqu'aux omnibus qui lui passent sur le corps.*

L'Odalisque

Ils étaient quatre petits messieurs pas plus gros que le poing, ratatinés et grillotés comme reinettes, mais roses aussi et proprets comme ces chères petites pommes, et si délicieusement vêtus et si bien astiqués encore de la pointe du cheveu à l'extrémité de la botte, que c'était un étonnement de les voir arpenter, après tous les midis, le cours, et aller, du même pas menu et relevé, du théâtre au Jardin des Poètes, où il y a des sources et des frondaisons vives.

C'étaient, oui, quatre petits messieurs, qui composaient une des attractions les plus sûres de la ville, et que l'on ne manquait point de montrer tout de suite à qui arrivait. Un facétieux les avait nommés les quatre frères Aymond, mais c'était bien à tort, car les quatre petits messieurs n'étaient point du tout d'humeur batailleuse, et je vous assure qu'ils ne tenaient point entre eux des propos subversifs, pareils à ceux qu'exhalèrent Richard, Renaud, Allard et Guiscard.

Non, leurs âmes étaient de tous points innocentes, rosées, amènes; c'étaient des âmes de chères petites pommes, avec pas un petit pépin de noirceur u de ressentiment; des âmes de bonnes petites reinettes bien rouges, bien jaunes, bien inviteuses pour les bouches de choix qui les croquent.

On les aimait bien en ville, les quatre petits messieurs; on les saluait de loin et bien bas, parce qu'on était toujours délicieusement heureux de leur union. Comme ils s'entendaient, chers petits fruits primeurs, posés tous quatre sur une « semelle »! comme ils pirouettaient! comme ils évoluaient!

Celui qui voulait rasséréner son âme, agitée, secouée, par un créancier trop amoureux ou par une maîtresse acariâtre, celui-là n'avait qu'à suivre les quatre petits messieurs, pour, de pas en pas, ressentir les effets goûtés de l'apaisement. Il entendait quatre petites bouches à l'unisson, et il voyait, pareillement, huit petits yeux refléter le même émoi; et c'était toujours comme ça, du théâtre au Jardin des Poètes ou vice-versa, pareille harmonie, pareille sagesse des quatre petits messieurs, qui devaient, en effet, se conduire ainsi pour ne pas déranger l'équilibre de la « semelle », sur laquelle, par amour de l'image, toute la ville les posait.

Ils habitaient tous les quatre au bord du canal; ils possédaient chacun une maisonnette aux contrevents peints en bleu clair et liserés de rouge capucine; devant chaque maisonnette aussi un jardinet s'étalait; et, au premier, un balcon peint en rouge donnait la vue sur le canal et sur la plaine. Quand les quatre petits messieurs étaient rentrés, après la promenade coutumière de l'après-midi, on ne manquait point de les voir encore « prendre l'air » du balcon rouge, et regarder les lents chalands qui descendaient au fil de l'eau ou qui le remontaient, tirés par un âne. Un seul des quatre petits messieurs suçait alors une courte pipe qu'il vidait ensuite d'un petit coup frappé sur l'ongle; et c'était charmant, oui, ce geste; mais cela aussi troublait l'harmonie, les trois autres petits messieurs, pendant ce temps-là, restant bien sages, bien proprets, bien rosés, et sans le plus petit nuage de fumée autour de leurs têtes.

Chères petites reinettes, pommes aussi de vieilles gouvernantes, chers fruits pour délicieuses « semelles », combien de fois vous ai-je regardés, admirés!

Je vous trouvais bien sages, et vous nous donniez l'exemple à nous, fruits de la route, fruits acides, fruits « vadrouilleurs », fruits salés, fruits plus amers que

DUELS MODERNES



— *Maladroit ! Comment diable vous y êtes vous pris ? Vous l'avez touché.*

vinaigre et aloès. Aux grandes fêtes, nous aurions voulu avoir des parents à votre image, bien jabotés et bien persillés, avec des petites mines fleuries, avec des pommettes roses, avec des yeux brillants, luisants, comme de chers petits pépins, couchés, tapis, au chaud, dans la couette de la chair. Alors, pourquoi un soir flambâtes-vous comme nous tous, les fruits vadrouilleurs, fruits d'auberges, pis que cela, de lupanars?

Hélas! vous l'aviez devinée, comme nous, la maison close, la maison discrète, qui est là-bas au bout de la route. Quel coin silencieux, pourtant comme à l'écart, comme une dépendance du couvent, qui est là depuis des temps!

C'était la tendre Mme Bonfils qui alors officiait, veillant aux désirs, ouvrant, fermant la porte, et soignant avec de pieuses attentions les lis que le jardin dressait. Chère Madame Bonfils, vigilante, maternelle, l'âme d'un potard assidu au mortier et la prestance d'un cuirassier, où êtes-vous? Gouvernante dans une ville d'eaux ou servante d'archevêque? Les ouvrages fins pouvaient seuls vous convenir, car vos mains, vos chères mains, les aimâtes-vous assez, les parfumâtes-vous de benjoin et de myrrhe! Vous les vouliez, n'est-ce pas, comme de la cire, de la cire moite et douce? Bonne âme, vieille cateau, délicieuse chérie, vos mains, vos chères mains, vos mains douces, douces, douces...

Sa maison était renommée, discrète et entretenue. Je dis maintenant que les quatre petits messieurs devaient, oui, fatalement, un soir, s'y aventurer, et je pense que ce fut la pipe délicieusement ambrée qui induisit les autres à la petite débauche, qui les poussa, très émus, dans la maison de Mme Bonfils.

Il y avait alors, comme pensionnaires, un lot de six pécheresses damnées, filles perdues, etc..., mais très accortes et le teint soutenu en bon état par les continuels dépuratifs de cette chère Bonfils. Quand on les voyait ensemble, au salon, on pensait tout de suite à les garder toutes, et l'on faisait apporter deux ou trois bouteilles, de vin blanc du cru et qui a un goût très prononcé de sauge. Ces demoiselles, déjà un peu montées, s'alarmaient vite, et elles apparaissaient alors comme d'étonnantes gourgandines, bêtes comme oies, pesantes comme otaries, et, de tous points, certes, inutilisables.

L'une d'elles, pourtant, un soir, dansa devant les quatre petits messieurs, — et ce fut le clodochement d'une telle toupie, un tel délire de grosse fille remuée, qu'elle les enchanta. Mme Bonfils, toute heureuse de la révélation de sa pensionnaire, me donna, très prolixement, des détails.

La fille était, au reste, physiquement bien surprenante. Elle n'avait pas de torse et érigeait une tête invraisemblable de lapin. C'était un pauvre déchet, tout en bras et en jambes Aussi, tandis que les demoiselles paradaient, le bedon à l'air : melons, aubergines, etc..., la Salomé gardait sa robe : et c'était pour retenir les quatre petits messieurs, un peu honteux de se voir là et de la voir, qu'elle s'était comme ça mise en branle, les bras rasant le sol.

Et ça avait été fou, d'un entrain et d'un effet irrésistibles. Les quatre petits messieurs ricanaient, riaient, les petites brides de leurs paupières laissant voir des pépins luisants, heureux, joyeux. Et maintenant, partie, activée, la fille-toupie ne s'arrêtait plus. Les grosses jambes martelaient le parquet, ses bras éventaient les murs. Une fille avait ouvert le piano et tapotait dessus à tour de bras. Les quatre petits messieurs étaient hilares. Très rapprochés l'un de l'autre, très rouges, ils piquaient des tapes de doigts sur leurs rotules; et, de son côté, Mme Bonfils, vigilante, servait, sans s'arrêter, ce vin du crû qui a le goût de sauge.

Et c'est comme ça, pour une heure heureuse, que se constituent des habitudes. Toutes les semaines, le jeud soir, je vis entrer, pendant des années, chez Mme Bonfils, les quatre petits messieurs, chères petites reinettes, fruits primeurs, qui allaient voir danser l'Odalisque.

GUSTAVE COQUIOT.



— *Avez-vous remarqué comme, sur cette plage, on ne rencontre que des trous, duc ?...*

Répétition en Catimini

Vous avez tous, chers lecteurs, applaudi maintes fois la grâce et le charme de la séduisante Alice Fanfreluche, la tant exquise chanteuse mondaine qui créa au *Concert d'Eros*, de si parisiennes chansons.

Depuis ses débuts la délicieuse divette est restée l'idole du public boulevardier qui chaque soir se laisse prendre aux froufrous soyeux de ses dessous endentellés et à la joliesse mutine de gestes avec lesquels elle se retrousse pour parcourir la scène à tous petits, petits, petits pas.

Eh bien! parmi tous les admirateurs pourtant si empressés de la mignonne artiste, aucun n'est plus exalté, aucun ne met plus de ferveur dans le culte qu'il lui rend que... Juliette, la propre femme de chambre d'Alice.

C'est que Juliette en arrivant de Rennes, est entrée pour ses débuts au service de la chanteuse. N'ayant jamais eu d'autre maître, elle ne peut imaginer d'existence plus heureuse, plus luxueuse que celle de sa patronne. Et, tout cela obtenu grâce à un métier facile et qui constitue un plaisir au lieu d'exiger de pénibles efforts. Aussi la jeune Bretonne s'est-elle bien juré d'entrer au concert et d'y réussir. Ça n'est pas si malin! Elle a une très jolie voix: « Ah!... ah! .. ah!... ! » de plus, pour bien apprendre les mouvements qu'il faut faire, elle va tous les soirs, presque, au Concert d'Eros et tant que sa maîtresse est en scène elle la suit des yeux, gravant dans sa mémoire ses moindres gestes, cherchant à retenir ses différentes intonations.

Or, justement aujourd'hui, Alice Fanfreluche est sortie pour aller passer la journée chez une amie. Elle a prévenu qu'elle ne rentrerait pas dîner et Juliette, sûre de n'être pas dérangée veut profiter de sa liberté pour s'essayer un peu, histoire de voir et de se donner à elle-même une sorte de répétition à huis-clos et en catimini.

Vite, elle court à la chambre de sa maîtresse, ouvre toute grande l'armoire et se met à fourrager dans les tiroirs où sont empilées les somptueuses et galantes toilettes de scènes, les dessous lourdement chargés de den-

— *J' lui dirai bien qu'il m'était impossible de sortir parce que j'ai gardé le lit, mais ce rossard-là serait fichu de me demander avec qui !*



LE CAMELOT. — *Toute la poignée pour deux sous.*

telles, les lingeries fines et transparentes. Hâtive, elle choisit une chemise largement décolletée et si légère qu'il semble que, comme ces étoffes légendaires de l'Orient, elle passerait aisément par le trou d'une aiguille, un pantalon si court, si ténu qu'on dirait, pfuit... un souffle. Après avoir choisi un corselet, Juliette s'arrête, embarassée. Quelle robe choisir?... Quel corsage? Elle hésite quelques instants, compare, en pensée, les étoffes et les couleurs puis se décide enfin. Elle prend une longue jupe blanche toute ornée de Valenciennes et qui s'accordera le mieux du monde avec ce corsage rouge rehaussé de rubans de velours et d'un large nœud de satin noir. Elle n'a pas un goût très sûr, l'innocente Bretonne!

Les bras embarassés de son butin, elle abandonne les tiroirs en désordre, l'armoire au pillage et quittant la chambre qui semble garder la trace du passage de quelque hardi cambrioleur, elle va se réfugier dans le boudoir tout fleuri. En quelques minutes elle se défait de sa guimpe, de sa jupe de laine, elle enlève sa coiffe, délace ses souliers et retire ses bas. La voilà nue! Et, ma foi! si elle n'a pas la finesse et les formes élégantes d'une parisienne, il faut bien convenir que sa chair ferme et jeune de robuste paysanne n'en est pas moins appétissante.

Mais, pudique, elle a passé la chemise, enfilé le pantalon. Après avoir mis des chaussettes, — les chaussettes de madame! » — et chaussé de mignons souliers à hauts talons, elle se sangle dans le corset-ceinture et se serre à étouffer. Ouf! ça y est enfin. Vite les jupons froufroutants, la jupe blanche aux délicates dentelles et le corsage rouge. Tout cela est bien un peu juste, sans doute, mais il faut savoir souffrir pour être belle et puis Madame aussi se serre dans son corset!

[illegible]



— Pourquoi demi-vierge? Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, il est vrai qu'elle peut aussi être entrebaillée.

Maintenant Juliette se regarde dans la grande psyché. Eh, mais! on n'est pas si mal! Ces falbalas tout de même, ça vous change, on ne peut pas dire autrement. Elle essaie un entrechat, esquisse un jeté-battu et tente même de réussir des ailes de pigeons. Puis s'arrêtant, elle fait la roue en ramenant sa jupe autour de sa tête. Ainsi qu'elle l'a vu faire à sa maîtresse, elle laisse retomber le flot de dentelles et le saisissant à deux mains derrière elle pour le relever jusqu'aux épaules presque et devant la glace elle va et vient, elle aussi à tout petits, petits, petits pas. Elle virevolte, pirouette et vient s'installer sur une petite table.

Assise, les jambes croisées, un morceau de papier figurant une imaginaire cigarette, elle rassemble ses souvenirs et fredonne la poétique romance qui valut à sa maîtresse un si légitime succès :

> Sur le boul'vard
> Les p'tits fêtards,
> Dès que j'm'amène,
> S'écri'nt : « Ah! veine!
> Ah! la voilà
> Quel chic elle a
> L'horizontale!
> L'horizontale! »

Emportée par la fougue de la chanson, elle croit entendre l'orchestre l'accompagner elle se croit devant un public enthousiaste au milieu duquel des jeunes gens très chic dans leurs habits noirs la détaillent avec d'énormes lorgnettes. Elle se trémousse et reprend à pleine voix le refrain : Sur le boulevard..., etc.! Puis, sautant à terre, elle rejette sa jupe en arrière et se retroussant à nouveau elle refait le parcours de la scène (car elle se croit décidément sur la scène). Le refrain achevé, elle s'attaque aux couplets. Et toujours elle va, se remuant, sautant, dansant, imitant les gestes, copiant les poses qu'elle a vu prendre à Alice Franfreluche et ses camarades, du Concert des Rosses (oh! pardon!) d'Eros!

Enfin, frémissante, haletante plutôt, n'en pouvant plus, elle va se laisser tomber sur la table, — toujours comme elle l'a vu faire — elle termine en faisant un pied de nez ironique aux spectateurs qui l'acclament!

Elle souffle en s'éventant avec son mouchoir. Quel dommage que ce soit fini, déjà! Au fait, elle n'y pensait pas; et le *bis*, on ne pourrait dans la réalité manquer de la rappeler. Bonne fille, elle ne peut refuser et la voilà de nouveau :

> Sur les boulevards
> Les p'tits fêtards... »

Et hop! Et vlan! Elle saute, elle caracole, et allez donc!

Et le dernier mot lancé sur un trémolo de l'orchestre : l'horizonta-a-ale! Les bravos éclatent plus nombreux que jamais.

Cette fois l'illusion est complète, la salle en délire éclate en applaudissements. Juliette en a les oreilles pleines et, très rouge, très gauche aussi, avouons-le, elle s'incline, salue en face, une main sur le cœur, l'autre sur les lèvres, envoyant des baisers aux beaux messieurs et aux belles dames.

Et, juste à ce moment, Alice Fanfreluche revenue par hasard avec quelques amis, ne peut retenir le rire qu'elle contient à grand peine depuis un moment qu'elle assiste à la « répétition ».

— « Ah! Ah! bravo! bravo! Epatante! Quel talent! Quelle artiste cette Juliette! Non, qui aurait cru ça d'elle? Ah! Ah! »

Juliette voit bien qu'on se moque d'elle parbleu, mais elle se console en pensant tout bas :

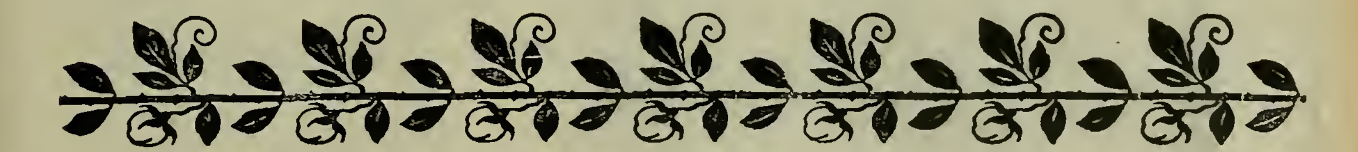
— « Je n'aurais jamais cru, moi non plus, que la patronne soit aussi jalouse! »

JEAN PLAISIR.

LES AFFAIRES



LE PRÊTENDANT. — *Vingt mille francs d'dot! Vingt malheureux mille francs pour épouser ça!! Mais r'gardez-la donc! Un chameau, monsieur, au moins ça a des bosses!*



Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant :* Émile GODARD



Dessin de Lourdey.

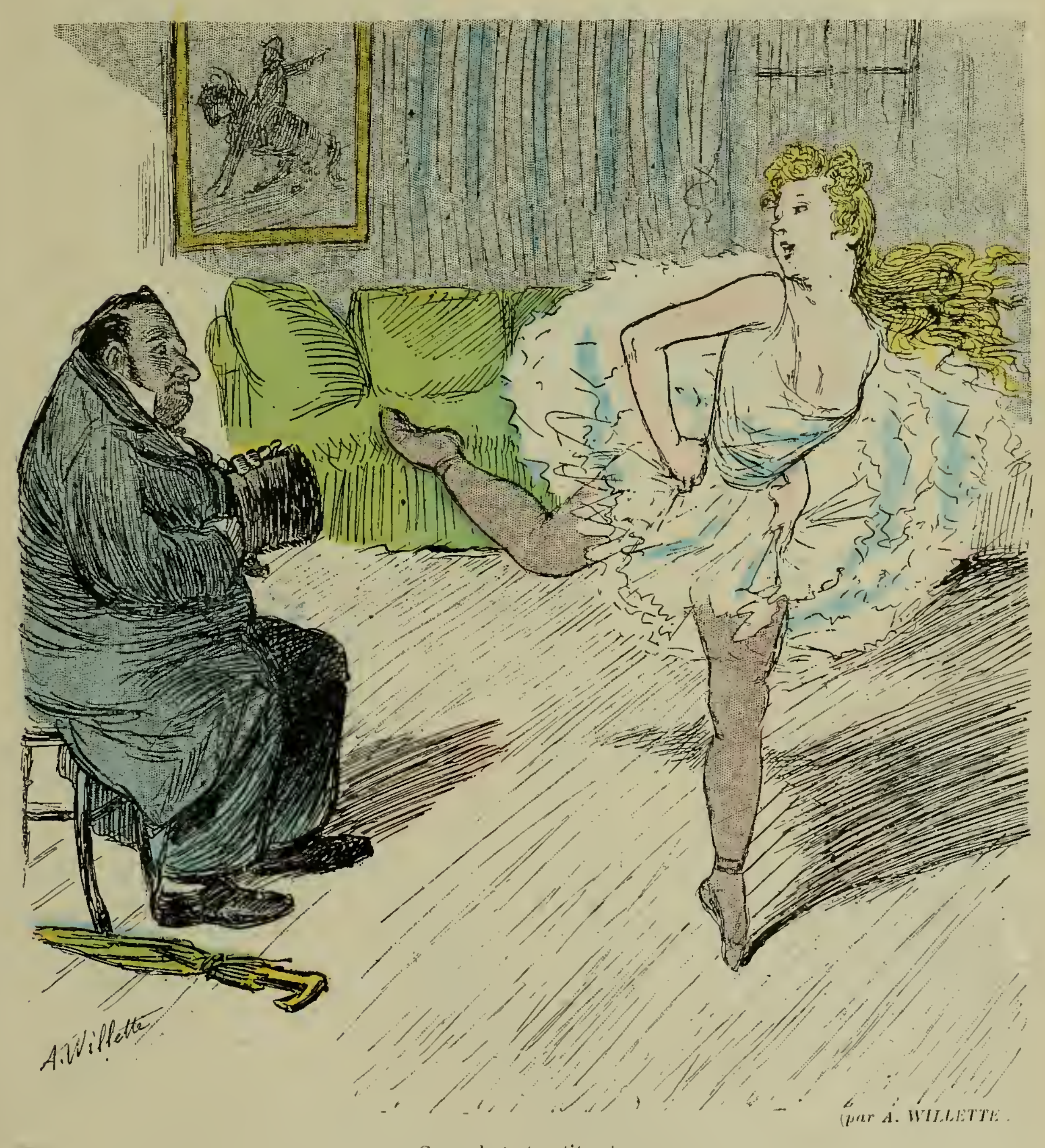
— *Dépêche toi donc, tu vas t'enrhumer à avoir tout le temps ton derrière dans la glace.*

2e Année. — N° 103.
3 Octobre 1903

Paris . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

43, Rue de Berlin
Paris

LA VIE EN ROSE



(par A. WILLETTE.)

Gros chat et petit rat.



— On prétend que tout augmente ; en amour, j'crois qu'tout diminue !

LES GUIGNOLS PARISIENS

Salade de saison

Un à un, à regret dirait-on, théâtres et music-halls font leur réouverture.

Et, comme les saisons précédentes, les directeurs nous annoncent des programmes mirifiques où brillent des étoiles de première grandeur, et prévoient des maximums quotidiens.

Laissons les enfants à leur mère et les directeurs à leur chimère.

* * *

Le Palais-Royal a fait une excellente reprise du *Sous-préfet de Château-Buzard*, une des meilleures pièces de Gandillot. Raimond y est aussi désopilant qu'à la création, et ses partenaires, Cooper, Hamilton, Armand-Marie, lui donnent joyeusement la réplique. Mme Berthe Legrand continue sans effort la tradition des Jouassin, des Mathilde et des Daynes-Grassot. Mlle Aimée Samuel est toujours l'artiste au jeu franc, jamais guindé, si remarquable dans les cocottes dindonnesques et les théâtreuses de mentalité neutre.

Un succès de bon aloi, cette reprise, et qui va permettre au très lettré directeur du Palais-Royal de monter tout doucement sa première grande nouveauté.

* * *

Rien à dire de l'Athénée, où l'enfant de Gavault et Charnay continue ce miracle, d'attirer les foules après 250 représentations consécutives.

Au Gymnase, *l'Homme du jour*, une comédie qui méritait de passer en pleine saison, fait bien augurer des œuvres subséquentes que nous promet M. Franck.

Les théâtres à côté, Grand-Guignol, Capucines, n'ont pas encore levé leur toile. Je parlerai de ces deux scènes si intéressantes au moment opportun. Mais, dès maintenant, je veux consacrer quelques lignes à un nouveau-né de cet été, le Théâtre moderne.

Il fallait une certaine hardiesse à MM. Marcel Nancey et Henri Roll pour ouvrir, en pleine canicule, cette salle du passage de l'Opéra, où échouèrent tant de combinaisons artistiques.

« Audaces fortuna juvat ». Plus que jamais, la devise latine triomphe. Et c'est justice, car le spectacle du Théâtre moderne est des plus plaisants. Le programme actuel comporte cinq pièces, toutes cinq alléchantes. Je citerai surtout : *Le Moyen de l'être*, de M. Jourda; *Souvent femme...* de M. Bonis-Charancle ; *La Griffe*, un petit drame poignant, de M. Jean Sartène, et enfin *Pour Mademoiselle*, une gauloiserie qui fait rire aux larmes.

La jeune troupe du Théâtre Moderne est des plus homogènes, et un artiste de grand talent, Gouget, la conduit à la victoire.

MM. Nancey et Roll ont trop bien débuté dans leur nouveau métier. Nègres du succès, les voici obligés maintenant de continuer.

Vous verrez qu'ils continueront.

* * *

M. Victor Silvestre, qui dirigea sans gloire des scènes de second ordre, vient de transformer le suranné Château d'eau en Alhambra.

Et nous avons maintenant un music-hall pour classes pauvres qui, dans la pensée de son fondateur, doit détrôner les Folies-Bergère.

Ce que les Isola se tordent!

JACQUES YVEL.

LE PASSIONNÉ D'ART



— Faut absolument qu'j'aille voir ce peintre pour lui demander l'adresse de son modèle

DEUX BOUFFONNERIES

I

La Sidonie

Quelle idée bizarre eut M. Thomas Hop-Frog, le coiffeur de Long-City, de faire reproduire en cire, pour sa vitrine, les traits unanimement détestés de sa défunte femme! Quand, un matin, il mit cette effigie au beau mileu de ses brosses, de ses peignes et de ses flacons de kiss-me-quick et de new-mown-hay, il y eut récrimination générale, et l'on s'accorda encore et tout de go pour plaindre ce pauvre M. Hop-Frog devenu certainement insane; car le plus petit gamin de Long-City



— Alors, elle est prude, cette Irma ?
— Ne m'en parle pas, elle est toujours en sainte...

se souvenait fort bien des magistrales râclées que l'honorable Thomas Hop-Frog avait coutume d'administrer à mistress Thomas Hop-Frog, l'acariâtre, la quinteuse, la satanée mégère de Long-City.

Que s'était-il donc passé pour M. Thomas Hop-Frog? Par quel revirement d'esprit M. Thomas Hop-Frog semblait-il adorer celle qu'il avait tant battue hier précisément? Dans tout le quartier de Long-City, on cherchait les causes. Jockeys et barmaids, policemen et grooms, en devisaient dans la rue, au seuil des portes, ou, plus commodément, perchés sur de hauts tabourets, en ingurgitant force verres de rye-whisky et de pick-me-up. Mais la véritable raison, on ne la trouvait point, et ce qui déroutait, c'étaient les bons soins qu'avait pour sa Sidonie M. Thomas Hop-Frog.

— Ah! vous êtes de Quimper; vous avez bien de la chance, de ne pas avoir à rechercher votre paternité.

— Ligue contre le tabac, ligue contre l'alcool : à quand la ligue contre les moutards?

Chauds les marrons !



V'là ce que c'est, quand un mossieu vous tape dans l'œil !

Car, si revirement pareil peut être le fait du premier venu, si après la pluie, le beau temps, M. Thomas Hop-Frog avait manifesté et avec scandale le jour même du convoi, et après une telle joie, un tel ravissement d'âme et de corps, que l'on ne pouvait, en prêtant un grain de bon sens à M. Hop-Frog, expliquer pareille aventure.

Et le malheureux ornait maintenant, de façon preste et soignée, la détestable Sidonie ! C'était vraiment un étonnement !

Tous les matins, quand la toilette de la boutique était terminée, la Sidonie venait prendre place sur un coussin de peluche, et elle se mettait à girer lentement, l'air bougon, mais offrant la fastueuse architecture d'un invraisemblable et compliqué chignon. Et c'étaient tantôt cadenettes bien frisées qui lui tombaient le long des tempes, alors que le sommet du crâne était garni de cheveux lustrés, veloutés; tantôt c'étaient des bandeaux décrivant une circonférence parfaite, à ne pas laisser un cheveu dépasser l'autre; et toujours, sous toutes les faces, la tête de cire montrait un tel amour de l'arrangement, une telle passion de l'apprêté et du fignolé, qu'il y avait bien de quoi arrêter et stupéfier vraiment le plus lourd badaud de Long-City.

Et, pas un jour, M. Thomas Hop-Frog, sans pitié pour les nerfs de ses voisins et des passants familiers, ne délaissait la Sidonie. Chaque jour, l'effigie de celle qui avait été la ridicule épouse de M. Hop-Frog girait, se pavanant sous une coiffure nouvelle; et c'était, cela, cette chose répétée tant de fois, plus agaçant qu'on ne



— Comme vous marchez, belle enfant, on voit que vous n'avez pas de cors.

— Au contraire... mais on me recommande les exercices du corps.

saurait dire, si bien qu'un beau jour, on grogna, on menaça M. Hop-Frog, on l'avertit qu'il lui en cuirait de se moquer ainsi des honorables hôtes de Long-City.

Mais, — ô dénouement preste ! — le lendemain fut gai et plutôt amère, quand on apprit que si M. Hop-Frog parait tous les jours sa Sidonie, ce n'était pas du tout par amour, simple souvenir ou bien réparation posthume de ses violences, mais pour l'unique et suffisant contentement de... *lui tirer encore tous les matins les cheveux!*

II

La belle maison

La maison de M. le notaire est à l'entrée du village. On la voit tout de suite comme une dinde qui se serait alignée avec des poules; et elle a une belle crête de tuiles rouges et un beau plumage de clématites et de capucines. Je vous assure bien, en outre, que, dans tout le pays, il n'y a point une pécore plus solennelle et tant éprise de la double médaille des panonceaux qui pare son front. Quand on passe sur la route, on a l'idée qu'elle se rengorge et qu'elle tend, à la crever, la soie de son corsage.



Clair de lune sentimental.



— Moi, je suis comme Louis XVI : j'aime mieux mon thé au lait qu'à l'échafaud.

Comme il convient, cette orgueilleuse est aussi plus blanche que les autres maisons du village; elle est également d'un bleu plus céleste quant aux filets qui décorent ses baies; et, quand elle ouvre les yeux, vous vous dites encore qu'il n'y a nulle part des yeux aussi grands ouverts; et ce qui vous émerveille tout à fait, si le vent se met à souffler, c'est une majestueuse girouette qui tourne, comme une plume, alerte et preste, sans faire aucun bruit.

Quand vous vous approchez et que vous êtes bien mis, la maison aux panonceaux vous sourit tout de suite de son double œil jaune. C'est un truc pour vous inciter à considérer aussi le jardin, qui est demeuré jusqu'à ce jour sans égal; car voici un beau lot de pivoines, de superbes boules de rhododendrons, d'incomparables orchidées, qui paradent, en bombant le dos, sous le timide jet de la pièce d'eau.

Ce qui est plaisant encore, c'est de voir la maison en plein soleil, à midi. Alors elle somnole et cuit, paresseusement. Son grand chapeau rabattu sur sa tête, ses persiennes closes, elle dort, engraissée. Elle apparaît toute blonde, un peu dorée même, comme une superbe

bête d'exposition; et son souffle s'échappe, d'instant en instant, par le petit trou de la cheminée de briques.

Quand le jour est venu de la procession, on choisit la maison de M. le notaire pour y monter le grand reposoir. Parée de linges, de tapisseries et de grosses fleurs rouges, on vénère encore, à tour de rôle, comme une châsse, la sempiternelle orgueilleuse; et ses panonceaux, fourbis du matin, vous éblouissent.

On dit : la maison de M. le notaire, avec des Comices, Elle est la Gloire, l'Hommage du pays à M. le Préfet et aux illustrations de l'Agriculture. On lui fiche donc sans plus tarder, en plein front, un bouquet mal équilibré de drapeau; mais cela lui donne un air tout à fait comique, qui fait songer à un volatile hilare qui aurait indécemment abusé de mie de pain saturé d'alcool.

Et le lendemain, les hampes des drapeaux étant tout à fait basses, on s'accorde à dire, avec de touchants et vifs regrets, que la Maison de M. le notaire, bien que s'étant enivrée comme une dame, a la mine « d'une qui a mal aux cheveux », et que ça ne lui convient pas!

Gustave Coquiot.

DUO



Elle. — Oh ! je te suivrai jusqu'au bout du monde...
Lui. — Et moi, avec toi, j'irai même dans le métro...

GIGOTEMENT

Avant la Révolution



LE MARQUIS, *un peu étourdiment.* — Après vous, Messieurs les Anglais...
LA DOUAIRIÈRE, *offusquée.* — Oh ! Marquis !

Chez les Jus-de-Réglisse



EVE LA BRUNE, *au serpent.* — Non tu ne me tenteras pas.
ADAM. — Penses-tu, il a mieux que ça dans sa table de nuit.

Chica



LA LORETTE. — Ton
LE CHICARD. — Je tro



Quand il est en présence d'une femm

COSMOPOLITE

Dessins de Sancha.

Lorette



crinoline ?...
st un cercle vicieux

ns



in est tout de suite dis posé à la bourrée.

Au pays du macaroni



Lui. — Viva la Francia !
Elle. — Viva la galetta !

Paris-sur-Scène



La Môme Roquefort ou le moyen d'élever la jambe à la hauteur d'un porte-m nnaie.



— Et tu as appris mes fiançailles avec le comte de X... ?
— Oui, ma chère, et ça m'a épatée ; tu m'avais dit que pour un million, tu ne te marierais pas avec lui.
— C'est vrai, mais plus tard j'ai su qu'il en avait trois.

LE MODÈLE

Par ce temps de pluviôse — ce temps morose —, qui ankylose — et décompose, — où tout vous ennuie sans cause — j'ose — à peine écrire quelque chose. — Enfin, Lecteur, que légère te soit ma prose! — Prenons donc un petit ton rose — et commençons la pose.

De l'atelier de mon ami Paillard — ils contemplaient le boulevard — blafard — et braillard. Ce matin-là, ils étaient tous deux nus et sans fard. — Après avoir fait la bête à deux dos avec art — ils s'étaient (car rien ne dure) mués en lézards, — et clignotaient avec un mélancolique regard. — Subitement, d'un air goguenard, — il lui indique un modeste vieillard, — qui braquait sur la maison un œil hagard. « Ton mari! » souffle-t-il, — égrillard.

« Nous sommes perdus » gémit-elle. Mais au front de l'artiste, une idée étincelle. Tu n'es plus qu'un vulgaire modèle — rugit-il, « attention! » et s'habillant, il grommèle : — « laisse-toi faire, dépêchons! baisse les yeux, ma belle! » — Alors, délicatement, par un badigeon savant (qui donc t'appelait ignoble rapin, ô fils d'Apelle?) — il peint sur chaque paupière infidèle — un magnifique œil doué d'une prunelle — bleu pâle; une prunelle — bleu, réelle. — Il jette ses effets hors de la pièce, et d'une voix solennelle : — « Yeux baissés! » et il la place dans une posture esthétique et naturelle.

On frappe, sans douceur. « Madame, rugit en entrant le vieillard modeste, quelle atroce impudeur! » — « Quel est ce type? » dit le modèle en se retournant vers le hurleur. « Ciel! « s'écrie le mari, les yeux sont d'une autre couleur. — Ce n'est « pas elle, mais quelle ressemblance! O l'expression enfan-« tine de ce regard ensorceleur! » — Enfantine! ah çà, vous « m'embêtez, clame Paillard en fureur. — On n'entre pas « comme ça chez les gens, ainsi qu'un voleur. Clara est un « modèle et pose le nu, vieux farceur: — qu'est-ce que ça « peut vous foutre? Enfantine!! allez vous doucher, satyre « sénile et gouailleur! — Oui, oui, parfaitement, vous devez « être le satyre de l'avenue du Maine. Enfantine! j'ai envie « de vous faire arrêter. Allons, allons ouste, espèce de « chouffleur! »

Et, il reconduit sans politesse le barbon — qui bégaie des excuses et demande pardon — tandis que sa femme esquisse un pas folichon — et pouffe, en s'essuyant les yeux :

« Oui, c'est ça! Pars donc, vieux moignon, vieux ...! »

F. A.

UN PEU DE TOUT





— Mademoiselle Pepa?... peut-on la voir?
— Oh, dans un moment, Monsieur; vous comprenez... elle est en main.....



— Tu sais, Louise, elle s'est mariée avec un comte.
— Un « laissé pour compte » tu veux dire.

DANGER D'APPROFONDIR

Monsieur, *négligemment*. — De qui cette lettre qu'on t'a remise ce matin?

Madame. — Quelle lettre?

Monsieur. — Cette lettre que tu lisais ou plutôt que tu relisais quand je suis arrivé.

Madame. — Ah!

Monsieur. — Et que tu as cachée en me voyant.

Madame. — Oh! je ne l'ai pas cachée!

Monsieur. — Tu l'as glissée dans ton corsage!

Madame, *riant*. — Sur mon cœur, presque!

Monsieur. — De qui est-elle?

Madame. — Comme tu es curieux!

Monsieur. — J'espère ne pas être indiscret?

Madame. — Hé! Hé!

Monsieur, *maussade*. — Si un mari n'a pas le droit de demander à sa femme qui lui écrit!

Madame. — Il y a la manière!... La moindre de tes questions prend des façons d'enquête. Et tu t'impatientes! tu t'irrites!...

Monsieur. — Et toi, tu ne réponds pas!

Madame. — Tu seras bien avancé quand je t'aurai dit que c'est une note d'un fournisseur!

Monsieur. — Ah!

Madame. — Tu es satisfait?

Monsieur. — Oui.

Madame. — Tu dis « oui » du bout des lèvres!... Veux-tu voir cette note?

Monsieur, *après une hésitation*. — Non!...(*Un temps*)... Tu vois que je suis de bonne composition!... tu ne diras plus que je suis jaloux, que je fais des scènes, et que je t'espionne!... Je te crois sur parole!

Madame, *ironique*. — Quel honneur!

Monsieur. — Tu pourrais reconnaitre mon mérite!

Madame. — Quel mérite?... Celui de ne pas me soupçonner?

Monsieur. — N'en est-ce pas un?... Tu me dis avoir reçu une note d'un fournisseur... Et je te crois!... En bonne âme que je suis je te crois sans te demander à voir.

Madame. — C'est un trait sublime.

Monsieur. — Ne raille donc pas!... Concède que je suis un... bon garçon d'accepter qu'une note de fournisseur ait sa place dans le corsage de la cliente!

Madame. — Oh! je l'ai mise là...

Monsieur, *visage assombri*. — Tiens! Parlons d'autres choses!... Il y a certains faits qu'il vaut mieux ne pas approfondir.

Madame. — Je suis de ton avis.

Monsieur. — Note cependant que tout me porte à être jaloux : tu es jolie. Dans la rue les hommes se retournent sur toi.

Madame. — C'est qu'ils me trouvent à leur goût!

Monsieur. — Oui, mais ils pourraient bien s'aviser de te le dire autrement que par des regards!

MADAME. — Je suis une honnête femme : je te préviendrais.

MONSIEUR. — Oh! tu me préviendrais!... J'en doute. Tu aurais peur que je fisse un malheur.

MADAME. — En tout cas, je suis une honnête femme.

MONSIEUR. — Eh! toutes les femmes sont honnêtes... jusqu'au jour où elles cessent de l'être!

MADAME. — Charmant! (*nerveuse*). Parlons d'autres choses, veux-tu?

MONSIEUR. — Oui... (*Un temps*). Il fait une journée splendide aujourd'hui.

MADAME. — Surtout pour la saison!

MONSIEUR. — Surtout pour la saison. (*Un silence*)... Donne-moi cette lettre!

MADAME. — Encore?... Je te l'ai offerte tout à l'heure!

MONSIEUR. — Donne-la moi, maintenant.

MADAME. — Eh bien, maintenant, je ne suis plus disposée à te la donner : il y a un instant, ta demande était presque naturelle, maintenant elle est tout à fait injurieuse.

MONSIEUR. — Quelle subtilité!

MADAME. — Je veux t'éviter de jouer un rôle odieux.

MONSIEUR, *furieux*. — Je ne me paie pas de ces belles paroles, moi... Donne-moi cette lettre!

MADAME, *nettement*. — Non!

MONSIEUR. — Ah! ce refus est un aveu!... Donne-la, ou je la prends!

MADAME. — Tu oserais?

(*Elle se lève et défiant son mari du regard prend une bougie et l'allume. Elle sort la lettre de son corsage, et l'approche de la flamme.*)

MONSIEUR, *bondissant*. — Ah! Misérable!...

(*Courte lutte. — Monsieur s'empare de la lettre.*)

MADAME. — Tu me paieras ça!

(*Très pâle, les mains secouées d'un tremblement, monsieur ouvre la lettre, et lit. — Madame rit sous cape.*)

MONSIEUR, *stupéfait*. — C'est tout de même de la modiste!

MADAME. — « Tout de même » est exquis!

MONSIEUR, *effrayé par le montant de la douloureuse*. — Quatre cent trente-deux francs de chapeaux!

MADAME. — Qu'est-ce que je te disais?

MONSIEUR. — Tu ne me disais pas...

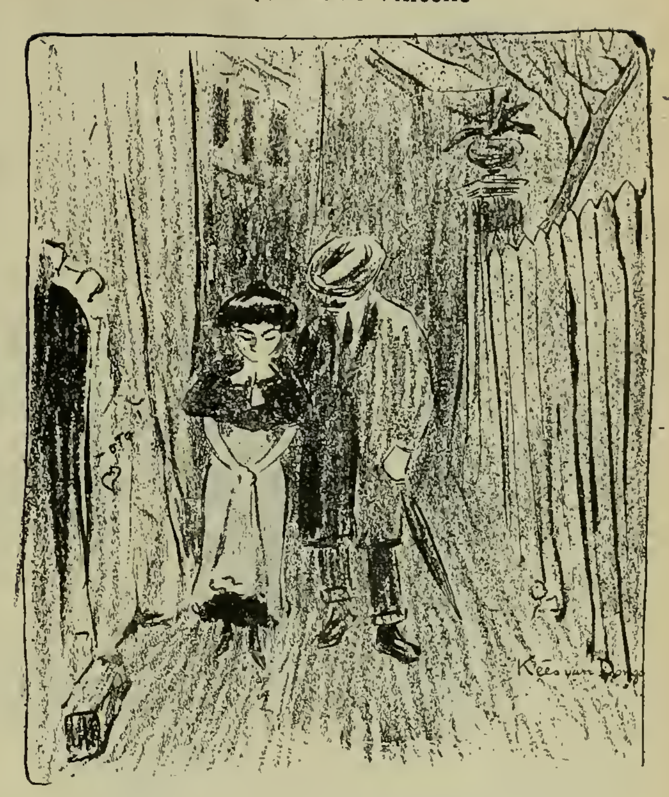
MADAME. — Pardon!... Il y a pas une minute, je t'ai dit : « Tu me paieras ça! »

MONSIEUR, *frappé soudain d'une idée*. — Oh! écoute, toi!... Tu es une roublarde!... Et moi, je suis un nigaud. C'est à dessein que tu as vite caché cette lettre quand je suis entré. Tu voulais éveiller ma jalousie!... me faire dire des choses désagréables, afin que, convaincu de mes torts, je ne pusse décemment me cabrer devant une telle facture!...

MADAME, *candide*. — Comment peux-tu imaginer des choses pareilles!... Mon Dieu, mon pauvre ami, que tu as donc l'esprit machiavélique!

E.-G. GLUCK.

La Rue Saint-Vincent



Argumentation — Et puis, y a des femmes qui ont voitures et chevaux et qui ont fait leurs débuts ici !



-- Tromper mon mari ?. Mais c'est un jeu bien difficile.
— Justement, baronne, un jeu hussardeux....



(En descendant du train, un voyageur est tombé sur le quai).
— « Vous n'avez pas de mal ?
— Non, je n'ai qu'une valise !

Mathématicienne

Un sourire voluptueux, caressant — le sourire de l'implorante courtisane qui ranime les désirs — filtrait à travers les yeux mi-clos d'Yvette, et dans son visage d'une pâleur tragique et passionnée ressortait l'arc des sourcils, aussi la tache purpurine des lèvres mi-closes et tremblantes.

Et tandis que Gaston sentait s'amoindrir sa colère au contact des mains délicates et enfantines venues se poser sur ses épaules, que s'appuyait la splendeur des hanches de sa maitresse, dolentement, contre lui, que pointait à travers l'étoffe fine et soyeuse la fleur des seins dont tant d'étreintes et tant de baisers n'avaient pu diminuer la juvénile grâce, Yvette d'une voix lasse, pleine de reproches, lui dit :

— Comment ! toi, le seul être au monde que j'aime, que j'adore, tu as cru cela?

Gaston, trop troublé pour répondre, montra d'un geste désespéré une lettre froissée gisant à ses pieds.

— Je n'ai pas à me justifier, reprit-elle, non, je ne le ferai point et je devrais, sur l'heure, te chasser. Ai-je jamais douté de toi? et pourtant...

Yvette alla se jeter sur une chaise longue, éclata en sanglots bruyants. Gaston, de plus en plus perplexe, honteux de la scène de jalousie qu'il venait de faire à celle qu'il avait aimée plus que jamais homme aima, vaincu, alla s'agenouiller auprès de la jeune éplorée, lui prit une main qu'il couvrit de baisers et de larmes de repentir.

— Yvette, Yvette, pardonne, ô pardonne! Sèche tes larmes!... Un mot, un seul... ou je me tue à tes pieds!

Yvette sécha ses larmes. Sa comédie lui avait donné le temps de la réflexion. Elle se leva, repoussa durement son amant et, toute droite, hautaine, les mains croisées sur les seins, en une pose charmante, répliqua :

— Adieu, Gaston, je ne suis pas de celles que l'on soupçonne impunément. Adieu!... Moi qui avais cru notre amour éternel... ô folie!

La jeune et exquise créature, lentement, lentement, souleva une portière, ouvrit une porte; mais avant qu'elle l'eût refermée, Gaston affolé s'était rué contre sa maîtresse un peu brutalement. Il la ramena au milieu du boudoir coquet où tant de fois, tous deux s'étaient pâmés sur les moelleux coussins emmi les bibelots rares et précieux.

Yvette se dégagea, mais ne s'enfuit pas, reprit d'un air déterminé :

— Ecoute, je sais ce que tu vas me dire : tu m'aimes, tu m'adores, tu vas même m'offrir un bijou, une nouvelle toilette et puis, dans quinze jours... ce sera une nouvelle scène, aussi inepte, ridicule; sais-je maintenant à quelles folies furieuses tu peux te livrer, me rendre victime, avec un caractère comme le tien?

— Yvette, Yvette, de grâce!... jamais... jamais plus... je... je le jure!

La jeune femme, une fois encore, releva son amant qui se trainait devant elle, lui baisant les pieds, tels, jadis, les compagnons d'Ulysse se vautrant devant Circé. Elle continua :

— Hé bien! un tel repentir me touche... mais...

— Ma chérie, mon adorée, tu me rends la vie!

Yvette éclata de rire au nez de Gaston et, sans s'inquiéter de l'avoir mortifié, reprit :

— Pour que pareil fait ne se renouvelle, demande donc à tes amis, Philibert et Léonce, où se trouve placée une envie que, peut-être, tu n'as jamais remarquée — et tu prétends m'adorer! — Alors, d'après ce qu'ils te diront, tu verras bien s'ils sont mes amants.

Gaston n'osa pas avouer qu'il ignorait absolument ce détail intime; aussi, pour s'en convaincre, voulut-il, prétendant une réconciliation complète, attirer contre lui la jeune femme.

— Non, non, après, lorsque tu sauras de tes prétendus rivaux où est placée cette envie, qui fera de toi le plus heureux des amants... Adieu, mon petit Gaston chéri !

Yvette s'arracha prestement des bras enlaceurs de Gaston et s'échappa. Ahuri, ne sachant s'il devait rire ou se fâcher, le jeune homme sortit, fort embarrassé, se demandant comment il parviendrait à obtenir de Philibert et de Léonce l'indiscrétion d'un tel secret d'alcôve.

Néanmoins, huit jours plus tard, Yvette, victorieusement, offrait comme une aumône d'amour à l'admiration de Gaston tout frémissant, son corps dont l'incontestable beauté n'était qu'une merveille, à son regard brouillé de larmes d'extase, une petite envie qui semblait être, sur cette peau marmoréenne, un délicat pétale de rose tombé des cieux en la commissure de l'aine gauche.

Philibert et Léonce en avaient donc menti puisqu'ils se contredisaient : jamais ils n'avaient possédé l'amante régénérée, impeccable désormais.

Gaston ne douta plus, aima d'amour et aveuglément.

Par ainsi, grâce à son amant de cœur, peintre à la touche légère, experte et adroite, tant qu'elle sera belle, Yvette très forte mathématicienne, pourra démontrer qu'en faisant poser trois elle en retient quatre.

Léon Chavignaud.

NOUVELLES CARTES POSTALES SUGGESTIVES

Maillots fleuris	10	cartes en noir	1 50	couleurs	2 00
Maillots à la Vasque	10	—	1 50	—	2 00
Maillots académiques, Ninette	10	—	1 50	—	2 00
— — Lucienne	10	—	1 50	—	2 00
L'Ecrin	5	—	0 75	—	1 »
Hygiène matinale	10	—	1 50	—	2 00
La Mouche indiscrète	10	—	0 75	—	»
Les pensées de Suzon	10	—	1 50	—	»
Leurs Pantalons	12	—	»	—	1 80
Les légumes	10	—	1 50	—	2 00
Jeux de chattes	10	—	1 50	—	2 00
Cake Walk intime	6	—	»	—	1 20
Charmeuse	10	—	1 50	—	2 00
La Souris	10	—	1 50	—	2 00
Le Nu artistique (5 séries différentes)	10	—	2 »	—	»
Dolce Tub	10	—	1 50	—	»
Le Nu chaste	10	—	1 50	—	»
Le lever de la Parisienne	12	—	»	—	1 85
Le Coucher	12	—	»	—	1 85
Le Bain	12	—	»	—	1 85
Les Modèles	12	—	»	—	1 85
Après le Réveil	6	—	»	—	0 90
La Cage vide	10	—	1 50	—	»
Locutions vicieuses	10	—	»	—	0 90
Pêche miraculeuse	10	—	1 50	—	»
Le Tambourin	6	—	»	—	0 90
La Jolie Baigneuse	6	—	»	—	0 90
Baigneuse au Tréport	6	—	»	—	0 90
A marée basse	6	—	»	—	0 90

ENVOI franco et recommandé contre timbres ou mandat-poste adressés au Comptoir général de Cartes Postales, D. ALEXANDRE, directeur, 8, rue Favart, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

" Le Philocartiste "

Moniteur des Collectionneurs de Cartes Postales Illustrées. Organe de la Société la " CARTOPHILE-CLUB "

Nous recommandons cette publication, éditée avec beaucoup de soins, aux Amateurs Philocartistes. Pour s'abonner au " **PHILOCARTISTE** " *dont le prix est de* Trois francs *par an, s'adresser à la Direction :* 8, Rue de la Pépinière - PARIS (8e)

ENVOI D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE

Imp. Spéciale de la " Vie en Rose " 55, rue Fromont, Levallois-Perret. *Le Gérant :* Émile Godard.

LES AMANTS DE CŒUR



— Soignes ta coiffure ; tu lui diras qu't'es passée chez le coiffeur et tu lui demanderas cent sous de plus... Ce sera pour mes cigares.

3e Année. — N° 104.
10 Octobre 1903.

Paris . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes

43, rue de Berlin
Paris.

LA VIE EN ROSE



Dessin de Lourdey.

LES PUDIBONDS

— Les gens honnêtes ne peuvent plus aller qu'au musée de Cluny pour voir la ceinture de chasteté.



— Non. Pas sur la bouche, c'est malsain.

LE PORTRAIT

Madame Leplumard aimait son mari, autant qu'une jolie femme de trente ans peut aimer un barbon sexagénaire, abstraction faite des mois de nourrice.

C'était un si brave bougre, ce Leplumard!

Son épouse pouvait aller et venir, s'attarder dans les garçonnières sous prétexte d'achats au Louvre, découcher trois fois la semaine, en motivant des soins de sœur de charité auprès d'une tante patraque, jamais il ne fourrait le nez dans ses affaires.

Oui, une fameuse cruche, ce Leplumard qui avait la passion aquatique et passait presque toutes ses journées au bain. Mais tant va la cruche à l'eau...

Un jour, M. Leplumard attrapa un refroidissement.

Une semaine plus tard, il rendait sa belle âme d'usurier. Ce fut, d'ailleurs, la seule fois qu'il rendit quelque chose.

Sa veuve le pleura dignement, après avoir, au préalable, présenté un oignon coupé à ses prunelles sèches.

Le jour même du décès, elle revêtit une sévère robe de deuil que, dans sa sollicitude, elle avait commandée huit jours auparavant.

Et, estimant que le noir s'alliait fort bien à son teint de blonde, elle jura, solennelle :

— Jamais je ne me remarierai.

Pour honorer la mémoire du bon vieux défunt, elle plaça dans son salon, juste au-dessus du piano, un portrait à l'huile de M. Leplumard adolescent, les cheveux bouclés à la poète, le visage entièrement rasé, œuvre d'un artiste mort au moment où il allait signer ce morceau génial.

Et, tandis que, pour rester dans son rôle de veuve inconsolable, elle tapotait des marches funèbres — un Chopin pour les voisins — son regard humide s'arrêta sur la peinture qui semblait s'animer, comme ces très chrétiennes cartes-postales du quartier Saint-Sulpice : « Fixez un moment le Christ, vous verrez ses yeux s'ouvrir. »

Mais on n'est pas impunément jeune.

Un soir, en s'insérant entre les draps, la veuve Leplumard s'aperçut qu'il lui manquait quelque chose — Si je disais « quelqu'un », ce serait sans doute plus exact.

Le lendemain, elle priait à dîner un sien cousin, capitaine de dragons qui se tenait fort bien à cheval, mais pas sur la vertu.

Au sortir de table, ils passèrent au salon : musique et flirt. Minuit sonnait au cartel de la chambre à coucher quand ils se séparèrent.

Le capitaine de dragons, qui ne raffolait pas de la cuisine du mess, revint le lendemain, le surlendemain et les jours suivants.

Comme on se trouvait à l'époque de la canicule, aussitôt dîné, ils se mettaient à l'aise. Aussi bien, rien de plus embarrassant pour... bavarder qu'un grand sabre qui vous embarrasse les jambes, ou un corset droit qui vous empêche de vous pencher.

Cependant le capitaine finit par remarquer qu'il avait un concurrent, platonique il est vrai, mais un concurrent tout de même, en la personne du Leplumard à l'huile, que sa cousine ne cessait de couver du regard.

A la fin, agacé, il ordonna :

— Remisez-moi cet imbécile au grenier!

La veuve Leplumard se récria : Son ex-mari aux combles! Non, non, elle préférait le donner à sa femme de chambre qui l'accrocherait à la tête de son lit.

Ce qui fut fait le même jour.

La soubrette ne se montra pas autrement flattée du cadeau. A ce visage du temps de Louis-Philippe, elle eût préféré un louis à l'effigie de la République.

Et elle exhala sa bile en vocables discourtois :

— Qu'est-ce qu'ils veulent que je fiche de ce vieux grigou? S'ils se figurent que je vais le mettre à la place de Pitou, mon pays, ils se fourrent salement le doigt dans l'œil. Ce que je vais le bazarder, ce cochon de Leplumard!

Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps à la colère inélégante de cette âme vénale!

Un an après, l'ex-veuve Leplumard et son mari, le capitaine de dragons, passaient devant la boutique d'un marchand de tableaux. Tout de suite, ils reconnurent, parmi les kilomètres d'épinards, le portrait de ce pauvre Leplumard, avec ses cheveux bouclés à la poète et son visage entièrement rasé.

Et leur surprise frisa l'anévrisme quand ils lurent, au-dessus du cadre, cette inscription :

Victor Hugo à vingt ans

JACQUES YVEL.



Lui. — Je suis fatigué, prenons une voiture.
Elle. — Si tu es fatigué... à quoi cela nous servira-t-il??



L'examinateur. — Donnez-moi le nom d'un Romain célèbre ?
— Romain Daurignac !...

Cynisme Précoce

Dans le hall très spacieux de la gare de Bois-Colombes, une petite femme, en attendant le train, se divertit à regarder les journaux illustrés. Elle les feuillette tous, mais n'en achète aucun. Indulgente, la tenancière du kiosque laisse faire...

Un observateur attentif (1), — si le hasard le conduisait en cet endroit — ne tarderait pas à démêler que, malgré une certaine candeur de visage, cette petite femme a pour habitude et métier de faire commerce de son corps. Et il estimerait cent sous le tarif raisonnable de ses faveurs.

Le même observateur attentif aurait soudain un sourire expérimenté, car un jeune homme de dix-sept ans environ vient d'apparaître. Vite, l'observateur attentif reconnaîtrait. en ce jeune homme de dix-sept Prytanée Militaire de la Flèche : ce jeune homme, en effet, est vêtu d'un pantalon rouge et d'une tunique bleu foncé, costume généralement peu porté « dans le civil ». En outre, sur les boutons de sa tunique, brillent ces mots : « Prytanée militaire »...

L'observateur attentif de suite aurait une haute idée du bon goût de ce jeune homme : le jeune homme vient d'acheter la *Vie en Rose* et le *Frisson*.

(1) Un de ces observateurs attentifs comme il s'en trouve tant dans les romans de Dumas père, et qui surgissent à point pour remarquer des choses intéressantes.

Mais bientôt le sourire de l'observateur attentif se dessinerait davantage et signifierait clairement : « Eh! parbleu! Ne l'avais-je point prévu ? »

L'élève du Prytanée a changé, pour payer, une pièce de vingt francs. La petite femme a remarqué ce détail, qui a son importance, et, sur-le-champ, sa physionomie s'est plaquée d'un masque aimable qui cèle mal sa cupidité.

Ici, l'observateur attentif, accoutumé aux spectacles tragiques mais sains de la littérature psuedo-historique, s'en irait choqué, (il devine ce qui va advenir), dans ses sentiments de pudeur masculine...



— Mademoiselle, je vous emmène ..
— Où ça ? Avenue Friedland ?

Moins effarouchés, tendons une oreille (ou deux), ouvrons des yeux clairvoyants, dardons des regards de vrille, et notons...

... La petite femme s'approche du jeune homme et le frôle. Recul de part et d'autre. On s'examine. Puis, on feint de regarder ailleurs. De nouveau, et à la dérobée, on s'épie. Œillades. Sourires. Conversation.

— Très intéressants les journaux que vous avez là ! — N'est-ce pas? Madame ! — Oui... Et vous allez à Paris ? — Et vous ? — Mais... à moins que je ne change d'avis !... — Vous demeurez ici ? — Oui. Seulement je ne puis recevoir. — Moi je peux. Je suis en vacances; j'ai une chambre... Voulez-vous la visiter ?

... La petite femme hésite. Son œil scrute le jeune homme. Elle le juge de très bonne composition. Ils partent...

Les voici dans la chambre... Très rapidement la petite femme se débarrasse de sa jupe et de son corsage. Elle apparaît assez friolante : bas noirs, pantalon rose, corset noir, chemise rose et gorge blanche.

— Enlève tout cela ! dit le vicieux jeune homme.

— Tout ?

— Tout !

Docile, elle obéit, et l'instant d'après. . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

(Ici, trois lignes de points, moins pour respecter la morale que pour ennuyer les demoiselles de pensionnats qui s'attendaient à une description scabreuse; trois lignes de points pour décevoir les vieillards libidineux qui espéraient trouver dans notre prose un piment cantharidesque, et surtout pour attraper certain Père la Candeur qui, déjà, se promettait de nous poursuivre en correctionnelle.)

...La petite femme s'est rhabillée. Le jeune homme est heureux. Il ne manque au bonheur de la petite



— On ne peut pas être et avoir été !

femme qu'une rémunération méritée. Elle espère au moins dix francs. Elle s'est bien gardée de parler argent, « avant ». Elle sait que les tout jeunes gens sont pleins d'illusions. Il faut respecter ces illusions le plus possible. Elle pense bien qu'il lui sera tenu compte de sa délicatesse.

Maintenant, elle est prête au départ. Le jeune homme ne paraît pas songer au petit cadeau nécessaire...

Elle tend la main.

— Eh bien, chéri ?

Dans cette main, le chéri met la sienne.

— Au revoir !

— Eh bien ? tu ne me donnes rien ?

— Si !... Un baiser !...

— Mais encore ?...

Si l'observateur attentif réapparaissait à cette minute précise, il constaterait que le visage du jeune homme exprime une stupéfaction profonde, trop profonde pour n'être pas simulée.

La petite femme s'impatiente...

— Allons ! Tu n'es pas gentil. Tu profites de ce que je suis gênée pour te réclamer... Donne-moi dix francs !

— Dix francs ! Pourquoi ?

— Comment ! Pourquoi ?

— Dix francs ! s'exclame le jeune homme. Mais je t'avais prise pour une femme honnête !

— Allons ! Allons !

Le jeune homme se dresse, immense et cynique :

« Ainsi tu n'es pas une femme honnête ! Tu es une... Va-t-en ! Au reste, l'argent que j'ai n'est pas à moi. Je n'en puis disposer !...

— Ah ! par exemple !

— Pas de potin ! déclare l'élève de la Flèche d'un ton énergique qui fait bien augurer de sa carrière militaire. Pas de potin ! Ou j'appelle mon propriétaire, qui appellera la police ! Je suis mineur, moi !

E. Gluck.



L'amour à dix sous.

— Y a pas rien que les dimanches ousque j'ai ma poule au pot.



— Chichette, sa spécialité! rien que les gros messieurs.

— Parbleu, une ancienne lutteuse... elle fait des poids!!

La Comédie du Mariage

LES EPOUSEURS

A LA CAMPAGNE

MICHU. — C'est-y vrai, Pommier, que t'épouses la grosse Catherine?

POMMIER. — Ben, oui, que c'est vrai.

MICHU. — Faut vraiment que t'en aies une santé!

POMMIER. — Pourquoi donc? elle n'est déjà pas si déjetée, la grosse Catherine.

MICHU. — Oh! ça, on ne peut pas dire. Elle est ben faite et ben potelée de partout... Mais pour avoir vu le loup, sûr qu'elle a vu le loup.

POMMIER. — C'est-y toi qui y as fait voir?

MICHU. — C'est pas moi, ben sûr... mais c'est des autres... des plus malins.

POMMIER. — Qui que c'est, alors?

MICHU. — Ecoute un peu que je te dise... L'autre jour, que c'était la noire nuit, vu que l'Angelus avait cloché depuis longtemps, on l'a rencontrée, la Catherine, qui se promenait bras dessus bras dessous, dans le pâtis, avec Jean Tardiveau.

POMMIER. — Eh ben! après?

MICHU. — Après? Tardiveau, c'est un gas qu'a pas froid aux yeux, ni aux mains, vu qu'y sort des zouaves.

POMMIER. — C'est-y que tu les as vus, toi?

MICHU. — Ça, non, je peux pas dire que je les ai vus... mais c'est des autres... des plus malins.

POMMIER. — Des jaloux, oui!

MICHU. — C'est pas tout... Ecoute un peu que je te dise... l'automne dernier, quand c'est que les dragons ont passé par ici pour les manœuvres, la Catherine elle s'a ensauvée toute une semaine avec eux à croupetons sur un de leurs canassons...

POMMIER. — C'est-y que tu l'as rencontrée, toi?

MICHU. — Ça, non, je peux pas dire... c'est des autres.

POMMIER. — Et puis, sais-tu que son parrain y donne sa vigne et une belle pièce de mille écus?

MICHU. — Ah! non, je savais pas...

Pommier. — Alors, qu'est-ce que tu ferais à ma place?
Michu. — Bédame! je l'épouserais... les yeux fermés, quoi, à cause de la chose.

A PARIS

Le marquis, *saluant.* — Madame Tirlemonde, sage-femme et marieuse?
La vieille dame, *s'inclinant.* — C'est moi, Monsieur, pour vous servir... S'agit-il d'un enfant à faire sortir d'un chou ou d'une jeune fille à faire entrer dans le mariage?
Le marquis. — Il s'agit de la deuxième spécialité... J'ai lu votre annonce dans le *Journal des cossus* : « Jeune fille, vingt ans passés, grosse fortune, épouserait officier d'avenir, ou, au pis aller, gentilhomme dédoré. S'adresser à madame Tirlemonde. »
La vieille dame. — Vous êtes sans doute?...
Le marquis. — Le gentilhomme décavé, le pis-aller de votre annonce.
La vieille dame. — Asseyez-vous donc! Votre nom, je vous prie, que je l'inscrive sur mon grand-livre.
Le marquis. — Marquis Théophraste de la Haute-Puray, allié aux La Faillite et aux chevaliers d'Industry.
La vieille dame. — Mazette! Vieille noblesse!
Le marquis. — Tu parles! Oh! pardon!... Un de mes ancêtres a attrapé la gale au siège de Saint-Jean d'Acre; et mon arrière-grand-père, républicain ardent mais froussard, s'est jeté sur le pavé, qui n'était pas encore en bois, du haut du Conseil des Cinq-Cents, le jour du dix-huit brumaire.
La vieille dame. — C'est ce qui s'appelle : descendre des croisés par les fenêtres.
Le marquis. — Très joli, mais on me l'a déjà fait.
Maintenant, causons affaires, s'il vous plaît. La jeune fille en question, laide n'est-ce pas?
La vieille dame. — Entre les deux.
Le marquis. — Et comme dot?
La vieille dame. — Cinq cent mille.
Le marquis. — Cinq cent mille! qu'est-ce que vous voulez que je fasse de cette misère?... Vous n'avez pas autre chose?
La vieille dame. — Non!... Attendez donc, oui, j'ai une autre jeune fille : deux millions et deux petites taches.
Le marquis. — A la bonne heure!
La vieille dame. — Mais les deux petites taches?
Le marquis. — C'est le cadet de mes soucis.
La vieille dame. — Vous êtes donc dégraisseur?
Le marquis. — Non, je suis dégraissé!

Bibiche.



— Un agent de change?... défie-toi : ça ne parle jamais que de relever votre cote...

BIBLIQUE

« Laissez venir à moi les petits enfants ».

BOUDEUSE



LUI. — Tu as donc perdu ta langue qu'on ne t'entend pas ?
ELLE. — J'attendais que tu m'offres l'occasion de m'en servir.



— Il m'a reproché de lui avoir coûté les yeux de la tête.
— Dame ! ne dit-on pas que l'amour est aveugle !!!

LA PROCUREUSE



— Oui, j'ai cet article-là, mais faudra prendre des précautions .. elle n'a pas treize ans.

CANDIDAT!

Le cabinet de M. Auguste Boisdiguet, chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique.

M. Boisdiguet est, cette année, chargé de l'examen des dossiers des candidats aux palmes académiques. C'est dire si son courrier est volumineux !

10 heures du matin... M. Boisdiguet fait son entrée et se sent une sueur froide à la vue de trois piles de lettres placées sur son bureau.

BOISDIGUET. — Dieu de Dieu !

LE SECRÉTAIRE, *se levant, souriant*. — Il n'y en a que cent quatre-vingt-dix-sept.

BOISDIGUET. — Tas d'imbéciles !... Vous dépouillerez cela !

LE SECRÉTAIRE. — Vous me comblez.

BOISDIGUET. — C'est le mot.

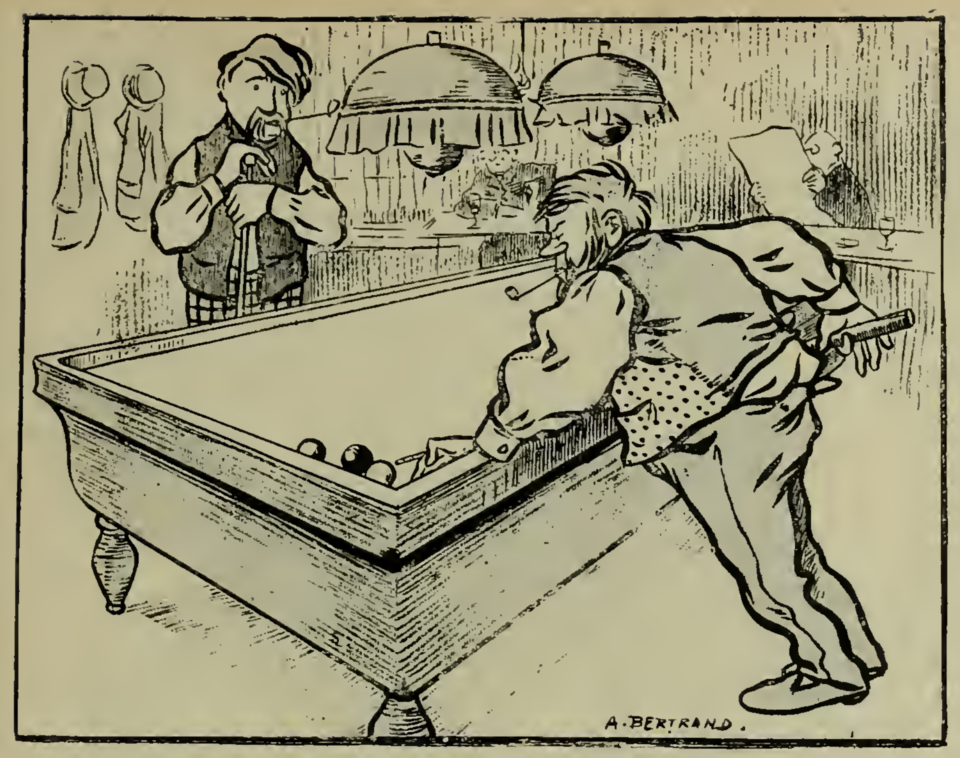
(Un huissier entre et lui remet une lettre).

BOISDIGUET. — Une de plus !

L'HUISSIER. — Le porteur de cette lettre sollicite une minute d'audience.

BOISDIGUET, *flairant la lettre*. — Je parie que là-dedans

— A ton âge, mon jeune ami, je ne m'occupais que de natures vivantes. Aujourd'hui je me contente de natures mortes.



— Leur café est infect, bien que le patron prétende ne servir que du bon café.
— Mais évidemment il est bon... bon jusqu'à la faiblesse.

encore on me recommande un candidat!

L'HUISSIER. — Je ne crois pas. La personne qui attend n'a pas une figure de candidat aux palmes.

BOISDIGUET. — A quoi reconnaissez-vous?...

L'HUISSIER. — A rien et à tout. J'ai l'habitude! J'ai le flair!

BOISDIGUET. — Eh bien! votre flair, cette fois, est en défaut. (*Lisant*). « Mon cher ami, permets-moi de te présenter M. Tullet qui désire les palmes. Il t'exposera ses titres qui, sans doute, en valent bien d'autres. Je n'ajoute qu'un mot : sa fille est femme de chambre de ma femme.

« Bien à toi,

« DE PARRAINAGE,

« Député du Morbihan supérieur. »

(*A l'huissier*). — Faites entrer.

(Paraît un petit homme, de physionomie quelconque. Cinquante ans environ, et l'air embarrassé.)

BOISDIGUET, *aimable*. — Vous êtes monsieur Tullet?

TULLET. — Oui, monsieur.

BOISDIGUET. — Mon vieil ami de Parrainage me parle de vous en termes éloquents... Je suis tout disposé à vous faire accorder la distinction que vous sollicitez et que vous méritez.

TULLET. — Oh! je la mérite?..

BOISDIGUET. — Si! si! Vous la méritez!... Parrainage me le dit!.. Voyons! Quels sont vos titres?

TULLET. — Oh! mes titres sont... vagues!

BOISDIGUET. — Pas de fausse modestie!... Rendez-vous justice. Si vous demandez les palmes, c'est que vous avez conscience...

TULLET. — Oh! je les demande!... Je les demande surtout pour faire plaisir à ma femme.

BOISDIGUET. — Très bien. Vous êtes un bon mari.

TULLET. — Parce que moi!...

BOISDIGUET. — Oui, vous, vous vous en moquez! Vous êtes



— Ah! ce que j'en ai monté des cocottes avant de descendre à mes cinquante kilogs!



— Oh! là là, quel tour de taille!
— Je dirais plutôt « quelle taille de tour! »

un sage... Ou mieux, un modeste! Eh bien, mais... la violette académique n'est-elle pas l'emblème de la modestie?... Parlez à cœur ouvert. Vous comprenez que j'ai besoin de quelques renseignements. Votre désir — si louable soit-il! — de faire plaisir à Mme Tullet, risque de paraître au Ministre un titre insuffisant pour vous accorder les palmes académiques.

Tullet. — Ma femme m'a dit comme ça que je pouvais les obtenir comme homme de lettres.



Un homme qui court ventre à terre.

Boisdiguet. — Homme de lettres! mais c'est très aisé!... Que ne le disiez-vous tout de suite. Parbleu! Il me semblait bien que je connaissais votre nom!

Tullet. — Vraiment?

Boisdiguet. — Oui!... (*Cherchant*). Tullet?... Tullet?... André Tullet? n'est-ce pas?

Tullet. — Non! Anatole.

Boisdiguet. — C'est cela!... Anatole Tullet. J'ai lu de vos romans. Vous êtes l'auteur de... de...

Tullet. — Je n'ai jamais publié de roman!

Boisdiguet. — Ah!... Alors, je confonds!... Vous êtes poète, peut-être?... Je crois me rappeler avoir lu un recueil de vers...



— Non, j'ai pas peur, puisque maman m'a dit que tu me donnerais des bonbons.

Tullet. — Non. Je ne fais pas de vers.

Boisdiguet. — Tiens! C'est curieux. Eh! ma foi!. j'y suis!... Vous êtes un de nos derniers étincelants chroniqueurs!... Mais oui! Anatole Tullet!... Vous écrivez au *Gil Blas!* (*Dénégations de Tullet.*) Non?... A l'*Événement?...* (*Nouvelles dénégations.*) Non?... Décidément, ma mémoire!... Pourtant, votre nom m'est connu!... Ah! vous êtes auteur dramatique!

Tullet. — Mais non, monsieur.

Boisdiguet, *étonné*. — Non?... Alors?...

Tullet. — Je n'ai jamais écrit.

Boisdiguet. — Hein?

Tullet. — Je n'ai jamais écrit.

Boisdiguet, *stupide*. — Comment! Vous êtes homme de lettres et vous n'écrivez pas?

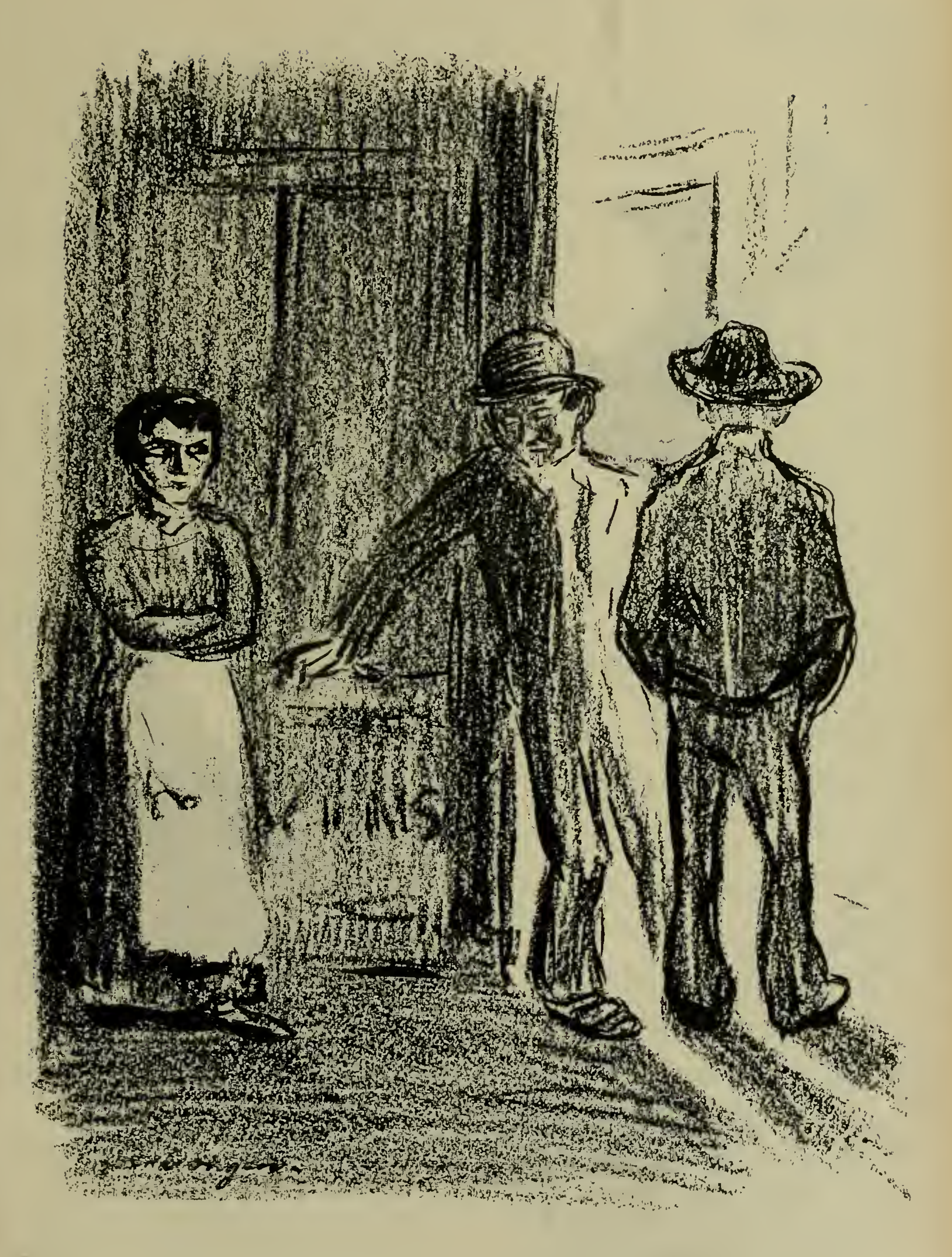
Tullet, *simple*. — Non, je suis facteur retraité.

Boisdiguet, *tout à fait ahuri*. — Facteur?

Tullet, *expliquant*. — Dame! ma femme m'a dit: « Tu peux avoir les palmes!... Un facteur?... Après tout, c'est un homme de lettres!!! »

Pontin.

LA CHAIR EST FAIBLE



— Marie, retrousse un peu tes charmes, y a un mouchard à l'horizon !

— Et qu'est-ce qu'il a dit quand tu lui as fait part de... tes craintes ?
— Il m'a demandé les noms de ses collaborateurs.

LE BEAU DIMANCHE

Master Olibett, mistress Olibett et leur fils Tomy Olibett, marchands de sticks et de rotins dans Park-Road, partent pour la campagne. Ils marchent à la queue-leu-leu, et cérémonieusement pour ne point chiffonner leurs toilettes. Master Olibett est long et sec, mistress Olibett courte et soufflée, et Tomy Olibett justifie, aux yeux de tous, son origine; car cet intéressant salé a des bras démesurés et de brefs fémurs fixés à un tronc vraiment gras.

Une gaieté est dans l'air; les Olibett également rayonnent. Aussitôt qu'ils sont dans le bois, ils rencontrent des promeneurs en bras de chemise, des filles en tablier et des soldats en vermillon, et puis aussi des mioches qui piaillent et des gens qui sont dans des fosses, — et tout ce monde exulte et tapage; mais, certes, personne n'est aussi hilare que les trois Olibett. Mistress souffle tout le temps et roule les bras en avant, comme si elle poussait une brouette où serait assis Tomy Olibett.

Enfin le fleuve, le « Old Father Thames », puis le bateau, et voici les Olibett devant leur cottage. Il leur fait d'abord la figure, ses persiennes closes; puis, toutes baies ouvertes, il éclate de rire; et alors tous les cottages se mettent à rire de concert et à souhaiter la bienvenue, tandis que le plein soleil éclate aussi et cuit Master, Mistress et Tomy Olibett. C'est comme une galette toute chaude qui entourerait particulièrement les tempes de Mistress Olibett; et elle est très satisfaite, tout de même, car elle se prélasse, comme une damnée pintade du Yorkshire, en serrant tendrement la main de Master Olibett.

Soudainement, Tomy a été envoyé à la cuisine, — et eux ils se promènent maintenant sous les quinconces, ils s'aiment, ils se le disent, ils s'étreignent.

— Thomas!

— Nelly!

Et les voilà partis tout de go vers le kiosque multicolore, vers le joyeux zinc découpé, qu'un bonnet de chaume coiffe: et le rire de flûte de Mistress Olibett se mêle au rire pète-sec de Master Olibett, pendant que, derrière eux, ils ferment l'huis d'un petit coup bref, rageur, aux yeux ébahis du benoît et petit Olibett, accouru à toutes jambes.

Alors vexé, petit Olibett saute sur un rond de tulipes, les arrache, et il se met à les écraser furieusement sur son beau pantalon de toile blanche.

Gustave Coquiot.

NOUVELLES CARTES POSTALES SUGGESTIVES

Maillots fleuris	10 cartes en noir	1 50	couleurs	2 00
Maillots à la Vasque	10	—	1 50	—	2 00
Maillots académiques, Ninette	10	—	1 50	—	2 00
— — Lucienne	10	—	1 50	—	2 00
L'Ecrin	5	—	0 75	—	1 »
Hygiène matinale	10	—	1 50	—	2 00
La Mouche indiscrète	10	—	0 75	—	»
Les pensées de Suzon	10	—	1 50	—	»
Leurs Pantalons	12	—	»	—	1 80
Les légumes	10	—	1 50	—	2 00
Jeux de chattes	10	—	1 50	—	2 00
Cake Walk intime	6	—	»	—	1 20
Charmeuse	10	—	1 50	—	2 00
La Souris	10	—	1 50	—	2 00
Le Nu artistique (5 séries différentes)	10	—	2 »	—	»
Dolce Tub	10	—	1 50	—	»
Le Nu chaste	10	—	1 50	—	»
Le lever de la Parisienne	12	—	»	—	1 85
Le Coucher	12	—	»	—	1 85
Le Bain	12	—	»	—	1 85
Les Modèles	12	—	»	—	1 85
Après le Réveil	6	—	»	—	0 90
La Cage vide	10	—	1 50	—	»
Locutions vicieuses	10	—	»	—	0 90
Pêche miraculeuse	10	—	1 50	—	»
Le Tambourin	6	—	»	—	0 90
La Jolie Baigneuse	6	—	»	—	0 90
Baigneuse au Tréport	6	—	»	—	0 90
A marée basse	6	—	»	—	0 90

ENVOI franco et recommandé contre timbres ou mandat-poste adressés au Comptoir général de Cartes Postales, D. ALEXANDRE, directeur, 8, rue Favart, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

" Le Philocartiste "

Moniteur des Collectionneurs de Cartes Postales illustrées. Organe de la Société la " CARTOPHILE-CLUB "

Nous recommandons cette publication, éditée avec beaucoup de soins, aux Amateurs Philocartistes. Pour s'abonner au " **PHILOCARTISTE** " *dont le prix est de* Trois francs *par an, s'adresser à la Direction :* 8, Rue de la Pépinière - PARIS (8e)

ENVOI D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE

Imp. Spéciale de la " Vie en Rose ", 55, rue Fromont, Levallois-Perret. *Le Gérant :* ÉMILE GODARD.



...veux bien marcher, moi.
mais pour de la braise;
joux, ça compromet trop
existence.

N° 105
17 Octobre 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE



Dessin de Florane.

— *Une absinthe, même sucrée, ça fait jamais de manières comme une femme pour se laisser prendre.*



— *Même, qu'en montant dans la colonne on m'a pincé la taille.*
— *Quelqu'un qui se trompait, soyez sûr.*

La leçon d'amour

En ce temps-là, l'« oncle » Rollin tenait, au parc d'Idalie, un cabaret fameux. C'était un site tout fleuri, l'été, et divisé en un tas de tonnelles où siégeait, dans chacune, une table. De toute la ville, on venait y faire la fête, et l'on réclamait tout de suite la renommée de l'oncle : un petit vin blanc ayant un goût de pierre à fusil, et qui vous grattait singulièrement la gorge. Personne, on peut dire, ne s'y ennuyait; car tout y était à foison : bonne nourriture, bonnes liqueurs et des femmes. Elles y venaient accompagnées ou isolément, mais avec la bonne certitude alors de repartir au bras d'un cavalier. Il y avait même des jours où on se les disputait, les samedis et les dimanches principalement, quand le négoce et l'armée lâchaient là leurs plus actifs et leurs plus entreprenants Némorins.

C'était alors, dans le cabaret, comme on pense, un vacarme louable. Les yeux luisaient devant les sémillantes Estelles accourues empanachées de plumes, et étalant la roue de leurs plus fracassantes toilettes. Des rivalités aussitôt surgissaient, et l'oncle Rollin, qui connaissait son monde, savait toujours heureusement apaiser à temps les querelles.

Une rivière près de là coulait. Quand il faisait très chaud, on s'allait baigner en bande, et on installait le déjeuner au plein bord de l'eau. Puis les musiciens fumaient ensuite une bonne pipe sous les saules, tandis que les dames, un peu grises et la peau moite, organisaient des jeux niais, assises à croupetons dans l'herbe.

L'oncle Rollin, qui n'était pas une bête, avait pensé à tout. Un orage peut survenir, et il n'est plus question alors de courir à travers la prairie. Il avait donc disposé tout autour d'un balcon de bois, élevé sur trois côtés, une collection de chambrettes, menues, très menues même, mais aussi pimpantes, vraiment, qu'on pouvait le désirer; et c'était là que très volontiers, dès la quatrième heure de l'après-midi, on se retirait.

J'étais l'hôte assidu du bon estaminet. J'habitais tout à côté, chez ma bonne grand'mère et, comme sa société un peu mélancolique ne convenait guère à l'enfant joueur que j'étais, aussitôt la porte ouverte je décampais pour aller chez les voisins, où c'était un beau tapage de cris et de rires.

Au bout de peu de temps, j'eus vite fait de connaître les belles dames qui hantaient le parc d'Idalie; et, par les conversations entendues, je fus bientôt aussi au courant de leurs situations sociales.

Il venait là des demoiselles de magasin, des « premières », des actrices, des figurantes du Théâtre municipal, et aussi des bourgeoises que les domestiques dévisageaient avec des airs moqueurs, mais en dessous. C'était surtout un va-et-vient qui me divertissait au delà de toute mesure; et plus d'une fois j'oubliais de rentrer à la maison, surtout quand une voiture amenait, au trot le plus vite, une



— Que je te reprenne à te faire peloter par un gàs, et je lui f... mon sabot sur la g..., quand même ça s'rait Loubet.

dame reluisante, étincelante, et qui me semblait à moi, ivre de lumière et de couleurs, parée comme une châsse.

Ma grand'mère ne se doutait point heureusement de ma curiosité, et l'oncle était bon. Il me laissait, enfant fou, quêter à droite et à gauche, par tout son établissement. Bien des fois, des femmes, en courant, m'attrapaient par la tête, et me plantaient des baisers au plein des yeux, sur la nuque, partout où, en me débattant, en riant, je leur laissais de la place. Je me souviens maintenant que, bien des fois, à la fin de l'après-midi, j'étais comme gris, et que je n'écoutais guère alors les propos que me tenait grand'mère.

A ce jeu, comme vous pensez, toutes mes autres curiosités allaient bon train. Mais j'étais trop blond, trop rose, et j'avais honte de ne pas dépasser de beaucoup la ceinture des femmes, quand je leur parlais. Je souhaitais de toutes mes forces de grandir double, de pouvoir vider, comme les autres, une bouteille du vin blanc si fameux.

Cela, je pensais, me donnerait de la résolution, du courage. Ah! que j'en avais peu, pour l'instant, surtout quand une « première », une actrice ou une bourgeoise me regardaient fixement, me souriaient et m'embrassaient ensuite goulûment, en hâte, comme si elles avaient peur d'être surprises.

Les petites filles qui étaient de mon âge ne m'attiraient point. J'aimais bien mieux rôder, me frôler près de ces jupons qui sentaient le musc et une autre odeur que je ne savais point. Je me rappelle que, plus d'une fois, je restais pelotonné dans les bras de l'une de ces femmes qui venaient assidûment à l'estaminet, et que j'aurais voulu rester là bien tranquille, des heures, toujours. Je partais à la dernière minute, à la minute extrême, pour rejoindre ma grand mère, qui trouvait chaque jour que la campagne ne me « profitait » décidément pas.

A voir toutes les visiteuses, venues les unes à depi, les autres en voiture, je m'étais épris d'une femme, très grande, que l'on appelait Mme Hugues. C'était, disait-on encore, la femme de feu le conservateur des hypothèques.

Je n'ai jamais trop su si elle était jolie; mais elle me semblait à moi, digne de toutes les adorations. Elle était très grande, je le répète, et cette éloquence me frappa. Comment à force de tourner autour de Mme Hugues, j'en vins à me faire embrasser par elle? je ne sais, mais la chose se fit, et plusieurs fois elle se renouvela.

Alors un subit héroïsme me gonfla. Je me sentis soudainement fort, intrépide, très grand. J'imitais les farauds et bombais ma poitrine, et je fis craquer mes pas... Puis tout cela, une belle fois, tomba, et je redevins rose, très blond, très timide.

Mme Hugues venait en semaine chez l'oncle. Il avait pour elle toutes sortes d'attentions, comme de lui servir une table toute fleurie dans la chambre qu'il lui réservait. Et je voyais avec joie que le personnel ne riait pas quand Mme Hugues apparaissait. Elle en imposait, et moi je restais tout trem-

MESSE DE MARIAGE



— As-tu vu son valet de pied c'qu'il est bien !
— Non; j'ai vu d'elle son pied de valet.

blant, à la regarder passer et monter d'un pas élastique l'escalier de bois qui conduisait à sa chambre.

A force de tourner encore, de rôder auprès d'elle, j'en vins à l'accompagner et à porter jusqu'au haut de l'escalier un vêtement qu'elle ne voulait pas laisser dans la voiture qui l'avait amenée. Je ne sais trop ce que j'espérais; mais, près d'elle, j'étais ravi, j'étais souverainement heureux. Souvent elle me parlait et elle me retenait, tandis que de ses bras levés, elle remettait en place son chignon. Il me souvient qu'alors ma gorge se desséchait, et que mes oreilles tintaient tant qu'elles pouvaient. Puis je me sauvais vite sur la route, et je courais longtemps devant moi, avant de rentrer chez grand mère.

Mais je devais connaître bientôt une joie plus complète, rester même si heureux, si pleinement heureux de l'aventure, que, maintenant, il m'arrive souvent, encore, d'évoquer la femme qui m'initia à l'amour, chez l'oncle Rollin, au parc d'Idalie.

Je l'avais suivie dans sa chambre comme à l'ordinaire, et j'allais encore, comme à l'ordinaire, détaler à toutes jambes, quand ce fut Mme Hugues elle-même qui me prit et m'abattit sur sa poitrine. On ne sait pas la belle offrande d'amour qu'un femme de trente ans peut donner à un enfant. J'étais vierge, oui, mais je vous assure que je me tirai bien, tout de même, de la chose qui est, en tel cas, accoutumée, et que je ne me montrai point plus sot que Daphnis, quand il accola Lycenion, au temps des nymphes, dans les champs de l'adorable Mitylène.

GUSTAVE COQUIOT.



LA PROMENADES DES ANGLAIS

GALANTERIE D'IVROGNE

— *Allons, grand fou, v'nez boire à la coupe d'amour de mes blancs seins !*
— ***Merc*** *, j'suis sevré.*

LES PORTE-MAILLOTS





— Pourquoi ne voulez-vous rien savoir, mademoiselle?
— Parce que j'en sais trop sur vous, monsieur.

Michette Somnambule

Chez son amie Germaine, Nichette a découvert un livre orné de gravures suggestives : « Aphrodite » de Pierre Louys.

— Oh ! prête-le moi ?

— Tu me le rendras au moine?

— Je te le jure.

Et Nichette radieuse est partie, emportant le volume.

Le soir même elle s'est plongée dans la lecture du roman et ne s'est décidée que très tard à dormir, quand, la tête pesante et les paupières gonflées, elle a dû céder à la fatigue. Presque aussitôt le dieu des songes est venu la visiter et elle a rêvé qu'elle était Chrysis. Et tout à coup elle a sauté du lit, elle a pris sur sa toilette un miroir, elle a quitté son appartement, descendu les quatre étages, demandé le cordon et la voilà dans la rue.

Il est quatre heures. L'aube vient de poindre. Par les rues silencieuses quelques balayeurs, les grosses voitures rapides des garçons laitiers, un ou deux fiacres se hâtant d'aller remiser. Cheveux épars, pieds nus, en chemise, toute sa chair blanche offerte aux caresses frigides de la brise, Nichette, d'un pas automatique monte vers Montmartre. Elle élève au-dessus de sa tête le miroir et le vent fait frissonner le duvet roux blotti au creux de l'aisselle.

Déjà elle a gravi sans encombre la rue d'Amsterdam et la voici sur la place Clichy. Mais là, des arroseurs l'interpellent :

« Eh ! dis donc la mouquère ! c'est la nouvelle tenue d'été ?

Des agents vêtus de la pelisse réglementaire se retournent au bruit et dirigent vers Nichette la lourde cadence de leurs bottes. Sur ses épaules de nacre ils appuient leur poigne brutale.

— Eh ! la blonde enfant, faudrait voir à nous suivre !

Subitement réveillée, Nichette tressaille. Elle se frotte les yeux. Elle considère avec ahurissement les deux agents qui l'escortent, les balayeurs qui ricanent, la statue de Moncey impassible. Elle remarque son absence presque totale de costume. « J'ai froid !... »

Complaisamment, avec une galanterie qui n'enlève rien à sa dignité autoritaire l'un des agents la couvre de sa chaude pelisse. Reprenant conscience de la réalité, Nichette explique son cas. Les agents hochent une tête incrédule. »

— « Que vous raconterez ces mirifiques détails devant Môssieur le Commissaire.

La pauvre fille pleure toutes les larmes de ses yeux. La perspective de passer la nuit au poste en attendant le Commissaire ne lui sourit guère. Aussi quelle idée a-t-elle eue de lire Aphrodite. Ah ! les mauvais livres qui perdent la jeunesse !

Par bonheur, le Commissaire est là. Une râfle nocturne dont il a dirigé les opérations au poste. Il se prépare à aller prendre un repos bien gagné quand paraissent les agents flanquant Nichette.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Que c'est une particulière qui faisait le trottoir dans une tenue obscène.

Avec de gros sanglots, la jeune femme proteste.

Tout ce qui lui arrive provient de sa lecture du soir.

C'est la faute d'Aphrodite. Le Commissaire est lettré. Il s'esclaffe : « Vous ne voulez pas que j'arrête Pierre Louys ? »

Nichette sourit à travers ses larmes et, sentant sa cause meilleure, jette au magistrat un regard reconnaissant.

— Allez, dit celui-ci aux agents.

— Pardon, Monsieur le Commissaire, mais je puis prendre ma pelisse ?

De rechef, Nichette apparaît, nue sous sa mince chemise ornée de Valencienne. Une des épaulettes a glissé, et le sein gauche dresse une pointe audacieusement rose vers le Commissaire émerveillé.

— Ma voiture attend à la porte. Voulez-vous, Mademoiselle, me permettre de vous reconduire à votre domicile?

Reconsolée, elle accepte avec d'autant plus de reconnaissance que son sauveur est bel homme.

Elle se doute bien que, par habitude professionnelle sans doute, il poursuivra l'enquête jusque dans ses draps, mais elle en prend gaiement son parti.

Tandis qu'elle monte dans le fiacre, le chef de poste, qui n'a rien compris à l'histoire, interpelle les deux agents :

— Que je suis d'avis que le patron il s'est fait rouler par cette roulure. Mais, vous autres, ouvrez l'œil et si vous rencontrez la fille Phrodite et son souteneur Pierre Louys, ne les ratez pas.

Jacques Constant.



Ils sont rigolos, les poteaux; d'puis qu'nous sommes ensemble ils l'ont baptisé: l'anarchiste parce qu'il ballade une marmite à renversement.

— *Quel horrible cauchemar! Il me semble que j'ai épousé ma belle-mère.*



Dessin de A. Leconte

— *Dis donc, espèce de sans-cœur, si on t'en faisait autant ?*



— Voyez-vous, je suis très nerveux, ainsi quand je prends une tasse de café il m'est impossible de dormir.

— C'est étonnant, chez moi c'est le contraire, quand je dors il m'est impossible de prendre une tasse de café.



Elle. — *On dirait que je te fais peur...*
Lui. — *A moi ?*
Elle. — *Dame ! tu réponds du trac au trac* !

Les Guignols parisiens

A l'Ambigu : Reprise des *Deux gosses.* — Aux Folies-Dramatiques, reprise de *28 Jours de Clairette.* — Au Théatre Moderne : Spectacle nouveau.

Il en est des bonnes pièces comme du bon vin : la vieillesse ne gâte pas leur bouquet, au contraire. Deux théâtres, l'Ambigu et les Folies-Dramatiques, viennent de nous en donner une preuve nouvelle. Quel est le Parisien qui n'ait vu, au moins une fois, le drame de Pierre Decourcelle ?

Les *Deux gosses* sont millénaires, et cependant leurs aventures continuent de tirer des larmes aux âmes sensibles. Aussi bien, cette histoire de Fanfan et de Claudinet est elle attendrissante au possible. Et puis, elle est mise en valeur par des artistes de réel talent, comme Decori, Laroche et Mlle Dux, fort bien secondés par une troupe excellente. Alors, pourquoi MM. Grisier et Holacher ne feraient-ils pas le maximum tous les soirs ?

∴

Les *28 Jours de Clairette.* Encore une pièce qui n'a rien perdu de sa fraîcheur première, malgré qu'elle ait fait maintes fois son tour de France et de Belgique.

Le rôle de Clairette est dévolu actuellement à Mlle Renée Marcelle. Retenez bien ce nom, car il est appelé à figurer en bonne place parmi les étoiles de l'opérette.

Mlle Renée Marcelle est une Clairette toute de charme et de gaieté. Et elle ne chante pas avec ses mollets, celle-là !

Hein ! ce théâtre des Folies-Dramatiques qu'on disait enguignonné. Croyez-vous qu'il leur en bouche un coin, aux oiseaux de mauvais augure qui l'enterraient déjà !

Il y a des soirs où l'on refuse du monde, et je vous garantis que ceux qui trouvent de la place ne regrettent pas leur argent.

Allons ! M. Richemond n'est pas près de nous convoquer à une première !

∴

Comme tout le faisait prévoir, le Théâtre Moderne, qui vient de renouveler entièrement son affiche, tient un nouveau succès.

Encore cinq pièces au programme : trois vaudevilles, un drame et une revuette. Le meilleur des trois vaudevilles, qut ont chacun leur mérite propre, est celui de M. André Ibels : *La planète Billoud.* C'est une farce amusante au possible qui a fait rire aux larmes et fera rire de longs soirs.

Le Revenant de M. Jean Sartène fait frémir d'épouvante. Quant à la revue qui termine une excellente soirée, elle est tout simplement exquise avec ses couplets lestement troussés et des mots d'une cocasserie très pittoresque, la chanson sur les Humbert est, notamment, un petit chef-d'œuvre de fine rosserie.

Allons, en voilà encore pour cent représentations.

Jacques Yvel.



— *Abandonnez-moi encore cette valse, madame, je vous prie ! Vous vous abandonnez si bien !*



Dessin de Galanis.

— *Non, pas aujourd'hui, mon cher ! Le dimanche n'est pas un jour d'échéance.*



— *Et puis les hommes, vous savez, je commence à les avoir quelque part...*
— *Dame, ma chère, c'est le métier qui veut ça...*

Une nouvelle ligue

Je déambulais l'autre soir boulevard de la Madeleine... J'étais triste : je pensais que mon portemonnaie était presque vide, et je m'apitoyais sur mon sort et sur celui de mes nombreux créanciers.

Véhémentement, je me reprochais de ne pouvoir les solder, et j'apostrophais la destinée de belle façon ; je l'adjurais de faire de moi le gagnant de la prochaine Loterie des Enfants tuberculeux, afin que je puisse payer toutes mes dettes, et, la conscience en paix, vivre dans une aisance relative, le reste de mes jours...

Une voix troubla ma méditation.

— Viens-tu, beau blond ?

Plantée devant moi, une petite prostituée, atrocement fardée, essayait un sourire engageant.

Je répliquai :

« Je n'ai pas le sou ! »

Elle m'examina et fut convaincue.

« Zut ! » dit-elle. « Personne n'a le sou, ce soir ! Ah ! j'aurais mieux fait de rester institutrice ! »

— Tiens ! tu as été ?...

— Oui !... Et j'ai été joliment sotte de jeter mes brevets par dessus les moulins.

— Ça ne va donc pas les affaires ?

— Sapristi !... non ! D'ailleurs, ce n'est pas étonnant.

Avec un gouvernement de Jean-Foutre comme nous en avons un !

— Tu as aussi à te plaindre du gouvernement ?

— Pour sûr !... tiens ! Regarde plutôt !...

Et du doigt, elle me montra une autre péripatéticienne du trottoir, qui s'en allait avec un ami de rencontre.

— Hé bien ? demandai-je.

— Hé bien !... Si les Français avaient un peu de cœur et si le gouvernement n'était pas vendu à l'étranger, on ne verrait pas de ces choses-là !

— Explique-toi !

— Cette femme... C'est une allemande !

— Alors ?

— Alors ?... Tu ne comprends pas ?... Tu es donc un mufle !... Est-ce qu'on devrait tolérer des étrangères sur le pavé de Paris ? C'est la concurrence étrangère qui nous ruine ! Espagnoles, Anglaises, Belges, Allemandes s'abattent sur la Capitale, — et nous ôtent le pain de la bouche.

— Oh ! le pain !

— C'est une façon de parler !

— Bon !

— En tout cas, le fait est là ! Et il est révoltant.

— Dame ! par ces temps d'internationalisme !

Elle réfléchit, puis me dit :

« Qu'est-ce que tu fais, toi ? »

— J'écris dans les journaux.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'as pas le sou !

— C'est vrai ! C'est une raison !

— Eh bien, si tu n'étais pas un pignouf, tu parlerais de la situation qui nous est faite ! Tu intéresserais à notre sort tout ce que la France compte encore, j'espère, de patriotes et d'honnêtes gens !... J'ai une idée qui peut donner des résultats...

Il faudrait former une ligue : la L. D. L. P. F.

— Mais elle existe : la ligue de la Patrie française !

— La nôtre serait la ligue de la P...

— Poupée française ?

— Oui !... La L. D. L. P. F. *bis*... Elle aurait pour but de défendre nos intérêts et de combattre l'élément cosmopolite.

— La France aux Françaises !

— Parfaitement !

— Hé ! C'est une idée à examiner !...

— N'est-ce pas ?



— Et je te défends d'apporter des bonbons à la petite fille de la bonne.



— *Pourquoi que tu fumes le cigare ?*
— *Parce que je suis trop petit pour fumer la pipe.*

— Mais, avant tout, il faudrait trouver un président pour votre ligue.

— Ça...

— Un président est absolument indispensable!... autant que possible décoré de la légion d'honneur!

— Oui!

— On pourrait peut-être... proposer le poste à Coppée!

— Peuh!

— Il est en ce moment disponible!

— Je préférerai Déroulède!... C'est un homme d'action.

— Les siennes sont bien en baisse!

— Eh! il verrait peut-être dans notre projet un moyen de faire parler de lui. L'oubli doit lui peser!

— Je vais m'occuper de cette affaire-là!

— Tu seras bien gentil!...

...Brusquement la petite prostituée passa à un autre sujet.

« Voyons!... Tu as bien une thune? » me dit-elle.

— Pour toi?

— Pas pour le denier de St-Pierre, certainement!

— Hélas!

— Rien de rien?

— Riende rien!

— Tu payeras bien un café?... Tiens! Paye un café et je t'emmène.

— Oh!

— Tu peux me croire. Je serai aussi gentille que si tu me donnais un louis... Je souhaiterais à beaucoup de députés d'avoir autant de conscience que moi!... Je suis une honnête femme!

... Elle me le prouva.

E.-G. Gluck.

Leurs Devises

Celle de Cléo :

Dieu et mon Roi

Celle d'une soupeuse de la Régence :

Dieu et mon roué.

Celle de la chatelaine qui file dans les bras de son amant :

Dieu et mon rouet

Celle de la milliardaire, miss américaine :

Dieu et Monroë



— *Lequel de ces messieurs vais-je croquer?*

Nouvelles Cartes postales suggestives

Maillots fleuris	10	cartes en noir	1 50	couleurs	2 00
Maillots à la Vasque	10	—	1 50	—	2 00
Maillots académiques, Ninette	10	—	1 50	—	2 00
— — Lucienne	10	—	1 50	—	2 00
L'Ecrin	5	—	0 75	—	1 »
Hygiène matinale	10	—	1 50	—	2 00
La Mouche indiscrète	10	—	0 75	—	»
Les pensées de Suzon	10	—	1 50	—	»
Leurs Pantalons	12	—	»	—	1 80
Les légumes	10	—	1 50	—	2 00
Jeux de chattes	10	—	1 50	—	2 00
Cake Walk intime	6	—	»	—	1 20
Charmeuse	10	—	1 50	—	2 00
La Souris	10	—	1 50	—	2 00
Le Nu artistique (5 séries différentes)	10	—	2 »	—	»
Dolce Tub	10	—	1 50	—	»
Le Nu chaste	10	—	1 50	—	»
Le lever de la Parisienne	12	—	»	—	1 85
Le Coucher	12	—	»	—	1 85
Le Bain	12	—	»	—	1 85
Les Modèles	12	—	»	—	1 85
Après le Réveil	6	—	»	—	0 90
La Cage vide	10	—	1 50	—	»
Bocutions vicieuses	10	—	»	—	0 90
Pêche miraculeuse	10	—	1 50	—	»
Le Tambourin	6	—	»	—	0 90
La Jolie Baigneuse	6	—	»	—	0 90
Baigneuse au Tréport	6	—	»	—	0 90
La marée basse	6	—	»	—	0 90

Envoi franco et recommandé contre timbres ou mandat-poste adressés au Comptoir général de Cartes Postales, D. ALEXANDRE, directeur, 8, rue Favart, PARIS

Nouvelle Imprimerie, E. Lasnier, directeur, 37, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant:* Emile GODARD.

MÉFIEZ-VOUS



Dessin de Lourdey

— *Si vous vous montrez trop, mon mari vous aura à l'œil.*
— *Vous aussi... quand vous voudrez,*

N° 106
24 Octobre 1903.
Paris. . . . . . 15 Centimes
Départements 20 Centimes
43, Rue de Berlin, Paris.

LA VIE EN ROSE

LES VOISINS



Dessin de Lourdey.

— Dites-donc... ça vous embête que j'aie bouché le trou de la serrure?



Le Monsieur. — *Elle est un peu grosse, mais elle a une peau magnifique... un vrai satin...*
La Dame. — *Peuh ! le satin ne se porte pas cette année.*

Monsieur le Puceau

Mme Tranche à M. Pigeon des Colombettes.

Tours, le 23 septembre.

Mon cher frère,

Je n'oublie pas que vous étiez dans notre famille le Benjamin, comme qui dirait le petit Pigeon-Pigeonnet. J'ai donc appris avec une joie bien complète que vous étiez nommé chef comptable de la maison Poulet frères. Oui, M. Pigeon, vous m'en voyez ravie. C'est, aussi, qu'il était temps que vous ne fissiez plus tache dans la descendance des Pigeon des Colombettes ; car vous n'ignorez pas, je pense, et je veux croire que jamais vous ne l'ignorerez, que notre frère aîné, aujourd'hui hélas décédé, fut chef de bureau dans un grand ministère ! Et moi même, bien mariée, bien établie, que pouvais-je répondre quand il prenait à quelqu'un de m'interroger à votre sujet.

J'éludais le plus souvent la question, je tournais à droite et à gauche, je feignais d'avoir à donner subitement un ordre, je prétextais une lettre urgente à écrire; mais je me rendais compte que l'on n'était point dupe de mon silence. Avouez aussi, cher Pigeonnet, que je ne pouvais guère confesser que vous étiez simple comptable, perché sur la main-courante de la maison Poulet frères. Et souvent, je souffris plus que je ne saurais vous le dire : il m'arrivait même de me demander par quelle fatalité un Pigeon, un Pigeon de notre famille, restait si obstinément dans une caste inférieure. Je me rends bien compte maintenant que j'étais impatiente et que tout n'est qu'affaire de temps; mais je vous boudais alors, et je disais tout au long mon dépit à ce digne M. Tranche, qui m'avait jugée si bien digne de sa haute situation commerciale.

Mais voici que tout cela est loin, maintenant, cher Pigeon-Pigeonnet. Vous avez fait éclore des fleurettes jaunes, bleues, roses, dans le jardin-jardinet, où il ne poussait plus que des épines et des ronces. Vous êtes venu voleter devant moi, et vos ailes ont battu si joyeusement, que je suis à présent toute égayée et toute heureuse.

Oui, c'est donc fait, mon cher frère : vous êtes chef-comptable ! Ah ! que je vous aime, aujourd'hui, bambino ! comme vous aimez à me le rappeler, que je faisais autrefois sauter sur mes genoux ! Mais si je ne puis à l'instant vous embrasser comme il le faudrait, je dois vous dire que tout mon personnel a été avisé solennellement de votre avancement. Oui, cher Pigeonnet, j'ai réuni un beau matin tous mes employés et employées et, d'une voix un peu mouillée par l'émotion, je leur ai fait connaître que mon frère cadet était digne de moi. Tous, je vous le dis tout de suite, s'associèrent à ma joie. Il y eut ensuite en votre honneur un petit lunch : et maintenant, sans orgueil comme sans modestie, je puis enfin m'asseoir douillettement dans le bon fauteuil à oreilles que vous connaissez, et que je garde toujours à sa même place, dans ce coin d'où l'on peut si aisément inspecter la rue.

Mais pourquoi, cher Pigeon, faut-il que les uns s'en aillent et que les autres restent ? Vous êtes-vous demandé ce qu'auraient dit nos vénérés parents, en apprenant votre bonheur ? Notre mère surtout, la parfaite créature,

qui courait par toute la maison comme une pigeonne blessée, comme un pauvre volatile toujours pourchassé? Et voici que cette évocation de notre mère me reporte au village de Rochecorbon, où nous fûmes éduqués! Vous rappelez-vous, cher Pigeonnet?

Mais quel pauvre petit garçon vous étiez déjà, alors que j'étais, moi, brave, forte, pleine de bonne humeur! Sûrement, votre crainte de tout vous retarda dans la vie. Vous étiez, oui, une pauvre petite chose peureuse, laissant voir toute crainte, comme d'autres garçonnets ne laissent voir qu'un bout de chemise au fond du pantalon: et, quand on vous entrainait dans des rondes d'enfants, je me souviens, vous pleuriez, vous vous sauviez à toutes jambes dès que vous le pouviez. Ah! Pigeon-Pigeonnet, vous ne fûtes jamais ni Gengis-Khan ni même Tamerlan! Et, plus tard, votre timidité ne se modifia point! Tenez, vous souvenez-vous, quand notre père vous menait au bal pour vous aguerrir? Ah! les beaux cris que vous poussiez, cher Pigeonnet! Non, non, vous n'aimiez point les filles.

Mais, un beau jour, on voulut à toute force vous marier, pourtant. Vous marier pour rire, d'abord, afin de vous en donner le goût; et je puis dire que l'on vous conduisit par la main jusqu'au moment précis, où il fallait cependant vous abandonner; mais quelle fuite s'ensuivit! Ah! cher Pigeonnet, je ris bien encore aujourd'hui en pensant à votre équipée!

Ce fut même tout cela la cause de votre départ pour Paris, vous rappelez-vous? Car le village s'était piqué d'honneur pour qu'il n'y eut pas un puceau parmi les hommes de votre âge. J'ai toujours blâmé un peu cette façon de voir, vous le savez bien qu'au fond vous étiez peut-être un peu ridicule, cher Pigeonnet; mais que pouvais-je, que pouvait notre mère contre tout le village, excité à vous enlever votre pucelage par notre malin père tout le premier ui chantait si volontiers la gaudriole au dessert? Ah! pauvre PigeonPigeonnet, qu'on appelait dans ce temps là par tout le pays: le Puceau, combien j'ai souvent regretté qu'un acte de vaillance de votre part, qu'un efforе énergigue et bien tendu, ne fut point enfin la digne répone à tous ces coqs claironnants, fanfarons et amoureux!

Oui, que ne m'avez-vous imitée moi-même? Ai-je donc fait tant de manières pour m'unir, moi, à Adolphe Tranche, quand il vint, la bouche en cœur, me demander à nos parents? Mais j'avais hâte au contraire, moi, de m'embraser aux côtés d'un homme, de palpiter sous ses baisers. Et ce fut vite fait, je vous le jure! Je ne tins mêmi plus en place quand il fut question de la chose; et j'alla par la maison, et je courus par les champs, et j'interrogea le ciel, me demandant si tout le mariage et tout le reste n'allaient point bientôt me satisfaire! Mais il est vrai que j'avais, moi, l'œil vif et la fesse gaillarde, M. Pigeonnet! Je n'étais ni empaillée, ni benoîte. Quand un homme de la ville me regardait, je ne baissais point les yeux; et c'était lui, au contraire, qui éteignait ses quinquets! Mais vous, confit, béjaune, vous ne me regardiez point, pas plus que vous ne regardiez les autres filles, et vous restiez, au grand dépit de tous, Monsieur le Puceau.

Mais quittons tous ces souvenirs, cher Pigeonnet. I n'est plus pour moi question de courir par les champs: et, pour vous, l'amour de la comptabilité a sûrement étouffé tous désirs, si, bien improbablement, vous les avez vus un jour enfin venir. Et nous n'avons plus, n'est-ce pas, cher Pigeonnet, qu'à nous laisser vivre douillettement, dans le coin le meilleur de notre logis?

Votre sœur bien affectueuse,

ELODIE TRANCHE.

P. S. — M. Tranche me regarde bien encore quelquefois avec des yeux assassins, mais je serre les fesses comme lorsque je me sauvais devant la chèvre.

E. T.

Pour copie conforme: GUSTAVE COQUIOT.



— *Madame veut-elle que je lui envoie la manucure attachée à l'établissement?*
— *Envoyez-moi plutôt un miché!*

L'INITIATRICE



– *Dis, ma grande, à quoi les reconnais-tu, les hommes ieux ?*

LA BAGUE

Je me disposais à saluer la belle Alice de Boissey, quand, à mon grand étonnement, elle détourna la tête, et passa.

« Ce n'est pas à toi que cet affront s'adresse ! » m'expliqua mon ami Charles Dantin. « C'est à moi ! »

— A toi ?

— Mais oui,... mademoiselle de Boissey et moi sommes brouillés à mort.

— Pas possible !... Et depuis quand ?

— Depuis avant-hier.

— Et tu ne m'en as rien dit ?

— Dame !... Je te rencontre à l'instant seulement.

— Conte-moi vite ça !

— Voici... Tu connais la nature de mes relations avec la jolie Alice?... Alice était presque ma seule maîtresse.... et j'étais loin d'être son seul amant... Au dernier recensement, nous étions six, exactement.

— Tu étais le préféré !

— Oui. Cependant, je contribuais dans la mesure de mes moyens à l'entretien de la dame.

— Et la mesure de tes moyens, c'était...

— Peu de chose. Ma solde de lieutenant de hussards, augmentée de mes deux cents francs de rente mensuels, ne me permet pas de folles prodigalités.. Mais enfin, je faisais preuve de bonne volonté!

— Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

— Je jouirais encore de faveurs qui, pour ne pas m'être exclusivement réservées, n'en étaient pas moins très appréciables, si, il y a quatre mois, je n'avais eu la sotte idée d'arborer à mon petit doigt une bague, héritée de mon grand-père.

— Ton rubis enchâssé dans une gueule de lion.

— Oui.

— Il est de toute beauté!

— N'est-ce pas?... En outre, c'est un bijou de famille et je tiens à le garder.

— Parbleu !

— Or, Alice s'en toqua... Et ce fut une litanie sempiternelle : « Dis, chéri, donne-moi ta bague !.., Sais-tu ce que tu ferais si tu étais gentil! Tu me donnerais... »

Mes refus formels ne firent qu'accroître son désir.

« Vois-tu ! me disait-elle, si tu ne me fais pas ce cadeau, je crois que je tomberai malade ! »

Et, à tout moment, le refrain reprenait :

« Dis, chéri, donne-moi ta bague ! »

... Parfois, elle changeait de tactique.

Elle se frottait à moi câline, ensorceleuse...

« Si tu me faisais le grand plaisir que tu sais, tu ne t'en repentirais pas! »

Et elle ajoutait à mi-voix, avec des lueurs étranges dans les yeux : « Il est des caresses que les hommes aiment par dessus tout... eh bien.. »

Elle s'interrompait, énigmatique, me laissant entrevoir des bonheurs paradisiaques...

Une nuit, elle me rendit fou.

Et, pour que ma satisfaction fut complète, elle me déclara gentiment, d'un ton qui me parut sincère : « C'est la première fois! »

... J'eus l'ingratitude de ne pas lui offrir la fameuse bague.

Elle résolut de me prendre par la famine. Pendant huit jours elle me fit jeûner de baisers.

Le système lui réussit mieux. Déjà, affolé de passion contenue, j'examinais si je n'allais pas lui jeter le bijou pour une étreinte, quand une idée me vint...

J'avoue que c'est au hasard et non à mon imagination, que je la dois.

En feuilletant les livrets matricules des hommes de mon peloton, je lus :

Doiret.

Profession : Orfèvre.

Je bondis.

Le soir même, le cavalier Doiret, étourdi de sa chance, partait en permission de trois semaines.

Il emportait ma bague. Il devait m'en rendre une semblable, — semblable comme facture!... Mais l'or serait remplacé par du cuivre doré, le rubis par un grenat.

... J'expliquai à Alice la subite disparition de ma bague par la peur que j'avais de me la voir prendre de force.

Elle rit beaucoup de mes craintes.

— Ah! tu es un joli mufle! affirma-t-elle.

— Ecoute! répliquai-je, je ne dis pas qu'un jour je ne te donnerai pas cette bague, mais laisse-moi m'habituer à cette pensée...

... Elle n'insista pas, sûre de la victoire prochaine.

Mon orfèvre revint.

Les deux bagues étaient identiques. En outre, une circonstance servait mon projet: la bague au rubis n'était pas contrôlée.

Lorsqu'Alice revit à mon doigt le précieux bijou, elle battit des mains.

— C'est aujourd'hui que?...

— Chut!... Nous verrons.

... Ah! qu'elle fut donc ce jour là une maîtresse aimable et exquise, et parfaite!...

Négligemment, j'insinuai:

« Je ne sais pas pourquoi tu désires tant ma bague! elle n'a presque pas de valeur.

— Avec ça!

— Elle ne porte même pas le contrôle de l'Etat!

— Ce n'est pas une raison.

Justement nous passions devant un joaillier; Alice proposa:

« Tiens!... Nous allons savoir son prix! »

Le joaillier examina avec soin le bijou et certifia:

» Je ne vous vendrais pas la pareille pour douze cents francs. »

— Il exagère!.. dis-je à Alice en sortant.

— Oui! Un peu!... répondit la fine mouche, qui, me voyant fixé sur l'importance du cadeau redoutait de ma part un revirement fâcheux.

...Sans qu'elle s'en aperçut, je fis l'échange des deux bagues.

Et, après une nuit de délires et d'extases, je lui donnai enfin l'anneau tant convoité. Ce fut un beau geste.

A défaut de pouvoir mouiller mes yeux, je mouillai ma voix:

« Tiens! prends-là!.. »

LES ENTOLEUSES



— *Ça me fait de la peine de le réveiller, il dort si bien.*



Dessin de Pal.

— *Cristi, tu as engraissé depuis le dernier salon, combien pèses-tu ?*

— *Ma foi, je n'en sais rien...*

— *Comment, tu n'en sais rien... tu connais bien cependant des maisons où l'on* pèse.

EN PROVINCE



— Vous savez que la Cécile qui travaillait à la ferme de Beuju est entrée au grand 5 ?
— Oui, même qu'on l'a surnommée la Belle au Terreau !

Et je soupirai profondément.

Alice était très émue.

« Ah! mon chéri! » s'écria-t-elle convaincue, « Je t'aime! »

Et pour me prouver sa reconnaissance, elle me déclara : « D'ici au premier janvier, je n'accepterai pas un centime de toi ! »

— Bien, ça!

— Oui... depuis deux mois, je me vautrais, — sans remords ! dans un bonheur exempt de nuages lorsque, avant-hier, tout croûla.

Je venais de me lever...

Mon ordonnance m'annonça « mademoiselle de Boissey. »

Surpris, inquiet même, je me précipitai :

« Que t'arrive-t-il? »

Alice était blême.

« Je viens du Mont-de-Piété! » dit-elle les dents serrées... « Ta saleté de bague ne vaut pas dix francs! »

— Mais, ma chère amie, je t'avais avertie : ce bijou n'avait de valeur que pour moi!

— Tu es un goujat! un mufle! un misérable!..... Et elle me gifla!

— Avoue que ce soufflet était mérité.

— Ce n'est pas lui que je regrette, C'est la femme!..

Bah!.. elle me reviendra un jour ou l'autre!..

Et Charles Dantin conclut : « Les femmes n'aiment vraiment que les hommes qui les roulent! »

— Ou qui les rouent! hasardai-je...

E.-G. GLUCK.

LA GRUE. -- *V'nez donc, mon ami, ce sont de ces femmes qui n'ont pas de conduite.*

JOURS DE SORTIE



Dessin de Florane.

— *C'est sans doute parce que je vais vite que vous me prenez pour une femme légère.*

SANS CŒUR



Dessin de Aroun-al-Rascid.

— *Voyons, si ce n'est pas honteux... faire des prix pareils à deux pères de famille.*

FLEURS DE SÉRAIL





— *Dis, Justine, mon calicot m'a payé un verre à pied, si tu voyais, ma chère !*

— *Oh là là ! moi, mon poète m'a donné des vers de douze pieds ! ! !*

L'Amour et l'Humour

C'était un pauvre diable de poète humoristique que les lauriers de Franc-Nohain empêchaient de dormir. Il s'appelait Poule et souffrait de son origine médiocre, étant né de l'accouplement trivial d'un égoutier et d'une tenancière de chalet à quinze centimes.

Il chantait l'humour et l'amour, et ses cartes de visite portaient, en caractères gothiques : *Elève d'Alphonse Allais et de Catulle Mendès.* Peut-être me demanderas-tu, ô lecteur bénévole, de quoi vivait ce Poule ironico-poétique.

A cela, je répondrai qu'il vivait tout bêtement de sa plume, et de façon à ne point faire loucher d'envie ses contemporains de la littérature industrielle.

Original comme tous les humoristes, il habitait, non pas Montmartre, patrie des intellectuels, mais le Marais, pays des droguistes et encore plus des bijoutiers, ciseleurs et gaîniers dont la boutique

PETITES ANNONCES



— *Occasion exceptionnelle ! A céder de suite, joie poupée, article soigné, en vrai peau, dit : amant, nanan, dodo.*

L'ACTUALITE EN TARTINES, par Lourdey.





— *Il m' font rire avec leurs tours de force au « Moulin Rouge ».*

s'émaille souvent de petites affiches manuscrites où se peut lire telle annonce nullement érotique : *On demande une bonne monteuse.*

L'appartement de Poule, composé d'une unique chambre, était meublé avec une simplicité romaine d'une méchante table, d'un lit souffreteux et d'une chaise disloquée, ménage infirme dont notre humoriste se contentait, et pour cause.

Chaque jour, éveillé dès l'aube, il laissait choir son derrière de pauvre sur la chaise vétuste, et, assis devant sa table couverte de paperasses maculées, il s'acharnait à mettre du noir sur du blanc.

Parfois, l'inspiration le fuyant, il se mettait à sa fenêtre, regardait choses et gens du voisinage.

Il avait une prédilection pour la maison faisant face à la sienne. Ah ! il la connaissait bien, celle-là. Il en avait étudié les quatre étages avec une minutie d'agent de police, connaissait toute la psychologie de ses habitants ; le rez-de-chaussée, occupé par une marchande de journaux trop revêche et un réparateur de meubles trop jovial ; le premier étage habité en son entier par un ancien quincaillier dont la femme portait des chapeaux Sémiramis, avec jardins suspendus. Au deuxième, c'était un dessinateur de journaux comiques qui voisinait avec une cocotte, grosse dondon, bête comme un pot, qui se levait à midi et flânait jusqu'à l'heure du dîner, en peignoir lâche laissant deviner des formes pas du tout marmoréennes.

Arrivé au troisième, l'œil de Poule se mouillait d'un attendrissement. C'est qu'alors l'humoriste disparaissait pour céder la place à l'amoureux.

Mme Veuve Chabriand qui demeurait au troisième étage de ladite maison n'offrait rien de particulièrement suggestif, avec son air de saule pleureur incompris, mais elle avait une fille, la joie et le rayon de soleil de tout le quartier.

Mlle Angélique avait des cheveux fous et des yeux de gazelle effarouchée. Elle était belle, de cette beauté qui fait se retourner les passants et s'exclamer les suiveurs : Cristi ! la jolie fille !

Poule n'avait pu la voir sans l'aimer. Il ne lui avait jamais dévoilé cet amour autrement que par une mimique expressive, mais la petite avait parfaitement compris, et son regard se posait tendrement sur le faciès tourmenté de son voisin.

Mlle Angélique chantait avec agrément, en s'accompagnant au piano, et pour toucher l'âme de Poule, elle choisissait des romances dont l'allégorie valait une déclaration en règle.

Un de ses rythmes favoris était le célèbre : *Si tu m'aimais*, seriné par toutes les jeunes filles en mal de mariage :

« Mais vous ne m'ai... aimez pas... »

Elle traînait sur ce vers suggestif qui devait, à son sens, arracher des larmes à un cœur de pierre, tant elle l'estimait attendrissant. Poule aurait bien voulu répondre par une chanson plus amoureuse encore, mais son esprit porté à la blague ne lui suggérait que des strophes railleuses qu'à son tour il lançait vers la fenêtre voisine :

« Je t'aime comm' le champignon
Aime sa noir' champignonnière
Je t'aim' comm' la soupe à l'oignon
Aime le fromag' de gruyère. »

La petite reprenait, la voix pleusarde :

« Non, vous ne m'aimez pas... »

Et il répondait encore, sur son mode irrespecteux :

« Je t'aime comm' le cornichon
Aim' le vinaigr' qui l' désaltère.
Je t'aime comm' le p'tit cochon
Aime le sein ros' de sa mère. »

Ce qui devait arriver arriva. Blessée des inepties rimées de Poule, Mlle Angélique trouva une autre âme-sœur dans la personne du fils de l'épicier du coin .

On les maria un samedi da mai tout parfumé de lilas, où de l'amour flottait dans l'atmosphère.

Et Poule désespéré, vit la blanche aimée monter dans le traditionnel coupé avec un gros garçon à figure rougeaude. Il se mit immédiatement à sa table de travail, désireux de composer une élégie sur la pauvre belle sitôt ravie à son affection. Mais il eut beau se martyriser les tempes de ses ongles qui ne quittaient jamais le deuil, il n'accoucha que de ces deux vers blasphématoires :

Je l'aimais comm' le p'tit cochon
Aime le sein ros' de sa mère.

Jacques Yvel.



— *Moi, voyez vous avec, les femmes je n'aime que les causeries à « boutons rompus ».*

Une Erreur

« Mon vieux, proclama Baringot à peine entré dans mon cabinet de travail, il vient de m'en arriver une bien bonne !

— Quoi encore? Quelque histoire de femme, je parie ?

— Parbleu!... Tu sais que j'avais un rendez-vous, hier ?

— Si je le sais! La veille, tu n'avais parlé que de ça !

— Pouvais-je ne pas en parler, ne pas y penser, surtout? Un rendez-vous attendu, désiré, imploré; une entrevue qui terminait — enfin! — toute une cour platonique, une cour par correspondance, délicieuse certainement, mais qui menaçait de s'éterniser...

— Oui, je sais; des lettres à n'en plus finir, une mystérieuse inconnue qui voulait bien écrire, mais non se montrer... Eh bien! elle s'est décidée?

— Attends un peu! Elle m'avait donc donné rendez-vous hier, vers cinq heures, un rendez-vous pas très poétique, par exemple, dans un bureau d'omnibus! En été, passe encore; mais dans cette saison pluvieuse, les bureaux d'omnibus ont la spécialité de sentir le chien mouillé...

— Ça manquait d'élégance.

— Oui, mais sa finesse féminine avait trouvé moyen de compenser un peu la vulgarité du cadre...

« Vous me reconnaîtrez facilement, m'avait-elle écrit, au bouquet de chrysanthèmes que je tiendrai à la main. »

— Ah! ah! l'enseigne discrète et fleurie! C'était gentil... pas bien neuf, mais gentil... Eh bien, après ? Tu y es allé, je suppose?

— Parfaitement, j'y suis allé; mais, mon bon, je me suis trompé de femme!

— Comment, tu t'es trompé de femme, et de bouquet? Baringot, je te renie.

— Tu vas voir... J'arrive dans le fameux bureau en avance, bien entendu... Assise dans un coin, une femme entre deux âges, pas belle, maigre à faire peur... De chrysanthèmes, point, heureusement. J'attends... A chaque voyageuse qui entrait, j'avais un petit frisson de crainte ou d'espoir... Tout à coup, dans l'étroite porte, s'encadre une véritable apparition : une jeune femme blonde, mais blonde! mince, gracieuse, avec un gros bouquet de fleurs roses et blanches... O joie! c'est mon inconnue! Je m'approche, je me présente... « C'est vous », me dit-elle... Une voix d'une douceur!... Nous causons; je ne paraîs point lui déplaire, et moi, je me sens positivement ensorcelé. Elle accepte de venir voir mon modeste logis de garçon; je hèle un



— Dites, chauffeur, vous ne voudriez pas me confier votre engin, ma belle-mère voudrait en essayer !

fiacre, je l'emmène chez moi, et...

— Gaze, mon ami, gaze !

— ... Elle consent à faire de moi le plus heureux des hommes... Un enchantement, mon cher, un paradis!...

— ... Trouvé...

— Oui, trouvé! Pendant qu'elle se recoiffe devant la glace, j'avise le bouquet posé sur la toilette : « C'est drôle... J'avais toujours cru que les chrysanthèmes avaient une odeur amère et pénétrante », dis-je en me penchant sur les fleurs sans parfum.

Elle éclate d'un rire frais, d'un rire d'enfant, adorable.

— Mais vous savez bien que ce ne sont pas des chrysanthèmes, que ce sont des reines-marguerites, dit-elle, puisque je vous l'ai écrit, et que vous m'avez reconnue grâce à cela... Vous ne vous en souvenez plus déjà?...

Ses jolis yeux malins et provocants me regardent, mais sans soupçon. Je réprime ma stupéfaction profonde et j'embrasse la chère enfant en lui disant qu'elle m'a rendu à moitié toqué. Elle rit, elle n'y pense plus; mais moi...

— Tu y penses toujours comme dans la chanson!... Baringot, c'est du joli! Tu as la femme qui était destinée à un autre, et ton inconnue, ta belle aux chrysanthèmes — aux vrais — est restée à se fondre, à moins qu'elle ne se console aux bras d'un individu dans ton genre, qui aura pris ses chrysanthèmes pour des reines-marguerites!... C'est un vaudeville, ça.

— A peu près... Tu comprends, j'ai gardé ma méprise pour moi; à quoi bon? Puisque je n'ai pas perdu au change? Et puis, elle se moquerait trop de moi, et de mes connaissances en botanique...

— Et puis... et puis... avec les femmes, mon vieux, on ne sait jamais.., Elle serait capable, si tu lui avouais, de ne plus penser qu'à l'*autre*...

J.-H. Caruchet.



Dessin de Gaston Mirande.

Depuis que j'suis sur terre, et il y a longtemps! j'l'ai toujours vu là, et l'on dit que les moulins ont des ailes.

Nouvelle Imprimerie, Ed. Lasnier, directeur. *Le Gérant :* Émile GODARD.



Dessin de Galania

— Ça fait le troisième qui s'tue pour moi. J'ai décidément toutes les chances: amours, délices et morgue.

